





Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE
ET
REVUE SUISSE

LAUSANNE — IMPRIMERIES RÉUNIES (S. A.)

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE

ET
REVUE SUISSE

CENT-DIX-SEPTIÈME ANNÉE

TOME LXV

LAUSANNE

BUREAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE
23, Avenue de la Gare, 23.

PARIS

CHEZ H. LE SOUDIER, 174 et 176, Boulevard Saint-Germain.

LONDRES

HACHETTE & C^{ie}, 18, King William Street, Strand.

LEIPZIG

A. TWIETMEYER. — F.-A. BROCKHAUS.

NEW-YORK

G.-E. STECHERT & C^{ie}, 9 East, 16th Street.

1912

Tous droits réservés.

12 4 5 2 9
15 10 12

GENÈVE SOUS LA TERREUR

I

Au commencement de l'été de l'année 1793, un petit chariot comtois à un cheval passait le méchant chemin reliant, par le Jura, la République de Genève à la France. A son approche, le tocsin sonnait aux hameaux espacés à flanc de montagne, les paysans s'assemblaient, armés de piques, de faux, voire de broches, et ne quittaient la place qu'après avoir procédé à l'examen des voyageurs. Ceux-ci se faisaient facilement reconnaître : le citoyen Jean-Louis-Giraud Soulavie n'était point un émigré tentant de franchir subrepticement la frontière. D'abbé devenu sans-culotte, il avait été nommé résident de France à Genève par la grâce de Robespierre et il gagnait son poste en compagnie de la citoyenne que, par une série de circonstances tragi-comiques, il fut contraint d'épouser quatre fois. C'est au cours de ce voyage que la citoyenne en question rendit père le futur résident ; dans le village jurassien où elle naquit, la petite Soulavie reçut les prénoms de Montagne-Constance-Victoire-Félicité-Perpétue. Soulavie estimait que rien de ce qui le

concernait ne devait être étranger à son ministre et il lui manda, par dépêche, cette heureuse nouvelle.

Le ministre — c'était alors Deforgues — semble avoir peu goûté le caractère expansif de Soulavie et les archives du ministère des affaires étrangères gardent la trace de ses observations et de ses réprimandes. Soulavie — il faut le dire — avait protesté contre sa nomination à Genève, suivant de si près sa nomination à Copenhague qu'il n'avait pas même eu le temps d'occuper ce poste. Le ministre, qui connaissait les Genevois, lui avait répondu assez vertement et fait sentir qu'en sa qualité de sans-culotte il devait être fier d'être appelé à vivre au milieu d'hommes « dès longtemps mûris dans les principes de la liberté et de l'égalité. » Et, se doutant peut-être déjà des ambitions de Soulavie, il lui recommanda en outre de la manière la plus formelle de ne se mêler en rien à la politique intérieure de la nation auprès de laquelle il représenterait la République française.

C'est à un gouvernement révolutionnaire provisoire que Soulavie eut à présenter ses lettres de créance, et c'est de lui qu'il eut à recevoir les truites et les bouteilles d'eau cordiale dont Genève faisait hommage à ceux qu'elle voulait honorer.

Suspendu le 28 décembre 1792, le Conseil d'Etat avait été remplacé par deux comités provisoires de treize membres, élus par les délégués des différents cercles ou clubs qui étaient alors les foyers de la vie politique genevoise. Le *Comité* dit *d'administration* recueillit la plupart des attributions du Conseil d'Etat ; le *Comité* dit *de sûreté* veillait à la police. Les deux corps délibéraient ensemble dans les cas où l'intérêt général semblait le comporter.

La tâche de ce gouvernement provisoire n'était pas facile. Déjà la prospérité dont Genève avait joui se dissipait ; les inégalités que cette prospérité avait créées se faisaient plus choquantes et, surtout, les conditions dans lesquelles Genève se trouvait vis-à-vis de sa puissante voisine avaient changé. En grande partie tributaire de la France pour ses approvisionnements, Genève, comme la France, eut à se débattre contre la disette et la misère ; d'autre part, ville frontière du territoire de la « grande nation », elle subissait les contre-coups de tout ce qui travaillait alors la France. Ses relations avec les autres pays ne lui garantissaient pas plus la paix que l'indépendance. Glorieusement conservée à travers les siècles, son indépendance était définitivement battue en brèche. Malgré les protestations officielles, malgré les lettres fraternelles du gouvernement issu de la Révolution française, les Genevois ne pouvaient ignorer l'intention que ce gouvernement avait manifestée d'annexer leur cité. En copiant l'organisation politique de la France, ils pensèrent éviter son incursion dans leurs affaires publiques. Ils se trompèrent. Le peuple lui-même, tenaillé par la faim autant que par l'amour de l'égalité, n'abandonna pas l'émeute, et l'on peut dire que Genève, en 1793, vit s'éloigner d'elle, dans un même temps, le pain et la liberté.

Le Comité d'administration crut de bonne politique d'informer Clavière, ministre des contributions publiques de France, de la révolution du 28 décembre. Ce Genevois, proscrit en 1782, feignit d'ignorer les conditions dans lesquelles s'était affirmée cette révolution, car, dans sa missive, il félicite le Comité des « auspices heureux sous lesquels vont se préparer, dans son ancienne patrie,

les douces lois de la liberté et de l'égalité. » Comme il lui parut que Clavière s'était singulièrement mépris sur le sens de ses avis, le Comité chargea Etienne Dumont de remettre les choses au point. Dans une lettre demeurée jusqu'ici inédite, Etienne Dumont, de retour à Genève, où il avait été élu membre du gouvernement provisoire, explique assez bien — sans le dire, d'ailleurs, explicitement — dans quel esprit des hommes tels que lui s'étaient ralliés à la Révolution genevoise :

« Citoyen Ministre, écrit-il, le Comité administratif vous devait à plus d'un titre la communication de l'événement qui a décidé le succès de notre révolution politique. Nous avons opéré un changement aussi complet sans l'acheter au prix d'aucun malheur, et sans mêler au succès la moindre idée de triomphe personnel. Les principes eux-mêmes achèveront leur victoire. Ce sont les avantages dont ils nous feront jouir qui nous garantiront leur durée. Le Comité administratif est sensible à l'envoi que vous lui avez fait de votre correspondance imprimée.

» Nous devons vous observer que l'article de votre résumé où vous parlez de Genève nous montre que vous avez été induit en erreur, relativement à l'esprit général qui nous anime. Vous représentez les amis de la liberté à Genève comme partagés d'opinions sur les avantages de l'indépendance de leur patrie, comme débattant le pour et le contre sur les convenances de s'unir à la France ou de rester ce qu'ils sont, et vous voyez là une question purement philosophique qu'on aura le temps de résoudre de sang-froid.

» Vous avez écrit cette note, citoyen ministre, au premier instant de notre révolution, avant que vous eussiez vu la marche de nos Comités. Depuis cette époque, leurs communications officielles, leur serment à la nation, leurs actes publics, enfin toute leur conduite atteste leur respect religieux pour l'indépendance de leur patrie ; et ils ne font en cela que suivre le vœu des

partisans de l'Egalité dans la plénitude de leur liberté et de leurs forces. Il n'existe absolument rien parmi nous qui puisse donner la première idée d'un parti qui tende à se réunir à la France. Nous pouvons même ajouter que les citoyens opposés à nos sentiments politiques sont revenus des craintes qu'ils avaient conçues à cet égard, et que le point central de notre réunion avec eux est l'amour commun de notre Indépendance.

« Il n'est guère naturel que des questions de cette importance se discutent de sang-froid. L'amour de la patrie est une passion dans les hommes libres, et non une affaire soumise au calcul. Il est un échange pour toutes les valeurs, mais il n'en est point pour les affections. La plus légère inquiétude sur cet objet fondamental devient bientôt le tison de la discorde, et, quand des citoyens craignent pour leur patrie, vous le voyez autour de vous, c'est la plus terrible exaltation qui entraîne toutes les idées.

« Mais nous vous le répétons avec confiance, nous ne redoutons point un pareil malheur. Genève restera tranquille et heureuse sous la sauvegarde de sa propre faiblesse et de la loyauté de la Nation française; elle reprendra, sous le règne de l'égalité et de la liberté, toutes les vertus républicaines qui ne s'étaient qu'affaiblies pendant ses malheureuses dissensions. Salut et fraternité.

» (signé) E. Dumont,

membre du Comité provisoire d'administration.

Genève, le 19^e janvier 1793.

L'an 2^e de l'Egalité. »

Comme on le voit, Etienne Dumont ne craignait pas d'être le porte-parole du Comité provisoire issu de la révolution de 1792. Il pouvait avoir d'autant plus d'influence par la modération de ses termes que ses idées libérales et sa sympathie pour la Révolution française, première manière, étaient connues. Dumont, qui avait

embrassé la carrière pastorale, s'était lancé à Genève dans la politique. Orateur éloquent, écrivain de très haut mérite, il abandonna la place en 1782, au moment où les troupes alliées occupèrent Genève pour soutenir le parti aristocratique. On sait ses relations avec lord Lansdowne, Fox et Bentham, le célèbre économiste. Il se lia aussi fort étroitement à Paris avec Mirabeau, pour lequel il prépara des discours. Epouvanté des excès de la Révolution, Dumont quitta la France et revint à Genève, mais là aussi il devait rencontrer, avec des idées qu'il approuvait, un fanatisme dont son caractère élevé ne pouvait s'accommoder. Il lâcha pied en constatant l'inutilité de ses efforts et ce ne fut qu'après la restauration de la République de Genève qu'il revint prendre sa place dans les corps constitués de l'Etat.

A côté de lui, un autre esprit s'efforçait d'élever les débats des comités révolutionnaires : Horace-Bénédict de Saussure, auquel les dictionnaires biographiques n'attribuent, comme fonctions à Genève, que celle de professeur, avait accepté une nomination, malgré les menaces anonymes qui lui avaient été adressées. Physicien et naturaliste célèbre, esprit éminemment scientifique, l'homme du Mont-Blanc était aussi un idéaliste. Il jugeait possible de résoudre à Genève le problème révolutionnaire sans que la Terreur s'en mêlât. Il se trompait ; bientôt, comme Dumont, il se retira de la politique pour ne s'occuper plus que des travaux qui lui étaient chers. Pendant son passage aux affaires publiques, il fut chargé, par le comité révolutionnaire, de la correspondance avec les magistrats bernois, mission d'autant plus délicate qu'elle demeurait privée, MM. de Berne ayant suspendu leurs relations officielles avec Genève.

Il semble que deux intelligences aussi hautes — Dumont avait, lui aussi, fait ses preuves, — auraient dû diriger les événements au lieu d'en subir le choc. Mais, devant les passions déchainées, le mérite personnel est un mur de sable ; de Saussure et Dumont travaillèrent en vain à user de l'ascendant que leur donnait leur réputation pour éviter des maux qu'ils ne purent que retarder.

Au reste, en 1793, Genève n'est pas encore mûre pour le terrorisme ; mais suivez ces gens qui, de place en place, s'en vont quérir leurs provisions et qui trouvent partout les denrées plus coûteuses, alors que leur salaire diminue ; voyez-les s'attrouper à l'angle des rues, devant tel boulanger soupçonné d'abuser de sa situation privilégiée, privilégiée puisqu'il n'y en a que six qui soient autorisés à faire le pain dans la ville. Et, du milieu de la foule, des accusations s'élèvent : « Les boulangers nous vendent du pain qui n'est qu'une contrefaçon, mélange de millet, de chénevis et de toutes les infamies qui les feraient rebuter des chiens ! » Puis ce sont des exigences : « Nous voulons qu'on surveille leur fabrication, que les fonctionnaires commis par le peuple puissent, jour et nuit, passer auprès de leurs fours ! » Et si la rue devient déserte, si les ménagères s'éloignent en hochant la tête, si l'horloger regagne en maugréant son atelier, ne croyez pas que tous ces gens oublient : le soir, dans son club, — car tout Genevois a son club, — le négociant et l'ouvrier discuteront sur la situation et feront approuver par leurs camarades une requête à l'autorité. Cette requête, c'est le *Club fraternel des révolutionnaires* qui sera chargé de la transmettre, car ce club est le lien de tous les autres : il est formé de leurs délégués

et son influence politique est d'autant plus considérable que la leur est déjà fort grande.

L'ingérence des cercles dans les affaires de l'Etat n'était pas vue de bon œil par les magistrats qui, cependant, leur devaient leurs fonctions ; s'ils étaient contraints de leur obéir, ils se dédommageaient en leur décochant, à portes closes, maintes critiques, — le registre en fait foi, — ou en les plaisantant dans leur correspondance officielle.

Bertrand, un érudit, professeur à l'académie et secrétaire d'Etat provisoire, signale à Reybaz, ministre de Genève à Paris, l'instabilité du gouvernement pour lequel il tient la plume. Notre constitution, lui écrit-il, est semblable à une maison dont les fondements sont exposés au moindre cas fortuit, « en sorte que le caprice des modes et des usages qui gouvernent la vie civile peut venir un jour malicieusement mettre le gouvernement à la rue. » Et il achève en citant les vers d'Ovide sur la chute de Phaéton : *At pater omnipotens ingentia mœnia cœli....*

Les clubs, dont Bertrand se plaignait, exigèrent bientôt des mesures rigoureuses non seulement contre les boulangers, mais contre les « bonbonniers, connus sous le nom d'*Italiens*, qui, pour fabriquer leurs pâtisseries dont le pauvre n'a que faire, utilisent des denrées précieuses pour sa nourriture quotidienne. » « Les ouvrages des bonbonniers, ajoutent-ils, nuisent à la santé, car il y est joint des liqueurs qui amorcent et corrompent la jeunesse. » Les charcutiers, — on disait alors, comme Rousseau l'a écrit lui-même, les *chaircuitiers*, — les charcutiers eurent leur tour. Les révolutionnaires leur reprochèrent d'apprêter le lard d'une manière appétissante,

mais dangereuse pour la santé en le transformant en un poison lent, excitant à la boisson.

En France, la Terreur naquit de la crainte de la famine. En août et septembre 1793, les Parisiens l'attribuèrent aux ennemis du dedans et du dehors et « ils exigèrent que l'on comprimât ces ennemis *par la terreur* ¹. » « Plaçons la terreur à l'ordre du jour », avait dit Barrère à la Convention, et aussitôt s'organisa cette armée révolutionnaire qui devait répandre tant d'effroi dans les campagnes. A Genève, la faim, mauvaise conseillère, rôde autour de la cité ; des bandes pillardes se rassemblent, l'émeute s'organise, s'installe bientôt en permanence, portant, semble-t-il, pour toute devise sur son drapeau, ces mots de Benjamin Constant : « L'estomac, c'est la raison du peuple. »

II

Vers le milieu de 1793, un décret protectionniste et gros de conséquences pour Genève fut adopté en France : il fut interdit de laisser sortir les comestibles du territoire de la grande République.

Aux angoisses qu'éprouvèrent les Genevois au sujet de leurs approvisionnements s'ajouta la crainte d'une annexion toujours possible. Comme des vagues, des rumeurs menaçantes montaient autour de l'antique cité ; comme des vagues aussi elles semblaient parfois se retirer, ne laissant derrière elles qu'un sable lisse, sans empreinte.

Les Genevois organisèrent une double résistance : *diplomatique* et *administrative*. Ils s'efforcèrent, en France,

Cf. Aulard, *Histoire politique de la Révolution française*, p. 359.

d'agir auprès du gouvernement ; à l'intérieur, ils prirent des mesures pour lutter contre la misère envahissante. Cette tactique, qui aurait pu réussir, manqua d'unité dans l'application ; d'autre part, l'appui des Suisses, qui avaient vu de mauvais œil la révolution genevoise, était chancelant ; les événements, enfin, d'une puissance si redoutable, qui se déroulaient en France, barraient la route à tous les projets que Genève, invoquant la foi des traités, croyait encore pouvoir formuler.

Elle eut tout d'abord, dans sa lutte diplomatique, un auxiliaire précieux en la personne de Robespierre. A vrai dire, ce n'était point par une sympathie spéciale pour Genève que le célèbre tribun lui fut utile : c'était parce qu'il la savait alliée aux cantons suisses, parce qu'il croyait cette alliance plus rigide qu'elle ne l'était en réalité et qu'il redoutait d'entrer en conflit avec les cantons.

Les Genevois comptaient, du côté français, un ami plus sûr que Robespierre et qui devait, jusqu'au dernier jour de sa carrière, leur donner des preuves de son attachement : Barthélemy, alors ambassadeur de France en Suisse, servit, à titre officieux, de trait d'union entre Genève et les cantons. Lorsque la chaîne, rivée aux temps anciens, ne fut plus qu'un fil ténu, Barthélemy s'employa à la consolider et il n'est pas exagéré de dire que Genève lui doit plusieurs années de son indépendance. Berne et Zurich, en effet, avaient rompu toute relation officielle avec le gouvernement révolutionnaire genevois ; les mouvements des troupes sardes obligeaient les Suisses à apporter beaucoup de circonspection dans leurs amitiés. Robespierre lui-même disait : « Il n'y a pas jusqu'au petit roi sarde que l'on n'ait bercé de l'espoir de

devenir un jour le roi du Dauphiné, de la Provence et des pays voisins de ses anciens Etats¹. » En affectant de s'opposer à ce que le langage diplomatique appelait « les vœux de la cour de Turin », le Corps helvétique craignait d'être entraîné « plus loin que ses maximes ne le lui permettaient » et de paraître prendre parti dans les querelles de puissances étrangères. Barthélemy, pourtant, ne discontinua pas ses démarches, « charmé, écrivait-il, d'assurer les Genevois du zèle qui l'attachait à leurs intérêts. » Peut-être bien était-il surtout satisfait à l'idée de s'opposer à la diplomatie du gouvernement britannique. Lorsqu'il fut certain d'avoir gain de cause auprès des cantons et lorsque les Genevois purent en retirer quelque bénéfice, il s'empressa d'écrire à Buchot, commissaire des relations extérieures : « Je crois que ces démonstrations amicales déplairont certainement à Fitz-Gerald. » Ces mots sont significatifs; sans vouloir amoindrir les sentiments de sympathie personnelle que Barthélemy pouvait avoir pour les Genevois, on peut en déduire que, s'il intervint à plusieurs reprises de si obligeante façon en leur faveur vis-à-vis des Confédérés, c'est qu'il importait à la politique française de faire pièce à celle de Fitz-Gerald. Delhorme, secrétaire de la légation de France à Genève, avait mandé à son ministre que l'influence française dans cette ville serait en partie perdue si elle se liait trop étroitement aux deux cantons; il n'en demeurerait pas moins que la reprise des négociations était un coup droit porté à la politique de Fitz-Gerald. Barthélemy s'en félicitait.

Il ne s'était d'ailleurs pas contenté d'intervenir en faveur de Genève auprès des Suisses: il adressait à son

¹ Rapport à la Convention nationale le 27 brumaire, an II.

gouvernement des notes dans lesquelles, en plaidant l'indépendance de Genève, il pesait avec sagesse les avantages et les inconvénients d'une réunion de cette ville à la France.

Ces notes de Barthélemy devaient-elles être prises en considération? C'est là, sans doute, ce que se demandait le gouvernement français à une époque où tout était à vendre, même l'honneur, surtout l'honneur! Le Comité de Salut public envoya auprès de Barthélemy, ou plutôt derrière lui, un agent secret chargé d'espionner ses actes, ses démarches, en un mot toute sa conduite de diplomate. Ce fut fort heureux pour Barthélemy, car l'espion attaché à sa personne, Payan, rendit de lui un beau témoignage. « Sans Barthélemy, écrit-il en 1793, nous étions perdus; nous aurions soixante lieues de pays de plus à défendre et, sur les bras, des hommes exercés à une discipline sévère et aussi constants dans leur haine que dans leur amitié. »

De ces quelques lignes, nous pouvons tirer deux deductions importantes: la première, c'est que Barthélemy avait dû user de toute son influence personnelle, qui était grande, pour éviter que les Suisses se préparassent à la lutte; la seconde, c'est que la France redoutait, en 1793, une guerre avec les cantons, quelque petite que fût leur armée.

Si l'agent secret louait Barthélemy, il blâmait vivement le résident de France à Genève, Soulavie, « qui s'est rendu — ce sont ses propres paroles — odieux et méprisable. » Soulavie tentait de désunir les Genevois et il y réussissait: alternativement las ou ardents, découragés ou tenaces, ceux-ci continuaient pourtant leurs démarches en vue de sauvegarder leur indépendance. Mais ici se fait

sentir ce manque d'unité de tactique que nous signalions. Tel jour ils affirmaient à Barthélemy qu'ils préféreraient devenir Français plutôt que de plier devant « le despote sarde »; tel autre jour, rassurés par Barthélemy lui-même, ils couraient à Paris voir les personnages influents qu'ils pouvaient connaître à la Convention. Des délégués spéciaux furent même chargés d'assister Reybaz, envoyé de Genève près la République française. Ce patriote éminent, qui avait été, comme Etienne Dumont, le collaborateur de Mirabeau, était alors traité avec égard à Paris, ce qui ne devait pas toujours être le cas. Les délégués genevois purent s'assurer de diverses sympathies: celles de Dubuisson, de Beaulieu, « homme fort accrédité », d'Amar, « homme très signifiant », qui présida la Convention et dressa l'acte d'accusation des Girondins, de l'ancien pasteur Julien (de Toulouse), membre du Comité de sûreté générale, de Johannot enfin, ce Genevois qui mourut à Echichens, dans le canton de Vaud, et dont le rôle à la Convention serait à étudier de près. Versé dans les questions économiques, c'est Johannot qui réclama une loi « fermant la porte aux intrigants et aux fripons. » « Je le considère, écrit l'un de ses contemporains, sir Francis d'Ivernois, comme le plus honnête et peut-être le seul honnête entre tous ceux qui ont manié le trésor révolutionnaire. »

De Paris la délégation remporta l'impression très vive qu'il fallait éviter par-dessus tout que Genève rompit ses relations avec la Suisse. Une lettre de Bousquet, l'un des délégués, qui resta à Paris jusqu'en 1794, confirma cet avis aux Comités et, en leur nom, Bertrand put lui répondre que les Genevois étaient « tout disposés à saisir la première occasion de faire disparaître l'espèce de

rouille et de poussière qui n'aurait jamais dû ternir les liens par lesquels [ils avaient] le bonheur d'être unis aux Suisses. » Dans la même lettre, Bertrand sollicitait la communication officielle du décret pris le 17 novembre par la Convention. Cette communication eut lieu quelques jours plus tard et la République de Genève connut ainsi l'avis de Robespierre; son rapport, dans lequel il offre, non sans quelque prétention, le bilan politique de l'Europe, dictait aux Genevois leur conduite et leurs alliances. La Convention enjoignait à tous les citoyens et agents de la république de faire respecter le territoire de ses alliés et des puissances neutres et elle leur défendait, « particulièrement », de violer celui des cantons suisses et des pays qui leur étaient unis par des traités d'alliance ou de combourgeoisie. Dans son rapport même, Robespierre parlait des Suisses avec sympathie et déférence; stigmatisant les intrigues fomentées à Genève et dans le département du Mont-Terrible pour brouiller les cantons et la République française, il blâmait aussi les violations de territoire, les chicanes inutiles et les injures gratuites dont ils étaient victimes.

Aussitôt qu'ils eurent connaissance du décret, les Comités genevois déléguèrent l'un des leurs, Julien Dentand, auprès du bailli de Vevey, de Watteville. Ce magistrat bernois, représentant d'un gouvernement aristocratique, reçut le député révolutionnaire avec les témoignages « les plus affectueux. » C'était d'un bon augure pour Genève. De Watteville ne lui cacha pas, d'ailleurs, qu'il avait appris avec beaucoup de peine la « profession si éclatante » des bonnes dispositions de la Convention pour la Suisse, redoutant l'effet qu'elle pouvait produire chez les puissances coalisées.



L'action diplomatique des Genevois se poursuivait conjointement avec une action *administrative*, c'est-à-dire intérieure et portant sur les approvisionnements. Là encore, les Comités, animés de bonnes intentions, agirent sans ligne de conduite positive : leur gestion est une longue suite de capitulations devant les clubs, car ce gouvernement révolutionnaire lui-même, en touchant du doigt la chose publique, avait compris qu'on ne pouvait prendre trop de soins à la manier. Mais l'heure n'était plus à ces ménagements et à ces calculs de bonne administration qui, en prévoyant, en temporisant parfois, apportent des adoucissements aux situations à première vue inextricables : les Comités durent céder sous la pression exercée sur eux. Ce fut le cas, par exemple, lors de l'affaire dite « des chevaux de luxe. » Le Club fraternel avait demandé, « pour faciliter la subsistance du peuple », que tous les chevaux de luxe fussent vendus ; les Comités, sans oser prendre de décision immédiate, se déclarèrent favorables à cette mesure, mais résolurent de nommer une commission chargée d'éclairer sur cet objet le club et la nation. Le club craignit que le renvoi à une commission ne fût l'ajournement indéfini du projet ; de son chef, il fit arrêter aux portes non seulement les chevaux de luxe, mais encore tous les cabriolets contenant du bois et des fourrages. Grande rumeur dans la ville ! plaintes des personnes entravées dans leurs occupations ! plaintes des citoyens qui ne peuvent plus franchir les portes de la cité, les véhicules obstruant le passage ! plaintes diverses, souvent contradictoires : les Comités durent enregistrer tout cela. Bien

plus, à la requête des clubs, ils ordonnèrent aux particuliers de renvoyer tous les domestiques « mâles » étrangers et de « réduire les domestiques femelles à une seule pour les ménages ne dépassant pas sept individus. »

III

La chute des Girondins et l'avènement du gouvernement robespierriste facilita l'approvisionnement de Genève et les relations entre cette république et la France devinrent moins tendues. Peut-être eussent-elles été tout à fait bonnes si le citoyen Soulavie n'eût succédé à M. de Châteauneuf en qualité de résident.

Les Genevois furent non seulement soupçonnés, mais accusés par Soulavie de tous les méfaits qui pouvaient leur attirer quelque reproche de la part du gouvernement français. Les plaintes, les récriminations, les notes du résident constituent des dossiers intéressants à parcourir. Il a, dans sa correspondance, le détail qui évoque et le mot qui frappe. Peu après son installation, et faisant allusion à la chute des Girondins, il écrit au gouvernement genevois :

« J'apprends qu'il y a à la *Couronne* des députés criminels de la Convention de France qui fuient ; ils sont à la *Couronne*. Ils ont une voiture bleuâtre, façonnée en dormeuse, le fond bleu. Ils ont changé de nom. Ils vont soulever l'ennemi contre nous. Je requiers, citoyens, que vous vous assuriez de leurs personnes, que leurs papiers soient visités et que Genève donne à la République de France, en ce moment-cy, ce témoignage de son amitié ¹. »

Soulavie décrit les jeunes gens réfugiés à Genève pour éviter les effets de la loi sur la réquisition. Ils portent,

¹ Archives de Genève, PH 5376, lettre du 18 août 1793.

dit-il, des culottes étroites, ils ont la tête parfumée, la figure et le teint efféminés, et le ton suffisant dès qu'ils sont dans les murs de Genève. « Ils révèrent les Magnifiques (c'est-à-dire les aristocrates) et la magnificence, et ils mangent du pain inutilement. » Et Soulavie termine en engageant les Genevois à sévir contre ces « tard-arrivés » et à les repousser.

Dès son arrivée à Genève, et malgré les instructions formelles de son ministre, Soulavie fit cause commune avec Jaques Grenus, l'un des ennemis les plus irréconciliables de la petite république. Déçu dans ses aspirations politiques, cet avocat, qui appartenait à une famille dont bien des membres honorèrent leur patrie, avait, dès longtemps, manifesté sa haine contre ses compatriotes. Plusieurs fois condamné, banni de Genève, Grenus ne se décourageait pas ; il réussit à mettre la main sur quelques louches comparses, et, ne pouvant agir lui-même à Genève, il leur fit créer, à la fin de 1793, et d'accord avec Soulavie, le fameux « club des Montagnards, sentinelles avancées de la liberté. » Cette association dépassa bien vite les clubs révolutionnaires les plus ardents : ceux-ci soutenaient, à leur manière, les Comités provisoires dans la tâche ardue qu'ils avaient assumée, et leur club central exerçait, en somme, le pouvoir, par l'intermédiaire des Comités. Les Montagnards s'efforcèrent d'y prendre la haute main. L'une de leurs premières démarches, non certes des moins habiles, eut pour objet le rétablissement de la fête de l'Escalade. Les réjouissances traditionnelles suscitées par le haut fait des ancêtres avaient été supprimées en 1782, à l'instigation du roi sarde : comment les Genevois de cette époque, qui avaient laissé la maison de Savoie interve-

nir dans leurs affaires, auraient-ils pu continuer à célébrer la victoire de 1602 ? En 1793, les circonstances avaient changé : célébrer l'Escalade, c'était faire pièce au gouvernement aristocratique de 1782, c'était flatter le sentiment populaire qui ne s'était jamais accommodé de l'hommage rendu à l'ennemi héréditaire ; dans l'idée des Montagnards, la célébration de l'Escalade devait avoir une teinte nettement révolutionnaire, et, pour déférer aux vœux de Soulavie, ils décidèrent de planter un arbre de liberté dans la cour de l'hôtel du résident. Les Comités déjouèrent ce projet : ils se montrèrent disposés à concourir à la célébration de l'Escalade, à la condition que ce fût une fête essentiellement genevoise.

Dès huit heures du matin, les cloches, suivant l'ancien usage, se firent entendre. « Nos ministres, écrit le révolutionnaire Desonnaz, oubliant qu'ils étaient théologiens, nous ont fait des sermons moraux et patriotiques qui valent infiniment mieux que leurs sermons ordinaires. »

A relire, dans les brochures du temps, les détails de cette fête, il semble que la Révolution genevoise tournait à l'idylle. Elle ne devait pas tarder à reprendre son véritable caractère au cours de deux autres festivités qui suivirent de très près celle de l'Escalade. Le 24 décembre, les clubs décidèrent d'illuminer la ville et de tirer le canon à l'occasion de la prise de Toulon sur les Anglais. Le résident de France à Genève servit un grand dîner en son hôtel. A la fin du repas, des « patriotes » en bonnets rouges vinrent danser dans la cour de la résidence. Soulavie les en remercia au nom de son gouvernement. Une autre fête succéda à celle-là : à l'occasion de l'anniversaire de la Révolution de 1792, le Conseil

souverain sanctionna l'édit ordonnant l'érection d'un monument à la mémoire de Rousseau. Les citoyens, toujours coiffés du bonnet rouge, se répandirent en cortège dans les rues ; le soir, il y eut des illuminations. « Jusqu'à sept heures du matin, note Desonnaz, la musique, les tambours et les mélodies se sont fait entendre. »

Danses, flambeaux, cris de joie, déguisements même, car au 30 décembre vingt jeunes gens firent, par moquerie, le tour de la ville, coiffés de grandes perruques telles qu'en portaient naguère les Magnifiques seigneurs syndics.

Tandis que les sans-culottes genevois témoignaient leur patriotisme par des mascarades, à la frontière, en France, la Terreur poursuivait son œuvre de mort. Bientôt elle devait franchir cette frontière et trouver à Genève un terrain bien préparé par les clubs, où les « patriotes » étaient embrigadés.

EDOUARD CHAPUISAT.

(La fin prochainement.)

LE FEU A CHEYSERON

HISTOIRE DE LA MONTAGNE

I

Ils étaient assis les six devant le chalet, dont Firmin Lhotellier, André Lutte et Pierre Porte, outre le maître Jean Sauget, qui était d'un autre village, mais eux, les cinq, de Cheyseron. Ils se tenaient assis devant le chalet, non sur un banc, car il n'y en avait point, mais par terre, contre le mur, et le dos appuyé au mur. Et ils parlaient et plaisantaient, étant de bonne humeur, parce qu'ils devaient redescendre le surlendemain au village.

Alors ce poids de la solitude vous est ôté, qui finit par vous peser lourdement aux épaules, depuis trois mois qu'on est isolé du reste des hommes et perdu au-dessus des hommes, à six ainsi ; et c'est un dur métier. Guère que du pain sec, du sérac et du vieux fromage ; point de lit, on dort sur la paille ; on se lève le matin avec l'épine du dos écorchée, la nuque qui vous fait mal. Et on soupire après le vin d'en bas et après les plaisirs d'en bas.

Mais ils voyaient qu'ils n'avaient plus pour longtemps

à patienter et c'est ce qui faisait que leurs langues ce soir-là s'étaient déliées, tandis qu'à l'ordinaire ils ne parlaient presque pas, étant devenus pareils à leurs bêtes.

Il y avait derrière eux le haut mur rocheux de l'arête; et de ce côté-ci c'est le Bon Pays, mais de l'autre c'est l'Allemagne. Une arête qui va tout droit et est pâle dans le soleil; haute au ciel et luisante au ciel, avec des dents comme une scie. Dans l'intervalle de ces dents, par-ci par-là, se trouve un col; ailleurs elle est infranchissable, qui fait suite directement aux pâturages, qui est plantée dedans comme une lame de couteau et qui tombe là en hautes parois lisses où retentit seulement, avec le cri des choucas, le sourd fracas des pierres qui dégringolent des couloirs.

Parce que le soleil se couchait, elle était maintenant devenue toute rose, et comme une robe de douceur lui avait été mise, par là moins redoutable à voir. Les six hommes ne lui en tournaient pas moins le dos. Ils regardaient au-dessous d'eux, vers le grand trou de la vallée. De l'autre côté de la vallée, d'autres montagnes tout en glaciers et en neiges se levaient, elles aussi brillantes, elles aussi tout allumées et en flammes parmi le ciel. Mais ils n'y faisaient pas attention non plus. Ils regardaient devant eux parce que c'est là que leurs yeux allaient naturellement et ils se tenaient les bras croisés autour de leurs genoux, avec cette seule idée en tête qu'ils redescendraient le surlendemain, et c'était de quoi ils s'entretenaient.

— Moi, disait le Maître, je file droit chez moi pour retrouver ma femme, parce qu'elle doit s'ennuyer de moi. (Et il riait.) Et puis parce qu'il y aura de l'ouvrage tant qu'on pourra faire. C'est une façon de se reposer.

Et il riait de nouveau, avec un rire silencieux, ôtant sa pipe de sa bouche. C'était un homme qui riait surtout

de ce qu'il disait, guère de ce que disaient les autres.

André alors poussa Firmin du coude :

— Et toi, Firmin, qui vas-tu retrouver ?

— Retrouver le bon vin d'abord, et puis bien sûr aussi l'ouvrage.

— C'est tout ?

— C'est tout.

Sur quoi André se mit à rire à son tour et il continua :

— Il y en a une qui ne serait pas tant contente si elle t'entendait.

Firmin haussa les épaules. Il n'était pas grand, mais carré d'épaules avec un front bas et des bras velus.

Et ils parlaient ainsi dans le soir qui montait, et il y avait dans le parc le bruit des sonnaillles des vaches, parce que beaucoup étaient déjà rentrées ; dans un coin le taureau était attaché à un pieu.

— Regardez-moi qui vient, reprit tout à coup André.

Ils regardèrent dans la direction qu'il montrait et ils aperçurent Mânu. De quoi ils ne furent point étonnés, à cause que Mânu venait souvent leur faire visite et il restait avec eux des fois toute une semaine, puis il disparaissait comme il était venu.

Il arrivait du côté d'en haut ; sur son ventre pendait au bout d'une corde un bissac et il avait un bâton à la main. Parce que sa grosse tête pesait d'un poids trop lourd, il marchait tout penché et il semblait qu'à chaque pas il allât tomber en avant. Il avait un vieux pantalon avec aux genoux deux fenêtres qui s'ouvraient et se refermaient ; ses chevilles maigres étaient enfoncées dans d'énormes choses carrées, couleur de pierre, qui avaient été des souliers, et autour de son corps flottait une veste en lambeaux, sous quoi il avait la poitrine nue.

— Salut, Mānu! cria André.

Alors Mānu se mit à rire.

On distinguait à présent sa figure, parce qu'il avait relevé la tête, et avant elle était cachée par les ailes de son chapeau; elle paraissait frottée d'huile, elle était couleur de mie de pain. Mais le plus étonnant était la boule de chair qui se balançait à son cou, grosse comme une grosse pomme, dans une sorte de sac de peau.

Il riait, et sa bouche s'était ouverte d'une oreille à l'autre; quand il la refermait, une longue dent sortait.

Il se tenait debout devant les six hommes et continuait de rire quand même on ne lui disait plus rien, mais il n'y avait pas besoin de lui parler pour qu'il rit, quand il était de bonne humeur. Il resta un moment planté là, renversant la tête et ouvrant la bouche. Puis prenant son bissac, il en tira d'abord un quartier de fromage, puis un beau morceau de pain blanc, puis un bouquet, puis une pomme, et se mit à rire plus fort.

— Qui t'a donné ça? demanda Firmin.

Il fallait répéter deux ou trois fois sa phrase avant qu'il eût compris. Le plus difficile pourtant était encore de le comprendre, car il ne parlait aucune langue et aucun mot distinct ne sortait de sa bouche; il ne s'exprimait que par des espèces de grognements: « Hon!... hon!... hon!... » dit-il. En même temps, il tendit la main vers les rochers.

Là, un peu vers la gauche, mais de ce côté-ci du col, et juste au débouché du col, était un pâturage qui appartenait aux Allemands. Il était situé trop haut pour qu'on pût y tenir, comme on dit, des vaches; seules les génisses y montaient; cela n'empêchait pas qu'il eût sa valeur. Et souvent, à cause de sa situation, il y avait eu

des chicanes à son sujet entre les Allemands et ceux de Cheyseron, mais les Allemands avaient toujours réussi à s'y maintenir.

— C'est les Allemands qui t'ont donné ça? reprit Firmin.

Mânu fit signe que non. En même temps, levant les mains, il les mettait en rond des deux côtés de sa figure, faisant avec comme deux grosses joues; puis il les passa derrière sa tête et il les tint là un moment pour signifier un chignon; enfin il les descendit devant sa poitrine, en arrondissant son geste; et il roulait les yeux et il aspirait l'air avec un petit sifflement. Firmin avait compris :

— C'est l'Allemande?

Mânu fit signe que oui. Puis, repensant à sa pomme s'étant assis par terre, il se mit à mordre dedans.

— C'est égal, dit enfin André, il ne faut pas qu'elle soit difficile, ou bien c'est qu'elle manque terriblement de garçons!

— Elle ne manque pas tellement de garçons, dit Pierre, puisqu'il y en a trois avec elle là-haut.

— Oui, mais il y en a un qui est son frère.

— Et les deux autres?

— Paraît, dit Firmin, qu'ils ne lui suffisent pas.

— Ça n'empêche pas, continua André, que c'est une toute belle fille. Encore l'autre jour je l'ai vue quand j'ai été tourner les vaches du côté d'Enzeigne, et elle était à pas cent mètres de moi. Eh bien, je n'ai pas pu m'empêcher de m'arrêter pour la regarder. Elle est plus grande que nos filles, avec du rose sur les joues et des cheveux comme de l'or. On a frais aux yeux rien que de la voir.

Mais Firmin haussa de nouveau les épaules, parce qu'il était fier et il ne voulait pas avoir l'air de rien trouver à son goût, surtout pour ce qui était des filles.

— Quand est-ce qu'elle est arrivée ? demanda le Maître. Drôle d'idée quand même de monter à présent, qu'il commence à faire froid.

— Pas tant drôle d'idée, dit André. Elle est montée chercher son frère ; alors elle est venue deux ou trois jours à l'avance, juste de quoi prendre un peu le bon air. Et puis juste de quoi leur faire une petite visite, puisqu'ils redescendent en même temps que nous. Mais quant à de la chance, ils ont de la chance !

Cependant, depuis un moment, Firmin paraissait réfléchir ; puis, comme si brusquement une idée lui était venue :

— De la chance, dit-il soudain, de la chance, pas tant que ça ! Ou bien, s'ils en ont, de la chance, il ne tient qu'à nous qu'elle ne dure pas plus longtemps !

On ne savait pas s'il était en colère ou s'il plaisantait, — et lui non plus peut-être ne le savait pas bien, parce qu'il aimait avant tout à contredire.

— Qu'entends-tu par là ? demanda le Maître.

— J'entends par là qu'il n'y a qu'à la leur enlever, leur Allemande. Et ils seront bien attrapés.

— La leur enlever ?

— La leur enlever.

— Et comment t'y prendras-tu ?

— Ça me regarde, dit Firmin. Paries-tu que je l'enlève ? Parie d'abord et je te dirai ensuite comment.

Il avait tout à coup retrouvé sa bonne humeur et ses yeux brillaient de malice.

— Parie, disaient les autres, que l'idée amusait aussi. (Et ils en avaient été d'abord un peu étonnés, mais ils s'y habituaient déjà.) Ça ne fera pas de mal à ces Allemands de leur montrer qu'on vaut autant qu'eux. Parie, Jean !

Jean regarda Firmin et dit :

— On parierait quoi ?

— Oh ! dit Firmin, pas grand'chose. Ce serait avant tout l'histoire de se faire un verre de bon sang. Trois litres de fendant, si tu veux.

— Eh bien, trois litres, ça y est. (Et ils se serrèrent la main.) Seulement, à présent, dis comment tu t'y prendras, parce que tu as promis.

— Tu m'écoutes ? dit Firmin. Et vous, les autres, vous m'écoutez aussi, parce que vous me servirez de témoins. Je vais vous expliquer ; il n'y a rien de plus facile. On redescend après-demain vers les dix heures, eux aussi redescendent après-demain vers les dix heures. Alors, moi, je vais au village et je monte avec un demi-barrot de vin. Et je suis là demain matin. Et toi, le Maître, alors, tu vas les inviter : tu feras le geste de boire ; ils comprendront bien. Mais ce qu'il te faudra aussi leur faire comprendre, c'est qu'on les attend seulement au moment de se mettre en route. Alors, vous me suivez, quand ils seront ici, moi j'irai au chalet où l'Allemande sera seule.... Ils penseront qu'elle est partie en avant, et le tour sera joué.

Il s'applaudissait en lui-même de la bonne idée qu'il avait eue, et de plaisir il tapait sur sa cuisse. Tous comme lui, tous riant et applaudissant. Et le Maître aussi, qui dit toutefois :

— Et ensuite, que feras-tu d'elle ?

— Oh ! ensuite, dit Firmin, ensuite on verra.

Et les autres :

— Ça sera une bonne leçon pour eux.

Aussi quand Firmin demanda : « Alors ça tient toujours ? » le Maître n'hésita pas :

— Trois litres de fendant ?

— Trois litres de fendant.

Et ils se serrèrent une seconde fois la main. C'est ainsi qu'on est quelquefois jeté dans les entreprises. Mais Firmin avait déjà été prendre son chapeau et sa veste, et il descendait à grands pas vers le village, parce que la nuit commençait à venir, et il y a trois ou quatre bonnes heures à la descente jusqu'au village.

Il fut de retour le lendemain avant midi, avec son barrot à moitié plein (c'est une espèce de baril plat qui se porte sur le dos comme une hotte, ou qu'on accroche de chaque côté du bât du mulet) ; et il se mit tout de suite à aider les autres à tout préparer pour cette descente, car il s'agissait que tout fût bien prêt pour quand les Allemands viendraient. Il y avait à laver le parc et laver les baquets à lait, frotter la chaudière et tout mettre en ordre dans le chalet et autour du chalet. Ils s'encourageaient donc, et cependant continuaient à rire, s'entretenant du projet qu'ils avaient, et comment tout s'annonçait bien. Sauf que tout à coup, pendant la nuit, des nuages étaient venus, et en même temps le froid. Maintenant tout en travaillant ils se soufflaient par moment dans les doigts. C'est ainsi à la montagne ; il n'y a pas entre les saisons cette pente lente qui vous mène, en plaine, de l'une à l'autre sans qu'on s'en doute ; il fait chaud un jour, il neige le lendemain : on tombe du plein été en plein hiver dans le court espace d'un jour ; et il faut dire enfin qu'on était déjà assez en avant dans l'automne.

Il passait de temps en temps des bouffées de fumée blanche, elles descendaient des rochers ; là, derrière l'arête, comme un mur de brouillard et comme une seconde arête de brouillard se dressait ; et le vent, glissant par-dessus, la peignait comme avec un peigne, et en

arrachait des lambeaux. Ils passaient vite, s'enfonçant dans le grand trou de la vallée qu'ils avaient comblé peu à peu. Tout en était déjà caché, les pentes, le village, — et plus bas le fleuve, qu'on voit ; et, de l'autre côté, l'autre chaîne de montagnes. Peu à peu, ainsi le cercle des choses se resserre pour les yeux, et elles diminuent en nombre ; la solitude où on est s'en accroît.

Ils disaient : « C'est le moment de redescendre. » Ils reprenaient : « Et pour les Allemands aussi, c'est le moment de redescendre. » Parce qu'ils étaient, eux, plus haut perchés dans la montagne, et moins bien exposés encore, étant dans le courant d'air du col. « Oui, ils feront bien de redescendre. » On comprenait le sous-entendu, et les rires recommençaient.

Vers trois heures cependant, le Maître alla se faire beau et mettre une chemise propre, la seule d'ailleurs qu'il eût de rechange, et il l'avait gardée pour quand le troupeau descendrait.

— Alors, j'y vais ? dit-il.

— Bien sûr ! répondirent les autres.

Et il partit. Une heure après il reparut. Et les autres l'ayant vu venir étaient allés à sa rencontre. « Alors ? » demandèrent-ils. « Alors, ça y est : ils viendront demain matin à neuf heures. »

Une grande exclamation s'ensuivit et des cris de plaisir chez tous, tandis qu'ils continuaient d'interroger le Maître, mais le Maître attendit pour leur tout raconter qu'on fût arrivé devant le chalet ; là il commença par s'asseoir, les autres firent comme lui.

— Voyez-vous, dit-il alors, tout s'est passé parfaitement bien. Ils ne sont pas méchants, ces Allemands : quand ils m'ont vu entrer, ils ont eu l'air tout contents.

Parce que je faisais une démarche, au fond, et c'était un peu comme si je leur disais : « On a vécu jusqu'à présent en ennemis, on pourrait essayer d'être amis désormais. » Donc ils m'ont fait asseoir. Et se sont mis à me parler, mais n'est-ce pas ? je n'y comprenais rien. Alors j'ai seulement fait le signe de remplir un verre et de le lever : c'est une langue qui est claire pour tout le monde. Et quant au moment où ils devaient venir, j'ai tout à coup aperçu une montre et j'ai montré dessus le chiffre de neuf heures, en faisant un geste de notre côté. Ça aussi c'est une langue qui est claire. Alors ils m'ont fait signe que oui, qu'ils viendraient.

— Ce que c'est tout de même que d'avoir de l'idée, dit Firmin.

Il se sentait fier de lui ; il se sentait à ce moment le premier de tous par la tête ; et c'était ce qu'il lui fallait. Sur quoi, l'amour-propre parlant, il tendait déjà sa volonté en lui, songeant à l'effort qu'il avait encore à faire, mais il pensait : « Ils verront bien si j'irai oui ou non jusqu'au bout. »

Le Maître, lui, s'était tu un moment. Tout à coup il reprit :

— Et puis... et puis, vous savez, j'ai vu aussi l'Allemande. Et de plus près que vous, comme vous êtes là. Charrette ! quelle belle fille ! Grande, ronde, forte en proportion.... Tu auras de la peine, Firmin !

Mais Firmin se contenta de dire :

— Moi, je porte mes cent kilos !

Pendant la nuit, les nuages, au lieu de se dissiper, s'épaissirent et le froid aussi augmenta. Au matin, il y eut de la gelée blanche. Et quand les Allemands arrivèrent, comme on ne pouvait pas se tenir dehors, on les fit en-

trer dans le chalet. Là tout le monde s'assit autour de la table et le barrot fut posé au milieu. Seul Firmin manquait. Il était parti un moment avant. Il avait été convenu qu'il laisserait aux autres le temps qu'il faudrait pour boire tranquillement ; et lui pendant ce temps monterait au chalet des Allemands, en faisant un détour ; il se posterait là, et il guetterait l'Allemande. Puis, quand la chose serait faite, il redescendrait droit en bas, dans la direction du village, et il sifflerait en passant près du chalet. Il savait siffler entre ses doigts : et c'est un sifflet aigu qui s'entend de loin dans la montagne, répercuté qu'il est et renvoyé par les échos. Il fallait donc que les autres s'arrangeassent pour retenir les Allemands jusqu'à ce moment, sur quoi ils n'auraient plus qu'à se lever et qu'à partir ; et on se retrouverait en route.

Tout avait été réglé jusque dans le plus petit détail, parce que Firmin était un homme de tête ; et on se mit à boire. Le feu sur le foyer s'éteignait peu à peu et il ne jetait plus d'entre ses tisons charbonnés qu'une mince fumée ; la chaudière était décrochée, tout disait qu'on allait partir : et alors ils buvaient ensemble, comme c'est naturel entre amis quand on va partir. Les trois Allemands se tenaient assis d'un côté de la table ; de l'autre les cinq du chalet, et ils se regardaient. Ils ne pouvaient se faire comprendre autrement que par signes, mais ils se faisaient des signes, et surtout le verre de bois passait et repassait de main en main, qui était rempli sitôt vide. Deux de ces Allemands étaient des grands garçons de vingt à vingt-cinq ans, le troisième tout jeune : seize ans tout au plus ; à ce moment de l'âge où il y a en vous à la fois un peu de l'enfant et un peu de l'homme ; et le corps de l'homme déjà, mais encore des yeux d'enfant ; un joli garçon tout frisé, avec des yeux bleus, et sur ses

joues et son menton un duvet blond qui tournait à la barbe, mais pas encore de moustache ; d'ailleurs haut de taille et les deux autres hauts de taille, blonds comme lui, roses de teint, et les bras rouges. Car ils étaient de la race à qui le soleil rougit la peau, tandis qu'à ceux du Bon Pays le soleil les rend couleur de vieux bois.

Donc tout alla bien et le temps ne parut pas long. Outre qu'il y avait à boire, Mânú en effet était là, et il savait faire toute espèce de tours qu'on lui avait enseignés dans le temps comme à une bête savante. Par exemple on lui donnait un bâton et on lui faisait faire l'exercice. On lui disait : « Garde à vous, fixe ! » Et il se tenait raide devant vous, les talons joints. « Portez... arme ! » Il levait son bâton et en trois mouvements, comme il est indiqué, le portait sur l'épaule. Sur quoi, les autres s'approchaient pour corriger sa position ; ils lui disaient : « Rentre ce ventre ! » et ils lui tapaient sur le ventre ; « Redresse la tête ! » et ils lui donnaient de bas en haut un coup de poing sous le menton. Et lui pendant ce temps peinait et s'appliquait, prenant son rôle au sérieux, ce qui était l'amusant de la chose.

Puis ils lui firent faire le mort. Et les Allemands s'amusaient. Ils riaient tellement qu'ils en avaient les larmes aux yeux ; par moment ils criaient un mot dans leur langue qui devait vouloir dire quelque chose comme : « Est-ce possible ? » et ils se renversaient en arrière. Alors tout de suite le Maître arrivait avec un verre plein ; seul le petit ne voulait pas boire ; on se disait : « C'est qu'il est trop jeune », mais les autres en prenaient tant qu'ils pouvaient, et ils furent bientôt plus gais qu'ils n'auraient dû. Ils riaient à présent sans savoir pourquoi ; et, comme le vin rapproche et fait parler, ils se penchaient par-dessus la table vers ceux qui étaient vis-à-vis

d'eux, et ils leur parlaient à présent tout le temps, ayant oublié qu'ils n'avaient pas la même langue.

C'est à ce moment qu'on entendit au loin un coup de sifflet. Les Allemands n'y prirent pas garde. Mais le Maître, s'étant levé, avait empoigné le barrot et l'avait secoué comme pour dire : « Il n'en reste que le fond, encore un verre, et il faudra se séparer. » D'ailleurs il avait agi prudemment, parce que tout à coup ceux du chalet s'étaient tus, et on aurait pu s'étonner de leur silence, mais ainsi il fut expliqué. Le silence fut expliqué, et les Allemands comprirent qu'il était temps pour eux de s'en aller. Ils se levèrent donc presque en même temps que le Maître, et le verre passant une dernière fois de main en main, ils burent à la santé des hommes du chalet ; burent deux fois à leur santé ; sur quoi, ils prirent congé. Ils montèrent vers leur chalet, non encore sans serremments de mains nombreux, et promesses de se revoir.

Alors le Maître n'eut qu'à donner le signal du départ : tout était prêt, le troupeau rassemblé, le mulet bûté, les hottes encordées ; il ne restait qu'à charger la chaudière ; on passa dans l'anse une perche : André et Pierre l'empoignèrent chacun par un bout.

Les Allemands, cependant, en arrivant chez eux, n'y trouvèrent pas Liseli. Ils pensèrent d'abord qu'elle avait été cueillir des fleurs dans les environs, comme elle aimait à faire, et ils huchèrent, l'appelant : elle ne répondit point. Alors ils regardèrent le ciel avec inquiétude, parce qu'il noircissait et il s'abaissait toujours plus. Le vent était tombé, mais il faisait très froid ; comme on dit, « ça sentait la neige. » Il semble que son odeur de fer et son humidité passent déjà dans l'air, alors qu'elle n'est même pas encore formée à l'intérieur des nuages,

mais ils l'annoncent à l'avance par leur couleur. Et les Allemands se disaient que si la neige se mettait à tomber, il ne ferait pas bon sur le col et surtout de l'autre côté du col, qui est rocheux et précipiteux.

Donc l'ainé des trois, qui s'appelait Gottfried, parla le premier et dit :

— Il ne faut pas attendre davantage. Elle doit être déjà loin. On sait comment elle est, elle ne fait rien qu'à sa tête ; elle a perdu patience, et elle est partie en avant.

Le second fut de son avis.

— Pour moi aussi, dit-il, elle est partie. D'autant plus qu'elle connaît le chemin aussi bien que nous, puisqu'elle y a passé déjà deux ou trois fois.

Ils avaient tous les deux la tête un peu brouillée, n'ayant ni l'un ni l'autre l'habitude de boire, et le vin leur faisait voir les choses en beau. Et ils furent tous les deux d'autant plus vite convaincus que Liseli avait pris les devants, qu'on savait qu'elle avait un bon ami au village ; et il pensaient : « Elle s'ennuyait de lui. »

Mais le petit Hans leur dit :

— Si elle était partie en avant, pourquoi aurait-elle laissé son panier ?

Et il le leur montrait, qui était posé dans un coin. Un gros panier carré en osier jaune et noir, avec le couvercle levé et dedans sa robe de semaine soigneusement pliée. C'était ce même panier qu'elle avait apporté en montant plein de toute espèce de bonnes choses, pommes, pain blanc, gâteaux ; mais vide, à présent, ce panier ; rien dedans que sa vieille robe et son petit mouchoir de cou. Et Hans, donc, le leur montrait.

Ils furent un instant embarrassés, mais Gottfried, presque tout de suite, trouva l'explication et dit :

— Elle n'aime pas à être chargée. Elle a pensé qu'on le prendrait.

— Dépêchons-nous ! continua l'autre.

Et il montrait le brouillard qui touchait déjà le chalet.

Seulement le petit Hans refusa de les suivre, car il avait peur pour sa sœur. Il leur disait :

— Allez si vous voulez ; moi, je reste.

Ils entrèrent tous les deux dans une grande colère, à cause que le vin ne vous laisse de mesure en rien. Et terriblement ils jurèrent. Et terriblement ils levaient leurs bâtons, disant : « Tête dure ! esprit borné ! est-ce que tu veux nous faire crever ici, parce qu'il a plu à ta sœur de partir en avant au lieu de nous attendre ? Crève, toi, si tu veux. Pas nous. »

Et ils sortirent et allèrent au troupeau, qui s'agitait, sentant le froid et la menace du danger. Et levant leurs bâtons, ils les faisaient sonner sur l'échine des génisses, les chassant à grands cris devant eux.

Le petit Hans les regardait, et il hésita un instant. Puis, quand il les vit disparaître et s'enfoncer dans le brouillard, et quand il vit qu'il restait seul, un frisson lui vint, et il se mit à leur courir après.

Il les rejoignit un peu avant le col, mais les autres ne se détournèrent pas, se dépêchant d'avancer vers le col, parce qu'il allait devenir dangereux. Deux hautes parois là ; entre elles un pierrier creux fait de gros blocs amoncelés où s'en va le sentier, mais c'est à peine un sentier, une simple trace plutôt, et par place même elle disparaît tout à fait. Il faut connaître le chemin.

Il fallait d'autant plus connaître le chemin qu'on n'y voyait plus maintenant à vingt pas, et sous soi on sentait la profondeur ouverte, la nouvelle vallée ouverte et

le nouveau pays, mais tout en était caché. On va un moment à plat ; soudain on s'enfonce : ce n'était que parce que le sol vous manquait sous le pied qu'on devenait qu'on s'enfonçait, et il faut les génisses au pied sûr, et pas encore alourdies par le lait, pour s'engager dans des endroits pareils. Ils étaient donc arrivés sur le plat du col quand ils entendirent encore une fois, derrière eux, le petit Hans appeler. Il criait :

— Gottfried, Karl, écoutez !... Remontez avec moi... et vous attendrez au chalet... ; jusqu'à demain seulement, et on cherchera autour du chalet, et on cherchera partout autour du chalet, sans quoi j'aurais trop honte...

Ils ne répondirent rien. Et la voix plus lointaine :

— Si vous ne m'attendez pas, eh bien, je resterai seul... et je la chercherai seul, ainsi on ne dira pas que j'ai abandonné ma sœur.

La voix vint et mourut. On entendit encore un moment les cailloux rouler sous les gros souliers ferrés des hommes et sous les sabots des bêtes, puis il n'y eut plus aucun bruit.

Le petit Hans s'était assis sur une pierre et il réfléchissait. Il se dit : « Il faut d'abord que je retourne au chalet, peut-être qu'elle y est maintenant. Si elle n'y est pas, je l'appellerai ; si elle ne répond pas, j'irai à sa recherche, et je continuerai d'appeler en la cherchant, elle finira bien par répondre.... » Il se disait cela, quand même, à présent, une crainte lui était venue et il ne savait pas bien laquelle, mais obscurément elle se levait en lui, pendant qu'il retournait au chalet.

Il y fut et le trouva vide. Alors il se mit à appeler. Il n'y eut que l'écho qui lui répondit. L'écho de par delà le brouillard, comme une voix assourdie qui semblait se moquer de lui. Alors il pensa : « Puisqu'elle n'est pas

sur le col, elle ne peut être que descendue du côté de ces gens noirs qu'il y a par là en bas. Elle aura été chercher des fleurs et elle se sera perdue. Et il se mit à descendre de ce côté-là, malgré le danger qu'il y avait pour lui à s'engager ainsi dans un pays qu'il ne connaissait pas, avec le brouillard qu'il faisait ; seulement il ne pensait plus à rien, pris à présent par une fièvre, et son sang battait à ses tempes et il avait les nerfs du cou tendus. Par moments il criait : « Liseli ! Liseli ! » et il attendait la réponse. Puis il recommençait : « Liseli ! Liseli ! c'est moi, je viens te chercher parce que les autres sont partis ; et il faut que tu te dépêches, parce qu'il va faire mauvais temps. » Toujours rien. Alors il faisait encore quelques pas, et il s'arrêtait de nouveau. Et il ne s'apercevait pas que déjà il ne pouvait plus se rendre compte de la direction dans laquelle il allait, le brouillard étant tout autour de lui et au-dessus de lui quelque chose de continu ; et il allait dedans comme dans de la plume. Il semble même que l'air va vous manquer tellement ce qu'on respire est épais et prend à la gorge ; avec ce goût de moisi que ça a, et un goût froid et un goût âpre. On voyait juste ses pieds et devant ses pieds un tout petit rond de gazon, comme sous les soldats de plomb. Et il allait pourtant, et il allait toujours plus vite, et toujours plus en tous sens.

Mais tout à coup il s'arrêta, et il regardait devant lui par terre. Un objet y brillait ; se baissant, il le ramassa. Il vit que c'était un peigne d'argent : un peigne d'argent avec de nombreuses minces dents, et un dessus arrondi où trois petites boules, également d'argent, faisaient ornement ; il eut vite fait de le reconnaître : c'était le peigne de sa sœur.

Celui qu'elle mettait avec son costume du dimanche,

et elle le portait bien enfoncé dans son chignon ; alors comment avait-il pu tomber ? Et il ne vit rien clairement, mais la crainte qui était entrée en lui un moment avant en fut tout de suite augmentée et en même temps sa fièvre augmentait.

« Liseli ! Liseli ! » il criait maintenant de toutes ses forces, et il courait de toutes ses forces, ne songeant plus au chemin du retour. « Liseli ! » Il entendit très loin derrière soi l'écho répéter : « Liseli ! » puis il n'y eut même plus d'écho ; il n'y eut plus d'autre bruit que celui, quand il s'arrêtait, de son souffle entrecoupé, et quand il courait, le bruit de ses pas. A part quoi, un profond silence. Il semble qu'il pèse sur nous du même poids que le brouillard ; et il y a sur nous la double dalle de ce silence et de ce brouillard. Alors on essaie un moment de la soulever par un cri, mais aussitôt elle retombe. Et un nouveau cri, et elle retombe. On sent que nos forces s'usent peu à peu, et elle, elle n'est point usée. Et puis on sent qu'on ne peut plus, et elle, elle peut toujours. Et de plus en plus elle pèse et de plus en plus se referme, jusqu'à ce que la dernière résistance soit étouffée et le dernier effort vaincu.

« Liseli ! Liseli ! » il appelait toujours, mais il avait mal à la gorge de crier. Combien de temps avait passé : il lui semblait que c'était toute une longue journée, et que le soir devait être déjà prêt à venir, mais qui aurait pu le savoir, puisqu'il n'y avait plus de soleil, et tout était dans le chaos ? Il lui venait à présent une fatigue dans le dos et dans les jambes, avec des étourdissements ; il avait tantôt chaud, tantôt froid, il se laissa tomber assis par terre, et un moment resta tout à fait immobile. Puis ce grand froid vint, et il se mit à trembler de tout son corps, puis se redressa, puis courut, et

il tournait sur lui-même sans le savoir, se rapprochant pourtant peu à peu de la Grande-Gorge qui descend là de la montagne, et la coupe en deux de haut en bas.

Et un bruit d'eau arriva jusqu'à lui parce qu'un torrent coule au fond de la gorge, mais il lui sembla que c'étaient des voix. Des voix et des rires comme dans une nombreuse assemblée, quand quelqu'un s'est levé et a raconté une histoire, alors tout le monde applaudit et tout le monde répète cette histoire qui va de groupe en groupe et il y a cette rumeur. En même temps dans le brouillard des formes s'étaient dessinées, qui se tenaient devant lui accroupies et lentement se levaient devant lui. Et il allait à cela instinctivement, à cause de sa solitude, puis il pensait : « Elle est peut-être parmi eux. » Puis : « La voilà qui passe. » Car tout se confondait en lui. Et il criait toujours. Mais sa voix était rauque et ne semblait plus vouloir sortir du fond de sa gorge, comme si une main lui serrait le cou.

Et brusquement les voix changèrent ; elles semblaient l'appeler maintenant, elles semblaient lui dire : « Est-ce toi, Hans ? » Et il lui semblait reconnaître la voix de sa sœur. Sur quoi, il n'entendit plus rien à cause qu'il avait les oreilles bouchées par le gonflement de son cœur. Puis de nouveau toujours plus bas et avec une inflexion toujours plus douce : « Hans, viens vers moi.... » En même temps les formes de nouveau devant lui se levaient et elles avaient l'air de lui tendre les bras. Et alors il courut à elles.

Les deux pieds lui manquèrent à la fois et le derrière de sa tête porta contre le rocher.

Quand il revint à lui, il faisait nuit. Comme il essayait de bouger sa jambe, il poussa un gémissement. Et il vit

qu'il ne pouvait plus bouger sa jambe, qui était à côté de lui comme une chose morte et étrangère à lui. Il leva sa main à sa figure, il toucha quelque chose de gluant.

Alors il étendit la main et il sentit qu'il était suspendu sur une étroite corniche, guère plus large que son corps; et au-dessous de lui était le vide et au-dessus de lui la paroi.

Il se sentit faible, il se sentit tout petit; il se sentit un besoin de dormir, avec un besoin de pleurer; il toussa, des larmes lui vinrent; il appela: « Maman, maman! »

Il entendit que sa voix ne faisait aucun bruit et il poussait comme du vide hors de sa poitrine. Quelque chose d'épais et de chaud continuait à couler de sa bouche; il toussa encore une fois, puis tout disparut de nouveau.

II

Ils ont leur village sur le premier replat de la grande pente qui monte depuis le fond de la vallée jusque tout là-haut, en plein ciel. Après les vignes et avant les forêts, il y a ce premier étage, avec des prés et des vergers, des jardins et des champs de blé: c'est là que Cheysson se tient. Cent ou cent cinquante petites maisons, à soubassement de pierre passé à la chaux, le dessus en bois de mélèze, étroitement serrées autour du haut clocher; entre elles d'étroites ruelles où un mulet bûté a juste place pour passer; et enfin vient, devant l'église, une place avec la fontaine, l'auberge et le prieuré.

Ils se tenaient sur cette place après la messe et ils faisaient cercle autour de Firmin, parce que Firmin racontait pour la troisième ou quatrième fois son histoire (qu'il avait déjà racontée à l'auberge quand le Maître lui avait payé les trois litres de fendant, à quoi il s'était en-

gagé; qu'il avait racontée ensuite dans deux ou trois veillées, qu'il racontait à tous ceux qu'il trouvait sur son chemin, qu'il n'avait jamais assez de raconter, mais il faut dire aussi qu'on n'avait jamais assez de l'entendre). Aussi y avait-il de nouveau tout un grand cercle autour de lui.

Il avait ses habits du dimanche, en drap gris de fer, raides et épais, avec un chapeau noir mis un peu en arrière; il levait la main, il disait: « Je suis arrivé sans qu'elle m'ait vu, mais quant à me cacher ce n'était pas facile, vu le manque d'arbres et pas le plus petit buisson; heureusement qu'il y avait pas loin de là un assez gros quartier de roc, derrière lequel je me suis glissé, et c'est de là que je l'ai guettée. Je montrais seulement le dessus de l'œil et un peu le haut de la tête et tout de suite je me recachais; mais elle fut longue à sortir et d'abord j'ai bien cru qu'elle n'était plus là. J'ai attendu une bonne demi-heure et je me disais: « Si ça dure encore, les Al- » lemands du chalet vont remonter avant que j'aie pu » rien faire. » Heureusement que tout à coup elle s'est avancée sur le pas de porte et alors j'ai compris pourquoi elle n'était pas sortie plus tôt: c'est qu'elle était en train de se faire belle pour redescendre par chez eux (comme si elle devait redescendre!) et avait mis sa robe du dimanche, avec des manches en mousseline et le devant tout en velours, et s'était coiffée et s'était lavée. Et moi je me disais: « Tu ne pensais pas en te faisant belle » que ce serait pour moi. » Pourtant je continuais à rester caché derrière ma pierre, attendant le bon moment d'en sortir, qui n'a pas tardé. Elle devait être inquiète des trois autres qui ne reparaissaient toujours pas et elle se tenait debout sur le pas de porte, regardant dans la direction d'où ils devaient venir, mais ils ne venaient

toujours pas. Alors elle a fait deux ou trois pas comme pour aller à leur rencontre et de nouveau elle s'est arrêtée. Elle me tournait le dos. Je me suis dit: « Firmin, le » moment est venu. Tâche de montrer qui tu es, Fir- » min. » Et je me suis lentement levé et sur la pointe des pieds je me suis rapproché d'elle. Elle n'avait pas bougé, elle me tournait toujours le dos et elle n'entendait rien, parce qu'elle était distraite. Alors, quand j'ai été à trois ou quatre pas d'elle, je me suis lancé !... N'est-ce pas ? elle n'a pas compris tout de suite, et quand elle m'a vu elle a cru que c'était pour autre chose que je venais, à cause qu'elle est belle fille, et il doit y avoir bien des garçons qui lui courent après.... Zan ! j'ai reçu la gifle ; ça c'est un fait, j'ai empoché la gifle, et encore qu'elle était bien envoyée, mais déjà je tenais celle qui me l'avait donnée ; et vous savez, quand je tiens quelqu'un, c'est pour de bon. J'avais passé un bras autour de sa taille et l'autre autour de son cou, de façon à pouvoir appuyer ma main sur sa bouche, parce que sans ça elle aurait pu crier. C'est drôle, quand on serre comme ça une fille, c'est généralement pour une autre raison, et elle continuait d'y croire, bien sûr, à cette autre raison, surtout quand je l'ai retournée ; alors elle s'est débattue et elle m'a mordu la main. (Il montrait sa main et dedans on voyait encore la marque des dents.) Il y a eu un dur moment, parce qu'elle se rejetait en arrière et que tout son corps se tordait, et elle secouait la tête pour essayer de se débarrasser de ma main, mais elle n'y est pas arrivée. Et déjà je l'avais soulevée et je la tenais contre moi comme quand on porte un enfant, seulement l'enfant pesait lourd, dans les cent cinquante peut-être, mais ça me connaît ces poids-là. Et ça ne m'a pas empêché d'aller d'un bon pas. Je gardais ma main sur sa bouche,

faisant en sorte que sa tête appuyât contre mon épaule, et ainsi j'allais et me dépêchais tant que je pouvais, à cause que les Allemands ne devaient plus être bien loin. Je ne sais pas ce qu'elle a dû penser, parce qu'elle a bien dû finir par voir que je ne lui voulais pas de mal, à part que je l'emportais, et on allait ainsi, et on est arrivé au bois, et là j'ai rejoint le chemin, et je me suis assis au bord du chemin, la tenant sur mes genoux. »

On écoutait en silence; ils étaient là quinze ou vingt hommes qui faisaient cercle autour de Firmin et ils le regardaient avec des airs étonnés, en ouvrant un peu la bouche, ou bien ils hochaient la tête comme pour l'approuver. Firmin continuait:

— Ont-ils été assez surpris, ceux du troupeau, quand ils m'ont vu! Jusqu'aux vaches qui n'ont plus su que croire. Et la grande brune qui allait devant s'est arrêtée pour nous regarder. Parce qu'elle n'avait jamais vu d'Allemande! Elle s'est arrêtée et elle m'a dit: « Firmin, qu'est-ce que tu as là? »

Chaque fois, à cette place, la plaisanterie revenait, et chaque fois, à cette même place, tout le monde éclatait de rire. Il s'arrêtait un moment pour laisser passer les rires et il reprenait:

— Je lui ai dit: « Vois-tu, la Brune, c'est pas une fille de chez nous. Mais c'est comme ça qu'ils les font de l'autre côté de la montagne. »

Il racontait donc son histoire une fois de plus, ce dimanche-là, après la messe, sur la place; et il y avait partout sur la place des gens qui allaient et venaient, parce que c'est le jour où se font les provisions. Les mulets chargés attendaient aux portes; des hommes et des femmes couraient de tous côtés avec des sacs et des paquets et le cercle autour de Firmin allait augmentant

tout le temps. Il y avait là le Président. Ce fut lui qui parla le premier quand Firmin se fut tu; il dit:

— Vois-tu, ce que tu as fait là, c'est pas tellement du commode, rapport à nous et à la commune, mais enfin ils nous ont assez ennuyés ces Allemands, dans le temps. Et il faudrait d'abord qu'ils prouvent que le pâturage est à eux. Sans quoi, on pourrait leur répondre que leur fille était chez nous.

— Seulement, dit un autre, qu'est-ce que tu vas en faire de cette fille?

— Ce que je vais en faire? dit Firmin, je n'en sais rien trop. Je vais attendre qu'il viennent la chercher.

— Avec ce temps-là, tu attendras longtemps.

— Eh bien, on attendra longtemps.

Il se trouvait en effet que le col à présent devait être fermé. Les nuages pesaient toujours sur la montagne et ils descendaient jusqu'à la forêt : temps gris et froid toujours, et l'hiver presque commencé. Une menace de neige jusque sur le village. « Adieu pour le col, disaient-ils, adieu pour que les Allemands reviennent par le col ; alors, s'il leur fallait faire le tour par les vallées, ils y mettraient au moins cinq jours. Il n'y a plus qu'à attendre. »

Pourtant quelqu'un se trouvait là qui ne fut pas de leur avis :

— Le tour, c'est à vous de le faire, quand même vous devriez vous y user la plante des pieds et tirer la langue de soif en chemin. Sans quoi il vous arrivera malheur.

Mais on haussait les épaules, parce qu'on était habitué à ses façons de parler. C'était un petit homme nommé Basile, tout maigre et voûté, les cheveux longs, la barbe longue : et quand il parlait, difficilement il relevait sa tête et difficilement il regardait vers vous avec ses gros

yeux rouges. Il avait autrefois étudié pour être notaire et ainsi il savait lire, écrire et compter. Il n'avait pas réussi à être notaire ; alors il s'était mis à étudier dans des livres où il disait que les choses secrètes sont annoncées, et il allait les proclamant dans le village. Seulement il ne prédisait jamais que des malheurs ; c'est pourquoi on l'appelait l'Homme du Malheur.

— Voyez-vous, disait-il, il y a d'écrit dans le Livre qu'une grande épreuve vous est réservée si vous persistez dans le mal ; alors prenez vite la fille et emmenez-la avec vous. Vous descendrez dans la vallée et vous longerez la vallée et ensuite vous tournerez. Et quand vous verrez son village, vous lui direz : « Voilà ton village. Sauve-toi et oublie-nous. »

— Si vous voulez y aller vous-même, dit Firmin, eh bien, allez-y ! Nous autres, on n'en a pas envie.

Et Pierre :

— Comme le Président l'a dit, est-ce qu'ils ne nous ont pas fait assez de mal, ces Allemands, et assez chicanés dans le temps, pour qu'on se permette avec eux une petite plaisanterie ? Puisqu'on ne leur fait point de tort, et on ne fait point de tort à leur fille.

Les autres disaient : « Naturellement. »

— On n'a qu'à la garder ici jusqu'à l'été prochain, alors on la leur rendra. On la leur rendra engraisnée.

— Avec ça qu'elle en a besoin !

— Ça ne fait rien. Ça leur prouvera qu'elle a été bien soignée. Ça leur prouvera aussi qu'on est pas aussi pauvres, par chez nous, qu'ils le disent, eux qui vont tout le temps répétant qu'on est des riens du tout et des crève-la-faim.

— Parfaitement ! disaient les autres.

Il n'y eut que Basile qui s'obstina dans son idée, disant :

— J'ai parlé parce qu'il a fallu. A présent faites à votre idée et jugez selon votre cœur, mais rappelez-vous que le Malheur est sur vous quand même, et la menace du Malheur.

Personne ne l'écoutait plus.

La maison de Firmin était un peu au-dessus du village. Une petite maison comme toutes les autres, blanche et brune comme les autres, avec sur le devant cinq petites fenêtres, la cave au ras de terre, et menant à l'étage un escalier extérieur. Il y vivait seul avec sa mère. Et c'est là qu'il avait amené l'Allemande. Il n'y avait que deux chambres au premier, l'une où il couchait et l'autre sa mère ; mais sous le toit venait une troisième petite pièce, guère plus qu'un simple réduit ; il s'était dit : « On l'y mettra. »

Donc, le jour de la descente, la vieille Honorine se tenait devant chez elle, ayant entendu les sonnailles et sachant que son fils ne devait pas tarder. L'ayant aperçu qui venait, elle s'était levée. Mais soudain elle avait vu qu'il n'était pas seul, et au lieu de s'avancer à sa rencontre, elle était restée où elle était, cherchant à comprendre. Il y avait un homme avec son fils et il y avait une femme avec son fils ; et la femme marchait entre les deux hommes, qui lui donnaient le bras et qui la soutenaient, parce qu'elle avait l'air de ne pas pouvoir se tenir debout et ses jambes pliaient sous elle. Son beau corsage de velours était tout froissé, ses manches de mousseline déchirées, sa jupe couverte de boue. Pâle avec cela, la tête pendante, les cheveux défaits.

— Mon Dieu ! dit Honorine, qu'est-ce qu'il y a ?

— Fais-la toujours entrer, dit Firmin, et donne-lui à boire ; ensuite je te dirai tout.

Honorine avait eupitié de l'Allemande et l'avait fait entrer, sans savoir encore qui elle était, ni d'où elle venait ; et Firmin et André étaient entrés derrière elle. Ils lui avancèrent une chaise, elle s'y laissa tomber ; et, laissant tomber en même temps sa tête, elle la cacha dans ses mains.

Honorine revenait avec un verre d'eau qu'elle posa sur la table :

— Buvez, ça vous fera du bien.

— Elle ne comprend pas ce que tu lui dis, répliqua Firmin, par ce qu'elle ne parle pas notre langue. Est-ce que tu ne vois pas que c'est une Allemande, au costume qu'elle a ?

Et Honorine alors s'était expliqué la drôle d'impression qu'elle avait tout d'abord ressentie.

— Alors, comment est-ce qu'elle est ici ?

Mais Firmin lui avait fait signe de se taire, et ayant pris le verre d'eau s'était approché de l'Allemande, en lui disant :

— Il vous faut boire.

Elle avait levé les yeux sur lui, elle l'avait regardé fixement, puis elle avait baissé de nouveau les yeux sans lui répondre, même par un simple signe, ayant seulement l'air de dire : « Qui êtes-vous ? Je ne vous connais pas. » Et Firmin avait repris :

— Elle est toujours fâchée.

Honorine lui avait demandé :

— Pourquoi est-ce qu'elle est fâchée ?

— Ecoute, mère, elle est trop fatiguée. Elle ne sait plus ce qu'elle fait parce qu'elle est trop fatiguée. Est-ce

qu'on ne pourrait pas lui donner la chambre d'en haut ? On lui ferait un lit dans la chambre d'en haut.

— Pour quoi faire ?

— Pour qu'elle puisse se reposer. Ensuite je t'expliquerai tout. Mais on ne peut pas la laisser ici, dans l'état où elle est.

La vieille alors était sortie et avait été préparer le lit. Ensuite Firmin et André, la soutenant toujours, avaient fait monter Liseli par l'étroit escalier de bois. Puis ils étaient redescendus, André s'était en allé. Firmin resta seul avec sa mère.

Et aussitôt l'explication avait eu lieu. Honorine se tenait debout devant son fils, les poings posés contre ses cuisses, la tête en avant, tout son corps tendu, et elle le considérait sans rien dire. Quand il eut fini de parler, elle leva les mains et elle les serrait l'une contre l'autre, devant sa figure, elle les serrait et les secouait, sa tête suivant le mouvement.

— Misère, dit-elle, misère ! As-tu perdu l'esprit, Firmin ? Pauvres comme nous sommes déjà ! L'amener ici ! Pécher contre Dieu ! Pécher contre Dieu et les enseignements de Dieu, avec une bouche de plus à nourrir ! Quel mal t'avait-elle fait que tu aies agi ainsi envers elle, quand elle a comme toi peut-être une mère, peut-être un père, et des frères et des sœurs. Et ils se demandent où elle est.

Puis, comme Basile, elle avait ajouté :

— Tu vas la remmener chez elle.

— Comment veux-tu que je la remmène, avec le temps qu'il fait là-haut ?

— Alors, demain ou après-demain.

— Trop tard.

Et elle avait recommencé de crier et de s'agiter, disant :

— Qu'est-ce qu'il va arriver ? Comment est-ce que nous allons faire ?

— Mère, mère, disait Firmin, il ne faut rien exagérer ; il ne faut pas voir plus gros qu'il n'y a. Peut-être que j'ai fait une bêtise, mais je n'avais pas mauvaise intention. C'était pour m'amuser, vois-tu. Tout ça, c'est une plaisanterie. Alors sais-tu ce qu'on fera ? On va la garder avec nous. Tu n'avais point de fille, elle te servira de fille. Elle t'aidera au ménage....

Elle haussait les épaules :

— De fille ! de fille ! est-ce qu'elle est seulement de la même religion que nous ?

— Qu'est-ce que ça fait ? puisqu'elle n'est pas venue chez nous d'elle-même, et c'est justement pourquoi il faut la bien recevoir. Il faut la bien soigner et la bien traiter ; et quand l'été viendra, elle retournera chez elle.

— L'été, c'est loin, l'été,

— Il finira bien par venir.

— Ah misère ! reprit-elle.

Puis elle se tut, et elle allait et venait dans la cuisine. Lui, la regardait, et déjà un peu de regret lui venait de ce qu'il appelait en lui-même la bêtise qu'il avait faite, mais il n'en laissait rien paraître, parce qu'il était fier. Il riait au contraire en disant à sa mère : « Donne-moi un coup de vin, tu penses si j'ai soif ! » Et il but. Au même moment des garçons arrivèrent qui voulaient voir l'Allemande. Et ils riaient devant Firmin, en lui disant : « Tu as joliment mené jusqu'au bout ton affaire ! » Il y avait là André Lutte et André leur avait raconté toute l'histoire. « Ça, c'est vrai, recommençaient-ils, il faut être joliment

adroit et avoir joliment de tête. » Et Firmin promptement oublia son regret dans ces compliments qui venaient. Il voulut même leur montrer l'Allemande, mais elle s'était enfermée dans sa chambre, et il eut beau l'appeler depuis dehors, elle ne se montra pas. Alors, pour se consoler, ils allèrent boire ensemble. Et la vieille Honorine, son eau s'étant mise à bouillir, la versa sur la cafetière, où elle s'égoutta avec un petit bruit.

Cependant l'Allemande s'était couchée, et elle resta deux jours couchée, sans vouloir boire ni manger. Puis, le troisième jour, parce que la faim et la soif ne sont pas choses du cœur, mais du corps, elle y fut bien forcée, mais elle ne faisait attention à rien. Quand on entrait, elle ne détournait pas la tête ; on l'appelait, elle ne vous regardait même pas. Ses yeux qui étaient bleus avaient pâli dans sa figure, en même temps que sa figure, et ils étaient comme fanés. Eteints et tournés en dedans, ses yeux, et ils voyaient seulement en dedans. Là un grand chalet bas, au toit de tavillons chargé de grosses pierres et sur chaque fenêtre des pots de géranium. Elle se disait : « Qu'est-ce qu'ils font ? A quoi est-ce qu'ils pensent qu'ils ne viennent pas me chercher ? » Et elle se répétait : « Il n'est pas possible qu'ils m'aient oubliée, au pays. » Alors elle essayait de raisonner, et elle se disait : « Voyons, quand ils sont remontés, ils n'ont trouvé personne. Ils ont bien dû penser que, si je n'étais pas là, c'était qu'on m'avait emmenée. Et qui est-ce qui m'aurait emmenée, sinon les gens d'ici, qui sont nos ennemis, et puis il n'y avait qu'eux là-haut ? Et si Gottfried et l'autre n'ont pas osé descendre, pourquoi Hans n'est-il pas venu ? Il m'aimait, lui, et il tenait à moi.... Voilà, re-

prenait-elle, c'est peut-être parce qu'il était seul, et seul il n'aurait rien pu faire, il aura été chercher du secours. » Et elle se disait : « Il faut attendre encore. »

Elle attendit ainsi encore quatre ou cinq jours ; puis, un matin, levant les yeux vers la montagne, elle la vit blanche de neige ; alors elle comprit pourquoi personne ne venait.

Mais ce qu'elle ne sut pas, c'est que le petit Hans n'était plus avec le troupeau, à son arrivée au village. Auprès de la scierie, quelques hommes attendaient ; c'est à eux que la chose fut d'abord annoncée. Puis au village, plus longuement ; et comment tout s'était passé.

Un grand village, nommé Unteren, riche et bien pourvu d'eau ; et il y eut un cri d'étonnement ; il y eut un grand cri d'étonnement, et on interrogeait Gottfried et l'autre, et on les blâmait, mais ils levaient les bras comme pour dire : « Qu'y pouvions-nous ? »

Le vieux Christ pâlit, car il voyait qu'il lui manquait ses deux enfants à la fois ; puis il dit : « Je vais les chercher. » De ce côté-ci de la montagne le climat est beaucoup plus pluvieux que de l'autre, une pluie fine s'était mise à tomber ; on se jeta sur lui, on lui disait : « Ne comprenez-vous pas qu'il neige là-haut ? » Et on lui ôtait de force son chapeau, et on le tirait en arrière, pendant que sa femme criait : « Va quand même, ne les écoute pas. S'il le faut, j'irai avec toi. »

Mais tout le village était contre eux.

III

On avait fini les vendanges ; elle le retrouva un soir derrière le fenil à Jean-Paul, où ils avaient l'habitude de se rencontrer. C'était une place où il ne venait jamais

personne, et on y était à l'abri à cause du large avant-toit.

Elle lui avait donné rendez-vous là, lui disant qu'elle avait besoin de lui parler, et il y avait déjà quelque temps que l'Allemande était arrivée, mais elle n'avait pas osé lui donner ce rendez-vous plus tôt. Il fallut qu'elle y fût forcée par l'inquiétude où elle était.

Une drôle de fille en tout, tantôt très triste, tantôt très gaie, sans qu'on sût pourquoi, ni comment. Et ils étaient ensemble depuis un long moment déjà, qu'elle n'avait pas encore parlé.

— Ecoute, Josette, finit par dire Firmin, si je suis venu ici, c'est que tu me l'as demandé. Qu'est-ce que c'est qui te tracasse ?

Elle était assise à côté de lui, et se tenait la tête basse, les mains croisées sur ses genoux.

— J'ose pas, dit-elle.

— Alors il faudra que je m'en retourne, parce qu'il est déjà tard.

— Oh ! non, tu ne feras pas ça. Il n'est pas possible que tu fasses ça.

— Eh bien, dis-moi ce que tu as à me dire.

Elle soupira, sa poitrine se souleva, comme si un grand poids eût pesé dessus, dont il lui fallait d'abord se débarrasser, puis elle dit :

— C'est que je suis inquiète.

— Inquiète de quoi ?

— Voilà, dit-elle.

Et il semblait qu'elle ne dût jamais aller plus loin. Alors il eut un peu pitié d'elle et il lui prit la main. Et parce qu'il lui avait pris la main, on eût dit qu'elle avait retrouvé son courage ; elle commença :

— Peut-être que je me trompe, mais je ne peux pas m'empêcher de penser que tu n'es plus la même chose qu'avant avec moi.

— Josette ! dit-il.

— Non, c'est vrai. Voilà quinze jours qu'on ne s'est presque pas vus ; et quand on se voit un moment, tu es toujours pressé de repartir. Vois-tu, à présent, il faut que je te dise tout.... (Les mots lui étaient revenus et elle s'était mise à parler très bas et très vite.) Il faut que je te dise que je me suis demandé pourquoi tu avais changé comme ça, et j'y ai longtemps réfléchi, mais à présent je crois que j'ai trouvé.

Il dit :

— Et qu'est-ce que tu as trouvé ?

Il avait pris le ton de la plaisanterie, mais à elle, sa voix tremblait.

— Qu'est-ce que j'ai trouvé ?... dit-elle, et là encore elle hésita.... Ecoute, Firmin, tu me diras la vérité. Tu me promets que tu me diras toute la vérité ?...

— Je te promets.

— Eh bien, j'ai pensé que c'était à cause de cette fille.

— Quelle fille ?

— L'Allemande.

Il commença de rire, mais elle l'arrêta tout de suite, en disant :

— Ne ris pas, Firmin, tu me fais trop de peine. J'ai tellement ruminé là-dessus, je suis tellement tourmentée ! Tu sais, quand on est seule, ça grossit les idées, et j'étais toute seule, je ne te voyais plus. Alors j'ai imaginé toute une histoire ; j'ai imaginé que si tu avais amené cette fille, c'était que tu l'aimais et qu'elle te plaisait mieux que moi.

Il fut d'abord si étonné qu'il en oublia de répondre, enfin il dit :

— Mais tu es folle, Josette ! Une fille que je n'avais même jamais vue.

— C'est bien vrai ?

— La vérité vraie !

— Fais la croix !

— Je l'ai déjà faite.

— Refais-la !

Il la refit. Elle n'avait pourtant pas l'air tout à fait tranquillisée ; elle reprit :

— Alors, puisqu'il faut que je dise tout, sais-tu l'idée qui m'est venue ensuite, c'est que si tu ne l'aimais pas cette Allemande, c'était elle qui t'aimait, puisqu'elle est venue si facilement.

— Si facilement ! Tu aurais dû être à ma place pour voir comme il y faisait bon. Tu n'as plus ta tête, Josette !

Et il cherchait à l'attirer contre lui, mais elle ne se laissa pas faire.

— Ce n'est pas encore tout, dit-elle. Il y a encore une chose dont j'ai peur. C'est qu'à présent tu la vois tous les jours. Alors peut-être qu'à présent....

— Ma pauvre Josette, à quoi penses-tu ?

— Dis-moi que non.

— Que non !

— Bien sûr ?

— Ma pauvre Josette, si tu la voyais ! Elle ne m'a pas seulement regardé. C'est comme si je n'existais pas. Est-ce que tu crois qu'elle nous parle ? Ni à ma mère, ni à moi. Et qu'elle soit descendue de sa chambre ? Pas une seule fois ! Elle vit là-haut, on lui porte à manger

là-haut, elle mange, elle dort peut-être, c'est tout. Et alors, toi, tu te tourmentes !

— C'est qu'elle est plus belle que moi !

— Pour ça, qu'elle soit plus belle, on ne peut pas dire le contraire, mais je t'aime encore bien mieux comme tu es.

— Et elle est plus grande que moi.

Il baissa la voix, et il dit :

— Je n'aime pas qu'on soit trop grande.

— Et puis elle est blonde et moi je suis noire.

Il lui dit à l'oreille :

— Les noires sont plus de mon goût.

— Et puis elle a les yeux bleus.

— On n'y pense plus quand on voit les tiens !

Il ne mentait pas en disant cela, parce que les yeux de Josette étaient ce qu'elle avait de plus beau. Petite pour le reste et maigre, le teint un peu brûlé, des taches de rousseur, — mais on oubliait tout quand on voyait ses yeux. Ils étaient larges et profonds, une espèce d'eau les baignait, ils étaient comme gras avec un point brillant, ils avaient le blanc jaune ; ils étaient grands et allongés avec une forme de bouche, et le baiser allait à eux.

Il dit :

— Me crois-tu à présent ?... Eh bien, donne-moi tes yeux.

Elle les tournait vers lui et les levait vers lui, qui glissaient lentement sous ses paupières à longs cils, et il lui semblait qu'il les voyait briller, malgré la nuit et malgré l'ombre, à cause du feu qui était en eux. Et il les sentit brûlants sous ses lèvres. Alors ses lèvres appuyèrent pour leur donner de la fraîcheur. Il disait :

« Est-ce que tu sens le frais ?... Pas encore.... Et à présent sens-tu le frais ? Et à présent me croiras-tu ? »

Et elle le croyait, c'est pourquoi elle était heureuse, et elle cédait au baiser. Pourtant elle ne put s'empêcher de recommencer à dire :

— Seulement, n'est-ce pas, si elle te regarde trop, toi, tu ne la regarderas pas?... Et si elle veut te parler, tu ne lui parleras pas ?

— Bien sûr, disait-il, bien sûr.

Ils ne se doutaient pas que le temps passait, il fallut que l'horloge se mit à sonner onze heures. Elle se leva la première : « Qu'est-ce qu'on va penser à la maison ? » dit-elle. Et elle se sauva en courant.

On put alors laisser l'hiver venir qui vint selon son habitude, non d'une fois, mais par à-coups, et il faisait deux ou trois pas en bas les pentes, puis il revenait en arrière, puis il redescendait encore un peu plus bas.

Ainsi, une première fois la neige gagna la forêt, ensuite elle se retira jusqu'au milieu des pâturages, et son nouvel élan en avant la porta jusque dans les prés ; là elle se tint quelque temps, comme pour s'habituer à ce nouveau séjour, puis fondit peu à peu, tachetant le gazon jauni, qui semblait une peau de bête, et en même temps un vent chaud soufflait. Mais après ce fut un vent froid, et les brouillards montant depuis le fond de la vallée passaient au-dessus du village, comme des grands oiseaux. De ceux qui ne battent pas des ailes, mais vont planant avec lenteur ; et on les voyait aller se poser plus haut sur la pente, à la cime des premiers sapins.

Alors un matin, les fontaines prises, l'eau devenue pierre et qu'il faut casser. Et le matin suivant, la neige

en gros épais bonnets sur les toits. Un épais chapeau leur est mis, sous quoi les fenêtres regardent avec un air d'étonnement, et on s'étonne dans les chambres de la clarté qui les remplit ; parce qu'il semble que le ciel est gris et pourtant il fait clair comme par un grand soleil, mais c'est une clarté qui vient d'en bas et on dirait que le soleil est en bas. Et puis, quand il vient, le vrai soleil, tout s'allume, et tout est comme un feu de coqueux allumés. En arrière de soi, la haute montagne apparue, et au sommet des toits et à la pointe des barrières, partout où il y a un relief, une petite flamme tremble, partout où il y a une brisure une étincelle est accrochée, et par les grands espaces doux, les reflets et les ombres jouent les uns près des autres. Il n'y a rien de blanc et il n'y a rien de noir, tout est couleurs et nuances ; tout est une chanson de couleurs et une harmonie de nuances, dans la belle santé de l'air, sous le grand creux vide du ciel.

Pourtant, comme avait dit Firmin, l'Allemande continuait de rester assise dans sa chambre, et ne parut pas voir l'hiver. Attendant seulement vaguement quelque chose, comme tout le disait dans son attitude, et la façon dont elle se tenait sur sa chaise près de la fenêtre, et levant seulement les yeux de temps en temps sur le chemin. Elle y apercevait un mulet s'en aller à petits pas sous un gros bât de bois qui se balançait à droite et à gauche, — ou une vieille femme portant sous le bras un fagot, — puis le chemin était de nouveau vide. Il était bordé de deux assez hauts murs de neige, et l'un était bleu, l'autre rose. Et le milieu battu luisait comme de l'argent poli, avec des bosses, des boursofflures. Alors elle soupirait. Elle décroisait ses mains qu'elle

soulevait avec peine, puis les recroisait, et celle qui était dessus était dessous maintenant, à part quoi rien n'avait changé dans son attitude.

Pourtant elle devait aller plus loin encore dans le chagrin, et un nouveau coup devait lui être porté. C'était le moment où on fait le bois. Quand on peut commencer à faire glisser les troncs dans la neige, on sort les haches, on monte à la forêt. Et c'est ainsi qu'ayant été travailler un jour dans la Grande-Gorge, les hommes du village trouvèrent le petit Hans.

Ils eurent bien de la peine à arriver jusqu'à l'endroit où il était, et il fallut qu'ils s'aidassent des cordes dont on se sert pour attacher les sapins qu'on abat ; l'un d'eux se fit par ce moyen descendre, on noua la corde, elle fut tirée, et le petit Hans parut.

Ses genoux étaient pliés et remontés presque jusqu'à son menton, ses poings fermés sur sa poitrine, et dans un de ses poings il serrait encore le peigne d'argent. Il avait neigé sur lui et il avait gelé sur lui ; il y avait une croûte de neige gelée sur ses vêtements et sur sa figure ; on dut d'abord la casser ; et en même temps que les débris, des lambeaux d'étoffe et de peau venaient. Ils essayèrent de lui allonger les jambes, et de lui joindre les pieds comme on fait aux morts, afin qu'ils aient un air tranquille dans la mort et l'air de dormir étant morts, mais ils ne purent y parvenir, parce que ses jambes et ses bras, et d'ailleurs tout son corps, étaient devenus comme du bois et cassants ; ils furent forcés de le coucher comme il était sur une civière qu'ils avaient faite avec des branches. Puis ils le couvrirent d'un sac. Et à quatre ils le descendirent ; et deux le portaient, pendant que les deux autres se reposaient.

Il y a quelquefois de ces convois dans la montagne et on voit sur les chemins des hommes s'en aller ainsi avec leur fardeau, pliant les genoux à la descente, et leurs gros souliers ferrés grincant parmi les cailloux. C'est généralement une chèvre malade ou un mouton qui s'est cassé la jambe; mais des fois aussi c'est un homme, alors les porteurs vont plus lentement et ils s'arrêtent plus souvent. Comme ce fut le cas pour le petit Hans. Ils mirent presque quatre heures pour descendre au village.

Elle était assise comme toujours à sa fenêtre et regardait comme toujours par la fenêtre; une vieille tout à coup se montra sur le chemin. D'où elle était sortie, Lisseli ne le vit pas, mais à peine la vieille était-elle là qu'une seconde vieille arriva à qui la première fit signe d'approcher et toutes les deux ensemble se tenaient tournées vers en haut, se montrant l'une à l'autre quelque chose qui venait. Puis, sans qu'on sût comment, tout un groupe se trouva rassemblé devant la maison, des hommes, des enfants, des femmes qui regardaient tous du même côté, et Honorine elle-même sortit et se joignit au groupe. Qu'est-ce qui poussa alors l'Allemande à regarder, elle qui n'avait plus de curiosité à rien? Mais quelque chose la poussa et, ayant ouvert la croisée, elle se pencha dehors.

Ainsi elle voyait plus haut sur le chemin. Et là-bas au-dessous du bois, parmi les prés, sur le chemin, elle aperçut quatre hommes qui venaient, deux qui marchaient côte à côte en avant, les deux autres, plus en arrière, portant quelque chose de lourd. Ceux-ci allaient le corps penché, les bras tendus le long du corps et les épaules remontées. Et, tous ensemble, ils s'approchaient.

Mais à ce moment-là des garçons du village qui étaient

montés à leur rencontre les rejoignirent; alors les hommes s'arrêtèrent, les porteurs se baissant déposèrent à terre la chose qu'ils portaient, ils entourèrent tous la chose, puis les garçons ôtèrent leur chapeau.

Le chemin à présent était couvert de monde, tout le village étant peu à peu accouru; la nouvelle se fut vite répandue de ce que portaient les deux hommes et une rumeur s'éleva. Il n'y avait que Liseli qui ne savait rien encore, elle regardait, se demandant ce qui arrivait sans comprendre, et les gens pensant à elle se disaient: « Il faudrait avertir les hommes qu'ils ne passent pas devant la maison. »

Mais tout fut déjoué parce que Mânu était là. Il avait l'œil ouvert à tout, étant avant tout curieux et passant tout son temps à rôder autour du village; il avait été des premiers à voir le cortège venir; il s'était tenu près de la civière pendant qu'on découvrait le corps. Et aussitôt l'idée lui vint d'aller prévenir Liseli. C'est pourquoi il se hâtait vers le village, essayant de courir et n'y réussissant pas, mais avançant rapidement quand même. Ainsi il parvint devant la maison et Liseli était toujours à la fenêtre, regardant dehors, et le vit, parce qu'il se tenait planté devant elle, et là branlait la tête et agitait les bras, lui faisant signe de venir. On n'eut pas le temps de l'en empêcher qu'elle s'était déjà levée. Et pourquoi elle lui avait si vite obéi, c'est de quoi il n'est pas facile de se rendre compte, mais sans doute qu'une sorte de pressentiment la faisait agir, et tout ce monde et l'air de tout ce monde, et ce mystère qu'on sentait.

Et les autres, pendant ce temps, ceux qui portaient le corps, s'étant remis en marche, on la vit tout à coup aller à leur rencontre; alors il y eut un grand silence

qui vint et tous les yeux se mirent à la suivre, qui courait presque maintenant, tandis que les porteurs avaient ralenti le pas ; et plus elle approchait, plus ils ralentissaient le pas ; ils finirent même par s'arrêter tout à fait.

Elle était à présent à quelques mètres d'eux et Mânu allait devant elle, lui montrant du doigt la civière et se retournant entre temps pour s'assurer qu'elle était toujours là. « Arrêtez-le ! » dit quelqu'un ; et quelqu'un d'autre ajouta : « Et arrêtez-la, elle aussi ! » mais cependant personne ne bougeait, car ils restaient tous immobiles dans l'attente de ce qui allait se passer. Et ce fut à peine si, au dernier moment, un nommé Germanier eut l'idée d'aller à elle et de la prendre par le bras, mais d'une brusque secousse elle se défit de lui et les porteurs d'eux-mêmes posèrent la civière, et d'eux-mêmes ils s'écartèrent, comme frappés de crainte. Le soleil sortait des nuages ; il allongea soudain un grand rayon tout droit et frappa les toits du village qui résonnèrent sous le choc ; les gens de toute part se pressaient pour voir ; il y eut une poussée vers Liseli et vers le corps, parce qu'à un certain moment la curiosité l'emporte sur tout ; et on la vit qui se penchait pendant que Mânu était toujours à côté d'elle, et se penchait aussi, continuant à lui montrer la civière, le doigt tendu comme pour dire : « C'est ici ! » On la vit se pencher, elle prit le coin de la toile, elle la souleva, on entendit un cri, tout le monde alors se précipita en avant et on ne vit plus rien.

Sauf qu'un moment après les porteurs se remirent en marche vers le village, mais ils n'étaient plus deux, ils étaient quatre ; derrière le petit Hans venait à présent Liseli, elle aussi portée ; deux des garçons qui étaient là

l'avaient prise, l'un par les épaules, l'autre par les jambes, et ils l'emportaient parce qu'elle avait perdu connaissance. Elle était toute pâle et sa tête pendait, on aurait dit qu'elle était morte; et ils la montèrent dans sa chambre, pendant que le petit Hans continuait son chemin du côté du cimetière.

Ceux qui assistaient à la scène racontèrent plus tard ce qui s'était passé. Ils disaient: « Elle a levé le coin du drap, on n'a pas pu la retenir. » « C'est bien là le tort que vous avez eu, » répondaient les autres. « Bien sûr, mais qu'est-ce qu'il aurait fallu faire? Si vous aviez vu comme elle a envoyé promener Germanier; pourtant il est solide et il n'a pas peur, celui-là. Alors, n'est-ce pas? elle a pris le coin du drap et elle l'a lentement soulevé. Elle a vu une main qui sortait et elle n'a pas été plus vite; après quoi est venu un genou et alors elle a vu la couleur du pantalon, mais elle n'a pas été plus vite, et ainsi elle est arrivée à la figure, mais elle a continué à lever le drap; et tout s'est montré, alors elle a laissé tomber le drap, et elle s'est redressée. Ce n'était pas du beau à voir, il faut le dire. Ce n'était plus un corps, c'était une bouillie de corps à cause qu'il avait fondu, et il avait la bouche ouverte et il avait les yeux ouverts, mais c'est tout juste si on devinait la place des yeux et de la bouche, parce que tout avait coulé. Peut-être qu'elle ne l'a pas reconnu tout de suite, c'est pourquoi elle n'a rien dit d'abord, elle l'a seulement regardé, puis tout à coup elle a crié. Et tout à coup elle est tombée à la renverse et elle s'est débattue par terre, et puis elle n'a plus bougé. On pense qu'elle a eu trop peur et c'était le saisissement; seulement il a peut-être mieux valu qu'il en fût ainsi, parce que sans cela elle aurait pu crier longtemps et on

n'aurait pas su qu'en faire. Ainsi elle a eu la bouche fermée et elle n'a pas trop souffert. »

Dès le lendemain matin ils enterrèrent le petit Hans. Comme il n'était pas de la vraie religion, on le mit dans un coin du cimetière, tout contre le mur bas, et il s'y trouva seul. On creusa là le trou et on le descendit sans que personne vînt prier sur le cercueil, qui était un simple cercueil de sapin blanc, mal raboté; et le trou fut refermé. Parce qu'il n'était pas de la vraie religion, aucune prière ne fut dite et les cloches ne sonnèrent point. Il n'y eut d'autre bruit que celui des mottes tombant sur la caisse de bois qui sourdement sonna, et puis ne sonna plus; et il ne resta rien qu'un petit tas de terre dans ce coin-là, contre le mur, et elle durcissait déjà, parce que les gelées venaient.

Ainsi disparut pour toujours de ce monde le petit Hans aux cheveux frisés, qui allait en chantant par les sentiers de la montagne, et il poussait devant lui son troupeau.

C.-F. RAMUZ.

(La suite prochainement.)

Les grands écrivains de la Suisse allemande
au XIX^e siècle.

JÉRÉMIAS GOTTHELF

I

De longues années durant, la littérature d'imagination se répéta infatigablement dans la Suisse allemande. On recommençait Haller, Bodmer, Lavater, et Gessner surtout. Or l'impuissance de renouvellement est, dans tous les domaines de l'art, le signe le plus certain de la décadence. Comme une hirondelle n'a jamais fait le printemps, les gracieuses poésies de Jean-Gaudence de Salis, parues en 1798, ne furent qu'une gentille promesse d'un avril qui ne tarda pas trop à venir. Et les *Journées révolutionnaires* d'Ulrich Hegner, qui datent de 1807, les idylles zuricoises de Martin Usteri, l'*Elly et Oswald* de David Hess, les récits d'Henri Zschokke, l'œuvre d'Abraham Fröhlich, l'entreprise de haute propagande nationale que furent les *Alpenrosen*, cette alerte et vigoureuse revue suisse dont le Bernois Jean-Rodolphe Wyss le Jeune fut l'âme, tout cela ne pouvait que préparer un réveil du génie helvétique.

Ce génie s'incarna d'abord en Jérémias Gotthelf.

L'auteur du *Miroir des paysans* disait, dans sa préface à la seconde édition de cet ouvrage : « J'aime mon petit pays, et c'est ce qui fait ma force. » Rien de plus profond, ni de plus vrai. Gotthelf est un produit de son milieu et de sa race ; il n'est que cela, si l'on veut, mais il l'est si joyeusement et si pleinement qu'il sera, dès ses premiers livres, le plus original de nos conteurs.

On sait que Jérémias Gotthelf est le pseudonyme du pasteur Albert Bitzios. Ainsi que le rapporte le D^r C. Manuel, la famille Bitzios est de bonne vieille souche bernoise. Au temps de la Réforme déjà, elle joua son bout de rôle. Le nom lui-même était, à l'origine, un prénom : *Sulpicius*, qu'on abrégéa en Bitzios, ou, dans le langage populaire, en *Bitzi*. La *Bernerchronik* d'Anselm parle d'un Bitzios Haller, d'un Bitzios Streler, etc. Quelques Bitzios remplirent des fonctions élevées dans la République ; l'un d'eux fut membre du Petit-Conseil. Je donne ces détails, parce que l'on est tenté de croire, à lire ce nom dont la désinence semble n'avoir rien de suisse, que les Bitzios étaient, au dix-neuvième siècle, des naturalisés de fraîche date. Ils sont Bernois, aussi Bernois qu'on peut l'être, et depuis quatre cents ans pour le moins.

Le père de Gotthelf s'appelaît Sigismond-Frédéric Bitzios ; il avait suivi l'exemple de son propre père et s'était voué à la carrière pastorale. Nous le trouvons installé, en 1786, dans le presbytère de Morat. Il se maria trois fois. Sa troisième femme, Elisabeth Kohler, est la mère du romancier Albert Bitzios, né le 4 octobre 1797, cinq mois avant l'entrée des troupes françaises dans les murs d'une cité qui, depuis six siècles, ne s'était plus ouverte à l'ennemi. Les parents de Gotthelf quittèrent, en 1804, Morat pour Utzenstorf, un grand village situé

tout près de la frontière soleuroise, non loin des rives de l'Aar. Ses impressions d'enfance ne s'effacèrent pas de sitôt, et que de fois l'écrivain n'évoquera-t-il pas, dans la suite, l'image de son lac de Morat, si gai par le soleil ! Un peu de la poésie qui adoucit le robuste réalisme de Gott-helf a sa source dans le vif souvenir gardé d'un paysage où la nature a prodigué la variété et le charme. Utzens-torf était joli, certes ; ce n'était pas le pittoresque Morat, dont la silhouette moyen-âgeuse se mirait dans l'onde bleue.

Le jeune Bitzius était un garçon éveillé, doué tout ensemble d'un sens pratique remarquable et d'une exubérante imagination. Il aimait les animaux, il avait du goût pour les travaux agricoles, et, comme tout un domaine rural était rattaché à la cure, il put faire de bonne heure son apprentissage de paysan. Il n'en lisait pas moins avec passion tout ce qui lui tombait sous la main, histoire suisse, chroniques, romans. Son éducation fut d'ailleurs dirigée dans un esprit d'affectueuse sévérité. Il n'eut pas d'autre maître que son père, jusqu'à ce qu'il entrât à l'« Ecole littéraire » de Berne. D'humeur facile et rude, il frayait volontiers avec les gamins du voisinage. Il ne craignait pas d'émettre son opinion sur les choses, ni sur les gens. Toutes les injustices le révoltaient, même quand elles frappaient quelque personnage peu recommandable. « Tu prends parti pour tous les coquins », lui dit-on un jour, à table, comme il essayait de défendre un individu que tout le monde accusait et condamnait. S'il était discipliné, c'était à la réflexion, et parce que le sentiment du devoir finissait par avoir le dernier mot en lui ; il ne l'était point par tempérament, et il lui arrivait souvent d'obéir en maugréant.

Albert Bitzios avait quinze ans, lorsqu'il fut envoyé au gymnase de Berne. Il y reçut l'enseignement d'un homme qui exerça sur lui une influence décisive, Samuel Lutz, le futur professeur de théologie. Comme nous l'apprend un des biographes de Gotthelf : « Lutz faisait les leçons de langues anciennes. Sa parole, sa méthode, jusqu'au choix des auteurs et des morceaux à interpréter, ne tendaient pas moins à la formation de l'âme et du caractère qu'à une solide initiation aux trésors de la littérature classique. Ses élèves préférés avaient un culte pour lui. »

Le sérieux moral et le savoir philologique de Lutz avaient excellemment préparé Bitzios à suivre les cours de l'académie. Il eut le privilège d'habiter la maison de son oncle Studer, un collègue de Lutz, et de se lier avec Bernard Studer, un cousin qui allait devenir l'un de nos plus illustres géologues. Quoique les sciences mathématiques et physiques l'attirassent un moment plus que les autres, il ne négligea point ses études spéciales. Il se plongea dans Schleiermacher. Sa jeune cervelle était en ébullition. Il brûlait de tout connaître et de tout éprouver. Ce fut, pour lui, comme une révélation lorsqu'il ouvrit l'*Histoire suisse* de Jean de Müller et qu'il pénétra dans les *Idées sur l'histoire de l'humanité*, de Herder. Son horizon s'élargit, sa pensée s'enrichit et s'enflamme. Il ne lui suffit plus de se livrer à ses lectures et à ses méditations solitaires. Il veut agir. S'il se destine au saint ministère, c'est essentiellement « pour étudier les hommes, pour les comprendre, pour voir jusqu'au fond de leur cœur, afin de les guider et de les sauver. »

Me serais-je arrêté plus que de raison à cette période

de sa vie ? Elle nous explique par avance ce que sera le romancier Jérémias Gotthelf : un écrivain d'action et d'idées beaucoup plus qu'un artiste littéraire. Il ne se contentera plus d'annoncer la vérité à sa paroisse, il lui faudra une chaire d'où il puisse parler à tout son peuple, l'éclairer, le morigéner, le secouer, l'amener au bien, et cette chaire ce sera le livre dont la voix n'est pas emprisonnée derrière un mur d'église.

En janvier 1820, Bitzjus est pasteur. Suffragant de son père, à Utzenstorf, il obtient un congé, l'année suivante, et part pour Göttingue, où il passe deux semestres voués plus particulièrement à des études complémentaires de théologie, d'histoire et de belles-lettres. De retour à Utzenstorf, il reprend sa charge jusqu'en 1824, va partout, s'occupe de tout, s'intéressant aux pauvres et aux malades, encourageant, secourant, gourmandant ses ouailles, et visitant les écoles avec un zèle que rien ne rebutait. Prêcher, c'était bien ; se mêler à la vie, c'était mieux.

Suffragant à Herzogenbuchsee, puis à Berne, de 1824 à 1831, il fut appelé à Lützelflüh, dans l'Emmenthal, en 1832, et il y resta jusqu'à sa mort. Il n'avait encore rien écrit. Il regardait, il observait, il travaillait, sans même se douter qu'Albert Bitzjus serait demain Jérémias Gotthelf. Il avait trouvé un champ d'activité sans pareil. Plus paysan lui-même que citadin, il se sentait l'ami et le frère de ces vaillants et durs Emmenthalois qui avaient fait, d'un sol aride, une prairie verdoyante et fertile. Il appréciait leurs qualités de persévérance, d'intelligence et d'économie. Il apercevait leurs défauts, leur manque de charité, leur âpreté au gain, leur avarice, leur esprit de ruse, la grossièreté de leurs mœurs. Il décou-

vrait aussi tout ce qu'il demeurait de routine et de superstition dans leur foi. Et il s'alarmait, et il s'indignait de ce que le chemin de l'auberge fût plus battu que celui du temple. Il amassait ainsi, semaine après semaine, des trésors d'expérience et de sagesse.

Bitzius épousa, en 1833, la petite-fille de son prédécesseur, M^{lle} Zehnder. Cette union fut très heureuse ; ce qu'il y a de tendresse, ce qu'il y a de clarté dans l'œuvre de Gotthelf est comme un reflet de toute la paix et de toute la joie qu'il trouvait à son foyer.

Désormais, son existence n'aura plus d'autre histoire que celle de ses ouvrages, puisque le bonheur ne se raconte pas. Comment fut-il incité à faire de la littérature, lui, le modeste pasteur de campagne perdu au fond de l'Emmenthal ? Il était une de ces individualités pour lesquelles il n'est pas de souffrance pire que le repos. La lutte est leur élément, le bruit de la bataille leur pain quotidien. Comme il l'écrivait à Frœhlich, en 1845 : « Il me semble parfois que je n'aurais besoin que d'un bon cheval et d'un sabre bien aiguisé ; alors, je me mettrais en selle, je frapperais d'estoc et de taille sur le monde et sur le diable, et j'aurais plaisir à voir mon sang couler à flots dans la mêlée. »

L'effervescence et les troubles provoqués en Suisse par les événements de 1830 ne s'étaient pas dissipés. Même dans les cantons « régénérés », il ne paraissait guère que l'installation du régime démocratique fût définitive. Le projet d'un nouveau Pacte fédéral avait été repoussé, quoiqu'il fût inspiré par une large pensée de conciliation politique et de solidarité nationale. Mais la question de la réforme constitutionnelle n'était qu'ajournée. L'aile gauche des libéraux devint le parti radical ; le *Schweizerbart und Treuherz* de Thomas Bornhauser,

ces dialogues vibrants qui étaient la profession de foi du parti, et la propagande acharnée des Snell, Troxler, Pfysfer, remuèrent le peuple suisse tout entier. Les querelles confessionnelles s'ajoutèrent aux autres. Le droit d'asile dont nous usions généreusement au profit des réfugiés de tous pays et de toutes couleurs nous suscita de graves difficultés. Le passé et l'avenir étaient aux prises. Il fallait choisir son drapeau.

Albert Bitzios était un protestant orthodoxe. En politique, ses instincts conservateurs l'inclinaient à se méfier de l'agitation réformatrice et quelque peu révolutionnaire fomentée par les radicaux. Il redoutait l'avènement de la démagogie et du matérialisme. Les masses populaires se réservaient, indifférentes mais prêtes à subir l'ascendant du plus fort. Assurément Bitzios pouvait, à Lützelflüh, endiguer le torrent qui menaçait d'emporter les vieilles institutions et les antiques croyances. Lützelflüh n'était pas le centre de l'univers. Ce n'était qu'un tout petit village qui, le fléau déchainé sur le reste de la Suisse, en serait la victime à son tour. A quoi se résoudre ? A commettre un sermon tous les dimanches ? A monter une garde vigilante de conducteur spirituel auprès de son troupeau ? A faire un peu de bien, à empêcher un peu de mal dans le rayon étroit d'une paroisse ? Il rêva d'étendre sa prédication au grand diocèse de la patrie, et d'organiser la résistance contre l'ennemi qui surgissait de toutes parts. La plume serait une arme incomparable dans cette bataille. Inquiet, froissé, aigri d'ailleurs, car les déboires et les désillusions ne lui avaient pas été épargnés à Lützelflüh même, il s'assit à sa table de travail et il écrivit le *Miroir des paysans* (1837).

Cette « autobiographie de Jérémias Gotthelf » — *Lebensgeschichte des Jeremias Gotthelf, von ihm selbst geschrie-*

ben — est l'histoire d'un pauvre enfant de paysan, d'un « enfant de commune », qui réussit à rompre les chaînes de la misère dans laquelle il a vécu, à se hisser péniblement au rang d'un maître d'école, et qui assume la tâche d'être le conseiller des déshérités, l'humble providence des opprimés. Ce récit, plaidoyer autant que roman, c'est déjà tout Gotthelf, comme l'*Abendstunde eines Einsiedlers* était tout Pestalozzi. Et presque toutes les idées, et presque tous les types que nous rencontrons ici, les unes indiquées, les autres esquissés seulement, nous les retrouverons dans les volumes qui vont se suivre coup sur coup, dix-sept ans durant. Ce qui frappe également, dans ce livre de début, c'est l'extraordinaire mélange de pitié et de rudesse, d'amour et de haine, qui caractérise toute la manière de Gotthelf. Un réaliste qui moralise, un pessimiste qui relève, tel était l'auteur du *Miroir des paysans*, tel il sera jusqu'à la fin.

L'accueil du public fut incertain. Cela était si neuf, d'une si profonde originalité, malgré d'évidentes gaucheries de forme et de déplaisantes longueurs, qu'on n'osa pas se prononcer librement. L'admiration et la critique n'avaient pas moins peur l'une que l'autre de se tromper. Finalement on tomba d'accord pour déclarer que, si le talent du peintre de la vie rurale était incontestable, les ombres de son tableau en étouffaient la lumière.

On apprit bientôt que Jérémias Gotthelf était le porte-parole du pasteur Bitzius, de Lützelflüh, et Bitzius crut devoir une réponse à ceux qui l'avaient blâmé d'ainsi pousser les choses au noir. Il se justifia en ces termes :

« Jérémias Gotthelf vit labourer et ensemercer des champs incultes, qui eurent un moment la plus belle apparence. On pouvait se figurer que la besogne était faite, et bien faite ; mais

le défrichement n'était que superficiel et la terre ingrate n'était pas destinée à recevoir de nobles plantes. Un jour du mois d'août, il vit une houe qu'on faisait passer et repasser sur un champ en friche. La houe glissait rapidement sur le sol, se bornait à en soulever la couche d'humus, la retournait et toutes les mauvaises racines se dressaient vers le ciel. Le laboureur rentra dans sa maison et ne toucha plus à son champ. Les gens se scandalisaient de cette négligence : les vilaines racines ne s'étalaient-elles pas là, tout l'automne et tout l'hiver, sans que personne songeât à les recouvrir, tandis que partout, aux alentours, s'étendaient d'autres champs bien unis et bien verts ? Mais, au printemps, le laboureur revint avec une charrue, ouvrit le sol à nouveau et commença de semer. Les racines restées à découvert n'avaient pu supporter les assauts de la chaleur et du froid ; elles étaient mortes peu à peu, et, après quelques autres essais, le champ, purifié de son ivraie, pouvait donner asile aux plus nobles plantes.... Jérémias Gotthelf a défriché, au moyen de la houe et de la charrue, un coin de vie populaire. »

Cette parabole, dans sa simplicité et sa grandeur bibliques, est le saisissant commentaire de l'œuvre que Bittius s'était proposé d'accomplir.

Agressive et pourtant bienfaisante satire sociale, le *Miroir des paysans* ne nous montre pas seulement les plaies de l'ivrognerie et du jeu, les défauts de la brutalité et de l'avarice, les vices de l'hypocrisie et de la fourberie, la vaniteuse et grotesque ignorance du médecin de campagne, le parasitisme des fonctionnaires, les manœuvres intéressées des matadors, le dur égoïsme des gros propriétaires, le bavardage et la sottise des politiciens, les mauvaises mœurs ou les habitudes funestes qui se glissent partout, et jusqu'à la lubricité du *Killgang*, cette basse variété des veillées amoureuses ; il nous présente des êtres de forte et pure intégrité morale, la dili-

gente et tendre Marie, la douce et vaillante Anneli, le brave *Eichmeister*, qui incarne le bon sens et la droiture de la race, Jérémias Gotthelf lui-même, qui, après bien des luttes, triomphe de toutes les tentations et traverse tous les périls en gardant son honnêteté foncière et sa robuste foi en Dieu. Bitzius verse une goutte de miel dans l'amer et tonique breuvage qu'il sert à son peuple, et le soleil arrive jusqu'aux profondeurs de la sombre forêt humaine.

Dans le *Miroir des paysans*, la nature disparaît presque devant l'homme. Gotthelf n'en a pas moins un réel talent descriptif. Il est sensible à l'exquise ou à la grave poésie des choses. On peut s'en convaincre en lisant les pages qu'il publia peu de temps après le *Bauernspiegel*. La brochure que lui inspirèrent les terribles inondations de 1837 est « un vrai modèle d'art », affirme Gottfried Keller. Le drame de l'élément déchaîné revit, sous nos yeux, avec un exceptionnel relief.

En 1839, Bitzius acheva un récit que l'on peut considérer, avec *Uli der Knecht*, comme le plus parfait de ses ouvrages. Le thème est, si l'on veut, assez semblable à celui du *Miroir des paysans*. Il y a plus de sérénité dans la pensée et plus de lumière dans la couleur. L'humoriste ne craint pas de sourire, le moraliste se relâche de son impitoyable rigueur. Les *Joies et misères d'un maître d'école* ont aussi un accent plus personnel, quoique l'observation ne soit pas moins juste et qu'elle ne pénétre pas moins avant dans le cœur de la vie. Le héros du livre, Pierre Käser, est un peu Bitzius lui-même, qui nous confie ses expériences et son idéal pédagogiques. Ce régent n'est pas un puits de science, ni une âme d'élite. C'est un instituteur dont la tête dépasse à peine le niveau

moyen, un garçon plus routinier que pratique, plus sérieux qu'intelligent, un peu trop content de soi sans doute, mais bon comme le pain et sage comme la vertu. Autour de lui, sa Mädeli, fraîche, saine, active et fine, reste l'un des types féminins les plus séduisants que l'imagination de Gotthelf ait créés.

Bitzius signera dorénavant ses livres du pseudonyme qu'il a immortalisé. Il prendra le nom de ce Jérémie Gotthelf qui a commencé sa fortune littéraire. Le démon d'écrire et d'agir est en lui ; il ne lui laisse plus ni trêve ni repos.

Après la nouvelle anti-alcoolique, *Wie fünf Mädchen im Brantwein jämmerlich umkommen*, Gotthelf s'applique à creuser un sujet qu'il estimait n'avoir qu'effleuré. Et nous aurons *Dursli der Brantweinsäufer*, qui est de 1839, puis, en 1846, *Der Gelstag*, où le mal de l'ivrognerie est dépeint avec plus de vigueur encore. Ah ! Gotthelf n'est pas de ceux qui voient dans l'auberge le « salon du pauvre ! » L'auberge est, pour lui, par excellence, l'usine où se préparent toutes les déchéances et toutes les détresses. Dans *Dursli*, la passion du petit verre mène un père de famille à l'abjection et à la ruine. Les mailles de l'histoire sont si serrées, la logique des faits est d'une si impérieuse violence, qu'on sort de cette lecture comme d'un cauchemar. Si la mesure est le dernier secret de l'art, il faut bien avouer que Gotthelf n'a jamais été moins un artiste que dans son *Dursli* : il nous étreint jusqu'à nous écraser. Le *Gelstag*, d'une verve plus heureuse, d'un mouvement plus vif, d'une touche plus large, est un réquisitoire amusant, curieux et féroce contre tous les chevaliers de la dive bouteille. La salle enfumée et bruyante où l'on boit et où l'on s'enivre est

un lieu de rendez-vous pour le maquignonnage des affaires et des consciences, pour l'initiation aux culbutes financières et aux désastres moraux. Et, comme le *Gelstag* fut composé entre deux de ces expéditions de corps-francs que l'auteur n'aimait guère, Gotthelf ne manque pas de faire à l'occasion des charges furieuses contre la politique du cabaret. Si les croyances s'affaiblissent, si les principes capitulent, si les mœurs publiques se ravalent, la faute en est à cette abomination de la désolation qu'est « l'auberge moderne. »

La société est bien malade. Le régime des tisanes la guérirait-il ? Administrons-lui des remèdes héroïques et, s'il le faut, taillons hardiment en pleine chair ! L'*Armennoth*, qui est de 1840, met à nu l'ulcère rongeur du paupérisme. « Je pris mon cœur dans mes deux mains, a déclaré Gotthelf, et je jetai sur le papier ce qui me vint à l'esprit. » Un pasteur, décidé à remplir toute sa tâche, voit de plus près qu'aucun de nous les abîmes d'humiliation et de désespoir que sont une existence d'enfant abandonné, un logis de miséreux. Il y a là des ferments de rancune et d'envie qui menacent l'avenir même du pays. Par prudence autant que par charité, nous sommes tenus de regarder ce danger en face. Gotthelf n'est pas de ces philanthropes optimistes qui se figurent que le geste de l'aumône ou la prévoyance des lois épuisent nos obligations envers les déshérités. Les secourir, c'est bien ; les régénérer, c'est mieux. Seuls, l'amour du travail et l'éducation chrétienne triompheront un jour d'un fléau qui est la honte de l'humanité. La prédication insistante et prolongée ralentit à l'excès la marche du récit. Néanmoins, l'*Armennoth* est une évocation si directe de la grouillante et lamentable armée où la haine la plus te-

nace couve sous la résignation la plus morne, qu'on n'oublie plus la vision de cet enfer.

Uli der Knecht, comme *Uli der Pächter*, qui en est la suite, sont très différents de ton et d'allure. Sans préméditation, par la grâce du génie, Gotthelf nous introduit dans la littérature objective et, j'allais dire, dans l'épopée rurale. Le flot paisible et puissant de la narration est celui d'une *Iliade* champêtre. Les caractères sont dessinés avec plus de soin, l'intrigue est plus vigoureusement nouée, la psychologie est plus nuancée, la vérité générale moins heurtée et d'une ample, et d'une souveraine harmonie. On souhaiterait que Gotthelf composât un peu mieux, choisit un peu mieux ; toujours est-il que, dans ces deux romans, il néglige moins de raconter pour prêcher et qu'il ne poursuit pas encore « l'esprit du siècle » avec l'intraitable aigreur qui prête à nombre de ses écrits, surtout aux derniers, un air d'inquiets et massifs pamphlets.

Uli ne ressemble pas le moins du monde aux bergers de Gessner, ni même aux paysans de Zschokke. Ce valet d'écurie, qui brûle l'étape et qui, devenu fermier, pressure ses domestiques, trafique avec d'assez louches personnages, s'engage dans des procès téméraires, fait en somme tout ce qu'il condamnait à l'époque où il servait au lieu de commander, — ce Bernois pris au hasard dans la foule n'a rien d'un héros. Mais, dans le bien comme dans le mal, il est représentatif de tout un peuple. Il a la patience, la rudesse, l'obstination, l'orgueil, en même temps qu'une droiture innée qui le préserve des irrémédiables chutes. A ses côtés, une femme avisée et laborieuse, la vaillante Véronique, a de la prudence et de la piété pour deux. Elle est comme la conscience de son

mari, elle le guide, et, quand il s'égare, le ramène dans le bon chemin. Très suisses, très locaux même, les deux *Uli*, par la minutieuse peinture des mœurs comme par la merveilleuse connaissance du cœur humain, rompent à chaque instant le cadre étroit de la vie bernoise et nous entraînent dans les grands courants de la vie universelle.

Anna-Bäbi Jowäger est l'une des œuvres les plus célèbres de Gotthelf. Elle a de la saveur, nul n'y contredira, même dans sa seconde partie, où l'auteur, après nous avoir conduits au village et à la ferme, chez les petites gens, s'attaque aux charlatans et aux mèches qui exploitent la crédulité des campagnards, multiplie les leçons d'hygiène, d'ordre et de sobriété, fulmine contre les plaisirs de la chair, frappe à tour de bras sur le matérialisme et le communisme qui, si l'on n'y veille, seront la religion et la politique de demain. Il a une fougue d'indignation, une verveur d'invective, un fanatisme de la vertu qui rappellent les réformateurs du seizième siècle. Le récit étouffe sous le sermon, qui est, par surcroît, le plus véhément des sermons de jeûne.

La même note éclate dans *Jacobs, des Handwerkgesellen Wanderung durch die Schweiz*, qui est contemporain du *Gelstag*. Les ouvriers allemands, les compagnons faméliques, paresseux et bavards, qui nous inoculent la peste du socialisme feraient bien de repasser le Rhin. Ils n'ont que faire chez nous. Il s'agit, ici-bas, de mettre la main à la pâte, et que chacun de nous soit l'artisan de son propre salut. Ce ne sont pas ces fainéants et ces hâbleurs, avec leurs idées subversives, qui nous rendront le contentement et la santé morale.

Quel contraste entre ces virulentes exhortations et la

touchante nouvelle de *Käthi la grand'mère* ! Décidément Gotthelf, par l'éclat et la variété des dons, est presque un Balzac protestant et rustique. Admirable portrait que celui de cette « grand'mère ! » Il est d'une délicatesse et d'une richesse incomparables. Toutes les épreuves ne mordront pas sur la sérénité de cette âme, sur la pureté de cette foi. Humble, résignée et confiante malgré tout, Käthi est digne d'être enviée par les plus opulents comme par les plus heureux des mortels. Quels trésors vaudraient donc la paix du cœur et l'amour de Dieu ? Le récit a l'allure tranquillement épique d'*Uli le valet* et d'*Uli le fermier*. Et les caractères n'y ont pas moins de relief. Considérez, après la rayonnante simplicité de Käthi la grand'mère, la sombre figure de « *Hagelhaus aus dem Blitzloch* » qui fait pendant au chasseur Wehrli du *Maître d'école* ! Le romancier capable d'ajouter ces deux créations à tant d'autres peut n'être pas un artiste raffiné : il est un maître, et qui ne pardonnerait au génie de parfois manquer de talent ?

On ne peut tout citer, ni tout analyser. Gotthelf réunit, dans ses *Bilder und Sagen aus der Schweiz* (six volumes publiés de 1842 à 1846), des récits de moindre étendue, sinon moins intéressants, qu'il avait perdus en chemin. Ce recueil renferme, entre autres, l'une de ses œuvres les plus fortes : *L'âme et l'argent*. Les *Erzählungen und Bilder aus dem Volksleben der Schweiz*, qui parurent de 1850 à 1855, sont également une suite de contes et nouvelles champêtres, où Bitzius, obligé de se condenser, moralise encore, mais accorde plus d'attention à l'art de peindre et de narrer. De plus, en de petites choses, telles que les jolies idylles d'*Erdbèeri-Mareili* ou du *Dimanche du grand-père*, les charges amusantes de Christen ou de

Joggeli « à la recherche d'une femme », la pittoresque et joyeuse galerie de silhouettes et de portraits où le « faiseur de balais de Rychiswyl » coudoie le « préfet » et le « juge », notre auteur a prouvé qu'il avait, en l'occurrence, de la dextérité, de l'humour et de l'esprit. Que son sel soit un peu gros, à l'ordinaire, je le concède ; la saveur en est vive et franche.

Quand Bitzios laisse sa robuste imagination et son observation aiguë s'exercer sur le présent, qu'il voit et comprend à merveille, il captive, il émeut, il passionne, il nous fait vibrer et penser, malgré ses intermèdes prolongés de satire ou de sermon. Il a ce « réalisme naïf », a-t-on dit, ou, plus exactement, ce réalisme instinctif qui est le signe dominant du grand romancier. Tout est vie en lui. Il a été moins heureux lorsqu'il s'est aventuré dans le récit historique, après Zschokke et quelques autres.

Pour ranimer la substance morte du passé, il faut une science des faits, un talent d'évocation et des ressources de style que Gotthelf ne possède point. Il s'égare dès qu'il abandonne le sol de son Emmenthal et les pas de ses contemporains. Quelle différence, alors, entre lui et le Gottfried Keller des *Nouvelles zuricoises*, ou le Conrad-Ferdinand Meyer de *Jürg Jenatsch* ! Nombre de ses vigoureuses qualités sont toujours là, mais pour s'exagérer jusqu'à en être des défauts. La psychologie manque de finesse, la tragédie tourne au mélodrame, le fantastique est échevelé ou macabre. Gotthelf abuse de sa force. Et les mœurs, et les âmes d'autrefois lui échappent, sauf dans *Elsi l'étrange servante*, originale et poignante nouvelle empruntée à l'époque de l'invasion française. Prenez sa légende religieuse de la *Fondation de Berthoud*, le ro-

man de chevalerie *Kurt de Koppigen*, l'abracadabrante et terrifiante histoire de l'*Araignée*, vous ne vous y attarderez point et vous vous empresserez de rouvrir *Uli le valet* ou les *Joies et misères d'un maître d'école*. Gotthelf se rendit bientôt compte de son erreur. Parlant de l'*Araignée* à l'un de ses amis, il déclarait sans ambages : « Bien des gens voudraient absolument me pousser dans cette voie, qui, d'après eux, serait la mienne ; ils ont tort. » Cette claire intuition des limites de son génie me dispense d'appuyer.

En moins de vingt ans, Gotthelf, qui n'avait pas précipité ses débuts littéraires, pouvait considérer avec fierté un immense et fécond labeur. Il avait créé sans arrêt, avec la régulière et tranquille puissance de la nature. Une santé étonnamment résistante lui permettait de tenir le repos pour la seule de ses maladies. Il s'était fatigué néanmoins, et usé, sans en prendre conscience. Vers la fin de l'année 1853, il se sentit affaibli et souffrant. Le 27 décembre, il mandait à l'un de ses correspondants : « L'indisposition dont je souffre m'inquiète un peu, parce que j'ai constamment joui d'une parfaite santé et que, depuis vingt-cinq ans, je ne me suis pas alité un seul jour. » Les fonctions du cœur avaient cessé de s'accomplir normalement. Il languit quelques mois et mourut le 22 octobre 1854. Je détache ces lignes d'une lettre de Charles-Rodolphe Hagenbach au fils de Bitzium : « Oui, il a connu la vie. C'est à la source de la vie qu'il a puisé. Tous ceux qui ont lu ses livres le diront, même ceux qui l'ont combattu. Et c'est là le suprême mérite de son œuvre. »

II

Il reste à entrer dans l'intimité de l'homme et de l'écrivain, à étudier son caractère, à dégager les traits essentiels de son tempérament et à définir avec plus de soin son individualité littéraire, tout en essayant de marquer ce qu'a été son influence, ce qui lui a valu son succès et quels sont les éléments de durée contenus dans son œuvre si nationale d'inspiration, si universelle par l'accent profondément humain.

Petit, mais râblé et d'une belle vigueur, l'œil bleu, la chevelure blonde, de légers favoris encadrant le visage énergique qu'éclairait un mystérieux et grave sourire, Albert Bitzius est un vrai fils de sa race. Le corps assoupli à tous les exercices physiques, le système nerveux intact bien que fort impressionnable, l'esprit dévoré du besoin d'agir, l'âme possédée par l'impératif catégorique du devoir envers ceux qui pèchent, ceux qui peinent et ceux qui souffrent, le verbe agile et rude, le cœur pitoyable et viril, peu de goût pour ces impatiences ou ces rêves que d'autres appellent le progrès, traditionaliste déterminé qui avait pourtant le sens des réformes nécessaires, chrétien fervent, persuadé que la maison de la vie ne peut être bâtie que sur le roc de la divine vérité, aimant la bataille, n'ayant peur ni de donner ni de recevoir des coups, d'une tendresse avec les siens tout ensemble chaude et bourrue, ayant le culte de la famille avec celui du travail, abhorrant tout ce qui rompt l'antique réseau des règles salutaires, regardant comme ses ennemis les ennemis de l'ordre, débauchés, démagogues, matérialistes, qu'il confond allègrement les uns avec les autres, — Gotthelf est là, devant nous, et, pour le voir

tout entier, nous n'avons qu'à le chercher dans ses livres, qui sont le plus fidèle miroir de sa personnalité.

Les contrastes frappent davantage en lui que l'harmonie. Comme je l'ai dit ailleurs, « il est courageux, grossier et lourd, en même temps que réfléchi, délicat et tendre. Il semblerait que sa religion fût d'une rigidité farouche et qu'il eût constamment la férule en main ; il est d'une extrême bonté et il sait très bien fermer un œil en souriant avec malice ; il a une vive imagination, il y a même du visionnaire en lui, ce qui ne l'empêche pas d'être un réaliste jusqu'aux moelles ; s'il malmène la science, il ne dédaigne point de l'écouter, ni de lui faire des emprunts ; s'il s'indigne contre les allures despotiques des radicaux, le conservateur modéré qu'il se flatte d'être n'a pas moins qu'eux le goût de la domination ; et, quoi qu'il soit d'habitude clair et sain comme un jour d'hiver, il peut être troublé et tourmenté comme une nuit d'orage. » C'est que les natures les plus denses et les plus riches sont nécessairement les plus complexes, et qu'une âme vivante est un abîme de contradictions. Mais il est un fanatique du bien, même lorsqu'il lui arrive de faire le mal. Il veut sauver ceux qu'il châtie. Ses colères, ses violences, ses plus féroces injustices paraissent presque légitimes, tant il est de bonne foi. Ses plus intraitables entêtements, ses plus agaçants ou ses plus inexcusables préjugés ne nuisent point à la sympathie qu'inspire ce Gotthelf tout d'une pièce, et si inflexiblement droit.

Bitzius n'a jamais transigé. Il allait son chemin, sans s'inquiéter de ceux qu'il gênait ou bousculait, surtout quand c'étaient des puissants de ce monde. Il parlait précisément le langage que, dans une lettre à son ami

Hagenbach, il reprochait au gouvernement : « Celui qui n'a pas le verbe haut et n'agit pas comme si son opinion était d'une essence supérieure aux autres n'est pas écouté ou attrape des coups. A celui qui crie à tort et à travers, on ne clôt pas la bouche, et même on prête souvent attention à ce qu'il dit. » Il n'est pas pour le *suaviter in modo*, pour les habiles prudences, pour les avertissements discrets. Il est plus volontiers « celui qui crie à tort et à travers. » L'important, c'est d'être entendu, car celui qui n'est pas entendu n'est pas écouté.

Comme on peut se le figurer, il n'est pas de commerce très facile. On l'aime ou on ne l'aime pas. Il a le cœur très exclusif, comme il a la dent très dure. Gotthelf a été mêlé à d'acribes polémiques et, au fond, toute sa vie n'a été qu'un long combat. Il est exigeant, il est impatient. Il se brouille aisément avec ses éditeurs, qui « mentent comme le tailleur auquel on commande un habit. » Acharné à la besogne, il n'admet pas que les autres ne lui ressemblent point et qu'il leur faille des délais dont il ne saurait que faire, lui. « Une fois au travail, dit-il, je m'y applique avec un zèle presque fiévreux, que je le veuille ou non. » Il n'a rien, mais rien d'un contemplatif; il est tout mouvement et action.

Gotthelf ne voit, dans la littérature, qu'un sacerdoce et la joie de créer. Le métier lui répugne un peu :

« C'est drôle, écrit-il, mais Gœthe a dit un jour qu'il suffisait d'étendre la main vers la vie pour ramasser de la vie à pleins bras ; et c'est vrai. Il est beaucoup plus simple de trouver un sujet que d'en tirer parti. Quand on a une idée de roman ou de nouvelle, il semblerait qu'elle dût prendre corps tout de suite, et former un livre. Mais il faut d'abord passer par les mains sales de l'éditeur, qui, fréquemment, vous rend de si mauvais services

d'accoucheur que le pauvre petit ne vivra jamais. Il est sûr qu'une jeune mère a moins de crainte de voir la sage-femme que moi de me mettre entre les griffes d'un marchand de livres. »

J'ai comparé, un peu légèrement, Gotthelf à Balzac. Il est plutôt un âpre et noueux Dickens bernois, le Dickens des paysans. Les deux grands romanciers des humbles n'ont pas seulement en commun l'amour de la vie et la passion du détail. Ils sont les maîtres du portrait et de la silhouette. Souvent, il leur suffit de quelques coups de crayon pour évoquer une physionomie qui ne s'effacera plus du souvenir. Que ce soit le gamin raisonneur de la *Fromagerie*, que ce soit le colporteur ou le messager, l'huissier ou le gendarme, la servante ou le valet d'écurie, tous ces personnages accessoires sont croqués de façon si adroite et si juste, leur conversation est reproduite avec tant de pittoresque vérité, leur rôle social est indiqué en traits si vifs, que ces comparses enveloppent le drame d'une profonde atmosphère de réalité. Car, avec Gotthelf, nous sommes un peu au théâtre. Chacun de ses ouvrages est une scène sur laquelle défilent les acteurs et se déroulent les épisodes d'une tragédie, ou d'une tragi-comédie rustique, Gotthelf lui-même interrompant de temps à autre le spectacle par un bout de conférence morale.

Il n'a pas la main caressante. Ses villageois ne sont pas flattés, et les hommes paient plus que les femmes leur tribut à la verve sermonneuse ou cinglante de Bitzius. Quand il fait des incursions dans les professions libérales, il ne se laisse point duper par les belles apparences. Il ne se contente pas de jeter un regard distrait sur la façade du bâtiment, il entre dans la maison, dont il explore tous les recoins. Ses juges, ses fonctionnaires,

ses docteurs, ses pasteurs ne sont pas moins vrais que ses paysans. Avec eux, il est même plus prodigue de son ironie, ou de sa malice, et leurs singularités, et leurs étroitesse, et leurs ridicules ne sont point épargnés. En revanche, comme il sait aimer et admirer ! S'il a dit beaucoup de mal des médecins, avec quelle sollicitude affectueuse, avec quelle pieuse émotion n'a-t-il pas dessiné la figure de son docteur Rudi, dans *Anna-Bäbi Jowäger* ! Et ses collègues en théologie — qu'on songe seulement à celui du *Maitre d'école* et à quelques autres ! — n'eurent pas trop à se plaindre de lui.

Mais Bitzius a des trésors d'intérêt et d'indulgence pour les originaux, les excentriques et les maniaques. Les originaux sont, proprement, les êtres avec lesquels il a le plus d'affinités électives. Ce qu'il y a d'insolite dans leurs attitudes, de paradoxal dans leur conduite, d'extravagant même dans toute leur individualité, pique sa curiosité ou la ravit. Enfin, des créatures humaines qui ne sont pas taillées sur le patron banal ! L'étrange et saisissante figure d'Anna-Bäbi Jowäger, l'attachante et bizarre silhouette de Bärtli le vannier sont restées dans tous les yeux.

Quelle sincérité et quelle conscience aussi dans l'analyse des caractères ! Quelle variété encore, et quelle puissance ! Il a peu d'illusions sur les hommes, et néanmoins, il croit en eux. La vie, pour Gotthelf, n'est pas une mare stagnante où l'humanité croupira jusqu'au refroidissement final de la planète ; c'est le fleuve dont les eaux fécondes accomplissent les desseins de Dieu. Il s'approche des âmes, il les ausculte, il les interroge, il les fait agir et parler, jusqu'à ce qu'elles n'aient plus rien à lui cacher. Il n'allège point sa tâche. Il ne reculera pas

devant les plus compliquées des énigmes psychologiques. Est-il rien de plus génial, par exemple, que l'art avec lequel Gotthelf suit, constate, décrit les progrès de la mélancolie qui poussera Anna-Bäbi Jowäger au suicide?

Mais il vaut mieux détacher une page ou deux de son œuvre, pour montrer les profondeurs auxquelles il descend. Résumons le chapitre de la « réconciliation » dans *l'Âme et l'argent* ! Ce dimanche-là, un dimanche de communion, le silence règne, sinon la paix, dans la ferme de Christen. Anneli, seule, garde le logis. Elle a de noirs pressentiments. Et la pensée que la discorde persiste entre elle et son mari, que chaque jour Christen s'éloigne d'elle davantage, la plonge dans une sombre détresse. Je cite :

« Anneli gagna lentement le verger, alla d'un arbre à l'autre, admirant l'abondance des fruits, se souvenant des particularités de chaque espèce, et toute pareille au général qui fait mettre ses troupes en rang de bataille.... Mais déjà les idées tristes accouraient comme viennent, dans les années pluvieuses, les orages qu'une éclaircie semble déchaîner plus fortes. « Et se dire que tout cela est à nous, pensa-t-elle, et que nous pourrions être des gens si heureux ! Et maintenant, à quoi en sommes-nous ? Il n'est pas un marchand d'écuelles, un vendeur de pinces à lessive qui soit plus à plaindre que nous ; non pas que nous soyons dans la misère, non, puisque nous avons assez de bien pour nous et nos enfants, mais le mal est ailleurs ; c'est en nous que nous souffrons. »

Elle s'assied. La splendeur des champs s'étale devant elle. Quelle journée bénie ! Que tout cela est beau ! se disait Anneli, et pourquoi le ciel qui s'étend sur les choses ne s'étendrait-il pas aussi sur notre vie ? Elle était âgée. La mort s'avançait. Anneli pria, et ce fut, dans

son cœur, comme si tout l'amour d'autrefois y apportait la soumission et le pardon.

Où était Christen ? A l'auberge, sans doute. La maison se remplissait peu à peu. Resli rentrait de la forêt, Christeli du village, Anna-Lisi de quelque rendez-vous. Gotthelf continue :

« Christen ne paraissait pas encore. Inquiète, Anneli regarda de tous côtés, pour voir s'il n'arrivait pas. Il s'approcha enfin, à pas comptés, en hésitant, de l'air du vaisseau qui lutte contre le vent pour regagner le port. Anneli sentit son cœur battre, car elle ignorait ce qui se passait au dedans de lui. Le cœur et la confiance lui manquèrent. Force lui fut de se réfugier dans la maison, incapable qu'elle était de lui adresser une gentille parole de bienvenue, comme elle en avait formé le dessein. De son côté, Christen avait du chagrin de voir sa femme s'éloigner à son approche. « Ne peut-elle donc plus me souhaiter amicalement » le bonsoir, se disait-il, et ne pourrait-elle pas renoncer à ses » bouderies, un dimanche de communion ? » Pour un peu, il eût fait demi-tour, mais il se contenta de prendre un air très ennuyé, et, quand sa fille vint tourner autour de lui, par l'effet d'une secrète sympathie ou de l'envie qu'elle avait de lui adresser quelque confidence, c'est à peine s'il la salua ; ce que voyant, Anna-Lisi se vengea sur le chien qui se frottait à elle, lui lança un coup de pied et alla au jardin retrouver ses fleurs....

» Cependant Anneli avait préparé le café et les pommes de terre rôties. Tout était sur la table, sauf la cafetière qui se prélassait encore sur le banc du poêle ; et les gens se dirigeaient à pas lents vers la table. Anneli prit son courage à deux mains, s'arma d'humilité, se montra plus aimable que d'habitude et eut une bonne parole pour chacun. Elle se saisit de la cafetière, ce qu'elle n'avait pas fait depuis longtemps, et versa le café en commençant par Christen. Puis elle apporta le lait, et comme elle savait que Christen en aimait la peau, elle prit son couteau et la poussa dans la tasse de son mari. Lorsque Christen dit :

« Arrête, j'en ai assez ! » elle répondit : « Laisse seulement, il en reste pour les autres ! »

» Christen fut enchanté. Il pensa que cela valait pourtant mieux ainsi, redevint plus loquace et raconta toute sorte de choses intéressantes, ce qui ne lui arrivait plus guère, si bien que les autres ne comprirent plus et s'imaginèrent que Christen était allé à l'auberge où il avait bu un coup de trop. La vérité est que Christen n'avait pas touché un verre de vin de toute la journée, mais qu'ayant vu Anneli lui pousser la peau du lait dans sa tasse, il en avait été ému et s'était senti de nouveau à la maison, ce qui lui avait été plus agréable que de vider trois ou quatre chopines. »

Que cela est vivant, dans sa simplicité voulue ! Pas un mot de trop, pas un geste qui ne soit la nature même. Mais Anneli se met à son travail de ménagère, et, quand elle l'a terminé, elle rejoint les autres devant la porte de la cuisine. Après un bout de causerie, chacun s'en va se coucher. Elle rentre la dernière, s'assure que tout est à sa place, qu'il n'y a de feu nulle part, se glisse dans sa chambre, et, silencieusement, gagne sa petite place dans le grand lit, où elle s'assied pour faire sa prière du soir, comme jadis. Elle a la poitrine oppressée. Elle ne peut pas prier, car, au fond de son cœur, elle doit s'avouer qu'elle n'a pas dépouillé tout sentiment de colère et de rancune. Gotthelf poursuit :

« Elle faisait de nouveaux efforts pour articuler quelque parole, et la sueur coulait à grosses gouttes de son front, et son âme s'éleva avec un soupir inexprimable vers Dieu : « Père, » m'as-tu donc abandonné ? » Et il lui sembla que le noir nuage qui avait obscurci sa pensée se dissipait, que les chaînes qui enserrèrent sa poitrine volaient en éclats. Les mots revinrent librement à ses lèvres, et voici, avec des tremblements dans la voix,

mais distinctement, emplie d'une ferveur qu'elle ne connaissait plus, elle commença : « Notre Père... »

» Au premier son de la voix d'Anneli, Christen sursauta comme si le tocsin eût frappé son oreille. Il se mit sur son séant, et les mêmes paroles jaillirent de son cœur. Lorsqu'Anneli en vint à cette phrase : « Pardonne-nous nos offenses, » comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, » que tout son corps fut secoué de sanglots, que sa prière ne fut plus qu'une suite de gémissements, Christen pleura avec elle et acheva en pleurant l'oraison dominicale. C'était comme une lumière qui se faisait autour d'eux, refoulant bien loin les mornes ombres qui avaient longtemps pesé sur eux. Anneli rompit la première le silence, s'accusant et demandant pardon.

» — Non, interrompt Christen, ce n'est pas à toi de demander pardon. Je suis seul coupable. Si je t'avais écoutée, tout cela n'aurait pas eu lieu.

» Un mot avait suffi pour réconcilier ces deux cœurs.... »

J'aurais pu rappeler des scènes beaucoup plus impressionnantes que celle-là, plus chargées de passion et d'un mouvement plus dramatique. Elle a le mérite de bien exprimer tout ce que Gotthelf peut tirer de la situation la plus commune et des âmes les plus frustes. Il voit le dedans humain comme nul autre avant lui dans notre pays; je ne crois pas qu'on l'ait surpassé en ce point et même je ne crois pas qu'on l'ait égalé.

Le fond, chez lui, est supérieur à la forme. J'ai déjà parlé de ses digressions, de ses longueurs, des tours fâcheux que le pasteur joue au romancier et d'une certaine négligence dans la composition de ses livres. A d'autres égards, son style savoureux et nerveux, sa *vierschrötige Prosa*, n'est rien moins que d'une pure correction ou d'une classique limpidité. Elle est souvent tortueuse et rugueuse, mais robuste et drue. Et que d'élan, et quel accent!

L'accueil que le public suisse fit à Jérémias Gotthelf fut d'abord hésitant. La tendance polémique de ses premières œuvres déplut à beaucoup. Sa brutale franchise n'était pas pour conquérir tous les suffrages. D'autre part, son régionalisme exclusif devait presque l'empêcher de traverser la frontière. Peu à peu le nom de Gotthelf s'imposa, et, dès que l'étranger s'en fut mêlé, la gloire vint au pasteur de Lützelflüh. En Allemagne, Jacob Grimm donna ce premier son de cloche qu'aimait à donner Sainte-Beuve. Un éditeur berlinois, Jules Springer, devina l'exceptionnelle valeur de l'écrivain bernois, et, dès 1846, admit Gotthelf dans son catalogue. Max Buchon le traduisit en français. Saint-René Taillandier le présente aux lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes*. George Sand se proclame son admiratrice. Il entre dans la littérature européenne.

Sans être jamais sorti de son village, aussi peu homme de lettres qu'il est possible, ignorant la réclame et dédaigneux de tous autres succès que ceux d'un régénérateur de l'âme populaire, grand romancier sans le savoir et sans aucune prétention à l'être, profond et puissant réaliste par la seule grâce du génie, Gotthelf a laissé — car il y a un choix à faire dans son héritage — des livres éternels comme la terre et riches comme la vie.

Le secret de son étonnante fortune littéraire? Le don, en toute première ligne, le don que rien ne remplace. Et encore ceci, comme il nous l'a dit: « J'aime mon petit pays; c'est ce qui a fait ma force. »

VIRGILE ROSSEL.

LA PASSION DE L'ART

EN MORAVIE

—♦—
NOTES DE VOYAGE (Été 1910).
—♦—

L'art tchèque existe; l'art polonais existe, encore plus brillant, encore mieux maître de ses destinées. Depuis de longues années je surveille attentivement et j'ai étudié dans les premières revues d'art de France le rapide et merveilleux développement des deux écoles modernes qui ont Prague et Cracovie pour centre et qui sont, encore que d'une forte autonomie, surtout la polonaise, une transition assez nettement individualisée, — et individualiste comme tout ce qui est slave, — mais une transition cependant, entre l'art occidental et l'art russe, entre Paris et Moscou ou, si l'on veut, entre les traditions nées d'Athènes, Rome et Florence, et celles issues plus ou moins directement de Byzance, lesquelles resuscitent enfin de nos jours dans l'œuvre des Rœrich, des Malioutine, des Bilibine, et de tous ceux qui furent un instant groupés autour de la princesse Tenichef, à Talachkino.

L'école tchèque nous montre une réaction, au contact volontairement éprouvé de la France, contre les influen-

ces allemandes, subies malgré soi, d'un art aussi artificiel que la renaissance de la langue tchèque elle-même, d'un art qui avait totalement oublié d'être slave et qui seulement aujourd'hui reprend conscience de ses origines avec un peu de bon sens. S'il veut devenir populaire sainement, après avoir été l'aristocratique et contradictoire privilège d'une élite, que toutes ses opinions politiques tournent par ailleurs vers la démocratie, c'est seulement d'hier. Mais enfin le fait est accompli.

L'art polonais, admirablement national, présente, comme la nation même, cette curieuse anomalie d'être à la fois slave et catholique, d'unir le grand goût baroque des capitales, où sévit l'architecture jésuite aux grands jours du royaume, avec le goût décoratif populaire. Et c'est le seul pays, en puissance encore d'un art populaire vivant, où cette alliance se soit montrée possible d'emblée aux artistes les plus raffinés, parce que la nation polonaise tout entière est une oligarchie, que qui dit Polonais dit noble; tandis qu'au contraire l'élément ruthène tenu en suspicion n'aboutira à la libre éclosion d'un art à soi que sous l'influence du voisin slovaque d'analogue infortune, et lorsque, tout d'abord, un véritable art slovaque aura été engendré de l'art morave, en sera devenu en quelque sorte le prolongement. Or cet art morave, né troisième, vient justement cette année, par l'exposition nationale du margraviat à Kromeriz (prononcez Kromierjige, le Kremsier allemand), de s'affirmer viable, de s'affirmer à son tour autonome par le dépôt près la Diète de Moravie d'une motion tendant à obtenir du ministère autrichien la création d'une académie des beaux-arts, indépendante de celle de Prague.

Personne avant cette année ne se doutait de l'exis-

tence de cet art. Il était en quelque sorte province de l'art tchèque. Si bien que le meilleur de l'art tchèque était sinon morave, du moins l'appoint des artistes moraves. La Bohême est un froid plateau forestier incliné vers le nord; la Moravie est une tiède vallée qui penche vers le sud et s'ouvre sur le Danube. Ce pays slave, érigé en margraviat, est plus fertile que le royaume de Bohême, plus tempéré, plus riche, plus heureux à tous les sens du mot et sous le rapport historique comme sous le géographique; il a aussi bien mieux conservé sa vie nationale et les mœurs, usages et costumes qui la caractérisent. Partant le Morave, meilleur catholique par surcroît, sera d'un caractère plus méridional, plus chaud, plus passionné, plus ouvert, plus voluptueux. Il a plus de soleil dans le sang, moins de mélancolie dans sa musique, plus de variétés et de plus audacieuses harmonies de couleurs dans ses costumes. Les artistes moraves ont toujours été le sourire et le bariolage éclatant des expositions de Prague. Et lorsque, tout à coup, il leur arrive de s'en retirer pour se grouper à l'écart et s'organiser en famille, on s'aperçoit, en même temps que du vide qu'ils feraient dans l'art tchèque, de leur solidarité, de leurs caractères communs, de leur excellence et de leur droit de s'ériger en république indépendante. Et puis, tandis que les meilleurs artistes tchèques demeurent isolés, sans contact avec le public, sans influence comme sans école, ayant, s'ils sont professeurs dans les établissements publics, des élèves mais pas un seul disciple, les artistes moraves partout ont fondé sans y penser des colonies, des pépinières de jeunes émules. Partout où ils ont planté leur tente, les petits paysans à leurs troussees se sont mis à peindre. Et parmi des populations où tout

le monde naît décorateur, chez qui tout, depuis l'habitation jusqu'au moindre objet usuel, est orné, bien plus, chez qui tout est prétexte à décoration, même entasser des javelles, même tisser des nattes, même arroser l'aire battue, ce goût de l'art s'est propagé avec une rapidité telle qu'on peut dire que dans certaines régions un bon tiers des écoliers s'adonnent passionnément à la peinture aux heures de loisir. Que sortira-t-il de cet engouement de la jeunesse entière pour la couleur et le dessin? Sans doute un art tout différent de celui qui se pratique dans les villes, un art beaucoup plus spontané, plus sincère, plus ému, un art encore tout proche du sol et de la nature, autochtone en un mot.

Je soupçonnais bien quelque chose de cette contagion, dont il faut rechercher l'origine et la cause déterminante dans l'admiration qu'a su inspirer à son pays M. Jozka Uprka (prononcez lochka Oupreka), l'un des plus grands noms de l'art tchèque hier, de l'art morave aujourd'hui; mais j'étais loin de me douter de son étendue. Une série de courses, entreprises en août dernier par-dessus la frontière morave, depuis la petite ville slovaque de Hongrie où je passe tous les deux ans l'été, devait me révéler les vraies proportions du phénomène. Les pages qu'on va lire sont en quelque sorte les étapes d'un véritable voyage de découverte à travers l'art morave, où l'on verra comment furent engendrées l'une de l'autre toutes ces visites à ces artistes disséminés à travers les grasses campagnes qu'arrose la Morava, à ces artistes locaux souvent d'une valeur beaucoup plus grande que tels d'entre les notoires de nos capitales.

I

Il faut arriver de la Hongrie slovaque pour mieux comprendre le charme de la Moravie. Le peuple est le même ; mais opprimé en deçà de la frontière, il est libre au delà. Immédiatement sa physionomie s'épanouit, immédiatement il sourit, et son abord devient sinon plus cordial, du moins plus avenant. Et toutes les grâces slaves sans contrainte vous accueillent. Et l'art populaire aussi. En Hongrie nous vivons sous cloche pneumatique. Enfouis au fond de replis de terrain sévères et mélancoliques, avec des échappées d'idylle exquise vers la forêt et la montagne, il faut respirer même avec précaution, tant on se sent épié par les Juifs, espions volontaires des autorités, inquiété par une gendarmerie dont la férocité sanglante se manifeste à toute occasion, nargué continuellement par le sourire ironique ou orgueilleux, mais toujours insultant, des fonctionnaires. Partout on se sent en butte à une malveillance jalouse et armée. Point de vie intellectuelle. Les savants, les lettrés vivent claquemurés chez eux. La délation étant partout, partout l'abus du pouvoir. La jeunesse, tenue sous une tutelle étroite, s'abrutit à jouer aux cartes. Au bout de quelques semaines de cette vie de suspect, car des sympathies slovaques même purement passives sont crimes d'Etat, je suis pris d'un âpre besoin d'aller chercher en Autriche un peu de vie idéale, quelques conversations élevées, et surtout le souffle embaumé d'un peu d'art. Le pays morave est là, à deux pas. Et ce n'est pas qu'un peu d'art que j'y trouve, mais beaucoup et du plus pur, de l'art ainsi qu'il faut l'aimer le mieux, en dehors de celui que nous offrent les quelques rares génies de notre temps, de l'art à son premier stade, de l'art qui n'a pas encore eu le temps

de se corrompre, encore enraciné dans le sol, et tout proche à la fois de la poésie populaire inconsciente et de la poésie virgilienne des poètes qui sont restés amoureux de la terre. Et après quelques bonnes journées semblables d'accalmie et de lumière, je reviens avec plus de courage auprès de mes pauvres amis slovaques, leur parler d'un avenir meilleur, où ceux qui auront résisté à l'abrutissement systématique par lequel le chevaleresque gouvernement hongrois se venge de leur résistance à la madyarisation verront apparaître un peu de cette douce liberté de bien faire et de cultiver son âme selon les traditions nationales, à l'espoir et au droit de laquelle ils ne renonceront jamais ¹.

Ma première émotion fut à Kouzelove (pr. Cou-jelové), où je savais qu'il fallait rechercher les traces de Cyrile Mandel. Cyrile Mandel était un petit propriétaire terrien de Velka, qui, enthousiasmé par l'œuvre de Uprka, et se sentant de fortes dispositions pour l'art, s'était mis à peindre et à dessiner sans maître, en même temps qu'à apprendre l'espéranto dans le vain espoir d'entrer en relations avec les artistes étrangers. Sa première déconvenue fut lors de la visite de Rodin à Uprka. Rodin, fêté à Prague, où il avait eu une exposition de ses œuvres, par les artistes tchèques, qui le promenaient triomphalement à travers le pays, fut conduit à Hrozna Lhota, où Uprka avait organisé des réjouissances qui permettraient à l'illustre maître de prendre contact avec les usages nationaux. Mandel, accouru avec d'autres, l'aborda en espéranto.... Je connaissais très peu et très

¹ Une légère détente fut sensible ces dernières années dans les rapports entre le gouvernement de Pest et la nation slovaque. Toutefois le même dilemme resta imposé à cette dernière : ou demeurer slovaque, mais illettrée ; ou obtenir accès aux études, mais se faire madyare.

mal l'œuvre de ce grand garçon, résigné et mélancolique, rencontré quatre fois à de précédents voyages. On me l'avait représentée comme travail d'amateur, distraction sans importance, que s'offrait dans sa solitude de Velka un original de santé délicate, un maniaque qui aurait mieux fait de cultiver ses choux. Sans méfiance je n'avais pas pris garde que c'était, me parlant ainsi, un confrère de Prague et je ne croyais pas encore à une rivalité irréductible entre artistes tchèques et moraves. L'une des fois où je le vis, il s'était pourtant plaint avec amertume des procédés à son égard de la Société Manes, la meilleure société d'artistes de Prague, et des déboires qu'il endurait de reste partout où il voulait exposer. Personne ne voulait rien savoir de cet artiste-paysan autodidacte. En ma totale ignorance de son œuvre je l'avais mal consolé, croyant avoir affaire à l'un de ces mécontents, incompris pour la bonne raison qu'il n'y a rien à comprendre en eux. La leçon dès lors m'a servi et plus jamais je ne me suis fié qu'au seul témoignage de mes yeux, allant partout où il y avait chance de trouver de l'art, et surtout quand des confrères m'affirmaient que cela n'en valait pas la peine. Plus tard j'avais bien vu du pauvre Mandel des aquarelles charmantes, mais à qui n'arrive-t-il pas des hasards heureux ? Et tout à coup j'avais appris sa mort. Et qu'on allait lui rendre de grands honneurs. Uprka lui-même organisait son exposition posthume. Et je recevais un beau jour, du fond de la Moravie, une affiche pour cette exposition, qui est un parfait chef-d'œuvre d'art slave, digne de ce Talachkino si malheureusement ruiné par la révolution russe. Car on dirait que c'est une loi des pays slaves, que tout ce qui est beau doit y être meurtri. L'affiche du reste signée d'un nom inconnu : Bohumir Jaronek (pr. Iaroniek) que

nous allons retrouver tout à l'heure. Dès lors, pressentant une opinion à réformer, je n'attendais que l'occasion de faire meilleure connaissance avec l'œuvre du peintre de Velka.

Voici comment un sourd matin d'août, triste et gris, nous gravissions le col où tournait, furieux et farouche, le moulin à vent de Kouzelove. Quelques pas encore et nous descendions au village où, après un arrêt à la jolie petite église, fondation des Lichtenstein, nous nous enquérions de M. Juro Mandel, le neveu de l'artiste et l'héritier de son œuvre.

Nous trouvâmes un grand garçon en costume national, qui, avec une tristesse souriante et une réserve exquise, nous introduisit dans un petit grenier en face de la maison, dont il avait fait un atelier, et là, avec une patience angélique, se mit à déballer une caisse après l'autre. Alors toute cette œuvre, indignement condamnée à l'enfouissement et à l'obscurité, pièce à pièce sortit de la paille, du foin, des papiers et des copeaux. Rarement plus criante injustice me fut révélée dans ces pays slaves d'Autriche où j'en ai connu pas mal d'autres. Il y avait là des pages charmantes et des pages sévères et fortes, avec un paysagiste ému et subtil, tout d'intimité, qui, à deux pas d'Uprka, voyait et célébrait tout un autre côté des sites et même de la vie moraves. Car il se lançait parfois avec une sorte de courage timide à la représentation de scènes populaires; il entreprenait avec une véritable acuité psychologique des portraits de *kopanitari* (pr. kopanitchari) qui sont les paysans des maisonnettes isolées dans la montagne, presque toujours types d'une physionomie extrêmement caractéristique. Aussi presque tous ces portraits, que Mandel faisait chaque fois que, l'hiver, un paysan de bonne volonté con-

sentait à poser dans l'embrasure de la fenêtre ou au coin du poêle, pour un ou deux petits verres de slivovitz ou par pure complaisance, sont en même temps que de fort beaux dessins, parfois rehaussés d'un peu de pastel, d'utiles documents ethnographiques. Et de tous ces cadres, grands et petits, il sortait un parfum d'honnêteté, un charme d'émotion et de primesaut, tels que les œuvres des professionnels n'en dégagent plus. La fraîcheur d'une âme de petit enfant paraît d'un sourire exquis chacun de ces délicats motifs, délicatement vus, délicatement exprimés, où l'on sentait l'autodidacte aller comme à la découverte de son âme au fur et à mesure qu'il découvrait aussi son métier, un métier d'une autre science et d'une tout autre bonne grâce que celui qui s'apprend à l'école. Espérons que les musées de Prague et de Brunn sauront mettre la main sur les meilleures pièces de cette collection et que le reste formera l'embryon d'un petit musée local à Kouzelove ou à Velka, dont c'est la contrée et les types que ces aquarelles et ces tableaux détaillent sans les épuiser.

Jozka Uprka s'est emparé, comme nous le verrons, de toutes les scènes et actes essentiels de la vie morave. Mandel s'est bien gardé d'aller sur ses brisées ou de le recommencer. Il n'était du reste pas outillé pour cela. Mais il a exploré certains recoins avec cette timidité passionnée qui entre pour beaucoup dans le charme de son œuvre. Il s'attardait à des détails charmants dont il sentait la poésie et qui forcément doivent échapper à un peintre de plus grande envergure. La féerie de couleurs des scènes populaires du glorieux voisin, célèbre à Prague, à Vienne, à Berlin, à Munich, leur entrain, leur animation, n'ont rien à voir avec ces promenades d'un rêveur solitaire, à l'âme frileuse, qui se pâme de joie à la fine

floraison cillée des pruniers, et aux adorables nuances mauves du premier printemps sous les chaumes, dans les fouillis des poulaillers et des étables, des tas de fagots et des pigeonniers. Parfois un épisode sentimental attirait sur le versant hongrois ce grand garçon silencieux, grave et doux. Et mal lui en prit un jour. L'intelligente gendarmerie hongroise cueille tout inconnu qui peint un site dans un champ ou copie un ornement sur un mur, homme ou femme, Cyrile Mandel, de Velka, tout proche, comme M^{me} Braunerova, de Prague, la consciencieuse artiste, belle-sœur de M. Elémir Bourges. Néanmoins il sut rapporter de Brezova et de Stara-Myava quelques feuillets de sa manière attendrissante et subtile, qui sont le premier appoint de l'étrange région de Myava à la géographie de l'art. Mais la lumière blonde et laiteuse des collines de Velka l'été lui a surtout porté bonheur. Sous un pâle ciel jaunâtre, les orges blafardes, les avoines glauques blanchaient, et les blancs faucheurs slovaques par couples silencieux les exécutent, motif qui revient souvent dans cette œuvre, accomplie sans espoir de gain ni de notoriété, par un tendre et un malade pour qui l'art fut le délectable tourment et l'amère consolation et qui mourut sans s'être une seule minute douté d'avoir été vraiment un artiste accompli.

Or nous n'étions pas au bout de nos surprises. J'avisai sur tous les rayons de cet étrange réduit des monceaux de papiers coloriés. Tel fut l'oncle, tel est le neveu. Il travaille tout seul en dépit des continuels découragements d'une famille à qui le destin de l'oncle ne peut rendre l'art plus sympathique que les travaux de la terre. Du reste chez ces paysans l'amour, la toquade de la peinture a poussé si subitement que l'art, en dehors de l'art populaire, est lettre morte pour tous ceux qui sont

âgés de plus de quarante ans. Il y avait donc là, de notre jeune hôte, des aquarelles, faites à temps perdu aux champs derrière les travailleurs, au village les jours de pluie, sans s'éloigner beaucoup des besognes à surveiller et auxquelles prendre part à la moindre réquisition, qui témoignent d'un sens coloriste beaucoup plus violent et plus hardi que n'était celui de l'oncle, de vraies pages d'impressionniste sans le savoir, et d'un très bon impressionnisme spontané, sur un dessin sommaire mais bien d'aplomb. Dans nos villes où pourtant l'art court les rues, où rien qu'à flâner aux devantures des boutiques on prend des leçons, si un jeune homme sans fréquenter d'atelier ou d'école spéciale montrait de telles dispositions, on crierait immédiatement au prodige. Celui-ci, on le renvoie à sa charrue. Et il y va... mais son papier et ses couleurs sous le bras, les vieux papiers où les écoliers du voisinage ont tracé des épures et dont il utilise le verso. Et il revient le soir harassé, mais ayant peint lorsque ses chevaux dans les sillons, ou ses compagnons au bout des andains se reposaient, et il jette dédaigneusement à la surface du tas une aquarelle de plus, dont il n'est jamais content, mais dont se contenteraient d'autres peintres. Je ne désespère pas d'apprendre dans une dizaine d'années, si Dieu me prête vie, que M. Juro Mandel est devenu, sans maître comme son oncle, un meilleur peintre que s'il avait passé sa jeunesse à l'académie. Il aura peut-être un peu moins de pratique; il ignorera certains trucs, certains procédés abrégatifs; il manquera avantageusement d'une certaine routine, il aura autrement de poésie et de fraîcheur. Et puis il a l'exemple de son oncle pour sa sauvegarde et son réconfort. Que celui d'Uprka ne le laisse jamais se détourner de cette

terre morave où l'art, comme le blé, et simultanément, pousse des sillons !

Ce dont j'étais loin de me douter à ce moment-là, c'était qu'un Juro Mandel ne fût point seul de son espèce. Or ils sont une cinquantaine ainsi, dont je devais voir des œuvres dans ce seul petit coin de pays compris entre la Morava (cet affluent du Danube qui donne son nom au pays et que les Allemands baptisent Marsch) et les Carpathes blanches, de Hodonin à Valasske Mezirici (pr. Valàche-ské Mezirji-tchi). Et l'on me dit qu'ils sont légion, que dans tous les villages l'instinct décoratif et poétique de la race a subitement poussé des jets nouveaux, dès la révélation des quelques peintres nationaux dont les expositions se succèdent dans toutes ces petites villes de la Morava avec une émulation vraiment passionnée et qui nous touche infiniment, nous qui, en France, voyons des cités historiques beaucoup plus prospères être incapables, réduites à leurs propres forces, de faire sans appel à Paris ce que font Hodonin, Straznice, Uherske Hradis (*Rhadiche*), Maravske Ostrov, Stramberk, toutes expositions dont en Bohême même aucune revue d'art tchèque n'a jamais parlé et qui pourtant furent pour le pays et pour la cause slave, on s'en apercevra plus tard, d'autres événements que l'exhibition à Prague d'un artiste tératologique comme Edvard Munch ou de n'importe quel impressionniste français, si grand fût-il. Et même en nous plaçant, non pas au point de vue slave, mais au point de vue autrichien, il fallait, pour comprendre par exemple la hauteur d'intérêt artistique à laquelle atteignait l'exposition de Kromeriz, il fallait avoir, comme nous, visité auparavant la soi-disant exposition jubilaire de Salzbourg. En dehors de la *Kunstschau* de

Vienne, où l'élément slave jouait un si grand rôle, toutes les expositions jubilaires de l'Autriche proprement dite avaient un caractère nettement provincial. Les slaves au contraire furent resplendissantes de jeunesse, de fraîcheur et d'entrain. Là où l'on a pris le parti de se passer des bienfaits paresseux du pouvoir central qui, détenu surtout par des Allemands, n'a jamais cessé de favoriser l'élément allemand, l'initiative des nationalités a fait merveille. Sans les Slaves, — et sans le génie de Klimt, — il n'y aurait pas d'art autrichien, mais une simple province de l'art allemand.

II

Une heure plus tard nous étions à Hrozna Lhota. Ici, le site, la demeure et l'hôte sont célèbres dans le monde slave tout entier, et même dans le monde de l'art à Vienne et en Allemagne. Hélas! il n'en est pas de même en France. Pour donner une idée de la popularité de ce nom d'Uprka, je citerai ce seul exemple : lorsque les revues tchèques illustrées publient des portraits de paysans moraves en costume national et que, avec cette insuffisance de renseignements sur la Moravie et la Slovaquie dont ne rougissent pas assez les éditeurs tchèques, elles ne savent pas où les situer avec exactitude, elles se contentent de cette simple légende : « Costume de la région d'Uprka. » Ainsi on a tout dit. Pour la Bohême le nom d'Uprka vaut un signalement et un état civil. Le maître lui-même est de toutes les expositions tchèques, mais il est à peine représenté dans la Galerie moderne de Prague. Au lieu d'acheter à ses expositions quelque important tableau, on a eu la malignité de lui demander la *copie* d'une œuvre ancienne qui n'était plus à acquérir. Il va de soi que cette copie ne vaut pas l'original.

Un artiste de cette puissance et de cette fièvre créatrices ne se répète pas. Mais la Galerie moderne avait ce qu'elle voulait, un tableau morave qui ne fit pas un trou aussi éblouissant que de coutume dans la production tchèque. Et le maître nous dira tristement : « Ces messieurs de Prague savent toujours nous appeler quand il s'agit de faire figure à Vienne ou à l'étranger. Mais au moment de se partager les honneurs, il n'est plus question de nous.... » Ces choses-là sont de partout, mais il est triste à dire qu'elles sont plus spécialement slaves et que je n'ai jamais vu de jalousies et de rancunes aussi basses qu'en Bohême. Elles n'abdiquent pas même lorsqu'il s'agit de faire front à l'ennemi héréditaire allemand ou madyar.

Les lecteurs qui m'ont suivi jusqu'ici savent donc déjà l'immense influence d'Uprka. Reste à leur expliquer un peu cet œuvre qui, là-bas, de Prague à Cracovie, et de Domazlice à Cassovie, sur toute l'étendue du territoire tchéco-slovaque, est dans tous les yeux puisque les reproductions en ornent chaque intérieur un peu aisé. Jamais popularité ne fut mieux méritée, et je l'estime, lui, encore bien supérieur à sa popularité. C'est à vrai dire une force nationale, et je ne saurais guère le comparer qu'à Mistral. La gloire toute nationale d'Uprka, une fois divulguée à l'étranger, sera plus précieuse pour la Bohême, la Moravie et la Slovaquie que l'ensemble de ces menus succès frelatés, obtenus à Paris par les intrigues, les relations mondaines, les ambassades, bien plus certainement que par un travail sans élan, sans force intérieure. L'autre jour encore je voyais à Prague, à l'exposition Manes, deux grandes aquarelles d'Uprka, lumineuses, légères, et blanches, où les petites filles moraves, éblouissantes contre les murailles éblouissantes, font

penser, dans leurs robes bigarrées, à un jardin de fleurs fantastiques et que je n'échangerais pas contre cette énorme et théâtrale *Défenestration de Prague* que je sortais de voir au Rudolfinum et qui, malgré ses dimensions et ses personnages grandeur nature, est toute petite, petite à faire pleurer sur la disproportion de l'effort au résultat.

L'œuvre d'Uprka raconte au jour le jour la vie des champs et des villages, des grandes routes et des landes, les fêtes de l'année et le culte du dimanche, le cours des saisons pour les travailleurs de la riche glèbe morave comme pour les pâtres solitaires de la montagne slovaque. Les costumes nationaux étant, l'hiver, sobres et dignes pour les hommes ; l'été, d'une blancheur immaculée ; toute l'année éblouissants de couleurs vives pour les femmes avec des rouges écarlate à la dominante, Uprka en vrai plein-airiste en est arrivé à un bariolage aux harmonies savantes absolument neuf dans l'histoire de l'art. Et comme, en arrière de ses cohues écarlates, orange, carmin, bleues et blanches, les paysages exquis de là-bas sont nuancés avec une rare subtilité à la Cazin, l'œil ébloui et charmé trouve toujours où se reposer. Décrire ses tableaux, c'est raconter par le menu l'existence virgilienne des Slovaques de Moravie. Que cette épithète de virgilienne ne laisse pas oublier qu'il s'agit toujours de Slaves, et que si le geste et la composition sont classiques, le costume est si l'on veut d'une barbarie superbe, car le tout est de s'entendre sur le sens du mot barbare. Je n'en trouve point d'autre pour exprimer la surprise que la vue ressent, mais je n'ignore rien de tout ce que ces dehors de prétendue barbarie recouvrent de culture et de santé morale. Le Slovaque que peint Uprka, étant à l'Autri-

che, est, au contraire de son frère harcelé et tondu par la Hongrie, heureux et riche. Son visage a, je l'ai dit, une tout autre expression ; son cœur déborde d'amabilité ; son vêtement et sa maison sont parés et respirent l'aisance. La liberté de s'orner selon la tradition nationale s'épanouit partout en manière décorative. Les tableaux du peintre de Hroznova Lhota¹ sont pleins de cette joie en même temps que de la mélancolie des horizons. Il a la profondeur de Millet et de Segantini tout en faisant penser à Fortuny, à un Fortuny aussi clair que Claude Monet. Brutal dans ses personnages, subtil dans ses paysages, âprement, foncièrement terrien, dans sa vie privée comme dans son œuvre il est paysan autant qu'artiste, et un artiste à nul autre comparable justement parce qu'il est paysan. Lorsque ses confrères de Prague, empiétant sur ses domaines, croient représenter un Slovaque, uniquement parce qu'ils ont jeté sur les épaules du modèle un de ces grands manteaux de molleton gris touché, à dalmatique, que l'on appelle *halena*, il rit, car il sait quels plis sont faux et qu'il n'y a qu'une certaine manière de porter, suivant le temps et la saison, une *halena*. Il sait tous les secrets des coiffures et des toilettes compliquées de la contadine, et à quels indices se reconnaît la jeune fille libre de la fiancée, la jeune mariée de la femme, et la matrone de quarante ans de la vieille de soixante, car toutes ces étapes de la vie se lisent dans le costume. Il sait les habitudes du corps dans chaque profession, et la manière de boire et celle de couper le pain, et en affaires les coutumes de palabre de ces vieux qui ressemblent pas mal à des caciques.

¹ Les deux noms se disent. Il y a discussion d'étymologies. Ou peut-être simplement abréviation dans un cas.

Il sait tout ce que l'artiste des villes ignore et il peint et il connaît l'histoire de son art comme s'il n'avait jamais quitté les grandes villes. Il a même exposé à Paris tout comme un autre lors de ses débuts, et aujourd'hui ses œuvres font sensation dans toutes les capitales de l'Europe centrale. Les critiques tchèques K.-B. Madl et V. Mrstik ont consacré à Jozka Uprka, chez l'éditeur Koci, à Prague, chacun un magnifique album avec traduction française du texte, où sont analysés et expliqués en tous leurs détails folkloristiques plus de quarante tableaux du maître. Un travail analogue semblerait forcément une paraphrase de celui-ci et du reste ne saurait trouver place ici. Mais les impressions personnelles de notre dernière visite y suppléeront peut-être jusqu'à un certain point.

Inutile de dire que nous retrouvons dans cette maison charmante, où le confort de chez nous ne perd aucun de ses droits pour s'être accommodé du mobilier slovaque, les antiques traditions d'hospitalité communes à tous les peuples slaves. Et le maître de céans m'apparaît au milieu de sa famille, de ses serviteurs et de ses disciples, tous, lui comme eux, vêtus du costume national, la vivante image de Premysl (*Prjémysl*) le fondateur de la première dynastie des rois de Bohême, dans son domaine de Stadice. Jamais je n'oublierai cet intérieur slave où je me croyais transporté aux vieux âges légendaires, et où cet artiste si moderne, conservateur et peintre des usages antiques de toute une province, vit entouré d'élèves comme d'amis, leur donnant à la fois la pâture de sa table, de son génie, de son exemple et de sa saine et réconfortante conversation. Il en est bien récompensé, du reste. Quand un artiste en pleine maturité sent à côté de lui pousser un continuateur aussi différent et compré-

hensif, aussi inspiré et appliqué que M. Frolka, il peut être content de lui et de son œuvre ¹.

Et à son ombre encore, un frère cadet, M. Franta Uprka, se développe aussi admirablement. Je l'avais connu à Prague, à ses débuts de sculpteur, encore un peu hésitant pour s'être destiné à l'art trop tard. A Kromeriz, où je fus quelques jours plus tard, je devais retrouver un artiste en pleine maturité, un statuaire dans toute la force du terme. Son Janosik (pr. Ianošic), le légendaire brigand slovaque, redresseur de torts et amour de toute la contrée, sur le versant hongrois même encore plus que sur le morave, est du reste là dans un angle du corridor. Et ailleurs ce beau *suhaj* (*chouař*, garçon de dix-huit ans) équipé et paré pour la danse, en une attitude de bravade arrogante, si bien prise sur le vif. Ainsi tout ce qui de près ou de loin touche à Uprka en reçoit de la lumière et de l'énergie. Et je n'oublierai jamais l'impression d'œuvres d'Uprka, transcrites en musique, que m'a donnée la *Suite slovaque* que M. Vitiezlav Novak, un des meilleurs musiciens tchèques d'aujourd'hui, a rapportée d'un séjour dans ce pays.

Il y a cinq ans, lorsque je reçus pour la première fois l'hospitalité du grand artiste, chez qui j'eus la mauvaise grâce d'arriver en même temps qu'un enfant, la petite fille charmante que voici aujourd'hui courant dans le jardin, le tableau en chantier était, sous un ciel de brumes imbibées de soleil, un long alignement onduleux de travailleurs et de travailleuses, aux costumes bariolés, dans les cultures de betteraves, et ce tableau fameux, je l'allais revoir à Kromeriz. Cette année-ci, la grande toile occupant

¹ Hélas ! M. Frolka et lui en sont aujourd'hui aux couteaux tirés. Le caractère séparatiste slave ne perd jamais entièrement ses droits !

le centre du petit atelier, passé au lait de chaux, me fait encore plus plaisir. Ce sont les danses au printemps, dans la lande, des petites paysannes aux pieds nus, les mains, les cheveux et les ceintures littéralement comblés de rubans et de primevères. Formant de ces mains fleuries une vraie chaîne aux couleurs éclaboussantes, toutes à la fois comme d'un même cœur, elles s'élancent avec une sorte d'ivresse sacrée, de toute la vitesse de leurs petites jambes maigres et brunes ainsi que sarments ; riant à gorge déployée, folles de grand air et de la frénésie de pouvoir enfin courir dans les champs, après tant de longues semaines de reclusion hivernale. Autour d'elles leurs courtes jupes d'indienne bigarrée se soulèvent et se gonflent comme des calices de fleurs, on dirait du tout le branle d'une guirlande de fuchsias. C'est peint avec la vigoureuse maîtrise de toujours et conçu avec cette délicate poésie, cette fine sensibilité, qui de toutes les grandes œuvres d'Uprka font en même temps qu'un noble morceau d'art, un motif à rêverie sans fin et un document d'importance pour le folklore morave.

Mais entre temps l'artiste enlève en une journée, au hasard des rencontres paysannes et de l'opportunité des modèles, des morceaux savoureux qui ne sont qu'études de costume, portraits assortis délicatement à des fonds de murailles et de fleurs. Il ne néglige rien pour sauver au moins l'image de ce qui tend à disparaître. Et le soir du même jour, regagnant mes vallons slovaques de Hongrie, toujours sous la même implacable nue grise, symbolique de la contrainte morale qui, là-bas, pèse sur les âmes, je pensais à la santé, à la joie, à la fierté chaste d'un tel art : ce sont là de vraies géorgiques slovaques, et l'ensemble forme un poème dès aujourd'hui complet.

Je ne veux pas dire qu'Uprka se répète, car la matière est infinie, mais les synthèses essentielles sont données : les intérieurs où l'on file, où l'on chante, où l'on boit ; le chemin de l'église par la neige ; le culte sous les voûtes tristes avec des fenêtres engaisillées par le brouillard, tous les hommes dans leur houppelande de peaux de moutons, leurs cheveux longs, rudes et gras séparés par une raie au milieu ; les jeux des enfants dans la neige ; voilà pour l'hiver. Le labour et les semailles, les premiers sourires transis des lointains, l'éveil des cris de joie au gosier des enfants et des merles, les premières rondes aux premières violettes sous les premières aubépines, voilà pour le printemps. Et bien entendu la modalité slave de cela qui est de partout, mais qui ne l'est *comme cela* nulle part ailleurs. L'été, c'est la promenade silencieuse, mains unies, des amoureux le long des haies ; puis le long des grandes routes le départ des hommes, qui vont en Autriche et en Bohême se louer pour la moisson, et ce sont les cavalcades enrubannées de rouge des jours de liesse, les danses sauvages où les garçons à marier, les beaux *suhaj* font des sauts d'un mètre de haut ; ce sont les processions de la Fête-Dieu et les pèlerinages à la fameuse chapelle de Saint-Antoine pour lesquels s'arbovent les plus éblouissantes blancheurs, les plus éclatantes broderies. Ou bien au sommet de la Javorina c'est la rôderie du pâtre, hérétique comme presque tous les pâtres, mais profondément religieux, qui lit sa bible en marchant à côté de son troupeau. Ou simplement l'arrêt près d'une source et d'un buisson fleuri d'une fillette à tresses blondes et à jupe rose. Et l'automne vient avec ses veillées autour des feux tardifs dans la lande humide alors que se racontent de mysté-

rieuses histoires, en fumant leur pipe, des hommes sombres roulés dans leurs *halenás* et aussi apeurants à rencontrer qu'apeurés de votre approche. Et c'est le cimetière illuminé et plein d'un murmure de prières, la nuit de la Toussaint au jour des morts, avec les grosses courges orange, vidées pour y faire la place d'une bougie allumée, posées sur les tombes et projetant de fauves et fantastiques lueurs sur les agenouillements. Et voici de nouveau l'hiver, le cycle des travaux et des jours est noué, les fêtes du calendrier effeuillées. Il n'y a plus qu'à recommencer. Et Uprka recommence, mais comme un Noël dans sa vie, il s'accorde de peindre Notre Dame des Slovaques, une madone paysanne, sous un *joudro* (porche de maison enluminé), priée, mains jointes et à genoux, par les représentants en costume national de chaque village voisin.

L'après-midi même de ce jour une vieille avait posé pour le maître et pour M. Frolka, sur la terrasse garnie de cactus et de clématites, d'où l'on a une vue si étendue et si apaisante sur la glèbe immense du côté de Straznice (*Strajenitsé*), de Wessely et des saintes collines de Velehrad et de Buchlov (*Bouhrlov*). Et Uprka m'avait expliqué : « Nous nous dépêchons, pendant qu'il en est encore temps, de fixer en une série de grandes aquarelles le souvenir de toutes les manières qu'ont eues les femmes d'ici de se coiffer et de nouer le fichu d'indienne (écarlate à fleurs bleues, jaunes et vertes) de leurs coiffures.... Je voudrais conserver l'image, faute de mieux, de tout ce qui doit disparaître.... » Cri du cœur admirable, proféré par un peintre si véritablement peintre, et qui se voit obligé de se faire archéologue, ethnographe, folkloriste, au lieu de s'occuper simplement des jeux inépuisables, décevants et délicieux de la ligne, de la lumière et de la

couleur... cri plein d'une sorte de désespoir.... Les trois petits enfants qui sont là, pieds nus et en costume national comme je l'ai dit, ne voient déjà plus tout ce que l'enfance de leur père a vu et dont leurs enfants à eux risquent de ne plus rien savoir du tout. Fixer le souvenir de toute beauté qui va mourir, n'est-ce pas mieux de peindre pour cela, lorsqu'on ne se sent pas le génie d'un Puvis de Chavannes, d'un Gustave Moreau, d'un Arnold Böcklin ou d'un Gustave Klimt, ce génie qui se crée un monde à soi, que de s'épuiser à des expériences qui sont plus du ressort de la chimie et de la physique des matières colorantes que de la poésie et de l'art, et dont il est certain que les résultats ne seront plus même intelligibles dans cinquante ans ? Après tout on ne peint pas plus pour peindre, qu'on n'écrit pour écrire. Toutes les théories, tous les engouements, toutes les modes esthétiques ne prévaudront jamais contre le fait que tout art, quel qu'il soit, est avant tout un langage et que la raison d'être du langage, c'est d'avoir quelque chose à exprimer... Et il y a une échelle des émotions et des faits : dire son émotion devant un chrysanthème, ce matin glorieux et qui ce soir mourra, c'est bien ; la dire devant la mort de tout ce qui a fait depuis dix siècles le charme d'un peuple, c'est mieux.

Et je revois encore, fixé par une punaise au mur de l'atelier, à côté de quelque affûtiau slovaque, tel gros et rapide dessin au fusain du maître, étudiant ainsi figure après figure de ses tableaux, et où nos après-venants, eux, trouveront, en même temps qu'un échantillon d'un art d'une rare puissance expressive, une image tangible de ce qui fait encore aujourd'hui la joie des yeux et aussi du cœur en Moravie, ces beaux costumes populaires slaves, façonnés et transmis par les ancêtres anonymes et immémoriaux

et grâce auxquels les gens de là-bas portent les aspects de leur âme au lieu de ressembler à nos hideux prolétaires des grandes villes ou à nos sordides villageois. Quand de telles choses s'en vont, dont on baisera la trace plus tard, comme nous baisons les bagatelles touchantes et surannées qui nous viennent de nos grand'mères et des nobles demeures provinciales d'autrefois, vraiment les peintres moraves auraient mauvaise grâce à se battre comme ceux de Prague à qui sera ou ne sera pas impressionniste. Qu'ils fassent de la belle peinture en même temps que besogne patriotique et ne se soucient que d'adapter leurs moyens à leurs fins. Qu'importe de peindre d'une manière ou d'une autre : au bout de cent ans toutes se trouvent avoir été la bonne qui ont été sincères et personnelles. C'est si facile d'être soi-même... du moins hors des capitales. Ces campagnards les uns après les autres devaient m'en donner la preuve. Tandis que mes amis de Prague ne m'ont que trop souvent donné celle de la difficulté d'être soi dans les villes où chaque année amène de nouvelles expositions étrangères. N'en ai-je pas vu se faire tour à tour de Worpswede, de Scandinavie, de Pont-Aven comme de la suite de M. Claude Monet, à l'heure même où les impressionnistes, ou M. Munch, ou Gauguin, ou MM. Vogeler et Moderssohn avaient débarqué sur les bords de la Vltava... Ici personne ne songe à s'approprier une manière qui n'est pas à lui. Même en art, cultivons nos champs, comme Premysl, le laboureur de Stadice, et comme M. Uprka lui-même. C'est encore la meilleure façon d'être roi.

III

Il m'est resté de l'exposition de M. Kalvoda et de son groupe d'élèves à Rohatec (*Rohalets*) une singulière impression de fièvre et de moisson, de chaleur et d'allégresse. J'ai pensé au fermier qui se hâte à la fin de l'été d'engranger sur place son grain de l'année. Ici les champs, là la grange. Ici les motifs de toute une saison, là l'exposition. Et une exposition pour des paysans, dans un village grand comme un mouchoir de poche. Bonnes gens, voyez la beauté au milieu de laquelle vous vivez.

Et tout d'abord j'ai été ravi de Rohatec. Nous arrivions de Skalica (*Skalitsa*), où encore les doléances des pauvres âmes, sous la cloche pneumatique madyarisante, nous avaient à nous aussi fait une âme de détresse. Et subitement, la Morava traversée, le soleil lui-même, le grand soleil matinal, faisait une autre impression. Il ne desséchait plus, il caressait. Jamais je n'oublierai notre bain dans la rivière, à l'encontre d'un grand troupeau de vaches compact et lent et d'un plus petit, rapide, de chèvres à la queue leu leu qui la traversaient à gué. La vie au village s'éveillait. Nous rencontrions, entre les maisons blanches à chaume lilas et à soubassement bleu vif ou orange, des enfants tout blancs à l'exception de leur tête, coiffée d'un chapeau fleuri, de leurs pieds et de leurs mains nus. Et le bout de leurs doigts laissait échapper des tableaux de trop vaste dimension pour les bras. D'autres les portaient appuyés contre leur poitrines et les y serraient comme des trésors. Et quand même nous savions fort bien de quoi il retournait, nous leur demandions : « Qu'avez-vous là, mes petits ? » Et ils répondaient majestueusement : « Les tableaux de M. Kalvoda. » Et c'était vraiment un tel accent de con-

viction et d'enthousiasme respectueux, que nous sentions déjà la fermentation du désir artistique dans ces toutes jeunes cervelles.... Ainsi un tout petit village simplet, du jour au lendemain illuminé par le hasard d'une villégiature d'artiste. Tous les gamins qui ne rêvaient que de paître les oies et de crapauder dans la rivière, transformés en petits amateurs. Jeunes et vieux ont pris une haute idée de l'art, ils en ont l'orgueil, ils y aspirent. Ils comprennent la parenté du sentiment primordial qui les pousse à enluminer leur maison, à orner tous leurs objets usuels avec celui qui pousse l'artiste à représenter ce qui l'émeut. Et quelle fierté désormais d'avoir eu une exposition comme une vraie ville ! Et l'on a compris du même coup combien ils sont dignes de respect ces beaux arbres, quelle est la noblesse millénaire de ces toits de chaume, et de quelle poésie sont gorgés les spectacles de tous les jours. Mon pays est beau, puisque des messieurs célèbres viennent de loin le peindre : premier terme de la question qui engendrera demain le second : je peins mon pays parce qu'il est beau ; du même coup le troisième : je ne permettrai jamais à personne de toucher à mon pays, et le quatrième enfin, le terme le plus important de l'initiation esthétique : qui touche à sa beauté touche à mon pays. Si dans cinquante ans il y a encore des toits de chaume à Rohatec, c'est que la petite semence d'amour de la beauté, déposée dans l'âme de ses habitants par l'exposition de 1908, aura germé.... Et après les expériences décisives faites à Worpswede, dans le nord de l'Allemagne, par les peintres, les autorités communales n'ont plus aucun prétexte à faire la guerre au chaume. Il est désormais prouvé que les chaumes imprégnés se comportent à l'égard du feu infiniment mieux que les toitures de tuile et d'ardoise. Sans compter les

autres qualités et agréments du chaume que les Slovaques aujourd'hui contraints à couvrir en tuiles savent assez énumérer. Qu'on imprègne ! Il y a partout une police du feu, ce ne sera pas la surmener que de lui demander de présider à l'opération....

L'exposition remplit deux salles de la maison d'école : M. Kalvoda s'est réservé l'une, l'autre appartient aux élèves de son cours d'été. Chose curieuse, M. Kalvoda, né en Moravie et qui y revient passer ses étés, n'est pas un terrien, c'est un citadin. Il habite Prague, où son renom est grand. Et voici qu'aussitôt ses élèves, pourtant accourus en partie pour ce cours d'été de la région voisine, ont moins d'individualité. Ils suivent plus docilement, je dirai presque plus mot à mot, son exemple. Ils ne cherchent plus ; ils vont se planter à la place toute chaude de sa séance de la veille, ils sont moutonniers. C'est déjà une école, ce n'est plus la liberté des champs ; c'est une congrégation et non plus une confrérie ; ce n'est plus le plein air, c'est l'atelier en plein air ; ce n'est plus l'art poussé des sillons, mais de l'art transplanté. Et je puis même reprocher à ces messieurs et à ces demoiselles d'avoir dans leur salle, tous, les couleurs que l'on voit dans la salle d'en face. Je veux bien que les sites soient les mêmes, mais la vision doit être différente ! On dirait que ces couleurs, ils ne les ont pas cherchées pour leur compte dans la nature, mais qu'ils les ont ramassées toutes faites sur la palette du professeur. N'est-ce pas un inconvénient obligé de toute école ? Non, puisque de l'autre côté de la Morava je ne l'ai pas constaté. Mais Uprka a-t-il bien une école ? En tout cas Cyril Mandel qui fut éveillé à l'art par son exemple ne lui ressemble en rien, si d'autre part M. Frolka à certaines minutes parut son double. Mais c'était quand il le fallait, quand à

Skalica il s'agissait de le remplacer. Nous allons voir bientôt quelle sorte de Van Dyck paysan se sépare aujourd'hui de cette sorte de Rubens agronome, aussi bien que cette séquelle de jeunes gens que nous rencontrerons tout à l'heure à Straznice.

Avec du tempérament on se guérit du reste des maladies infantiles contractées à l'école, et du tempérament, plusieurs des élèves de M. Kalvoda en ont. Mais le plus intéressant de tous, M. Hurka, n'a pas toujours le moyen de s'acheter de la toile. Il est de Prague, où il ne pouvait ni peindre à son gré, ni faire autre chose sérieusement, avant d'avoir rencontré un protecteur en la personne de son maître. Vaudrait-il pas mieux pour tant d'autres qui, à Vienne et à Prague, sont dans le même cas, une chaumière et un bout de champ à Kniezdub ou à Kuzelove comme MM. Frolka et Juro Mandel, et y vivre de rien et y travailler une main dans les sillons, l'autre sur la toile que les sillons leur procureraient ? L'Académie des Beaux-Arts morave en espérance, dont je trouve tous ces messieurs fort préoccupés, puisse-t-elle ne pas diminuer le nombre des Mandel et ne pas augmenter celui des Hurka ! D'autre part aucune académie n'a favorisé l'éclosion d'un génie. Et si génie il y a un jour, comme nous l'espérons, nous sommes bien sûr que la charrue ne l'entravera pas longtemps. La Providence sait toujours fournir à point le hasard heureux qu'il est de l'essence même du génie d'attirer à soi.

Mais il faut revenir à la moisson de M. Kalvoda lui-même. Elle est pleine de soleil ; elle est pleine de vie. Pour cet homme-là on sent que peindre c'est vivre avant que de peindre, c'est s'épanouir soi-même sous couleur de représenter. Et la volupté d'être assis en pleine nature se respire autant que l'amour de l'art dans ses moindres

tableautins, improvisés en un tour de main. Il y a de l'action dans tous. Même les plus grands sont enlevés comme on dit à la balonnette. En deux mois il est du reste loin d'avoir épuisé Rohatec, et rien ne démontre mieux qu'un seul village, ce peut être un monde, ce doit l'être pour un peintre digne de ce nom. Son travail copieux et robuste, irrégulier et hâtif, semble ne pas choisir de motifs et s'accommoder des hasards de l'heure, de l'ombre, de la place où s'asseoir convenablement. J'en ai connu beaucoup de paysagistes et des meilleurs, qui avaient cette nonchalance du choix, imposée par cette crainte de la position malcommode. M. Kalvoda l'a-t-il vraiment ? Je n'en sais rien, et même je le croirais en proie à cette belle fièvre de tout peindre, absolument tout, continuellement, d'après laquelle il arrivait à Ruskin de découvrir le véritable artiste et que j'aime tant rencontrer chez un paysagiste ou un portraitiste. Quoi qu'il en soit, l'impression rapportée de son exposition de Rohatec est toute de fièvre, de sève généreuse et de chaleur. Mais à Kromeriz, le lendemain j'en aurai une autre. c'est que de temps en temps, il se laisse lui aussi un peu dérouter par les modes qui sévissent à Prague. J'ai vu là des van Gogh tout à fait insolites au milieu de sa production courante, parfois d'une si belle saveur et d'une verve si véhémence. En revanche, à Kromeriz même, ses tableaux de neige, comme ses beaux sites forestiers des environs de Kri-voklat, du genre de ceux que j'ai vus exposés au Rudolfinum et à la Galerie moderne de Prague, me semblent constituer le meilleur de son œuvre. Et je n'oublierai pas ces prairies ensoleillées de Rohatec, avec des sentiers roses, et, là-bas, baignés d'ombres bleues, les bosquets de grands arbres au bord de la Morava. Et parfois dans un coup de soleil, sur une palissade, sèche une lessive que

l'on devine de hardes moraves rien qu'à la qualité du rouge-écarlate de certaines taches.

Il y a là aussi ses récentes lithographies, frottaiUées, grattées avec l'éternelle fièvre, pleines d'atmosphère, de rayonnement, et des réverbérations de la nue, et qui donnent une très exacte image de sa peinture, j'entends aussi bien de sa façon de peindre que des motifs de son choix. Car il a comme son compatriote Svabinsky, encore que tout différemment, des façons bien à lui de mettre en place et de couper le motif. Et ces motifs sont le plus souvent prétexte à exécuter de brillantes variations au moyen desquelles le ciel et l'espace, la mobilité des nuages et leurs ombres sur les plans de glèbes et de forêts, sur les lointains de montagnes et de vallées du rude pays de Krivoklat et de la Beraun, finissent par devenir les vrais héros de la composition. En somme des lithographies de coloriste, qui peint encore en dessinant et exprime plus des valeurs que des formes.

WILLIAM RITTER.

(La fin prochainement.)

LA VENGEANCE DE PERRET

NOUVELLE

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE ¹

L'automne tirait à sa fin. Tandis que les vaches paissaient, que leurs sonnailles tintaient dans l'air doux, grimpés au plus haut des échelles les paysans cueillaient les belles pommes rouges, les belles poires jaunes, que l'on couche ensuite sur un lit de foin, au creux des corbeilles tressées d'osier.... Une à une, sans hâte, les feuilles tombaient. Certain matin, un vent aigre emporta les dernières. Après quoi, le ciel fut gris, le lac plombé, l'horizon triste, comme il arrive en novembre. Sur la marge maussade du ciel et des eaux les mouettes piquaient des points blancs. Elles piaillaient laidement. Perchés sur les saules de la rive, les corbeaux répondaient de leur mieux.

Bien qu'il fit froid, le temps était favorable à la pêche, l'eau étant encore tiède à une certaine profondeur. Durant de longues heures, Vincent et Perret tendaient donc leurs filets et battaient les flots de leurs rames pour chasser le poisson craintif vers les mailles serrées. La

¹ Pour la première partie, voir la livraison de décembre 1911.

moustache, les sourcils des pêcheurs étaient blancs de givre. Les bruits, sous la brume, semblaient rabattus sur l'eau... D'un bateau à l'autre, on causait :

— Ah !... c'est le moment de bouger... Le poisson se fait farouche... Encore un coup de bise et il plonge dans les profondeurs... Même Guillaume ne les ferait pas remonter. Ils ont mauvaise volonté, les gaillards...

— Oui ! répondait Vincent. Il y a bien assez longtemps qu'on pêche pour savoir que, quand ils commencent à prendre froid aux pieds, ils ne sont plus tant de bonne humeur... D'ici en là, la saison sera calme, calme...

— Oh !... décembre est encore bel et bon... S'il vient du redoux...

Ces propos, qui font hausser les épaules aux gens distingués, enchantaient les deux hommes. Les ayant dit une fois, ils les répétaient très volontiers une deuxième, une troisième fois.

Le moment venu, à la cadence lente des rames, on regagnait la rive, on tirait les bateaux sur le sable mou, on tournait la clef du cadenas et l'on se séparait :

— Bonsoir !

— Salut !

Les pêcheurs n'en disaient guère davantage. L'eau seule les rendait loquaces. Sur terre, sait-on jamais qui écoute, qui se cache derrière les haies, qui espionne de la fenêtre au rideau sagement tendu ?...

Longtemps, Perret et Vincent avaient eu l'un pour l'autre l'instinctive amitié des bêtes qu'on attelle à la même voiture. Ces bêtes ruent, se mordillent, jouent de la corne ou du sabot, mais s'attristent sitôt qu'on les sépare. Cela jusqu'au jour où Vincent avait dit à Perret :

— Ta femme ? C'est la plus pouëtte du canton...

Cela jusqu'au jour où Vincent avait vendu le brochet monstrueux au roi de Grèce.

« La jalousie, c'est le mal qu'il y a... » aimait à répéter Perret. Sans doute ! De l'abondance du cœur, la bouche parle. Depuis qu'il respirait, Perret était jaloux. Sa nature le voulait ainsi. A l'école, déjà, il avait follement envié les camarades plus intelligents, plus gros, plus riches que lui ; plus tard, au temps des conquêtes, les gars plus hardis, mieux moustachus. Puis il avait rêvé d'une femme belle, grasse, et il en voulait sourdement à ceux que la chance avait favorisés. Logé dans une humble maison, mais propre, jolie, fleurie de géraniums, il jetait des regards de convoitise sur le château de M. Locornu, un beau château tout neuf avec des peintures sur les murailles, un toit plat à la mauresque, des anges en plâtre debout sur les piliers du portail. Pêcheur, il souhaitait devenir capitaine de bateau à vapeur. Privé d'enfants, surtout, il détestait les pères et mères bénis dans leur postérité... Sans doute, au village, Vincent passait pour un fantoche sans consistance, pour un hâbleur, alors que lui, Perret, on le respectait, on le traitait en citoyen sérieux. Faible compensation !... Regarde-t-on à cela quand la jalousie vous coule dans les veines avec le sang, quand les motifs de comparer, de regretter, de désirer, abondent ?

— Je te dis, affirmait Perret à sa femme, derrière les volets clos, que le monde est mal fabriqué... Tous ceux qui devraient être en haut sont en bas, et réciproquement... C'est à recommencer !

Parfois, quand il pêchait seul, Perret avait soudain froid, froid dans les os, froid plus profond encore, comme si son sang fût devenu aigre, mauvais. Pâle de jalousie, il regardait, là-bas, la maison de Vincent. Et il essayait de

se raisonner : ce Vincent, à tout prendre, quand il n'avait pas bu, n'était pas un méchant homme... Était-il nécessaire de le haïr en secret ?... Les deux maisonnettes posées sur le rivage, au bord des prés, semblaient, vues du lac, deux sœurs unies par la solitude... Perret, dont la femme était silencieuse, avait pris l'habitude de tasser ses impressions en lui-même : son esprit s'était replié ; il se sentait souvent laidement surnois, pensant d'une manière, agissant d'une autre. Or, est-il bien de détester l'homme avec lequel on rame, cause, rit, affronte les vagues ?

Ce sentiment ne durait pas. « Pour peu qu'on réfléchisse, ruminait Perret, ce Vincent n'est qu'un égoïste. Il est encore plus surnois que moi. Quand il se promène devant notre jardin, un enfant sur chaque épaule, deux autres dans les talons, c'est pour embêter ma femme, uniquement, pour me narguer, parce qu'il sait que chez nous on aime les gosses et qu'on n'en a point !... C'est un truc de canaille, ça !... Le soir, autour de la table, après la soupe, ils rient, ils chantent, ils s'amuse et ils ouvrent les fenêtres exprès pour qu'on entende tout ce beau tapage... C'est joli ! Donner des regrets à des gens qui vivent seuls !... »

Dans sa barque, très loin de la rive, Perret s'exaspérait. Une sourde mélancolie envahissait son cœur. Que serait sa vie de demain ?... Lentement, il vieillirait, il se courberait, ses bras perdraient leur force... Et sa femme aussi vieillirait, prendrait une voix plus aigre, des manies plus agaçantes... Que se diraient-ils au long des jours interminables ?... Car où est le plaisir de la vie quand on ne peut plus ramer, lancer les filets, assommer les brochets en révolte, et mettre le cap sur Ouchy, et boire, et rentrer sous la nuit étoilée, la tête pleine de rêves fous ?...

La mort, un jour, frapperait à la porte. Qui partirait le premier?... Et après?... En quelles mains indifférentes tomberaient la maison, le jardinet, les filets, la barque aux flancs arrondis?... Perret ne se connaissait guère qu'un cousin, un paysan de Cressy, gros gaillard sans idées, hostile au lac, aux vagues, au doux clapotis de la quille sur l'eau bleue.

Non, l'avenir n'était pas gai. A quoi bon se lever à quatre heures du matin, braver les orages, tirer le poisson hors de l'eau?... Coquin de Vincent !... Quand on a sept enfants, on sait au moins pour quoi et pour qui on travaille...

Les yeux de Perret se tournaient alors vers Lausanne. Les deux pêcheurs s'y rendaient encore, deux fois la semaine, comme de vieux amis. Seulement, voilà, tandis que Perret vendait ses poissons au petit hôtel de la *Balance*, à des particuliers sans générosité, Vincent allait montrer sa trogne enluminée dans les *palaces* aux mille colonnes. Chacun le connaissait. On aimait à lui faire conter son entrevue avec le roi de Grèce. Vincent devenait un personnage.

Une haine franche, avouée, est déjà lourde à porter. Mais une haine cachée, mitigée de souvenirs amicaux, une jalousie qui n'ose se découvrir et qui passe d'un regard sournois, d'une pensée mauvaise, à un mot de grosse plaisanterie, fatigue encore plus son homme.

Penché sur l'eau comme pour voir le sable du fond, Perret s'efforçait de penser à des choses gaies. Sous ces flois paisibles, verdâtres, mystérieux, la veuve du brochet monstre nageait sans doute à la poursuite de quelque menu fretin. Que ne cherchait-elle la mort qui avait ravi son compagnon !... Les filets étaient là, tendus, habilement descendus entre deux eaux, prêts à la recevoir... Et

les belles truites, les feras à dos gris, qu'attendaient-elles ?... Pourquoi donc, depuis quelques mois, Vincent capturait-il tous les gros « morceaux ? »... Usait-il d'un miroir, d'une nacre fascinatrice pour attirer les poissons dans ses filets antédiluviens ?... Où était donc l'étoile qui veillait sur ce rival, qui lui octroyait une belle femme, sept enfants, une splendide insouciance, des prises miraculeuses ?...

— Sapristi !... gémissait Perret, toujours penché sur l'eau sans couleur. Je n'ose bientôt plus lever mes engins.... Des sardines, des lottes longues comme le doigt, des truites de quinze jours, des perchettes de trente grammes, c'est tout ce que je ramène !... Ça devient dégoûtant !...

La coupe d'amertume était pleine. Perret cracha dans l'eau. Puis il alluma sa pipe. Et il sentit que la haine le mordait plus fort au cœur.

* * *

Certain samedi de décembre, il y eut, à Saint-Chax, l'annuelle réunion des pêcheurs.

Cette réunion commençait toujours par une partie sérieuse, grave même, où l'on parlait cotisations, décès de sociétaires, radiations de membres insolvables. Après quoi l'on réclamait âprement le droit de traquer la féra, jusqu'à destruction totale, en tous temps et en tous lieux. On se plaignait ensuite, en termes aussi véhéments que traditionnels, des pêcheurs savoyards coupables de s'attaquer aux poissons helvétiques sans distinction de sexe ni d'âge.... Enfin, dans le brouhaha, le « rapport de caisse » : *Au 30 octobre 1910, la fortune de la société se montait à 327 francs....* La seconde

partie de la séance valait beaucoup mieux que la première. Elle consistait en un banquet prolongé en beuveries joyeuses.

Cette année encore, Perret, Vincent et le grand Bacchus se rendirent à Saint-Chax. Après leur course sous le brouillard, ils furent heureux de se trouver brusquement dans une salle surchauffée, emplie de fumée, de rires, d'odeurs amicales. Perret s'assit à l'écart, près des vieux. Il aimait les taciturnes qui écoutent. Et puis ces vieux, tous, buvaient la goutte. Or les « gouttiers » aiment à se mettre ensemble, à déguster lentement leur boisson favorite, à courtes rasades, au lieu de se jeter le liquide « en bas le cou » comme ceux qui boivent le petit vin blanc.

— Là-bas, fit un des vieux à mi-voix, n'est-ce pas Vincent, celui qui a vendu ce brochet au roi de Grèce ?

— Oui !... répondit Perret. Depuis l'article qui a paru sur les journaux, on n'ose plus l'approcher.... Il ne parle pas à tout le monde, le monsieur !

— L'a-t-il seulement pris, ce brochet ?... poursuivit un autre vieux, sceptique. En somme, personne ne l'a vu....

— Sur que c'est une histoire inventée... affirma nettement Perret. En tout cas, à moi, son brochet, il ne me l'a pas montré.... Pour être blagueur et menteur, il n'y en a point à ce Vincent !

— Est-ce vrai, reprit le premier vieux aux traits malins, qu'il fournit Beau-Rivage, qu'il y vend tout son poisson depuis la plus belle féra jusqu'au plus crouille des vengerons ?...

Perret ne répondit rien, car il étouffait d'entendre parler de Vincent comme on parle d'un homme arrivé, à voix contenue et rancunière.

Après le banquet, les groupes s'attardèrent dans les « établissements. » A quoi bon se hâter de retourner à la vie grise ?... Pour la dixième fois, au moins, Vincent contait son aventure. Le roi de Grèce ?... Il lui avait serré la main, le plus démocratiquement du monde.... Fier ?... Pas plus !... Et pas tant grand ni tant gros.... La jalousie allumait des flammes étranges dans les yeux des auditeurs. On se chamaillait, maintenant. Des voix rauques lançaient des blasphèmes, des arguments d'une concision lapidaire ; des poings retombaient sur les tables ; des verres gisaient renversés ; du vin coulait.... Et des hommes taillés en hercule se levaient lourdement, provoquant l'adversaire. Déjà ce bambocheur de Vincent et Billotte, un batailleur émérite, se crachaient dans les mains et retroussaient leurs manches :

— Fais voire la moitié du chemin !...

— Gare !... dis un bout de prière....

Vivement, se glissant entre les tables, Perret s'éclipsa. Près de la porte, pourtant, en une attitude de fouine apeurée, il se retourna. Il vit Vincent, debout, magnifique, qui dessinait un moulinet terrible, au-dessus de son crâne plat, avec une corde saisie sur une table.... Et tout d'un coup, un bruit sinistre, la nuit noire dans laquelle les taches rouges des cigares allumés semblaient des yeux de loup à l'affût.... Lancée comme un lazzo, la corde avait atteint et brisé la lampe... Perret, prudent, s'éloigna, car il vaut mieux prendre le large que de demeurer bêtement dans les lieux où l'on casse du verre. Sait-on jamais exactement qui paiera ?...

Le lendemain, Perret apprit par la rumeur publique que la rixe s'était terminée sur un pré. Accablé sous le nombre, Vincent, après une héroïque résistance, s'était

retiré avec la figure en piètre état. Un adversaire avait perdu six dents dans la bagarre.

— Je l'ai aperçu dans sa remise, le beau Vincent, répétait sans fin la femme de Perret.... Il a un œil au beurre noir et le nez tout pelé.... C'est bien fait !

Cette nouvelle surprit agréablement Perret. Et quand il revit son camarade, avec un tact exquis il s'abstint de toute allusion déplaisante. Il n'eut qu'une phrase, qu'il dit sentencieusement une fois, deux fois, trois fois, à intervalles savamment calculés :

— Il paraît que tu en as joliment abimé un.... Gare !... Veille-toi !... Ces gaillards de Saint-Chax sont capables de tout.... Une vengeance.... c'est si facile !...

Ainsi parlait Perret. Et il savait pourquoi, étant sournois et malin.

— Je ne crains personne !... ripostait Vincent avec violence. Personne !... Pas même le diable !

. . .

Au village de Barance, à Noël et à Pâques chacun se rend à l'église. On chante. On se lève pendant les prières. On écoute le commencement du sermon. On sommeille ensuite. On se réveille quand la voix se tait. Puis les enfants sortent et les grandes personnes communient. Cela s'est toujours fait, et il n'y a vraiment aucune raison quelconque pour rompre avec la tradition. Bottuz, le boulanger qui rosse sa femme, est à sa place, devant la chaire, et il chante le ténor. Auguste Bertrand, qui a eu des histoires avec l'épouse de Maurullaz, est assis sur le grand banc latéral et il chante la basse...

Comme les autres, Perret, Vincent et Bacchus, quand se levaient les matins de Pâques et de Noël, obéissaient

à l'appel de la cloche. Le voisinage de l'eau, le bruit des vagues sur la grève, le sifflement des vents jettent les âmes dans une certaine mysticité. A force d'être penché sur l'onde traîtresse qui désire vous engloutir, sur les profondeurs glauques ou noirâtres, on songe à la mort. Un peu de gravité se pose tout au fond de l'esprit.... Cette mort, on la redoute, car il est très doux de boire, de sacrer, de gonfler ses biceps, de se frapper sur la poitrine d'un poing noueux pour entendre comme ça sonne clair.... Quand on vit, on sait au moins où on en est, ce qu'on a, et que le vin coûte huitante centimes le litre.... Après?... On raconte bien des choses, des choses terribles.... Est-ce vrai?... N'est-ce pas vrai?... Perret et Vincent l'ignoraient absolument. Mais, à tout prendre, le mieux est encore de mettre les chances de son côté. Pourquoi n'irait-on pas, dans cette intention, deux fois l'an, joindre des mains calleuses sous les voûtes calmes d'une église.... Surtout quand le pasteur, amateur de truites, est un bon client.

La veille de Noël, il faisait froid. Les routes blanches criaient sous la morsure des semelles cloutées. A la tombée de la nuit, l'église perchée sur la colline s'illumina comme un château de légende et de partout l'on vit des mères bien peignées, des pères très gauches en leurs habits du dimanche hâtivement revêtus, des groupes d'enfants excités, se diriger vers le temple. Une grande joie descendait sur la terre... Les touffes de gui, dans les pommiers, les feuilles de houx, dans les haies encapuchonnées de neige, brillaient de leur mieux, presque autant que le ruisseau gelé.... Et Ulysse, le domestique du syndic, chassait de l'abreuvoir les grosses vaches jaunes avant qu'elles eussent fini de boire, car lui aussi voulait contempler « l'arbre. »

Debout derrière une fenêtre défendue par un épais rideau, Perret regarda longtemps les époux Vincent s'éloigner par le sentier mal tracé. Le père marchait en tête, son dernier né, un gros enfant de deux ans, sur une épaule. Il marchait à grands pas, enfonçant dans la neige jusqu'aux chevilles, suivi de sa femme en chapeau violet, des six enfants qui complétaient la famille, tous à la queue leu leu, nettement découpés sur la blancheur des prés, tous taillés sur le même modèle, tous vêtus du même drap brun. Comme chaque enfant avait droit à deux oranges, c'étaient donc quatorze oranges qui s'aligneraient ce soir sur la table des Vincent !

Perret serra les poings. La solitude lui parut atroce. Depuis trois jours, sa femme avait mal aux dents. Elle gémissait, bougonnait, boudait, un mouchoir blanc noué sous le menton, un œil tiré de côté par l'enflure. Soudain, avec l'acuité d'une piqure, le mot de Vincent s'imposa :

— Ta femme... la plus pouëtte du canton....

Après tout c'était peut-être vrai ?... Elle louchait. Elle se dandinait en marchant, comme un canard pressé.... Et puis pourquoi ne lui avait-elle pas donné d'enfants ?...

Sitôt que la tribu des Vincent se fut effacée derrière le bois, Perret s'éclipsa doucement du côté du lac. Et il pensait tout le temps :

— Ah !... tu te crois de m'insulter !... Tu causes au roi de Grèce !... Tu voles aux camarades la bonne clientèle !... Tu te vantes d'avoir les meilleurs filets du lac !... Tu crèves d'orgueil !... On verra de quelle voix tu chanteras demain soir....

Il ne faisait plus jour, mais la nuit n'était pas encore tombée.... Perret, un instant, disparut derrière les saules penchés sur l'eau. D'une cachette, il tira une canne à

pêche si longue que, posée sur la barque, elle la dépassait en avant et en arrière. Avant de démarrer, Perret tourna la tête : il lui semblait qu'un doigt le touchait à l'épaule. Puis, le buste ployé, les bras tendus, il tira sur les rames, avec une volonté furieuse. Très vite, il fut loin de la rive, parmi le gris de la brume, sur le gris de l'eau.... Tendres comme un appel, incroyablement lointaines et douces, les cloches de Lausanne, les cloches de la veille de Noël, s'étaient mises à sonner. Leur chant semblait monter du fond de l'eau, venir de quelque ville profonde bâtie dans le royaume des algues pour appeler les laides ténèbres à la repentance... Craintif, halluciné, Perret se tassa au fond de sa barque. Quelles étaient ces ombres qui le frôlaient, qui frappaient la nuit de leurs ailes déployées ?... Un cri plaintif, aigre, le rassura. Il jura :

— Sacrées mouettes !...

Les cloches sonnaient toujours. En leur mystérieux langage elles disaient : « Perret !... Que médites-tu ?... Ecoute, ne mets point de secret entre les hommes et toi.... Les secrets tourmentent, usent, affolent.... C'est comme un peu de mort que l'on porte en soi.... Reviens.... Attache ton bateau près de celui de Vincent.... Et oublie ton projet.... »

Hostile, Perret repoussa cette voix. Découragées, les cloches se turent.... Là-bas, au-dessus du village, les fenêtres éclairées de l'église mettaient un peu de rose dans le trou noir de la nuit.

Alors, frottant une allumette, Perret inspecta la surface de l'eau.... Rien.... Il recommença, en vain, et ailleurs encore, et il virait de ci de là, passionné, froidement têtue. C'était pourtant bien là que Vincent tendait ses filets. Mais le diable, sous cette nuit qui s'épaississait, c'était de trouver la place exacte, de suivre le grand cercle des-

siné par les bouchons de liège.... Le bruit des rames, fouettant l'eau, était formidable, et comme impie dans le silence auguste.... Minutieux, méthodique, Perret hanta tous les parages où son rival opérait, plongeant souvent sa longue perche dans l'eau morte, tâtant, sollicitant l'obstacle....

— Nom de sort !...

Un grognement prolongea ce juron. De nouveau, une flamme d'allumette jeta sur les flots sa pauvre lueur dansante. Alors Perret rit, d'un rire assez laid qui sortait mal entre les lèvres serrées. Et puis, plus un mouvement, plus un mot, rien que le doux clapotis de l'eau contre la quille de la barque. Peut-être l'homme réfléchissait-il encore, hésitait-il ?... Pourtant, ce qu'il avait décidé devait être accompli. Quand on a mûri un projet, on profite de l'occasion....

Vivement, Perret saisit une serpette au tranchant fraîchement aiguisé ; il l'attacha à l'extrémité de la perche ; il plongea cette perche dans l'eau avec une joie sauvage, la lançant comme un harpon jusqu'à ce qu'elle se fût heurtée à la résistance souple du filet.... Alors sabrer les mailles, entailler de haut en bas, de gauche à droite, agiter la serpette dans le réseau serré, attaquer les points sensibles, s'y acharner, revenir à la charge afin de mieux trancher les fils mouillés, quelle volupté !... Un coup de rame, et recommencer plus loin !... Inquiets, les bouchons, à la surface, sautillaient, dansaient sur l'eau frémissante.... Et Perret travaillait toujours. Encore un coup ici, un coup là, une estafilade, une entaille circulaire, et pim !... et pan !... Ah !... tu vends des brochets au roi de Grèce !... Ah ! ma femme est la plus pouëtte du canton ! Tu vends ta marchandise à Beau-Rivage !... Tu te paies une nichée de sept enfants ! Tiens, attrape ça, et encore

ça, et celle-là, et encore une autre, et cette « fauchée » en travers, et cette « secouée » en zigzag pour les quatorze oranges de l'arbre de Noël !

Quand Perret cessa de besogner, quand il eut, par un maître coup de serpette, mis le point final à son œuvre d'extermination, des gouttes de sueur roulaient de son front, le long des joues, jusque dans sa barbe épaisse. Et il poussa un soupir qui l'étonna comme si quelqu'un d'autre l'avait exhalé. Était-ce bien lui, en effet, qui venait de « manier » la serpette ?...

A force de rames, Perret fuyait le lieu de son exploit. Mais il avait beau s'en éloigner vivement, il sentait bien que le souvenir de cette heure forte le suivrait dans la vie comme un fantôme, que ce souvenir il faudrait s'appliquer à le tuer, à l'enterrer profond, à rouler dessus la pierre du silence. Il se raisonnait :

« Après tout, c'est une farce !... Des filets, on trouve à en acheter.... Vincent accusera ceux de Saint-Chax.... Par-di... c'est une farce, une mauvaise farce, mais une farce !... On a bien le droit de s'amuser de temps en temps.... Il va bien aux arbres de Noël, lui ! »

Rassuré, à coups de rames prudents, maintenant, Perret longeait la rive. Aucune lumière ne brillait chez les Vincent.... Sans se hâter, il tira la barque sur le sable. Ici, la grosse pierre dans laquelle est scellé l'anneau, ici l'amarre, ici le cadenas.... Un tour de clef et la clef jetée dans une poche profonde. Sans impatience, de ses doigts gourds, le pêcheur dénoua la ficelle qui s'enroulait autour du manche de la serpette. Tout marchait à souhait ; cependant, comme Perret s'éloignait dans les ténèbres, pour aller cacher la perche chez lui, au fond de la remise, des roseaux s'écartèrent violemment. L'homme sursauta. Son regard, agrandi d'épouvante, chercha à

percer la nuit. Une forme blanche, un chien de chasse en maraude, peut-être, glissa le long des saules, sauta le ruisseau, grogna, disparut.

— D'où viens-tu?... questionna la femme, maussade, quand son mari poussa la porte de la cuisine.

— Moi?... J'étais à la remise.... Je préparais les amorces pour demain soir....

La femme ne répondit rien. Une idée, alors, s'empara de Perret. Il fallait se hâter, gagner le village, acheter à l'épicerie un paquet de tabac, entrer dans la salle d'auberge, se montrer, quoi !...

— Je vais au village....

Sans autre explication, le pêcheur sortit de la cuisine, son bonnet enfoncé jusqu'aux oreilles. Comme il suivait le sentier qui longe la rivière, un bruit de voix le chassa parmi les roseaux, derrière les broussailles. Les Vincent regagnaient déjà leur domicile. Retenant son souffle, Perret regarda défiler les ombres grandes et petites. Le père Vincent disait :

— Je me souviens du temps où on passait par là avec son orange dans sa poche, toute une bande, Perret, Bacchus, Tardy... les vieux d'à présent, quoi !... On donnait des coups de pied dans la porte de la mère Panchaud, on détachait ses deux chèvres, on cailloutait les isolateurs des poteaux de télégraphe... Oui !... on était de fiers gredins !...

Tapi derrière un églantier, Perret songea :

« Ma foi, ça n'a pas changé !... »

. . .

C'était Noël. L'aube terne trouva les maisons, les carrefours, les arbres à leur place, les cours bien balayées.... Les vaches avaient été boire au bassin de la

fontaine, et puis elles étaient rentrées à l'étable, lentes, chassant dans l'air bleu du matin, par leurs naseaux humides, la buée de leur lourde respiration.... Des hommes se lavaient la poitrine et les bras à grande eau avant de mettre leurs beaux habits.... Et le soleil montait dans le ciel clair, jetant les flèches de ses rayons aux coqs des clochers, à la glace des ruisseaux gelés, aux vitres des maisons chaudes.... Soudain, la cloche appela.

Et Perret comprit que pour bien des raisons il fallait obéir à cet appel. D'abord, il était prudent de faire comme on avait toujours fait. Et puis il n'était pas mauvais de se blanchir par un acte de dévotion, par une visite à l'édifice où Dieu vit. Franchir le seuil sacré, regarder quelques instants au fond de son chapeau, chanter un cantique à la gloire de l'Eternel, c'est se réhabiliter, se donner confiance en soi-même, transformer les canaileries de sa vie en peccadilles minuscules.

Voilà pourquoi, sur le chemin montant, Perret marchait gravement. Tout en suivant sa femme, revêtue d'une robe violette dont l'étoffe raide bouffait, Perret se disait, non sans orgueil :

« Quand elle veut, elle a bel et bien bonne façon!... Elle a les épaules larges, des cheveux à revendre... Ah!... la plus pouëtte du canton!... Rosse de Vincent!... Enfin, tu as eu ton affaire! »

Tout au haut du clocher, balancées parmi les poutres entre-croisées, les cloches sonnaient à la volée et l'on voyait tantôt leur dos lisse, tantôt leur bouche bien ouverte où le battant s'agitait comme une langue goulue.

Le cimetière entourait l'église. Au-dessus du village, loin des querelles, des rivalités, des auberges, des foires, des fumiers, on avait logé les morts et Dieu. Il semblait bien, tant ils étaient paisibles sous leurs croix, sous leurs

pierres, que les morts ne s'en plaignaient pas.... Ces tombes, Perret les regarda. Gravé sur le granit, en lettres d'or, il lut : *Heureux les débonnaires....* Ces mots, le pêcheur les repoussa. Dieu n'a-t-il pas dit aussi dans son Ancien-Testament : *Œil pour œil et dent pour dent ?..* C'est ça, la bonne doctrine, celle qui est valable pour la vie. L'autre, c'est la doctrine des cimetières.

Donc, vêtu de noir, tout le village gravissait le chemin montant.

Assis, très calme, sur un banc de côté, Perret examinait tous ceux qui entraient. Et pour se donner du courage, il s'attachait aux moindres : Berroud avait beau porter haut sa grosse tête rouge, on l'avait ramené chez lui en brouette au soir de la fête de l'Indépendance; Bacchus voyait les singes et pourtant, tout à l'heure, il chanterait du haut de la tribune avec l'Helvétienne : *Gloire à Jésus notre frère...*; le syndic et le régent, cousins germain, vivaient à couteaux tirés et leurs femmes, avant-hier encore, se montraient le poing par-dessus la haie de leurs jardins; Verdier en était à son second divorce, et pour quelles raisons, on le savait bien !.... Pittalaz versait de l'eau dans son lait, trompait même les juifs aux foires, mettait des boutons dans le sac de la collecte des incurables; quant à Brissonnet, il fréquentait sa servante... Ah ! du joli monde !... du joli monde !... En comparaison, qu'était-ce que distribuer quelques coups de serpette au travers des mailles d'un vieux filet cent fois raccommodé ?... Et celui-là qui s'avancait pesamment, que valait-il ?... Devant les joues intègres et bien rasées du municipal Verdonnet, l'esprit critique de Perret fit faillite; devant cet homme-là, vraiment, il fallait s'incliner, comme il fallait s'incliner aussi devant sa fille, M^{me} Noémie, l'ange du village.

« C'est des gens qui ne sont pas normaux », songea sobrement Perret.

Et voici que Vincent entra à son tour, en compagnie de sa femme plus frisée, plus plantureuse que jamais; il marchait à pas lents, métamorphosé par la majesté du lieu, les lèvres gravement serrées, ne sachant trop que faire de ses énormes mains noircies par le soleil et les pluies.

« Il n'a pas tant bonne façon!... » se dit derechef Perret.

Il eut envie de rire en pensant à la surprise que l'eau cachait encore si bien; par les yeux de l'imagination, il vit les filets troués, tailladés, éventrés, abîmés.... Puis il se leva respectueusement pour la prière. Puis il se rassit et chanta: *Comme un cerf altéré brâme...* Puis il croisa les bras sur sa poitrine bombée, regardant la chaire où M. Pattuz, debout, disait sur un ton de tendre profondeur:

— Mes frères...

Perret trouva à ces simples mots une ironie extraordinaire. On lui prêchait l'amour, la bonté. Sans doute! Mais que les autres commencent!... Il lui prenait des distractions. Puis il écoutait de nouveau la voix lointaine: *Dieu nous a parlé en divers temps et en diverses manières...* Dieu?... Le syndic de Bornier n'y croit pas, lui, et il s'en vante, et ses affaires prospèrent. Et pourtant, d'autre part, on est des hommes et non des animaux. Il a bien fallu créer le monde, l'organiser, mettre l'eau d'un côté, la terre de l'autre, éteindre le feu central, suspendre le soleil, semer les étoiles au ciel. Renonçant à comprendre, Perret ferma les yeux... Quand il les ouvrit à nouveau, son regard tomba sur la table de communion. Et il se dit:

« Ma foi, si Vincent communie, je suis obligé de

marcher aussi... Ce n'est pas le moment de donner l'impression qu'on n'a pas le droit de communier... »

Quand le moment fut venu, le pasteur conseilla à ceux qui n'avaient pas l'intention de participer à la cène de se retirer en bon ordre. Des enfants, une grand'mère un peu indisposée par la chaleur du poêle, trois hommes sortirent. Les autres demeurèrent à leurs places. C'était la coutume.

Le pasteur lut des pages qui parurent infiniment longues à Perret. Il recommandait à chacun de s'examiner sérieusement. Puis il annonça quelques instants de prière muette dans laquelle chacun présenterait à Dieu sa requête. La voix se tut. Un silence angoissant descendit des voûtes sur toutes les têtes inclinées. Maladroit, Perret joignit les mains, les sépara, les joignit à nouveau, plongea son buste en avant, tant qu'il disparut derrière le dossier d'un banc et ne vit plus que le plancher. Il se sentit alors plus lourd qu'une pierre au fond de l'eau, incapable de quitter le sol de la terre, de confier à Dieu l'un quelconque de ses secrets. A quoi bon se faire mal juger?... Il serait toujours assez tôt d'expliquer les choses au dernier jour. Patient, Perret dénombra les empreintes de clous sur le plancher. La forme de deux semelles s'y dessinait nettement, mais l'une de ces semelles montrait les marques de trente-deux clous, l'autre de trente et un, de quoi l'homme en prière conclut que l'un des clous avait déserté son poste.... Le pasteur reprit enfin sa lecture.

Le hasard voulut que Vincent, pendant le défilé de la communion, fût devant Perret. Les deux hommes avançaient lentement, recueillis.

— *Surmontez le mal par le bien!*... dit le pasteur à Vincent.

Et à Perret :

— *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait...*

Perret s'inclina.

Quand le défilé devant la table sainte fut achevé, chacun regagna sa place. Soulagée d'un grand poids, l'assemblée chanta vigoureusement. Puis on sortit. Un pâle soleil, mal dégagé des brumes, éclairait la terre gelée. On s'accostait. On se tendait la main :

— Ça va bien?...

— Pas mal... Et vous?

Vincent dit à Perret :

— Salut!... Qu'est-ce que tu racontes de bon?

Perret, tourné vers l'horizon brumeux et froid, répondit :

— Oh!... pas grand'chose... Cette fois, c'est l'hiver...

— Tu lèves tes filets, ce soir?...

— Non, pas ce soir... J'ai du monde à voir au village...

Au revoir!

Et Perret s'éloigna, le dos rond, les poings au fond des poches.

BENJAMIN VALLOTTON.



LA CHINOISERIE

AU XVII^e SIÈCLE ET AU XVIII^e

L'Orient, pays de rêve et de légende, d'où viennent l'or, l'ivoire, la soie, les parfums, les aromates, les épices, les cultes mystérieux et les voluptés étranges, exerça toujours un puissant attrait sur les peuples de l'Europe. Est-ce parce que nos lointains ancêtres, il y a des milliers d'années, l'ont quitté pour le triste Occident ? il semble qu'il soit toujours pour nous comme un paradis perdu. Pour le vénérer, l'imagination populaire le revêt de formes diverses : l'antiquité avait son Bacchus indien et le christianisme ses rois mages.

Les objets d'Orient furent de tous temps recherchés. Aujourd'hui, si vulgaires qu'ils soient devenus, ils gardent encore du charme à nos yeux. Il semble même que le goût que nous en avons n'ait jamais été plus vif. La mode, une fois encore, est à la Chine, au Japon, à la Perse. Aussi recherchons-nous avec passion les turqueries ou les chinoiseries de nos ancêtres : ce rafraîchissoir de tôle peinte et qui est orné de guirlandes Louis XV vous plaît assurément ; mais celui-là, qui a des Chinois, vous plaît davantage.

C'est pourquoi le Musée des Arts décoratifs, toujours diligent à flatter les manies artistiques du jour, a organisé cette année une exposition de la turquerie au XVIII^e siècle, tout de même que l'an dernier il en avait organisé une du « goût chinois au XVIII^e siècle. » Cette dernière fut de beaucoup la plus importante et la plus intéressante. En effet, c'est la Chine surtout qui, au cours des deux avant-derniers siècles, a enchanté les artistes et les collectionneurs. Il n'est, pour s'en convaincre, que de lire deux ouvrages récents sur ce sujet : la thèse de M^{lle} Belevitch-Stankevitch sur *Le goût chinois sous le règne de Louis XIV* et le livre de M. Cordier sur *La Chine en France au XVIII^e siècle*.

* * *

Les Chinois étaient déjà vaguement connus dans l'antiquité. Ptolémée parle du pays de la soie, la Sérique. On trouve mention dans les annales chinoises d'une ambassade envoyée par le roi An-toun, dans lequel on a voulu, avec quelque complaisance, reconnaître l'un des Antonins. Au moyen âge, ces vagues relations qui existaient entre la Chine et l'Europe furent continuées par les Arabes. Par les mers du sud de l'Asie et l'Égypte, ils apportaient au monde méditerranéen des tissus de soie et des porcelaines. On en trouve parmi les objets envoyés en présents aux souverains d'Europe par les sultans d'Égypte ; et la collection Grandidier possède un brûle-parfums de porcelaine blanche qui appartient, dit-on, au célèbre voyageur vénitien Marco Polo. Ce fut lui, en effet, qui, à la fin du XIII^e siècle, après avoir parcouru l'Asie centrale et l'orientale pendant dix-sept ans, les fit enfin connaître à l'Europe avec quelque détail dans son *Livre des merveilles*.

Toutefois, ce ne fut guère qu'à la fin du xv^e siècle, quand les Portugais eurent découvert le cap de Bonne-Espérance, que les relations entre la Chine et l'Europe s'établirent avec quelque constance, et que les objets chinois devinrent usuels en Occident. Déjà la chinoiserie amusait les femmes élégantes et les hommes à la mode. On trouve dans l'Inventaire de Gabrielle d'Estrées « un pavillon en taffetas de la Chine où il y a de toutes sortes d'oiseaux et d'animaux représentés. » Et, dans l'*Ile des Hermaphrodites*, ce pamphlet contre la cour d'Henri III, est décrite une chambre « faite à l'imitation de celle du roi de la Chine, qui est en son palais. » Herroard, médecin de la cour de France, dit dans son *Journal* que Louise de Coligny, princesse d'Orange, veuve de Guillaume le Taciturne, apporta de Hollande au jeune dauphin, au futur Louis XIII, « des ouvrages de la Chine, à savoir un parquet de bois peint et doré par dedans, peint des feuillages, arbres et oiseaux du pays sur de la toile qui liait les ais de demi-pied. » A la jeune princesse de France, Henriette, plus tard femme de Charles I^{er}, elle fit en même temps présent de « vaisselle tissée de jonc et crépie par le dedans de laque comme cire d'Espagne. »

* * *

Sous Louis XIII, le goût des chinoiseries commence de se répandre et de se vulgariser. Des marchands portugais en vendent à la foire Saint-Germain. Et Scarron s'écrit en son jargon :

Menez-moi chez les Portugais,
Nous y verrons à peu de frais
Les marchandises de la Chine.

Nous y verrons de l'ambre gris,
De beaux ouvrages en vernis,
Et de la porcelaine fine
De cette contrée divine,
Ou plutôt de ce paradis !

Mon Dieu, oui, Racine avait raison : ce Scarron écrivait comme un fiacre. Et je ne sais s'il était payé par les Portugais pour chanter leur pacotille. Mais, en vérité, voilà qui ressemble fort aux vers qu'on lit parfois dans les journaux et qui célèbrent le savon du Congo !

Ce fut surtout sous Mazarin que le goût chinois devint général. Lui-même donna l'exemple. Cet Italien fastueux, qui entassait toutes les richesses dans les coffres de son palais, devait aimer les merveilles étranges de l'Extrême-Orient. Il y avait dans sa collection, dit la Grande Mademoiselle, « tout ce qu'il y a de joli qui vient de la Chine. » Il tenta de faire partager son goût aux personnes de son entourage, et à la reine tout d'abord. Les femmes amoureuses inclinent naturellement aux penchants de ceux qu'elles aiment ; Anne d'Autriche prit de Mazarin la manie des bibelots chinois. Elle s'attacha avec prédilection aux objets de filigrane. Parmi les splendeurs de Vaux, le surintendant Fouquet comptait sept fauteuils « en pluche de la Chine. » Je ne sais ce que pouvait être cette « pluche », mais il fallait qu'elle fût rare et précieuse pour qu'on n'en couvrit que sept fauteuils ! Quant à la Grande Mademoiselle, elle donna dans le goût chinois, comme en tout, avec ardeur. Si bien que Lauzun, brouillé avec elle, et voulant faire les frais d'une réconciliation, ne trouva pas de meilleur présent propitiatoire qu'une cargaison d'objets de la Chine, qu'il lui expédia d'Angleterre. Elle les refusa par dignité, mais ce ne fut pas sans regrets.



Louis XIV, élevé parmi ces curiosités de la Chine, leur conserva toujours de l'amitié. On le vit bien quand il fit construire Versailles. Les étoffes et les meubles chinois y abondaient, et jusque dans les appartements mêmes du roi. La Fontaine nous le rappelle dans *Psyché* : « Entre autres beautés, ils s'arrêtèrent longtemps à considérer le lit, la tapisserie et les sièges dont on a meublé la chambre du roi : c'est un tissu de la Chine, plein de figures qui contiennent toute la religion de ce pays-là. »

On sert peut-être plus sûrement sa patrie en lui donnant un musée qu'une province. Mais Louis XIV croyait avoir mieux à faire en ce monde que des collections de chinoiseries. Les véritables amateurs de la famille royale furent le Grand Dauphin et Monsieur, frère du roi. Ils réalisent admirablement les deux types les plus fréquents de collectionneurs : celui-là érudit, maniaque, haïssant le monde, aimant les belles choses pour elles-mêmes et pour soi ; celui-ci élégant, frivole, mondain, cédant plus à l'entraînement de la mode qu'à celui d'un goût véritable, recherchant l'effet, voulant qu'on l'admire, et se parant d'un bel objet comme d'une manchette de dentelle ou d'un chapeau à plumes. Le véritable amateur, c'était bien le premier. « Son appartement, dit Félibien, présentait un amas de ce qu'on peut souhaiter de plus beau et de plus exquis. » Et Donneau de Vizé ajoute : « Les Indes (par quoi il entend plutôt la Chine) étaient plus dans ce cabinet que dans les Indes mêmes. »

On peut croire, au contraire, que chez Monsieur il n'y avait pas d'« amas », et que les œuvres d'art y étaient rangées en bel ordre. Nous savons que son cabinet de

Saint-Cloud était orné de glaces alternant avec des panneaux du Japon. On l'imagine aisément, parmi les laques à figures biscornues, mirant aux miroirs son étrange personne enrubannée et son visage couvert de fard et de mouches.

M^{me} de Maintenon eut, elle aussi, quelque faiblesse pour les Chinois. Ou du moins elle s'en donna l'air ; car, dans cette femme mystérieuse et secrète, qui saura jamais reconnaître le masque du visage ? Elle portait des robes de chambre chinoises que lui avait données le roi. Elle les eût sans doute portées cambodgiennes ou topinamboues, si le roi les lui avait données telles.

Au surplus, le goût des chinoiseries devenait de plus en plus général. De la cour, il se répandait dans la ville et la province, et de la noblesse dans la robe, la bourgeoisie et chez les artistes. Le jardinier Lenôtre, ce grand artiste classique dont les jardins n'avaient rien de chinois, en faisait ses délices ; et tout de même Molière, fils de tapissier et grand amateur de beaux meubles.

Pendant la seconde moitié du XVII^e siècle, c'est une vraie fureur de posséder surtout des porcelaines de la Chine et du Japon ; on prend l'habitude d'en parer le manteau des cheminées et l'on garnit les murs mêmes des chambres de vases posés sur des consoles de bois doré, comme on le voit dans plusieurs estampes de Marot. Dans toutes les classes de la société, l'usage s'introduit de servir le fruit et le dessert dans des plats de porcelaine, mode qui se développa singulièrement quand les édits de 1689 et des années suivantes eurent obligé ceux qui possédaient de la vaisselle d'argent d'envoyer la leur à la Monnaie.



Mais l'exemple le plus frappant et peut-être l'un des moins connus du goût chinois au XVII^e siècle fut le premier palais de Trianon. On l'appelait le Trianon de porcelaine, car ce n'était, dit Saint-Simon, qu'une « petite maison de porcelaine à aller faire des collations. » Il n'avait qu'un étage surmonté de mansardes peu élevées. La façade en était ornée, aux angles et à la corniche, de plaques de faïence. La particularité la plus étrange en était les combles, décorés avec une extrême richesse, et qui faisaient songer aux toits des pagodes. Le Trianon de porcelaine était, en réalité, de faïence bleue et blanche, rehaussée d'un jaune vif et à décor floral. Il comprenait deux chambres principales, celle des Amours et celle de Diane, qui sont des noms assez inattendus dans un palais chinois, bien que, à vrai dire, l'amour et la chasse soient des passe-temps de tous pays. Mais chez Diane, comme chez les Amours, la Chine ne perdait pas ses droits ; car l'ameublement y était à la chinoise, et le décor « à la façon de porcelaine. » — « Les murailles, dit l'Élibien, sont revêtues d'un stuc très blanc et très poli, avec des ornements d'azur, le tout travaillé à la manière des ouvrages qui viennent de Chine, à quoi les lambris se rapportent, étant faits de carreaux de porcelaine. »

Dans un ouvrage du temps, cité par M. de Nolhac dans son livre sur la création de Versailles et intitulé joliment : *Contes moins contes que les autres*, l'origine du Trianon de porcelaine est ainsi racontée :

« Belle-Gloire, princesse de la Chine, était sans contredit la plus belle et en même temps la plus fière princesse de la terre.

La Fée ayant un jour ordonné à Belle-Gloire d'accompagner le Prince à la promenade sur ce beau canal, Sans-Parangon eut la curiosité de savoir son sentiment sur tout ce qu'on venait de voir ; mais la Princesse lui répondit froidement que les richesses étaient si communes dans l'empire de la Chine que l'Empereur son père préférerait toujours les maisons simples et propres aux superbes palais. Sans-Parangon se trouva à l'autre bout du canal lorsque Belle-Gloire tint ce langage. Et comme il avait une attention particulière à tout ce qui pouvait plaire à cette princesse, il sauta à terre et, ayant frappé trois fois de sa baguette, il parut tout à coup un château de porcelaine, entouré d'un parterre rempli de jasmins, avec une infinité de petits jets d'eau, et le tout ensemble faisait le plus agréable effet qu'il fût possible de voir. »

J'ai souvent rêvé de ce petit palais de porcelaine, à l'écart dans le parc de Versailles, et où, par les belles journées ou les belles nuits, on s'en allait faire des collations ou des médianoches et respirer un air plus libre et plus léger que celui de la cour. Au milieu de ce grand siècle si bien ordonné, il est, avec ses couleurs vives et son toit biscornu, inattendu et comme paradoxal ; et son aimable frivolité repose de tant de pompeuse magnificence !

A peine mentionné par Saint-Simon et décrit seulement par des auteurs que personne ne lit plus, il dormait depuis plus de deux siècles dans l'oubli, quand un architecte-archéologue, M. Robert Danis, ayant recherché et réuni tous les documents qui le concernent, s'est avisé d'en faire une savante reconstitution.

J'en suis bien fâché pour ma part : c'est que les plans et les élévations de M. Danis ont détruit, au choc de la réalité, l'image que, sur le peu que j'en savais, je m'étais formée du Trianon de porcelaine. Au surplus, rien ne

nous oblige absolument à tenir cette reconstitution pour exacte; on aura beau nous prouver qu'elle l'est, nous ne le croirons que si nous le voulons.

Pour moi, je bénis le temps qui, en détruisant pieusement le Trianon de porcelaine, me donne pleine licence de me le figurer tout autrement qu'il ne m'est apparu dans les plans, ingénieux d'ailleurs, de M. Danis. Je veux seulement qu'il ait été charmant. Et rien n'est plus probable, puisque l'architecte en fut Louis Le Vau. Ce Le Vau était un homme de talent, trop méconnu sans doute, et auquel nous devrions une belle façade du vieux Louvre, du côté du bord de l'eau, si le médecin Claude Perrault ne l'avait pas recouverte d'un placage d'une assez froide et plate majesté, mais devenu nécessaire par la construction de sa célèbre colonnade.

Le Trianon de porcelaine était fragile comme le voulait son nom; les intempéries eurent vite fait de le dégrader. En 1687, le roi le fit détruire et, à sa place, Mansard éleva un Trianon de marbre.

Qu'il reste donc pour nous vague et délicieux, dans le brouillard d'un demi-oubli. Et que chacun le « reconstitue » pour son plaisir et au gré de son imagination !

* * *

La délicate merveille de Versailles avait eu, avant de disparaître, son influence sur le goût public : tout le monde voulut avoir dans son jardin un trianon ou, du moins, un cabinet de porcelaine. Et les salons mêmes se couvrirent de décorations bleues et blanches, « à la manière de Trianon. »

C'étaient là des chinoiseries de fantaisie. C'est que, depuis longtemps, on ne se bornait plus à collectionner

les objets venus de la Chine. On les imitait. Mazarin, déjà, avait commencé de favoriser ces imitations qui se multiplièrent au cours du ^{xvii}e siècle et du ^{xviii}e. Les plus nombreuses, les plus importantes peut-être, en tout cas les plus réussies, furent les imitations de la porcelaine chinoise. Tout d'abord on ne copia que le décor de ces porcelaines et on s'en servit pour orner des faïences.

Le plus grand centre de cette fabrication fut Delft. Les marchands hollandais avaient de bonne heure inspiré à leurs compatriotes le goût des chinoiseries. Les faïences à la chinoise de Delft sont souvent d'une grande beauté et d'une merveilleuse richesse. Ce sont d'incomparables motifs d'ornementation que ces grands plats au « décor du paon », d'un dessin si étrange et d'un bleu si profond, et bordés d'un étroit filet jaune qui en relève encore le ton. Je me rappelle avoir visité un jour un salon meublé de ces meubles hollandais, d'un Louis XV singulièrement influencé par l'art chinois ; les murs, tendus d'un brocart couleur de citron étaient ornés de ces grands plats de Delft, tandis que sur les armoires et les cabinets étaient posés des vases et des potiches de la même faïence. Sur la table centrale, dans un grand bol bleu et blanc, des citrons et des oranges dressaient, comme un trophée pacifique, une pyramide d'or et de cuivre. L'effet en était surprenant et magnifique ; car il n'y a peut-être pas d'harmonie de couleurs plus enchantresse que celle d'un jaune franc et d'un bleu riche et sombre.

En France, les grandes manufactures de faïence comme Rouen, Strasbourg, Moustier, produisirent aussi en grand nombre des pièces à décor chinois.

Mais ce n'était point assez que d'imiter les dessins des porcelaines chinoises ; on en voulut copier aussi la ma-

tière, cette pâte laiteuse et transparente si légère et si fine au prix de la faïence lourde et opaque !

Déjà, à la fin du XVI^e siècle, on avait tenté, à Florence, de fabriquer de la porcelaine ; ces essais sont connus sous le nom de « porcelaine des Médicis. » Ce ne fut que cent ans plus tard, vers 1695, qu'on obtint, en France, à Saint-Cloud, de la porcelaine artificielle. Cette « pâte tendre », comme on l'appelle, donna les résultats les plus remarquables et fait encore aujourd'hui les délices des amateurs. D'autres manufactures ne tardèrent pas à être fondées, à Chantilly, à Mennecey, à Vincennes. Celle de Vincennes fut en 1756 transférée à Sèvres et porta dès lors le nom de Manufacture royale de porcelaine.

Pendant qu'en France on ne produisait que de la porcelaine tendre, on avait découvert, en 1709, à Meissen, en Saxe, et tout à fait par hasard¹, le secret de la porcelaine dure, de la véritable porcelaine.

Bien que, dure ou tendre, la porcelaine soit à l'origine une imitation de la Chine, il n'y aurait pas lieu d'en parler ici si on ne l'avait pas, en France comme en Allemagne, en Angleterre comme en Autriche, très fréquemment décorée de dessins chinois.

Les plus belles décorations chinoises — ou plutôt japonaises — furent sans doute celles des porcelaines tendres de Chantilly, dites « à décor coréen. » Elles représentent tantôt une haie de bambous où jouent des singes ou des écureuils, et tantôt des semis de fleurs ou des vols de papillons. Le dessin en est d'une finesse ravissante, et les couleurs, qui sont le bleu tendre, le

¹ C'est la célèbre anecdote du chimiste Böttger reconnaissant le kaolin tant cherché dans une substance dont son domestique poudrait sa perroque.

vert clair, le jaune et le noir, ont tout ensemble un éclat et une délicatesse incomparables. Ces Chantilly à décor coréen affectent les formes les plus variées ; ce sont parfois des pièces à contours réguliers ; mais souvent aussi ils représentent des fruits, des fleurs, des pagodes ou des poussahs. Les plus beaux valent leur pesant d'or. La célèbre écritoire en poussah de la collection Fitz-Henry a été achetée il y a deux ans près de 30 000 francs. On ne l'aurait peut-être pas pour 50 000 francs aujourd'hui.

En récompense, les Chinois imitèrent souvent à leur tour, sur leurs porcelaines, des dessins européens. Mais je ne crois pas qu'ils l'aient jamais fait pour leur plaisir. Comme ils passaient avec raison pour des artisans d'une incomparable adresse, on leur commandait des décors spéciaux, des chiffres, des armoiries, des symboles, des devises, des portraits de saints ou des scènes licencieuses. Il y a au Louvre, pour en citer un exemple entre mille, une paire de grands vases du Japon où, parmi les fleurs et les oiseaux d'usage, on trouve des écus aux armes de Bourbon-Condé.

Souvent même les Chinois copièrent des dessins tout à fait européens. Et rien n'est plus inattendu, ni plus délicat que leur interprétation des guirlandes de style Louis XV ou Louis XVI.

* * *

Parmi les produits de l'art chinois, les porcelaines furent les plus imitées, mais non pas les seules imitées.

Étaient-ce encore des imitations de la porcelaine ou en étaient-ce plutôt des laques que ces décorations « à la chinoise », dont on se mit à peindre les lambris des appartements ? Ce fut, comme je l'ai marqué plus haut,

le Trianon de porcelaine qui en donna l'idée et en inaugura la mode. Le goût fit bientôt fureur de ces « singeries », comme on les appela, parce que des singes s'y jouaient souvent avec les Chinois, ou même s'y jouaient seuls.

Quelques grands artistes du XVII^e siècle et surtout du XVIII^e ne dédaignèrent pas de s'essayer à ce genre bizarre et frivole. Mais n'est-ce point une marque du XVIII^e siècle que la complaisance des grands artistes pour les arts mineurs ? ou plutôt que cette perfection des arts mineurs qui les rend dignes de tenter les plus grands artistes ?

Jean Bérain, un des dessinateurs les plus originaux et les plus féconds du grand règne, a prodigué les chinoiseries dans ses arabesques (si l'on peut encore les appeler du nom d'arabesques !) qui ont servi de modèles à tant d'artistes.

Le grand Watteau lui-même fut des premiers à sacrifier au goût du jour. Il peignit des Chinois au château de la Muette pour la duchesse de Berri. Ces panneaux, si célèbres pendant un temps, avaient déjà disparu vers le milieu du XVIII^e siècle. Mais les compositions nous en ont été conservées dans les gravures qu'en ont faites Boucher, Jaurat et Aubert. Il est permis de penser que ces Chinois de Watteau, bien qu'ils soient représentés dans des jardins à la française, ornés de vases, ne sont pas tout à fait conventionnels. On croit généralement que Watteau avait consulté des dessins venus de la Chine. Mais, au surplus, qu'importe ? Ce serait une niaiserie de demander à un décorateur une exactitude rigoureuse. Si les Chinois de Watteau et des autres peintres de singeries ne nous renseignent guère sur la Chine, ils nous représentent fidèlement l'idée qu'on se faisait alors de ce

pays merveilleux, d'après ses porcelaines, ses soieries et ses laques. Et il faut bien avouer que cette idée n'était point si fausse, et, surtout, qu'elle était charmante !

Les peintures à la chinoise furent continuées et multipliées par Christophe Huet, le grand maître de la singerie. Il décora de la sorte une foule de châteaux : à Champs un boudoir à camaïeux bleus représentant des pastorales ; à Plaisance, chez Paris du Vernay, un salon ; à Bagnolet, chez le régent, une salle à manger. Mais ses décorations les plus connues sont les figures chinoises du célèbre cabinet de l'hôtel de Rohan, construit par l'évêque de Strasbourg, Armand-Gaston de Rohan. Enfin c'est à Huet et non à Watteau qu'il faut attribuer les deux singeries, la grande et la petite, du château de Chantilly, peintes pour le duc de Bourbon et si célèbres de leur temps. Au contraire, la chinoiserie, d'un art merveilleux, qui existe encore dans un pavillon privé de la rue d'Assas semble bien être de Watteau lui-même.

Boucher ne se borna pas à graver les Chinois de Watteau. A Bellevue, chez M^{me} de Pompadour, il peignit des dessus de portes à paysages chinois. En outre, il dessina et grava lui-même un *Recueil de diverses figures chinoises*.

Parmi les dessinateurs et graveurs de chinoiseries au XVIII^e siècle, citons encore Audran, Peyrotte et surtout Pillement, dont les motifs ont été d'inépuisables sources d'inspiration pour la foule des ornemanistes secondaires.

* * *

Enfin, il n'est presque pas, au cours du XVIII^e siècle, un seul canton de l'art décoratif où ne se trouvent des traces du goût chinois.

On décore à la chinoise les verreries, l'argenterie, l'or-

février, les ciselures des portes et des meubles, les chenets et les feux, les cadres et les pendules, les papiers de tentures et jusqu'à ces toiles peintes d'un usage alors si commun et si recherchées de nos jours. Mais ce goût se marque particulièrement dans les meubles et les étoffes.

Innombrables sont les bureaux, les secrétaires, les bonheur-du-jour, les commodes, les encognures, les armoires, les meubles d'appui, les étagères, les tables même où sont enchâssés, parmi des rinceaux ou des coquilles de cuivre ciselé, des panneaux de laque chinois. C'est, s'il en faut citer un exemple, sur un bureau de vernis de la Chine, conservé au Louvre, que Louis XVI, captif au Temple, écrivit son testament.

Des laques chinois on imita et la matière et le décor; et ce furent, avant tout, ces fameux vernis Martin dont se couvrirent non seulement les coffrets, les bonbonnières, les boîtes à thé ou à mouches, mais les meubles, les paravents, les lambris, sans parler des carrosses et des chaises à porteurs.

Les tapisseries aussi furent à la chinoise. Humbles ou magnifiques, d'Aubusson, de Beauvais ou des Gobelins, anonymes ou signées de Bérain ou de Boucher, de Bellay ou de Peyrotte, elles représentent l'*Amour en Chine*, ou l'*Empereur de la Chine* ou les *Bergers chinois*; ce ne sont que parasols pointus, moustaches pendantes, dragons et pagodes.

Inutile de dire que la chinoiserie envahit toutes les étoffes de soie, de laine ou de fil. Rappelons seulement la mode des satins « chinés », qui commença en 1732, et la vogue des cotonnades imprimées de la Chine et des Indes, qu'on appelait des « indiennes » et qu'on imitait et plus. En 1789, il y avait en France plus de cent

fabriques de toiles peintes. La plus célèbre, mais non la plus ancienne, fut celle de Jouy-en-Josas, fondée en 1759 par Christophe-Philippe Oberkampf. Beaucoup de ces toiles, qu'on confond généralement aujourd'hui sous le nom de toiles de Jouy, avaient des dessins chinois.

Et quoi de plus chinois aussi, pour le rappeler en passant, que le grand arbre couvert de fleurs et d'oiseaux qui décore la plupart des vieux voiles de Gênes, si recherchés et si imités ces derniers temps ?

* * *

L'architecture chinoise n'exerça guère d'influence sur la française. Elle resta peu connue en Europe, et pour cause, car on transporte plus facilement un éventail qu'un temple, fût-il de laque et de papier. L'imitation de la Chine n'alla guère qu'à élever des pavillons de jardin. Bélanger fut l'architecte préféré de ces fantaisies exotiques ; à Bagatelle, il construisit deux ponts chinois et une tente chinoise.

A Chantilly, il y avait aussi un célèbre pavillon chinois : « Le plafond représente un ciel où voltigent des oiseaux ; au milieu est un aigle qui semble tenir en son bec le cordon du lustre, fait de fleurs émaillées ; le meuble est d'une perse très jolie ; les deux portes sont ornées d'une draperie retroussée avec grâce. » Citons encore la célèbre pagode que le duc de Choiseul avait fait élever dans les jardins de Chanteloup.

* * *

Si la chinoiserie, quelque fantaisiste et même fantastique qu'elle semble, ne laissait pas de s'adapter si facilement à la vie ordinaire et à la décoration la plus usuelle, elle convenait d'autant mieux aux fêtes, aux bal-

lets, aux mascarades. Dès le XVII^e siècle, quand les faiseurs de divertissements étaient las de la mythologie antique, ils se tournaient volontiers vers l'Orient mystérieux et bizarre. Et n'étaient-ce point d'excellents personnages de carnaval que le Chinois au chapeau pointu, à la longue queue et aux longues moustaches, ou la Chinoise aux cheveux tirés et hérissés d'épingles ? Aladin devenait le frère de Scaramouche.

Louis XIV parut en Chinois dans un bal à Versailles et la duchesse de Bourgogne en Chinoise au bal du chancelier de Pontchartrain. En honneur de cette même princesse, Monsieur donna une collation chinoise, imaginée par Bérain et où il y avait des pagodes vivantes qui chantaient et jouaient des instruments. En 1700 il y eut à Marly un bal qui commença par un divertissement intitulé le *Roi de la Chine*. On pense bien que la duchesse du Maine ne resta pas en arrière. Son fidèle Malézieu fit représenter en son honneur dans sa maison de Châtenay un divertissement où il y avait un arlequin chinois et des conversations en baragouin chinois. Et cette petite princesse, la poupée du sang, comme on l'appelait, qui avait l'esprit et le corps aimablement contrefaits, n'y semblait-elle pas elle-même une délicate et vivante chinoiserie ?

Du ballet, le goût chinois tenta de se hausser jusqu'à la littérature. Dans celle du XVIII^e siècle, les « histoires orientales » sont fréquentes. On déguise à la persane ou à la chinoise les personnages des contes et des fables. Faut-il rappeler les *Lettres persanes* ? Il n'est pas jusqu'à la tragédie qui n'échange au moins une fois le cothurne antique contre la pantoufle étroite et retroussée des dames du Céleste empire, puisque Voltaire fit représenter en 1755 l'*Orphelin de la Chine*. On y admira des

costumes qui étaient à la chinoise, comme on peut le voir dans un dessin de Leclerc, que j'ai devant les yeux, et qui représente le personnage d'Idamé. A vrai dire cette Chinoise est coiffée comme Marie-Antoinette, avec des plumes et des rangs de perles, et elle porte de volumineux paniers ; mais c'étaient là des concessions inévitables au goût du public ; et je n'ai pas besoin de dire combien ce goût me semble vraiment plus délicat que le nôtre, si avide d'une exactitude toujours douteuse, et, en tout cas, déplacée au théâtre. Ne suffit-il pas pour que, dans Idamé, on reconnaisse une Chinoise, qu'elle porte ces manches retroussées et ce pantalon bouffant qui dépasse la jupe ? Et ses plumes, ses paniers et ses perles ne sont-elles pas comme une harmonieuse attache à la langue qu'elle parle, et qui est celle de M. de Voltaire, et à la décoration même de la salle de spectacle ?

* * *

Mais l'*Orphelin de la Chine* n'est qu'une exception, et il faut bien avouer que le goût chinois n'eut guère d'importance dans la haute littérature, non plus qu'en architecture ou en peinture. Il reste qu'il a joué, au XVII^e siècle, et surtout au XVIII^e, un rôle important dans tous les arts mineurs, et qu'il est entré, n'en doutons pas, pour une grande part dans la formation même du style Louis XV. Où donc, je vous prie, les Français, généralement si amoureux de l'ordonnance et de la régularité, auraient-ils pris cette passion pour les formes étranges et compliquées, pour le manque de symétrie, pour cette ornementation si riche que, non contente de décorer simplement un objet, elle en envahit la forme même et s'y substitue ? D'où viennent, sur les étoffes, ces dessins

si libres, si gracieux, si différents des grands fleurons italiens en faveur sous le règne précédent ? La Chine est coupable de toute cette fantaisie charmante, mais étrangère, en un sens, au goût français, et, peut-être, au bon goût.

Au surplus, qu'on l'approuve ou non, il faut bien reconnaître que cette influence orientale fut féconde. Et qui sait même si elle n'a pas retardé la décadence de l'art décoratif, si elle ne l'a pas distraite, un moment, de sa marche vers le pompeux, le sec et le banal, vers l'antiquité servilement copiée et d'ailleurs mal comprise, vers toutes les pauvretés du « style Empire ? »

Au cours du XIX^e siècle, le goût chinois n'a cessé de régner en Europe avec des fortunes diverses. Rappelez-vous les boîtes à gants et les écrans de papier mâché couvert de faux laque, si chers à nos grands-parents. Et surtout songez à tout ce que le *modern style*, que les délicats ont renié, mais qui fut une renaissance pourtant, a emprunté à l'art du Japon, ce fils de l'art chinois.

Nous devons sans doute plus que nous ne pensons aux éventails et aux lanternes de papier !

F. ROGER-CORNAZ.



QUERELLES DE PEUPLES

C'est un lieu commun de la propagande pacifiste que les guerres seraient impossibles si les peuples devaient les décider eux-mêmes ! Et parmi tous les lieux communs qui courent le monde, il en est peu qui soient aussi brutalement contredits par les faits. On n'a pas encore vu de guerres, si injustes fussent-elles, qui n'éveillent l'enthousiasme des peuples, tandis qu'on a vu bien souvent des peuples prêts à se heurter, arrêtés par le calme et la décision de leurs gouvernements.

La guerre des Boers fut, en Angleterre, une guerre nationale ; la guerre de Tripoli est, en Italie, une guerre nationale. Elle a été voulue et préparée par l'opinion publique et le gouvernement n'a suivi qu'à contre-cœur, ce qui justifie cette remarque d'un diplomate turc : « On accuse le gouvernement turc d'être un gouvernement faible. Quel est le gouvernement faible, celui qui cède à l'opinion publique en s'engageant dans une campagne peut-être périlleuse, ou celui qui lui résiste en refusant de procéder à l'expulsion en masse des Italiens ? »

Ce qui est certain, c'est que les sentiments populaires sont, en général, beaucoup plus vigoureux, passionnés et

belliqueux que ceux des gouvernements. Nous n'avons cité que les guerres qui ont eu lieu ; que dire de celles qui ont été évitées, la guerre austro-italienne toujours menaçante, la guerre austro-turque en 1909 et cette guerre anglo-allemande que tant de gens croient inévitable et qui est toujours évitée ? Les gouvernements ont à supporter une responsabilité que ne connaissent pas les peuples, dont la responsabilité s'émiette sur des millions de têtes, et ce sentiment est un facteur de paix actif dans l'histoire du monde.

Dans la brève esquisse que nous allons entreprendre des relations anglo et franco-allemandes, nous aurons à distinguer les sentiments du peuple des actes des gouvernements. Et nous verrons que, s'il n'y a nulle part une véritable volonté belliqueuse, du moins le mérite du maintien de la paix appartient-il surtout aux dirigeants.

Dans les écoles prussiennes, le mot d'ordre est d'appeler Guillaume II « Guillaume le Pacifique. » Le surnom est un peu prématuré ; il a, du moins, l'avantage de souligner l'ambition de l'empereur, et l'on peut être sûr que ce n'est pas sans hésitations et sans réflexion qu'il renoncera en un instant à tout l'espoir de son règne.

* * *

Qu'on nous excuse de refaire à grands traits l'histoire des relations anglo-allemandes de ces dernières années ; les faits sont connus. Mais il est indispensable de les avoir sous les yeux pour comprendre le sentiment qui règne dans le peuple allemand unanime à l'égard de l'Angleterre.

L'opposition systématique des deux pays sur le terrain diplomatique n'est pas très ancienne. Aucun des

grands événements du siècle dernier ne l'avait fait éclore. Il n'y avait peut-être pas en Europe deux nations qui eussent si peu d'intérêts divergents, si peu d'occasions de conflit. La grandeur de l'Allemagne, éclatante depuis 1870, le rôle prépondérant que joua sa diplomatie dans la crise de l'Orient de 1876 à 1878 causa en Angleterre quelque jalousie, mais ce sentiment n'était point périlleux.

La ferme volonté que montrait l'empire de rester une nation continentale et de se désintéresser de toute entreprise impérialiste, comme le prouva le refus du protectorat de Zanzibar en 1874, était suffisamment rassurante pour l'Angleterre. Elle n'était pas d'accord avec la politique que poursuivait Bismarck à l'égard de la France en la poussant aux aventures coloniales. Mais il n'y avait pas là d'occasion de conflit, car Bismarck n'allait pas au delà des conseils.

La situation commença à se modifier lorsque l'Allemagne, le 24 avril 1884, éleva la première prétention sur l'Afrique occidentale. L'Angleterre ne fit pas d'opposition aux premiers efforts coloniaux de la diplomatie allemande. Le 22 septembre 1884, les 29 avril et 1^{er} juin 1885, le 1^{er} novembre 1886 et le 1^{er} juillet 1890 elle donna son consentement à l'acquisition par l'Allemagne de l'Afrique occidentale, de l'Afrique orientale, du Cameroun et du Togo.

Ces accroissements, qui ne paraissaient pas alors menaçants, n'en devaient pas moins avoir pour conséquence un déplacement de l'axe de la politique allemande. Il faut une marine marchande pour exploiter les colonies et une marine de guerre pour les protéger. Le jeune empereur qui monta sur le trône en 1888 ne fit que tirer les conséquences de la politique d'expansion déjà inaugurée

sous le règne de son grand-père lorsqu'il prononça la formule fameuse : « Notre avenir est sur l'eau. »

Les difficultés avec l'Angleterre ne tardèrent pas. Le cabinet de Londres ne put empêcher l'acquisition à bail de Kiao-Tchéou consentie par la Chine à l'Allemagne, le 6 mars 1898, et il accepta encore le 2 décembre 1899 de partager avec l'empire allemand les îles Samoa. A la même époque, en novembre 1899, il fit même offrir confidentiellement à Berlin un partage du Maroc. Aucune suite ne fut donnée au projet, qui ne fut pas repris.

La passion avec laquelle l'Allemagne prit parti contre l'Angleterre, au cours de la guerre de l'Afrique du sud, marque le début de la mésintelligence entre les deux nations. L'Angleterre ressentit le blâme comme une injure ; la presse allemande fut irréfléchie en cette occasion, comme elle l'a été plus récemment au début de la guerre italo-turque. Le journaliste qui écrit son article ne doit pas perdre de vue qu'il écrit peut-être pour le monde et pour l'avenir. Et de semblables jugements sur une nation étrangère peuvent laisser des rancunes profondes. L'empereur lui-même, dans un désir de popularité et de justice fort excusable, commit à ce moment la faute d'envoyer une dépêche fameuse au président Krüger. L'Angleterre ne l'a pas oublié.

En 1901, cependant, au lendemain de la mort de la reine Victoria, les ministres anglais Chamberlain et lord Lansdowne, dont la politique ne s'accommodait pas du splendide isolement, cherchèrent un rapprochement avec l'Allemagne. Diverses questions, l'une entre autres concernant les douanes chinoises, empêchèrent les négociations d'aboutir ; l'occasion ne s'est pas représentée.

Nous avons déjà trouvé, sur le chemin des relations anglo-allemandes, deux moments décisifs : le premier

en 1884, lorsque l'Allemagne entreprit une politique coloniale ; le second, au début de la guerre des Boers ; le troisième est la conclusion de l'Entente cordiale entre lord Lansdowne et M. Delcassé ; elle s'explique par la présence sur le trône d'Angleterre du roi Edouard VII dont les sentiments à l'égard de l'Allemagne et de son empereur n'ont jamais été un secret.

On pourrait croire que l'Entente cordiale fut une conséquence des mauvaises relations anglo-allemandes. Cela n'est vrai qu'en partie ; elle en est bien plutôt la cause. L'entente cordiale était anti-allemande, en une certaine mesure, dans l'esprit de M. Delcassé ; mais, pour l'Angleterre, elle avait plutôt un but de rapprochement avec la France, que le roi aimait et appréciait ; son caractère agressif n'était point évident.

Mais, à partir de ce jour, le but unique de la politique allemande fut le renversement des alliances. Le renversement des alliances a été tour à tour le but de presque toutes les diplomaties, et il faut remarquer qu'il en est peu qui soient au même degré de nature à amener des rancunes. Louis XIV pendant la guerre de Hollande, Louis XV pendant la guerre de la succession d'Autriche et la guerre de Sept ans, Napoléon pendant tout son règne, n'en ont pas poursuivi d'autre. Et les événements de ces dernières années doivent nous enseigner qu'une semblable politique, lorsqu'elle n'est pas soutenue les armes à la main, est généralement sans espoir. Faire l'histoire des relations entre l'Allemagne et les puissances de la Triple Entente depuis 1904 serait refaire toute l'histoire de l'Europe dans cette période, et nous n'en avons pas le loisir. L'empire allemand a été constamment guidé par cette idée que l'alliance franco-anglaise devait

peser à l'une des parties contractantes. C'est pourquoi, en 1905, au lieu d'accepter l'offre de M. Rouvier de s'entendre à deux sur le Maroc, l'Allemagne préféra mener l'Entente cordiale à Algésiras. En 1908, après l'incident de Casablanca, elle se rapprocha de la France ; l'enveloppement de l'Angleterre ayant échoué, c'est l'enveloppement de la France qui commençait. Et c'est l'échec de cette nouvelle tentative qui a valu à l'Europe les émotions de 1911.

Le désintéressement de l'Angleterre, qui a au Maroc des intérêts commerciaux considérables, et en face de Gibraltar des intérêts politiques plus considérables encore, a toujours paru aux Allemands paradoxal. Profitant d'une vague de sympathie provoquée en Angleterre par les deux visites de Guillaume II et de son fils à Londres, dans le courant du printemps 1911, l'Allemagne crut pouvoir, une fois de plus, placer l'Angleterre entre sa parole et ses intérêts.

Le gouvernement allemand dut s'apercevoir bientôt qu'il était dangereux de baser toute une politique sur le manque de loyauté d'un adversaire. Et cela d'autant plus que, pour des raisons de tactique dans lesquelles nous n'avons pas à entrer, le gouvernement allemand crut devoir garder sur ses intentions un secret qui inquiéta l'Europe.

Nous ne voulons pas refaire à cette place l'histoire de la crise dont nous sommes à peine sortis. Nous aurons encore, au cours de ce travail, à en mentionner certains incidents. Mais nous voulons maintenant rechercher en dehors de la politique quotidienne les raisons profondes de la mésintelligence des deux peuples.

* * *

Cette mésintelligence, pour qui habite l'Allemagne, n'est pas contestable ; elle est profonde et unanime ; c'est plus que du mécontentement, c'est de la colère ; c'est plus que de la colère, il semble presque que ce soit de la haine.

Il faut se garder de prendre trop au sérieux les haines de peuples. Rien n'est plus variable et plus passager. Presque toutes les nations, dans le cours de l'histoire, se sont détestées tour à tour. Et sans remonter très haut dans le passé, il y a quinze ans, la haine de l'Angleterre était encore un dogme du patriotisme français. Il y a au cœur de chaque peuple une haine latente contre tout ce qui est étranger, et la politique en détermine les crises.

La rivalité de deux grands peuples, tous deux puissants et tous deux fiers, n'est pas, cependant, négligeable. Car elle ne saurait disparaître sans que les raisons qui l'ont fait naître s'affaiblissent. Et la croyance presque universelle à une guerre inévitable est le plus périlleux des *casus belli*.

Quelles sont donc les raisons de la rivalité anglo-allemande ? Nous ne croyons pas qu'il faille les chercher, dans le domaine de la psychologie, au-delà de la mesure que nous venons de mentionner : cet instinct nationaliste et xénophobe de tous les peuples.

Les Allemands se sentent une parenté certaine avec les Anglais ; longtemps ils ont insisté avec complaisance sur cette parenté. Shakespeare, par exemple, est un dieu pour les Allemands, et il est joué davantage et avec plus de succès à Berlin qu'à Londres.

Sans doute, il y a dans le caractère des deux peuples des différences considérables. Le peuple allemand est

formaliste et le peuple anglais ne l'est pas. Cela se traduit par la différence de leurs institutions. Tandis que la formation constitutionnelle de l'un des pays a été constante, sans à-coups, et entièrement coutumière, pour aboutir à un régime de grande liberté, l'évolution de l'autre l'a conduit par la révolution à la réaction et à un régime étroitement bureaucratique.

On pourrait signaler des différences du même genre dans la formation intellectuelle, l'Allemagne s'adonnant à la philosophie la plus abstraite et, ordinairement, la plus idéaliste, tandis que l'Angleterre mesure la valeur des idées à leurs possibilités d'application.

On pourrait poursuivre longtemps ce parallèle, et trouver entre les deux peuples des différences multiples. Mais aucune n'expliquerait qu'une haine les divise ; et cela est, en un certain sens, une constatation heureuse, car toutes les mésintelligences peuvent disparaître, sauf celles qui ont leur source profonde dans le cœur et dans l'instinct.

C'est ailleurs qu'il faut chercher : dans le domaine des intérêts. Une évolution inévitable a poussé l'Allemagne, nation agricole, à s'adonner à l'industrie, pour nourrir les habitants que lui donne sa grande prolificité ; la même évolution a fait de l'Allemagne, nation continentale, une nation maritime, et le souci de son indépendance économique en a fait une nation coloniale.

Par la force des choses, l'Angleterre se trouvera toujours en conflit avec les nations industrielles. La nécessité vitale qui oblige les peuples à ne pas se restreindre oblige l'Angleterre à briser la concurrence. La libre concurrence convient peut-être aux individus, mais poussée à l'extrême, elle tue certainement les nations.

La politique moderne, on l'a dit cent fois, est une poli-

tique économique. De fait, la politique n'a pour but que d'assurer des débouchés ou des sources à la vie économique du pays. A ce point de vue la formule dont l'Allemagne a fait en ces dernières années un usage fréquent est une absurdité. L'Allemagne a déclaré en février 1909 n'avoir au Maroc que des intérêts économiques, et non pas des intérêts politiques. Elle a fait, en 1910, la même déclaration à l'égard de la Perse. Les faits, plus forts que les paroles, n'ont pas tardé à démentir ces assurances.

La puissance qui détient le pouvoir politique est toujours moralement avantagée dans la concurrence. Aussi l'Allemagne a-t-elle cherché à obtenir une compensation pour la conquête du Maroc par la France. Une compensation pour quoi ? Puisqu'elle avait déclaré ne poursuivre au Maroc aucun but politique, il faut voir dans la compensation congolaise une compensation de nature économique. L'apparence, dans ce cas, voile la réalité ; mais il est facile de la reconnaître. Lorsque les Allemands se sont plaints de l'insuffisance des compensations reçues, ils ne se sont pas occupés des dimensions du territoire, mais de sa valeur économique, et c'est encore les pertes économiques qu'ils subirent au Maroc, sous forme de *lucrum cessans* qu'ils ont mis en regard.

On peut être sûr que les choses se présenteront de même façon, dans un avenir peu éloigné, en ce qui concerne la Perse. Là aussi les intérêts, ou mieux les espoirs de l'Allemagne vont se trouver menacés ; ils le seront davantage encore en Asie-Mineure, par l'inévitable répercussion des faits. Et là, comme au Maroc, comme au Congo, comme partout, l'Angleterre et l'Allemagne se retrouveront face à face dans un tête à tête énervant.

Or, au fond, tous les griefs des Allemands contre les

Anglais se ramènent à ce point. « L'Angleterre, me disait récemment un professeur éminent, sans aucune relation avec le monde commercial, a soif de domination. Elle occupe les trois quarts des terres, et veut occuper toutes les mers. Partout nous la trouvons sur nos pas et nous seront obligés, tôt ou tard, de la briser ou de nous briser contre elle. »

Ces réflexions, qui sont unanimes dans le peuple allemand, se rattachent cette année à des faits précis. C'est au moment où l'Allemagne a demandé à la France de lui céder la côte du Congo, avec Libreville, que M. Lloyd George a prononcé à Mansion House, le 21 juillet, un discours menaçant. L'Allemagne a senti l'obstacle, a cru qu'on lui déniait le droit de s'agrandir. Et elle en a reçu une profonde blessure d'amour-propre. Beaucoup d'Allemands se figurent qu'ils ont un besoin pressant d'une colonie de peuplement. Aucune des colonies actuelles de l'Allemagne, non pas même l'Afrique occidentale, ne remplit les conditions d'une vraie colonie d'émigration. Mais ce besoin pressant est une chimère. L'émigration allemande n'est pas très considérable, et ne s'accroît pas du tout en regard de la population. En 1891, 120,089 Allemands ont émigré, soit 2,41 ‰ ; en 1908, ce chiffre était tombé à 19,883 soit 0,32 ‰ de la population ; l'Allemagne n'occupe dans l'émigration européenne que la 8^{me} place, après l'Italie, l'Angleterre (288,000 émigrants), l'Espagne, l'Autriche, la Hongrie, la Russie et le Portugal. En pourcentage, elle n'occupe que la quatorzième place.

Le besoin qu'a l'Allemagne d'une colonie pour y déverser le trop-plein de ses habitants est donc très contestable. Mais cette constatation ne fait que déplacer le problème et le rendre plus angoissant peut-être.

En effet, si le million d'habitants qui constitue l'accroissement normal annuel de la population allemande n'émigre pas, il faut lui trouver au pays de l'occupation et de la nourriture.

On ne pourrait les leur trouver dans l'agriculture que si le pays cherchait, sous la protection douanière la plus immodérée, à produire par lui-même tout ce qu'il consomme. C'est la solution que préconisent les agrariens. Cette solution serait ruineuse, pour la simple raison qu'elle provoquerait sur le terrain commercial des représailles qui ruineraient l'industrie.

Si donc l'agriculture ne peut occuper tous les enfants du pays, il faut que l'industrie se développe au moins proportionnellement à la population. Elle ne le peut pas avec ses débouchés anciens; la politique doit donc lui procurer des débouchés nouveaux et il est inévitable qu'elle se heurte, dans cette œuvre, soit à des positions acquises, soit à des convoitises.

Les deux nations qui, dans ces conflits, entrent tout d'abord en ligne de compte, sont les Etats-Unis et l'Angleterre. Depuis 1908, les Etats-Unis ont ravi la première place à l'Angleterre dans les statistiques commerciales allemandes. Mais, pour des raisons qui tiennent aux conditions toutes spéciales de l'existence économique, les Etats-Unis ne sont pas encore obligés à une politique d'expansion. La consommation intérieure pourrait, dans un cas extrême, absorber la production, et les mesures purement défensives, dont ils usent largement contre l'importation étrangère, leur suffisent.

Il n'en est pas de même de l'Angleterre, qui se trouve dans des conditions assez semblables à celles de l'Allemagne, plus limitée encore aux ressources de son industrie. Il n'est donc pas étonnant que, dans un pays

comme dans l'autre, des plaintes mutuelles s'élèvent qui laissent derrière elles une mutuelle rancune. Et il est tout aussi naturel que ce soit en Angleterre, plus menacée et moins menaçante, parce que plus ancienne dans son développement et déjà pourvue, que les plaintes soient le plus bruyantes. Les manifestations de cet état d'esprit sont sans nombre. En voici, au hasard, deux typiques. Le 25 octobre 1904, à Liverpool, une grande assemblée a eu lieu pour protester contre les procédés de l'Allemagne qui cherche à ruiner le commerce anglais à Madère, avec l'aide des Portugais. Et, le 25 septembre 1905, le *Daily Mail* prêchait le boycottage des marchandises allemandes.

Cette situation paraît sans issue. Il n'est point étonnant dès lors que l'idée d'une guerre inévitable hante les esprits. Chaque augmentation de la flotte allemande a été signalée par un refroidissement des relations anglo-allemandes, en 1903, en 1905, en 1908. A la suite des événements de cet été, l'Allemagne se prépare à augmenter de nouveau ses armements maritimes.

Ce qui augmente ses craintes, en ce moment, ce n'est pas seulement le sentiment d'insécurité générale qui domine le monde. Le 17 novembre dernier un député anglais, le capitaine Faber, a fait des révélations sur les armements de l'Angleterre au mois de septembre. Elles ont causé en Allemagne une sensation considérable, qui ne s'explique pas seulement par le danger couru, mais encore par le danger à venir.

Au mois de septembre, la situation diplomatique n'était pas, aux yeux du peuple, particulièrement tendue, mais la situation financière de l'Allemagne était particulièrement critique. Aussi les Allemands ont-ils l'impression qu'on a comploté contre eux une sorte d'agression

Brusque, une sorte d'embuscade. La situation se présentait, en réalité, tout autrement. Mais puisque la guerre n'a pas éclaté, il ne reste du danger que des sentiments, et ce sont, en Allemagne, des sentiments d'exaspération. On ne saurait le nier. On peut en trouver des preuves nombreuses, la campagne électorale suffit à les fournir. Car, même si l'on fait abstraction des exagérations d'une période de crise politique, il n'en reste pas moins symptomatique qu'un grand parti, le parti national-libéral, ait songé à faire toute sa campagne contre l'Angleterre. Et les candidats, jusqu'aux plus radicaux, sont unanimes à affirmer que dans les assemblées électorales toutes les allusions hostiles à l'Angleterre sont couvertes d'applaudissements. On peut juger par là de l'humeur des cercles nationalistes et pangermanistes.

Mais alors la guerre est-elle inévitable, la guerre est-elle proche? Ce sont là questions auxquelles les dieux seuls pourraient répondre. Quant à nous, cependant, nous ne le croyons pas. L'Angleterre et l'Allemagne, qui sont profondément séparées par leurs intérêts économiques, sont aussi unies et durablement liées par eux. La pénétration réciproque de la vie économique des deux peuples est telle que, en dehors du coût inévitable d'une guerre, la perturbation de leur développement économique serait incalculable. La guerre du sud de l'Afrique a coûté à l'Angleterre trois milliards, auxquels il faut ajouter les pertes subies par le commerce.

Or le commerce anglo-allemand, qui s'élevait en 1900 à 1 581 000 000 marcs, soit près de 2 milliards de francs, a atteint en 1907 2 037 000 000 marcs; l'année suivante il a subi une atteinte très grave, qui l'a ramené presque au chiffre de 1900, mais il a repris dès lors sa marche

ascendante. Le commerce de l'Allemagne avec les colonies anglaises se chiffrait en 1902 par 713 000 000 marcs et en 1910 par 1 377 000 000 marcs, ce qui représente un accroissement de presque 100 %.

Pour l'Allemagne, le commerce avec l'Angleterre et ses possessions représente un intérêt vital que caractérise suffisamment ce chiffre énorme de 3 414 000 000 marcs, c'est-à-dire le cinquième environ de son commerce total. Il n'y a pas de doute qu'il serait profondément atteint et peut-être ruiné par une guerre. Il en serait de même de presque tout le commerce maritime. Déjà il se signale par les grandes variations auxquelles il est sujet et par sa vive susceptibilité à l'égard des événements politiques. De 1907 à 1908 les relations anglo-allemandes subirent un fléchissement de 560 millions, soit de 17 %; en même temps qu'une année de crise, l'année 1908 fut une année de tension politique; un phénomène analogue, bien que moins accusé, s'était produit en 1905.

L'Allemagne et l'Angleterre se trouvent donc dans cette situation paradoxale d'être réunies par les mêmes intérêts qui les divisent. Elles sont comme deux sœurs siamoises qui se haïraient, mais ne pourraient pas se séparer sans en mourir. Aussi l'importance des intérêts en jeu laisse-t-elle, beaucoup plus que le progrès des idées pacifistes dont on nous a tant entretenus, subsister l'espoir qu'une solution violente sera évitée.

Il ne faut pas se dissimuler toutefois que, parmi tous les événements qui pourraient troubler la paix du monde, un au moins n'est pas imprévisible. C'est l'établissement d'un régime protectionniste en Angleterre. Le libre-échangisme anglais est pour l'Allemagne une nécessité vitale et sa suppression provoquerait dans l'industrie al-

lemande une crise sans précédent. Il est peu probable que la bonne harmonie relative que les deux pays parviennent à maintenir entre eux y survive.

C'est la raison pour laquelle les sympathies de l'Allemagne, pays conservateur, vont aux radicaux anglais.

* * *

Il en est de même, pour des raisons différentes, à l'égard de la France.

Nous n'avons pas encore beaucoup parlé de la France et il pourrait paraître étonnant que nous n'ayons pas songé à la citer au premier rang des adversaires de l'Allemagne.

Vues d'Allemagne même, les choses se présentent autrement. Il n'y a entre les deux peuples que des rancunes passées ; il n'y a pas de motif de querelles présentes, ni d'opposition d'intérêts. Cela ne signifie pas que la mésintelligence est moins profonde, cela signifie qu'elle est moins dangereuse. L'opposition de la France et de l'Allemagne est politique et sentimentale ; elle n'est pas économique et le temps l'adoucit plutôt qu'il ne l'exaspère.

Nous sommes bien loin de vouloir affaiblir la portée d'une rancune faite de dignité blessée. Le peuple français ne songe pas à oublier et les Allemands, dans leur grande majorité, savent reconnaître que cette haine a, en son principe, quelque chose de légitime ; c'est pourquoi elle ne les blesse pas.

C'est une question délicate, et d'ailleurs oiseuse, de se demander s'ils la rendent. On a dit : « les Allemands détestent la France comme s'ils ne la méprisaient pas, et ils la méprisent comme s'ils ne la détestaient pas. »

Cette formule, qui a quelque chose de juste, est à la fois trop vigoureuse et trop simple.

Il y a un peu de mépris dans le cœur des Allemands à l'égard de la France, mais il se mêle à ce mépris beaucoup d'admiration. Les Allemands ont le culte de la force, et ils sont persuadés que la France est faible ; c'est un préjugé général. Aussi la méprisent-ils pour sa faiblesse. Le culte de la force prend même parfois des formes tout à fait inattendues. Les Allemands vouent une admiration sans exemple à Napoléon, dont on trouve plusieurs portraits dans chaque maison : Bismarck et Napoléon, ce sont les dieux Lares des foyers allemands. Et, par une tendance naturelle à s'attribuer et à s'approprier tout ce qu'ils admirent, il en font inconsciemment un héros national. Nous n'exagérons rien ; la démonstration a été faite que Napoléon est un génie german. La même démonstration a d'ailleurs été faite pour les Marocains, et elle ne tire pas à conséquence. La semaine dernière, une Société Napoléon a été fondée en Allemagne. C'est de l'adoration.

Mais si l'on méprise la France faible, on admire la France élégante. L'Allemagne devient snob. Elle l'a toujours été, et n'a jamais perdu son inclination pour les modes et la langue françaises, dont souffrait Frédéric II. Mais le développement trop rapide et trop brillant de sa prospérité a ajouté quelque chose d'américain à ce snobisme. Et l'Allemand n'est pas content de lui-même. J'en connais qui n'aiment pas aller à Paris parce qu'ils s'y sentent un peu à part, et pour tout dire un peu ridicules. Le grand orgueil de ce peuple peut faire illusion ; mais souvent on a l'impression qu'il s'admire pour se faire illusion à lui-même.

Nous serions désolé d'être mal compris. Il y a en Allemagne beaucoup de choses bonnes et puissantes, enviables et dignes d'admiration. Mais l'élégance, c'est le violon d'Ingres des Allemands.

S'ils admirent la France, ils la connaissent mal et l'admirent mal. Ils en admirent, outre l'élégance, la légèreté, une certaine hardiesse d'idées ; ils en méconnaissent complètement le génie véritable et cela crée entre les deux peuples d'ineffaçables malentendus. Quel Français n'a pas été indigné de voir dans les devantures de librairies quelle littérature on exporte !

De plus l'envie, pour des caractères orgueilleux, crée la haine. Cette haine est réelle ; elle est un vieil héritage historique, que la politique n'a jamais cherché à détruire et que les événements de chaque jour renforcent. Les Allemands, qui croient la France faible, s'irritent de la deviner plus forte qu'ils ne croient. Et de tout cela résulte un sentiment très complexe qu'on peut analyser, mais non définir.

A l'inverse de la rivalité anglo-allemande, qui est économique, la rivalité franco-allemande est purement sentimentale. Nulle part, les intérêts des deux pays ne sont en opposition irréductible. La France occupe au point de vue commercial des positions sûres, telles que ses colonies formidablement protégées. La stagnation de sa population ne l'oblige pas à les accroître, et elle ne se rencontre avec l'Allemagne que sur un petit nombre de points. La concurrence économique n'est point pour elle une question vitale. D'ailleurs, en ce qui concerne les deux métropoles, leurs relations commerciales sont fixées par le traité de Francfort, et échappent à toute discussion.

Les événements des derniers mois ont pu faire croire à une opposition d'intérêts véritable entre les deux pays. Mais ce n'est qu'une question d'apparence. La preuve est faite que la question marocaine a été artificiellement construite à Berlin, dans un but politique. Il y a au Maroc une certaine concurrence, mais non point essentielle pour aucun des deux pays en cause, surtout pas pour l'Allemagne.

C'est cette situation générale qui a fait naître en Allemagne des idées de collaboration franco-allemande. On sait que l'empereur les partage, et l'on peut rencontrer à chaque coin de rue quelqu'un qui vous exprime ses regrets de ce que deux pays « faits pour s'entendre » soient ennemis. Ces paroles énigmatiques ont un sens précis.

L'Allemagne, ou du moins beaucoup d'Allemands, même parmi ceux qui occupent les plus hautes situations politiques, rêve de reconstituer la politique de Napoléon, la politique du blocus continental, sous l'hégémonie de l'Allemagne. Dans Napoléon on n'admire pas seulement le génie de la force, on admire surtout l'ennemi de l'Angleterre. Le bloc continental, à défaut du blocus, est un songe cher aux Allemands d'aujourd'hui. Et c'est comme une étape vers ce but qu'ils conçoivent le renversement des alliances.

Un fait doit être encore signalé pour embrasser la situation dans son ensemble. L'Allemagne croit pouvoir s'entendre plus facilement avec la République française qu'avec tout autre Etat ; du moins elle le croyait. Le rôle joué par Bismarck dans la fondation et la consolidation de la République, ou d'une façon plus précise, le rôle joué par le prince Henckell de Donnersmarck, ambassa-

deur d'Allemagne à Paris, dans les élections de 1877, n'est plus tout à fait un secret.

Mais l'importance de cet élément s'affaiblit tous les jours.

* * *

Il n'y a pas très longtemps, un grand journal allemand soulignait la tendance de ses compatriotes à voir des amis partout, et il en montrait le danger. Mais chassez le naturel, il revient au galop. Au lendemain de la première crise marocaine, le 17 décembre 1905, une assemblée de deux mille personnes acclamait à Berlin le nom de l'Angleterre. Aujourd'hui, les manifestations recommencent, et un comité mixte est déjà formé pour organiser à Londres une exposition anglo-allemande, destinée à neutraliser l'effet politique de l'exposition franco-anglaise.

Mais ces manifestations restent superficielles, et le seul espoir sérieux d'une paix durable que puisse garder l'Europe se trouve contenu dans le mot prononcé à Dundee, le 14 avril 1909, par M. Winston Churchill : « Aucune nation n'est plus nécessaire à notre commerce que l'Allemagne. »

WILLIAM MARTIN.



CHRONIQUE PARISIENNE

A propos de la *Joconde* et des projets de réorganisation du Louvre. — Ce qu'il faut passer des peintres « cubistes. » — Théâtre : *David Copperfield* et le *Petit café*. — Théophile Gautier et la musique. — Livres d'étrangers.

Les jours passent, les saisons se succèdent, l'année 1911, de tropicale et désastreuse mémoire, se précipite vers sa fin, et la *Joconde* ne reprend pas sa place sur la cimaise du Louvre. Les « pistes sérieuses » qui furent suivies après le vol du tableau sont aujourd'hui abandonnées. Le juge d'instruction est toujours saisi de l'affaire, et ce magistrat ne reste pas inactif, mais on sent que cette activité s'exerce un peu dans le vide, et que sa seule raison d'être est de montrer que les pouvoirs publics n'ont pas pris leur parti de la perte du chef-d'œuvre. Et M. Drioux est un homme consciencieux ; il ne déposera pas les armes tant qu'il y aura un coin à explorer, un doute à élucider, un utile interrogatoire à faire subir aux uns ou aux autres.

Mais voici que l'oubli a commencé son œuvre ; la place jadis occupée par la *Joconde* au Salon carré était restée vide jusqu'à ces derniers temps. Elle ne l'est plus depuis quelque jours, et le rectangle de mur qui nous parlait du tableau de Léonard, et où notre imagination reconstituait des traits tant de fois contemplés, est recouvert par une toile beaucoup moins célèbre. Le portrait de Balthazar Castiglione, peint par Raphaël, est assurément un beau portrait, mais il ne saurait tenir lieu d'une œuvre aussi unique en son genre que celui de Monna Lisa. Et que Balthazar Castiglione ait fait place lui-même, sur le même pan de mur, au saint Jean-Baptiste de Léonard, cela ne constitue pas une compensation. Ainsi vont se former de nouvelles générations qui n'auront pas connu la *Joconde*, sinon par ouï-dire, et

c'est à peine si, à leur seconde visite au Louvre, elles se doutent de la déplorable cicatrice qui défigure le musée. Vers la fin de ce siècle, « l'homme qui a vu la *Joconde* » se fera de plus en plus rare et il sera aussi antédiluvien que l'étaient naguère les médaillés de Sainte-Hélène.

En attendant, les cartes postales représentant Monna Lisa sont toujours « demandées », si l'on en juge par leurs nombreux exemplaires qui ornent la devanture des débits de tabac. Mais le succès semble surtout aller à certaines cartes de provenance étrangère où une Monna Lisa méconnaissable fait un pied-de-nez avec une grosse patte informe, substituée pour la circonstance à la belle main aristocratique que l'on connaît. Ces cartes s'adressent à toute une clientèle inculte qui n'a jamais vu dans le vol du tableau qu'un « bon tour » d'écolier. Après cela, vous pensez bien que la vue d'une reproduction de la *Joconde* sur le couvercle d'une grande boîte de fruits confits, dans la vitrine de l'épicerie Potin, ne fait pas l'effet d'une inconvenance, mais d'un touchant hommage d'admiration au génie de Léonard.

Le successeur de M. Homolle dans la direction du musée a pris au sérieux ses nouvelles fonctions. Après une étude approfondie des réformes à réaliser, il a soumis au directeur des beaux-arts tout un plan de réorganisation du Louvre. Les différents projets de ce plan portent sur le personnel et le matériel du musée. Le personnel va être complètement remanié et mieux approprié aux exigences quotidiennes du service. La surveillance des salles ne devra s'interrompre à aucun moment, et sous aucun prétexte. Aucun manquement à la discipline ne sera toléré de la part de qui que ce soit. Les gardiens sont d'ailleurs avertis, par les sanctions qui ont été prises vis-à-vis de quelques-uns d'entre eux, que ce n'est plus pour eux le moment de plaisanter. Quant aux projets concernant le matériel, le plus important est celui qui vise la sécurité des tableaux obtenue par leur mode d'accrochage. Les tableaux ne seront plus suspendus directement au mur ; ils seront fixés par séries de cinq, dix ou même plus, à une barre d'acier horizontale, dont

on ne pourra les détacher qu'en faisant subir à cette barre une légère inclinaison dans le sens de sa largeur, au moyen d'un levier placé à son extrémité. Inutile d'ajouter que la manœuvre du levier dépend d'une serrure secrète dont les clefs ne seront pas réunies dans un même trousseau. Ce système, dont le principe est emprunté à certains musées étrangers, offre l'avantage de rendre impossible ou, du moins, beaucoup plus difficile qu'auparavant toute tentative de vol. Si le projet est approuvé en haut lieu, comme tout permet de le croire, le Louvre sera efficacement protégé et les temps seront durs pour les voleurs de Jocondes. Malheureusement il n'y en avait qu'une, et qui est partie, et l'on ne peut s'empêcher de déplorer que le salut enfin assuré des richesses renfermées dans le musée ait exigé le sacrifice de celle qui en faisait la principale parure.

— Si je n'ai pas cru qu'il fût « trop tard pour parler encore d'Elle », c'est, à plus forte raison, le moment de parler des peintres cubistes. Ils ne sont pas bien nombreux, tout au plus une petite escouade, mais ils ont tant intrigué l'opinion que cela leur donne une réelle importance. Ils en sont depuis le printemps à leur troisième manifestation et la Galerie de l'art contemporain leur a donné asile après le Salon d'automne et celui des Indépendants. J'ai pris soin de vous les présenter dès ce dernier Salon, où ils s'offraient pour la première fois en groupe au jugement du public. Je me suis borné alors à traduire ma première impression, absolument ignorant que j'étais de l'esthétique de ces étranges artistes et de ce qui les pousse à donner à la nature, morte ou vivante, l'aspect de minéraux concassés. Aujourd'hui je suis mieux informé et j'ai acquis l'assurance que ces artistes n'appartiennent pas, quoi qu'on en ait dit, à la catégorie des « fumistes. » Ils sont parfaitement *convaincus*, ainsi que le prouvent ces lignes d'une gravité non affectée où M. Jean Metzinger, le chef de l'école, définit son esthétique :

« Nous avons déraciné le préjugé qui commandait au peintre de se tenir immobile, à une distance déterminée, devant l'objet, et de n'en fixer sur la toile qu'une photographie rétinienne plus ou moins modifiée par le sentiment personnel. Nous nous

sommes permis de tourner autour de l'objet pour en donner, sous le contrôle de l'intelligence, une représentation concrète faite de plusieurs aspects successifs. Le tableau possédait l'espace, voici qu'il règne aussi dans la durée. »

Voilà de la prose de cubiste. Elle n'est pas déraisonnable, grammaticalement parlant, et l'on s'étonne qu'un cubiste n'écrive pas comme il peint. Mais il n'en est pas de même des idées exprimées dans ce morceau et l'on s'explique en le lisant que les toiles de ces peintres nous offrent quelque chose d'aussi inattendu et d'aussi chaotique. En juxtaposant sur un même plan les aspects successifs, les différentes faces de l'objet, ils nous montrent des plans qui se coupent et se contrarient et dont l'ensemble ne répond à rien de ce que nous avons coutume de voir dans la nature. Ce n'est plus de la peinture, c'est de la documentation. La peinture, telle qu'on l'a pratiquée jusqu'ici, réalise bien mieux que les cubistes la synthèse de l'objet, et le peintre pour cela n'a pas besoin de faire le tour de l'objet ; il lui suffit d'en présenter une seule face, en laissant deviner les autres. Un peu de mystère est indispensable pour assurer au tableau cet élément de poésie dont il ne peut se passer. La réalité concrète des objets est justement le contraire de ce qu'on demande à la peinture ; c'est leur âme seule qui nous intéresse, et leur âme, c'est celle du peintre. Mais nous savons à quoi nous en tenir sur la théorie cubiste à cet égard ; elle interdit au peintre de reproduire sur la toile les impressions de sa rétine « plus ou moins modifiée par le sentiment personnel. » Que dites-vous, ô Agathon, de cette prétention, et les cubistes ne vous semblent-ils pas animés d'un esprit analogue à celui de la nouvelle Sorbonne ? Cette méfiance du sentiment personnel et cet antiromantisme sont bien de leur temps. Le sentiment personnel, mais c'est toute la peinture ! Pour Amiel, un paysage était « un état d'âme », et cette belle définition, chacun de nous l'a immédiatement adoptée, et l'on sent qu'elle sera vraie tant que l'on peindra des paysages, et même quand on n'en peindra plus.

Les cubistes ont été la grande attraction du dernier Salon d'automne. La petite salle où ils étaient réunis se remplissait sans

cesse de visiteurs que la vue de ces toiles mettait en gâité. L'auteur des lignes citées plus haut en avait exposé une intitulée *Le goûter*, représentant une femme assise à une table devant une tasse. La femme était vue à la fois de face, de profil et de trois quarts, ce qui ne simplifiait pas les traits de son visage, et la tasse se présentait sous deux aspects différents, juxtaposés comme les figures de démonstration des ingénieurs.

A la Galerie de l'art contemporain, j'ai retrouvé le même artiste, qui exposait une nature morte représentant un coin de table où se reconnaissent, parmi un chaos impossible à identifier, un compotier avec ses fruits, un vase à motifs pompéiens et quelques fruits épars. Les toiles voisines étaient signées Albert Gleizes, André Lhote, Le Fauconnier, De la Frénaie, Paul Véra et d'autres noms d'artistes qui appliquent, plus ou moins fidèlement, les théories de l'école. J'avoue n'avoir guère été plus avancé, en sortant de là, qu'à ma première et à ma seconde confrontation avec les cubistes. J'ai rencontré chez des amis un critique d'art qui a le souci de la santé intellectuelle de nos compatriotes et de la bonne qualité de leur sens esthétique. Il se montrait perplexe. « Ce qu'il y a de vraiment inquiétant, disait-il, c'est qu'il vient là des gens qui semblent prendre le plus grand intérêt à ces toiles et les considèrent avec le plus grand sérieux. » Les cubistes comptent sans doute quelques admirateurs, mais les craintes de mon critique sont exagérées, et il a probablement cru voir de l'admiration dans l'effort consciencieux des visiteurs pour trouver un sens clair à des choses obscures. Ajoutons qu'il ne ressemble pas à la plupart de ses confrères, qui n'osent pas prendre franchement parti contre les cubistes et déclarent que « leur effort n'aura pas été totalement vain », et que certains d'entre eux sortiront de cette première phase « enrichis de qualités dues à une discipline assez farouche. » Je crois que la vérité sur les cubistes se trouve dans ces mots de M. Léon Werth : « On ne peint pas l'ordre, l'harmonie, la raison. On peint les choses et soi-même. »

— Du côté du théâtre, il y a plutôt lieu de se rassurer. Les directeurs et les auteurs semblent s'entendre pour offrir au pu-

blic des pièces où l'on trouve tout autre chose que des conflits passionnels et l'éternelle histoire de Ménélas accommodée à la moderne. Ils vont même plus loin, et l'on joue depuis quelques jours, au théâtre du Gymnase, *Un bon petit diable*, que M^{me} Rostand, la femme du poète, et son fils Maurice, ont tirée d'une histoire de la *Bibliothèque rose*. Et la troupe de l'Odéon joue *David Copperfield* (de M. Max Maurey, d'après le roman de Dickens) que M. Firmin Roz, dans la *Revue bleue*, a salué de ces mots : « C'est une grande nouveauté : une pièce sans amour. Quel repos et quel délice ! » Voilà, M. Firmin Roz, un repos dont les Parisiens se fatigueraient bien vite. Mais cette particularité n'ôte pas à l'ouvrage de M. Max Maurey ses qualités dramatiques, et c'est le principal. Au premier abord, il semble incroyable qu'on ait pu extraire une pièce de théâtre d'un roman aussi touffu que *David Copperfield*. On avouera pourtant que la tâche de l'adaptateur est singulièrement facilitée si l'auteur lui a, comme on dit, mâché la besogne, s'il lui a fourni toutes faites des situations dramatiques et si l'adaptateur lui-même est bien rompu à son métier. C'est le cas de M. Max Maurey, qui n'en est pas à faire ses preuves, et que son tour d'esprit désignait particulièrement pour acclimater sur une scène parisienne les créations de l'humour anglais. On sait, au surplus, combien la destinée du petit David est touchante dans le roman de Dickens, et l'intensité d'émotion qui s'en dégage d'un bout à l'autre. M. Max Maurey a donc fait œuvre très personnelle, tout en devant beaucoup à Dickens. Il a su, en mettant debout ces personnages, qui n'étaient jamais sortis du roman, ne pas les défigurer, nous les rendre fidèlement au contraire dans la familiarité variée de leurs silhouettes et de leurs caractères. Il les a créés de nouveau, en quelque sorte, par de nouveaux moyens, et en tirant des ficelles là où le vieux Dickens s'était contenté de sa plume.

Voici bien le déplaisant Murdstone, si glacial dans son costume 1830, et que M. Vargas fait un peu trop ressembler à Lamartine. Voici la douce Clara, sa femme, mère de David, puis le solennel et caricatural M. Micawber, maître d'école, et M^{me} Mi-

cawber, et la servante Pegotty, et le sinistre Uriah Heep, et le vieux timbré Dick, et la tante Trotwood, excellent cœur sous ses dehors bourrus. Le rôle de David, qui n'a que dix ans, est tenu par une très jeune actrice, M^{lle} Monna Gondrè, qui s'en tire avec beaucoup de talent et d'intelligence. Les décors sont très soignés. Celui de la maison paternelle de David, au premier acte, est manifestement copié d'après nature sur les vieilles demeures anglaises. Dans ce cadre, la scène entre Murdstone, Clara et David, avant le départ de l'enfant pour la pension, semble la reconstitution d'une estampe de l'époque.

L'auteur de la pièce en a usé librement avec son modèle. Dans l'intérêt de l'action et pour resserrer son sujet, il ne nous a montré que David enfant. De plus, s'il a respecté dans ces limites les lignes générales du roman, et surtout son esprit, il a fait appel pour les besoins de sa cause à des épisodes empruntés à d'autres romans de Dickens. Tel est celui du séjour de David chez M. Creeple, dont les jeunes hôtes sont dressés au métier de pick-pocket. Ce quatrième acte est brossé à la Hogarth et avec un sens du pittoresque où l'on reconnaît l'auteur de *l'Aule de nuit*. Le pauvre David court de grands dangers dans ce triste milieu, et l'on assiste avec angoisse aux péripéties de son évasion et à son arrivée en guenilles dans le cottage de sa tante Trotwood, ainsi qu'au retour offensif du cruel Murdstone, qui veut reprendre l'enfant sur le conseil d'Uriah Heep et y réussirait sans l'arrivée de Micawber, qui fait tomber le masque de ces misérables. David est désormais sauvé, et tel est le dénouement de cette pièce dont une frêle existence d'enfant est l'enjeu et suffit à alimenter tout l'intérêt dramatique.

— Dans le *Petit café*, de M. Tristan Bernard, qu'on joue au Palais-Royal, il n'y a pas beaucoup plus d'amour que dans David Copperfield, mais il y en a tout de même un peu, tout à la fin. Le lever du rideau nous explique le titre de l'ouvrage, car nous nous trouvons, en effet, dans un petit café, un de ces petits cafés comme il y en a tant à Paris et qui se ressemblent tous, quel que soit le quartier, avec un patron, sa famille et deux ou trois auxiliaires. Albert, l'unique garçon de l'établissement, est une espèce d'ori-

ginal qui fait son service sans entrain, ce qui lui attire les observations un peu sèches de M^{lle} Yvonne, la fille du patron, qui est au comptoir. Albert cache sous la banalité de sa tenue des origines mystérieuses, dont il a rebattu les oreilles des habitués, et nous sommes un peu préparés à apprendre de l'un de ceux-ci, homme d'affaires véreux, qui le révèle au patron, qu'Albert vient de faire un héritage de 800 000 francs. Albert n'en sait rien encore, et Bigredon (c'est le nom du gredin) soumet à M. Philibert un plan machiavélique. Celui-ci déclarera à Albert qu'il porte ses appointements à 5000 fr. par an, à charge pour le garçon de rester vingt ans à son service et de lui payer un dédit de 200 000 francs s'il quitte la maison. Albert accepte. Il reçoit peu de temps après la nouvelle de son héritage et aurait bien envie de quitter le métier; mais il est lié par le contrat qu'il vient de signer et ne tient pas à payer le dédit. Il prend le parti de continuer son service au café tout en menant la grande vie de 1 heure à 6 heures du matin. Dégouté de cette existence, il ne tarde pas à y renoncer et à se consacrer uniquement à son métier de garçon de café aux appointements de 5000 francs, plus 40 000 francs de rentes. C'est une singulière ironie du sort. M. Philibert, de son côté, est pris dans ses propres filets. Mais tout va s'arranger. L'existence orageuse d'Albert l'a fait prendre goût à son « petit café » et conscience aussi de son sentiment secret et ancien pour M^{lle} Yvonne, qui, à travers sa dureté, ne le voit pas elle-même d'un mauvais œil. La scène de l'aveu mutuel du garçon de café et de la jeune patronne est du plus touchant comique. La pièce entière est d'ailleurs émaillée de ces scènes et de ces situations pleines d'humour comme on ne les rencontre que chez l'auteur de *L'anglais tel qu'on le parle*. Mais il est à remarquer qu'il obtient ces effets au moyen d'un procédé qui ne varie guère d'une pièce à l'autre. Ce procédé consiste à créer un personnage central qui est une sorte de paradoxe vivant autour duquel tourne l'action et qui n'est là que pour l'échauffer, pour provoquer les scènes et les situations où l'auteur déploie ses dons d'observateur, de moraliste et de satiriste.

Albert, du *Petit café*, est le frère du *Danieur inconnu* et de *Triplépatte*.

Est-il besoin d'ajouter que, dans le rôle de M. Philibert, patron du *Petit café*, Germain est inoubliable ?

— Théophile Gautier n'aimait pas le théâtre, dont les moyens grossiers choquaient son sens esthétique. Il a pourtant laissé plusieurs volumes de critique théâtrale, qu'il n'écrivit, il est vrai, que pour subvenir aux frais de son ménage. Une tradition le représentait aussi comme un ennemi de la musique, et je vous ai annoncé dans mon avant-dernière chronique la prochaine publication, par M^{me} Judith Gautier, de feuilletons musicaux inédits de son père, à l'aide desquels elle se promettait de détruire cette légende. Ces feuilletons viennent de paraître chez Fasquelle sous ce titre : *La musique* (in-12). Ils donnent raison à M^{me} Judith Gautier. Leur lecture prouve à l'évidence que Théophile Gautier n'était nullement fermé à la musique, qu'il la goûtait, la *sentait* beaucoup, au contraire, et mettait le même amour à décrire ses impressions musicales que ses autres impressions d'art. A propos du *Freischütz*, il écrit : « Sur ce fond ténébreux voltige comme une blanche colombe la phrase ailée, séraphique, divine, enivrée d'amour et de lumière, qui représente la pensée d'Agathe, » et : « Comment louer de telles choses avec de pauvres mots sans mélodie et sans couleur ? »

N'allons pas conclure de ces passages et de bien d'autres analogues que l'auteur d'*Emaux et Camées* était un mélomane ; et j'ai peine à croire que, pour certains comptes rendus où il parle de *renversements*, de *pédales*, de *la majeur* et de *mi naturel*, il ne soit allé aux renseignements. Mais lui aurait-on soufflé que dans tel morceau « les voix s'unissent aux instruments et arrivent progressivement à des accords inouïs, » ou que l'orchestre, dans le *Don Juan* de Mozart, a des « grondements sourds, des éclats subits, des réticences mystérieuses ? »

Signalons dans le même volume, aux servents de Beethoven, un passage intéressant sur les derniers quatuors du maître, et aux wagnériens une splendide page prophétique sur Richard Wagner.

— A l'occasion des étrennes, la librairie Hachette publie un beau volume illustré qui a pour titre : *Le meuble et la décoration en Angleterre de 1680 à 1800* (grand in-8°). Ce volume se compose presque uniquement de reproductions qui nous mettent sous les yeux, avec cette précision de détails que réalise la photographie, les beaux travaux des ébénistes anglais du dix-huitième siècle. Il est fort intéressant pour nous de comparer ces meubles de nos voisins avec ceux que fabriquaient à la même époque les ébénistes français, d'autant plus intéressant que l'influence des maîtres anglais se substitue de plus en plus chez nous à celle de nos styles classiques. Le volume est précédé d'une préface qui nous sert de guide à travers cette belle galerie d'art décoratif.

— La même librairie met en vente, également à l'occasion des étrennes, la 30^e année de son recueil hebdomadaire pour enfants intitulé *Mon journal* (in-8°). Il contient une foule d'histoires pour les enfants qui savent lire, et plus d'illustrations qu'il n'en faut pour faire prendre patience à ceux qui ne le savent pas encore.

CHRONIQUE ITALIENNE

La popularité de la guerre d'Afrique. — Les chansons d'outre-mer de G. d'Annunzio. — Les vols dans les musées. — Vincenzo Vela et l'italianisme du canton du Tessin. — Livres.

Oui, encore Tripoli. Il m'est impossible de commencer par un autre sujet. L'âme italienne est tout entière plongée dans cette unique pensée. Toute autre préoccupation semble futile et presque inconvenante. Sans doute la vie régulière se poursuit normalement, sans grandes différences avec le passé : il faut pourtant manger, boire, dormir, travailler, s'amuser. Mais tout ce qui est activité spontanée, en dehors des impérieuses lois de l'existence, tout ce qui hier était art, littérature, critique, politique, sport, semble aujourd'hui supprimé ou interrompu. On

ne publie plus de livres, et les rares qui, pour leur malheur, se sont avisés de naître en cette saison épique passent inaperçus. Personne n'a le temps ou l'envie de lire des volumes. On dévore avidement les quatre, huit, douze pages quotidiennes que le *Corriere*, la *Tribuna*, le *Giornale d'Italia* consacrent à la guerre. Pas question de nouveaux drames : le drame nouveau, passionnant, c'est celui qui se combat là-bas, sur les bords du désert, dans la magnifique et perfide palmeraie. Des acteurs grands ou petits, de profession ou d'occasion, déclament à l'envi, dans les théâtres et dans les salles, les chansons de Gabriel d'Annunzio. Et le public, cultivé ou non, amateur ou dédaigneux de poésie, applaudit frénétiquement. Même quand, par aventure, le vers du poète plane quelque peu nébuleux ou pèse trop lourdement surchargé de minutieuses et peu claires allusions historiques.

Qu'importe un mot obscur, une image peu transparente ? Ce sont les louanges des vaillants qui sont tombés, la gloire de la patrie agrandie, l'exaltation du sentiment universel. Et une inépuisable curiosité, mélange d'émotion, de stupeur, de fierté, remplit jour et nuit les salles du cinématographe, où se représentent plus ou moins fidèlement les scènes de la guerre. On accompagne aux gares et aux ports les soldats qui continuent à partir ; on recueille de l'argent pour les familles pauvres, qui ont là-bas des morts ou des blessés ; on siffle les journaux socialistes, persistant à contredire ce qui fait l'enthousiasme et la foi communes.

Enthousiasme et foi communes. Je ne crois pas chose facile de trouver dans l'histoire moderne un exemple pareil d'unanime accord national. On peut vraiment compter sur les doigts les opposants, antimilitaristes de profession, pacifistes doctrinaux, démagogues en danger de perdre leur influence, contradicteurs systématiques.... Tous les autres, même ceux qui seront appelés à payer plus gravement de leur bourse ou de leur sang la gloire de l'expédition, ceux qui professent des doutes sur l'à-propos d'une entreprise coloniale : les républicains en garde contre toute activité pouvant accroître le prestige de la monarchie, les cléricaux habitués à mettre leurs espérances dans l'affai-

blissement de l'Etat italien, les prolétaires disposés à supposer une perfidie bourgeoise dans la moindre feuille qui tremble, dans tout nuage qui passe, tous en un mot, ou presque tous s'accordent dans une seule ardente conviction : il faut conquérir Tripoli pour la patrie italienne ! Il faut, l'année du cinquantenaire, démentir par des faits l'opinion outrageante qui pèse encore sur l'Italie, démontrer qu'elle n'est pas seulement un grand musée d'antiquités, une grande serre d'orangers et de citronniers, un parc de dressage pour le troupeau de travailleurs habiles et patients destiné à creuser les canaux et les tunnels dans tous les continents. L'Italie est une nation solide et bien vivante. Oui, certes, une nation jeune, et précisément parce qu'elle est jeune, prompte à l'enthousiasme, spontanée et parfois excessive dans la manifestation de ses sentiments. Ils ont montré peu de savoir et d'intelligence, certains journaux étrangers, en commentant avec une acerbe ironie l'excitation de l'âme italienne pendant ces derniers mois. Quelques-unes de ces attaques, plusieurs de ces calomnies proviennent, comme on le sait, d'intérêts lésés, de basses jalousies et de cette qualité inférieure de sensibilité morale qui s'exerce dans la critique, qui, pour n'imposer à l'écrivain ni engagement ni sacrifice, se montre si facilement sévère. Mais certainement des plaisanteries sur le style lyrique des journaux italiens dénotent simplement un défaut de compréhension. La rustauderie allemande, qui est, elle aussi, dans plus d'un cas, une forme de jeunesse, ne s'est pas montrée capable de comprendre cette autre forme plus aimable et plus débordante de notre jeunesse trop ingénue.

— J'ai fait allusion aux chansons de Gabriel d'Annunzio. Il vaut la peine d'en parler un peu plus à fond. Quand la guerre fut déclarée et que commencèrent à arriver les premières nouvelles de la lutte et de la conquête, notre grand poète se trouvait dans une condition d'esprit tout autre que réjouissante. Il était en train de publier dans le *Corriere della Sera* quelques notes éparses, souvent fort intéressantes, mais teintées généralement de grave mélancolie. C'étaient en vérité les pages de l'exil, bien

qu'un certain nombre semblassent plus ou moins remonter assez haut ; mais il est probable que d'Annunzio, au cours de la publication, retouchait et refondait les plus anciennes, en les colorant toutes des tristes sentiments qui le remplissaient. L'exil le plus douloureux n'est pas celui prévu par les lois et prononcé par les juges, mais celui que des raisons personnelles imposent et conseillent. L'obligation d'abandonner la patrie est plus douloureuse que le fait d'en être chassé. L'expédition de Tripoli surprit donc d'Annunzio dans un moment de tristesse, comme il arrive parfois d'un coup de vent tombant du nord à l'imprévu au cours d'une journée lourde et sombre. Les nuages et leur ombre disparus, en un instant le ciel redevient serein, le soleil éclatant, les arbres et les eaux recouvrent vie et splendeur. Jamais artiste ne bondit plus rapide et plus impétueux du fond de sa solitude à l'ouïe de voix et de choses trop ardemment et vainement attendues pendant de longues années, rêvées et invoquées depuis que sa poésie commençait à se guérir de son fâcheux érotisme de jeunesse, chantées même aussi dans les jours où l'opinion publique semblait entraînée dans une autre direction et s'en détournait : la patrie grande, fière, audacieuse, digne de son histoire... Il y aurait folie et injustice à oublier la poésie patriotique d'autrefois que nous a donnée d'Annunzio. Nous ne serions pas en état de comprendre les chansons qu'avec une fougue merveilleuse il s'est mis à composer. Poésie d'occasion ? non, c'est la même poésie que celle des *Odi navali* et des *Laudi*, retrempee plus puissamment par la réalité ; c'est l'embrassement d'un ancien feu, pour répéter mon image, sous le déchaînement subit d'un nouveau vent. Quelques-uns reprochent aux chansons d'outre-mer l'excessive abondance et les difficultés des éléments historiques ; et, en réalité, l'érudition a parfois quelque chose d'écrasant, il y faut trop de commentaires ; elle rappelle souvent, avec les choses grandes et marquantes, des faits d'un médiocre intérêt. Mais cette érudition débordante est un des défauts les plus habituels et, pour ainsi dire, les plus sincères de la poésie de G. d'Annunzio. Ce n'est pas, comme

quelques-uns le croient, la conséquence et la preuve d'un travail trop précipité ; il y a parfaite harmonie avec toute l'œuvre précédente ; ce sont ces cris de joie et de fureur sauvages, qui alternent avec les propos étudiés et sages, ce je ne sais quoi de violent, de simple, de primordial, qui se révèle à chaque instant sous les riches revêtements du style. Quand il crie aux soldats d'outre-mer le conseil, l'adjuration de la vengeance, quand il les exhorte à refuser toute pitié à ceux qui *ne sont pas des hommes, mais des chiens*, quand il se réjouit que l'Italie sache désormais proclamer ses propres raisons, *par la bouche ronde de ses canons*, il ne plaira assurément pas aux puritains de la paix, mais personne n'a le droit de soupçonner en lui un exalté du moment et un accumulateur de figures de rhétorique. Aucun auteur ne fut jamais aussi conséquent et fidèle à lui-même.

Mais il est aussi fidèle au sentiment commun dans cette heure extraordinaire. Je ne voudrais pas qu'on attribuât à mes paroles un sens plus vaste et plus absolu que je ne l'entends. L'Italie ne renie certainement pas, dans ce moment d'activité belliqueuse, ce qu'on appelle les valeurs morales. Mais l'homme est ainsi fait que tantôt l'une tantôt l'autre de ses facultés s'emporte, sans détruire pourtant celles qui ont le dessous. La conscience est comme un centre lumineux qui se transporte d'une région à l'autre de notre esprit. Certaines parties aujourd'hui se trouvent à l'ombre et demain peut-être redeviendront claires. Et il est bon qu'il en soit ainsi : la longue possession, la continuelle familiarité diminuent en nous la conception et l'appréciation des choses ; le culte de l'esprit devient un froid formalisme, un byzantinisme bavardage, quand l'homme ne sait pas reprendre sa vigueur dans l'exercice d'autres activités plus simples et plus salubres. Précisément : l'Italie cherche actuellement à se renouveler en faisant l'essai de sa force et de son audace. Et parmi les faveurs dont la fortune se montre généreuse envers elle, on aime à compter aussi celle d'avoir un poète qui aima et chanta beaucoup de choses, mais aucune aussi

sincèrement que la sainteté de la force, que la beauté de la conquête. Demain, la guerre terminée, d'autres célébreront la sainteté de la paix, la beauté de la justice. Aujourd'hui c'est la journée solennelle de Gabriel d'Annunzio. C'est encore la grande mère, la patrie qui respire dans ces puissants et impétueux tercets.

— Les lecteurs de cette revue auront certainement entendu parler des nouvelles publiées par les journaux sur la *Madone de l'Etoile* de Beato Angelico, volée dans le couvent de Saint-Marc à Florence, la nuit du 19 novembre, et retrouvée dans des circonstances passablement étranges, par la police de cette ville, quatre ou cinq jours plus tard. C'est le troisième vol d'œuvres d'art remarquables survenu en Italie pendant ces derniers mois, après l'enlèvement de la Joconde : les saints de l'Orcagna à Sainte-Marie nouvelle, la Madone de Lorenzo Lotto dans la maison de ville d'Osimo et la Madone de l'Etoile. Actuellement, les recherches de la police continuent et le public n'en connaît pas les résultats. Il est à souhaiter que l'instruction ne s'en tienne pas aux auteurs immédiats du délit, l'opinion générale, confirmée par de multiples raisons, étant que ces voleurs de tableaux n'agissent pas de leur propre initiative, mais s'acquittent de positives commissions. Ce qui constituerait, on le comprend, une très grave menace pour notre patrimoine artistique national. Sans doute le service de surveillance peut et doit être amélioré ; mais s'il existe dans quelque partie du monde un collectionneur pourvu de millions et dépourvu de scrupules, et si l'on n'en découvre pas les trames, chacun voit la faible garantie qu'offriraient même les meilleurs gardiens. Une forte somme a malheureusement le pouvoir de triompher souvent de cette honnêteté moyenne qui constitue le patrimoine moral de la grande majorité des individus. En matière d'honnêteté, les hommes penchent décidément pour le système de la petite propriété : ce qu'il faut de vertu pour vivre en paix avec ses semblables et avec sa conscience et rien de plus. Mais malheureusement, si cette minime mesure suffit dans les circon-

tances ordinaires de la vie, elle est plus ou moins insuffisante en présence de la moindre difficulté pour arriver à la preuve, en augmentant la crainte du dommage ou l'espérance du profit. Un honnête gardien de musée, qui cracherait cordialement au visage d'une personne qui lui offrirait mille francs pour trahir son devoir, en présence de cent mille répondrait peut-être encore que non, mais sans geste grossier de vertu, et avec force protestations de sincère regret. Et peut-être.... Et l'offre de grosses compensations ne doit pas sembler improbable si on pense qu'un seul petit tableau acquis de cette façon peut représenter la valeur de quelques millions.

Ce sont de difficiles et dangereuses conditions que celles de nos musées, et je ne parle pas seulement de l'Italie. Mais elle est aussi plus grave, celle des églises, si riches encore en objets d'art facilement transportables. Et le pis est qu'un chef-d'œuvre volé se trouve, du moins pour quelques siècles, comme détruit. S'il s'agissait seulement du passage de la Joconde dans quelque autre musée au delà des mers, la perte serait encore tolérable. J'ai déjà eu l'occasion de soutenir dans ces chroniques la théorie de l'avantage qu'une œuvre d'art ainsi déménagée procure à sa patrie. L'Europe est forcée de payer en gloire à l'Italie les tableaux et les statues qu'elle lui a matériellement arrachés. Mais qui peut se figurer la déplorable condition d'un Beato Angelico ou d'un Leonardo devenus les prisonniers d'un voleur milliardaire !

Donc ? Donc, en attendant que quelque autre conseille de meilleures défenses, elle ne me semble pas si déraisonnable, bien qu'un peu bizarre en apparence et contraire aux usages officiels, la proposition d'un de mes amis qui voudrait que dans nos musées, à côté des plus remarquables œuvres authentiques, on plaçât quelqu'une de ces falsifications que d'ingénieux artistes savent exécuter d'une façon parfois si parfaite. Il est certain que, devant choisir entre deux tableaux, l'un l'original, l'autre la copie, le milliardaire amateur préférera toujours la copie. La copie semblera en tout cas, à ses yeux, plus vraie, plus

ancienne, plus originale. Et il ne se trompera pas même quand, par hasard, entre les deux tableaux, il y aurait la plus merveilleuse ressemblance. La sottise a, elle aussi, ses intuitions, aussi fines et sûres que celles du génie. L'amateur américain se sentirait toujours transporté d'une secrète sympathie pour la copie, la falsification. Et à l'avenir on ne volerait plus que des copies.

Cela pourrait se prouver. Avec quelques précautions pourtant. Il faudra, par exemple, que les directions possèdent un bien clair inventaire typographique ; quelques-uns croient que cette intuition à rebours dont je viens de parler n'est pas un don exclusif des Américains.

— Le 26 novembre on a inauguré à Turin le monument du distingué sculpteur tessinois Vincenzo Vela, qui, comme on le sait, fut, pendant bien des années, professeur à l'Académie Albertine de cette ville. Il s'est prononcé à cette occasion bien des paroles aussi belles que justes par les représentants des deux nations : le profond génie, le noble caractère de l'artiste suisse ont été dignement proclamés par les orateurs et les journaux. Mais un des commentaires les plus significatifs, à mon avis, c'est celui que j'ai lu dans un petit journal tessinois, affirmant que les fêtes de Turin, par leur but et pour s'être célébrées l'année du cinquantenaire, revêtent la même signification que deux solennités célébrées dernièrement dans le canton du Tessin : la levée du voile sur la pierre commémorative des Tessinois qui combattirent pour l'indépendance italienne et l'inauguration du monument destiné à rappeler la Typographie helvétique de Capolago.

C'est bien ça. Vincenzo Vela, tout en demeurant fidèle à sa patrie suisse, combattit contre l'Autriche en Italie, accueillit et exprima dans son *Spartacus* l'esprit de 48 en Italie, et, jusqu'à sa fin, nourrit de choses italiennes son âme tout italienne. D'autres fort nombreux, moins grands que lui, ont accueilli et accueillent le même amour dans leur cœur ; ils ont donné leur sang pour la délivrance de l'Italie et seraient prêts à le verser encore, si les jours de la lutte et du danger revenaient. Dans le canton du Tessin la glorieuse tâche qu'accomplit l'Italie en

Afrique est suivie avec une satisfaction, une angoisse et un amour dépassant de beaucoup la discrète sympathie d'une nation amie. Dans le canton du Tessin les honteuses calomnies qui nous viennent du nord, et dont quelques journaux suisses n'ont pas toujours su s'abstenir, soulèvent la même indignation qu'à Turin et à Rome. Et pourtant ils ont grand tort ceux qui, prompts à soupçonner tout ce qu'ils ignorent, se défiant de tout ce qui ne répond pas à leurs idées trop simplistes et trop rigoureuses, voient dans le chaleureux italianisme des Tessinois une sorte de trahison contre leurs devoirs de citoyens suisses. Sans doute, si être Suisses devait signifier, comme quelques-uns le prétendent, une telle déformation de leur âme née italienne ou française que tous les confédérés eussent à sentir, à agir et — pourquoi pas ? — à parler comme on le fait sur les rives de la Reuss et de l'Aar, à coup sûr les Tessinois ne sauraient être considérés comme de bons Suisses, et pas davantage, je me le figure, les Romands. Mais, si je ne me trompe, l'organisme même de la Suisse, une Confédération et non pas un Etat unitaire, justifie et même présuppose de profondes différences entre peuples confédérés, signifie unité d'action et de cœur dans certaines matières d'intérêt commun, et liberté dans tout ce qui ne peut subsister qu'avec la liberté : la langue, les traditions, les usages, la culture, l'art. Quand on est au Tessin, pour regarder du côté de Berne et de Zurich, il faut tourner le dos au soleil, remonter le cours des fleuves, marcher contre le vent qui souffle. On le peut et on le doit, mais non pendant toute la durée du jour et de l'année.

— Il faut signaler, parmi les livres les plus remarquables parus dernièrement, les documents inédits de Francesco Crispi, relatifs à la Triple Alliance (Milan, Treves). L'Italie se rend compte un peu tard qu'elle a eu en Crispi un de ses plus grands hommes d'Etat, le seul, peut-être, vraiment distingué de ce dernier quart de siècle. — L'éditeur Hoepli, de Milan, vient de publier deux volumes d'art très intéressants : *Madonne fiorentine*, de Mario Ferrigni, et *La pittura e la miniatura nella Lombardia*, de Pietro Toesca. Le premier est une charmante et savante pro-

ménade dans les jardins de l'histoire florentine. La Madone est étudiée comme motif d'art et dans ses rapports avec l'histoire morale de la femme. L'autre volume est un modèle d'érudition exquise et de méthode rigoureuse. Les deux ouvrages sont richement ornés de planches.

CHRONIQUE RUSSE

Après la mort de Stolypine. — Omnipotence de l'Okhrana. — Les mémoires de M. Webster. — Centenaire de la Société des Amateurs des lettres russes. — Le premier volume des œuvres posthumes de Tolstoï. — Correspondance de l'historien Stassinevitch. — La revue d'art *Apollon* et M. Jacques-Dalcroze.

Nous nous flattions que l'assassinat de Stolypine donnerait à réfléchir au gouvernement et qu'un esprit nouveau l'animerait ; c'est le contraire qui a lieu. Cet attentat a eu pour effet de fortifier nos « nationalistes zoologiques », comme on les appelle ici, et de rapprocher d'eux les octobristes, qui semblent avoir totalement oublié qu'ils sont nés de l'oukase du 17 octobre 1905, et que la constitution est leur unique raison d'être. M. Kokovtzev paraît bien décidé à suivre les traces de M. Stolypine, c'est-à-dire à n'accomplir aucune réforme appréciable, et à semer des deux mains la haine de tout ce qui n'est pas orthodoxe, enveloppant dans la même hostilité Finlandais, protestants, juifs, baptistes, raskolniki, sans compter les innombrables disciples de Tolstoï.

Il n'y a donc pas à se lamenter de la fin prochaine de la troisième Douma, car dans quelques mois la Russie sera conviée à de nouvelles élections.... Qu'en sortira-t-il ? Pas grand'chose, à ce que je crains. Les électeurs, principalement en province, sont à la lettre terrorisés par la police qui agit à sa guise avec une brutalité qui frise la sauvagerie. Le désespoir est mauvais conseiller et nous devons souhaiter des temps meilleurs et prendre con-

fiance en l'avenir, mais nous sommes forcés de reconnaître qu'actuellement même la Chine est mieux gouvernée que l'empire du tsar.

— Je ne vous entretiendrai pas de la personnalité bizarre de l'assassin de Stolypine, mais je ne peux pas passer sous silence un incident relaté par le procureur du tribunal de Kieff et qui caractérise toute notre situation politique. Bogrof, lors de son arrestation, fut amené d'abord dans le fumoir du théâtre, où le procureur de Kieff l'interrogea.

— Si je m'étais trouvé près de vous, dit le magistrat, du revers de la main j'aurais détourné le coup et prévenu le meurtre.

— Je suis curieux de savoir comment vous vous y seriez pris, demanda l'assassin.

— Mais c'est tout simple, je vous aurais saisi le bras et désarmé....

— Vous êtes bien naïf, monsieur le procureur, riposta Bogrof, vous oubliez que je suis un agent de l'*Okbrana* ! Si vous vous étiez jeté sur moi au moment où j'ai braqué mon revolver, c'eût été déjà trop tard, le browning tue sur le coup. Si, au contraire, vous aviez tenté de prévenir mon geste, vous auriez encouru une périlleuse responsabilité.

— Comment donc ? demanda le procureur surpris.

— Eh bien, j'aurais expliqué que, posté là pour garder M. Stolypine, je m'étais levé pour appréhender un terroriste, qui s'était faufilé près du ministre dans l'intention de le tuer, mais que vous m'aviez empêché de faire mon devoir et que grâce à votre intervention le meurtrier avait pu s'échapper !... Et tout le monde m'aurait cru, car le chef de l'*Okhrana* de Kieff, M. Kourloff, se serait rangé de mon côté.... Vous auriez été accusé d'avoir contrarié l'œuvre de l'*Okhrana* en déjouant mes plans pour m'emparer d'un dangereux terroriste.

Le procureur a convenu, et avec lui la presse russe, que Bogrof avait raison. L'*Okhrana* règne, omnipotente, sur tout l'empire. Quiconque n'est pas attaché à cette institution ne peut plus compter sur le lendemain. L'empereur ni la Douma n'osent

y toucher, et toute notre vie sociale et politique est réglée par elle. Nous sommes tous à sa merci. Qui peut garantir que demain il ne se présentera pas un nouveau Bogrof pour tuer M. Kokovtzev? N'est-il pas avéré qu'en 1901 Azeff, l'instigateur du meurtre du grand-duc Serge, a également fomenté contre la vie de Nicolas II un attentat qui n'a échoué que par l'effet de la maladresse d'un terroriste?

— Les mésaventures en Sibérie d'un intrépide voyageur anglais, membre de la Société royale de Géographie de Londres, confirment ce que je vous disais de l'arbitraire dont use notre police. Songez donc, si l'on ne se gêne pas avec un sujet de sa Majesté britannique, que ne fera-t-on pas à un infime sujet du tsar ! M. Webster eut au cours de l'été de 1910 l'idée lumineuse de faire pénétrer en Sibérie des marchandises anglaises, en les transportant par l'Océan Glacial et en remontant le Jennissel. Il frêta un vapeur, le *Nemrod*, et s'embarqua pour cette expédition lointaine. Le *Nemrod* triompha de tous les obstacles que lui opposèrent les éléments déchainés et les icebergs des parages septentrionaux, si bien qu'en mouillant dans les eaux russes, le hardi navigateur crut candidement qu'il était au bout de ses tribulations.

L'Okhrana le détrompa, elle veillait et lui ménageait des surprises. La première, qui ne fut pas la plus agréable, fut de lui remettre toute sa correspondance ouverte, même les lettres intimes de sa femme et de ses enfants. Non seulement elles avaient été decachetées, mais encore lues par un traducteur. La seconde surprise fut la visite à bord, non pas de douaniers, mais de membres de l'Okhrana, qui fouillèrent le bateau de la cale à la dunette, mirent les ballots de marchandises sens dessus-dessous et après ce remue-ménage, n'ayant rien trouvé de suspect, passèrent à leur troisième surprise.

Sous prétexte que ses papiers n'étaient pas en règle, le citoyen anglais fut arrêté et goûta les délices de la geôle sibérienne. Il aurait probablement fait quelques nouvelles expériences du même genre, si, fort heureusement, le consul-général britannique à Saint-Petersbourg, ayant été avisé de ces faits, ne

s'était empressé de protester tant et si bien que le gouverneur de Krasnoyarsk prit peur et relâcha sa victime. Il estima même nécessaire de la prier d'oublier « ces petits désagréments » et l'engagea cordialement à revenir l'année suivante pour approvisionner la Sibérie d'articles de marchandises de toutes sortes dont elle a tant besoin.

Il paraît qu'un gouverneur sibérien et un membre de la Société royale de Géographie de Londres n'apprécient pas au même taux les « petits désagréments » de l'entrée en Sibérie, car M. Webster ne semble pas pressé de retourner à Krasnoyarsk, mais il a porté plainte au Foreign Office et l'accueil que l'Okhrana a fait à un citoyen anglais sera l'objet d'une interpellation au parlement.

— Pour échapper au cauchemar de notre vie politique et sociale nous cherchons un asile dans notre littérature, le joyau de la Russie et notre orgueil. C'est aussi notre unique consolation et nous l'avons doublement savourée aux fêtes du centenaire de la *Société des amateurs des Lettres russes* en écoutant le beau discours de notre éminent critique, M. Wengerov. Il a exprimé notre sentiment général en recherchant ce qui fait la grandeur et le charme de la littérature russe et sa physionomie propre. Elle est née au sein de l'aristocratie et pourtant n'a jamais servi à défendre les intérêts de la noblesse, mais au contraire l'a toujours conviée au sacrifice de ses prérogatives en faveur des classes déshéritées. C'est un trait qui la distingue des littératures occidentales.

Elle ne poursuit pas non plus le bonheur individuel. On ne peut pas citer un seul roman de nos grands écrivains qui offre un de ces dénouements heureux qu'affectionnent en général les romanciers étrangers, même parmi les plus estimés. La littérature européenne, à commencer par le poète idéaliste par excellence, Schiller, chante toujours l'homme sur le ton majeur. Tout héros cherche d'abord son propre bonheur, tandis que le héros russe courtise le martyre et que la littérature russe accorde sa lyre sur le ton mineur. Elle est triste comme le paysage, comme la chanson russe, mais d'une tristesse qui vivifie l'âme, la sou-

lève au-dessus des préoccupations égoïstes pour la mettre en face des problèmes de la vie. Chaque peuple a sa beauté propre, celle de la Russie est une beauté douloureuse; c'est une beauté aux traits sévères, qui ne connaît ni le sourire de la gaieté, ni le rire de l'insouciance, seulement le rire amer de la satire et la tension vers un idéal lointain noyé dans les brumes du mysticisme.

Les amis des lettres russes comptent avec effroi les vides que la mort a faits parmi nos grands écrivains. Après Tourguénev et Dostoïewski, c'est Tolstoï qui vient de disparaître. Qui les remplacera? Nous nous le demandons non sans inquiétude. Voici cent cinquante ans que l'Allemagne a perdu Goethe et depuis quel l'a égalé? Il y a bientôt trois cents ans que Shakespeare a vécu, et qui le remplacera jamais? Combien de temps nous faudra-t-il attendre l'avènement d'un nouveau Tolstoï?

Heureusement d'au delà du tombeau sa voix retentit encore dans toute sa puissance. M^{me} Alexandra Tolstoï vient de publier le premier des trois volumes d'œuvres posthumes de son père; les deux autres paraîtront dans le courant de l'année prochaine. J'ai ouvert ce premier livre inédit avec une émotion empreinte de joie et de douleur; ce sont les derniers échos de la grande voix que la mort a fait taire. Il se compose de cinq nouvelles et de deux pièces de théâtre. En l'ouvrant, j'éprouvais la crainte de n'y pas retrouver notre Tolstoï de *Guerre et paix* ou d'*Anna Karénine*, mais bien vite des chapitres entiers, marqués de la griffe du génie, me rassurèrent, car ils peuvent supporter d'être comparés à ses œuvres maîtresses, bien que la tendance moralisatrice s'accuse trop visiblement.

En les lisant je me souvins des paroles de Renan s'émerveillant devant le poète qu'était le prophète Esaié, qui a, comme Virgile, amené à la perfection le rythme créé avant lui. Il est, selon Renan, presque le seul exemple d'un créateur de religion qui ait été en même temps un grand écrivain. Tolstoï en est un nouvel exemple; il n'a pas, il est vrai, créé la religion, mais il l'a ressuscitée. Son idéal se rapproche presque en tous points de celui du grand prophète et il cherche à en pénétrer ses lecteurs; mais

s'il prêche, c'est en artiste, par des images colorées qui s'imprègnent dans le souvenir. C'est le cas de ses œuvres posthumes.

Ainsi, dans la nouvelle intitulée *Le Diable*, il raconte l'histoire du brave Irtenev, un bon garçon, qui n'a qu'un défaut : il a dès sa jeunesse négligé de régler sa vie amoureuse et il paie chèrement cet oubli. Aussi, malgré son désir sincère de dominer ses passions, il succombe toujours à la tentation et glisse sur la pente où l'a jeté sa faute initiale. Le développement irrésistible du désir est rendu par le romancier avec une puissance saisissante, on sort de cette lecture tout secoué et la leçon de morale qui s'en dégage n'enlève à cette œuvre frémissante de vie rien de sa beauté.

Après le bal, nouvelle écrite en 1903, lorsque Tolstoï portait déjà le poids de 75 ans, semble une œuvre de la vingtième année, tant elle palpite de jeunesse et respire de fraîcheur et de grâce. Quelle poésie dans la manière de décrire l'aube claire de l'amour naissant au rythme voluptueux des danses ! Quelle antithèse éclate entre la sollicitude paternelle du colonel, qui danse si élégamment avec sa ravissante fille, à minuit, et qui, à l'aurore, commandant le supplice d'un Tatar, le fait passer mi-nu entre deux rangs de soldats armés de baguettes qui retombent en sifflant sur le dos du malheureux, enlevant chaque fois des lambeaux de chair ! Le colonel remarque qu'un des bourreaux militaires s'acquitte mollement de sa sanglante besogne et il le soufflette de sa main fine.

Ce que j'ai vu dans mon rêve est une histoire romanesque que Tolstoï assure être le récit d'un songe qu'il a eu. C'est la tragique évocation du conflit qui surgit entre une jeune fille séduite et son père, lequel se refuse d'abord à toute réconciliation, mais finit par découvrir que le bonheur est dans le pardon. Le prince Mikhaïl Jvanovitch éprouve pour la première fois cette joie céleste lorsqu'il retrouve sa fille (qu'il a chassée de la maison paternelle) abandonnée, émaciée, chétivement vêtue et qui attache sur lui des yeux suppliants. La pitié qu'il ressent pour elle le régénère. Il comprend que son orgueil blessé, sa froideur

et sa colère contre son enfant étaient coupables. La bonté est le flambeau de la vie humaine, c'est pour exercer son divin ministère que nous sommes nés. Telle est l'idée dominante de cette histoire très réelle, conçue dans un rêve.

Aliocha Gorchok, dans la courte nouvelle de ce nom, est un frère spirituel du soldat Karataev de *Guerre et paix* ; adolescent il accepte les misères et les peines, dont son existence est abondamment semée, avec non moins de résignation que son aîné les souffrances de l'ambulance et de la guerre. Aliocha endure les maux les plus variés et meurt jeune, d'un accident, heureux d'avoir toujours été bon.

Le faux coupon est encore une histoire moralisante qui développe cette idée : la faute commise par un seul d'entre nous est le premier anneau d'une chaîne de crimes qui se produiront dans différents milieux. Cette nouvelle est la plus longue du volume et comprend tout un monde d'êtres plus vivants l'un que l'autre, tous brossés en quelques touches si vigoureuses qu'ils restent gravés dans la mémoire. C'est encore une leçon de bonté. Stepan, le criminel, le vil et féroce assassin, est vaincu par la mansuétude évangélique de Maria Semenovna. Il a pénétré de force dans l'isba pour la piller et veut assassiner la pauvre femme. Celle-ci ne songe pas à se défendre, uniquement préoccupée de la damnation que le brigand appelle sur lui.

— Pense à toi, lui dit-elle, sans opposer de résistance, c'est ta propre âme que tu damages en tuant les autres !

Des deux pièces que renferme le premier volume, l'une est un épisode en deux petits tableaux sous ce titre énigmatique : *Elle a toutes les qualités ! Elle*, c'est la vodka. Ces tableaux ne présentent nulle action, pas de développements de caractères non plus, mais une foule de gens qui vivent sous nos yeux, parlent entre eux, et appellent notre attention sur les problèmes de la vie.

La seconde est le fameux *Cadavre vivant*, dont il a été tant parlé et qui remporte en ce moment des succès éclatants non seulement en Russie, mais aussi à l'étranger. On ne peut pas dire que Fédia Protassov soit un méchant homme, loin

de là. Sa femme et sa belle-sœur l'adorent, bien qu'il ne les rende pas heureuses. Il a un penchant démesuré pour les chansons des tziganes, à Moscou, et ne sait pas résister à la séduction de la capiteuse tzigane Macha. Il se persuade que sa femme serait beaucoup plus heureuse si elle était libre d'épouser un brave garçon qui l'adore, Karénine. Pour briser les liens conjugaux, il feint le suicide. On trouve au bord de l'eau un cadavre qu'on prend pour celui de Fédia Protassov. Des années se passent. M^{me} Protassov devient M^{me} Karénine et tout le monde est heureux. C'est trop beau pour durer, la police veille ; elle déniche Fédia, et lui et celle qui fut son épouse doivent répondre devant la justice l'un d'avoir feint la mort, l'autre de s'être remariée du vivant de son légitime époux.

Fédia devient le porte-parole de Tolstoï, lorsqu'il se répand en imprécations contre la société, dont l'organisation est défectueuse puisque par le jeu de ses institutions elle a ruiné son bonheur et celui de sa femme, et il s'en prend au droit que s'arrogent les hommes de juger leurs semblables et de régler leurs rapports. Le recours au divorce aurait sans doute aplani toutes les difficultés, mais le synode ne l'accorde que sur des témoignages auxquels la conscience d'un honnête homme répugne. D'ailleurs, l'apôtre de Yasnaïa Poliana n'aime pas davantage le divorce, qui est encore une institution sociale, il veut que Fédia sacrifie sa vie au bonheur de sa femme, puisqu'il est incapable de la rendre heureuse par une vie honnête et paisible. Cette thèse, comme beaucoup d'autres du grand écrivain, est fort discutable.

— L'éducation que reçoivent nos princes héritiers reste toujours un mystère et bien rares sont les initiés qui pourraient dire comment on élève nos futurs tsars. La correspondance de l'ancien directeur du *Messenger d'Europe*, qui fut le professeur d'histoire du grand-duc Nicolas Alexandrovitch ainsi que de son frère qui régna sous le nom d'Alexandre III, nous en donne un aperçu. M. Stassioulevitch était connu comme un *zapadnik* et un libéral prononcé. Pour cette raison le comte Strogonov, qui avait la direction générale de l'éducation du prince, surveillait de près M. Stassioulevitch.

« Un jour, raconte celui-ci, dans une lettre adressée à Pletnev, j'ai apporté à mon élève la *Politique* de Robert Mill, qui renferme un chapitre intéressant sur la *Situation du prince héritier*. Le grand-duc s'empara vivement du volume, mais le comte Strogonov le lui retira des mains en disant : « Vous êtes trop jeune pour de pareilles lectures. » Le grand-duc héritier changea de couleur et sortit de la chambre hors de lui. Le lendemain il me demanda : « Qu'avez-vous bien pu me donner de si terrible?... Non cette tyrannie est inconcevable ! »

En 1861 lorsqu'à plusieurs reprises les étudiants de Saint-Petersbourg réclamèrent plus de liberté, quand M. Stassioulvitch vint donner sa leçon, son royal élève lui demanda aussitôt :

« — Eh bien ! qu'est-ce qui se passe chez vous ? » (c'est-à-dire à l'université). Je lui répondis qu'en sa qualité de grand-duc héritier il devait être mieux renseigné que moi. Il eut un sourire amer :

« — Ah ! dit-il, moi je ne sais rien. C'est seulement hier qu'on m'a permis d'apprendre que Louis-Philippe n'a pas quitté volontairement la France. » Puis il développa cette idée, très juste, que les personnes comme moi, qui voient la rue telle qu'elle est, et qui peuvent entendre toutes les cloches, sont bien mieux renseignées que ceux qui sont sur la cime et n'entendent qu'une cloche. »

On sait d'ailleurs que les princes héritiers sont généralement libéraux, mais que, dès qu'ils sont sur le trône, ils ne veulent plus rien savoir de la rue, ils planent du haut de la cime....

— L'*Apollo*, cette admirable revue d'art dont j'ai eu déjà l'occasion de parler ici, offre dans sa dernière livraison une série d'études sur les artistes russes et étrangers qu'accompagnent en les complétant des reproductions photographiques dont on ne peut assez admirer la netteté et le fini. Ces illustrations seront consultées avec fruit même par ceux qui ne peuvent pas lire le texte russe de la revue. Ils se familiariseront ainsi avec l'œuvre très personnelle et originale de la célèbre femme sculpteur M^{me} A Goloubkina, que M. Max Volochine expose en suivant les étapes de ce beau talent. A côté de lui, le baron Wran-

gel étudie les tableaux de peintres français que nous possédons en Russie et M. W. Makovski le « sentimentalisme allégorique du peintre Soudiekine. » Enfin l'article *L'Homme et le rythme* du prince Wolkonsky intéressera tout particulièrement les Suisses, parce que c'est un éloge enthousiaste de l'œuvre de leur compatriote M. Jaques-Dalcroze.

Après avoir indiqué l'influence que la gymnastique rythmique exercera sur la nouvelle génération, le prince Wolkonsky raconte sa visite à Hellerau près de Dresde, où M. Dalcroze a fondé son école d'eurythmie : « Voici ce que j'ai vu, écrit-il. « — Allez toutes à la fenêtre, commanda M. Dalcroze à ses élèves, dirigez-vous vers le poêle comme si quelque chose de beau vous y attire, puis quand vous serez tout près, vous éprouverez une déception et vous reviendrez sur vos pas, en exprimant l'horreur que vous ressentez. » Alors, continue le prince Wolkonsky, j'ai vu des êtres immatériels, quoique terrestres, qui scandaient leurs pas sur le rythme de la musique, — une théorie de séraphins descendus d'une fresque de Fra Angelico.

» Puis vient le retour, fuyant, méfiant, rampant... la lumière qui recule devant les ténèbres, le crépuscule expirant dans la nuit. Tous les mouvements des jeunes filles leur étaient suggérés par la musique, chaque son s'exprimait par une attitude du corps, chaque mouvement dessinait la mélodie. Les élèves avaient toutes des gestes et des poses différentes, mais toutes exprimaient la même émotion. Alors j'ai compris le chœur antique, « cet homme à mille langues, cette foule qui n'a qu'une pensée. » Nous nous taisions tous dans une extase émerveillée. A côté de moi, un vieux professeur d'histoire de l'art s'écria : « — Non, de toute ma vie je n'ai jamais rien vu d'aussi beau ! » Le prince Wolkonsky se promet de faire une propagande acharnée de la méthode de Dalcroze chez nous et il est sûr qu'elle formera en Russie d'admirables élèves.

CHRONIQUE SUISSE

Art domestique. — Charles Secrétan, sa vie, son œuvre. — La gloire des humbles. — Des livres auxquels on se propose de revenir : Le Trianon de porcelaine et De l'un à l'autre amour. — Livres d'étrennes.

Depuis environ vingt-cinq ans, en Suède, en Autriche, en Hongrie, en Italie, en Russie, en Angleterre, ailleurs encore, des associations se sont fondées pour sauver de la décadence qui les menace, ou de la totale disparition, les arts populaires où s'exprime en sa fraîcheur toujours renaissante, en sa naïveté délicieusement conservée, l'âme coutumière des vieilles races.

Grâce à l'initiative de M^{lle} Nora Gross, dont on connaît l'ardeur énergique, convaincue et convaincante, un groupement s'est formé, chez nous aussi ; l'exposition de l'*Art domestique* qu'on a pu visiter, au musée Rath, à Genève, du commencement à la fin de novembre, est la première manifestation de notre association nationale. M^{lle} Gross a su intéresser à sa tentative des forces jeunes et empressées : M. de Reynold, l'helvétique, qui est à lui seul un programme (et copieux !), MM. de Traz, Weber, etc. On entendra encore parler de l'*Art domestique*, et la parole sera bonne ; féconde, espérons-le.

C'est une œuvre de salubrité publique, hygiénique et morale. Rien n'est séduisant comme l'exquise et parfois si subtile gaucherie des arts non encore citadinisés, non encore « déniaisés ». Mais rien n'est plus répugnant que la niaiserie qui se met en vente, qui cherche à tirer profit d'elle-même, la candeur truquée et défralchie, la candeur qui fait commerce, la « suissérie » pour étrangers. Notre art domestique sera bientôt réduit à cette abjection. Il n'y aura plus que les filles d'hôtel et de brasserie pour porter les costumes nationaux ; et l'armailli embouchera le cor des Alpes pour annoncer le lunch.

Partout où notre « art domestique et national » ne sert plus de réclame, d'appât, de marchandise, il est en train de mourir, et il vaut mieux mourir que de garder la vie à ce prix. Toutes les conditions de la vie moderne sont contraires aux arts populaires. Ils datent du temps où l'on n'avait d'autres ressources que celles qu'on tirait de la matière toute proche, par naturelle industrie. Ils sont nés d'une nécessité ; le besoin créait l'objet, que l'expérience rendait pratique et familier, accordait aux coutumes ; l'honnêteté et la prudence ménagère le voulaient de substance bonne et durable ; le mystérieux et impérieux instinct de l'âme y ajoutait la grâce de l'ornement, l'agrément de la couleur et des lignes harmonieuses. Car l'utile n'a jamais suffi le moins du monde, et il est contre nature de le chercher uniquement. Chez les peuples primitifs tout objet est objet d'art ; c'est nous qui avons fait de l'art un luxe et une exception.

Mais maintenant pénètrent partout les objets fabriqués ; la nécessité de créer n'existe plus, le besoin se satisfait aisément, la paresse y trouve son compte, et la vanité aussi, malheureusement, qui est la triste déformation du divin désir de plaire. Il suffit de si peu pour faire dévier le premier instinct ; la virginité du goût naturel est si fragile ! Hélas, c'est encore pour se faire belles que nos jeunes villageoises achètent leurs chapeaux chez Grosch & Greiff. Et leurs amoureux en sont flattés. Peut-on aller là-contre ?

Il est impossible de chercher à restaurer l'état d'ingénuité première. L'originelle simplicité perdue, il faut passer par la crise fatale du mauvais goût et de la prétention, et c'est au sommet seulement de l'évolution que, fleur suprême de la culture, on retrouve une simplicité nouvelle, consciente et volontaire.

Aussi, ce n'est pas du peuple que viendra le salut ; il n'y a pas, en lui-même, force de renaissance ; de plus en plus son propre art lui devient étranger ; de moins en moins il le comprend, de moins en moins il le sent. C'est l'élite des artistes évolués, des amateurs distingués et raffinés qui maintenant s'est éprise de l'œuvre populaire, pleine de sollicitude et d'inquiète ten-

dresse. Dans les salons et les écoles d'art on ne parle plus que d'art domestique.

Les associations pareilles à celles qui viennent de se fonder ne condamnent-elles pas elles-mêmes leur effort? N'est-il pas inutile de chercher à prolonger l'existence d'un art qui ne vit pas fortement par lui-même? L'art domestique n'est-il pas, par excellence, l'art pour soi, j'entends l'art pour chez soi, pour entre soi? Y en a-t-il de plus intime? La curiosité même qui s'y porte ne lui est-elle pas contraire et fatale?

« Il est légitime, a-t-on dit, de rendre les circonstances favorables, de créer, tout autour, une atmosphère d'intelligente sympathie, de même qu'un jardinier donne à ses plantes l'exposition et le terrain qui leur conviennent. » Qu'entend-on par là? On ne peut songer à lutter contre la force des choses, contre l'inéluctable puissance de l'évolution économique. Le jardinier *n'inquiète*; les fleurs des champs sont fleurs de nature; on ne peut les cultiver dans un jardin sans les transformer; c'est un déracinement, un « dessolement », si j'ose inventer le mot. C'est se contredire soi-même que de parler de culture quand il s'agit d'art populaire.

Et ne peut-on craindre que le snobisme ne s'en mêle, que l'on ne crée ainsi un goût artificiel de la rusticité, un de ces engouements mondains d'autant plus fâcheux qu'ils sont toujours suivis d'une réaction? N'y a-t-il pas bien grave danger à intervenir du dehors, à imprimer une direction précise, à imposer des modèles, à marquer la ligne à suivre?...

Aucune de ces objections, je le sais, n'a échappé à l'intelligente perspicacité des fondateurs de l'association. Ils ne s'en dissimulent pas l'importance. Ils ont foi cependant en l'œuvre utile et féconde. Ils n'aboutiraient qu'à tuer le faux art populaire, l'art de bazar, l'odieux « objet suisse », que déjà on leur devrait une reconnaissance immense. Encore une fois, périsse l'art populaire plutôt que de vivre ainsi.

Mais il n'y a pas que cela, que les écuelles de Thoune, les chalets à musique, les ours joueurs de quilles, lugeurs, skieurs, barbouilleurs de petits cartons ou l'on voit Chillon et la cha-

pelle de Tell. Notre art domestique a produit de belles toiles tissées à la main, des vases chatoyants et bien campés, des filigranes légers, de robustes et élégantes dentelles, de vigoureux bois sculptés. C'est cela qui mérite de vivre.

Et puis l'art domestique est-il nécessairement et exclusivement un art populaire ? Ne peut-on concevoir un art domestique bourgeois ou aristocratique, un art domestique de luxe ? Il suffit qu'il ne soit pas un art « extérieur », mais un art d'intérieur ; non un art à bibelots, un art inutile, un art pour l'art, mais qu'il participe à la vie, qu'il en enveloppe les habitudes ; qu'il s'applique à orner les objets familiers, qu'il pare de beauté choisie l'usage vulgaire ou élégant des choses, afin qu'apparaisse, au souci de les vouloir jolies, l'amitié nullement ridicule qui nous unit à elles.

Et ce que les mains bourgeoises, trop occupées aux soins mesquins, ce que les mains patriciennes, trop dédaigneuses ou trop distraites, ne pourront faire, les humbles mains ouvrières, expertes et dociles, le feront. Mais il importe qu'entre le modeste artisan qui exécute et l'artiste qui conçoit, entre l'acheteur qui demande et le producteur qui offre, il y ait sympathie, un amour commun de l'œuvre ; que l'artiste éclaire et guide l'instinct, qu'il n'offense en rien les spontanités, mais qu'il en épanouisse la joyeuse confiance, qu'il en libère les puissances obscures et incertaines ; qu'il ait toujours un respect scrupuleux des moyens et des matières. Ainsi se rétablit et se maintient l'unité vivante.

Ce que nous savons de l'œuvre de M^{lle} Nora Gross est propre à nous remplir d'espoir.

— J'aurais voulu avoir le temps de relire le beau livre que M^{lle} Louise Secrétan consacre à *Charles Secrétan, sa vie et son œuvre*. Par-dessous la surface des pages trop rapidement parcourues se creusent des profondeurs que mon regard n'a pas sondées sans quelque vertige, et ma vision de l'homme et de l'œuvre reste, sur certains points, un peu confuse. C'est la faute des circonstances, qui m'ont contraint à la hâte, et aussi de mon peu

d'aisance à me mouvoir dans le domaine abstrait de la pure spéculation.

Du reste il ne s'agit pas, ici, de suivre en tous ses replis la pensée de Secrétan, ni de prétendre en dévoiler le dernier mystère. M^{me} Secrétan n'a pas songé à faire œuvre de controverse philosophique; la pensée ne lui importe que dans la mesure où elle explique l'homme; elle y cherche la raison d'une vie, non la raison de l'existence universelle. D'intimes et pieux liens l'attachent à l'homme; le penseur appartient à tous. La citation de quelques passages essentiels, des analyses, et le lumineux chapitre que M. Philippe Bridel consacre à la *Philosophie de la liberté*, suffisent à imprimer dans la mémoire quelques idées claires et capitales.

J'admire fort, en M^{me} Secrétan, la distinction d'une réserve et la noblesse d'un renoncement qui sont rares. Avant d'ouvrir son livre, je craignais un peu, tout en jugeant la chose la plus excusable du monde, que l'inévitable ferveur de sa piété filiale, l'émotion de très chers souvenirs, le mouvement naturel de son cœur, ne lui rendissent un peu difficile l'entière indépendance; que tout son récit ne prit l'allure d'un vibrant témoignage, ne fût, très sincèrement, un acte de foi et d'amour plutôt que l'impartiale et critique exposition des faits utiles à l'histoire.

Il n'en est rien; sans aucune froideur ni contrainte, avec une parfaite liberté d'intelligence, avec une très simple dignité, M^{me} Secrétan laisse parler les faits. Ce sont eux qui témoignent.

On pouvait, — je ne dirais pas craindre, car littérairement cela aurait pu être un avantage, — on pouvait aussi penser que, mêlée intimement à la vie, associée même au travail, elle laisserait apparaître sa personnalité, qu'on eût sentie tout naturellement proche.

Mais la modestie de M^{me} Secrétan est admirable. Sa piété filiale est faite de respectueux effacement. Il semble qu'elle se soit dit à elle-même ce que si souvent on lui avait répété en son enfance: « Chut! papa travaille.... » Je trouve cela très émouvant.

Que de renseignements en ce livre ! Que de ressources il offre à tous ceux qu'intéresse l'histoire de notre vie intellectuelle ! C'est un vrai et durable monument à la gloire du pays. Vinet, Secrétan (on ne peut séparer l'un de l'autre, la vie même et l'amitié les ont unis, sans parler de la foi commune), c'est sur ces deux hommes que repose toute notre conscience morale, toute notre conscience intellectuelle. Ce sont des centres de rayonnement. Vinet d'abord et surtout, ce qui est conforme aux faits, puisque Secrétan, plus jeune, doit tant à sa bienfaisante influence. Ils sont admirablement représentatifs de l'âme vaudoise. Plus que le Genevois et le Neuchâtelois, le Vaudois a l'âme religieuse. Les Genevois et les Neuchâtelois sont plus théologiens, ce qui est autre chose ; ils sont plus artistes, plus observateurs ; ils sont plus sensibles au charme des formes, plus attentifs au spectacle de la vie. Le Vaudois est plus métaphysicien ; il se préoccupe plus du mystère de la destinée ; il est moraliste ; il est plus naturellement sérieux, et porté aux confidences, tourmenté de scrupules. Voyez Rod, encore. S'il y a un art romand, ce n'est pas, jusqu'à présent du moins, car les choses peuvent changer, au canton de Vaud qu'en revient le mérite ; mais s'il y a une pensée romande, elle est bien vaudoise, certainement.

— Je ne pensais pas parler de la *Gloire des humbles*, de Pierre (M. Jules Amiguet). J'ai lu tout ce petit livre avec plaisir, avec émotion. Voilà certes une prévention bien dissipée. Il ne s'agit pas de littérature ; ce souci n'a que faire ici, et où il apparaît il est déplacé. Mais l'œuvre est d'un cœur sincère. Voilà de bonne morale sans prêche, tout active, toute de charité, toute de bonté, nullement grondeuse, nullement renfrognée, tout imprégnée de pitié. Ça n'a pas l'odieuse assurance de la vertu satisfaite ; ça ne sent pas la morale pour pauvres. Cela ne va pas chercher midi à quatorze heures ; cela met en pratique le précepte de Bouddha (à méditer, combien !) : « Donne à manger à l'homme qui a faim, plutôt que de raisonner de ce qui est inconnaissable, mon enfant. »

Et cela ne manque pas d'humour, et de poésie un peu naïve, un peu enfantine, un peu sentimentale, mais qui va droit à l'âme du peuple.

— De M. Benjamin Vallotton, un nouveau roman : *Leurs œuvres les suivent*. Ce roman est le troisième de la série consacrée à la famille Chardonay. Je laisse à d'autres le plaisir d'en parler, ainsi que du *Foyer romand*.

— Je reçois à l'instant le volume de vers de M. F. Roger-Cornaz, *Le Trianon de porcelaine*. Avec les vignettes de M. Will. Heer, cela se présente de la façon la plus séduisante. Qu'on sent que ce doit être distingué ! J'espère avoir l'occasion d'y revenir. M. F. Roger-Cornaz, à propos du *Foyer romand*, a mis à parler de ses propres vers la désinvolture qu'il met à parler de ceux des autres. Mais il serait, je crois, bien déçu qu'on s'en tint là. Quand on se moque de soi-même, c'est toujours pour faire entendre aux autres qu'on leur interdit semblable liberté. Ne prenez pas au mot les gens qui affectent de parler d'eux-mêmes avec impertinence : l'ironie qu'on retourne sur soi est un délicieux hommage qu'on s'adresse.

M. Cornaz n'a rien à craindre de moi ; il voit bien que je ne sais pas être ironique.

— Le nouveau roman de M^{me} Noëlle Roger, *De l'un à l'autre amour*, est une œuvre forte, hardiment menée, et souvent poignante. J'en sens toutes les qualités, le tout à fait remarquable talent. Je ne sais cependant pourquoi ma sympathie hésite encore un peu. Je n'arrive pas à démêler les raisons d'une réserve fort probablement injuste. Tout se dissipera, ou se précisera, à une seconde lecture. L'œuvre mérite qu'on y revienne ; ce sera pour une prochaine chronique.

— Parmi les livres d'étrennes pour les enfants déjà un peu grands, méritent d'être chaudement recommandés les deux volumes publiés par la librairie Larousse dans la collection des *Contes héroïques de la douce France*. Bien qu'édités à l'étranger, ces petits volumes sont l'œuvre d'une Lausannoise, M^{lle} Butts, déjà connue, et ici même louée, pour son *Rabelais* mis à la por-

tée de la jeunesse. M^{lle} Butts a adapté, abrégé et mis en langue suffisamment moderne, avec beaucoup d'art et un goût très délicat, le texte de vieilles chansons de geste, propres à développer le cœur, l'imagination, le sentiment patriotique et le point d'honneur : *La chanson de Roland*, le vaillant paladin, pour les garçons ; *Flore et Blanchefleur*, *Berthe au grand pied*, pour les filles et pour les garçons qui aiment les filles. Ces volumes se présentent de la façon la plus agréable.

Je signale aussi chez Payot & C^{ie}, la collection — pour la jeunesse, également — *des plus beaux récits des Chroniques* ; j'ai feuilleté un Froissart très joliment illustré et fort proprement imprimé.

CHRONIQUE POLITIQUE

Les contre-coups du conflit marocain : l'avenir de l'Afrique et les querelles de l'Europe : Angleterre, Allemagne et France. — La guerre pour Tripoli. — La Chine et les Indes. — En Suisse : la session des chambres fédérales.

Ce qu'on est convenu d'appeler le conflit marocain tiendra décidément une grande place dans l'histoire. Il y a une question directe et il y a des contre-coups qui, pour nous autres gens du commencement du vingtième siècle, dépassent en importance la question elle-même.

La question est celle de l'Afrique. Les cadres fixés par la conférence de Berlin et les traités entre puissances s'ébranlent. Il paraît maintenant, sans que ce soit encore tout à fait sûr, que, à part l'Égypte, toute la côte septentrionale de l'énorme « continent noir » est réservée au génie colonisateur ou organisateur des peuples latins. Il paraît aussi que c'en est fait du grand projet d'empire équatorial français s'ouvrant sur deux mers, la Méditerranée et le golfe de Guinée. Mais aussi qu'advient-il de l'Etat belge du Congo avec le Cameroun allemand accroché à

son flanc ? Le plan immense des Anglais de créer un empire du Cap au Calre n'est-il pas compromis maintenant que l'Allemagne semble destinée à diriger sa prodigieuse force d'expansion vers l'Afrique centrale ? Et que deviendront les pays sans maître réel : les énormes territoires portugais, par exemple, qui ne profitent actuellement qu'aux marchands d'esclaves ? Questions d'aujourd'hui et questions de demain, le traité marocain fixe à peine le présent et ouvre l'inconnu.

En Europe il n'y a jamais eu plus de bruit que depuis qu'on est tombé d'accord entre Français et Allemands. C'est une polémique de journaux, une mise au jour d'accords anciens, un tintamarre de discours et les nations se livrent à un examen de conscience et d'intérêts, disent leurs sentiments ou leurs déceptions, révèlent leurs desirs et crient leurs colères.

Depuis quelques semaines, de grands débats ont eu lieu dans les parlements des principaux États intéressés. Ce qui était à l'ordre du jour, c'est le traité marocain-congolais ; ce qu'on a discuté, c'est toute l'orientation de la politique nationale ; affaires africaines et affaires européennes, intérêts commerciaux et questions diplomatiques, inimitiés et alliances, le passé et le présent.

— En Angleterre, l'opinion s'est émue. Elle s'est inquiétée, au mois de juillet dernier, à l'ouïe du discours belliqueux de M. Lloyd George, et lorsqu'elle a appris qu'à deux reprises, dans le courant de l'été, il s'en était fallu d'un rien que le canon ne fît entendre sa grosse voix, l'inquiétude est devenue de la mauvaise humeur. Car l'Angleterre traverse maintenant une de ces périodes de calme plat qui, depuis quatre-vingts ans, alternent chez elle avec les exaltations impérialistes. Elle entend se vouer aux réformes intérieures et les bruits de guerre l'impressionnent fâcheusement. Les pacifiques ou pacifistes qui dominent la Chambre des communes et paraissent les maîtres de l'heure sont à l'Allemagne des yeux très doux. Leur raisonnement est simpliste : seule la rivalité avec l'empire germanique, disent-ils, oblige l'Angleterre à armer fiévreusement ; mettons

de côté toute jalousie, laissons la grande nation allemande prendre dans le monde la place qui revient à son importance et à son travail, et la paix universelle sera bien proche. Quant à la France, l'Anglo-Saxon radical la considère avec une méfiance où entre peut-être une part d'atavisme : volontiers il l'accuserait de troubler le monde en réclamant une protection, comme elle l'agissait autrefois en voulant dominer les peuples.

De là, contre la politique du *Foreign Office*, un souffle hostile qui pouvait devenir un orage. Bien des gens annonçaient qu'en face de la volonté parlementaire Sir Edward Grey allait être obligé de changer de manière ; quelques-uns escomptaient pour l'Allemagne un triomphe plus éclatant : ils voyaient l'Angleterre pacifique de 1911 lui sacrifiant son ministre des affaires étrangères, comme la France inquiète lui avait abandonné le sien en 1905.

L'événement n'a pas confirmé ces prophéties. Dans un discours inspiré de loyauté, remarquable de mesure, Sir Edward Grey a fait l'historique des relations anglo-allemandes durant quatre mois ; il a montré la Grande-Bretagne désireuse de paix, mais soucieuse de ses intérêts et de son prestige ; il a déclaré, aux applaudissements de l'assemblée, que le jour où, en pareille circonstance, un ministre n'oserait plus tenir le langage de M. Lloyd George, son pays aurait cessé d'exister comme grande nation ; et, tout en se défendant de faire une opposition systématique à qui que ce soit, tout en exprimant l'espoir d'une prochaine entente avec l'Allemagne, il a réclamé le droit de rester fidèle aux engagements pris et de persévérer dans une politique qui assure la sécurité de l'Angleterre et l'équilibre de l'Europe.

Tout cela était juste et vrai. Il n'est pas nécessaire d'être très versé dans l'histoire de l'Angleterre pour savoir que, durant tous les temps modernes, cette nation s'est opposée d'instinct à toute puissance menaçant l'équilibre continental ; elle est par excellence l'élément modérateur et cette activité modératrice, qui lui a imposé parfois les plus durs sacrifices, s'inspire non de

principes mais de son intérêt même. Au-dessus des assemblées qui répondent aux préoccupations d'un moment, il y a les traditions qui demeurent. La chambre radicale de 1911 a approuvé la politique de son ministre comme l'aurait approuvée le parlement impérialiste de 1901 ; et, à part quelques incurables du pacifisme ou du germanisme, la nation entière paraît admettre aujourd'hui que l'entente cordiale telle que la comprend Sir Edward Grey est encore de toutes les attitudes la meilleure.

— La situation est moins claire en Allemagne. On nous annonce pour les élections générales au Reichstag, qui auront lieu le mois prochain, une poussée socialiste qui assurera au grand parti dont M. Bebel reste le chef des succès encore inconnus. C'est possible, car les causes de mécontentement ne manquent pas dans l'empire. Pourtant la tendance que représentent la plupart des journaux, celle que défendent les orateurs les plus applaudis du Reichstag, celle qui, autant que j'en puis juger, paraît dominer dans la nation, ne s'inspire pas du socialisme. L'Allemagne souffre d'aspirations refoulées, de désirs inassouvis ; elle estime trop mesquin le rôle qu'elle joue dans le monde ; elle en veut à ceux qui paraissent lui barrer la route. Sans aucunement désirer la guerre, elle estime que son énorme puissance militaire justifierait un ton plus ferme. Elle ne craindrait pas de montrer son épée, bien sûre que le geste suffirait pour intimider les malveillants.

La démonstration d'Agadir a été bien accueillie par l'Allemagne. Elle y voyait non seulement une promesse d'établissement dans la riche contrée du Sous, mais aussi une de ces manifestations de puissance comme on les lui prodiguait autrefois, comme on ne lui en accorde plus aujourd'hui. L'ouverture des pourparlers avec la France est apparue comme un premier recul ; la révélation de l'accord a été signalée comme une défaite. L'amertume a été d'autant plus grande qu'à tort ou à raison l'idée s'est répandue que l'Allemagne avait cédé devant les menaces de l'Angleterre. Les orateurs du gouvernement qui, au mois de novembre, défendaient le traité devant le Reichstag

assumaient le rôle ingrat d'avocats du diable. Le discours de Sir Edward Grey, à la fois ferme et conciliant, n'a fait qu'aviver la blessure. Et le mal doit être sérieux puisque, dans la dernière séance de l'assemblée, M. de Bethmann-Hollweg a cru devoir prendre la parole encore ; et, lui qui est le plus calme des hommes, s'est servi pour répondre au ministre anglais d'expressions martiales, voilant à peine la menace, exaltant la puissance allemande. Le Reichstag l'a écouté, charmé....

— En France c'est plus trouble encore. Le conflit marocain a eu pour nos voisins de l'ouest un avantage ; il leur a montré qu'à céder trop facilement on se condamne à céder encore et que le moment vient fatalement où une grande puissance qui ne veut ni satisfaire ses intérêts essentiels, ni perdre son prestige, doit se camper et faire face, advienne que pourra ! Je ne doute pas que l'immense majorité des Français ne soient très heureux que l'affaire ait eu cette fin ; ils y avaient toujours compté instinctivement. Mais, comme ils se sont émus, ils s'intéressent au traité, ils se réservent de le voir de près, bien décidés à protester s'il ne sauvegarde pas l'honneur national.

A cette préoccupation s'ajoute une défiance marquée à l'endroit des négociateurs. Ce sentiment n'est que trop justifié. Pour une fois la France s'est aperçue qu'il pouvait y avoir quelque inconvénient à mettre le premier venu dans une délicate fonction. Son ministre des affaires étrangères, M. de Selves, dont les bonnes intentions ne paraissent pas secondées par l'intelligence, s'est fourvoyé plus d'une fois et le mal aurait été plus grand si M. Cambon n'avait pas été là. Quant à M. Caillaux, il est positivement dangereux. Non seulement, il paraît ne voir la politique que comme une vaste opération financière, indépendante de toutes ces préoccupations de prestige et d'honneur auxquelles les nations modernes attachent encore du poids, mais il a l'air d'ignorer la valeur des engagements pris et poursuit la réalisation de ses déconcertantes idées au moyen d'hommes à lui que ses agents officiels ne connaissent même pas. C'est l'appareil de la diplomatie secrète mis en branle par un novice qui n'a étu-

dié ni le terrain sur lequel il manœuvre, ni les questions qu'il prétend trancher.

Et la Chambre française s'en donne à cœur joie de discuter l'accord marocain-congolais. La tâche est de celles où excellent les rhéteurs. Ils critiquent un traité qu'ils ne peuvent plus changer, sur lequel il serait dangereux de revenir, qu'eux-mêmes seraient stupéfaits de voir refuser : simple exercice oratoire qui est en même temps une manifestation de mécontentement. Tout cela aurait quelque chose de puéril si la grande voix de M. de Mun ne s'était élevée pour rappeler à la nation et à ceux qui la dirigent qu'il existe des principes et un honneur avec lesquels on ne trafique pas. Lorsque l'orateur s'écriait au milieu des applaudissements unanimes : « Messieurs les ministres, rendre justice à ce généreux pays, il vous a sauvés de vous-mêmes ! » il résumait en cette formule saisissante la phase tragique de la négociation franco-allemande. Mais c'est un vétéran de l'opposition, un vieux lutteur catholique qui a trouvé cela, et son discours lu à côté des autres a quelque chose d'étranger et d'archaïque.... Ce qui n'est peut-être pas à l'honneur de la Chambre actuelle et des tribuns du jour.

Le traité sera donc voté, à la Chambre et au Sénat ; il ne saurait en être autrement ; mais le pays en gardera de l'amertume et de l'inquiétude. Espérons que, d'ici longtemps, personne ne renouvellera le « geste d'Agadir. »

Telles sont les conséquences de l'affaire marocaine, et ceux qui s'en préoccupent le moins sont les Marocains eux-mêmes. L'Europe intervenant dans leurs affaires, ils avaient bien des choses à lui demander : la paix, la sécurité, un maître moins cruel.... Jusqu'à présent ils n'ont rien obtenu de cela ; mais les noms de leurs montagnes, de leurs provinces, de leurs villes sont familiers à chacun et on ne cesse de parler d'eux. Ils s'en passeraient volontiers....

— La guerre continue sur la côte d'Afrique et rien n'en fait prévoir la fin. Les Italiens ont marqué un pas en avant ; ils ont pris vigoureusement l'offensive dans l'oasis de Tripoli et ses

abords immédiats. Cette opération, entreprise avec des effectifs suffisants, soutenue par les canons de la flotte qui pouvaient encore préparer les engagements les plus importants, a pleinement réussi. Les résultats en valent la peine : du coup, la résistance turco-arabe a été refoulée à 60 kilomètres en arrière dans la région où se retrouvent des puits ; autour de Tripoli tous les bruits de guerre ont cessé ; l'Italie peut enfin se dire maîtresse d'un point au moins de l'immense territoire qu'elle s'est adjugé nominalemeut.

Mais de lugubres découvertes ont assombri la joie des vainqueurs. Cette oasis superbe, parsemée de jardins où la vigne alterne avec les orangers tandis que, très haut dans les airs, les sveltes palmiers étalent leurs harmonieuses coupoles, cet îlot gracieux au seuil du désert est tout sali des traces de la cruauté humaine. Les soldats italiens ont trouvé des restes de frères d'armes tombés aux mains de l'ennemi au cours des escarmouches et qui, tout le prouve, ont dû mourir au milieu d'effroyables supplices. Il y a donc là, face à l'Europe, sur le rivage même de la mer historique, des meurtriers ingénieux qui rendraient des points aux pires tortionnaires du moyen âge.... Le gouvernement turc a nié le fait qui jette un triste jour sur l'éducation qu'il a donnée à ses sujets d'Afrique ; ses dénégations sans preuves n'ont convaincu personne. Mais faut-il nous étonner ? La guerre déchaîne d'affreux instincts ; traqués chez eux, les Arabes retombent dans les pratiques hideuses de la barbarie : aux tueries de Tripoli répondent les supplices de l'oasis.... Tristes débuts d'une campagne entreprise au nom de la civilisation !

— De l'Orient nous viennent d'importantes nouvelles. Non pas que rien de décisif se produise en Chine. Il y a là-bas un homme très habile qui répond au nom rebelle à la mémoire de Youan Chi Kaï ; on le dit grand administrateur et bon général ; il est dans tous les cas passé maître dans la diplomatie chinoise, la plus patiente et la plus subtile de toutes. C'est à lui que la dynastie mandchoue aux abois a remis le soin de sa défense. Il a commencé par faire place nette au dedans en s'attribuant tous

les pouvoirs ; puis, par des négociations multiples et sinueuses, il s'est employé à diviser les chefs rebelles.... De sorte que l'insurrection n'avance plus et que nul ne peut prévoir à qui appartiendra le mot de la fin. En attendant, un colossal désordre continue à agiter le plus prodigieux réservoir humain que possède notre planète.

C'est dans l'Inde qu'il se passe quelque chose. Là, aux portes de l'antique cité de Delhi, le roi-empereur George V trône au milieu des princes ses vassaux et jamais, dans ce pays de rêve, durbar solennel n'avait groupé autant de peuples, de races et de magnificences. Mais aussi un grand acte politique a été accompli. En annonçant que Delhi sera désormais la capitale de l'empire, le gouvernement anglo-indien arrache le vice-roi à l'administration trop absorbante du Bengale ; il en fait l'arbitre d'ailleurs tout-puissant d'un groupe de provinces ou d'Etats à gouvernements autonomes ; il oriente le développement de l'Inde dans le sens d'une vaste fédération ; en même temps il promet implicitement de faire aux représentants des indigènes une part plus grande dans les tribunaux et les conseils de provinces. C'est la politique du libéralisme anglais qui s'accroît en opposition aux méthodes de Lord Curzon et malgré les attentats qui, l'année dernière, semblaient annoncer un retour de répression, c'est la manière douce qui concilie les peuples.... Réussira-t-elle ? Je ne sais. Mais, sauf à Calcutta où l'on maugrée, il y a maintenant beaucoup de gens heureux aux Indes. Regrettons seulement qu'ils soient si loin.

En effet, l'accroissement de la députation socialiste a amené du nouveau dans notre Conseil national, et cette nouveauté n'est pas précisément heureuse. Au cours de la discussion du budget, quelques-uns des représentants de l'extrême gauche ont cru devoir placer de ces grands discours-programmes sonores et inutiles qu'on reproche si souvent au parlementarisme moderne.

Ils ont critiqué presque tout ce qui se fait dans leur bon pays ; mais leurs attaques les plus virulentes ont porté contre ces ins-

titutions militaires suisses que, partout ailleurs que chez nous, les socialistes recommandent comme un modèle et qui font tressaillir d'admiration les pacifistes internationaux. Sans doute l'offensive des nouveaux députés a provoqué de violentes répliques; mais il reste un mécontentement dans l'air et, si les partis s'inspirent des passions de leurs chefs, nous irons droit à ces haines de classes que notre Suisse n'a guère connues jusqu'ici.

D'autres choses, heureusement, ont occupé notre parlement. L'Assemblée fédérale avait à élire notre haut conseil exécutif et comme les six membres sortants, même le vénérable M. Deucher, se sentaient encore de force à servir la patrie, ils ont été tous renommés. Le septième élu, l'homme de la droite, est M. Motta, député du Tessin au Conseil national, dont la jeunesse — il a juste quarante ans — n'exclut pas un passé parlementaire déjà long. Il est juriste, comme de juste, et parle nos trois langues; il est actif et dévoué; de plus il a su rester modéré dans un canton où la modération n'est pas la vertu de chacun. C'est une espérance.

J'ajoute que, en l'an de grâce 1912, M. Forrer sera président de la Confédération et M. Müller vice-président du Conseil fédéral. Il n'est pas inutile de répéter cela, car plus d'un bon Suisse l'aura oublié avant peu.

Lausanne, 18 décembre 1911

M^{ME} DE STAËL ET JEAN DE MÜLLER

D'APRÈS DES LETTRES INÉDITES

L'auteur de l'*Allemagne* a attribué dans son livre, à son compatriote Jean de Müller, une importance et une place qui semblent aujourd'hui hors de proportion avec la valeur de ce fervent annaliste ; il tient à lui seul les quatre cinquièmes d'un chapitre auquel, par surcroît, M^{me} de Staël donne ce titre : *Des historiens allemands, et de J. de Müller en particulier*. Erudit et poète, chroniqueur éloquent et styliste habile, l'historien de la Suisse n'est pas éloigné de posséder, au gré de l'enquêteuse, les qualités suprêmes du genre, et elle ne lui reproche guère que d'avoir abusé de son érudition, « dont il ignorait l'art de se dégager quand il fallait. »

Elle est visiblement moins à l'aise pour juger la carrière politique et la personnalité d'un homme dont les principes avaient été, en effet, assez peu solides ; aussi n'en dit-elle pas grand'chose, et semble-t-elle heureuse, à tout le moins, de pouvoir donner une preuve de désintéressement dont elle lui sait gré : la pauvreté dont témoigne son testament, « honorable circonstance de sa vie. » Et son jugement d'ensemble reste singulièrement flatteur en dépit de ses restrictions implicites : « La

mort de ce Müller, dont la vie peut être diversement jugée, est une perte irréparable, et l'on croit voir périr plus qu'un homme quand de telles facultés s'éteignent.»

Comme dans la plupart des évaluations que M^{me} de Staël a portées sur les hommes et les choses de son temps, le contre-coup des sympathies personnelles de la voyageuse se laisse discerner dans cette appréciation. Il lui fallait, comme elle disait, « un premier mot » : et ce mot, c'était toujours l'âme révoltée de Delphine, le grand cœur passionné de Corinne qui le prononçaient. Goethe et Byron, Chateaubriand et Monti ont dû passer, pour qu'elle appréciât leur valeur intellectuelle, par cette épreuve du sentiment préalable : il y avait chez elle une sensibilité qui restait prodigieusement intéressée à toutes les démarches de l'esprit, et qui, au lieu de composer avec elles, les dirigeait souvent.

Or M^{me} de Staël a connu personnellement Jean de Müller ; elle a gardé, de ses rencontres avec l'historien, des impressions un peu mêlées, où l'admiration domine, où les réserves sont surtout le fait de la femme du monde que choque un détail des habitudes et des manières, où se retrouve enfin la gratitude émue de la fille de Necker pour un auteur qui semble avoir sérieusement songé à élever à ce père adoré un monument digne de sa mémoire : une ample biographie. Tout cela reparait dans les lettres que la bibliothèque de Schaffhouse conserve parmi les innombrables papiers laissés par un de ses plus illustres enfants.

* * *

On sait quel était, à son arrivée à Weimar, en décembre 1803, le désarroi de l'illustre femme, plutôt déçue par le début de son voyage, attristée par le silence

et la désolation d'un paysage hivernal, à peine remise des soucis que lui avait causés à Francfort la maladie de sa fille. Ajoutez que dans l'« Athènes de l'Ilm » elle cherche longtemps sans les trouver les mots de passe qui la mettent vraiment à son aise dans le milieu littéraire qu'elle prétendait un peu interviewer et confesser en un tour de main. Tous ces grands weimariens de l'époque classique s'effraient de voir surgir au milieu d'eux, ses tablettes en main, cette remuante personne : il y a de l'incommunicable dans leur religion esthétique et dans leur philosophie, et cette Française intellectuelle effarouche quelque peu les divinités tutélaires du lieu ; c'est un Anglais, H.-C. Robinson, qui lui ouvrira quelques-unes de ces portes mystérieuses auxquelles elle frappe d'abord sans succès.

Jean de Müller semble avoir, lui aussi, bénéficié de cette inquiétude de la voyageuse. Il arrive à Weimar le 22 janvier, venant de Vienne et se rendant à Berlin. Il n'est plus tout à fait un inconnu pour sa compatriote genevoise : l'historien de la Confédération avait jadis, en 1785, été l'hôte de Coppet, où l'avait introduit l'aimable Bonstetten, bailli de Nyon et disert amateur de belles-lettres. Mais il y a vingt ans de cela, et Germaine en avait dix-neuf lors de cette première rencontre ! Aussi faut-il, à vrai dire, refaire connaissance : la cordialité et le laisser-aller de Müller rendent par bonheur cette nouvelle entrée en relations plus facile que ne pouvait l'espérer la femme de lettres parisienne. Et elle se hâte d'envoyer à l'historien ce billet, qui est sans doute du 23 janvier :

« Il est bien vrai que je m'étonne moi-même de m'être sentie si à l'aise avec un homme de votre éclat en Europe ; croyez-

moi, c'est l'âme qui met à l'aise, et j'ai senti la vôtre. Je ne veux pas vous céder pour demain, parce que je vous ai promis à Wieland et à Schiller, mais je vais prier la cour de ne vous inviter qu'après-demain.

» Adieu, je fais des vœux pour vous voir à Berlin à 2 heures. »

Le 24 janvier, — et c'est à cause de cette invitation que M^{me} de Staël, apparemment, ne voulait pas « céder » l'ami qu'elle s'était fait au débotté, — Benjamin Constant note qu'il a dîné avec de Müller et avec Wieland : Schiller se sera excusé, comme il le fit si souvent, sur sa santé et ses occupations, pour ne pas se trouver en proie aux investigations de la terrible enquêteuse. « Plein d'amour-propre, mais assez bon enfant », tel est le jugement auquel aboutit Constant au sujet de Müller, et qu'il consigne dans son *Journal*. Il le revoit trois jours après, et se fait exposer par l'historien son « plan d'histoire universelle en trois époques » ; le soir, chez le prince de Reuss, ils discutent toutes les conséquences historiques dont l'hypothèse « de la création ou la non-créeation du monde » serait le point de départ.

Mais Weimar n'est qu'une étape pour Jean de Müller, dont le voyage à Berlin a une trop grande importance pour qu'il puisse s'y rendre par le chemin des écoliers : après onze années passées à Vienne, à la tête de la Bibliothèque impériale, le grand savant a quitté le service autrichien et va se mettre à la disposition de la maison royale de Prusse, qui lui donnera le titre d'historiographe. Comme le passage de Jean de Müller sur les bords de l'Ilm coïncide précisément avec le moment où M^{me} de Staël est enfin reçue chez Goethe et où elle acquiert, dans la personne de l'Anglais Crabb Robinson, l'informateur souhaité en matière de philosophie alle-

mande, elle voit sans trop de regret l'historien continuer son voyage après ces quelques rencontres, après la visite qu'ils ont faite ensemble à l'auteur de *Werther* le 25 janvier. Mais elle compte bien se servir de lui dans la capitale prussienne, où les milieux intellectuels, les « savants », comme elle dit, lui semblent un peu rébarbatifs.

Le 23 février, de Müller lui écrit de Berlin, se mettant éventuellement, lui et sa bibliothèque, à la disposition de B. Constant, dans sa nouvelle résidence : « Il recommencerait sa vie d'Erlangen, nous vivrions ensemble simplement et cordialement comme des étudiants. Ce sont des rêves qui me consolent. » Un billet du 13 février d'autre part, une lettre de Weimar du 26 février 1804 renseignent Müller sur les projets les plus prochains de la voyageuse. Elle tient beaucoup — plusieurs billets en témoignent — à retrouver son nouvel ami à Berlin et à compléter par lui le réseau de recommandations dont elle s'est munie. Dès son arrivée, elle lui annonce qu'elle est là, et de la *Ville de Paris* où elle est descendue « ce jeudi soir », le 8 mars, elle entend voisiner avec l'*Hôtel de Russie* où se trouve Müller ; d'autant que Benjamin n'est pas du voyage. Plusieurs billets ont trait au séjour de M^{me} de Staël à Berlin : elle s'offre à présenter Müller à La Forest, l'ambassadeur de France ; elle le retrouve avec plaisir dans la société de Brinckmann, le chargé d'affaires suédois ; elle l'invite à dîner, lui rappelle des engagements, et — détail piquant — lui avoue qu'elle souffrait lorsque, à table, « un peu d'ivresse obscurcissait momentanément vos admirables qualités. » Le grave historien était en effet gros mangeur et gros buveur : il répondra un peu plus

tard avec une sorte de gaillardise au reproche que lui fait M^{me} de Staël, et qu'elle a dû lui adresser à d'autres reprises. Ne s'indigne-t-elle pas, dans une lettre à M^{me} Necker-de Saussure, de voir à Berlin qu'au souper « les hommes boivent autant que le leur permet le dîner ? » L'excuse du savant fera la part des circonstances séductrices : « Vous m'avez vu en voyageur, ne travaillant pas, me livrant à quelque excès de joie, de sortir d'un pays qui depuis douze années me paralysait. J'étais loin de me douter que les vins que je prenais à ces tables hospitalières étaient des breuvages empoisonnés dont après plusieurs mois je ressentirais des douleurs amères. Jamais, lorsque, le plus souvent avec vous, je soutenais la cause des lumières et de la vraie liberté ou la mémoire de quelque grand homme, je ne me sentis appesanti ; je me taisais quand on parlait des sublinités de l'idéalisme.... »

* * *

Dans l'intervalle, Jean de Müller avait été l'hôte de sa correspondante en Suisse. En quittant Berlin précipitamment, le 19 avril, elle avait chargé Brinckmann de lui transmettre ses dernières amitiés. Chez elle, à Coppet, de Müller semble inaugurer, — en attendant le bon Chamisso et sa fidèle pipe à laquelle Corinne voudrait le faire renoncer, Zacharias Werner et le débraillé de son mysticisme, — la série de ces visiteurs dont s'effarèrent les anciens amis, Bonstetten, Sismondi, Montmorency, gens du monde par naissance ou par éducation. En juin 1804, au cours d'un séjour dans la Suisse française, de Müller vint plusieurs fois à Coppet. Il y trouvait la châtelaine tout endeuillée de la mort de son père, inconsolable de n'avoir pu dire le grand adieu à celui qu'elle avait chéri d'une

affection plus que filiale, jalouse d'immortaliser, s'il était possible, une mémoire dont elle était tentée de s'exagérer la grandeur et l'importance historique. Le chroniqueur de la Confédération, passant dans l'intimité de la fille de Necker quelques jours de ce douloureux été, pouvait-il manquer de s'intéresser, à la fois comme ami, comme historien et comme compatriote, à l'ancien ministre de Louis XVI ? Il semble même qu'il ait paru promettre, au cœur désolé de M^{me} de Staël, plus qu'il ne devait tenir. En tout cas, c'est d'avoir communiqué avec la châtelaine de Coppet dans le souvenir de son père qui le rapproche d'elle à ce moment. Elle le met au courant de ses pensées et notamment de ses inquiétudes républicaines :

« Ce 7 juillet [1804].

« Je me suis bien profondément attachée à vous dans ce voyage, mon cher Müller, j'ai joui de vous sans le mélange des cours et j'ai découvert encore de nouveaux trésors dans votre inépuisable pensée. Ah ! vous écrirez sa vie, vous me donnerez encore un événement, une émotion douce dans ce silence éternel qui m'attend ; je communiquerai encore une fois avec lui par vous. Il aimait la gloire, il me saura gré de lui avoir valu un historien tel que vous ; je vous enverrai tous les mémoires avant de partir pour l'Italie. Depuis que vous m'avez quittée, je suis retombée plus mal que je n'étais auparavant ; vous m'aviez un moment soulagée de ma douleur, et elle est revenue plus amère que jamais. Je ne sais pourquoi je suis si malheureuse : toute la terre se tire mieux de la vie que moi. J'ai vu un Italien, Acerbi, qui a écrit en anglais un *Voyage de Laponie* et qui arrivait de Paris ; j'ai vu aussi plusieurs autres voyageurs ; il semble bien que dans tous les détails, l'opinion est contre ce qui se passe : le procès de Moreau avait donné un esprit presque insurrectionnel à la grande ville, mais depuis qu'il est parti on s'est rendormi, et l'espoir de la paix par la nomination d'une régence à Londres

tourne les esprits vers une autre idée. Je suis persuadée qu'avant le couronnement, qui aura lieu le 18 brumaire, il y aura une paix ou une expédition militaire, car il me paraît impossible qu'avec les éléments actuels de l'opinion on fasse un couronnement : personne ne vote ; les maires inscrivent les gens en leur absence, mais, passé les fonctionnaires publics, il n'y a pas eu à Paris *une* signature. Tout cela n'empêche pas la puissance ; mais pour l'enthousiasme, il faut un peu le ranimer.

» Adieu, mon cher Müller, écrivez-moi souvent, par la raison que cela me fait du bien : n'en est-ce pas une bonne pour vous ? Rappelez-moi au souvenir de ceux qui pensent à moi à Berlin, et demandez, je vous prie, à Brinckmann pourquoi il ne m'écrit pas.

» Bonstetten, Benjamin et William [Schlegel] veulent que je vous dise qu'ils vous aiment tous les trois. Il y a donc ici trois et une personnes dont vous pouvez disposer à jamais ; mais l'une veut sa place à part. Adieu, je vous embrasse. »

Toute la terre se tire mieux de la vie que moi ! La pauvre femme a-t-elle jamais clamé son désespoir dans un raccourci plus émouvant ? C'est pour elle une des périodes de crise par excellence que ces mois qui séparent le retour d'Allemagne du départ pour l'Italie, et la bonhomie de Müller aura été salutaire à sa détresse. Tant d'autres affectent de ne rien comprendre à cette tristesse, de traiter le vide de l'âme dont elle souffre comme le caprice déraisonnable d'une femme que la vie a comblée et qui, n'ayant rien à demander à la fortune, ne sait plus apprécier les biens dont elle jouit ! Chateaubriand, qui devrait pourtant se connaître en mélancolie, lui fera visite l'année suivante et s'étonnera maladroitement de ces sentiments de solitude morale qu'il lui verra encore : « Je la trouvai seule au fond de son château, qui renfermait une cour attristée. Je lui parlai de sa fortune et de

sa solitude, comme d'un moyen précieux d'indépendance et de bonheur : je la blessai.... Qu'était-ce à mes yeux que cette infélicité de vivre dans ses terres, avec les comforts de la vie ? Qu'était-ce que ce malheur d'avoir de la gloire, des loisirs, de la paix, dans une riche retraite à la vue des Alpes, en comparaison de ces milliers de victimes sans pain, sans nom, bannies dans tous les coins de l'Europe, tandis que leurs parents avaient péri sur l'échafaud ? »

Les consolations données par Jean de Müller à la fille de Necker auront été sans doute plus analogues à la nature de son chagrin : il a prêté l'oreille la plus attentive aux louanges qu'on faisait du disparu. Le biographe et l'apologiste que M^{me} de Staël espère s'assurer en sa personne recueille pieusement tous les traits que l'orpheline confie à sa mémoire impeccable : n'est-ce pas, au gré de Germaine, la meilleure façon d'entrer dans son chagrin ?

Aussi s'étonnera-t-elle bientôt que, repris par sa vie officielle et rentré dans l'orbite de ses travaux, il oublie celui qu'elle espérait lui voir accomplir. Elle revient à la charge, avant de passer les Alpes ; et sa lettre est intéressante à d'autres égards encore :

« Ce 5 novembre, Coppet, 1804.

» J'ai été affligée, mon cher Müller, de votre long silence ; j'avais senti un tel redoublement d'amitié pour vous dans votre séjour ici, que j'espérais trouver en vous le retentissement de mon impression ; mais votre vie est si pleine qu'il n'y a pas de place pour l'amitié lointaine. Cependant, je vous prie, souvenez-vous assez de m'avoir aimée pour ne pas renoncer à l'entreprise que vous m'avez promise. Cette vie que vous écrirez fera de vous un frère, puisqu'elle vous associera à la pensée la plus intime de ma vie, à celle dont je vis et dont je meurs. Je vous en-

verrai les papiers et les notes dans huit jours, la veille de mon départ pour l'Italie. Vous serez longtemps à recevoir tout cela, mais au printemps vous pourrez commencer à vous en occuper et nous nous retrouverons quelque part, pour que je vous dise à quel point je vous aimerai, je vous serai attachée à jamais pour cet écrit où vous unirez votre réputation à la sienne.

» Cher Müller, trouvez du plaisir dans cette action littéraire plus noble, plus vertueuse que ne le sont d'ordinaire même les meilleurs livres. Frédéric Schlegel est venu passer cinq semaines ici, et j'ai bien eu le temps de le juger, c'est un homme d'une tête très forte en métaphysique et qui a quelque chose d'original et d'énergique dans l'esprit et le talent, mais j'aime mieux son frère : ce n'est pas que le cadet n'ait dans le coup d'œil une observation plus fine des hommes et des affaires ; mais, quand il se trompe, il y porte une telle roideur qu'on croit voir ces béliers des anciens assiégeant la vérité. Il a d'énormes connaissances, qui étonnent quand vous n'êtes pas là ; en tout certainement ce sont deux hommes très remarquables ; s'ils avaient pu l'être sans se rendre extraordinaires, ils auraient été plus remarquables encore.

» Il n'y a rien de nouveau en France, vous le savez, que l'opinion assez généralement répandue que M. Schimmelpenninck en Hollande, un landamman en Suisse et peut-être même une fois les rois d'Espagne et de Naples seront remplacés. Ne dites pas même cette nouvelle, du moins comme de moi ; l'Empereur gouverne avec tant d'habileté et de bonheur, qu'il est bien naturel que d'autres pays désirent aussi de partager notre sort. Il n'y a rien de changé au mien jusqu'à présent relativement à la fortune ; je n'ai point encore de réponse sur ce point.

» J'ai des lettres pour l'Italie du Prince Joseph et même au nom de l'Empereur¹ ; mais toute l'Italie va venir à présent à Paris. Ecrivez-moi ici, votre lettre me sera renvoyée où je serai

¹ Bonaparte, en effet, avait tenu à ce que son adversaire fût bien reçue dans la péninsule, et que le corps diplomatique était invité à se mettre à son service tout en la surveillant.

et je vous répondrai de Rome, de la capitale de l'histoire, n'est-ce pas un peu chez vous ? Je voudrais que vous me disiez pourquoi je suis brouillée avec Brinckmann, cela me fait de la peine, et par la reconnaissance que je lui dois et par l'inquiétude de son oubli, quelle qu'en soit la cause. J'ai répondu à la princesse Louise¹ qui m'a écrit une lettre charmante où elle parlait de vous avec le plus grand intérêt. Sachez, je vous prie, si ma lettre est arrivée. J'ai beaucoup aimé la duchesse de Courlande² pendant son séjour ici et je me suis confirmée dans l'idée où j'étais déjà que le prince Belmonte³ est un homme de beaucoup d'esprit : il est très remarquable d'être tout cela avec une éducation de prince napolitain.

« Que faites-vous, cher Müller, écrivez-vous, êtes-vous heureux ? Ah ! pour moi c'en est fini de ce mot, et je quitte ce séjour, ces traces chéries, avec un renouvellement de douleur ; mais vous qui existez dans la pensée, vous ne rencontrez là que des conquêtes, point de pertes, point de regrets : félicitez-vous d'avoir un cœur paisible ; quand les orages du talent agitent la sensibilité, c'est trop. Benjamin me quitte pour six mois⁴, il le faut ; il dit qu'il vous aime et vous admire, je le crois d'autant mieux que je sens comme lui. Wilhelm m'a empêchée d'être brûlée vive avant-hier en se brûlant les mains pour éteindre ma robe enflammée. Aimez-le un peu de cela et de son attachement pour vous. Adieu, pensez à trois amis à vous ici. »

¹ Louise de Prusse, fille du prince Ferdinand et sœur du prince Louis-Ferdinand, épouse du prince Antoine Radzivil, est une des relations berlinoises de M^{ME} de Staël qui l'intriguaient le plus : « Quoiqu'elle dise que je lui plais, je crains que cela ne dure pas, parce que je ne sais pas comment ni par où nous nous prendrions. »

² La duchesse de Courlande, chez qui M^{ME} de Staël fut introduite par le prince Louis-Ferdinand, tenait à Berlin un salon où se réunissait une société brillante et panachée. Elle vint à Coppet en septembre.

³ Un des nombreux visiteurs italiens avec qui la châtelaine noua des relations pendant les mois où elle se prépare à son voyage d'Italie.

⁴ On sait que Benjamin, excédé des « scènes effrayantes » que lui faisait M^{ME} de Staël dans ce moment, allait l'accompagner jusqu'à Lyon et prendre ensuite le chemin de Paris.

En dépit des nouvelles que donne ou que demande M^{me} de Staël, c'est encore la secrète complicité d'admiration pour Necker, et l'espoir d'une biographie digne de lui, qui anime surtout cette correspondance pieusement intéressée. Il y paraît à l'insistance qui fait reprendre la plume, quinze jours plus tard, à la fille du financier genevois :

« Genève, ce 20 novembre 1804.

» J'ai su par M. Kinloch¹, mon cher Müller, que vous aviez pris de tels engagements avec votre libraire que d'ici à huit ou dix mois vous n'étiez pas libre de faire ce que vous m'avez promis. Je me sou mets à ce retard, mais je vous prie de me fixer l'époque où vous pourrez commencer ce travail : j'ai chargé M. Kinloch de vous développer tous mes motifs, et je vous supplie de m'écrire un mot à Coppet qui me parvienne en Italie et qui me tranquillise sur cet intérêt si cher de mon cœur.

» Il me semble que le roi de Prusse vient de se montrer d'une manière bien honorable relativement au chevalier de Humboldt, et ses lettres à Bitaubé et à M. de Humboldt sont de vrais chefs-d'œuvre². Je ne sais pas si cela tient à votre présence, mais il me semble que tout prend en Prusse un air plus ferme et plus élevé³. Je vous y reverrai peut-être l'année prochaine, sûrement au moins dans deux ans⁴, plus tôt si vous aviez plus tôt fini l'entreprise qui m'est si chère.

¹ C'est un ami et correspondant de Müller qui résidait à Chambésy à ce moment.

² Allusion à des lettres où le roi de Prusse Frédéric-Guillaume III avait témoigné à Bitaubé, le traducteur d'Homère, — Français d'origine, d'ailleurs, et n'écrivant qu'en français — et à Humboldt, grand ami de M^{me} de Staël, sa reconnaissance pour leur activité intellectuelle.

³ Elle s'était plainte durant son séjour à Berlin, de cette « absence d'esprit public » qu'elle signalera dans *Dix années d'exil*. Elle fait à de Müller la gracieuseté d'attribuer à sa présence des changements de dispositions dans la manière de gouverner de Frédéric-Guillaume.

⁴ Allusion à un projet qui n'eut guère qu'une suite partielle, le voyage

» Adieu, mon cher Müller, n'oubliez pas que vous m'aimiez il y a quelques mois.

» Benjamin et Wilhelm se rappellent à votre souvenir. Wilhelm dit que si vous aviez des commissions à lui donner pour la Bibliothèque du Vatican, il les ferait avec empressement. »

De nouveau, M^{ME} de Staël se met en route. Accompagnée de ses enfants et de Schlegel, avec Sismondi pendant une partie du voyage, elle fait dans la péninsule ce séjour qui lui révèle quelques beautés inconnues de la nature et, çà et là, de l'art. Dès son premier arrêt important, elle donne de ses nouvelles à son ami :

• Milan, ce 20 janvier 1805.

» J'ai reçu à Turin, au commencement de mon voyage en Italie, mon cher Müller, votre grande lettre adressée à Coppet, et avant de m'enfoncer dans cette étroite botte je veux répondre à ce qu'elle contient. D'abord quel rapport voulez-vous que j'aie avec la lettre de Bonstetten ; elle traite, je crois, un sujet dont je n'aurais pu ni voulu parler jamais avec personne et dont sûrement il n'aurait pas eu l'idée de s'entretenir avec moi. Je ne conçois donc pas comment vous m'avez réunie dans votre pensée avec cette lettre de Bonstetten qui d'ailleurs, vous le savez, se montre en écrivant plus qu'il ne l'était une heure avant, et ne le sera une heure après.

» A présent je reviens à mon premier intérêt. Je conçois très bien comment vos affaires ne vous ont pas permis jusqu'à présent de me donner trois mois, mais j'ose dire que vous avez si bien conçu le noble sujet que je vous prie de traiter, qu'il vous fera s'il est possible encore plus de réputation que vous n'en avez ; dans votre lettre même vous en faites une esquisse

entrepris à la fin de l'année 1807, par M^{ME} de Staël, dans l'Allemagne du sud et à Vienne.

admirable, et si vous vouliez que je renonçasse à ce projet, il ne fallait pas m'en faire un plan qui me séduise autant. Vous me dites : un autre ? il n'y en a point d'autre, il n'y en a pour rien, quand le cœur s'en mêle, et le mien est attaché à ce que cet être excellent soit loué par vous, et que je traduise votre écrit et que j'y mette ce que je pense de vous. Je vois ici ce que sera la postérité : le nom de mon père est prononcé avec amour et vénération, et vous serez aimé pour lui avoir rendu justice. Il faut que vous me permettiez de vous avancer ce que le libraire vous offrirait pour cet écrit et que vous ne me le rendiez jamais : votre temps a une valeur que vous ne pouvez méconnaître, et il serait aussi ridicule de demander à un négociant de l'argent sans intérêt qu'à un homme tel que vous trois mois sans résultat pour sa fortune.

» Mon cher Müller, j'ai votre promesse, ne la retirez pas, qu'y a-t-il de plus naturel qu'en faisant l'histoire de la Suisse et de Genève, l'homme le plus illustre de Genève vous attire ; et enfin mon amitié pour vous n'a-t-elle pas quelques droits sur votre cœur ? La vôtre en aurait tant sur le mien. Répondez-moi, je vous prie, à Rome, chez MM. Marin Torlonia, banquiers. Je pars dans quelques jours pour Rome. Benjamin est à Paris ; voilà la première fois que je n'ai plus près de moi ni mon père ni mon ami, et la vie est rude à traverser ainsi. Schlegel vous dit mille hommages et amitiés. Expliquez-moi donc pourquoi vous ne me dites pas un mot de Brinckmann, je vous demande instamment de me dire la lubie qui l'a brouillé avec moi.

» Adieu, mon cher Müller, répondez un joli *oui* à mes vœux.

» On croit que ce pays ne sera peut-être pas encore cette année érigé en royaume. J'ai vu Lucien ici ; il dit qu'il va en Suisse. »

L'historiographe de la maison de Prusse s'est-il mis en peine de trouver quelque défaite honorable pour expliquer son manque de parole ? On sait que son enthousiasme pour Napoléon, après Iéna, rendit sa situation

intenable à Berlin et que l'empereur ne tarda pas à lui donner en Westphalie, auprès de Jérôme, un emploi important : au moment où s'aggravait le différend entre M^{me} de Staël et la France officielle, le ralliement bonapartiste de l'historien suffirait à expliquer l'interruption de cette correspondance. Jean de Müller mourut en 1809, quand son amie rédigeait l'*Allemagne*. Vivant, elle lui eût peut-être difficilement pardonné sa dévotion au régime napoléonien, son indifférence aux espoirs qu'il avait encouragés en 1804, son oubli de la chère mémoire qu'elle tenait à voir glorifier. Puisqu'il avait rejoint Necker dans la mort, elle se contenta de rappeler quelles réserves appelait le caractère sans fermeté de Jean de Müller ; elle n'atténua aucun des mérites scientifiques d'un homme qui aurait été, s'il n'avait tenu qu'à elle, le panégyriste de son père.

FERNAND BALDENSPERGER.

LE FEU A CHEYSERON

HISTOIRE DE LA MONTAGNE

SECONDE PARTIE ¹

IV

Ce fut environ trois semaines plus tard qu'Ulrich, un matin, parut au village. Il était colporteur, et courait le pays. Il arrivait de bonne heure le matin et toute la journée, de maison en maison, allait offrir sa marchandise : du fil, des aiguilles, des fichus de soie, d'autres en coton, du papier pour écrire, des broches, des colliers, des rubans, même des remèdes avec des secrets pour la guérison des maladies, et des conseils en toute chose, parce qu'il était vieux et avait de l'expérience, et il vous les donnait par-dessus le marché. Il y avait plus de trente ans qu'on le voyait dans le village, où il venait chaque saison ; et puis, sa tournée faite, il redisparaissait jusqu'à la saison suivante, étant passé dans une autre vallée, étant déjà probablement de l'autre côté de la montagne, parce qu'il parlait plusieurs langues et certains prétendaient qu'il les parlait toutes, mais ce n'est

¹ Pour la première partie, voir la livraison de janvier.

pas sûr. Ce qui est sûr, c'est qu'il en savait au moins deux, et il s'exprimait parfaitement dans les deux, à part un peu d'accent qui lui était resté quand il parlait français, mais on en avait l'habitude.

Il portait un habit de drap gris, des guêtres vertes à boutons d'argent qui lui montaient jusqu'au-dessus du genou, et un chapeau à trois pointes où était plantée toute droite une grande plume de corbeau. Il s'appuyait sur un bâton parce qu'il était un peu boiteux. La boîte où il tenait ses marchandises était recouverte d'un beau velours rouge, fixé sur les bords par des clous dorés. Il avait une barbiche blanche, un gros nez rond du bout, des petits yeux enfoncés, et le gauche était plus ouvert que le droit. Quand il vous parlait, l'ouvert s'ouvrait plus encore, le fermé se fermait tout à fait. Il semblait ne vous regarder qu'avec un œil, mais celui qui vous regardait vous regardait bien et profond. C'est pourquoi on disait d'Ulrich qu'il avait de la malice. Et on voyait bien où il la logeait, parce qu'il avait une bosse au front.

Alors il avançait ce front vers vous, il appuyait son œil ouvert sur vous, et il se mettait à rire ; ou bien il levait un doigt comme pour gronder, mais ne grondait point. Et il plaisait aux filles, qu'il savait amuser.

Le jour de son arrivée, il y avait des enfants qui jouaient dans le bas du village ; et ils furent les premiers à le voir, qui montait le chemin. Ils coururent à sa rencontre. Il avait en effet toujours dans sa poche des bâtons de sucre rouge et des friandises de toute espèce à leur intention, d'où leur hâte ; la distribution une fois de plus se fit ; et ils repartirent, la bouche pleine, annoncer Ulrich au village.

Alors, ce fut le tour des filles ; de toutes les maisons,

elles sortirent à la fois. Et elles entourèrent Ulrich, qui avait poliment ôté son chapeau à plume, et il souleva le couvercle de sa boîte.

Elles ne venaient pas toutes pour acheter, bien sûr ; elles n'auraient pas été assez riches ; ce n'était chez la plupart que simple curiosité ; elles ne s'en bouscuaient pas moins autour de la boîte d'Ulrich. Elle avait ceci de particulier, cette boîte, que le dessous du couvercle était fait d'un miroir ; quand il était levé, on ne pouvait pas se pencher sur la boîte sans s'y voir ; alors, on ne savait plus si c'était dans le miroir qu'on devait regarder, ou bien dans la boîte.

— Allons, les filles, dit Ulrich, j'ai du beau fil, j'ai des peignes, des bagues, j'ai des broches, j'ai des colliers ; choisissez !

Et l'une ou l'autre s'avancant (il les connaissait toutes par leur nom) :

— Eh bonjour, Sidonie ! quelles belles joues on a aujourd'hui ! On a fait des progrès depuis l'été dernier.

Elle ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil du côté du miroir et lui, aussitôt :

— N'ai-je pas dit la vérité ?

Mais elle avait déjà baissé les yeux, faisant semblant de ne pas entendre, et fouillait dans la boîte, au compartiment des rubans. Il y avait ainsi plusieurs compartiments et dans chaque compartiment des objets de la même sorte, le tout bien classé et bien arrangé ; en outre, le fond pouvait se lever, alors apparaissait, dans le dessous de la boîte, un second étage d'objets.

Et Sidonie choisit un ruban, pendant que d'autres filles la poussaient par derrière, pressées elles aussi de choisir.

— Doucement ! dit Ulrich. Voyons, Angèle, ne sois pas si impatiente, ton tour viendra. D'autant plus que

si Sidonie a fait des progrès, toi tu as été à la reculette. Qu'est-ce que tu as ? des chagrins d'amour ?...

Là-dessus, on se mit à rire et Agnès interdite se détourna sans répondre.

— Combien le ruban rose ? demanda Sidonie.

— Oh ! pour toi ce sera six sous.

— Six sous !

— Eh oui, six sous au lieu de huit.

Mais elle le trouvait encore trop cher, parce qu'elle n'avait que bien peu d'argent dans sa bourse, et elle restait là à tourner et retourner le ruban entre ses doigts, pendant qu'Agnès ayant réussi à s'avancer quand même choisissait, elle, des boutons.

C'étaient des beaux boutons de nacre à reflets roses et gris, de ceux qu'on met sur le devant du caraco, et il y a au milieu quatre petits trous pour les coudre.

— Il m'en faut cinq.

— C'est un sou pièce.

Mais une autre demanda :

— Est-ce que vous avez toujours de ces épingles à tête noire ?

Et une autre :

— Moi il me faut du fil.

Toutes parlaient en même temps, et dans le miroir on voyait six ou sept têtes ensemble s'avancer et se hausser l'une par-dessus l'autre, comme sur le devant d'un troupeau de moutons.

Il faisait un joli soleil ; il n'y avait pas trop de neige : juste ce qu'il en faut pour qu'on puisse dire qu'on est en hiver. Elle fondait déjà un peu à l'heure de midi sur les toits et les gros bonnets blancs avaient glissé en avant, faisant comme une visière au-dessus des fenêtres à petits carreaux.

Ulrich cependant, ayant poursuivi son chemin, était arrivé sur la place ; là de nouveau il fut entouré, et il recommença de plaisanter et de vanter sa marchandise, pendant que les hommes, sur le pas des portes, les mains dans leurs poches, regardaient. Cette marchandise n'était pas pour eux, c'est pourquoi ils restaient à distance, du moins en tant qu'acheteurs, et prenaient un air désintéressé. Mais ensuite leur tour venait, parce qu'Ulrich ne faisait pas que vendre ; à courir ainsi le pays, il était au courant de tout ce qui se passait ; et, quand il avait fini sa tournée, volontiers on allait le retrouver à l'auberge, afin d'apprendre les nouvelles. C'était un temps où il n'y avait point encore de journaux, du moins dans le village, et il remplaçait les journaux.

Donc Ulrich étant allé à midi manger un morceau, il se trouva quatre ou cinq hommes et jeunes gens qui survinrent, dont André Lutte et Pierre Porte, lesquels s'assirent à une table à côté de la sienne, et ils se mirent à causer avec lui.

— Voilà, disait Ulrich, on raconte que les gens du Plateau ont commencé une grande guerre contre ceux des Franches-Montagnes et les ont battus dans une bataille, mais ceux des Franches-Montagnes tiennent bon quand même ; et tout sera à recommencer. — Du côté de Villeneuve, une femme a accouché d'un enfant qui avait une tête de chien, et il aboyait au lieu de pleurer. En outre tout poilu, avec des pattes à la place de pieds et de mains. — Du côté de Chailly, ils ont eu de la grêle juste avant la vendange. Tout a été raclé.

Les autres écoutaient, hochant de temps en temps la tête, posant une question ou bien émettant un avis, mais le plus souvent gardant le silence. Parce que tout à coup ils voyaient la grandeur du monde, et d'ordinaire,

elle vous est ôtée de devant les yeux ; on les a bornés au village et à des gens toujours les mêmes ; alors c'est comme des fenêtres qui s'ouvrent et on a l'esprit troublé.

De sorte que quand Ulrich eut fini de parler, ils restèrent un grand moment sans rien dire. Une salle à plafond aux poutres noires et luisantes, basse au point qu'on pouvait tout juste s'y tenir debout. Trois longues tables et six bancs. A une de ces tables, Ulrich. Et les six hommes près de lui, toujours accoudés près de lui, qui continuaient de se taire et de retourner des idées en eux.

— Alors, dit tout à coup Ulrich, par chez vous que s'est-il passé ?

— Rien, dit quelqu'un.

— Pas grand'chose, dit un autre.

— A part... commença Pierre.

— Oui, à part ça, continua André.

— A part quoi ? demanda Ulrich.

— Mais vous savez bien, puisque vous avez déjà fait votre tournée et vous l'aurez vue.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— L'Allemande.

— Quelle Allemande ?

— L'Allemande qui est chez Firmin.

— Je n'ai pas encore passé chez Firmin.

— Oh ! alors, dit André, alors c'est une histoire.

Et il se mit à raconter l'histoire. L'autre le regardait avec son œil ouvert qui s'ouvrait toujours plus, qu'il tenait fixé sur André, et il ne bougeait pas, il ne hochait même point la tête ; on ne savait pas ce qui se passait en lui ; et lorsqu'André fut au bout de son histoire, il lui demanda seulement :

— Comment est-ce qu'elle s'appelle, cette fille ?

— Elle s'appelle de son prénom Liseli; quant à son nom, je ne sais pas bien.

— Liseli ! dit Ulrich.

A ce moment, quoi qu'il pût faire, une espèce de petit éclair passa dans son œil, mais il s'éteignit presque aussitôt.

André avait repris :

— Le triste, n'est-ce pas ? c'est ce qui est arrivé ensuite... pas tant l'affaire de l'enlèvement que la mort de ce garçon qui n'avait fait de mal à personne, et on a pensé que c'était en allant chercher sa sœur qu'il était tombé. Et c'est ce qui a fait de la peine à Firmin, qui avait simplement voulu s'amuser. Il n'a pas été brillant depuis ce moment-là, on ne le voit plus ; on dit qu'il s'est mis à soigner cette fille, parce qu'on a cru qu'elle allait mourir, et sa mère est trop fâchée contre lui pour beaucoup s'aider.

— Eh bien, dit Ulrich, je vais aller voir.

Et, sans plus attendre, quand même d'habitude il aimait assez à boire tranquillement son petit verre de goutte, il sortit.

André avait dit vrai : on ne voyait presque plus Firmin, parce qu'il soignait l'Allemande. Depuis qu'elle était tombée sur le chemin, elle n'avait pas bougé de son lit. Ce premier jour, jusque très tard dans la soirée, elle était restée comme morte ; on avait beau lui frotter les tempes et lui battre les mains avec des linges mouillés, elle ne reprenait pas connaissance. Enfin elle avait rouvert les yeux, et elle avait d'abord regardé tout autour d'elle sans comprendre, puis le souvenir de ce qui s'était passé avait paru lui revenir ; mais aussitôt elle avait renfoncé sa tête dans les coussins et s'était tournée du côté du mur. Elle n'avait

pas dit un mot, elle n'avait pas fait un geste, elle n'avait même pas pleuré ; tout était resté sec et tendu en elle ; et le lendemain la même chose, et les jours suivants la même chose ; à peine si elle semblait vivre, et ses yeux étaient pleins d'un feu aride et noir.

Alors, ce premier soir, Firmin avait essayé de s'approcher d'elle, mais elle avait tendu le bras comme pour le repousser, et il n'avait pas osé s'approcher davantage.

Il avait essayé ensuite de lui parler ; et d'un ton très humble, il lui avait dit :

— Je vous demande pardon de ce qui est arrivé, parce que je me sens bien coupable.

Elle ne lui avait rien répondu. Et sans doute ne pouvait-elle pas comprendre, mais la façon dont cela était dit eût dû suffire à l'avertir du sens, en gros, des mots et de l'intention de Firmin. Tout avait été inutile.

Or, un moment après, l'Homme du Malheur avait passé devant la maison ; il s'était arrêté devant la maison, et Firmin l'avait entendu qui disait :

— Ils sont aveugles même à la lumière du jour ; ils sont plus aveugles que les aveugles, parce qu'ils ne veulent pas voir. Quand le soleil est trop brillant, ils se mettent la main sur les yeux. Ils n'ont point voulu voir la mort, ils n'ont point voulu sentir l'odeur de la mort ; rapidement ils ont creusé un trou dans la terre, afin de pouvoir dire : « Nous ne savons pas de qui tu veux parler. » Mais moi je leur répéterai ce qu'il faut qui soit répété jusqu'à ce que la langue me tombe et que le fil de ma langue soit cassé et que toute ma salive se soit desséchée dans ma bouche.

C'est ainsi que parlait l'homme et Firmin écoutait, assis auprès du lit, ayant décidé qu'il veillerait l'Allemande. La vieille Honorine était déjà couchée, mais il

devinait bien qu'elle ne dormait pas. Et sans doute Liseli ne dormait-elle pas non plus : en sorte que personne ne dormait dans la maison ; et il se sentit frissonner. Un grand vent s'était levé : il venait de bas en haut et se tendait de bas en haut ; de même le chien quand il hurle ; et tout le temps venait ce cri et ses longs hurlements venaient, qui faisaient que Firmin avait de la peine à ne pas se laisser aller à la peur ; mais il se disait : « N'as-tu pas honte de toi ? N'es-tu pas Firmin Lhotelier ? » Et, serrant les mâchoires, il se redressait sur sa chaise.

Ulrich, comme il faisait toujours, frappa deux coups à la porte ; puis, sans plus attendre, l'ouvrit, et avançant la tête :

— C'est le colporteur, dit-il. N'avez-vous besoin de rien, aujourd'hui ?

La vieille Honorine était assise devant le foyer, elle ne se dérangea même pas, elle se contenta de secouer la tête ; mais Firmin, lui, s'était levé, et allant au-devant d'Ulrich :

— On n'a pas besoin de grand'chose chez nous, parce qu'on ne vit pas dans le luxe ; mais il vous faut entrer quand même et vous reposer un moment.

L'autre n'en espérait pas tant. Il entra, s'assit, et parla d'abord de choses et d'autres. Ensuite, sans avoir l'air de rien :

— Est-ce vrai ce qu'on raconte, que vous avez une pensionnaire à présent ?

— Ah ! une belle, dit Honorine, et c'est du joli que tout ça !

— Les choses ne vont pas tout à fait comme on voudrait, dit Firmin, ça c'est vrai : et elle n'est pas tant

commode, mais c'est qu'elle a eu des chagrins, et si elle a eu des chagrins, c'est bien un peu ma faute ; alors, n'est-ce pas ?...

Ulrich parut réfléchir :

— Savez-vous ce que je ferais à votre place ? On connaît les filles, ça ne résiste pas à un bout de ruban. Eh bien, vous devriez me laisser monter vers elle ; je lui montrerais ce que j'ai dans ma boîte ; elle a besoin de distraction.

Mais Firmin haussa les épaules :

— Si vous croyez que ce sera suffisant !

— Essayons toujours, dit Ulrich, ça ne coûte rien.

Et il vit qu'il touchait où il voulait en arriver, c'est pourquoi il devint un peu plus insistant, mais avec prudence :

— Allons, vous voulez bien ?

— Mon Dieu ! bien sûr que je veux bien. Si seulement vous pouviez réussir !

— La seule chose c'est qu'il faudra nous laisser seuls, parce que, vous comprenez, elle est en colère contre vous, et cela la fâcherait de vous voir monter avec moi.

— Eh bien, allez seul, dit Firmin.

Et Ulrich monta l'escalier. Comme il avait un pied plus lourd que l'autre, ses pas sonnaient inégalement sur les marches, et à un coup sourd un coup sec succédait. On l'entendit heurter, puis on entendit le bruit de sa voix ; puis soudain, voilà, tout se tut.

Firmin avait repris sa place près de la table, et demeurait là, accoudé. Sa mère et lui ne se parlaient presque plus ; heureusement qu'il avait sa pipe pour se distraire ; il passait des après-midi entières à fumer, soufflant par moment du coin de la bouche une mince bouffée bleue, qui montait vers le plafond. Lentement

elle montait et s'étalait en un petit nuage, là-haut, contre les poutres ; une seconde bientôt suivait ; et peu à peu toute la cuisine se remplissait de fumée. Seulement ces cuisines de montagne sont habituées à toute espèce de fumées, n'y aurait-il déjà que celle du feu, quand le vent souffle et la rabat dans la cheminée : il faut des fois ouvrir la porte. Mais l'hiver on ne peut pas ; alors on entend tousser les petites filles.

Il se trouvait qu'Ulrich et Liseli étaient de deux villages voisins, et il la connaissait depuis toute petite.

D'abord, quand il avait ouvert la porte, elle n'avait point bougé, tournée qu'elle était toujours vers le mur ; mais il l'avait appelée par son nom avec l'accent de leur pays, et aussitôt elle s'était trouvée assise sur son lit, le regardant avec des grands yeux effrayés. Il s'était rapproché d'elle, il lui avait dit :

— N'aie pas peur, Liseli, c'est moi qui suis venu, parce que j'ai pensé que tu aurais besoin de moi.

Elle l'avait encore une fois bien regardé, et un grand sourire, malgré son chagrin, avait passé sur son visage, pendant que ses yeux se mettaient à briller.

— Est-ce possible ? disait-elle, est-ce possible ?

Et lui :

— Puisque je te le dis.

Mais elle répétait :

— Je n'ose pas encore le croire.

— Bête, disait-il, j'ai fait avec ma boîte le tour par les vallées, et je suis venu jusqu'ici. Je ne savais rien quand je suis venu, mais ils m'ont tout raconté au village. Et je suis monté vers toi avec ma boîte.

Elle demanda :

— Est-ce qu'ils vous ont dit?...

Et elle s'interrompit, ne pouvant aller plus loin, mais Ulrich déjà répondait :

— Ils m'ont dit....

Il reprit :

— C'est justement pourquoi j'ai pensé que tu aurais besoin de moi. Il y aura à s'entendre pour des choses. Parce que la tristesse est bonne, mais à condition qu'elle ne dure pas, et elle a déjà trop duré.

Elle dit :

— Oui, c'est vrai, j'aurai besoin de vous.

Alors ils se mirent à parler, et ils parlèrent longtemps. Ils parlèrent et ils discutèrent ; et lui avait tiré de sa boîte un morceau de papier sur lequel il écrivait, et tout un côté du papier fut bientôt couvert, parce que Liseli savait mal écrire, ou trop lentement ; mais lui, vite et bien.

Elle dit :

— Vous le leur donnerez là-bas. Et puis, quand le printemps sera là, vous reviendrez et m'apporterez les nouvelles de là-bas. Et encore une fois nous nous entendrons. Alors, quand les vaches remonteront....

Il dit :

— Quand les vaches remonteront....

Ils restèrent ensemble au moins une heure, de quoi Firmin commençait à s'étonner, et il était sur le point de monter les rejoindre quand Ulrich redescendit.

— Vous comprenez, dit-il, il fallait préparer les choses, et ça n'a pas été facile. Je crois pourtant que tout s'arrangera. Il vous faudra seulement être prudent pour commencer et ne pas monter tout de suite.

C'est ce que Firmin fit ; mais, quand il fut monté, il ne put pas cacher son étonnement de voir que Liseli était levée et habillée, et, au lieu de son air absent, de

lui trouver le regard clair et éveillé. Dès qu'il était entré, elle s'était tournée vers lui et lui avait souri. Puis, comme il lui demandait : « Alors, ça va mieux ? » elle haussa les épaules, voulant dire par là qu'elle ne comprenait pas.

— C'est vrai, dit-il tout haut, nous ne parlons pas la même langue. Il y a la montagne et deux langues différentes, une de chaque côté. Tant pis, on aurait pu causer. Depuis le temps que vous ne disiez rien !

Elle haussa de nouveau les épaules, mais cette fois elle se mit à rire, montrant ses dents qui étaient blanches, et il se mit à rire aussi. Il la regardait et la trouvait belle. Elle n'avait pas encore beaucoup de couleurs, mais déjà son teint s'animait ; et même sa maigreur ne lui allait pas mal : elle y gagnait plus de délicatesse, ses traits s'étaient affinés.

Et il la regarda encore, longuement.

Ce qu'elle n'eut pas l'air de voir, mais elle montra une table et en même temps levait les sourcils pour l'interroger. Elle dit :

— *Tisch.*

Il comprit qu'elle lui demandait le nom de l'objet en français, et il répondit :

— Table.

— *Tabel*, dit-elle.

— Table.

— Ta... ble.

— C'est ça.

Elle rit de nouveau, parce que le jeu l'amusait.

— Alors comme ça, dit-il, vous voulez apprendre le français ? C'est une bonne idée. Vous savez, chez nous, on ne parle pas le vrai français, mais on le sait un peu

quand même, — alors, tout ce qu'on sait, on vous l'enseignera.

Elle montrait à présent une chaise.

— Ça c'est une chaise, dit-il.

Et tour à tour, elle lui montra le lit, la fenêtre, ses pieds, le plafond, les rideaux.

Puis elle alla chercher un petit paquet enveloppé dans un morceau de papier de soie et le défit devant lui ; il y avait dedans un cœur d'argent et une broche ; et elle dit :

— Ulrich.

— C'est Ulrich qui vous a donné ça ?

Elle hocha la tête.

— Vous voyez, dit-il, nous nous comprenons déjà.

Elle prit le cœur d'argent, passa dans l'anneau un fil qu'elle avait, et se pendit le cœur au cou. Puis elle prit la broche et la piqua à son corsage. Alors elle renversa un peu la tête, comme pour lui faire mieux admirer les cadeaux qu'elle avait reçus, mais c'était elle qu'il admirait surtout ; parce que le petit cœur d'argent était près de son vrai cœur à elle ; et la broche faisait ressortir la blancheur de son cou. Parce qu'elle se tenait bien droite et sa poitrine était bien ronde. Sa poitrine et le petit cœur montaient et descendaient selon les battements de l'autre, et à son cou blanc tendu on voyait une grosse veine saillir.

— Joli, dit-il.

Elle dit :

— *Choi.*

Il la montra du doigt :

— C'est vous qui êtes jolie ainsi.

Il ne put pas comprendre ce qui s'était passé pour

qu'elle eût changé si promptement et si entièrement. Il pensa : « C'est bien ainsi que sont les filles ; on nous le dit toujours, nous ne le croyons pas. Mais il faut bien finir par le croire, quand même c'est étonnant. En quoi est-ce que ça peut bien être fait ? C'est fait en fumée, c'est fait en nuages ; ça glisse et change tout le temps. Elle surtout qui était si triste, et moi je croyais qu'elle allait mourir. Et à présent voilà qu'elle rit et s'amuse, comme s'il n'était rien arrivé. Comment se fait-il qu'on oublie si vite ? » Et il en était un peu attristé, mais en même temps il en était heureux, parce qu'il pensait : « Au moins, maintenant, elle fera attention à moi. »

Pendant ce temps, Ulrich avait fini sa tournée. Il arriva tard le soir dans la vallée où coule le grand fleuve, couleur de lait, l'été, à cause du sable qu'il charrie, mais tout diminué, l'hiver, sans couleur parmi les cailloux. Là est une première ville.

Il y passa la nuit, à l'enseigne du *Cheval Borgne*. Il en repartit, le lendemain matin, et il descendit toute la vallée, dans la direction du lac. A un endroit, brusquement elle tourne et est resserrée et étranglée entre deux hautes parois de rochers, qui laissent juste place à la route et au fleuve, et par-dessus la route une voûte est jetée, avec une porte qu'on ferme le soir. Ainsi tout le pays en arrière devient une vraie forteresse, et au cas où les ennemis voudraient y entrer par surprise, ils ne pourraient pas.

Mais, sitôt la porte passée le pays soudain s'élargit : des deux côtés de la vallée, la montagne s'écarte ; on entre dans une sorte de plaine bien irriguée, où les arbres se suivent en longues files transversales, où vient se briser le vent ; et on voit enfin briller devant soi le

grand espace bleu du lac. Là vont les barques sous deux voiles pointues ; le pêcheur debout à l'arrière de son bateau lève à l'aurore son filet : et du rivage riche en vigne vient l'odeur tiède des glycines et celle des tilleuls en fleurs. Un pays doux où on aimerait vivre ; pourtant Ulrich ne s'y attarda point. Il se hâta au contraire de s'engager de nouveau dans la montagne. Il tourna à droite, puis encore à droite, et il poursuivait ainsi son chemin parallèlement à celui qu'il avait tout d'abord suivi, mais de l'autre côté de la chaîne ; et là par des cols bas il gagnait peu à peu les pays allemands.

Il y avait là beaucoup plus de neige, le froid était beaucoup plus vif, de longs brouillards traînaient dans le fond des vallées : toute cette contrée est extrêmement pluvieuse. Mais c'est la pluie qui en fait la richesse, par l'abondance des fourrages et celle du lait qui s'ensuit. On voit des grands villages à maisons toutes en bois, largement étalées : et il y a sur eux un air d'aisance qui étonne, et un air de prospérité.

C'est vers ce pays qu'Ulrich continuait de se diriger, et il y arriva un soir, ayant fait dans la journée une longue traite, c'est pourquoi il boitait plus bas.

A une petite distance du village un traîneau le rejoignit ; il cria à l'homme qui conduisait de s'arrêter et il prit place sur le siège. Car il connaissait tout le monde, et tout le monde le connaissait. Il faisait clair sur la montagne d'où un reflet rose tombait, et les prés aussi étaient roses avec du bleu dans leurs replis. Les grelots du cheval tintaient : on entendit le sifflement des patins du traîneau sur la neige durcie.

Ulrich demanda :

— Sais-tu si Peter est chez lui ?

— Voilà, dit l'homme, je n'en suis pas sûr, il a dû

monter au bois, ce matin ; mais il est bien possible qu'il soit déjà redescendu.

— Eh bien, dit Ulrich, si c'était un effet de ta complaisance, je te demanderais de me conduire chez lui. J'aurais des choses à lui dire. Et je te demanderais aussi de traverser le village sans t'y arrêter, parce que, ces choses, je voudrais les dire à lui le premier, et il ne faudrait pas qu'on me voie.

— Entendu ! dit l'homme.

Il fit claquer son fouet et le cheval partit au grand trot.

Peter était en train de manger sa soupe, ayant travaillé tout le jour, et il leva la tête en entendant la porte s'ouvrir, mais il ne reconnut pas tout de suite qui entraît, la cuisine n'étant éclairée que par une petite lampe à huile. Et il regardait fixement Ulrich qui s'approchait de lui. Enfin il dit : « Ah ! c'est vous. Il est bien tard pour être encore en route. » « On a à vendre, dit Ulrich, et on va vendre. Quand il est trop tard pour voir les couleurs, on offre ce qui est gris. » Et il reprit : « Je viens de bien loin. »

Il se tut un petit instant, pendant que l'autre continuait de le regarder, il se tut, puis continua :

— Je viens d'un pays où les filles sont brunes, et ont des peignes de cuivre dans les cheveux ; tu n'as jamais été là-bas, Peter ?

— Non, dit l'autre.

— Moi, j'y ai été. Les garçons de ce pays-là ont le sang plus chaud que les nôtres, et ils sont plus petits et secs.

Et à mesure qu'Ulrich parlait, toujours plus fixement Peter le regardait, parce qu'il devinait que quelque chose allait venir.

— Ils l'ont prise, ils l'ont descendue, elle est parmi eux et t'attend.

— Qui m'attend ? demanda Ulrich.

— Ils ont été tentés, à cause qu'elle est blonde, et elle a le teint rose, et eux ils l'ont brûlé.

Il s'était levé, et dit :

— Est-ce vrai ?

— C'est vrai, et je l'ai vue et elle m'a dit : « Je l'attends. »

Alors son cœur battit de joie, et un moment il eut de la peine à respirer, c'est pourquoi il était devenu tout pâle et dut s'accrocher au coin de la table, et puis se mit à dire : « Mon Dieu, mon Dieu, quel bonheur ! » Parce qu'il l'aimait, et il était fiancé avec elle. Et il l'avait crue morte et il voyait qu'elle vivait. Alors toute sa tristesse avait été ôtée en une seule fois de dessus lui, comme on voit les lourds nuages sur la montagne être éparpillés par un coup de vent.

— Seulement, dit Ulrich, il y en a un qui a pour toujours fini d'attendre, et ses yeux se sont fermés pour toujours.

L'autre comprit, baissa la tête et dit tout bas : « Hansli ? » Sur quoi, il y eut un silence. Puis Ulrich parla de nouveau. Et pendant qu'Ulrich parlait, Peter devenait rouge de colère et d'impatience. Il levait le poing, en disant : « Allons la chercher tout de suite. »

Mais Ulrich répondit :

— Patience ! Quand les vaches remonteront....

Il ajouta :

— Sois calme et à présent viens avec moi. Car il nous faut encore aller chez son père et chez sa mère, qui sont vieux tous les deux ; et j'aurais peur pour eux, si

tu n'étais pas là. Mais tu iras devant et tu m'annonceras.

Comme ils firent, et il y eut tout à coup, dans ce coin de village, des cris et des gémissements ; il y eut une voix qui disait : « J'avais deux enfants, et je n'en ai plus. » Mais les cris et la voix se turent aussitôt. Et on vit sortir de la maison, outre Ulrich et Peter, le vieux Christ, qui allait devant eux comme pour leur montrer le chemin. Et tous entrèrent dans l'auberge. Là il y eut aussi des cris, et des poings secoués en l'air. Et ceux des garçons du village qui n'étaient pas là, les autres allèrent les chercher ; en sorte qu'ils furent pour finir toute une assemblée, où on discuta jusque tard dans la nuit.

Et ils se séparèrent en disant : « On leur montrera qui nous sommes ! » Ils se séparèrent en disant : « Quand les vaches remonteront.... »

V

Le changement qui s'était fait chez l'Allemande fut si complet et si soudain qu'il n'y eut pas que Firmin à le remarquer, mais tout le village. Personne d'ailleurs au village non plus n'en devina la vraie raison. Ils dirent tous comme Firmin : « Voilà ce que c'est que ces filles ! » Et ils ajoutaient comme lui : « On croyait qu'elle allait mourir, jamais elle n'a été si gaie. »

Puis l'habitude vint. Il y eut seulement encore la surprise de la voir un jour sortir habillée comme les filles du pays, ayant quitté son corsage en velours et ses manches de mousseline, portant à présent le fichu de laine et le caraco. Et par là il se fit de nouveau un peu de bruit autour d'elle, surtout à la fontaine où les filles se retrouvaient.

Des grands froids étaient survenus accompagnés de vents violents : un matin, on ne l'avait plus reconnue, la fontaine. Plus de bassin, plus de goulot ; on aurait dit un lit bien blanc. Un lit où on voyait, aux endroits où l'eau avait débordé, des sortes de plis dans le drap ; il y avait à un bout un renflement comme un coussin, et là des glaçons qui pendaient avaient l'air de petits rideaux. Un lit où l'eau dormait, maintenant invisible, et elle avait tu sa chanson. Il fallut venir, défaire ce lit, ôter les draps de ce lit à coups de maillet et de hache.

Alors, les filles reparurent. Il y avait là Agnès et Marie, il y avait là Valérie ; et les langues aussitôt recommencèrent d'aller.

— Vous m'étonnez, disait Valérie, vous m'étonnez quand vous prétendez que vous ne comprenez pas pourquoi elle se plaît à présent chez nous et pourquoi elle y reste.

— Non, dit Agnès, on ne comprend pas.

— As-tu seulement regardé Firmin ?

— Oh ! toi, tu es toujours la même, tu veux tout savoir et tu ne sais rien.

— Bon ! mais as-tu regardé Firmin et l'as-tu regardée ensuite ? As-tu vu seulement la robe qu'elle a ?

— Eh bien ?

— Eh bien, c'est justement ; tu ne devines pas qui la lui a donnée ?

— Tu crois ? dirent-elles toutes les deux à la fois.

— Bien sûr.

— La robe ?

— Naturellement. Sans cela d'où viendrait-elle ? Alors quand on se fait des cadeaux....

Mais elle s'interrompit, parce que Liseli justement arrivait. Grande, fière, la tête haute, on la vit s'approcher ;

elle posa son seau sur les traverses. Et l'eau tombant dedans fit une drôle de musique qui commençait par des notes très hautes et peu à peu allait s'assourdisant.

Les mains sur les hanches, l'Allemande attendait. Puis s'étant tournée vers les filles, elle se mit à leur sourire. Sans qu'on sût pourquoi d'ailleurs, et sans qu'il y eût de raison à la chose, rien que pour le plaisir peut-être, rien que pour leur montrer ses dents ; mais enfin elle leur souriait ; et Valérie et les autres ne purent pas s'empêcher de répondre par un sourire à son sourire, quand même elles auraient mieux aimé ne pas avoir l'air de la voir.

— *Peau temps.*

Elle avait un drôle d'accent qui faisait rire, mais elle arrivait à se faire entendre, sachant déjà beaucoup de mots.

— Beau temps, c'est vrai, dit Valérie, qui était la plus hardie des trois. Le mauvais de l'hiver est fait. Le mauvais de l'hiver chez nous, c'est le commencement de l'hiver. Une fois qu'on est sorti du brouillard, on n'y rentre plus avant le printemps.

Mais Liseli haussa les épaules, ce qui voulait dire qu'elle n'avait pas compris. La phrase avait été trop longue. Elle regardait Valérie et Valérie la regardait. Puis toutes les deux éclatèrent de rire, jolies à voir ainsi sur le fond de couleur du chemin et des toits.

C'est à ce moment que Mânu se montra, sortant de derrière l'auberge. Il avait son même costume, seulement un peu plus usé et avec un peu plus de trous ; à cause de son chapeau enfoncé jusqu'aux yeux il était obligé, pour voir son chemin, de renverser la tête ; et son goître se balançait comme une sonnaile à son cou.

Il parut d'abord incertain quant au chemin qu'il allait prendre, mais il aperçut Liseli, et dès lors il n'hésita plus ;

s'étant approché en courant, il vint se planter devant elle, la bouche ouverte, les bras écartés.

Valérie avait poussé Agnès du coude :

— Sais-tu pour qui il vient ? dit-elle tout bas.

— Pour toi, bien sûr ! dit Agnès.

C'était une petite vengeance ; Valérie pourtant ne répondit pas. Elle s'était tournée vers Liseli et les deux autres firent comme elle. On vit Liseli empoigner son seau puis, toute penchée de côté, elle se dirigea vers le haut du village. Aussitôt Mânu se mit à la suivre. Il allait à quelques pas derrière elle, réglant son allure sur la sienne, de façon à ne point la dépasser, mais à ne pas se laisser devancer non plus ; et en même temps on l'entendit rire, d'un drôle de rire trembloté, qui faisait penser à un bêlement.

Les trois filles s'entre-regardèrent. Et Valérie :

— Qu'est-ce que je vous disais ?

— Déjà deux alors ? dit Agnès.

— Elle en trouvera peut-être encore d'autres.

— Et alors nous ?

— Oh ! nous....

Il y avait bien quand même, dans le ton dont cela fut dit, un petit peu de dépit.

— Toujours est-il, reprit Valérie, toujours est-il qu'on lui laisse Mânu.

Et cette méchanceté leur rendit leur bonne humeur.

Cependant Liseli était entrée dans la cuisine, avait posé son seau sur l'espèce de banc étroit et mal équarri où on le tenait ; puis s'était mise à peler les pommes de terre. Il s'était passé ceci que quand Honorine avait vu que l'Allemande mettait de la bonne volonté à l'aider, elle était un peu revenue en arrière quant aux sentiments

qu'elle lui portait, et elle l'avait laissée faire. Les deux femmes s'étaient partagé la besogne. Liseli allait chercher l'eau et faisait les commissions, préparait le bois pour le feu, épluchait les légumes ; Honorine, elle, s'était chargée de la cuisine. Ainsi elles ne se gênaient pas l'une l'autre, et tout paraissait devoir bien aller.

Le seul événement avait été que, le dimanche précédent, comme les cloches sonnaient pour la grand'messe, Honorine avait dit tout à coup à Firmin : « Pourquoi ne viendrait-elle pas avec nous ? » Firmin avait répondu : « Parce qu'elle n'est pas de la même religion que nous. » « Ça ne fait rien, avait dit Honorine, va la chercher. » Liseli était dans sa chambre, Firmin monta, redescendit ; il avait dit : « Elle ne veut pas. » Honorine avait haussé les épaules, mais n'avait rien ajouté.

Alors, l'après-midi de ce nouveau dimanche, comme Honorine était sortie, Firmin resta seul avec Liseli. Parce qu'il faisait toujours froid, il s'était assis devant le foyer ; elle était venue le rejoindre. Il y avait sous la marmite un petit feu de fagots qui brûlait ; il écarta un peu la marmite, il posa sur le feu une grosse bûche bien sèche, il croisa les mains, et il regardait. Peu à peu, les tisons mordirent dans le bois blanc qui noircit, et une petite fumée bleue, qui sentait bon la vanille, commença de s'élever. Liseli avait croisé ses mains, elle aussi, et, elle aussi, elle regardait. Deux ou trois petites étincelles jaillirent, les places noires devinrent rouges, la fumée allait en épaississant. Et bientôt une toute petite flamme, encore incertaine, se montra. Elle se montrait, et disparaissait, puis reparaisait ; il pensa : « Il faut un commencement à toute chose, mais quand les tisons de dessous sont suffisamment ardents, il faut bien que la bûche prenne. On s'y connaît, à allumer le feu. »

Tout à coup, en effet, la flamme s'était allongée, et claqua, belle blanche, se levant toute droite en l'air ; de l'autre côté de la bûche, une seconde se dressa.

Alors Liseli battit des mains.

Elle était maintenant en pleine lumière, se détachant avec netteté sur le fond d'ombre de la cuisine. Eclairée ainsi d'en dessous, drôlement son menton saillait, avec un pli noir sous la lèvre ; et le bout de son nez était carrément indiqué, tandis que ses yeux paraissaient plus creux, et l'avancement des sourcils faisait une ombre sur son front. Elle semblait avoir une nouvelle figure, son expression était toute changée. Il se disait : « Voilà que j'ai avec moi comme une nouvelle fille, cette après-midi, à cause du feu. »

Mais, comme qu'elle fût, il l'eût trouvée de son goût.

Il n'y avait aucun bruit dehors, et point d'autre bruit dans la cuisine que le pétilllement de la bûche enflammée, avec, maintenant, cent petites étoiles passant et repassant tout le temps contre le mur noir de suie ; mais comme elles étaient sans cesse remplacées, elles paraissaient immobiles ; on aurait dit des vraies étoiles par une belle nuit d'été. Liseli ne bougeait point, ses mains toujours croisées et regardant toujours le feu ; mais, lui, ce n'était plus le feu qu'il regardait.

Il s'était fait beau cette après-midi-là, avec sa veste neuve, et un pantalon neuf. Il se sentait tout à fait heureux, il n'aurait pas pu dire pourquoi ; il n'éprouvait pas le besoin de parler ; elle non plus sans doute, car elle ne cherchait pas à parler ; seulement, à un certain moment, elle montra la crémaillère après quoi on pend les marmites, et dit : « Ça ? » « Ça, dit-il, c'est la crémaillère. » On sentait qu'elle avait le désir d'apprendre, et à tout

moment ainsi elle lui posait des questions. Alors il lui demanda : « Voulez-vous que je vous donne votre leçon ? » Mais elle répondit : « Non. »

— Vous trouvez qu'on est mieux à ne rien dire. Moi aussi.

Elle dit : « Oui. » Il continuait en lui-même : « C'est étonnant comme elle est intelligente. Elle a tout de suite deviné que j'aimais mieux ne pas parler. »

Et il se réjouissait, en songeant qu'il allait avoir toute une belle après-midi à passer avec elle, quand soudain on heurta, et comme il n'avait pas répondu tout de suite, on heurta une seconde fois. Il se décida à aller ouvrir et il aperçut Jérôme qui lui demanda : « Est-ce qu'on peut entrer un moment ? » Firmin ne put pas faire autrement que de lui dire d'entrer.

C'était un grand garçon maigre et frisé, aux yeux brillants ; et ils étaient depuis longtemps amis, Firmin et lui.

Firmin fut surpris pourtant de le voir. Ce n'est pas l'habitude chez les garçons d'aller se faire des visites. Il ne manque pas d'endroits où se rencontrer : l'auberge, la place, et devant chez soi, et les champs quand on y travaille ; alors, on ne se cherche pas, on laisse faire l'occasion. Et Firmin pensa d'abord que Jérôme avait quelque chose à lui dire, mais nullement, ou du moins il n'y parut pas ; l'autre avait été prendre un tabouret, il vint et il s'assit à la droite de l'Allemande, tandis que Firmin était à sa gauche, puis tranquillement se mit à causer. Il disait :

— On ne sait jamais bien que faire, ces après-midi de dimanche ; aller boire, c'est jeter son argent par la fenêtre ; sortir, on ne peut pas ; rester chez soi, on s'ennuie ; alors j'ai pensé comme ça que je viendrais vous

dire un petit bonjour, histoire de causer un moment, et puis, par ce temps-là, il fait bon être au coin du feu.

Sur quoi, il se mit à bourrer sa pipe, et il devint tout de suite clair pour Firmin que Jérôme ne s'en irait pas de sitôt. En effet, il resta plus de deux heures, et il était encore là quand Honorine rentra. Firmin n'avait presque rien dit, mais lui avait beaucoup parlé. Et pendant qu'il parlait, tout le temps il regardait l'Allemande.

Cette même après-midi, Josette eut bien du chagrin.

Il y a des petites choses qui viennent aux yeux, il y a des signes qui se montrent, — mais il en faut beaucoup avant qu'on y voie clair, parce qu'ils vont en plusieurs sens, et ils se contrarient l'un l'autre ; alors on est d'abord perdu dans le détail. On en vint pourtant à la mi-carême, qui est un grand jour de réjouissances. Les gens vont danser les uns chez les autres et s'invitent les uns chez les autres à des fêtes dans les maisons, surtout parmi ce qui est jeune : et filles et garçons sont impatients de ce jour-là, parce que les occasions de s'amuser sont rares à cette époque de l'année.

Firmin dit à Liseli :

— Savez-vous, on danse ce soir.

Mais elle ne parut pas comprendre. « Danser », repart-il. Et elle ne comprenait toujours pas. Alors, allongeant le bras gauche et arrondissant l'autre, comme s'il tenait sa danseuse par la taille, il fit devant elle deux ou trois tours de polka.

Cette fois, elle avait compris, ce qui n'était pas difficile. Et l'étonnement qu'il eut ne vint pas de là, mais de ce que soudain, l'ayant bien regardé, elle appuya son doigt contre sa poitrine, hocha la tête et dit :

— Moi aussi.

— Vous aussi ?

— Oui, dit-elle.

— Vous voulez venir danser avec moi ?

— Oui, dit-elle de nouveau.

— Tant mieux alors, dit-il en riant. Vous devez danser joliment bien, on s'amusera.

Et il en était là, quand, comme pour lui prouver que ce qu'il disait était vrai, elle se rapprocha encore de lui et lui tendit la main, l'invitant ainsi la première, quand même ce n'est pas la coutume, mais elle allait par-dessus la coutume, et à lui le cœur lui battit. « Il n'y a pas de musique », dit-il. « Ça ne fait rien, c'est pour essayer. »

Il la prit et il la serrait ; sur quoi, elle se mit à chanter un air de danse, et se guidant sur la cadence de cet air, ils firent ensemble le tour de la chambre ; il est vrai qu'elle était petite, la chambre, mais ils en firent tout le tour. Et il vit qu'elle dansait bien : il était plutôt guidé par elle qu'il ne la guidait, et plutôt soutenu qu'il ne la soutenait, forte qu'elle était, et souple et adroite, et il se laissait entraîner. Mais soudain elle s'arrêta, l'écarta doucement, et debout devant lui :

— Comme ça, dit-elle... ce soir.

Il ne trouva rien à répondre. Elle reprit :

— Comme ça, chez vous ; chez nous....

Et elle hocha la tête pour faire entendre qu'on dansait autrement chez elle. Puis, mettant ses poings à ses hanches, renversant le corps en arrière, elle partit. Tantôt elle reculait à petits pas comme si elle fuyait devant quelqu'un ; tantôt, au contraire, elle s'avancait rapidement et fonçait, la tête en avant, comme pour chasser quelqu'un loin d'elle ; puis elle tournait sur elle-même,

et sa jupe soulevée se gonflait autour de ses hanches laissant voir ses bas bleus.

Il n'avait point bougé de sa place, et respirait avec difficulté. Quant à elle, maintenant elle s'était arrêtée, et elle lui souriait.

— Voilà, dit-elle, c'est ainsi qu'on danse chez nous....

Alors il trouva enfin ce qu'il fallait dire ; et dit :

— On danse des jolies danses chez vous.

— Jolies ?

— Oh ! oui, jolies.

Alors elle dit :

— Ce soir.

Et aussitôt elle reprit : « On chante aussi chez nous. On a des chansons chez nous. Voulez-vous que je vous chante une chanson. » Ils étaient encore une fois tout près l'un de l'autre, et c'est ainsi tout près de lui et les yeux fixés sur les siens qu'elle se mit à chanter. Ses yeux fixés sur les siens, et une étrange flamme y brillait, dont il n'arrivait point à deviner le sens, mais il avait peine à en soutenir l'éclat ; et sa voix alors monta, qui était claire et pure, avec des notes très hautes à côté de notes très basses, et de brusques arrêts, puis comme des roulades et un ruissellement de petits sons glissés ; et il ne put pas saisir ce qu'il y avait dans la chanson, mais ensuite elle chercha à le lui expliquer. Il y avait dans la chanson :

Quand les vaches remonteront, il y aura fête au village,

Quand les vaches remonteront....

Elle s'arrêtait à la fin de chaque couplet, qui était suivi d'un refrain, et le refrain durait beaucoup plus que la chanson même, repris qu'il était trois ou quatre fois :

Quand les vaches remonteront, on allumera le grand feu de joie,

Quand les vaches remonteront.

Quand les vaches remonteront, il y aura un cri de tout le monde
A cause du feu allumé,
Quand les vaches remonteront.

Et une course de tout le monde, et ils courront tous vers en bas,
Et les sonnaillles sonneront
Quand les vaches remonteront.

Il écoutait et il n'avait pas besoin de savoir ce que signifiaient les paroles tellement il prenait de plaisir à la musique, et tellement de plaisir à sa voix. Elle avait gardé ses poings sur ses hanches, et continuait de se tenir la tête un peu rejetée en arrière ; ses yeux brillaient, ses pommettes étaient rouges ; il ne savait plus ce qui arrivait. Parce que c'était quelque chose qui sortait trop de l'ordinaire et quelque chose de trop inattendu ; alors, pour le reste, on est préparé, mais il ne l'était pas à cela. Donc, il se trouva de nouveau à ne pas savoir que dire ; heureusement qu'elle s'était remise tout de suite à parler, s'appliquant à lui traduire les paroles de la chanson, et ainsi il put peu à peu se reprendre.

— C'est une drôle de chanson, dit-il. On n'allume pas de feu chez nous, quand les vaches remontent.

— Bien chez nous, dit-elle. C'est une chanson de chez nous. Une chanson de chez nous pour quand les vaches remontent.

— Le moment sera bientôt là, dit-il.

Et il y avait dans sa voix un soudain accent de tristesse.

Elle compta sur ses doigts :

— Quatre mois.

— Quatre mois, rien que quatre mois. C'est vite passé, quatre mois.

— Eh bien, dit-elle, dansons toujours.

C'est de cette façon que commença la chose : sur

quoi, vers les six heures, après avoir mangé la soupe, ils allèrent chez Morillon, où c'était qu'on devait danser. Et on dansait en deux ou trois endroits du village, mais on ne s'amusait nulle part si bien que chez ce Morillon. Sa chambre était une très grande chambre, qui prenait presque tout l'étage, avec, en fait de meubles, rien qu'un lit et une table ; en outre il y habitait seul, personne pour vous déranger. On avait tiré la table dans un coin, et les bancs avaient été disposés autour de la pièce pour que les filles pussent s'y asseoir. Quant aux garçons, ils restaient debout ; ou bien ils resteraient debout jusqu'au moment où la fête serait en train ; alors l'habitude était qu'ils vissent s'asseoir à leur tour, et ils prenaient les filles sur leurs genoux.

Toujours ce bas plafond, aux poutres enfumées et au milieu duquel une lampe en cuivre pendait. Un plancher gris, où les nœuds ressortaient en relief, et au bout d'un moment le frottement des clous les rendait tout luisants. Ils furent là une trentaine, quinze garçons, autant de filles, et parmi les garçons, trois de ceux qui étaient avec Firmin au chalet, Pierre Porte, Denys Brachard, André Lutte ; parmi les filles, Sidonie ; et Jérôme aussi arriva. Quant à Morillon, il recevait, et c'était lui qui payait à boire. Un drôle d'homme, ce Morillon, car il restait garçon à trente-cinq ans passés, et il faisait un peu tous les métiers, de ceux qui ne suffiraient pas à nourrir leur homme, à chacun séparément ; alors il faut en avoir deux ou trois, comme il avait, pour arriver à vivre. Mais il était également adroit à tous, sachant réparer la vaisselle, remettre les douves aux tonneaux, démonter les serrures et saigner les vaches. Et la variété de ses métiers l'entretenait dans sa gaieté et la bonne humeur qu'il montrait, avec un gros ventre, et des

grosses joues, et il était déjà un peu chauve. C'en était un qui s'entendait à vivre, mangeant à sa faim, buvant à sa soif et dormant son saoul.

Il ne laissa pas trainer la fête. A peine tous les invités étaient-ils là, qu'il empoigna ses orguettes ; et crâ ! la musique commença. On n'eut pas seulement le temps de se dire bonsoir et de causer un peu qu'il fallut se mettre à tourner. Car il s'entendait à jouer comme personne dans le pays, et il était le premier dans le pays, pour la mesure, et pour l'accent dans la mesure. Il tenait ses orguettes dans le creux de sa main, bien appliquées contre ses lèvres et il pinçait le son dedans avec ses lèvres, le faisant rouler et le raffinant du bout de sa langue ; grand bruit tout le temps, forte sonorité, riche accompagnement. Si bien qu'on était forcé de se laisser faire, et plus on allait, plus on avait envie d'aller.

Ils se trouvèrent donc dès le commencement onze ou douze couples à tourner, et il ne resta guère, d'entre les filles, que l'Allemande à ne pas danser, non qu'elle n'eût été invitée, elle aussi, car Firmin tout de suite s'était approché d'elle, mais elle avait dit :

— Pas encore, je veux regarder.

Ils étaient douze couples, et c'était une valse que Morillon jouait. Tout le monde tourna d'abord ; à peine si on entendait la musique, aux petites notes sautillantes, tant les souliers ferrés sonnaient sur le plancher.

Un lourd battement espacé, une cadence sourde et lente, sous laquelle la maison tremblait, et la lampe, elle aussi, se balançait en mesure. Une épaisse poussière montait, et on voyait dedans passer deux par deux, les têtes et les corps serrés, des gros paquets de corps, dans des habits trop larges et des chapeaux mis en arrière et aux filles la tête en avant, parce qu'elles l'appuyaient

au creux de l'épaule de leur cavalier, et cela tournait et tourbillonnait. Puis, à un changement de l'air, le mouvement en rond fut tout à coup brisé ; et les couples allaient maintenant les uns derrière les autres tout autour de la chambre, avec un petit pas de danse pour marquer pourtant la mesure, mais s'avancant au lieu de tourner ; et les garçons avaient le bras passé derrière le cou des filles ; les filles, le bras passé derrière le cou des garçons. Une jolie figure de danse, où on va ainsi un moment, puis soudain l'air encore une fois changeait, alors les couples se reformaient et le mouvement en rond reprenait. Tout cela parmi le silence, et tout le village endormi, toute la montagne endormie ; et plus haut sur la pente et plus bas sur la pente, ce même grand silence ; et là-dedans alors, rien qu'à cette petite place, ce battement, ce raclement.

Mais ils venaient de s'arrêter, et ils burent. Il est de mode que les filles ne boivent presque pas, elles ne font que tremper leurs lèvres dans le verre, mais les garçons peuvent s'en donner. On but, et comme le vin porte à causer et à rire, on se mit à rire et à causer. Puis Morillon attaqua une polka. On dansa une polka ; et chaque fois Firmin avait été inviter Liseli, mais chaque fois elle avait refusé. Elle ne parlait presque pas, pourtant elle n'avait pas l'air de s'ennuyer ; et, entre les danses, tout un groupe de garçons et de filles l'entourait : elle ne semblait nullement intimidée, seulement elle ne parlait pas, surtout elle refusait de danser. « Pourquoi ? » lui avait demandé Firmin. Elle lui avait répondu : « Plus tard. » Et il s'était contenté de sa réponse, la connaissant déjà assez pour savoir qu'elle était têtue, mais il ne pouvait pas s'empêcher d'être un peu triste, et tout le temps il la regardait.

Il y avait quelqu'un d'autre de triste : c'était Josette. Et elle bien plus que Firmin, à cause de son cœur plus tendre. Vainement elle essayait de ravalier ce morceau de pomme qu'elle avait dans le cou, cela ne voulait pas descendre. En même temps que ses yeux la brûlaient tant elle avait envie de pleurer. Elle pensait : « Il faut toujours que quelqu'un souffre, mais pourquoi est-ce toujours moi ? Pourquoi me méprise-t-il de la sorte ? Voilà déjà quatre danses qu'on danse, et c'est comme si je n'étais pas là. »

Par amour-propre, elle avait accepté de danser avec d'autres garçons, mais quoi qu'elle pût faire, quelque mal qu'elle se donnât, elle n'arrivait ni à leur parler, ni à leur répondre ; elle se laissait entraîner par eux, mais elle était comme une poupée, avec un corps rempli de son.

Ainsi la sautiche se trouva finie, et Morillon étant descendu à la cave reparut avec le grand broc d'étain plein, qu'il tenait des deux mains devant lui.

Il cria :

— Vous ne direz pas que le vin manque, au moins, et vous savez, quand il n'y en aura plus, il y en aura encore. Alors, tapez dedans, sans avoir peur, et tapez dans l'amusement. Il y en aura peut-être qui viendront vous dire que la vie est mauvaise ; nous, on leur répondra : « Il n'y a qu'à la faire bonne. »

Il riait en tendant son gros ventre en avant, et sa tête chauve brillait sous la lampe, pendant qu'il remplissait un à un les verres, et à chacun tendait le sien.

A chacun alors il disait un mot :

— Tiens, André, toi qui as la langue trop bien pendue, voilà toujours de quoi l'occuper un moment.

Il arriva vers Jérôme :

— Toi, Jérôme, tu ne dis pas grand'chose, ce soir, voilà pour te faire parler.

Ensuite il passa aux filles :

— Josette, dit-il, chez toi non plus, ça n'a pas l'air d'aller bien fort. Eh bien, toi aussi, il te faut boire, c'est le grand remède, vois-tu.

Elle prit en effet le verre qu'il lui tendait, mais quand il fut auprès de l'Allemande, et lui eut versé à boire, à elle aussi, elle secoua la tête.

— Comment, mademoiselle, dit-il, vous seriez seule à ne pas vouloir de mon vin ? Je vous assure qu'il est bon, demandez seulement aux autres.

Mais elle continuait à secouer la tête, gentiment d'ailleurs et en souriant.

— Ce n'est pas l'habitude chez nous, dit-elle.

— Vous avez raison, répondit Morillon, chez vous il n'y a pas de vin, à ce qu'on dit, mais raison de plus pour y goûter, il me semble.

Il eut beau faire, elle s'obstinait. Alors il n'insista plus.

Le ton des voix montait, on parlait de plus en plus fort, et des rires aigus de filles montaient par moment, qu'on pinçait ou qu'on serrait de trop près. La grosse Marie était rouge, avec son col de caraco ouvert et son chignon qui tenait mal, et Champy monté sur un banc s'était mis à chanter une chanson. La fête décidément était en train, bien qu'il ne fût guère plus de dix heures. A ce moment, Morillon, ayant fini de verser à boire, tira de nouveau ses orguettes de sa poche et dit :

— Vous faites bien de rire, mais il ne faut pas oublier qu'on est ici pour danser. Laquelle est-ce que je vais vous jouer ?

— Une valse, cria Marie.

— Une mazurka, dit Martine.

Mais l'Allemande, qui n'avait pas bougé jusque-là, se leva, et instinctivement tout le monde se tourna vers elle, pendant qu'un grand silence se faisait.

Elle avait remis sa robe à chaînettes d'argent, s'étant faite belle pour la circonstance, et le corsage en était de velours, avec du velours au bas de la jupe, et des manches bouffantes en mousseline transparente, à travers lesquelles on voyait ses bras, de sorte qu'elle se distinguait parmi toutes les autres filles, plus grande du reste qu'elles toutes. Elle dit à Morillon :

— Je veux vous danser une danse de mon pays.

— C'est que je ne sais pas l'air, dit Morillon.

— Ça ne fait rien, jouez un de vos airs ; je danserai dessus ma danse. (Elle ne parlait pas si couramment que cela, mais on l'écrit ainsi pour la commodité, et c'est plutôt le sens que les mots dont elle se servait.)

— Eh bien, c'est ça, dit Morillon, je veux vous jouer une mazurka si vous voulez ; ça ira-t-il ?

— Ça ira très bien.

Tout le monde faisait cercle autour d'elle, et les filles s'étaient levées et avancées vers le milieu de la chambre, n'y laissant qu'un étroit espace ; elle reprit :

— Seulement il me faut un cavalier, parce que cette danse se danse à deux.

Elle n'avait pas achevé que Firmin était près d'elle. Mais comme elle avait fait tout à l'heure pour le verre que Morillon lui tendait, elle secoua la tête : « Non, pas vous. » Puis montrant Jérôme du doigt : « Vous, » dit-elle.

Il y eut une rumeur et une grande surprise chez tous ceux qui l'entouraient, à cause de sa hardiesse, et Firmin

était devenu tout pâle, pendant que Jérôme s'avavançait en rougissant ; mais aussitôt Morillon s'était mis à jouer et on ne pensa plus qu'à regarder danser l'Allemande.

On ne remarqua pas que Firmin s'était reculé jusqu'au dernier rang, et là Josette l'avait rejoint et lui avait dit : « Danse avec moi au moins cette danse, Firmin, pour me faire plaisir. » Il avait répondu : « Ce n'est pas une danse pour tout le monde. » « Alors la suivante. » Mais il s'était détourné d'elle.

Il y avait à une extrémité du cercle Morillon qui jouait, et, à l'autre, Liseli était debout à côté de Jérôme. Elle l'avait pris par le bout des doigts, elle avançait tantôt un pied et tantôt l'autre, indiquant ainsi la cadence, pendant que Jérôme maladroitement cherchait à l'imiter, mais elle le guidait de la main et des yeux ; à la fin, il y arriva ; alors elle s'élança en avant. Elle lui avait posé les mains sur les épaules et lui avait fait signe de la tenir comme elle le tenait ; ainsi attachés, ils tournaient, lui se laissant faire, elle l'entraînant. Et ils tournèrent un moment, puis se détachant de lui, de nouveau elle l'avait pris par le bout des doigts, et de nouveau ils dansèrent sur place.

Mais, cette fois, au lieu de simplement esquisser son pas, lentement elle s'avavançait, et elle se trouva enfin lui faire face ; et devant lui à présent se balançait, levant peu à peu la main, allongeant peu à peu le bras jusqu'à ce qu'il fût tout à fait tendu ; et il sembla alors que ses doigts glissassent d'eux-mêmes hors de ceux de Jérôme. Continuant de s'écarter de lui, elle allait à reculons dans l'espace vide, comme si elle le fuyait, et en même temps elle levait ses deux bras devant ses yeux, en une attitude de crainte ; puis soudain elle s'arrêta ; soudain elle défit un bras de devant elle et le regarda, mais se reca-

cha aussitôt ; on sentait que tout cela voulait dire : « J'ai peur de toi parce que je t'aime. » Cela était un manège d'amour, comme tout de suite on sentait, et pendant ce temps Jérôme restait à sa place, les bras pendants et ne sachant que faire, mais il était rouge de plaisir. Brusquement, alors, son attitude à elle changea encore une fois ; elle leva les bras au-dessus de sa tête, les replia, et croisant les mains derrière sa nuque, les coudes ainsi en dehors, et faisant bomber sa poitrine, elle se mit à se balancer devant lui. A présent, elle voulait dire : « Tu as cru que je te fuyais, mais c'est pour mieux te montrer combien je t'aime, parce que, quand j'étais près de toi, je n'osais pas. »

Elle ne tournait point, continuant de lui faire face, avec seulement ce balancement de son corps, que ses coudes levés accentuaient encore, avançant de deux ou trois pas, reculant de deux ou trois pas, tantôt tout près de lui, tantôt plus en arrière ; et tous les coups curieusement se tendaient parce qu'on n'avait jamais rien vu de pareil.

— Voilà comme on danse chez nous, dit-elle. Voilà, continua-t-elle dans sa langue, (car elle s'était mise tout à coup à parler dans sa langue et on pouvait croire que cela faisait partie de la danse) tu crois que c'est pour toi que je danse, toi qui me regardes avec des grands yeux étonnés. Mais il y en a un autre dans un coin qui me regarde avec des yeux comme ceux des chats la nuit ; c'est pour lui aussi que je danse, afin que le désir croisse dans son cœur. Comme on souffle sur le feu, ainsi devant lui je danse.

Elle disait ces choses sur une espèce d'air, et il semblait qu'elle chantât une chanson, mais elle ne chantait point de chanson, elle disait ces choses, et en même

temps regardait par moment du côté de Firmin, puis c'était le tour de Jérôme ; et elle continuait de danser. Tout à coup, défaisant ses mains de derrière sa nuque, elle ôta le peigne d'argent qu'elle avait dans les cheveux, et elle le tenait au bout de ses doigts devant elle, tandis que sa danse devenait plus lente, et on sentait qu'elle allait cesser tout à fait. Elle dit encore :

— Il l'a trouvé dans l'herbe pendant qu'il me cherchait. Il l'a aperçu qui brillait dans l'herbe et il le serrait comme je le serre, pendant qu'il continuait à courir de droite et de gauche en m'appelant, et je ne répondais point. Cela a été serré longtemps dans ses petits doigts qui sont peu à peu devenus froids et peu à peu ils se sont raidis, mais ils restaient serrés quand même ; et il a fallu les ouvrir de force. Ils t'ont fait bien mal, petit frère ; mais aie confiance, tu seras vengé !

Elle avait cessé de danser. Elle étendit les bras, elle ouvrit les mains, et le peigne tomba par terre. Elle dit en français :

— Qui viendra le ramasser ?

Et on croyait toujours que cela faisait partie de la danse. Mais à peine avait-elle achevé sa phrase que Jérôme se précipita en avant. En même temps un grand désordre se faisait parmi ceux qui regardaient : c'était Firmin qui s'élançait à son tour, et comme il se trouvait au dernier rang, il avait été forcé d'écarter violemment ceux qui étaient devant lui. Pourtant il arriva devant l'Allemande en même temps que Jérôme, en même temps il s'était baissé, en même temps il avait tendu la main ; mais Jérôme plus adroit avait déjà saisi le peigne. Alors on vit Firmin lui prendre cette main et la lui tordre, et ils se débattaient agenouillés sur le plancher. Il y eut un grand cri parmi les filles, et on disait : « Sépa-

rez-les ! » Mais personne ne bougea, de surprise. Et comme Jérôme ne lâchait toujours pas le peigne, l'autre dans sa colère avait levé le poing. « Donne-moi ça, criait-il, tu entends, donne-moi ça ! » « Non ! » répondit Jérôme. Et d'un violent coup de jarret il se mit debout. Seulement Firmin avait été debout avant lui ; et il frappa de haut en bas sur la nuque de l'autre, avec tant de violence que Jérôme chancela. Ce que voyant, Firmin se jeta sur lui ; il l'empoigna par le cou des deux mains et tous les deux tombèrent, Jérôme à la renverse, Firmin par-dessus lui. La tête de Jérôme fit un choc sourd sur le plancher ; pourtant Firmin ne le lâchait pas ; au contraire ses mains s'étaient à présent tout à fait nouées et de plus en plus elles se nouaient pendant qu'il disait : « Lâcheras-tu ? lâcheras-tu ? » Et on voyait la bouche de Jérôme s'ouvrir parce que l'air lui manquait.

Heureusement que Morillon était là ; et ce fut grâce à lui que la chose n'alla pas plus loin. Car le premier moment d'étonnement passé, il s'était jeté à son tour sur Firmin. Il donna l'exemple, les autres suivirent. A eux tous, ils eurent vite fait, quoique Firmin fût solide, de l'obliger à lâcher Jérôme. Alors, à eux tous, ils l'entraînèrent dans un coin de la chambre, tandis que l'autre lentement se relevait. Et Jérôme fut maintenu dans l'autre coin de la chambre, sans quoi on sentait bien que la bataille aurait recommencé. Mais la fête se trouva finie. Les filles s'en allaient déjà, toutes tremblantes. Quant à Liseli, elle ne semblait nullement émue. Lorsque les deux garçons eurent été séparés, tranquillement elle s'approcha de Jérôme et lui dit : « A présent rendez-moi mon peigne. » Jérôme le lui rendit sans rien dire.

Et levant ses deux mains, les coudes écartés, elle le replanta dans son chignon.

Dès le lendemain matin, la vieille Honorine apprit ce qui s'était passé : elle n'eut besoin pour cela que d'aller à la boutique. Et elle rentra pleine de colère chez elle, parce que tout le monde, ou à peu près, s'accordait à blâmer Firmin, disant qu'il avait eu grand tort de s'attaquer à un homme qui ne lui avait fait aucun mal. Pleine de colère contre son fils, mais encore plus contre l'Allemande, — et le pas qu'elle avait fait vers elle se trouva aussitôt défait, et plus que défait.

Justement, comme elle rentrait, Firmin était à la cuisine, en train de tresser une mèche pour son fouet, l'ancienne s'étant trouvée usée.

— C'est du joli ! dit-elle.

Et elle posa sur la table le sac de sel qu'elle portait, qui était du gris, de celui qu'on donne à lécher aux chèvres.

Mais il haussa les épaules et mouillant le bout de ses doigts, il les passait et les repassait sur le chanvre afin d'en égaliser l'épaisseur. Puis il alla prendre son fouet, et dans l'extrémité de la large lanière de cuir où un trou à cet effet avait été ménagé, il introduisit sa tresse achevée, l'assurant par un double nœud. Pour cela il s'était assis et il tenait le manche dressé entre ses jambes.

Elle le regardait pendant ce temps du coin de l'œil, — et de plus en plus son regard glissait dans le coin de son œil ; finalement elle éclata :

— Alors, quand je te parle, est-ce pour que tu ne m'écoutes pas ? Est-ce pour que tu me tournes le dos quand je te parle ? Quand tout le monde dit du mal de toi, est-ce que je serais la seule à ne pas oser en dire ? Car tu le mérites bien qu'on en dise. Il faut croire que tu as perdu l'esprit. Qu'est-ce qu'il t'avait fait, Jérôme ?

Est-ce qu'il n'était pas ton ami ? Est-ce que tu avais besoin d'aller t'échauffer contre lui dans le vin, et te laisser ainsi exciter contre lui par cette fille, après tout ce qui est déjà arrivé ? Qu'elle nous coûte à nourrir ! Qu'il nous faut la loger ! Qu'elle a introduit la désunion entre toi et moi ! Que tout le village est tourné vers nous, à nous observer, à cause d'elle ! Et est-ce que tu sais seulement d'où elle vient, est-ce que tu sais seulement qui elle est et si elle ne se moque pas de toi ?... Elle qui n'est pas même de la vraie religion, et en qui croit-elle, cette fille ? pas en notre Sainte-Vierge toujours, ni en notre Jésus, ni aucun de nos saints. Une espèce de païenne et une espèce d'adoratrice du diable, parce qu'on dit que, dans sa religion, ils s'agenouillent devant le diable, et elle a refusé de venir à la messe.... Alors qu'as-tu donc à t'occuper d'elle ? Qu'as-tu à lui tourner autour ? Tu entends ce que je te dis ?...

Et elle allait toujours, secouant sa main devant elle, car, une fois en train, rien ne l'arrêtait plus. Mais il s'était levé, et il sortit en faisant claquer la porte.

Sans doute que Josette l'avait vu s'éloigner ; car il n'y avait pas cinq minutes qu'il était loin, qu'elle arriva. Elle venait ainsi, au hasard, ne sachant plus à qui se plaindre, n'ayant personne d'autre à qui se confier, et son chagrin était trop lourd pour qu'elle pût le porter seule. Alors elle avait pensé à la vieille Honorine, se disant que nécessairement Honorine la soutiendrait, puisque c'était elle qui avait poussé son fils à ce mariage, sachant que Josette aurait un jour du bien ; et Firmin ne serait peut-être pas allé à elle tout seul, mais sa mère n'avait point cessé de l'y encourager. En sorte que Josette se disait : « C'est à elle de me donner un coup de main, et sans doute qu'elle le fera, parce que je sais qu'elle tient à moi. »

Timidement donc elle s'approcha :

— Est-ce que je pourrais vous parler ?

— Qu'est-ce que c'est que cet air ? dit Honorine ; bien sûr que tu peux parler.

La colère ne l'avait point encore quittée et c'était la colère qui lui faisait prendre ce ton bourru, quoiqu'elle ne sût pas tout encore, — et elle allait tout savoir.

— Qu'est-ce que tu as à me dire ?

— J'ai à vous dire qu'il ne veut plus de moi.

Sa voix trembla sur ces derniers mots et devint mince comme un fil qui est sur le point de casser.

— Qui ça ? demanda Honorine.

— Firmin.

— Firmin ! cria Honorine, Firmin ! encore lui ! Et qu'est-ce que tu me dis qu'il ne veut plus de toi ?

— Oh oui, dit Josette, je le sens bien qu'il ne veut plus de moi. L'autre jour il m'avait donné rendez-vous, je l'ai attendu toute l'après-midi, il n'est pas venu. Et hier soir il ne m'a pas fait danser une seule fois. Alors je suis allée vers lui, et je lui ai demandé de me garder une danse, mais il m'a tourné le dos. Je vois bien ce qui en est : il ne pense qu'à cette Allemande. Il a tellement changé avec moi que je ne le reconnais plus.

Sur quoi, elle ne put retenir plus longtemps ses larmes, et se cachant la figure dans ses mains, elle se mit à sangloter.

— Il ne manquait plus que ça ! dit Honorine. Je pensais bien qu'il devenait fou, mais à ce point, je ne l'aurais pas cru. Seulement n'aie pas peur, continua-t-elle, je suis là. Et peut-être qu'il se repent à présent, après tout ce que je lui ai dit. Alors sais-tu ce que tu vas faire ? parce qu'il faut savoir avant tout à quoi s'en tenir sur ses intentions : tu vas aller lui parler. Il est descendu avec le

mulet au pré du Grand-Bisse ; va l'attendre sur le chemin. Tu viendras ensuite tout me raconter.

Mais Josette continuait de pleurer, et n'avait point ôté ses mains de devant sa figure, comme honteuse de ses larmes.

— Voyons, ne pleure pas, reprit Honorine ; plus tu pleures, plus tu perds tes forces, et on n'en a jamais de trop avec les garçons. Quand on se laisse faire, ils abusent. Rebiffe-toi ; il filera doux !

Elle l'encourageait ainsi, avec rudesse, et une grosse voix qui résonnait sourdement dans la cuisine, mais il y avait en elle beaucoup d'autorité et peu à peu Josette reprenait confiance. Elle se disait : « Peut-être qu'il y a eu seulement un instant d'égarement et il sera content de me voir revenir à lui, parce que les garçons n'aiment pas à faire le premier pas ; ils ont trop d'amour-propre. »

Elle s'en fut donc à sa rencontre.

Il fallait descendre à travers les prés très en pente jusqu'à un petit bois de pins et traverser le bois de pins ; on avait alors au-dessous de soi un second pré encore plus en pente, avec, dans le bas, des buissons de vernes qui avaient été ébranchés ; c'était là que Firmin était en train de charger son mulet. Et elle l'aperçut de loin, s'étant cachée derrière un tronc.

Comme ce coin de pré est particulièrement bien exposé, la neige y avait déjà fondu. Une vapeur en montait, on voyait trembler les lignes dans cette vapeur, il y avait une odeur chaude ; et le sentier par où Josette était venue semblait un vrai petit ruisseau. Mais elle avait choisi une place sèche au pied d'un pin, et, adossée au tronc, elle attendait que Firmin eût fini. Il ne se pressait pas, prenant ses fagots un à un, et un à un les empilant de cha-

que côté du bât, tandis que le mulet tendait le cou vers les touffes d'herbe fraîche qui commençaient à percer ça et là, et il faisait un ou deux pas en avant ; alors Firmin tirait sur le mors en criant : « Hée ! » La sonnette tintait, et le tintement de la sonnette, se mêlant au bruit du ruisseau, faisait plaisir à entendre ; tout faisait plaisir à voir ou à entendre ; et on avait le cœur content, à cause du printemps qu'on sentait qui venait.

Mais pas Josette. Tout ce qu'elle voyait, c'est que Firmin allait bientôt avoir fini de charger ses fagots ; alors il faudrait qu'elle allât à lui ; il faudrait qu'elle lui parlât.

Et elle s'efforçait à arranger d'avance ses phrases ; mais c'était, dans sa tête, comme si un grand vent soufflait. A peine avait-elle réussi à mettre deux ou trois idées ensemble, qu'elles étaient emportées : elle courait après, elle n'arrivait pas à les rattraper. Sur quoi, elle passait à d'autres, mais celles-ci, comme les autres, tout aussitôt se dispersaient. En même temps, elle sentait une pesanteur dans tout son corps et une douleur dans son dos, et un point sous l'épaule droite qui l'empêchait de respirer. Et elle retenait mal une petite toux qui lui était venue, elle qui ne toussait jamais, mais maintenant elle toussait.

Tout à coup, elle s'aperçut que le mulet était chargé. Ayant passé une corde autour des fagots empilés, Firmin tirait dessus, appuyant le genou contre le flanc de la bête ; toute la masse pencha, puis se redressa, la corde ayant été nouée ; et Firmin prit le mulet par le mors.

Il avait pris le mulet par le mors, et il montait le pré dans la direction de Josette, tirant à lui le Rouge ; alors, à mesure que le Rouge avançait, on voyait les trous de ses sabots, derrière lui, se remplir d'eau brillant au soleil comme des écuelles.

Elle eut d'abord envie de fuir, mais elle n'en était pas capable ; elle eut envie d'aller à sa rencontre, elle n'osa pas non plus ; elle demeura blottie derrière son tronc jusqu'à ce qu'il fût tout près d'elle ; alors seulement elle s'avança, et elle se tenait immobile sur le sentier.

Avec son fichu noir et gris à rayures, tombant en pointe dans le dos, son petit caraco bleu, ses mains rouges qui pendaient ; et voilà, il eut honte d'elle, parce qu'il n'avait plus les yeux de l'amour. Il la trouva petite et laide ; il lui dit :

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Ecoute, Firmin, commença-t-elle....

Et il comprit alors qu'elle était venue tout exprès pour lui parler ; en même temps il devina ce qu'elle était venue lui dire ; il repoussa son chapeau en arrière, et une espèce d'embarras lui fit d'abord baisser les yeux, parce qu'il sentait bien qu'il avait tort quand même, mais ce ne fut qu'un court instant ; et une veine à son cou se gonfla.

— Ça y est ! dit-il, tu m'espionnes.

Il avait cherché où il trouverait une faute à lui reprocher ; la première qu'il avait trouvée, comme une pierre qu'on ramasse, il la lui jetait au visage.

— C'est que je suis libre, tu sais !

Il reprit, et sa voix vacillait de colère :

— Je vais où j'entends et avec qui j'entends ; je fais ce qui me plaît, non pas ce qui te plaît. Voilà tout ce que j'ai à te dire. A présent laisse-moi passer.

Car elle s'était de nouveau avancée et instinctivement ui barrait le chemin, n'ayant pas encore ouvert la bouche ; mais il y eut ce geste qu'elle fit de s'avancer comme pour lui dire : « Ecoute-moi au moins, avant de t'en aller. »

Comme le soleil était déjà très bas à l'horizon, il entra d'en dessous dans le bois en pente et il éclairait d'en dessous les branches des pins ; elle en fut tout illuminée. Elle avait encore pâli, il y avait du bleu autour de ses yeux, et son nez s'était allongé et aminci ; elle cria : « Firmin ! » Mais lui, en même temps, cria : « Hue ! » à sa bête, et la tirant toujours à lui se mit à monter le sentier. Il arriva près d'elle, elle ne bougeait pas ; il la prit par le bras : « Les chemins sont à tout le monde. » Il l'écarta du sentier. Et déjà il avait passé. Elle ne put pas tout d'abord comprendre, puis de nouveau elle cria : « Firmin ! » Puis elle courut après lui.

Elle l'eut bientôt rejoint parce que le mulet allait très lentement et tous les vingt pas s'arrêtait. Et de tout près, alors :

— Firmin ! Firmin ! répétait-elle, est-ce que tu as déjà tout oublié ? tout ce que tu m'as dit quand nous allions ensemble, et les promesses que tu m'as faites, et tout le monde sait que nous étions promis. As-tu vraiment tout oublié, Firmin ? parce que moi, vois-tu, je n'ai rien oublié....

Mais lui tapait sur sa bête et ne se retournait même pas. Et ainsi un bout de chemin encore, et le Rouge de nouveau s'arrêtant. Et Josette tout près de lui de nouveau :

— Qu'est-ce qu'il faudra que je dise si on me demande : « Pourquoi est-ce que Firmin ne vient plus vers toi ? » Si on me demande : « Que lui as-tu fait ? » qu'est-ce qu'il faudra que je réponde ? Moi, vois-tu, je ne sais pas.

Il ne répondait point. Et levant son bâton : « Hue, le Rouge ! » parce que la voix venait quand même, et maintenant il avait peur de la voix.

— Ils vont rire de moi, Firmin, quand ils me verront abandonnée, à cause qu'ils sont pleins de méchanceté. Et elles vont rire de moi, à cause qu'elles étaient jalouses. Elles me diront : « Où est ton beau cavalier, Josette, ton beau cavalier qui dansait si bien ? » Elles riront de moi, Firmin. Vois-tu, si j'avais fait le mal, je penserais que tu as bien raison, mais je n'ai pas fait de mal, et je ne peux pas comprendre. J'ai surtout chagrin de ne pas comprendre, et je cherche, mais je ne trouve pas. Dis-moi au moins, Firmin, ce que tu as contre moi.

Il continuait de battre sa bête, et déjà il sortait du bois.

Là le chemin se met à aller à plat, soudain le village se montre ; on le voit qui avance la tête par-dessus un épaulement de terrain, avec les mille petits yeux curieux de ses fenêtres ; elle n'osa pas aller plus loin.

Lui s'éloignait rapidement.

Une troupe de corbeaux passa au-dessus du bois, et ils firent entendre leurs tristes cris, pendant que leur ombre glissait sur le pré ; elle suivit machinalement cette ombre du regard ; quand elle releva les yeux, Firmin avait disparu.

Mais, trois jours après, comme il remontait à la nuit des vignes, il fut attaqué par derrière et laissé pour mort sur le chemin.

C.-F. RAMUZ.

(La suite prochainement.)

COINS IGNORÉS DE CRIMÉE

Le tombeau de M^{me} de Krüdener.

Il serait difficile, je crois, d'écrire quelque chose de nouveau sur la vie de M^{me} de Krüdener, cette femme qui eut son heure de célébrité tapageuse, et qui, pendant presque un demi-siècle, mit tous ses efforts, consacra tous les dons vraiment exceptionnels qu'elle avait reçus de la nature à s'ériger un piédestal, dont elle rêva, sur le tard, de faire un autel.

D'abord femme du monde assez légère ; ensuite écrivain assez médiocre ; enfin apôtre et prophétesse, on la vit se couronner tour à tour de roses, de lauriers et d'épines, pour s'offrir à l'adoration de ses contemporains et de leur postérité, ignorant qu'elles ne tiennent généralement pas au front, les couronnes qu'on est seul à se tresser.

Aussi, combien éphémères devaient être la gloire et la célébrité auxquelles cette femme remarquable avait tant sacrifié ! Un très prochain avenir allait jeter sur sa mémoire comme un voile dont le temps devait de jour en jour augmenter l'opacité.

Toutefois, si, contrairement à ce que pense M. Eynard,

son biographe le mieux documenté et le moins partial ¹, les paroles du Christ à la femme adultère ne sauraient nous empêcher de juger M^{me} de Krüdener, ces divines paroles nous font néanmoins un devoir de pardonner beaucoup à celle qui a beaucoup aimé. Et M^{me} de Krüdener a beaucoup aimé elle, aimé *éperdument* la France et les Français : « O mon cher Béranger, écrivait-elle au chansonnier du Dieu des bonnes gens, ne me croyez pas folle ; on ne l'est pas, quand on aime *éperdument* la France et les Français.... » Quel est celui qui, parmi mes chers compatriotes, oserait refuser sa plus large indulgence à la femme qui signa cette ardente déclaration, et hésiterait à me suivre dans le lointain pèlerinage que je me suis imposé pour retrouver au moins sa tombe, et porter à ses cendres oubliées quelque part là-bas dans les steppes criméennes l'hommage d'un pieux et mélancolique souvenir ?

Cependant je crois honnête d'avertir mes compagnons de pèlerinage qu'il nous arrivera peut-être, avant d'atteindre le but, de nous arrêter quelquefois en route. Et pourquoi pas ? Pourquoi faire un si lointain voyage, à travers des régions souvent aussi intéressantes que peu connues, et n'en point tirer tout le profit possible ? Aurions-nous, par hasard, des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne rien entendre et des pieds pour rester vissés au siège d'un véhicule quelconque ? Non, jamais ! Aussi bien serait-ce encourir le risque d'un blâme de la part des mânes de M^{me} de Krüdener, si scrupuleuse observatrice, sur le tard, des enseignements des saints livres.

Mais, avant de partir, que l'on me permette encore deux mots d'histoire indispensables.

¹ Opinion de Sainte-Beuve.



L'année 1823 touchait à sa fin. La réaction avait triomphé à Saint-Petersbourg, et c'en était fait des libertés espérées, formellement promises, et même concédées.

Alexandre I^{er} avait dû signer le décret qui éloignait du ministère des cultes le prince A. Galitzin, bien qu'il l'aimât et l'estimât entre tous. Et les sociétés bibliques, formées d'abord et encouragées par ukase impérial, venaient, par ukase impérial, d'être dissoutes.

C'est alors que, disgracié, le prince A. Galitzin résolut aussitôt de réaliser un projet qui, depuis bien longtemps, avait été aussi celui d'Alexandre I^{er}, à savoir de fonder en Crimée, et spécialement dans ses propriétés de Koréiss, une colonie évangélique.

La santé chancelante de M^{me} de Krüdener, qui devait être l'âme de cet exode, en fit hâter les préparatifs. Et l'on put partir, dès les premiers jours du printemps de 1824.

Accompagnés de leurs futurs colons, généralement Suisses ou Allemands, le prince et la princesse Galitzin, M^{me} de Krüdener, sa fille et son gendre, M. de Berckheim, descendirent le Volga pour atteindre le littoral criméen à Théodosie, où M^{me} de Krüdener dut séjourner quelque temps, pour se diriger ensuite sur Karassou-Bazar dans l'intérieur de la presqu'île¹.

¹ A ceux qui, connaissant la Crimée de nos jours, trouveraient cet itinéraire quelque peu excentrique, je ferai observer qu'il ne faut pas oublier qu'à cette époque, les villes de Crimée d'aujourd'hui (Théodosie, Yalta, entre autres) n'étaient guère que des bourgades de pêcheurs; que les services de transports maritimes à vapeur, ne devaient s'y organiser que bien longtemps après, et que l'on aurait alors vainement cherché une chaussée dans toute la Crimée. Et puis, après la descente du Volga, et la traversée déjà longue et pénible de la Caspienne à Théodosie, sans doute voulut-on

Peut-être cette pauvre âme endolorie put-elle encore goûter les charmes des rives du Volga, si pittoresques toujours, si délicieusement nuancées au printemps, et le beau ciel de Tauride, si voisin du Bosphore qu'il en apporte parfois des parfums de fleurs jusqu'à travers les steppes ; peut-être ce beau ciel parvint-il à donner un peu de sa languide sérénité à ce cœur souffrant. Mais, malgré tout, quel triste voyage pour celle que chaque minute entraînait irrévocablement dans cet oubli qu'elle avait redouté par-dessus tout ! Plus de cortèges adulateurs, plus d'ovations nulle part, dans ces régions inconnues où elle passait inconnue, irrésistiblement emportée loin, toujours plus loin du théâtre de ses triomphes dont le souvenir obsédant, mais désormais stérile, la poursuivait sans cesse, torturant sa vanité qui ne voulait pas mourir....

Et c'est ainsi qu'affaiblie par la maladie, par un voyage très pénible et par ses luttes intérieures, elle arriva à Karassou-Bazar, vers la fin de l'automne.

Karassou-Bazar était alors, tel que nous allons le retrouver de nos jours, une petite ville orientale cachée dans ses vergers au milieu des steppes, et dont la population n'est guère composée que d'Arméniens et de Tatares.

C'est là que l'hiver devait surprendre, en cours de route, M^{me} de Krüdener épuisée par la fièvre, et « dans un état de faiblesse tel, écrit sa fille, qu'il fallait une demi-journée pour la changer de lit. »

Entourée des soins dévoués de sa fille, M^{me} de Berckheim, et d'Emilie, une jeune servante livonienne qu'elle affectionnait particulièrement, il ne lui restait plus

épargner à M^{me} de Krüdener, déjà dangeureusement atteinte, les fatigues d'un long voyage sur la mer Noire si souvent méchante, surtout en automne et en hiver.

d'autres consolations que la prière, et le spectacle des Alpes criméennes qu'elle voyait par la fenêtre, se profilant derrière un épais rideau de peupliers....

La mort approchait et le calme vint dans cette conscience angoissée, avec la résolution d'expier, par une résignation suprême, des fautes qui sont de celles que Dieu doit pardonner avec d'autant plus d'indulgence qu'elles sont plutôt le résultat des égarements de l'imagination que de la perversion du cœur.

Elle eut encore la force d'écrire à son fils : « Ce que j'ai fait de bien restera ; ce que j'ai fait de mal (car combien de fois n'ai-je pas pris pour la voix de Dieu ce qui n'était que le fruit de mon imagination et de mon orgueil !) la miséricorde de mon Dieu l'effacera... »

Et le 25 décembre, à minuit, elle expirait en murmurant une dernière prière.

Elle avait soixante ans.

I

M. Ch. Eynard termine sa biographie si richement documentée de M^{me} de Krüdener par ces mots : « La dépouille mortelle de M^{me} de Krüdener fut déposée dans le caveau de l'église arménienne de Karassou-Bazar, pour être transportée plus tard dans l'église grecque que la princesse Galitzin faisait construire à Koreïss. Elle y repose maintenant. »

Qu'elle y reposât maintenant, j'en doutais, pour des raisons que je dirai plus loin. Et, bien que la chose ne fût pas d'un intérêt palpitant, j'eus l'idée, il y a deux ans, étant à Yalta, d'en profiter pour faire une petite excursion à Koreïss, dans l'espoir d'y dissiper mes doutes persistants.

Koreïss.

Je partis donc, par un bel après-dîner d'octobre, confortablement installé dans une voiture attelée de deux chevaux quelconques conduits par un cocher tatar, et deux chevaux quelconques conduits par un cocher tatar vous enlèvent inmanquablement comme de vrais pur-sang.

En quittant Yalta nous nous engagions bientôt sur la chaussée qui, jusqu'à Sébastopol, suit en corniche et dominant la mer les dernières pentes des Alpes criméennes. Vraie conception d'artiste que cette chaussée dont le plan fut tracé par le prince Woronzoff et qui court à travers des sites enchantés, abritée vers le nord par les sommets tourmentés de l'Aï-Petri, et surplombant du côté du sud des cascades de verdure d'où émergent çà et là, se mirant dans la mer, des résidences impériales, des édicules grecs, des villas princières, ou quelques petites bourgades tatars qui semblent des épaves détachées des rives d'Asie et délicatement déposées là par la vague berceuse de leurs tristesses d'exil.

D'une limpidité automnale, l'air enveloppait tout ce qu'il effleurait d'un impalpable cristal qui donnait aux moindres contours des montagnes un relief saisissant et à toutes les couleurs un éclat qui en révélait les nuances les plus imprévues. Sous ce revêtement magique et souvent éblouissant, la route où nous glissions, la crête des montagnes, la houle des verdure, tout était fluide, et je croyais avancer dans un mirage dont une brise inopportune eût suffi à dissiper la féerique splendeur. J'entrevois — j'allais dire à vol d'oiseau — Livadia, la villa impériale ; Orianda, et, parmi ses jardins, l'emplacement de la résidence d'été du grand-duc Constantin Nicolaïe-

vitch qui fut détruite en 1882 par un incendie demeuré mystérieux ; puis la plage disparaissait insensiblement derrière de basses falaises qui ne se relèvent avec vigueur que pour défendre le petit cap à l'extrémité duquel se dresse le phare d'Aï-Todor, près de l'emplacement d'une ancienne colonie grecque qui lui a laissé son nom.

Et nous traversions bientôt l'endroit choisi en 1823 par le procureur-général du synode, Galitzin, pour y fonder une colonie évangélique avec le concours de sa femme, la princesse Anna Sergheievna, et de la baronne de Krüdener : voici d'abord Gaspae, propriété du prince ; puis les vignobles qui appartinrent à M^{me} de Berckheim, la fille de M^{me} de Krüdener ; enfin Koreiss, qui était destiné à devenir le centre de la nouvelle colonie. C'est là que nous nous arrêtons.

Koreiss n'est plus aujourd'hui qu'un petit village tatar posé en pleine lumière sur la hauteur, comme sur la tringle ouvragée de l'épais rideau de verdure dont les plis harmonieux se déroulent jusqu'à la mer, pour y baigner ses dernières franges.

Pour atteindre l'église on doit traverser quelques ruelles de ce village, ruelles creusées le plus souvent en plein roc, sans la moindre symétrie, au hasard des maisons ; car, si partout ailleurs c'est l'alignement prévu des rues qui s'impose aux constructions, c'est ici diamétralement le contraire. Et tout en titubant à travers ces impasses malodorantes, tout en clochant sur ces raidillons cahoteux où parfois un escalier se devine, je me rappelle fort bien les réflexions que je faisais : je me disais que si le pittoresque de l'Orient est indéniable, il est non moins indéniable que tous nos sens n'en ont pas une égale perception. Le regard est toujours ravi, j'en

conviens sans peine ; mais l'odorat, quand l'Orient fleurit en dehors de ses jardins ! et l'ouïe, quand l'Orient chante ailleurs que du haut de ses minarets ! et le toucher, quand l'Orient se charge de la voirie !... Mais que voulez-vous ? La brise dissipe vite, avec les chants, odeurs et parfums, et le soir un simple pédiluve à l'eau de rose vous fera vite oublier les aspérités du chemin ; tandis que vous garderez éternellement sous la pupille l'éblouissement d'une incomparable vision. Et voilà pourquoi l'Orient triomphera toujours de ses détracteurs les plus résolus.

J'arrivai cependant sain et sauf devant la petite église construite sur le sommet d'une basse colline dont les flancs déboisés ont jadis servi de cimetière. Très insignifiante, cette petite église qui semble désaffectée : aucun de ces ornements byzantins dont la profusion criarde est ici, d'ordinaire, l'orgueil des églises orthodoxes ; point de lampadaires ouvragés ; aucune de ces hampes dorées qui dans la moindre chapelle russe érigent aux abords du chœur leur fanion métallique d'or ou d'argent ; l'iconostase elle-même est absente, et l'autel dénudé est à découvert. Sur la gauche, contre le mur, un amoncellement de bancs chavirés, les uns escaladant les autres, — et c'est tout.

Je demande à l'individu qui nous a ouvert les portes de ce temple sur lequel plane l'indéfinissable tristesse des maisons désertées si quelqu'un y est enterré : « — Je ne sais pas, me répond-il avec une souveraine indifférence ; derrière ces bancs, il y a, je crois, un nom écrit sur le marbre. » Je fais aussitôt enlever les bancs sacrilèges et je ne tarde pas à apercevoir, sur une petite plaque de marbre gris, une inscription en lettres d'or :

« Ici repose la princesse Anna Sergheievna Galitzin. »

Et rien de plus. Je cherche alors de tous côtés, jusque sous l'autel, sans trouver le moindre indice qui puisse me faire supposer que la baronne de Krüdener dorme ici le grand sommeil, auprès de sa dernière amie.

Je sors sans être bien déçu, et j'erre un instant à travers le petit cimetière voisin, qui ne contient guère que de pauvres tombes s'affaissant sous des croix vermoulues et souvent renversées.

Et alors, après avoir jeté un dernier regard sur cette admirable terre promise que M^{me} de Krüdener ne devait jamais contempler, je reprenais le chemin de Yalta où je me retrouvais à la nuit tombante....

Mais le soir, après avoir, selon ma coutume, crayonné quelques notes sur ma courte excursion, je prenais la ferme résolution de ne pas manquer la première occasion qui me permettrait de me rendre à Karassou-Bazar, où, en dépit des dires de M. Ch. Eynard, j'avais toujours cru que le corps de la célèbre baronne était resté oublié dans le caveau de l'église arménienne-catholique.

II

Théodosie (Kaffa) ¹

Son passé.

L'occasion longtemps souhaitée pour mon excursion à Karassou-Bazar devait se présenter le 25/8 juillet dernier.

J'étais à Théodosie, dont le nom, malgré son harmonieuse sonorité, ne vous dit peut-être rien, mais dont l'histoire eut néanmoins ses heures héroïques.

¹ C'est là — on s'en souvient — que M^{me} de Krüdener dut s'arrêter quelques jours, avant de gagner Karassou-Bazar.

Longtemps les hordes barbares, Alains, Goths et surtout Sarmates, disputèrent aux Grecs cette ville qui fut le point de jonction entre la république de Chersonèse et le royaume du Bosphore, jusqu'au jour où Mithridate en fit la conquête. Mais les successeurs du grand Eupator ne surent bientôt plus défendre l'héritage de leur père contre le retour des barbares, et Théodosie ne fut plus qu'un champ de ruines où venaient parfois camper quelques pêcheurs, ou s'abriter des bandes de pirates.

Au XI^e siècle, cependant, Théodosie se relève sous le nom de Kaffa que lui ont donné les khans tatares en devenant les maîtres. Et la prospérité de cette ville allait encore s'accroître, à la suite du traité par lequel, en 1261, Michel Paléologue accordait aux Génois exemption de péage dans toute la Grèce et la liberté de naviguer comme d'établir des comptoirs commerciaux sur la mer Noire. Les Génois comprirent bientôt l'importance qu'offrait Kaffa, tant au point de vue de la navigation qu'au point de vue du commerce, abritée comme elle l'était dans un repli de son vaste golfe et située contre les derniers chaînons du Yaïla, au seuil des steppes exceptionnellement fertiles qui se déroulent jusqu'à Kertch (Panticapée), redescendent vers la Flèche d'Arabat et vont rejoindre leurs sœurs de Russie par l'isthme de Pérékop.

C'est à cette époque que les Génois, avec l'autorisation des khans, entourèrent cette ville de remparts formidables qui devaient les défendre contre les invasions toujours possibles du côté de la terre, et surtout contre les agressions imminentes des Vénitiens du côté de la mer. Ces remparts ne restèrent pas longtemps inutiles. Jalouse, en effet, des avantages commerciaux que donnaient aux Génois les privilèges dont les avait gratifiés la cour de Constantinople, Venise résolut de paraly-

ser par la force cette suprématie donnée à ses plus redoutables rivaux. Et l'histoire a dû enregistrer ces terribles luttes dont la rade de Kaffa allait devenir le théâtre. Mais la situation des Génois, déjà bien établis sur les côtes de Tauride, était trop avantageuse pour qu'ils ne sortissent pas vainqueurs de ces continuelles attaques qui ne devaient cesser qu'avec l'anéantissement des flottes vénitiennes.

Et ce fut l'âge d'or de Kaffa qu'on peut alors appeler à juste titre « la Stamboul de Crimée », quand elle voyait camper autour de ses innombrables fontaines les caravanes qui arrivaient des Indes, de la Perse et de l'Arménie pour étaler leurs richesses sur les marchés où affluaient déjà les céréales des steppes, les fruits des vallées et les pelleteries du Nord.

Cependant, enivrés de leurs succès, les Génois, finissant par se croire en pays conquis, pensèrent pouvoir impunément négliger les obligations par eux contractées envers les Tatares encore vrais maîtres du pays. Et non seulement ils oublièrent les obligations qui les faisaient tributaires des khans, mais ils sortirent bientôt, sous mille prétextes, des limites territoriales assignées à leurs comptoirs. Au cours de ces fréquentes incursions hors de leurs remparts, ils tentèrent même de favoriser dans la presqu'île l'établissement de certains ordres religieux dont le zèle devait réveiller le fanatisme des Tatares, qui, trop faibles pour résister à cet audacieux envahissement, finirent par appeler à leur secours Mahomet II. A cet appel, le terrible sultan que l'on appelait El Fathy (le conquérant) accourut et chassa pour jamais les Génois du littoral criméen, qu'il ajouta à ses conquêtes en s'inféodant les khans et leurs peuples.

Aussitôt un nouveau décor se déroula dans l'encadre-

ment de pierre des murailles génoises toujours debout. Les clochers s'évidèrent en minarets; on façonna les croix latines en croissants, et, comme un monument destiné à consacrer une prise de possession éternelle, on vit s'élever au centre de la ville la célèbre mosquée de Bijuk-Dschan avec sa coupole centrale flanquée sur trois de ses faces de onze dômes que deux minarets de trente mètres signalaient à tous les horizons....

Mais les sultans ayant fermé la mer Noire au commerce étranger, Kaffa déchet bientôt de ses anciennes splendeurs. Plus de riches et bruyantes caravanes autour des fontaines dont les abords restaient déserts; plus de mouvement dans ces rues, où l'on ne voyait guère circuler que quelques paysans mongols apportant le froment des steppes ou les fruits de leurs vergers, et parfois encore, vers le soir, un convoi d'esclaves circassiennes poussé par des juifs dans la direction du palais des *sandjaks*.... Et cela jusqu'au jour où, chassés par les Russes, les Turcs durent regagner Stamboul sans espoir de retour, ne laissant derrière eux que les ruines de celle qui un jour avait pu se proclamer sa rivale.

Alors Kaffa, sous son ancien nom de Théodosie, ne fut plus qu'une pauvre bourgade ironiquement défendue par l'imposante ceinture de murailles toujours debout et qui du haut de ses tours désertes semblait guetter vers l'horizon le retour de ceux dont elle avait abrité la gloire et protégé les richesses.

Les villes, pas plus que ceux qui les habitent, n'échappent à leurs destinées.

Bientôt poussés par un flair que leur donna toujours leur amour inné du négoce, des karaïms ¹, des Grecs et

¹ Juifs qui n'admettent que la loi (*kara*) et repoussent le Talmud.

des Arméniens vinrent s'installer à Théodosie dont ils relevèrent peu à peu les ruines et la pauvre bourgade devint ainsi un gros village, dont le caractère oriental marqua longtemps aux yeux du voyageur la piteuse insignifiance. Toutefois la prospérité des premiers venus attira bientôt de nouveaux habitants dans l'ancienne enceinte génoise, et Théodosie, quoique encore bien modeste ville, avait vraisemblablement atteint son apogée d'importance, ayant épuisé toutes les ressources de sa rade sans port et sans communication rapide avec l'intérieur de la presqu'île, lorsqu'un ukase d'Alexandre III vint lui donner un nouvel essor en la dotant d'un port et d'une voie ferrée, après avoir reporté sur elle tout le commerce de Sébastopol décrété port exclusivement militaire.

La ville moderne.

Aujourd'hui Théodosie peut compter parmi les petites villes de province les plus gracieuses de Russie.

Moins par les intempéries que par le stupide vandalisme des premiers habitants, les murailles génoises ne sont plus que ruines, bien qu'on puisse encore en suivre la trace, guidé par quelques tours restées encore debout, découronnées, fléchissantes, sentinelles fatiguées de leur inutile faction et qui s'effondrent de lassitude.... Où sont-ils ces remparts formidables, effroi des Vénitiens?... Où sont-ils ces bastions à embrasures et à plates-formes bordées de machicoulis qui, de leurs gueules édentées, crachaient la mort sur les galères ennemies?... Où est-elle cette inexpugnable forteresse qui, au sud de la ville, défendait le château consulaire sur lequel la bannière des podestats génois claquait au vent du large, narguant les oriflammes vénitiennes?... Comme dans un livre trop

vieux, une rature indécise sur un illisible mot... effacé tout cela dans des fossés qui s'effacent.

Pour le moment la ville se développe en croissant le long de la mer, escaladant les collines dénudées qui prennent des allures de montagnes.

Toute bordée d'arbres, la rue principale, la rue Italienne, est moins remarquable par ses constructions que par le public qu'on y coudoie à certaines heures du jour, surtout en cette saison: Grecs aux yeux de charbons ardents, aux moustaches de charbon éteint et aux dents de jeunes caniches; Arméniens reconnaissables à ce nez proéminent dans lequel Alexandre Dumas père ne voulait voir qu'une mauvaise plaisanterie de la Providence. Je croise encore parfois des groupes de jeunes baigneuses qui reviennent de la mer ou qui y vont, jolies le plus généralement, avec le long voile tatar (*marama*) jeté sur leurs cheveux humides et revêtues d'étoffes légères dont les plis flottants effleurent les formes au caprice de la brise, indiquant délicatement, sans appuyer, si bien que pour un œil exercé l'esthétique y trouve son compte, sans que la décence la plus farouche ait à en souffrir. Je suis encore un instant des yeux un groupe de pêcheurs d'Anatolie qui s'en vont sur le trottoir, d'un petit pas nonchalant, tricotant des bas, délicatement, de leurs mains puissantes brunies par le soleil et rongées par les sels marins. Leur tête ordinairement fort belle est coiffée tantôt d'un simple foulard, tantôt d'un « bachlick » négligemment noué et dont les bouts leur retombent sur les épaules. Toutefois, pour être impartial, je dois noter que j'ai remarqué dans ce groupe deux ou trois nez qui, si plaisanterie il y a, la poussent décidément à l'outrance.

Cette *rue italienne* débouche sur une petite place plus

coquette qu'imposante, avec sa belle statue de bronze élevée à la mémoire d'Alexandre III, le bienfaiteur de Théodosie, et avec sa petite fontaine mauresque encadrée d'un rideau de peupliers. Malheureusement ce gracieux tableautin est attristé par les ruines du club, de la mairie et du théâtre, incendiés, il y aura bientôt six ans, par une bande d'ivrognes pillards qui, gorgés d'alcool volé, n'avaient plus qu'une soif bestialement féroce de sang juif. Ah! je les ai vues ces criminelles émeutes, et voilà que ma plume me tremble entre les doigts.... Mais pas de politique, s'il vous plait, et allons pour nous distraire de ces hideurs visiter la galerie du célèbre mariniste Alvazowsky qui est né et a voulu mourir à Théodosie.

Rien de très intéressant dans cette galerie posthume où ne sont exposés que les tableaux les moins bien venus de ce peintre qui, parti d'ici à quatorze ans, devait, dix ans après, atteindre à la célébrité, à la fortune, et, sur ses vieux jours, aux plus grands honneurs qu'un artiste puisse ambitionner dans le pays des tsars. Les jeunes le disent démodé. Mais j'ai vu de lui des vagues d'une transparence, d'une vérité, d'une profondeur qui m'ont fait parfois reculer devant le cadre que leur colère semblait prête à franchir. Du reste, si vous allez un jour à l'Ermitage, je vous conseille d'en juger par vous-même. Aussi bien ai-je souvent remarqué, surtout en Russie, que les détracteurs les plus acharnés du célèbre peintre s'étaient d'abord vainement efforcés de l'imiter, pour s'empresser par la suite, en désespoir de cause, et selon la formule moderne la plus courante, d'ériger en principes d'école, les uns leur impuissance, les autres leur paresse, d'autres enfin leur impuissance et leur paresse.

C'est au sortir de la galerie d'Aïvazowsky qu'en la personne d'une vieille connaissance, le R. Père Grégoire S., m'attendait la Providence trop assidûment secourable à M^{me} de Krüdener pour oublier le brave homme d'écrivain entraîné si loin par sa fidélité à la mémoire de la grande disparue.

Le P. Grégoire est un religieux mékitariste du couvent arménien-catholique de Saint-Lazare à Venise. Il remplit ici, depuis de longues années, les fonctions de curé. Lorsque je le rencontrai, je m'en allais dans le jour tombant, fixant les yeux à terre, pour mieux combiner le moyen le plus commode, en même temps que le plus expéditif, de me rendre à Karassou-Bazar, le but de mon voyage. Nous nous serrâmes chaleureusement les mains, et... ma foi, nous nous embrassâmes, car ici on s'embrasse encore, même en plein jour, entre frocard et civil, sans avoir à craindre que l'on ne prenne par la suite contre ce dernier la moindre mesure sanitaire ou autre.

Au cours de notre causerie, je suis bientôt amené à lui dire le but de mon voyage, et mon intention de prendre au plus tôt le chemin de Karassou-Bazar.

— Karassou-Bazar ! interrompt mon interlocuteur ; mais je dois précisément y faire demain une petite excursion en compagnie de Mgr Z. Vous serez des nôtres.... Ne protestez pas ! Rien de plus naturel. Sans compter que mes confrères de là-bas seront mieux à même que personne de vous seconder dans vos recherches. Tenez ! allons ensemble de ce pas demander un verre de thé à sa Grandeur, et nous arrêterons ensemble les conditions de notre petit voyage.

— *Deo gratias* ! mon révérend Père, j'accepte de grand cœur.

Et guidé par mon précieux compagnon, je m'engage

bientôt dans une rue transversale qui monte à travers les quartiers supérieurs.

Les maisons s'abaissent presque aussitôt et disparaissent même, blotties au fond de petites cours, derrière de hauts murs aveugles ou borgnes, derniers vestiges de l'ombrageuse jalousie des hommes d'Orient. Et nous arrivons ainsi un peu essoufflés devant une gracieuse construction à deux étages, dont l'extérieur trahit déjà un confort bien entendu, quoique discret.

C'est là que le Père Grégoire sonne. Nous sommes chez monseigneur ; je m'en étais bien douté ! Et en attendant que la porte s'ouvre, à deux pas de là, sur le flanc de la colline que le petit musée municipal couronne d'un édicule aux prétentions grecques, j'entrevois une vieille fontaine mauresque, depuis longtemps tarie, la dernière, me dit-on, des quatre-vingts fontaines dont la Kaffa génoise se montrait jadis si fière.

Entre un moine et un évêque.

Un instant après, Mgr Z. me fait avec une affabilité charmante les honneurs de son large balcon qui domine la ville tout entière.

Et de là je constate pour la première fois que Théodosie, tant par la disposition de ses constructions que par la configuration des montagnes qui l'entourent, rappelle beaucoup Naples, une Naples diminuée, s'entend, trop chauve par endroits, et dont le Vésuve serait à jamais éteint. A ma gauche, le brise-lames projette sur la mer, en un geste puissant, son long bras de pierre dont le phare déjà allumé semble le sceptre lumineux, tandis que le môle contourne la ville sur toute sa longueur, sillonné de rails qui enlacent dans un treillis de fer les grands magasins de céréales ramassés sous leurs lourdes

toitures d'acier cannelé. Plus haut, c'est la ville escaladant toutes les collines, et dont on peut encore distinguer certaines rues se profilant entre des arbres.

Mais la table est mise, et monseigneur me montre, d'un geste irrésistible, le samovar qui m'invite à m'asseoir.

On vous dira souvent en Russie que le thé bouillant, s'il réchauffe en hiver, — ce que je crois volontiers, — a de plus la propriété de rafraîchir en été. Ici, je résiste, l'expérience m'ayant irréfutablement prouvé le contraire. Aussi, en attendant que mon verre et son contenu retombent à une température normale, vais-je en deux mots vous faire faire plus ample connaissance avec monseigneur, qui du reste met en ce moment tous ses soins à découper une énorme pastèque, dont les premières tranches étalent déjà sur le plat leur pulpe de givre rose.

Et d'abord, n'allez pas prendre Mgr Z. pour un *monsignore* quelconque à tant le titre. Russe, mais fils de colons allemands, après avoir professé dans un grand séminaire, il était évêque à trente-quatre ans, et aussitôt chargé d'administrer un des plus grands diocèses de Russie. Or, administrer un diocèse catholique en Russie est une tâche des plus ardues, qui demande beaucoup de tact, une grande prudence et une diplomatie très avisée. Et pendant vingt-cinq ans, Mgr Z. s'acquitta de cette tâche avec une adresse qui lui valut toujours l'élogieuse approbation du pape et du tsar ; aussi Mgr Z. est-il le premier évêque catholique de Russie qui se soit présenté officiellement au souverain pontife, c'est-à-dire avec l'autorisation formelle de l'empereur. Un jour, après vingt-cinq ans d'un laborieux épiscopat, ce digne prélat, maladif

et fatigué, donna sa démission. Et c'est Théodosie qu'il choisit pour y jouir d'une pension de retraite bien gagnée, sous un climat qui semble lui avoir été très salulaire.

Physiquement monseigneur est un bel homme. Grâce à sa haute taille, son embonpoint vraiment imposant n'a rien de scandaleux. De plus, une tête puissante et crânement portée ; un regard très fin, surtout lorsqu'il glisse à la dérobée par-dessus les lunettes ; enfin, une bouche un peu épaisse, une de ces bouches d'orateur qui ne saurait diminuer la vérité : voilà ce qui donne à la physionomie de cet évêque un caractère de bonté ferme et d'indulgence sans faiblesse qui doit avoir notablement contribué à ses succès. Et puis, très solidement instruit, jovial sans effort, Mgr Z. semble s'attacher à me prouver que l'on peut être Allemand, en même temps qu'évêque, et aimer sincèrement la France, dont il parle la langue avec une grande facilité, et dont il juge le régime et les intimes espérances avec un libéralisme qui me déconcerte, tellement nous en avons oublié la divine formule, en oubliant l'Évangile.

Mais j'ai encore à vous présenter le Père Grégoire. Lui n'est pas grand comme il faudrait qu'il le fût pour ne pas paraître petit auprès de monseigneur. Géorgien d'origine, il a ce regard caucasien au fond duquel on voit parfois passer comme des reflets de *kinjal*. Il porte la barbe du missionnaire, mais une barbe mal semée, rase aux pommettes, ramassée en éventail sous le menton, et dont sans doute quelques poils égarés lui mettent aux doigts, à la naissance des phalanges, une ombre noire et duvetueuse, de l'effet le plus imprévu. Comme monseigneur il aime la France, dont on le sent fier de parler couramment

la langue, et, s'il lui arrive de ne plus trouver les mots propres de notre vocabulaire, c'est uniquement lorsque, glissant une de ses mains dans la large courroie de cuir qui lui sert de ceinture, il vous raconte ses voyages à Lourdes et à Paris....

Et nous causions avec délices, tandis que le soleil éteignait ses torches enflammées dans la rade soudainement transformée en un vaste creuset d'or liquide.... et nous causions encore, tandis que la nuit tirait sur le grand ciel son store étoilé dont la lune semblait la patère d'argent incrustée de nacre lumineuse... et nous causions encore, longtemps après, dans une atmosphère opaline qui sur les murs blancs de la terrasse détachait nos ombres indécises, fantastiques, donnant à la ville prochaine la mystérieuse imprécision d'une ville de rêve.

Monseigneur nous parlait de la Russie. Comme tous ceux qui aiment sincèrement ce vaste pays, un des plus riches du monde, — et en fait un des plus pauvres, — comme tous ceux qui connaissent à fond — et ils sont rares — ce grand peuple si admirablement doué, et cependant un des plus arriérés, le bon prélat s'émeut, et sa voix tremble, lorsqu'il nous dit ses appréhensions pour l'avenir.... Il nous démontre encore que l'on ne connaît pas l'homme russe, en dehors de la Russie, et que notre presse, comme les autres, en a dit trop de mal, quand elle n'en disait pas trop de bien. Il nous reproche d'avoir jugé, inconsciemment peut-être, la mentalité russe d'après la nôtre, et d'avoir imprudemment adapté à son histoire et à ses traditions nos formules de critique.... « D'où nous viendra le remède ? » Telle est la question que monseigneur se pose à tout instant, avec une insistance qui trahit son anxieuse perplexité.... Certes, pour avoir étudié le mal longtemps, de près et avec méthode, il en

connaît le remède. Mais ce remède, qui l'appliquera ? Il faut avant tout au peuple russe des instituteurs et des prêtres encore plus pénétrés de leur mission que partout ailleurs ; ces instituteurs de choix et ces prêtres d'élite, qui donc les formera ?... Il faut à ce grand empire des fonctionnaires patriotes et d'une incorruptible probité, des fonctionnaires qui commencent à avoir plus de souci de la Russie que de leurs poches ; ces fonctionnaires, où les trouver ? « Quand une pomme est pourrie dans une corbeille, conclut monseigneur, on la jette et l'on sauve le reste, mais, quand toutes les pommes de la corbeille sont pourries, que faire ?... »

Cependant, à un moment donné, la paisible conversation tourne à la discussion. C'est que nous venons d'aborder la question des peuples allogènes : Caucasiens, Polonais, Arméniens et autres. Et ici le Père Grégoire se fâche. Il est avant tout Arménien du Caucase et s'il est obligé d'être Russe par-dessus le marché, il y consent, à la condition toutefois qu'en échange de son loyalisme forcé, mais sincère, on lui donne tous les droits d'un peuple dont il accepte tous les devoirs.... *Distinguo*, fait monseigneur. Et la discussion s'engage....

J'écoute, un peu distrait pourtant par la préoccupation de saisir au vol le mot qui me fournira la transition à l'aide de laquelle je pourrai enfourcher résolument le dada que je caresse à la dérobée.... On vient de parler de la Finlande!... Le voilà, le mot souhaité!... Et je rappelle que, déjà en 1819, Alexandre I^{er} encourageait la noblesse livonienne dans ses revendications constitutionnelles en lui disant : « Vous avez agi dans l'esprit de votre siècle, et senti que les principes libéraux seuls peuvent fonder le bonheur du peuple.... » Puis j'en viens à parler de l'influence mystérieusement autocratique que M^{me} de Krü-

dener put un moment exercer sur l'autocrate, auteur de la Sainte-Alliance, sur cet empereur qui eût pu orienter la Russie vers de nouvelles destinées. Et puis... et puis, — on sait que ceux qui écrivent, même en prose, ont parfois l'indiscrétion facile, — et puis j'inflige à mes bienveillants auditeurs toute l'histoire de cette femme un instant célèbre dont je suis venu jusqu'ici retrouver les cendres.

A peine ai-je terminé que le Père Grégoire me dit d'abord que je ne retrouverai à Théodosie aucun vestige du séjour qu'y fit M^{me} de Krüdener avant d'atteindre Karassou-Bazar. Ça, je le savais. Mais il ajoute — et ici je dresse l'oreille — qu'à Karassou-Bazar, dont il a été longtemps curé, une tradition s'est conservée, d'après laquelle le corps de M^{me} de Krüdener serait demeuré dans le caveau de l'église catholique-arménienne. Et voilà une tradition qui vient encore appuyer mes conjectures.

Après tout, nous serons bientôt fixés, car onze heures viennent de sonner à la grosse cloche de l'église paroissiale russe et nous prenons congé de monseigneur, après avoir arrêté l'heure de notre départ pour le lendemain.

Ah! quelle charmante soirée! Et combien je suis convaincu qu'à ma place M. Combes lui-même eût été contraint d'avouer vingt fois ce soir-là qu'on peut décidément se trouver assez bien entre un moine et un évêque, pour ne jamais souhaiter mieux!

III

De Théodosie à Stary-Krim.

Le jour suivant, nous montons en voiture vers neuf heures du matin.

Monseigneur est en longue redingote grise et coiffé d'un large chapeau de paille. On le prendrait pour un

riche propriétaire du pays, n'était le collet romain qui souligne d'un blanc liséré sa nuque puissante. Quant au Père Grégoire, il a abrité sa soutane, selon la coutume du pays, sous un ample cache-poussière de toile grise, et, pour se garantir la tête, il l'a recouverte d'un feutre noir, vrai chapeau de rapin, posé à coups de poing.

Et nous prenons la chaussée qui va de Théodosie à la ville de gouvernement, Symphéropol, en passant par Stary-Krim et Karassou-Bazar.

Dès qu'elle quitte la ville, cette chaussée longe pendant plusieurs verstes des collines argileuses qui continuent les collines de Théodosie et nous masquent la mer de leurs versants plantés de vigne ; tandis qu'à notre gauche de bas coteaux couverts de champs d'orge, de blé ou d'avoine nous barrent la vue de la steppe. Or, savez-vous ce que me démontre à moi cette longue chaîne de collines d'humus ou d'argile, qui, sur son revers nord, ourle le Yalla criméen dans presque toute sa longueur ? J'y vois la preuve que la presqu'île de Tauride est plutôt le résultat d'une poussée centrale vulcanienne que d'un soulèvement neptunien, comme certains le prétendent. Avez-vous observé l'éclosion d'une graine ? Le germe éclate et se fait jour, en rejetant autour de lui la terre qui le recouvrait. Telle est, croyez-moi, l'histoire des Alpes de Tauride et du bourrelet terreux qui les chausse contre les froids du nord. « Mais c'est de la science, ça ! » me direz-vous. En effet, et je m'en excuse, sans m'en repentir, ayant fermement résolu, depuis que j'ai appris la faillite de la science, de ne jamais manquer l'occasion d'apporter mon humble obole à la détresse de la grande nécessaire.

Au loin nous découvrons bientôt de vraies montagnes : l'Aguermiche, dont les eaux souterraines vont arroser

toute la steppe environnante et, au dernier plan, du côté de la mer, les monts Kaktébel dont les plages roulent des agates très recherchées.

Comme les montagnes de Judée, ces montagnes sont aussi douces à l'âme qu'au regard. Elles ne se perdent pas en crêtes sourcilleuses qui vont chercher les neiges pour se défendre contre l'homme. Non, elles se profilent en molles ondulations et semblent vous dire, en se pâmant sous les chaudes caresses du ciel: « Venez à nous qui vous gardons, sous de délicieux coins d'ombre, l'eau cristalline de nos sources. »

Après une quinzaine de verstes environ, pour donner aux chevaux le temps de souffler, nous nous arrêtons un instant en haut d'une côte, à un endroit où la chaussée va descendre. Et de là nous voyons enfin la steppe se dérouler librement à nos pieds, jusqu'à la mer d'Azof dont nous distinguons au loin le bleu ruban. Et sous ce superbe soleil de juillet cette immensité où la houle des blés n'est çà et là arrêtée, jusqu'à l'impalpable horizon, que par de chatoyants îlots de verdure ou par des pièces de terres labourées d'un rose mourant; ces crêtes dénudées qui, sur le velours des forêts, ont des reflets de vieux ivoires couchés dans leur écrin; ces lointains si vibrants dans l'atmosphère mordorée, que la terre et le ciel s'y confondent; ces incomparables jeux de lumière qui déroutent le regard et l'éblouissent, tout cela fait de ce spectacle un spectacle unique, surtout par son impressionnante solitude. Vous croiriez une région vierge, une œuvre en quelque sorte inédite du Créateur qui nous en réservait la primeur....

Nous nous taisons, et, comme les imans de la mosquée, de Pierre Loti, nous regardons... nous regardons.... Et je me dis qu'il fallait que l'homme risquât d'être parfois

bien malheureux pour que Dieu lui ait servi d'aussi grandes compensations.

Lorsque les chevaux se remettent en route, nous nous dévisageons curieusement tous les trois, presque confus de nous être laissé ainsi absorber par cet inoubliable panorama.

Après avoir dévalé sur la descente, en une vraie chute d'aérolithes, nous remontons vers Stary-Krim que nous apercevons loin de là, sur la hauteur.

IV

Stary-Krim (Vieille-Crimée).

Stary-Krim?... Oui! et n'allez pas croire que j'invente à plaisir des vocables rébarbatifs, afin de me donner à vos yeux le relief imposant d'un explorateur de régions inconnues. Loin de là! Stary-Krim en russe, Vieille-Crimée en français, et en tatar Esky-Krim, tel fut bel et bien le nom de la première et de la plus riche capitale des khans, de 1237 à 1422, époque où cette capitale devait être transportée à Bakhtchisarai, tant par crainte d'une incursion brutale, toujours possible du côté des insatiables Génois, que pour se reporter à l'occasion plus rapidement vers le nord, au-devant du tsar blanc qui menaçait d'envahir la presqu'île.

C'est à Esky-Krim que les fastueux descendants de Gengis-Khan élevèrent leurs plus somptueux palais, dont les eaux de l'Aguermiche alimentaient les bains de marbre, et arrosaient les féeriques jardins. Il fallait à cette époque aux meilleurs cavaliers de la Horde d'Or, plus d'une demi-journée pour contourner l'enceinte de cette riche cité célèbre par les incomparables richesses qu'y déversait le commerce génois, par ses innombrables *metchets* (mosquées) où l'or s'épandait sur les

plus beaux marbres d'Italie. Un sultan d'Égypte fut fier d'y construire une mosquée dont les murs étaient, dit-on, de marbres variés, et les voûtes de porphyre. Et les poètes d'Arménie ont longtemps chanté Esky-Krim qu'ils appelaient Solka, Solka la splendide, Solka l'incomparable, Solka seule vraiment digne de ses khans redoutés qu'ils saluaient du nom d'Emin.

Bien plus... — « Tenez-vous bien, vous allez recevoir un coup », aurait dit ici le bon Sarcey d'avunculaire mémoire, — j'ai de très sérieuses raisons de croire que c'est à Sary-Krim qu'est morte et a été enterrée, sous le nom de M^{me} Gachet, la comtesse de Lamotte-Valois, la fameuse héroïne de l'affaire du Collier. J'en ai du reste fourni ailleurs mes preuves ¹, ce qui me permet de ne pas insister.

J'avais donc, comme vous venez de le voir, quelques raisons de ne pas traverser Sary-Krim sans lui consacrer quelques lignes.

Aujourd'hui, plus rien n'existe de cette ancienne capitale. C'est à peine si çà et là quelques ruines de ruines en gardent un souvenir aux passionnés du passé. Au commencement du siècle dernier, le voyageur pouvait encore circuler à travers les vastes salles du palais des khans abandonné, pour en admirer les proportions imposantes, et tâcher d'en déchiffrer les pierres. A l'heure qu'il est, il est assez difficile de seulement fixer d'une façon certaine l'emplacement de ce palais dont les marbres dentelés et les pierres sculptées ont servi à construire les banales maisons que nous voyons. Plus de traces des anciens remparts, dont on ne devine que les fossés. Et elles sont à jamais enfouies et à jamais taries,

¹ *Revue bleue* du 16 sept. 1899 : *La comtesse de Lamotte-Valois. Sa mort en Crimée.*

ces conduites d'eau qui descendaient des montagnes voisines, desservant les bains et les innombrables fontaines des palais, les vasques d'ablution des mosquées, et les abreuvoirs des caravansérails.

Après avoir examiné dans les herbes folles d'un vieux jardin une pierre dont l'inscription rappelle le passage d'une mission génoise de frères franciscains, à l'époque des khans, nous remontons en voiture pour traverser le gros village de Stary-Krim qui revendique, paraît-il, le titre de ville. Et l'on se demande pourquoi, en le voyant. Il est vrai que, depuis quelque temps, Stary-Krim semble entrer dans le mouvement. Un anarchiste, par exemple, y a tué l'autre nuit un officier de police, à bout portant, sans que l'on ait pu mettre la main sur lui. Or, en Russie, à notre époque, c'est là un titre à la notoriété qui n'est pas négligeable, et Stary-Krim est réellement en passe de mériter l'appellation qu'elle convoite.

V

De Stary-Krim à Karassou-Bazar.

A deux kilomètres environ de Stary-Krim, nous entrons dans la zone forestière un instant resserrée entre deux chaînes de basses montagnes qui s'écartent tout à coup comme pour nous permettre d'envelopper d'un seul regard le Yaïla criméen s'enfonçant vers le sud à profil perdu. Ce spectacle est non moins imposant, et, je dirais volontiers, plus masculin que celui de la steppe. Cet harmonieux groupement de collines, monticules et monts ramassés sous la verdure, comme pour l'élan qui va les projeter tout le long de la côte ; ces versants d'un sombre violet qui se détachent en vigueur sous les reflets du ciel ; toute cette masse sévère qui se dresse en écran contre le rayonnement des derniers horizons : tout cela

est d'une incontestable beauté qui cependant ne saurait me faire oublier l'éclatante diaprure des steppes offrant leurs mystérieux espaces et l'énigme de leurs lointains imprécis à ceux qui ont des ailes au cœur....

Nous descendons à toute allure, surplombant à droite et à gauche de profonds ravins remplis d'arbres dont nous ne voyons que les cimes, et, en face de nous, les montagnes se rapprochent, toujours couvertes de forêts.

Toutefois, en dépit de ces multiples impressions, quelque chose en nous crie depuis un instant que midi a depuis longtemps sonné. Et nous nous voyons, hélas ! bientôt obligés d'obéir à cette voix qui me paraît non moins impérieuse chez un évêque que chez un simple mortel.

La petite clairière que nous choisissons pour notre halte réparatrice longe sur tout un côté le fossé fleuri de la chaussée. Et nous sommes bientôt installés à l'ombre, caressés par des lianes qui agrippent les arbres jusqu'à leurs dernières branches, revenant parfois capricieusement sur nous, comme pour réclamer leur part. Nous avons faim à n'en pas douter, mais néanmoins notre appétit nous étonne, et l'eau fraîche et cristalline qui babil le au ruisseau voisin ne parvient pas à nous rendre insensibles au bouquet délicat d'un vin blanc du pays que le Père Grégoire nous offre, et qui, pur comme un vin de messe, — chose aussi rare ici que jadis à Argeliers, — nous reconforte délectablement. Nous causons avec gaité. Le Père Grégoire nous chante un brindisi géorgien dont les phrases musicales, agrémentées à tout instant de trios, traînent parfois sur une note qui monte et s'épand à travers la forêt en échos nasillards du plus pur Orient.... Que l'on est bien ici !... Mais à un moment donné, monseigneur nous fait judicieusement observer que cette co-

pieuse collation n'est pas précisément le but de notre voyage, et que près de trente verstes nous séparent encore de Karassou-Bazar. — Monseigneur ! vous avez raison !... Et dispos comme à la première heure, nous nous réinstallons en voiture.

A cinq ou six verstes de là, après une vertigineuse descente, les montagnes reculent vers la mer évitant dédaigneusement les collines crayeuses et dénudées qui nous annoncent de loin les environs de Karassou-Bazar.... Mais voici un vaste enclos derrière lequel se profilent à l'infini des rangées d'arbres dont les branches trop lourdes de fruits sont soutenues par d'innombrables perches à fourchette. Nous entrons dans la région de ces vergers criméens dont il nous est difficile en France de nous faire une idée : des vergers de 60, 80 et 100 hectares qui donnent à leurs propriétaires, bon an mal an, des bénéfices variant entre 40 et 100 000 roubles (100 et 250 000 francs). Ces fruits sont généralement excellents et j'en ai vu certaines sortes que nous n'avons pas encore en France, notamment le *Kandile Sinape*, une pomme exceptionnellement longue, d'un jaune doré délicieusement teinté, sur un côté, d'un rouge dégradé, et dont la chair de marbre a la propriété de durer en s'améliorant un an et plus.

A quelques verstes de Karassou-Bazar, au haut d'une montée, tandis que nos chevaux s'arrêtent pour reprendre haleine, nous allons nous désaltérer à une gracieuse fontaine tatare cachée sous le feuillage ténu et éploré d'un grand saule. Nous buvons dans un lourd gobelet d'étain fixé au mur par une forte chaîne, et sur lequel nous lisons ces mots gravés : « Bois à ta soif et à ta santé, mais ne me vole pas, et laisse-moi au voyageur qui te suit. » Ce qui est d'autant mieux dit que cette eau guérit, pa-

rait-il, de la fièvre ; aussi nous expliquons-nous les innombrables lambeaux d'étoffe de toute couleur attachés aux branches des arbustes voisins, par des Bulgares et des Tatares désireux de perpétuer ainsi le souvenir de leurs guérisons.

Et nous voilà repartis, cherchant des yeux Karassou-Bazar, dont nous apercevons bientôt les premiers peupliers, puis les minarets et les clochers, enfin l'amas de basses maisons piqué par endroits de bouquets d'arbres. Mais nos chevaux qui eux aussi semblent apercevoir Karassou-Bazar ont décidément hâte d'atteindre enfin le terme de leur corvée. Ils nous enlèvent en une allure qui va s'accéléralant et devient bientôt un galop effréné. Le cocher les maîtrise avec effort, à la russe, les deux bras tendus en avant continuant les rênes qu'il s'est enroulées aux mains.... Et cette course folle trouble notre regard, ne nous laissant plus le temps de distinguer ce qui fuit et s'engloutit derrière nous. Voilà tout là-bas un village tatare, je le reconnais à son minaret.

— Ah ! un cimetière bien abandonné, monseigneur.

— Mais non, cher monsieur, c'est, il me semble, un troupeau bien gardé.

— Pourtant, je crois que....

Mais cimetière ou troupeau, c'est passé, comme abimé, trituré sous le roulement martelé de notre véhicule envolé. Ce sont des vergers, des cimetières encore ; puis, près d'un village, des ruines de casernes qui semblent s'écrouler à notre approche. Et nous nous précipitons ainsi jusqu'à Karassou-Bazar dont nous traversons la grand'rue, pour arriver par une ruelle transversale devant une grande grille de fer qui enclôt un large espace, au milieu duquel s'élèvent l'église arménienne-catholique, et, sur la droite, l'école paroissiale et le presbytère.

Le curé se présente aussitôt, accompagné de son vicaire et du curé de Symphéropol. Tous trois religieux mékitaristes, confrères et amis d'enfance de notre Père Grégoire. Toutes les mains tendues s'entre-croisent, se serrent. Et lorsque, les présentations terminées, je demande qu'on veuille bien m'indiquer un hôtel ; toujours en excellent français on proteste, on se récrie, on se scandalise et l'on m'entraîne presque de force. Ah ! monsieur Hervé, qu'il fait encore bon se sentir de France, même à Karassou-Bazar !

Tout en caressant de temps à autre de deux doigts sa belle barbe blanche, le Père Cyrille, le vicaire, m'indique ma chambre. Et je dois avouer que si je me suis rarement trouvé en aussi sainte compagnie, j'ai rarement senti battre aussi près du mien le cœur de mes hôtes.

VI

Karassou-Bazar.

La ville.

Le lendemain, tandis que ces messieurs disent leur messe, je vais faire un tour à travers Karassou-Bazar.

Cette ville fut une des villes commerciales les plus prospères de Crimée. Sa situation au centre de la presqu'île et sur l'unique route de Théodosie au chef-lieu, Symphéropol, la faisait bénéficier d'une grande partie du commerce intérieur. Tous les villages environnants affluaient sur ses marchés et dans ses caravansérails et c'était jour et nuit, par ses rues mal pavées, un continuel mouvement de transit.

Les lignes de chemins de fer, le croisement des chaussées nouvelles ont changé tout cela, et s'il n'avait pas ses incomparables vergers qui, à la saison des fruits, doublent et triplent sa population, Karassou-Bazar ne serait

plus qu'une ville morte. Aussi bien, pour le moment, cette ville n'a-t-elle pas d'autre attrait que son cachet oriental: trottoirs surélevés et ondulant le long des rues boueuses que défendent contre les piétons leurs pavés inabordables; petites boutiques d'où s'échappent des émanations de cuir, de chair fraîche ou rôtie, d'épices de toute sorte, de fumier même; bref, toutes les senteurs du Levant.

J'ai la curiosité, en passant, de faire la connaissance d'un vieux pharmacien français dont le vicaire m'a parlé hier au soir. Ce brave compatriote est ici depuis bientôt quarante ans, sans jamais en être sorti, *même pour visiter les admirables environs du pays*. Il s'est contenté, le temps venu, d'envoyer à Paris ses deux fils, dont l'un sortait il y a une douzaine d'années d'une de nos grandes écoles militaires avec un numéro très honorable, et l'autre est architecte dans notre capitale. Et ce vieillard paraît heureux près de sa vieille épouse qui parle six langues, et, pour se distraire, apprend en ce moment l'espagnol. Il paraît heureux; mais tandis que de ses doigts tremblants il étalait fièrement sous mes yeux la preuve du succès de ses fils, j'ai bien remarqué, sans paraître le voir, deux larmes qui humectaient ses rides. Etrange destinée!

Et tout en regagnant le presbytère par des ruelles si étroites qu'il me serait impossible d'y détendre mes bras en croix, je comprends la poignante impression que dut ressentir M^{me} de Krüdener malade et ceux qui l'avaient suivie, lorsqu'après un long et pénible voyage ils s'arrêtèrent ici, en plein hiver, n'ayant plus, de tout ce qu'ils avaient laissé si loin, que le souvenir lancinant. Et revenu dans ma chambre, c'est avec une infinie tristesse que je relis ces lignes inspirées à M. Eynard par les nombreuses

correspondances dont il lui fut permis de disposer: « Cependant, soit que l'on n'eût pas prévu toutes les difficultés, soit que l'hiver en fût surgir d'inattendues, les nombreux colons suisses et allemands qu'avait amenés la princesse Galitzin eurent beaucoup à souffrir à Karassou-Bazar.... M^{me} de Krüdener s'affligeait de ne pouvoir plus comme autrefois se dévouer au service des pauvres qu'elle savait si bien soulager; mais à l'approche de la mauvaise saison tous ses maux se firent sentir avec une nouvelle force. La phtisie faisait de rapides ravages. Un cancer intérieur la dévorait et lui causait de poignantes douleurs. » Pauvre Valérie!...

Vieux papiers.

Où m'appelle au salon.

Monseigneur a revêtu sa soutane épiscopale à liséré et boutons violets et au petit camail à fausses manches des prélats romains. Sur sa poitrine brille, suspendue à une lourde chaîne d'or, la superbe croix pectorale dont lui fit présent Alexandre II. Et il a fort grand air notre évêque, qui m'invite à m'asseoir à ses côtés, avec un geste plein de promesses.

Il a devant lui un large écrin que le président de la fabrique vient de lui apporter. Long de cinquante centimètres au moins, cet écrin à serrure dorée est recouvert d'un cuir épais et parfumé portant la profonde empreinte des armes impériales. Monseigneur l'ouvre avec componction, comme il doit ouvrir le tabernacle. Nous voyons un imposant album richement relié et sur lequel les armes impériales se détachent encore en or vieilli. Les feuillets de cet album, d'épais parchemin, sont joliment encadrés d'enluminures et portent en deux colonnes des caractères russes, avec, en regard, la traduction en

caractères arméniens, le tout artistiquement calligraphié et relevé çà et là de majuscules d'or ou finement coloriées. En son milieu, ce beau manuscrit est partagé par un large ruban de moire rouge dont le bout dépasse la tranche inférieure, pour disparaître dans une lourde boîte de vermeil, large comme une large soucoupe et qui renferme le sceau impérial. Sur cette boîte l'aigle bicéphale apparaît encore et toujours, repoussée en un vigoureux relief. Ce document porte la signature autographe de Catherine II.

— Oh! alors, c'est sérieux et sérieusement intéressant, dis-je en me rapprochant avec curiosité.

— Non, ce n'est pas sérieux, mais en effet ça ne manque pas d'intérêt, répond finement l'évêque.

Et dans le regard qu'il me décoche par-dessus ses lunettes, en baissant la tête, il y a une ironie dédaigneuse, tandis qu'il poursuit:

— Il faut que vous sachiez que lorsque Catherine II fut maîtresse de la Crimée, elle sentit bientôt que pour s'assurer la conquête de Karassou-Bazar et de ses environs, elle devait avant tout gagner à sa cause les arméniens-catholiques du pays qui, tant par leur nombre que par leur intelligence, pouvaient avoir une grande influence sur les Tatares vaincus, mais non encore pacifiés. Et c'est alors que par ce rescrit sur solide parchemin et précieusement enveloppé, elle accorda *pour toujours* à l'Eglise arménienne-catholique de Crimée les privilèges exceptionnels dont voici l'exposé.

Et pendant que monseigneur me donne la traduction de cet exposé, je remarque dans notre auditoire des échanges de sourires dédaigneux ou narquois qui n'ont en tout cas rien de révérencieux pour les libérales concessions de la magnanime impératrice. A un moment

donné même le Père Cyrille ne peut s'empêcher d'éclater de rire; mais je doutais déjà un peu de son loyalisme.

Monseigneur vient de terminer, et je félicite ces messieurs auxquels ce rescrit concède des privilèges vraiment extraordinaires, dans ce pays d'oppression taquine, surtout en matière de religion. Mais le curé, qui ne peut jamais rire, ayant continuellement un cigare aux lèvres, m'interrompt dès les premiers mots :

— Ces privilèges, sachez-le bien, monsieur, sont restés lettre morte, dès le jour où ils ont été octroyés; et, sans passer dans la pratique, il y a un siècle qu'ils sont enfermés à double tour dans cet écrin d'une impériale duperie.

Et par deux fois il fait tourner la petite clef dans la serrure dorée.

Je me récrie, je me scandalise : « Mais, c'est parole impériale ! Et ce sceau blindé d'une épaisse et lourde couche de métal précieux, parce qu'il veut demeurer indélébile ? Et cette signature ? »

— Vous semblez ignorer, me dit quelqu'un ; et je crois bien que c'est l'évêque ; vous semblez ignorer, ce qui est bien naturel chez un Français, qu'un autocrate en Russie a tous les droits, y compris celui de manquer à sa parole...

— Bah ! sans aller si loin, poursuit le Père Cyrille qui décidément donne dans un rouge inquiétant ; voyez donc ce qui se passe de nos jours, c'est toujours la même chose.

Et monseigneur sourit, ce qui l'excuse de ne pas protester...

Après cela, nous procédons à l'examen des vieux registres de la paroisse, pour voir si nous y trouverons

quelques indications sur la mort de M^{me} de Krüdener à Karassou-Bazar. Et après quelques instants de recherche, voici ce que nous lisons en russe et en arménien, sur une page de papier épais, grenu et d'un bleu pâli par le temps :

« Aujourd'hui 29 décembre, 1824, le corps de la baronne de Krüdener a été déposé dans le caveau de l'église arménienne-catholique de Karassou-Bazar, pour être plus tard transporté par la princesse Galitzin. »

Et tous ces messieurs me confirment la persistance, dans le pays, d'une tradition qui soutient que le corps de M^{me} de Krüdener repose encore dans le caveau où il fut alors déposé auprès des corps d'un général Schutz¹ et de sa femme morts plusieurs années avant elle, grands bienfaiteurs de l'Eglise catholique-arménienne de Karassou-Bazar, à laquelle ils léguèrent une fortune qui, jusqu'à ce jour, fait de cette église une des plus riches de la presqu'île. D'autre part, si le corps de M^{me} de Krüdener avait été réellement plus tard enlevé pour être transporté, le fait serait sûrement mentionné sur les registres paroissiaux alors tenus par un certain P. Minas qui a laissé partout des preuves de son ordre scrupuleux jusqu'à la minutie ; or, consultés avec le plus grand soin, les registres sont muets sur ce sujet.

Mais monseigneur se prépare à recevoir des visites, ce dont je profite pour aller me faire raser chez un coiffeur tatare dont ce matin, en passant, le type m'a plu, non moins que l'enseigne en français :

Salon pour razer tête sans perricules.

¹ A Théodosie, le 28 mai 1787, le général de brigade Schutz, commandant le régiment des cheveau-légers de Tauride, avait reçu des mains de Catherine II l'ordre de Saint-Vladimir, en récompense de ses services exceptionnels.

La maison où mourut M^{me} de Krüdener.

C'est vers cinq heures du soir que nous nous dirigeons enfin vers la maison qui vit mourir M^{me} de Krüdener et qui n'est séparée que par une ancienne chaussée du petit cimetière où s'élève la chapelle du caveau appartenant à l'Eglise catholique-arménienne.

Nous partons tous dans deux voitures, bien que la distance ne soit pas grande, mais on perd vite l'habitude de marcher en Russie. Après avoir traversé un petit marché découvert, nous nous engageons dans une ruelle dont nos véhicules heurtent parfois les trottoirs, des quatre roues en même temps ; et sortis bientôt de Karassou-Bazar par l'ancienne route de Théodosie, nous nous arrêtons quelques minutes après devant la demeure où s'arrêta un jour, pour y mourir, M^{me} de Krüdener déjà mourante.

C'est une maison d'apparence bourgeoise, construite dans le goût du pays, et plus que modeste avec son étage bordé sur toute sa façade d'un simple balcon de bois que la toiture de simples tuiles vient abriter en se prolongeant en auvent.

Cette maison est louée par la fabrique de l'église, qui en est propriétaire, mais les locataires, pauvres gens très accueillants, nous en ouvrent toutes les portes.

En bas, rien qu'une cuisine délabrée, avec deux ou trois réduits de débarras, et une façon de large vestibule d'où part le vieil escalier de bois qui mène à l'étage supérieur.

C'est avec mille précautions que nous gravissons les degrés de cet escalier, et nous visitons les quatre chambres qui composent tout l'étage. J'avoue que je les parcours avec une petite pointe d'émotion, ces pauvres

chambres d'exil par lesquelles je crois voir circuler, empressées autour de la malade, M^{me} de Berckheim sa fille, et Emilie, cette jeune servante livonienne dont M^{me} de Krüdener aimait particulièrement les soins. Mais je m'arrête.... Voici incontestablement la chambre où elle est morte, et je lis à haute voix les indications fournies par M. Eynard, d'après une correspondance de M^{me} de Berckheim : « La chambre de M^{me} de Krüdener donnait sur la ville, et sur de fort grands arbres, au delà desquels on pouvait entrevoir les côtes de Crimée.... » Et nous constatons : les voilà bien encore les grands arbres, là-bas de l'autre côté de la route ; derrière eux, voilà bien la ville, et dans le lointain la ligne bleue des Alpes criméennes.... Ce sont bien ces quatre pauvres murs qui ont vu agoniser M^{me} de Krüdener, et qui l'ont entendue « demandant avec larmes de la patience, quand ses nerfs délicats ne pouvaient presque plus soutenir l'irritation causée par l'épuisement. » Quel crêpe lourd, épais et mouillé de larmes devait endeuiller en effet ses méditations, quand par les soirs de décembre elle aimait, paraît-il, à suivre des yeux par sa fenêtre, le soleil couchant ! Quand de son lit d'agonie elle promenait son regard presque éteint sur ce morne et silencieux paysage, peut-être se rappelait-elle souvent ce *Mont aimé*, de la *Plaine des Vertus*, d'où, placée près de l'empereur Alexandre, elle voyait en souveraine, défiler à ses pieds 150 000 soldats russes, tandis que tout un peuple accourait, curieux de connaître la mystérieuse inspiratrice de celui qui avait alors le pouvoir de transformer la physionomie de l'Europe. Ces montagnes lointaines du Yaïla si douces au regard, mais si mélancoliques à l'âme de l'étranger, surtout à cette heure où, comme dans un regret du jour, elles semblent avant la nuit accrocher de leurs derniers

sommets les gazes dorées du crépuscule, ces Alpes lointaines, peut-être réveillaient-elles parfois dans l'âme de cette prophétesse déchuë le souvenir de la Suisse qu'elle avait parcourue en triomphatrice et dont elle avait révolutionné la plèbe, par ses munificences inconsiderées.... Oh ! ces bruyantes rumeurs d'ovation de là-bas ! et ici ce silence anticipé de la tombe !... Et ces jeunes femmes tatars qu'elle voyait passer, revenant des jardins dans le jour mourant, un voile soyeux leur flottant gracieusement aux épaules, ne lui remémoraient-elles pas l'irrésistible grâce de cette fameuse danse du châte qui avait fait jadis la gloire de Delphine ?... Et n'était-ce pas à l'obsédante évocation de ce passé qu'elle versait des larmes, et que sa fièvre redoublait d'intensité, quand approchait la nuit : « Jetant un regard en arrière, écrit M^{me} de Berckheim, et s'arrêtant, pour considérer ce qu'elle quittait, et repasser dans son âme sa course rapide, elle n'eut que des larmes à offrir.... » L'oubli tombait brutalement sur cette femme qui avait tant fait et tant sacrifié pour le conjurer. Elle ne recevait pas même les lettres qui lui étaient adressées. « Six lettres de Kossac, écrit toujours M^{me} de Berckheim, se perdirent, je ne pus pas même lui donner des détails sur ce lieu qu'elle aimait tant.... » Et cependant la mort poursuivait avec acharnement son œuvre sur l'infortunée malade dont l'état « exigeait jour et nuit des soins continus. Vers le soir elle s'endormait. Dans les derniers temps elle résistait au sommeil, disant que c'était un sentiment si pénible que celui du réveil, que c'était déjà comme la mort.... »

Nous redescendons avec mille précautions l'escalier qui geint sous nos pas ; et, sans remonter en voiture, ce qui serait décidément honteux, nous traversons la route qui nous sépare du cimetière.

Le tombeau de M^{me} de Krüdener.

C'est un cimetière pas grand et peu rempli, où les tombes qui semblent s'éviter sont disséminées çà et là, quelques-unes pieusement entretenues, les autres abandonnées pour la plupart sous leurs croix vermoulues et dont les bras renversés paraissent appeler quelqu'un en des gestes de détresse.

La petite chapelle sous laquelle se trouve le caveau dit « de l'église catholique » se dresse au milieu de ce désert. Nous y entrons et lisons sur une dalle qui forme à peu près tout le sol de ce minuscule oratoire le nom du général Schutz, décédé à Karassou-Bazar, le 16 août 1810, et celui de sa femme morte le 8 janvier 1817.

C'est en vertu d'une des clauses de leur testament rédigé tout en faveur de l'Eglise catholique, que les époux Schutz furent inhumés dans cette chapelle qu'ils avaient fait construire de leur vivant à cet effet.

Nous constatons bientôt que desceller cette dalle pour la soulever ensuite ne sera pas chose facile et amènera des complications que nous n'avions pas prévues. Nous demeurons un instant perplexes, lorsqu'un des ouvriers appelés nous donne l'idée bien simple d'attaquer le caveau par l'extérieur, en entamant avec précaution au niveau du sol le mur qui est derrière l'autel et dont les fondations doivent former une des parois du caveau. Nos hommes se mettent aussitôt à l'ouvrage. De leurs pelles ils rejettent la terre et découvrent bientôt deux rangées de moellons. Non sans difficulté, ils parviennent à en dégager un et les autres se détachent ensuite sans qu'il soit besoin de grands efforts, puis bientôt nous voyons à nos pieds comme un soupirail ouvert sur du noir. Le Père Cyrille est déjà à plat ventre, sondant de sa bougie

l'intérieur du caveau. « Il y en a réellement trois ! » crie-t-il. Mais bien que le Père Cyrille soit à tous les titres digne de confiance, chacun de nous veut voir de ses propres yeux. Et tout le monde en a vu trois, quand à mon tour je glisse ma tête dans le soupirail que j'éclaire d'une main. Après un long moment je me relève en déclarant que *je crois bien* en avoir distingué trois, moi aussi, mais *pas assez distinctement* toutefois pour que je ne craigne pas la suggestion de ceux qui m'ont précédé. Et j'insinue que je *serais* bien plus convaincu si l'on descellait encore quelques pierres, de façon à ce que quelqu'un de nous pût pénétrer dans le caveau et l'éclairer à souhait. « — Qu'à cela ne tiennet ! » dit aimablement monseigneur. Et les ouvriers élargissent l'ouverture assez pour que le Père Cyrille puisse s'y glisser avec une souplesse que je n'attendais pas de sa jeune barbe blanche.

Le caveau est maintenant éclairé et nous y voyons très distinctement trois cercueils : deux cercueils égaux et d'un même bois placés côte à côte, — les cercueils des époux Schutz, — et plus bas un cercueil de moindre dimension, recouvert d'une fine soie qui se pulvérise sous les doigts et que borde aux arêtes de la bière une tresse qui fut d'or, retenue par de petits clous à large tête.

Dès lors le doute n'est plus possible, ce cercueil, qui n'est pas dépourvu d'une certaine grâce macabre, sous son léger revêtement de soie rose mouchetée de noir, et qui semble un intrus dans ce caveau étranger, ce cercueil contient incontestablement les restes de M^{me} de Krudener. C'est bien là, au fond de cette steppe ignorée, dans cette sépulture d'emprunt, qu'elle est oubliée depuis près d'un siècle, cette femme qui avait aspiré à toutes les immortalités.

Eclairés par le soleil couchant, les ouvriers referment

le caveau, et, tout en les suivant distraitement des yeux, je songe à ce qui dut nécessairement se passer — comme je l'avais du reste pressenti dès le premier jour — après la mort de M^{me} de Krüdener. Son entourage avait bien certainement résolu de transporter son corps à Koreïss, comme le mentionnent les registres paroissiaux. Mais en décembre, surtout à cette époque où l'on ne trouvait guère en Crimée que les chemins qu'on savait se tracer, la chose était d'une difficulté extrême, pour ne pas dire insurmontable. Il y a quelques années seulement que je mis, au mois de janvier, six heures et quart pour faire cinq kilomètres, en pleine steppe, sur des chemins qui nous obligeaient de nous arrêter toutes les cinq minutes pour dégager les roues immobilisées et que nous avions bien de la peine à retrouver, sous la couche épaisse et compacte d'une boue argileuse qui les engainait avec une désespérante adhérence. Or Karassou-Bazar se trouve à deux cents verstes environ de Koreïss; il est donc tout naturel qu'on ait remis à une saison meilleure le transport du corps de M^{me} de Krüdener. Mais, on le sait, par la suite ces beaux projets de colonies évangéliques auxquelles le prince Galitzin avait destiné toutes ses propriétés en Crimée devaient aboutir à un lamentable échec. Nous avons vu plus haut les émigrés suisses et allemands qui allaient former ces colonies souffrir déjà *beaucoup* à Karassou-Bazar de l'hiver et des nombreuses difficultés que l'on n'avait pas su prévoir; cependant les plus pénibles étapes de leur exode leur restaient à faire. Aussi furent-ils nombreux les découragés, les traînants qui s'attardèrent dans la steppe pour finir par s'y fixer ou pour regagner plus tard leur patrie.

Toutefois le prince Galitzin et sa femme, les époux Berckheim, accompagnés de quelques intrépides, atteigni-

rent Koreïss, s'y installèrent même; mais, quant à l'œuvre projetée de rénovation religieuse, ces courageux pionniers étaient trop peu nombreux pour que, dès la première heure, leurs efforts ne fussent pas frappés de stérilité. Au milieu de tant de traverses et de si amères déceptions le souvenir de la pauvre disparue s'atténua bientôt, même dans le cœur de ceux qui l'avaient le plus aimée. Et le souci qu'on avait pu avoir tout d'abord de transporter la chère dépouille dut nécessairement faire place à des préoccupations plus absorbantes jusqu'au jour où l'on ne vit plus la nécessité de procéder à une exhumation devenue inutile, Karassou-Bazar valant à cette époque Koreïss.

Telles sont les réflexions qui m'absorbent, tandis qu'à l'écart je lis distraitemment les épitaphes des plus vieilles tombes....

Et voici que le soleil s'éteint, baignant tout de ses reflets roses, ce même soleil couchant que M^{me} de Krüdener aimait à suivre du regard. Mais, par une de ces sautes d'impression qui me sont familières, en présence de ce splendide couchant je me demande, sans bien savoir à quel propos, pourquoi tant de gens se lèvent à des heures impermises pour voir lever le soleil et lui tournent indifférents le dos quand il se couche. Est-ce que l'aube si incolore et si froide, qu'on voit presque toujours du reste avec des yeux ensommeillés, a réellement plus de charme que le crépuscule avec ses teintes mourantes, ces mystérieux reflets qui donnent à tout ce qu'ils effleurent une vie fantastique, avec ces silences troublants qui font tendre l'oreille et battre le cœur?... Est-ce que l'aurore, avec ses célèbres doigts de roses serait vraiment plus belle que ce soleil couchant s'agrippant de ses antennes d'or à la brume du soir, comme dans un

regret de faire place à la nuit?... Croyez-moi, il y a encore du snobisme là-dedans.

Une relique.

Onze heures viennent de sonner dans la nuit et avant de me coucher je relève quelques notes, lorsqu'on frappe discrètement à ma porte. C'est le Père Cyrille qui, sur la pointe des pieds, s'approche de ma table pour me remettre mystérieusement un petit papier rose soigneusement plié.

— Tenez, me dit-il, voici ce que j'ai dérobé pour vous... un souvenir....

Et il se retire, toujours à pas étouffés, me saluant de la main, car il faut bien se garder de réveiller monseigneur qui dort dans la chambre voisine.

Intrigué, je tâte... une médaille, sans doute.... J'ouvre, et j'aperçois un petit clou de cuivre oxydé, sur quelques fils d'or mêlés à de la poussière de soie, le tout recueilli sur le cercueil de M^{me} de Krüdener. Charmant larcin! Attention touchante! Je cache avec un soin pieux cette précieuse relique qui me rappellera, avec les incomparables amis d'un jour, trouvés et laissés si loin, le petit cercueil sur lequel, devant moi, la terre est peut-être retombée pour toujours....

Infortunée Valérie! cette pincée de poussière soyeuse et dorée, c'est, hélas! tout ce qui de toi reverra un jour la France, cette France que tu chérissais « éperdument » et qui vit l'apogée et aussi les premiers déclins de tes éphémères triomphes.

LOUIS DE SOUDAK.

Essen-Ely (Crimée), 27-10 avril 1911.

GENÈVE SOUS LA TERREUR

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE ¹

Comment s'expliquer que, les circonstances n'étant point identiques à Genève et en France, les idées des Jacobins aient pu présider à la Terreur genevoise ? A vrai dire, les Jacobins, pas plus que Robespierre, ne semblent s'être beaucoup préoccupés de ce qui se passait à Genève ; une autre besogne, plus immédiate, les occupait alors. Ce n'est pas faute, d'ailleurs, d'y avoir été incités par les ennemis de Genève. Le résident Soulavie correspondait directement avec les Jacobins, utilisant parfois comme messager l'un des frères de Marat, établi à Genève. Il est vrai de dire que le même Soulavie, en sa qualité d'abbé défroqué, était desservi auprès des Jacobins par Desonnaz, en rapport, lui aussi, avec eux. Desonnaz les met en garde contre celui qu'il appelle « un vrai calotin. » Nous ne pouvons examiner ici, dans leurs détails, les rapports qui existèrent entre les révolutionnaires genevois et les Jacobins. Il faut constater, cependant, que l'un des fondateurs du club des Montagnards de Genève, Gœringuer, fut chargé de la correspondance de ce club avec les Jacobins. Il demanda même

¹ Pour la première partie, voir la livraison de janvier.

que la société genevoise fût affiliée à la société parisienne. La réponse qu'il reçut est conçue en termes vagues ou trop précis : la meilleure diplomatie, y est-il dit, est celle des poignards ! Si grande était l'influence des Jacobins qu'une alliance avec eux semblait, pour beaucoup, la panacée. Des Genevois, assez naïvement, allèrent jusqu'à réclamer leur intervention pour que Genève fût protégée contre toute atteinte portée à son indépendance. Mais les pamphlets contre Genève se succédaient, soupçonneux ou violents. L'accusation lancée contre les aristocrates de menées contre-révolutionnaires, qui n'avait pas été précisée jusqu'alors, prit corps brusquement et détermina les premiers actes de la Terreur. Les révolutionnaires prétendirent que l'ancien syndic Jean-Louis Micheli et l'ancien auditeur Labat, propriétaires des châteaux du Crest et de la Gara, avaient incité les gens de Jussy à lutter contre la révolution et les patriotes. Le bruit courut que ces châteaux contenaient des dépôts d'armes et de munitions à utiliser contre le peuple. Sur la proposition d'un nommé Wittel, libraire neuchâtelois non sans talent, le club des Montagnards suivit une fois de plus l'exemple venu de l'étranger ; l'année précédente, la commune de Paris avait organisé une armée révolutionnaire destinée à pourvoir par la force à son approvisionnement : les Montagnards décidèrent de se rendre en armes à Jussy et entraînèrent à leur suite d'autres clubs.

En France, le gouvernement avait autorisé la création de l'armée révolutionnaire. Qu'allait-il en être à Genève ?

Suivant leur habitude, les Comités prirent un moyen terme : incapables de résister à la poussée populaire, ils tentèrent d'organiser la troupe et la firent surveiller par cinq de leurs membres. Remède illusoire. Lorsque l'on

apprit dans la ville le départ de la bande armée pour Jussy, l'inquiétude pouvait se lire sur tous les visages. « Le beau sexe surtout n'était pas sans alarmes, écrit un contemporain. Les unes craignaient pour leurs époux, les autres pour leur amants, d'autres enfin... pour tous les deux à la fois ¹. » A Chêne, premier délit : les commissaires des Comités ne purent empêcher que leur troupe ne fusillât un tonnelier nommé Burdet, qui avait commis le crime de lèse-nation en refusant de troquer son bonnet blanc contre un bonnet rouge. A Jussy, Micheli, Labat et un nommé Lamon, après avoir failli subir le même sort, furent arrêtés. Quant au village, il fut mis en coupe réglée par les trois ou quatre cents hommes composant l'armée révolutionnaire. « Le vin, les dindes, le porc frais, rien n'a été ménagé », et Desonnaz ajoute moqueur : « Des militaires, après une aussi longue campagne, doivent, en effet, avoir besoin d'une bonne nourriture. »

Nous avons vu la Révolution tour à tour idyllique ou paternelle. Elle tournait au vulgaire maraudage ! L'équipée de Jussy eut, du reste, son dénouement devant la justice : les meurtriers de Burdet furent condamnés, deux d'entre eux au bannissement, le troisième à la prison. Le club des Montagnards semble, lui-même, avoir été un peu capot de son expédition : c'est en vain que les condamnés réclamèrent son intervention.

Une réunion plus solennelle que celle qui avait déterminé la promenade révolutionnaire de Jussy devait avoir lieu peu après. La constitution, élaborée par une assemblée nationale, fut soumise à l'approbation du peuple, réuni, comme autrefois, en Conseil général. Elle débutait en ces termes : « Le peuple genevois, libre et indépen-

¹ Desonnaz, t. I, p. 290.

dant par la protection de l'Être suprême, fonde sa constitution sur la justice, l'égalité et la liberté. » Il y a là un souffle moral et démocratique du meilleur aloi. Pourtant, il fut fait une entorse au principe de l'égalité tel que nous l'entendons aujourd'hui : la constitution enlevait aux habitants catholiques de Genève la possibilité de devenir citoyens genevois. « C'est à une immense majorité, écrit le secrétaire de la légation de France, que cette disposition a été prise et l'a emporté sur la convenance, la politique et la raison ¹. » En examinant de près la décision du peuple genevois, il semble bien, cependant, que la politique y joua un grand rôle. Le mobile de son vote n'était religieux que par opportunisme. Ce qu'il fallait aux Genevois, ce qui leur importait par-dessus tout, c'était de conserver l'alliance de Berne et de Zurich, cantons protestants, en maintenant intact le protestantisme genevois.

Au vote de la constitution succéda l'élection des syndics qui devaient remplacer le gouvernement provisoire exercé par les Comités. Le choix des électeurs tomba sur les citoyens Jean Janot, notaire, Julien Dentand, ancien pasteur, Jean-Bénédict Humbert, horloger, et Esaïe Gasc, ancien pasteur. Ce dernier semble avoir été le plus brillant des quatre nouveaux magistrats. Mais la figure de Jean-Bénédict Humbert est certainement plus originale. D'horloger devenu pamphlétaire, Humbert avait copié, dans ses publications intitulées *Contes du fils Duchêne*, les *Contes du père Duchêne*, ces pamphlets fameux qu'Hébert publiait à Paris pendant la Terreur. Les contes de l'horloger genevois sont, à vrai dire, moins sanguinaires que ceux du terroriste parisien. A Genève, où

¹ Affaires étrangères. Correspondance de Genève, vol. 101, lettre du

2 mars 1794.

l'on donne volontiers des surnoms, Humbert reçut celui de *Syndic des pommes de terre*; sur sa proposition, les glacis des fortifications avaient été transformés en terrains de culture et partagés entre les ouvriers. Les contemporains assurent qu'il était difficile de maintenir l'ordre parmi ces agriculteurs improvisés, les uns empiétant volontiers sur la parcelle des autres.

Les magistrats qui composaient le nouveau gouvernement devaient se montrer, pendant les événements de juillet, bien peu aptes à maintenir l'ordre dans la petite république, mais ils surent obtenir, dans les premiers temps de leurs fonctions, quelques avantages des cantons suisses. Ces concessions n'écartaient pas la misère qui rôdait autour de Genève. La caisse de l'État avait un découvert de 500 000 florins. Tandis que le gouvernement cherchait un appui dans la diplomatie, les clubs prétendirent assurer l'ordre économique en réclamant la réduction obligatoire des fortunes et la répartition de la somme ainsi obtenue entre les citoyens pauvres. Une loi fut soumise à cet effet au vote populaire, mais elle fut repoussée. Déçus dans leur attente, les clubs discutent l'établissement d'une taxe révolutionnaire obligatoire, les esprits s'échauffent, les têtes se montent, et, le vendredi 19 juillet, à onze heures du soir, l'insurrection se déchaîne comme un ouragan. Les citoyens courent aux armes, les révolutionnaires se répandent dans les rues, traquant, jusque dans les temples, les ecclésiastiques qui s'y sont réfugiés. Près de six cents citoyens sont incarcérés et plus de quatre cents d'entre eux emprisonnés dans le grenier à blé de Chantepoulet. Ce qu'il y a de plus grave, ce qu'il y a de plus dangereux pour ceux contre lesquels l'émeute est dirigée, c'est qu'elle est parfaitement organisée. On sent que dès long-

temps le plan en est dressé et qu'elle doit se dérouler presque réglementairement. Le gouvernement sera respecté dans la personne de ses membres ; en ce qui concerne les décisions à prendre, on passe par-dessus sa tête ; ce n'est plus qu'un gouvernement de façade, limité aux besognes administratives et dont on a rogné les compétences. Le vrai gouvernement, celui qui — à l'instigation de l'avocat Alexandre Bousquet — va prendre en mains les rênes de la politique, c'est le comité de sept membres « chargé — porte son mandat — d'organiser la révolution. » Le comité ordonne le séquestre des biens appartenant aux prisonniers ; il procède à la saisie de leurs bijoux et de leurs valeurs, qui sont déposés à la maison commune, — à l'exception de ce que les pillards, dont les révolutionnaires font le jeu, gardent par devers eux. La classe aisée n'est pas la seule à être dépouillée ; le citoyen Munier, qui devait payer de sa vie ses convictions politiques, se voit saisir trois florins.

Dès le 20 juillet, le tribunal imaginé par Bousquet est organisé et composé de vingt-et-un membres, auxquels les pouvoirs les plus étendus — une véritable dictature — sont attribués. Seules, les condamnations à mort seront soumises à la ratification des révolutionnaires.

Comme David Chauvet le signalait alors, les juges n'appartenaient point à une catégorie unique de citoyens. On comptait, dans leur nombre, des hommes considérés jusqu'alors comme fort estimables, de bons ouvriers, des négociants, des hommes de loi, et le gouvernement qui assistait, impuissant, à leurs décisions arbitraires, était composé, lui aussi, d'hommes de loi, de négociants, d'anciens pasteurs. La peur de l'étranger, les rancunes, la passion, transformèrent les caractères, firent sortir de

leurs habitudes et de leur tempérament les juges improvisés : à l'instar de ceux qui dictaient en France les massacres et les exécutions, ils siégeaient jambes et bras nus, la poitrine découverte, un bonnet rouge sur la tête, un sabre au côté et des pistolets à la ceinture. Plusieurs d'entre les élus, du reste, ne purent se résoudre à accomplir la besogne qui leur était imposée et firent défection aux séances du tribunal. Ceux d'entre eux qui n'avaient pas d'excuse péremptoire étaient obligés de prendre séance : nous avons eu sous les yeux une carte à jouer, un cinq de trèfle, au verso de laquelle le président et le secrétaire du tribunal ordonnent à l'un de leurs collègues de se joindre à eux, sous peine d'être traduit lui-même devant le tribunal. D'aucuns préférèrent d'ailleurs être emprisonnés plutôt que de remplir leur lugubre mandat.

Dans la salle d'audience, tout était préparé assez habilement pour frapper l'imagination : au-dessus de l'entrée de la salle du conseil des Deux-Cents, à l'hôtel de ville où il siégeait, on lisait une inscription portant : « Effroi du crime, asile de l'innocence. » Bousquet, qui avait obtenu le plus grand nombre de suffrages, présida la première séance du tribunal; elle débuta par une invocation à l'Être suprême.

Le tribunal rendit son premier jugement dans une audience spéciale : quatre des prévenus, appartenant à la classe bourgeoise, étaient condamnés à mort ; Cayla, ancien syndic de la garde, Prevost, ancien procureur-général, et de Rochemont, jeune avocat de grand avenir, étaient bannis à perpétuité. A l'ouïe du résultat des délibérations, les révolutionnaires les plus exaltés protestent ; ils accusent le tribunal de favoriser l'aristocratie.

Des cris de mort retentissent contre lui aussi bien que contre les prisonniers et le tribunal, cédant aux menaces, décrète la mort pour tous.

Le peuple, cependant, appelé à ratifier les condamnations à mort, libère Cayla, Prevost et de Rochemont. Nouvelle fureur des Montagnards. Comme ils l'ont fait devant le tribunal, ils réclament la mort pour tous. Le bruit court que tous les prisonniers sont en danger, et que le grenier à blé de Chantepoulet, où sont enfermés quatre cents d'entre eux, va être incendié. La terreur s'empare de la population. Elle se rappelle les massacres qui ensanglantent la France ! Le Comité militaire, l'état-major et les députés des compagnies rassemblées au Lycée se rendent au tribunal et le tribunal, malgré le verdict populaire, croyant peut-être éviter de plus grands maux, décide arbitrairement de rendre exécutoire sa dernière sentence.

La majorité des citoyens n'était point favorable aux meurtres qui furent alors commis, mais leur effroi fut tel qu'ils ne surent point réagir et les empêcher. Parmi les révolutionnaires eux-mêmes, il n'y eut pas accord sur les exécutions. Desonnaz, par exemple, qui présida le second tribunal révolutionnaire, dont nous parlerons, et qui approuva, d'une manière générale, les condamnations, déclare, dans une note, que la mort de Rochemont « est une tache à la révolution. » « C'était, dit-il, un jeune muscadin qu'il fallait un peu humilier. » Ni Desonnaz, cependant, ni les autres, n'intervinrent, semble-t-il, en sa faveur.

Les condamnations qui suivirent n'entraînèrent pas la peine capitale. Mais Soulavie veillait. A son instigation, quatre membres du tribunal furent destitués et rem-

placés, et l'on décida que les condamnations à mort ne seraient plus soumises à la ratification du peuple. Dès lors les exécutions recommencent. Fatio-Pellissari, ancien syndic, et Naville-Gallatin, ancien procureur-général et conseiller, sont condamnés à mort pour les mêmes faits que Cayla et Prevost. Par son crédit à la cour de Turin, Fatio avait facilité l'intervention du roi de Sardaigne dans les affaires de Genève en 1782. Quant à Naville, qui n'était point conseiller à cette époque et dont la réputation était grande, il eût été sans doute acquitté si, dans sa défense, il n'eût tenté de justifier la conduite du gouvernement de 1782. Naville était si certain d'être relaxé qu'il avait demandé lui-même à être arrêté par ceux qui étaient venus fouiller sa demeure, et à être mis en jugement. Il eût échappé peut-être à toute poursuite sans l'intervention du secrétaire de la légation de France. Dans une lettre adressée à son ministre, Delhorme écrit qu'il a facilité le passage du lac à des patriotes chargés d'arrêter le fameux Naville, « héros de la contre-révolution genevoise et digne partisan des émigrés ¹. »

Pour avoir un exemple de la mentalité du tribunal, il faut lire les lignes suivantes de Desonnaz, l'un de ses membres :

« Le premier qui fut appelé à donner son opinion et à voter sur Naville dit une grande vérité, vérité dont on lui fit un crime et dont je lui tiens compte. « Ma conscience, dit Nal, aurait besoin d'être encore éclairée ;... elle me dit que Naville ne mérite pas la mort... mais puisqu'enfin il faut avoir deux consciences, je le condamne à mort. » Si la position de celui de mes collègues qui opinait le premier fut désagréable, la mienne fut affreuse. Lorsque

¹ *Affaires étrangères, loc. cit.*

mon nom sortit de l'urne, treize voix avaient déjà prononcé la mort; il n'en fallait plus qu'une pour qu'il y fût condamné. « Naville est un aristocrate, dis-je en opinant, mais il ne se rendit jamais personnellement coupable envers le peuple; cependant, quoique je ne pense pas qu'il mérite une peine capitale, comme je veux sauver mon pays, je le condamne à mort ¹. »

La sentence rendue contre Naville causa une grande émotion, et tout particulièrement dans le faubourg de Saint-Gervais. Jusqu'alors aucune protestation n'avait réussi à transformer l'opinion publique; à l'ouïe de cette condamnation, un citoyen courageux, le pharmacien Henri-Albert Gosse, révolutionnaire, mais homme franc et loyal, tente d'entraîner la foule par ses paroles. Il y réussit. Les clubs prennent les armes et, sous cette pression, le tribunal décide, à onze heures du soir, de suspendre pendant vingt-quatre heures toute exécution. La foule se retira, mais les sans-culottes, de peur de déplaire au résident Soulavie, réunirent Naville à Fatio et les fusillèrent sous le bastion du Pin, si maladroitement, d'ailleurs, qu'ils durent les achever à coups de crosse.

Le tribunal révolutionnaire a publié un compte rendu de ses travaux. Il siégea dix-huit jours et prononça cent-huit sentences, trente-sept condamnations à la peine de mort, dont vingt-six par défaut, quatre-vingt-quatre à l'exil perpétuel, quatre à l'exil à terme, deux-cent-soixante-quatre condamnations à la prison domestique, dix à la reclusion perpétuelle dans une maison de force (dont une femme, Sophie Duby, charitable parfois jusqu'à l'héroïsme), sept à la reclusion à terme, soixante-onze destitutions ou censures, et vingt-et-un acquittements. Le tribunal conclut ainsi son rapport :

¹ Desonnaz, tome 3, page 143.

« Retournez à vos ateliers, citoyens révolutionnaires ; dites-vous qu'après l'amour de la patrie, l'amour du travail est le premier devoir. La Patrie veut qu'à cette Révolution toutes les vertus se déploient et que la moralité règne dans toutes les actions de la vie des citoyens, tant en particulier qu'en public ; elle veut une régénération complète. Et croyez-nous, citoyens révolutionnaires, en vain vous aurez fait une révolution, si vous ne proclamez la justice, la probité, la vertu, non par des paroles, mais par des faits et de bons exemples. »

Ces lignes semblent indiquer des regrets, peut-être des remords. Elles étaient, en tout cas, tout à fait de circonstance, car elles font un appel à la pacification des esprits.

Fut-il entendu ? Les boutiques ou les comptoirs aux larges baies ouvrant sur les places, et les ateliers aux mille petites fenêtres surveillant la rue, virent-ils revenir à eux, mûris ou repentants, le commerçant retors et l'habile artisan ?

Le Genevois lança-t-il, dans l'ombre et dans l'oubli, le bonnet rouge dont on l'avait affublé ?

IV

« L'un des plus grands malheurs des honnêtes gens, a dit Voltaire, c'est qu'ils sont lâches. » Sans doute, à repasser les événements qui ont permis au tribunal révolutionnaire genevois d'accomplir son œuvre, on pourrait, on peut donner raison au grand sceptique. Où était-il le temps où la cité, assaillie par l'ambition de ses voisins, dénoncée comme l'ennemie majeure du christianisme officiel, luttait par la plume, par l'épée, forte de ses convictions et de sa liberté ? où des esprits, dont l'influence était considérable, regardaient à Genève comme au sanc-

tuaire de la pensée profonde et agissante ? où Genève, ville de refuge pour cette pensée-là, en gardant ses murailles gardait surtout sa foi ? où les fugitifs eux-mêmes, apercevant du haut d'un col de montagne les tours de la cathédrale, tombaient à genoux et rendaient grâce à Dieu ?

Deux siècles s'étaient écoulés. La pensée avait été remplacée par les idées. Au but unique poursuivi par le régime calvinien avaient succédé des aspirations nouvelles, nombreuses, souvent justifiées, mais qui, se présentant dans un espace de temps relativement limité, revêtirent, pour les contemporains, une apparence chaotique. Il aurait fallu opérer le triage des idées, les examiner pour elles-mêmes, en dehors des considérations de classes et de partis ; il aurait fallu faire des concessions et prendre la tête du mouvement, au lieu de se laisser entraîner par lui dans une course folle à l'abîme ! Il aurait fallu veiller sur les remparts, et, repoussé, peut-être, un temps par les assauts, reconquérir de vive force les postes d'avancée. Il aurait surtout fallu des hommes !

Nous avons vu la lassitude s'emparer d'esprits comme ceux d'Etienne Dumont et d'Horace-Bénédict de Saussure ; eux partis, nous avons vu la Terreur triomphante promenant par les rues son bonnet couleur de sang. Et dans cette Genève ardente, généreuse, à peine avons-nous rencontré un citoyen osant élever la voix, voix bien vite étouffée d'ailleurs.

Sous le coup de la mort de ses chefs de file, Cayla et Naville, l'aristocratie a gagné les cantons suisses ou demeure terrée dans ses propriétés. Les révolutionnaires, dominés par une minorité, n'osent point crier « assez ! » de peur d'être considérés comme suspects. Et l'âme

populaire, un instant soulevée par les condamnations de Naville et de Rochemont, semble assoupie.

Un événement capital la fit sortir de sa torpeur.

Robespierre, dont l'exemple avait été si funeste aux artisans de ce qu'on a appelé la Terreur genevoise, Robespierre avait été décrété d'arrestation et, la mâchoire fracassée, conduit à la guillotine. Aussitôt Genève respire et l'un de ses magistrats révolutionnaires mande à Reybaz, envoyé de la République à Paris : « Pourquoi la chute de Robespierre n'est-elle pas arrivée un mois plus tôt ? » Quelques jours auparavant, le même magistrat, Lazare Delaplanché, avait écrit au même envoyé : « Il nous importe que vous tiriez parti auprès des Autorités constituées françaises de nos derniers événements (c'est-à-dire des condamnations du tribunal révolutionnaire). Vous pouvez, en effet, leur dire que l'on a mis sur la même ligne, comme objets de l'insurrection, les ennemis de la République française et les nôtres. » Ce que Reybaz était chargé de faire savoir, certains représentants français ne l'ignoraient pas : les archives du ministère des affaires étrangères conservent une lettre de Méaulle, représentant du peuple dans le département de l'Ain, adressée au Comité de Salut public :

« Il me semble que les Genevois veulent nous suivre et nous imiter pour se mettre à l'abri de tout reproche de notre part ; peut-être ne sont-ils que des imitateurs politiques qui veulent aussi couvrir leurs torts sous le rapport de l'agiotage et soutenir ainsi leur indépendance¹. »

Pourquoi, en cette époque où les têtes tombaient comme les feuilles des arbres, où ni le talent, ni la répu-

¹ Correspondance de Genève, vol. 101, lettre du 2 thermidor an II.

tation de quelque nature qu'elle fût ne réussissent à les protéger, faut-il s'arrêter spécialement à la chute de Robespierre ? C'est que, pour mettre fin au régime de celui qu'on surnommait le dictateur, l'élite politique, comme la foule, se soulevèrent et, pour le renverser, firent la révolution du 9 thermidor. Quelles allaient en être les conséquences pour Genève ? On avait fait fausse route et cela pouvait coûter cher : à Paris, la guillotine jouait encore, mais décimait les rangs des conventionnels sur lesquels on comptait. Y aurait-il des représailles contre Genève, amie de ces gens-là ? contre Genève où les terroristes avaient trouvé de dignes émules, où un frère de Marat avait reçu des témoignages officiels de sympathie ?

Pour comprendre ce qui se passa à Genève, il faut remarquer que ce que l'on appelle dans l'histoire la *réaction thermidorienne* ne fut pas une réaction contre les idées révolutionnaires elles-mêmes. La République demeurait à l'ordre du jour, c'était même pour sauver la République, disaient les insurgés, que Robespierre avait été renversé¹. La réaction thermidorienne visa plutôt les hommes que les idées. Il en fut de même à Genève jusqu'à un certain point ; jusqu'à un certain point seulement, car les révolutionnaires les plus en vue, comme Bousquet, Cellier, etc., échappèrent à toute vengeance et firent même partie du second tribunal révolutionnaire ; d'autre part, Genève n'avait pas, comme la France, son indépendance garantie. Mais, et c'est là un fait important, ce fut bien contre les Jacobins genevois que fut dressé le second tribunal révolutionnaire. Nous avons cité la proclamation du gouvernement engageant les citoyens à regagner leurs ateliers. Beaucoup d'entre eux prirent ce

¹ Cf. Aulard, *Histoire politique de la Révolution française*.

conseil pour une mauvaise plaisanterie. N'oublions pas que les « braves sans-culottes » touchaient une rémunération qui coûtait 300 louis par jour à l'État ! Et l'on prétendait la supprimer ? et l'on prétendait reconduire au travail une partie de la population avant que l'autre lui eût baillé son dernier écu ?

Soulavie n'eut pas de peine à exciter les mécontents ; ceux-ci préparèrent une nouvelle révolution, dirigée, cette fois, contre le gouvernement révolutionnaire lui-même. Très circonspects lorsqu'il s'agissait de sauvegarder la vie d'autrui, ses membres devinrent énergiques lorsqu'il se sentirent menacés. Ils rassemblèrent les clubs, qui résolurent de s'armer, mais de ne plus recevoir de solde nationale et de constituer un second tribunal révolutionnaire pour poursuivre, non plus les prétendus aristocrates, mais les vrais agitateurs et pour examiner leur conspiration contre l'indépendance de l'État. Les arrestations recommencèrent et, cette fois, ce fut les Montagnards que l'on désarma et que l'on incarcéra. « Un second tribunal, note A. P. de Candolle dans ses *Mémoires*, eut l'idée de racheter le meurtre des hommes qu'on avait fusillés en faisant subir, sans grands motifs, la même peine à d'obscurs jacobins, comme si on rachetait une injustice envers d'honnêtes gens par une autre injustice envers des misérables. »

La tâche politique du second tribunal était de nature fort délicate. Il ne voulait pas frapper les Montagnards qui lui avaient servi de janissaires et il tentait même de détourner d'eux tout châtiment en réclamant de nouvelles dénonciations contre les propriétaires qui avaient échappé à la révolution. Une adresse de la population lui indiqua nettement la voie à suivre.

« Citoyens, disait-elle, 2135 insurgés vous ont ordonné hier de vous ériger en tribunal révolutionnaire et de juger les coupables arrêtés ce matin. Qu'avez-vous fait ? Rien... Si, à midi, vous ne commencez pas à juger les détenus, nous vous rendrons responsables des maux qui en résulteront. »

Le tribunal, menacé à son tour, entra en fonctions. Les condamnations qu'il prononça atteignirent plusieurs amis de Soulavie, convaincus d'avoir propagé le *Mémoire sur la France et Genève* dans lequel le résident avait ténorisé tous ses griefs contre la petite république. Le tribunal attacha d'autant plus d'importance à ce pamphlet qu'il avait été adressé à Paris.

« Citoyen, avait écrit à son ministre le secrétaire de la légation, je t'adresse ci-joint le mémoire avec lequel le citoyen Soulavie, réunissant ses forces et ses moyens à ceux des Montagnards, a cherché à organiser une insurrection pour renverser le gouvernement de Genève. »

La chute de Robespierre eut, à Genève, une autre conséquence que l'arrestation des Montagnards ; ce fut celle de Soulavie lui-même. Le 8 septembre, Soulavie est révoqué par le Comité de Salut public qui signe, le même jour, ses instructions pour Adet, nommé résident. Adet apporte à Genève un mandat contre Soulavie et le gouvernement genevois se met immédiatement en mesure de s'assurer de sa personne : les clubs révolutionnaires ne le laisseront pas s'enfuir ! Arrêté à la résidence de France, où l'on procède à de rapides perquisitions, Soulavie est conduit à sa maison de campagne, où ses papiers sont visités, puis placés sous scellés. Dès que son arrestation est connue en ville, les créanciers surgissent de tous côtés et, si l'on doit en croire les plaintes que

Soulavie porte encore douze ans plus tard contre le pillage dont il aurait été la victime, ses créanciers font main basse sur les objets lui appartenant : son voiturier gardera son carrosse ; son concierge sera le mieux servi et s'attribuera un lit, l'une des robes de la citoyenne Soulavie et sa lunette d'opéra. Ce ne sera que sous l'Empire que Maurice, maire de Genève, en ordonnera la restitution.

La population, elle, reste en dehors de ces discussions d'intérêt. Malgré le soulagement qu'elle éprouve, elle ne se livre à aucune manifestation contre le résident, et un administrateur, Delaplanche, signale, dans sa correspondance, « le respect remarquable de la foule pour cet homme devenu malheureux. » En partant, de la berline qui l'emmenait prisonnier, Soulavie cria : « Vivent les Genevois ! »

Personne ne lui répondit ¹.

De ce qu'une réaction s'opérait contre les idées jacobines, il ne faudrait pas inférer que les idées révolutionnaires battissent en retraite. Les pouvoirs révolutionnaires n'avaient pas omis de poursuivre, malgré leurs débats avec les Montagnards, l'anéantissement de l'aristocratie. Le second tribunal laisse entendre dans son rapport qu'il a repris la succession directe du premier ; plusieurs juges fonctionnèrent dans les deux tribunaux, le fameux Bousquet, par exemple.

A côté des Montagnards déjà cités, six prévenus furent condamnés à mort par contumace. Dans le nombre se trouvait François d'Ivernois, le pamphlétaire qui avait soutenu, en 1782, les idées libérales, mais n'avait pu souscrire à la révolution de 1792 ; lorsque l'on sait que l'un

¹ Jullien, *Histoire de Genève*, tome III, p. 410.

des principaux griefs invoqués contre les accusés était d'avoir agi contre l'indépendance de Genève, on est d'autant plus surpris de rencontrer sur la liste des condamnés le nom de d'Ivernois, qui, jusqu'au dernier jour, devait plaider pour la République de Genève : en 1798, la France, en annexant Genève, déclarait, dans l'article premier du traité de réunion, que jamais d'Ivernois ne serait admis — comme les Genevois — à bénéficier de la nationalité française, étant donné ses actes et ses écrits. Necker, l'ancien ministre, encourut aussi le courroux du tribunal, qui le condamna à l'exil perpétuel. Deux-cent-trente-quatre citoyens subirent des peines diverses, amende, prison, exil, privation des droits politiques. Cette dernière peine fut distribuée sans compter ! C'était un moyen facile d'écarter désormais des scrutins ceux qui ne souscrivaient pas aux idées révolutionnaires.

Les condamnations ne furent pas le seul moyen employé pour enlever à l'aristocratie le prestige qui pouvait lui rester. La commission révolutionnaire, ce pouvoir siégeant à côté du pouvoir constitutionnel, s'était transformée en commission liquidatrice. La situation de la République était, nous l'avons vu, déplorable. Les pillages exécutés en juillet étaient loin de suffire à rétablir son crédit financier : il était cependant impossible de les renouveler. Le peuple ne se serait plus prêté à des actes semblables. La commission liquidatrice dressa le rôle d'une taxe extraordinaire. Les mesures qu'elle prit étaient difficiles à justifier ; l'un de ses membres, le pamphlétaire Cornuau, déclara que Genève passait par une de ces crises durant lesquelles, suivant l'expression de Montesquieu, il fallait mettre pour un moment « un voile sur la Liberté. »

Il n'est pas étonnant que, dans ces conditions, les bagarres se soient succédé. Au sein même des sociétés révolutionnaires le désaccord était complet.

« La République est en danger, s'écriait Bautre au club des Amis réunis. Un tel club demande ceci ; tel autre club demande cela. Aujourd'hui, ce sont les artilleurs qui sont en insurrection pour un bord blanc ou noir au chapeau : on crie d'un côté, on s'égosille de l'autre : en un mot, on ne s'entend plus.... Que devient alors la chose publique ? Elle va comme elle peut et c'est presque un heureux hasard... si les anarchistes, nos plus grands ennemis, et après eux les ambitieux et les agitateurs ne nous font pas succomber à des périls qui renaissent sans cesse. Sommes-nous donc en démence ? Détestés de toutes les nations d'Europe, il semble que nous nous appliquons à faire tout ce qui peut dépendre de nous pour mieux ruiner notre pauvre patrie, son commerce... et jusqu'à notre santé même ! Ce fait est tellement vrai, que nous sommes généralement comparés à un homme travaillé d'une fièvre chaude, et si maltraité, qu'à sa convalescence il sera impossible de le reconnaître par sa maigreur. »

Des citoyens de tous les partis, justement émus du tort que Genève se faisait à elle-même par ses dissensions stériles, proposèrent une réconciliation populaire. Deux jours de fête, avec repas en commun dans la rue, la consacrèrent. Mais il fallait plus et mieux qu'un banquet. Le 21 septembre 1795, l'Assemblée souveraine vota, à une immense majorité, un édit d'amnistie générale. Cet acte de réconciliation avait une importance capitale. Jamais les luttes intestines n'avaient été aussi après que celles qui le précédèrent ; rarement Genève avait été aussi près de la ruine qu'en l'année 1794. Il importait d'affirmer à la face de l'Europe que la ville des idées n'avait pas démerité, que les jeunes gens pouvaient

y accourir, comme naguère, d'Angleterre, de France et d'Allemagne pour y trouver non point des fusillades et l'arsenal de la sans-culotterie, mais un esprit de discussion libre et généreux. Il importait surtout de montrer au Comité de Salut public, qui assistait à la réaction lorsqu'il ne la présidait pas, qu'à la frontière de France, Genève avait fait rentrer dans l'ombre le terrorisme. L'envoyé de Genève à Paris, Reybaz, put enfin notifier officiellement au Comité de Salut public la réconciliation des Genevois et l'aviser que la nation française se trouvait ainsi dispensée de s'employer à rétablir la paix comme elle y eût été obligée si les dissensions s'étaient renouvelées.

Les instructions d'Adet, qui avait repris le poste de Soulavie à Genève, furent données dans ce sens. « Etre attentif, portaient-elles en outre, à ne faire aucun acte qui puisse donner un sujet légitime de plainte à la Suisse et au gouvernement particulier des cantons ; ne jamais oublier que par sentiment, par amour de la liberté et par intérêt évident, la France doit tout employer pour conserver la bonne harmonie avec cette nation généreuse. » Adet suivit cette ligne de conduite, et les Suisses, qui avaient vu avec tant de déplaisir la révolution et ses excès incendier Genève, constataient avec satisfaction que, sur ses décombres encore fumants, le représentant d'une grande nation donnait des paroles de paix. Mais Adet, appelé à Philadelphie, ne demeura pas longtemps en fonctions et, après une phase intérimaire que nous ne pouvons retracer dans cette esquisse rapide, le jeune diplomate Félix Desportes s'installa à la résidence de Genève.

On connaît le reste.

L'annexion, cette entreprise imaginée par Clavière et les Girondins, poursuivie par Soulavie et par Grenus, devait être réalisée par Desportes.

Encouragé par Talleyrand, Desportes sut admirablement profiter de la défiance que les Genevois, malgré l'acte de réconciliation, éprouvaient les uns vis-à-vis des autres. Avec l'annexion, le dernier acte de la Révolution genevoise était joué.

Sous le triple gouvernement du Directoire, du Consulat et de l'Empire l'esprit genevois fit des expériences parfois utiles, souvent douloureuses, mais qui creusèrent profondément en lui le sillon où devait germer l'idée de la patrie suisse et la liberté !

EDOUARD CHAPUISAT.

LA PASSION DE L'ART

EN MORAVIE

—◆—
NOTES DE VOYAGE (Été 1908).
—◆—

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE ¹

IV

Le lendemain à Kromeriz, c'est l'ensemble *officiel* complet de la peinture morave qui nous apparaît d'un coup : à la fois, d'une part, comme je l'ai prévu, le rôle qu'elle joue dans les expositions tchèques et le vide irrémédiable qu'elle y ferait si elle devait une fois s'en abstenir (MM. Svabinsky, Uprka, Kaspar, Kalvoda, Lolek), et d'autre part l'élément morave pur, non encore acclimaté à Prague. Et celui-là, qui nous intéresse au plus haut point, puisque c'est en quelque sorte de l'inédit jusqu'à ce jour, ce sont surtout les deux frères Jaronek (*Jaroniek*) qui le représentent, avec la véritable petite école dont ils sont le centre à Valasske-Mezirici (*Va-lache-ské Mezirjilchi*). Bohumir (*Bohoumir*), le chef, est une individualité de premier ordre, à laquelle je m'étonne qu'on n'ait pas jusqu'ici pris garde davantage dans les pays sla-

¹ Pour la première partie, voir la livraison de janvier.

ves d'Autriche. Après avoir exercé à l'étranger presque autant de métiers que chez vous cet autre grand artiste qui a nom Eugène Grasset, Bohumir Jaronek, parfait autodidacte et qui s'en vante, descendant au reste d'une industrielle famille de constructeurs d'orgues et d'inventeurs d'outils compliqués, laquelle cultivait la musique par surcroît, s'est hâté de rentrer dans son pays, l'un des plus à l'écart de la Moravie, et n'a plus songé qu'à l'illustrer, en lui laissant la fidèle image de ses beautés qui vont disparaître et s'altérer. C'est en même temps le vrai, le parfait décorateur slave, du rameau tchéco-slovaque, dont nous souhaitions depuis si longtemps la venue ; celui qui voit toutes choses du paysage aimé sous le côté décoratif, épique et symbolique, mais avec spontanéité, irrégularité ou asymétrie, sans répétition ; chez qui la stylisation libre s'effectue, comme chez Wyspianski en Pologne, comme chez Bilibine ou Malioutine en Russie, selon une nécessité organique et non selon des partis pris scientifiques ; enfin celui en qui s'opère la jonction de l'art populaire inconscient et de l'art artistique conscient, celui par qui encore se trouve désormais accomplie la soudure de l'art tchéco-morave à l'art polonais et à l'art russe. Certaines affiches de Bohumir Jaronek, sur des papiers d'une robustesse et d'un ton inusités, le coq monumental épanoui comme une fleur, vrai fleuron terminal de clocher slave, qui annonça l'exposition Mandel par exemple, tout bleu sur papier vert sombre, à la queue si formidablement enchevêtrée, et les couvertures des catalogues de l'exposition de Kromeriz, nous reportent aux beaux jours si tôt interrompus de Talachkino et de l'activité superbe des artistes de la princesse Tenichef. Et cependant, « dès qu'on les voit, on se sent en Mora-

vie et nulle part ailleurs », nous disait Uprka qui s'y connaît. Les *bois* géants en plusieurs couleurs, opaques et inaltérables de sa fabrication, exécutés sur des planches de tilleul, au moyen d'instruments également de sa fabrication, imprimés par lui-même sur des papiers d'une solidité à toute épreuve, qu'il fait encore fabriquer à son usage exclusif, ces formidables estampes murales, qui raviraient les Lepère et les Vibert, ne le cèdent en rien aux affiches, pour l'ampleur du parti pris décoratif, et pourtant elles représentent des sites très précis, avec une fidélité presque réaliste.

C'est la tour et la petite ville de Stramberk surtout qui ont porté bonheur à M. Jaronek, cette tour si bizarre, dont la situation est unique, et qui a donné naissance à l'expression slovaque: « demeurer béant ou stupéfait comme le *tuyau* de Stramberk. » Dans les gares de Moravie, il arrive que l'étranger s'arrête, cloué de surprise et d'admiration, à la vue de cette page grandiose. Le superbe donjon, d'une architecture si particulière, avec son hourd ou promenoir en porte-à-faux contre la maçonnerie ronde, séparé par une forte hauteur de muraille de la toiture si aiguë; le tout d'une silhouette qui rappelle un peu, mais en plus élancé encore et bien isolé sur son mamelon isolé, certaines tours de Pierrefonds, s'enlève orange, incendié par la froide aurore, contre le ciel occidental et les coteaux embrumés. Ceux-ci flottent, tel un rêve matinal, à travers un unique ton insensiblement dégradé du vert au jaune, le ciel chargé de ce vol de corbeaux continu autour de la ruine et qui, là, évoque si bien la paradisiaque image dantesque: « Et comme, par le naturel instinct, les corneilles, toutes ensemble, *au commencer du jour se remuent pour réchauffer leurs plumes refroidies*; ensuite

les unes s'en vont sans retour, les autres s'en retournent d'où elles sont parties, et d'autres encore tournant en cercle demeurent au même endroit. » Au fond, la montagne, presque aussi légère que le ciel, superpose les bandes de forêts aux bandes de pâturages, les unes et les autres en suspens comme des nuages, tandis que, à l'avant-plan, rougeoient sombrement, dans la crudité des ombres bleues qu'entraîne à ses trousses le départ de la nuit, les énormes fleurs de pavot sang de bœuf.

Mais, à l'exposition de Kromeriz, ce qu'il fallait admirer surtout, c'était la sérénité et la grandeur de composition, la fermeté souple du dessin, la verve enjouée de l'entassement de détails et le délice de la couleur d'une grande vue, diurne et automnale, de la même tour, constituant l'estampe la plus magistrale et la plus décorative de l'art de la xylographie, dont nous nous flattons de connaître les plus remarquables produits, partout où de nos jours l'on s'est passionné pour elle. Là-devant, en vérité, on ne saurait jamais assez s'extasier : l'art de voir un paysage en décor, sans le simplifier, mais au contraire en tirant parti des mille détails de la texture des feuilles, du papellonnage des toits, du planchoyage des combles, des accidents du sol et des cailloux de la charrière, n'avait encore jamais été poussé plus loin. Jusqu'à une mauvaise petite pompe en fonte, dont la camelote industrielle tient son humble bout de rôle dans cette orchestration d'éléments décoratifs de tous ordres vidés comme à la hotte avec un pittoresque rare en bas le raidillon qui monte à la ruine et sur ses deux côtés ! Toits de bardeaux et cheminées nalves, murs de pierre sèche et arbres effeuillés, tournesols et chardons, réverbère branlant et ferme colonnette portant une baroque statue de la Sainte-Vierge, rouges petites fenêtres basses

et palissades délabrées, murs chancelants passés au lait de chaux, poutraisons déjetées.... Au ciel une ribambelle de petits nuages et l'éternel essaim de corbeaux qui hantent la vieille tour continuent cette délicieuse agitation décorative, qui se résout dans le grand calme harmonieux de la couleur, dans le calme des tons bleus et lilas très voisins, qui sur papier très rude, d'un gris très fin, se jouent dans une tonalité générale argentée. C'est d'une rudesse un peu barbare, d'une saveur slave et d'une santé paysanne auxquelles forcément aucun graveur d'Occident, parmi ceux que j'admire le plus, à commencer par notre cher Parisien d'Henri Rivière, ne sauront atteindre. Hans Sandreuter, à Bâle, ce très grand artiste mort trop jeune et si mal connu, avait rêvé quelque chose de semblable; mais ses trois ou quatre essais, à la fois héroïques et informes, n'avaient pas eu le temps de sortir de la période des tâtonnements. Je m'étonne que des estampes telles que ce *Stramberk* ne soient pas déjà dans tous les musées, écoles, bibliothèques ou collections publiques de la Bohême et de la Moravie. Cela, et dans un genre tout différent, le petit bois de Prague sous la neige de M. Arnost (*Arnoch't*) Hofbauer, sont certainement les deux œuvres capitales de la production slave d'Autriche dans le domaine art de la gravure sur bois. Et puis, un peu partout, que de braves gens qui se plaignent de la cherté de la peinture et qui n'auraient pas idée de meubler leurs appartements en France d'un Henri Rivière, en Autriche d'un Jaronek ! A Kromeriz même, un jeune homme fort riche se plaignait à nous du prix élevé que lui demandait M. Svabinsky pour lui recommencer sa délicieuse pauvresse dans les bruyères de la galerie Tondr, et des prix élevés qu'atteint aujourd'hui une œuvre importante de M. Uprka. J'essayai vaine-

ment d'attirer son attention sur les bois de M. Jaronek : mon interlocuteur ne trouvait pas « le papier » assez cossu pour un intérieur bourgeois, alors que dans de petits cadres frêles et discrets, sur une muraille désencombrée avec discernement, un seul bois de cette sorte fait souvent plus d'effet et témoigne d'infiniment plus de goût que, dans ses lourdes dorures, une œuvre ambitieuse et médiocre comme celles auxquelles recourent ordinairement, faute d'un Uprka ou, disons d'un Harpignies, nos parvenus. Les visiteurs des ravissants intérieurs de l'exposition jubilaire de la ville, à Munich, et de la *Kunstschau* de Vienne ont pu s'en convaincre.

Un bois de M. Jaronek qui impressionnera sans doute moins vivement le public, mais d'aussi grandes dimensions que les précédents, d'une composition encore plus slave, d'une étrangeté saisissante, est le *Rucher en Valachie*¹, où il a accumulé toutes les splendeurs des tons rouge, orange, pourpre et brun. Sous l'incendie des frondaisons automnales de quelques érables, feuilles et grappes de graines stylisées, se prolonge, pâlie par un pauvre soleil d'arrière-saison, une rue de village valaque, toute en maisonnettes de bois, des fondements aux bardeaux, toutes ouvragées à coups de gachette experte, comme autant de coffrets élégants, dus à quelque huchier de Talachkino, et dont aucune fausse note moderne n'altère la patriarcale, l'immémoriale ordonnance. Et l'avant-plan c'est, sous les arbres aux amples harmonies lourdes, tel un jeu de grandes orgues, un autre village minuscule, un sous-village embarrassé de végétations sèches, orties et grands chardons épineux à fleurs violacées, toute une colonie de maisonnettes comme des jouets d'enfants,

¹ La Valachie morave, bien entendu, région qui a pour centre Stramberk et Medietel.

aussi artistement ornées que les grandes, et qui sont des ruches. Leurs toitures sont verdies de mousse et de vétusté ; les huis par où sortent et rentrent les abeilles sont formés par les bouches de têtes humaines en bois adhérentes à l'une des parois de chaque petite maison, également dégrossies à la gachette et peinturlurées, dessus, de turbans, dessous, de cols verts et bleus. Et ces têtes de Turc ou de Tartare ont une individualité ; le paysan a parfois essayé le portrait de son voisin. Ces ruchers, comme de juste, étant choses charmantes et de vénérables antiquités, se font de plus en plus rares. Du moins cette estampe en conservera-t-elle le souvenir aux générations futures, comme certaines aquarelles de Bilibine des vieux ruchers tout analogues de Russie.

Et puis il y aurait encore à mentionner cet intense crépuscule jaune, sur une triste maisonnette isolée dans une clairière, celle de ces pages où M. Jaronek se rapproche le plus de M. Henri Rivière, en dehors de toute ressemblance de couleur, bien entendu, car jamais l'artiste français n'a eu d'aussi somptueuses violences. Des bouleaux tout imbibés de lumière se silhouettent délicatement, d'une façon un peu japonaise, sur un ciel d'une sourde chaleur que l'on croit sentir insensiblement diminuer. Le sol est tout gras et tout moite de fleurs bleues, qui sont peut-être des colchiques, qui, en tout cas, semblent autant de froides petites flammes vénéneuses. C'est conçu et vu en grand poète ; c'est conçu et réalisé en grand artiste. Toute l'humidité crue et la paix du soir sont là. Et en même temps que la mélancolie de la fin du jour, celle du déclin de l'année ; car c'est encore l'automne. On se sent les pieds mouillés ; l'envie prend de tousser et pourtant on voudrait ne jamais s'en aller de là. La peur de ne plus revoir d'aussi beaux couchants fait

presque souhaiter de mourir avec celui-ci. Et cependant que cette forêt entamée se décèle encore tout autrichienne, on sent aussi, et peut être encore mieux, que la grande forêt russe de M. Bilibine n'est plus très éloignée.

Il faut se hâter.... Il y aurait pourtant à revenir encore quelques fois à Stramberk, avec autant d'amour qu'y revient M. Jaronek lui-même. Non seulement il en a détaillé les vieilles maisons en une série de cartes postales charmantes, mais ses tableaux, huile ou *tempera*, sans doute préparatoires à de nouveaux bois, nous y ramèneraient encore.... Mais les grandes synthèses de cette œuvre sont données.... Coupons court à notre désir de nous y attarder encore un peu.

V

Comme Uprka, M. Bohumir Jaronek est non seulement un travailleur acharné et un producteur constant, mais il est aussi une influence. Il y avait à Kromeriz une quantité de travaux d'art appliqué de la même provenance que sa peinture et ses bois, et visiblement inspirés par lui : tels les coussins, paravents et tapis de M. Rudolf Schlattauer. De gentils peintres poussent à son ombre, tel M. Mervart dont je devais voir plus tard des paysages pleins de promesses, à la petite exposition de la jeune recrue morave à Straznice (*Strajenitsé*). Mais c'est surtout son frère Aloys, qui me paraît animé des mêmes principes, de la même volonté d'être individuel, dans les données de l'art populaire, d'enraciner fermement son art d'artiste universel dans le sol natal. Ses belles grandes céramiques décoratives surtout témoignent de cette magnifique *individualisation* de l'art populaire, et de ce même grand goût susceptible de tout voir, et de tout traduire en même temps, avec ces tournures

simplifiées et vraiment épiques de l'ancienne tradition morave et ce raffinement de coloris moderne, qui font inoubliables les bois que nous venons d'analyser.

Sur ces vastes plats ronds, la flore du pays se roidit en manière d'ornements asiatiques, apparentés déjà aux systèmes compliqués, aux fleurons à éventail, aux fruits comme remplis de graines, des châles de Cachemire. Et l'on se prend à rêver à la pensée que, des vallons de la Valachie morave jusqu'à l'Himalaya, règnent une même facilité, un même goût décoratifs, probablement les mêmes inconscients principes de stylisation, une tradition analogue, et cela, apanage de la race slave, canal par lequel dans tous les domaines, musique comme art, comme poésie, arrivent à notre culture européenne fatiguée la jeunesse, la fraîcheur et comme le sang nouveau d'un art populaire encore vivace et fécond. Tandis que notre art d'Occident s'épuise en querelles d'écoles et en discussions techniques, dont le byzantinisme étonnera nos descendants, les pays slaves bénéficient, d'une part, de nos expériences, d'autre part, des forces toutes jeunes de leur art populaire conservé intact, ils recueillent tout ce qu'il y a de bon dans les systèmes les plus contradictoires, sans être aveuglés par les disputes momentanées. Enfin, parfaitement conscients de leur tradition nationale et de leur nécessité de tout recréer à leur usage, ils sont en train de constituer des royaumes artistiques nouveaux par un phénomène ethnographique et moral absolument analogue à celui qui produisit nos États modernes du conflit de Rome et des invasions barbares, du vol fait en Italie par les Barbares de la civilisation gréco-latine. Le développement actuel de nos arts, à nous, apprend aux Slaves à remonter à leurs origines. Plus nous nous éloignons d'Athènes, de Rome et de Florence,

plus nous leur apprenons à se rappeler que, tout en héritant de nous, ils ne sont pas nos frères, mais nos cousins et qu'ils se meuvent de Byzance. Byzance et l'Orient sont dans leur renaissance ce que furent à la nôtre Rome et Athènes. Et tel petit trou de Moravie aujourd'hui, aussi bien que Cracovie, que Talachkino jadis, peut, nonobstant les différences d'époque, revendiquer la comparaison avec les petites républiques italiennes du quattrocento. Mais en Italie, ce fut l'art aristocratique des individus qui devint populaire. Ici c'est de l'art populaire que naissent une série d'individualités aristocratiques. Ici en Moravie surtout, car le même phénomène en Pologne et en Russie se produit avec quelques variantes qui le rendent encore plus complexe.

La comparaison entre la céramique de M. Aloys Jarouek et celle de n'importe lequel de nos céramistes de l'art dit nouveau, en France, Allemagne et Angleterre, démontrerait à merveille quelque chose de semblable. Nous avons là des artistes ou des savants, comme M. Le Châtelier, qui se font potiers ; nous avons ici des potiers paysans qui se font artistes. Nous avons assisté aux recherches, empiriques d'abord, d'aristocrates intéressés par les métiers manuels et les hasards de la cuisson, et qui souvent ont accepté des réussites informes comme des résultats satisfaisants ; ici nous avons des gens en possession de recettes populaires, expérimentées depuis deux siècles, qui tout à coup se haussent et les haussent aux plus savantes, aux plus ambitieuses préoccupations d'art décoratif. Fleurs et animaux de la nature, très reconnaissables, ou fleurs et animaux du bestiaire et de la botanique de l'art populaire, c'est tout un pour la céramique somptueuse et de grand style qui se fait à Valasské Mezirici. Il faut donner le signalement de quel-

ques-unes de ces grandes assiettes aux colorations si sombrement harmonieuses. Voici qu'un faisan effronté, à septuple collerette de carrick de cocher anglais, s'est posté, paré de toutes les splendeurs de la forêt automnale, sur une branche souplement contournée, qui engendre, avec la faconde décorative slave, des vrilles en hélice, des fleurons en rosaces de kaléidoscope, des baies en cœur, des excroissances en pendeloques, d'une lourdeur architectonique, d'un caractère presque monumental. Voici que le millésime jubilaire ¹ s'encadre d'un léger cordon d'où s'échappent trois fleurons en éventail aux pétales imbriqués, qui envahissent le marli, parcouru du serpentement d'une tige chargée de bulbes ronds et de feuilles allongées, le tout rempli de petites subdivisions enrichies selon le système ornemental paysan, qui décompose à l'infini et farcit le moindre espace de la figure, en opposition à la nudité franche des fonds. Voici encore un écureuil hiératique, dont la queue en panache se fractionne bientôt en plumes ou en acanthes, qui s'enchevêtrent aux pommes de pin et aux sortes de campanules du rameau-rinceau stylisé qui le supporte. Voici un cœur fleuri de roses extravagantes qu'on prendrait plutôt pour d'énormes myrtilles, si la branche épineuse, admirablement feuillue et flexible, qui sert d'armature à la composition, ne justifiait la devise : *laska neni bez trni* (pas d'amour sans épines). Ou bien deux pigeons sont affrontés sur un cœur, prêts à se becqueter au milieu des fleurs. Parfois simplement une tige opulente s'épanouit en hyperboliques végétations orientales, où fleurs et feuilles sont comme gavées de sous-ornements : chaque forme en est aussi remplie qu'une grenade de graines. Et surtout n'oublions pas ces grands coqs orgueilleux et méchants,

¹ De l'empereur d'Autriche.

violet et cramoisi dans la complication végétale de toujours. Symétriques ou asymétriques, et dans les sous-ornements, le contraire de ce qu'est l'ornement, tantôt ces fantaisies sont moraves si le détail est individuel, tantôt c'est la composition générale qui est individuelle si le décor en est morave. Il y a toutes les combinaisons. Mais quel que soit le parti adopté, pour les pièces charmantes que nous venons de décrire, ou pour d'autres tout aussi naïvement raffinées, nous nous trouverons toujours en présence de cette inspiration très particulière aux frères Jaronek, qui s'accommode de l'art populaire, mais ne le copie pas plus que la musique de Smetana par exemple la musique populaire. Les deux peintres moraves, comme le grand musicien tchèque, se servent d'un langage populaire primordial, pour exprimer un sentiment artistique tout personnel et tout moderne. Tel le grand écrivain, qui compose de belles œuvres bien à lui dans le dialecte de son village natal et non en la langue des académies. De tels écrivains, nous pourrions aussi citer des exemples en Moravie.

Quelques-unes de ces assiettes sont peintes simplement sous la couverte et complètement lisses, et ce sont celles que je préfère. D'autres accusent un léger relief et les contours de l'ornement sont gravés dans la terre même, ce que j'aime moins : car il vous vient immédiatement à l'esprit que, si l'on s'en servait, elles se nettoieraient plus difficilement. Mais elles sont bien trop belles pour que l'on s'en serve, et elles s'en iront orner les murs blancs et les dressoirs rustiques des intérieurs moraves, comme chez nous les plus belles pièces de Bracquemond sont allées dans les vitrines situées aux parois des salles à manger.

Mais, me demandera-t-on enfin, tous ces artistes mo-

raves ont donc rencontré leur public, ce public que nos artistes provinciaux ne trouvent jamais chez eux avant d'avoir été consacrés à Paris ? Evidemment. Et ce n'est pas ce qu'il y a de moins admirable chez ces frères Jaronek comme chez M. Uprka, que d'être arrivés à force de patience, de bonne volonté et d'indulgence, à intéresser à eux leurs concitoyens, et c'est en cela surtout que leur mission de culture et de civilisation est désormais un fait accompli. Ils ont haussé le niveau intellectuel du pays tout entier, en vivant sans se laisser rebuter par rien, au milieu d'une population de laquelle il semblait qu'aucun avenir artistique n'était à attendre et de s'être créé en même temps qu'un art à eux un public. Du même coup, en créant leur art particulier, ils ont sinon sauvé l'art populaire, au moins retardé d'un bon demi-siècle sa complète disparition. Les bourgeois des petites villes moraves, qui ne se déplaçaient pas pour courir après l'œuvre d'art dans les capitales, l'ont ainsi vue venir à eux, comme y vient la musique avec les concerts des virtuoses voyageurs. Ce n'est jamais la montagne qui est allée à Mahomet. Et ces bourgeois ont témoigné d'emblée une certaine reconnaissance aux artistes qui s'étaient avisés d'en appeler à leur goût artistique, — lequel en vaut bien un autre puisque, comme un autre, il s'est démontré capable de se former, — ou sinon à leur goût, du moins à leur bon sens et à leur amour du pays natal. Ils n'avaient en effet qu'à comparer la nature de chez eux et cette représentation toute neuve que leurs artistes en donnaient, si différente par la sincérité et la saveur locale de tout ce qu'ils étaient accoutumés à voir dans les journaux illustrés de Prague et de Vienne, ou lors de leurs voyages dans ces grandes

villes. Et jusqu'à quel point ce goût artistique s'est formé, nous verrons et n'avons pas fini de le voir, puisque partout des vocations artistiques ont été déterminées par ces nobles exemples, non seulement en ville, mais jusque dans les moindres villages.

VI

Je devais en rencontrer encore un exemple, le soir même de ce jour où je quittai la vieille ville cléricale, si bien envahie par les Juifs, qu'elle a dès lors doublement le droit de porter le sobriquet de « Jérusalem morave » dont l'affuble le blason populaire, et où j'avais si bien compris, en parcourant les parcs fantaisistes et la somptueuse résidence d'été des archevêques d'Olomouc (*Olomouk*, allemand : *Olmütz*), le désir de M. Kalvoda d'y voir installer la future Académie morave. Pour le moment l'archevêque Bauer avait mis avec beaucoup de bonne grâce l'un de ces jardins, le plus curieux de tous, celui à la française, à la disposition de cette exposition, par laquelle la Moravie entendait célébrer le jubilé du souverain, que la diète de 1848 avait justement proclamé dans cette même cité de prélats et de chanoines. Et j'avoue qu'après les fastueux palais des archiducs évêques et des monseigneurs princiers, et hélas ! aussi de ce mégalomane sinistre que fut l'archevêque Kohn, l'*Ebreu* comme on l'appelait à Rome, les chaumières enduminées, les « maisons brodées » de la Slovaquie morave devaient m'impressionner doublement. Entre ces grands seigneurs autrichiens, qui recevaient les leçons de Versailles et de Schœnbrunn, et ce peuple slave, dont ils méprisaient la langue, mais qu'ils laissaient du moins vivre à sa guise, il y avait cependant un abîme moins

grand qu'entre le gouvernement madyar actuel et mes pauvres chers Slovaques de Hongrie, dont j'allais retrouver le martyr le lendemain soir.

A Hroznà Lhota, nous tombâmes au milieu des danses par lesquelles la jeunesse blanche ou bigarrée, mais toujours enrubannée d'écarlate, fête, après vêpres, la récréation du dimanche. M. Uprka était à Berlin pour ses affaires. Ce fut M. Antos Frolka (*Antoche*) qui, le lundi matin, nous conduisit, par une pluie battante, chez lui, à Knezdub (*K'niezdoub*), où il nous vida ses portefeuilles, sur l'aire battue des deux pièces de la maison paternelle, dont il s'est fait un intérieur charmant, sans rien changer aux aspects chers à son enfance villageoise. Mobilier paysan et chaumine paysanne comme les autres, mais dont la décoration populaire, rouge, orange et bleue, est encore plus soignée que celle des autres. Tout à côté nous fut montrée la maison natale d'Uprka, toute du même genre.

L'œuvre de M. Frolka longtemps, on s'en souvient, ne nous était apparue que comme une suite de celle d'Uprka. Et l'on pouvait s'y méprendre après avoir constaté avec quelle aisance l'élève avait suppléé au maître dans la décoration du cercle catholique de Skalica (*Skalitsa*). Là, d'après des reproductions de projets grandes comme la main, il avait traduit, en fresques de quatre ou six mètres carrés, la pensée de M. Uprka d'une façon si adéquate, que celui-ci accepta d'endosser la responsabilité de la signature. Le fait se passa très ouvertement et le prix qu'empocha M. Frolka avait bien été prévu sur cette base : compositions de M. Uprka exécutées par M. Frolka. Mais ce dernier y ajouta de son cru le rideau du théâtre, et l'identité d'inspiration parut justifier un temps l'identité de facture.

Il y a quelque temps déjà qu'on peut noter entre les deux œuvres de sensibles différences, qui vont s'accroissant de plus belle ¹. Le sentiment de la beauté physique individuelle apparaît de plus en plus dans celle-ci. M. Uprka jusqu'ici n'avait visé qu'au caractère ethnographique, au type de chaque région, à des silhouettes d'ensemble, accusées et tranchées, inséparables du paysage, sans avoir beaucoup le temps ni le désir de s'arrêter au charme personnel de tel ou tel modèle. On ne sent jamais chez lui de frémissement amoureux pour la grâce d'une attitude ou le charme physique de traits souriants, d'un visage ami. Il voit le personnage complet, dans ses rapports avec le pays. Chacun de ses personnages est l'événement capital d'un paysage, son complément ou sa personnification. La jeunesse inflammable de l'artiste à son printemps, et qui choisit amoureusement ses modèles, se sent davantage en l'œuvre de M. Frolka. Moins héroïque, plus féminin dans le sens de plus sensible à la femme, et souventes fois d'un lyrisme charmeur, il me paraît appelé, auprès de son maître élu, à devenir cette âme racinienne qui s'est déjà rencontrée à plusieurs reprises dans le proche voisinage d'une âme cornélienne, comme si la nature départissait par couples les étincelles de génie et les belles facultés. Dès aujourd'hui déjà M. Frolka n'est plus une suite de son maître, c'est un complément. Il convient d'en prendre bonne note.

Et quelle belle, quelle débordante activité ! Les deux petites chambres blanches de cette chaumière morave sont tout encombrées de toiles et de feuillets chargés d'une sorte de journal de la vie de Knezdub : les ren-

¹ Accentuées aujourd'hui, je l'ai déjà dit, jusqu'à la brouille complète entre le maître et l'élève.

contres du dimanche et de la semaine, sur le sentier des guérets ou sur la place de l'église, aux danses dominicales ou aux veillées d'hiver, à l'intérieur des granges ou le long des ruisseaux.... Des illustrations de légende, des affiches, des projets décoratifs où la vie morave n'a qu'à être représentée telle quelle pour que nous ayons l'impression d'un monde enchanté, témoignent une fois de plus de cette admirable renaissance d'une vie et d'une culture nationales qui nous touche tant, alors que partout ailleurs il ne reste déjà plus rien des vieux pays et des vieux usages. Et si, de ces portefeuilles regorgeants, notre pensée se reporte à certains ateliers de Vienne et de Prague, quel abîme à mesurer ! Comme ces deux petites pièces basses, aux murailles épaisses, à l'éclairage rare, — inutile de dire que M. Frolka peint dehors et va trouver son modèle sur le vif de la vie populaire, au lieu que de l'amener chez soi et de reconstituer péniblement et toujours gauchement les scènes de cette vie, — comme cet intérieur où les ancêtres paysans pourraient revenir, sans y trouver rien de changé, en dehors des amas de peinture, sont plus riches de recherches, de recommencements et d'études, de saine vie esthétique en un mot, que ces mornes ateliers de Prague, sous toits et sous vitrages enfumés, où des messieurs prétentieux, et sans culture suffisante, se croient doués pour la conquête d'un idéal nouveau et, la tête tournée par une insuffisante assimilation de Whistler, de Degas ou de Munch, de Klimt ou de Rodin, se battent les flancs à la recherche de choses jamais assez précieuses, jamais assez rares et contournées à leur goût, sinon jamais assez paradoxales ! Et à côté d'eux meurent les derniers restes de la culture byzantino-slave de la Grande-Moravie de

Svatopluk et des saints Cyrile et Méthode ! Et de plus en plus, l'art des villes, lorsqu'il n'est pas pratiqué par le génie ou les apôtres du génie ou ses disciples directs, me paraît une erreur, comparé à cet art des campagnes, qui peut-être du reste n'existe qu'ici, et qui pour la première fois annonce sa floraison sacrée.... Et me voici de nouveau perplexe, en songeant à la future académie morave. Sera-t-elle un bien ; sera-t-elle un mal ? Je vois bien ce que pourront y gagner les professeurs, mais quoi les élèves ?

VII

Kromeriz m'avait valu la découverte des frères Jaroněk. J'étais loin de me douter de ce que Straznice devait me réserver, lorsque, au moment du départ de Myava, je résolus de gagner les lignes de Vienne, par cette charmante petite ville blanche d'où m'avait atteint, lancée d'un groupe nouveau de jeunes artistes moraves, l'invitation à visiter la petite exposition qu'ils avaient risquée dans une des salles du gymnase. Venu pour eux, par une resplendissante journée qui prêtait un air de bonheur et comme de grande fête d'adieu à ces campagnes que j'allais quitter sans doute pour longtemps, à cette ville simplette et radieuse comme un jeune gars tout vêtu de grosse toile blanche, et à ces amis inconnus tous souriants, accorts et souhaitant la bienvenue, visages et regards clairs comme leur âme, je m'en retournai ayant découvert, derrière eux, qui sont quelques-uns pleins de talent, un maître dont l'œuvre me donna une véritable secousse. Je ne puis pas même dire qu'il se dérobait, puisqu'il ignorait le jour de ma visite à ses élèves, mais il ne s'en était jamais soucié pour lui-même.

Non seulement je ne le rencontrai pas chez lui, mais il s'en était allé assez loin, jusqu'à Skalica, comme de coutume, à l'un de ses motifs des beaux jours de congé.

Car il est à son ordinaire le professeur de mathématiques et de dessin de Straznice. Il n'a encore jamais exposé ¹, même en Moravie, dessinant et aquarellant pour lui, à ses minutes de loisir, des dessins au fusain, où l'entente des plans et des masses, jusque dans les arbres et la végétation, trahit immédiatement l'homme de science, et des aquarelles géantes, aisées, solides et légères à la fois, heureuses et rayonnantes comme le soleil de ce jour-là, et telles que, si j'en ai vu d'aussi belles rarement, je puis dire que de plus belles jamais. Si tout a bien chez lui trois dimensions, il n'est pas étonnant qu'il y arrive, dans les dessins, par une façon tout à fait à lui, presque une affectation de diriger des hachures géométriques, non toujours dans le sens des formes comme on nous l'enseigne, mais de façon à rendre immédiatement sensibles les volumes. En revanche, dans l'aquarelle, aucune manière, aucune façon savantasse ne vient à son secours : liberté plus grande et simplicité de moyens plus grande aussi ne peuvent guère exister. Je me souviens de la façon dont, en Roumanie, le feu maître Grigoresco se battait avec les fouillis de palissades, d'orties et de ronces, de branches d'arbres, de provisions de bois, et de tas de maïs sec qui encombraient les abords des coquettes petites maisons paysannes, également passées au lait de chaux, qu'il aimait à peindre, et comme il arrivait à donner l'idée, la sensation de tout en omettant tout, à proprement parler ne gardant que le ton. Mais il peignait

¹ Inutile de dire que tout cela est changé depuis trois ans. Voir des reproductions de Jicha dans mon article de *L'art et les artistes*, n° 51, juin 1909.

à l'huile. Chez M. Jicha, ces motifs, infiniment compliqués et tout analogues du pays slovaque, sont détaillés sans mesquinerie et enlevés avec une verve tranquille, sûre d'elle-même. Or cette virtuosité n'a rien de l'habileté désagréable de virtuosités ordinaires. Elle s'exerce du reste en des formats d'une dimension telle que la minutie d'un tel travail, sinon sa difficulté, s'en trouverait à vrai dire un peu diminuée, s'il n'était pas toujours difficile d'être excellent et impossible d'être volontairement plein de poésie. Ne prononçons donc plus ici ce mot de virtuosité : elle existe tout simplement, sans faire parade d'elle-même ; elle s'exerce non point pour s'exercer, mais parce qu'il le faut ; elle a son utilité et sa raison, sans être la raison d'être d'un tel art, qui est tout spontanéité.

Son unique, sa vraie raison d'être, c'est la joie de célébrer avec amour le pays slovaque.

MM. Uprka et Frolka ont pris les scènes populaires, la vie des champs et du village, les fêtes du calendrier et de la saison, l'église et le marché, l'habitant, dans son intérieur ou en plein air. M. Jicha s'en tient à la nature. Les autres seront l'histoire ; lui, la géographie. Et cependant, sans la plus petite figure, sans le moindre *staffage*, ce peintre de la solitude, même des maisons — et c'est si souvent qu'elles sont solitaires, en ce pays, lorsque tout le monde est aux champs — a vraiment composé un poème enchanteur à la gloire de la lumière, des nuages et du sol de sa région. Il est triste de penser que jusqu'ici pas un artiste de Prague ¹, la ville autrefois la plus passionnante et la plus tragique de l'Europe centrale, n'a fait rien de pareil pour nous conserver le souvenir de tous ces vieux murs héroïques et touchants, que j'ai vu abattre, et dont il restera en somme si peu

¹ Cela a aussi changé... Hélas, un peu tard !

de traces dans l'art. Sauf l'œuvre de Jan Stanislawski, pour la Pologne et l'Ukraine, je ne sais rien de pareil, rien qui analyse mieux un pays et dans la totalité de ses beautés. Car Jicha et Stanislawski semblent ne pas choisir, ou du moins leur choix ne consiste qu'en une façon de mettre en scène, puisqu'ils ont *tout* peint des sites de leur patrie, au contraire du cher vieux Grigoresco, que je citais tout à l'heure, et qui fut exclusif à un tel degré que d'après son œuvre on pourrait croire qu'il n'est en Roumanie que des moutons blancs, pas de buffles, pas d'hiver, pas de maisons en ruine et pas de chansons des rues comme des bois. De telle sorte décrire l'œuvre de Jicha, c'est décrire par le menu toute la Moravie, tout ce que nous aimons dans le paysage morave et, chose curieuse, tel que nous l'aimons et le voyons. Tout ce que j'en devais voir encore en quittant Straznice, je l'ai vu dès lors en aquarelles de Jicha. N'est-ce pas une preuve convaincante qu'il soit une exacte expression de son pays ? Le don de composition, la coupure et la mise en place des motifs sont d'une honnêteté, d'une simplicité aussi grandes que chez Grigoresco et Stanislawski, mais ils sont ordinairement bien plus imposants. Non seulement Jicha voit grand, mais il sait à merveille s'asseoir au point exact voulu, pour que la plus humble muraille blanche sous son toit de chaume, vue à travers des branches jaunies que le soleil d'automne change en escarboucles, produise son maximum d'effet, un effet toujours surprenant, et qui tout de même ne semble jamais cherché. Quant à la franchise de ces aquarelles, à leur rapidité, à leur intensité, cela me rappelle encore le pauvre Sandreuter de Bâle, qui peut-être eût été non point plus complet, c'est impossible, mais mieux complété par le pays, s'il était né en Moravie. Et pourtant

c'est le mieux suisse de tous les Suisses. Après tout, pour bien comprendre et représenter un vieux pays, faut-il avoir ce sens du passé et cet amour de la vie d'autrefois qui crée une parenté entre M. Axen Gallen, M. Rœrich et M. Jaronek, comme entre Grigoresco, Stanislawski et M. Jicha : or Sandreuter pourrait former le trait d'union entre les deux groupes, il tient à l'un autant qu'à l'autre. Sous le Suisse moderne il y a le Souabe. C'est le Souabe qui fait penser à Jaronek et le paysagiste du Rhin et des Alpes, qui fait penser — en mélancolique et grave — à la lumière, à la verve et à la joie exubérantes de notre Jicha.

J'ai souvent ri en pensant à notre invasion de son petit appartement si propre, et à la façon dont en moins de rien, malgré son absence, nous avions mis un fou désordre dans ses collections sous le regard bienveillant, quoique un peu perplexe, de sa femme. Un ami de tout ce qui est art morave, et qui se console par d'excellents conseils aux jeunes gens de Straznice de ce qu'une extrême nervosité l'ait contraint d'abandonner la sculpture, M. Nosek, dont nous venions de faire la connaissance à l'exposition, avait tenu à nous amener. Il avait dû même beaucoup insister. Il avait eu beau nous promettre une surprise, nous nous méfions un peu de cette révélation que rien dans le pays entier ne faisait présager, pas plus à l'exposition de Kromeriz que dans les propos des artistes fréquentés jusqu'ici. Et cependant, peu à peu, du plus profond de ma mémoire se réveille un vague souvenir d'avoir entendu parler avec admiration M. Uprka des aquarelles de M. Jicha, lors de ma visite d'il y a cinq ans. Bref, d'assez méchante humeur, autant par condescendance pour M. Nosek, qui poussait la bonté volonté jusqu'à se poster en gendarme de-

vant l'hôtel pour nous appréhender à notre sortie, que par ce sentiment du devoir professionnel qui déjà m'a fait perdre beaucoup de temps, mais m'a valu par ailleurs la compensation de quelques glorieuses découvertes, je m'étais résigné à le suivre, escomptant que cette visite ne nous mettrait guère en retard que d'un quart d'heure.

C'était du reste tout près, une de ces gentilles petites maisons blanches à la morave, composées d'un simple rez-de-chaussée et d'un toit, qui respectent encore la forme et les proportions de la primitive maison paysanne. Mais celle-ci, derrière les acacias en boule du trottoir, était encore plus que les autres admirablement proprette et hermétiquement close au soleil. Et cependant la lumière pénétrait par toutes les fissures, créant une atmosphère blonde et intense, éminemment favorable à la petite inspection à laquelle nous allions nous livrer. Car, dès le corridor, je suis renseigné. En effet, là pendent encadrés de ces beaux fusains, d'une si solide « construction apparente », et où l'on se rend si bien compte de l'aspect monumental que découvre l'artiste dans les feuillages, et de sa façon d'en rendre sensible, comme d'en amener à la surface l'architecture intérieure. Et dès le seuil du petit salon, les aquarelles venaient à notre rencontre, non seulement celles des murs, mais celles accumulées en tas, dans de grands passe-partout blancs, sur les armoires et la bibliothèque, une bibliothèque pleine de livres français et de ceux qui sont mes favoris parmi ceux de mes aînés qui se sont occupés de peinture, les livres des écrivains qui eurent plus de la moitié de leur âme et parfois la main droite engagées dans l'art, Fromentin et les Goncourt, Théophile Gautier et Delacroix. Et tout cela classé avec un

soin plein de bonne grâce et d'élégance, et tout de cette propreté qui équivaut à tous les luxes, et d'un tel contraste avec les habitudes des ateliers de Prague. Rien ici jamais n'a été touché par des mains sales, — le fait est assez rare dans le pays pour valoir la peine d'être cité, — pas plus qu'au dehors cette belle lumière du bon Dieu n'était souillée d'aucune fumée industrielle.

En moins de rien la chambre avait été changée en exposition. Sur les chaises et les tables, contre les parois et jusqu'à terre, il y en eut d'étalées, de ces aquarelles gigantesques, et ce fut comme si l'accablante lumière extérieure eût redoublé. Ah ! il n'est pas difficile sur le choix des motifs, M. Jicha.... Il n'a pas besoin d'aller chercher midi à quatorze heures. Tout lui est bon, parce que de tout il sait faire quelque chose qui n'est qu'à lui, qui devient aussitôt du pur Jicha. Quand la personnalité est aussi éclaboussante, le sujet n'est qu'un prétexte à l'expansion de cette personnalité. Et cependant, en soi, il n'est jamais indifférent ; car l'artiste a trop bien le flair de ce qui est le plus morave dans la nature morave. Noter que ce flair n'existe pas toujours chez les artistes autochtones et que, par exemple, ce sont les artistes français et allemands, Corot et Ludwig Richter, Hébert et Hermann Urban, sans remonter jusqu'à Poussin et Claude Lorraine, qui ont appris aux Italiens à voir l'Italie, comme l'Italien d'Autriche Segantini aux Suisses à résoudre ce difficile problème de la peinture alpestre qu'ils avaient seulement posé et dans lequel ils se débattaient.

Et à travers cet éblouissement des claquants accords clairs, du staccato obstiné de ces aquarelles ivres de lumière, dans l'atmosphère somptueuse et étouffée de ce plein midi, — on eût dit du soleil en bouteille, — passa comme une suprême récapitulation de tout ce qui, sur le

versant morave, formait la continuation et la répétition de ce que j'avais aimé, et regretté de ne savoir peindre moi-même, sur le versant hongrois. C'était la réponse à toutes les questions que depuis cinq ans je m'étais posées sur les caractéristiques slovaques et les moyens de les exprimer en art. Et par séries, comme ces belles séries des habiles joueurs de billard. Chaque difficulté est abordée de front. Avant de chercher comment la résoudre, la lutte est déjà engagée. L'erreur au pays slovaque consiste toujours à vouloir isoler le détail ethnographique, porte, maison, barrière, clocher, de ce qui l'entoure, généralement un inextricable fouillis. Et aussitôt l'on obtient la sécheresse documentaire, l'illustration d'un ouvrage de folk-lore au lieu du tableau. Chaque village est un chaos de toits de chaume, de feuillages échevelés, de petits murs blancs, de fenêtres peintes, de frises bariolées, de soubassements bleus, verts ou orange cru, de claies et de greniers, de meules et d'objets agricoles ou d'industrie domestique. Succombez à l'inévitable tentation de mettre de l'ordre dans tout cela ; choisissez seulement, vous n'avez plus le caractère slovaque qui est dans la vie matérielle, d'indolence, de laisser-aller, d'apathie et de désordre. Il faut trancher le paysage par grands morceaux, qui contiennent un peu de tout : beaucoup de maisons et non pas une seule maison, et autour du groupe élu beaucoup de demi-maisons, d'angles, de toitures interrompues par les arbres, et des branches dans tous les sens, et des enclos enchevêtrés, et partout la lourdeur pourprée ou argentée des chaumes et la risette de la chaux au soleil. Il faut aussi le filet des ombres bleues des branchages sur les murs ventrus et sur les routes creuses ; il faut l'irrégularité continuelle, aussi bien de la plantation des maisonnettes et des arbres que des

décors et du choix des couleurs, qui rehaussent les surfaces blanches. Ici le caprice est roi, et l'esprit anarchique slave ne connaît d'autre loi que celle de la commodité et du bon plaisir individuels. Les aquarelles de Jicha, qui paraissent avoir un semblant de composition telle que nous l'entendons, sont le plus souvent des arbres ou des plans successifs de terrain vus d'une hauteur, ou la ville historique de Skalica, dont les églises, d'où qu'on les voie, se groupent naturellement ; mais jamais des villages, ni des *kopanice*, ces métairies isolées qui, au milieu de leurs enclos, de leurs pruniers, de leurs étables et de leurs granges, font souvent figure de véritables hameaux. Si Jicha s'attaque aux villages de l'extérieur, alors généralement ses aquarelles n'ont pas de ciel. S'il y entre, les toits et les branches s'allient si étroitement qu'elles en ont très peu. Dans le premier cas, le village, vu de haut, plaque ses maisons contre les coteaux, zébrés de culture, et contre les bandes de terrain, arrondies, arlequinées de blond, de vert, de brun, d'or et de jaune, qui sont l'essentiel même des horizons du pays en dehors de la grande plaine de la Morava. Dans la majeure partie des cas les fenêtres des paysans ne voient pas autre chose. L'aquarelle alors tient de la mosaïque. Au contraire, dans le second cas, nous avons le plus de lumière et de vibration, car, sous les auvents de chaume et les ombres portées, les murs blancs éclatent en pétards, tout sillonnés par ce serpentement des ombres bleues auquel le maître excelle. Il est allé spontanément aussi loin qu'on peut aller à l'aquarelle dans le sens de Claude Monet, dont il n'a sans doute jamais rien vu que, reproduit en noir et en blanc, dans les revues d'art.

On dirait de certaines de ces séries d'un cahier d'études de Czerny avec un intérêt musical en plus, écrivons alors

de Chopin. La saison a proposé toute une série de motifs où vaincre la même difficulté : ainsi toutes ces prodigieuses combinaisons et permutations de murs et de chaumes à travers les frondaisons automnales, où les ors et les cuivres, les bronzes, la maladie radieuse des arbres, ou leur dépouille sur le gazon flétri, semblent avoir comme matérialisé le soleil. Alors ces feuilletts emmagasinent les harmonies jaunes comme les ruches le miel. Je ne connais pas un second artiste qui manie les jaunes de cette façon. Il y a aussi la série des légumes crus du printemps ; celle des chaumes et celle des meules. Nous sommes renseignés sur la difficulté d'attraper le ton véridique des meules par Claude Monet ; mais personne ne se doute dans nos contrées de ce qu'est celle des chaumes, puisque les chaumes n'y existent plus guère. Or, ici, les toits de chaume sont un élément essentiel du paysage. Dès que la présence de l'homme s'y trahit, c'est avant tout par le chaume, qui, neuf fois sur dix, se voit avant les murs ou mieux que les murs. Et l'on sent alors un peu, en présence de ces séries, le pli technique du savant qui accumule les observations de même ordre, alors qu'aucune des aquarelles isolées ne le trahit. J'ai souvent remarqué du reste combien le pli scientifique dans l'esprit peut favoriser parfois l'art. Vous en avez un illustre exemple en France en M. Pointelin. Les mathématiciens de ma connaissance sont presque tous mélomanes, ou amateurs de peinture, ou les deux. Et je me souviens qu'une fois l'illustre symphoniste Gustave Mahler me fit une observation analogue : depuis M. Pringsheim, professeur de mathématiques à l'université de Munich, jusqu'au général Picquart, ex-ministre de la guerre, il comptait beaucoup d'hommes de science parmi ses amis.

Et plus nous nous émerveillions, plus il en sortait de

partout, de ces aquarelles. Le petit salon semblait cette manche de prestidigitateur dont il sort des aunes et des aunes de serpentins, tant de serpentins qu'on n'a plus la place de se mouvoir. Et ici c'était la même chose : au milieu des vastes passe-partout blancs, nous ne savions plus nous mouvoir. Ils s'écroulaient de partout. Chaque geste en renversait. Tout le pays slovaque se pressait là en quelques mètres carrés comme pour nous dire adieu. Les assemblées, les conciles de meules aux portes des villes de la plaine, ces *kopanice* de la région montagneuse dont je viens de parler, les hameaux à mi-pente des collines, les harmonieux bocages au bord de la rivière, les pommiers en fleurs, les sureaux en fleurs, les colzas en fleurs, les tournesols en fleurs, l'amertume vivace et foisonnante du premier printemps, les menaces de pluie gris-perle ou livides, les lourds cieux d'orage, les caravelles de petits nuages pavoisés, voguant de conserve dans les mers limpides du zénith de saphir dilué, et surtout, surtout la féerie des automnes, les manteaux impériaux de feuilles sèches, la toison d'or des arbres à demi dévorés, les incandescences de la mort du soleil par-dessus les incandescences de la mort de l'arbre, les braises rouges et les flammes jaunes selon les essences et subitement, au sortir de ces cascades de toutes les topazes et de tous les ors entre eux combinés, l'aigre bise sur les maisonnettes de bois de la montagne et des régions du Nord, ouvertes soit vers la Russie, soit sur le sévère et triste plateau de Bohême ; puis la diaprure des prés avant la faux, les innombrables colchiques annonciateurs des fins d'été, oui vraiment, il y avait là tout de la poésie, de la splendeur éclatante, chaude ou crue des saisons moraves, tout sauf l'hiver. Et encore ! Car la nature dépouillée et morne, le *squelette éternel* de la légende russe,

y était maintes fois. La seule chose qui manquât ou que du moins nous n'avons pas vue, c'est un effet de neige, une aquarelle de frimas. Cela il faut le laisser et le demander au pauvre Cyrile Mandel, qui tuait les longs après-midi d'hiver, front contre les vitres des petites fenêtres de son ermitage de Velka.

VIII

Auprès d'un maître tel que M. Jicha, il peut paraître ridicule de parler de quelques jeunes gens, qui ont à peine du poil au menton, et qui déjà se sont offert d'ouvrir une exposition. Eh bien, au contraire, que leur initiative soit louée comme leur esprit aventureux a été récompensé ! Car on m'écrit qu'ils ont eu du succès et qu'on leur a pas mal acheté de peinture. Rien ne peut résister à la jeunesse et à l'enthousiasme ! Et n'est-ce pas justement le grand intérêt de cette sorte d'enquête sur l'art morave de constater partout cette irrésistible poussée vers la peinture de toute une jeunesse ? Mais que fera le pays de tous ces peintres, s'ils ne restent pas enracinés au sol natal et s'ils n'ont pas la glèbe pour nourrir et leur art et leur personne ? Et quand les mêmes jeunes gens seront mis en cage dans une académie, tenus sous tutelle par une demi-douzaine de professeurs jaloux de leur autorité, comme savent encore l'être certains pédagogues de ces pays ; qu'un filet de règlements et de prescriptions et d'entraves paralysera leurs mouvements, leur libre initiative comme la radieuse expansion de leur personnalité, ils n'organiseront plus d'expositions. Ou, s'ils le veulent, il faudra une permission, qu'on croira plus sage de refuser. Et il y aura un peu moins de joie au pays morave, si cette académie souhaitée devait être une académie comme tant d'autres.... Quel exemple de

sagesse le margraviaat donnerait si, tout entier, il se levait pour déclarer qu'il n'en veut point et que la délicate moisson artistique, éclore librement à la surface de tout le pays, née libre, entend le demeurer !

En attendant, je dois déclarer que cette menue exposition de la jeunesse artiste à Straznice a été une fête pour moi, surtout au retour de cette morne Slovaquie hongroise où la nature est encore plus belle, le paysan encore plus sympathique, mais où le plein air lui-même a une odeur de prison. Grande comme rien, — une salle d'école, qu'est-ce auprès des locaux accoutumés de pareilles solennités ? — elle était remplie de choses jolies ou de choses touchantes, c'est-à-dire d'œuvres de bonne foi réussies, ou d'efforts ratés, mais qui, du moins, avaient ceci pour eux d'être parfaitement sincères. Je ne voudrais pas que l'on pût m'accuser de citer des noms auxquels à Paris, s'ils étaient français, on ne ferait pas cet honneur : il en pourrait jaillir quelque déconsidération sur ceux des incontestables maîtres dont l'œuvre est la gloire de la Moravie et dont la découverte fut la bonne aubaine de mon été. Mais en voici une série dont les débuts auraient assez facilement chez nous les honneurs d'un premier Salon. Et si je répète que ce sont ceux non de jeunes bourgeois ou de rentiers, nés dans des milieux où l'habitude de l'art est invétérée depuis des siècles, mais de campagnards ou sinon de petits commis de magasin, d'humbles boutiquiers, on voudra bien m'accorder que l'étrangeté du phénomène vaut qu'on le signale. Et c'est le cas de constater en passant que les écoles moraves sont parmi les meilleures et les plus passionnément fréquentées de la monarchie et que le maître d'école slave, sans avoir la célébrité du maître d'école allemand, le vaut bien.

De tous ces jeunes gens, M. Aug. Mervart m'a paru avec M. Juro Mandel, le mieux doué, mais il est comme' de juste sous l'influence de M. Jaronek, étant aussi de Valasske-Mezirici ¹. Or nulle influence n'est plus souhaitable aux débuts d'un jeune paysagiste morave. Cet autodidacte n'imposera jamais sa façon de faire et ne dira jamais que : « Cherchez vous-mêmes. » Et puis M. Jaronek non seulement a élu des motifs que personne avant lui n'avait su voir, mais il les a représentés, et ceux-ci et d'autres, d'une façon sobre, énergique et pour ainsi dire populaire, ou sinon toute proche de l'âme et des habitudes nationales. Ses disciples feront sans doute comme lui. Ne sachant au reste rien de ce qui se fait ailleurs, ils rencontreront du neuf sans se douter que cela le soit. A Straznice même, il y a trois frères Ulehla, qui seront aussi quelque jour le noyau d'une cellule artistique morave de plus. De Milos (*Miloch*), l'un, j'ai noté un impressionnant orage passant sur la plaine et un crépuscule poignant vu à travers de gros arbres fatidiques. Or une âme tragique est rare dans un pays aussi épanoui au grand soleil du bon Dieu. M. Milos Nesveda usera les loisirs de son service militaire à se venger de sa captivité, bien innocemment du reste, par d'amusantes caricatures. M^{lle} Maria Vyvodova notera avec délicatesse des lueurs roses traversant un sous-bois. De M. Foltyn j'ai aimé les trois meules grises et de M. Jean Mylněk un pauvre cheval au fusain, vu grandement avec une sympathie à la Gorki. Une simple carte postale de M. Léopold Svabensky, où trois chaumières sont mises

¹ Ici encore les choses ont changé depuis trois ans. A Valasske-Mezirici règne maintenant M. Schlattner, brouillé avec MM. Jaronek. Ceux-ci ont transporté leurs pénates et leurs ateliers à Roznov. C'est un foyer d'art de plus en Moravie.

en place, aussi avec un sens véritable du grand, montre une fois de plus que cette qualité n'est nullement soumise à une question de dimensions. Quand les proportions sont heureuses, la grandeur naît indépendamment des centimètres. Il me plaît encore que M. Bublik se soit aperçu de ce que peuvent avoir de dramatique, sur le couchant, même des cheminées de fabrique. Je ne peux pourtant pas les nommer tous, et cependant il faudrait encore mentionner les bois de M^{lle} G. Dostolova et les aquarelles de M. Chlumski.

Mais ce n'est pas tel ou tel éloge individuel, et peut-être prématuré, l'important ici. C'est l'amour de la nature dont tout cet effort témoigne; c'est la volonté de toute une jeunesse d'occuper ses loisirs d'une façon intelligente; c'est la passion pour l'art dont, chez ces jeunes gens, une telle entreprise fournit l'évidence. Ils étaient là me montrant leurs œuvres, disant les noms sans que je susse quelle tête coiffer de ces noms, à la fois présents et anonymes, recevant en pleine poitrine et publiquement nos observations, eux sachant qui était atteint, moi pas. Ils se regardaient entre eux, souriant à l'éloge ou à la critique, comme si mes paroles concordaient avec ce qu'ils avaient pu se dire entre eux, ce que leur conscience leur avait déjà dicté, et je les sentais tous heureux d'être ainsi pris au sérieux par le voyageur inconnu qui, en toute bonne foi, croyait n'avoir rien à leur cacher de son sentiment. Eh bien! qu'ils apprennent à leur tour la reconnaissance que je leur ai, non seulement de m'avoir appelé comme un ami, mais avant tout du généreux et reconfortant spectacle qu'ils m'ont donné. Ce n'est pas rien qu'à Straznice et en général en Moravie, c'est partout qu'adolescents et jeunes hommes pourraient et devraient se piquer ainsi d'émulation pour l'art. Surtout

maintenant que les expositions les plus caractéristiques des dernières tendances de l'art d'aujourd'hui, la *Kunstschau* de Vienne et l'exposition du jubilé de la ville de Munich, nous ont démontré que, en un siècle où tout ce qui est précision ressortit au domaine de la photographie, et où seuls désormais comptent le sentiment et la faculté de construire l'expression de son rêve ou sa vision du monde extérieur, il n'y a plus, entre l'ingénuité de l'enfance et la maîtrise de la maturité, cet abîme qu'y mettaient autrefois les pratiques de patience, aujourd'hui délibérément abandonnées à l'objectif.

Ce n'est pas d'hier que les grincheux prétendent qu'il n'y aura bientôt plus d'enfants. Qu'on se rassure : on a toujours parlé ainsi et il en est toujours resté, et aussi de grands enfants et de vieux enfants. Et il faut toujours mieux aimer un art qui va la main dans la main des vrais enfants et de la jeunesse que celui qui se fait gloire de nombreuses béquilles et d'appareils orthopédiques compliqués. Et si l'on ne peut jamais assez travailler quand on est jeune, il n'en est pas moins vrai qu'il faille encore s'entendre sur la façon de travailler. Or ils travaillent aujourd'hui si bien, mes amis moraves, et j'ai une telle foi en la génération d'artistes montant de ce pays que je ne leur souhaite point d'académie. Le mieux est si souvent l'ennemi du bien ! Que s'ils y tiennent pourtant, à leur académie, et que la politique nationale l'exige à tout prix, que du moins on en puisse dire comme de celle de Cracovie que « c'est la moins académique qui jamais exista. » Qu'elle ne ressemble à aucune autre, qu'elle soit une maison libre où les jeunes talents trouvent sans grands frais le modèle, les livres, les reproductions des chefs-d'œuvre, l'émulation entre camarades

et les bons conseils des aînés, devenus professeurs sans plus de solennité qu'à Hrozna-Lhota, Rohatec, Valasske-Mezirici et Straznice; que les paperasseries administratives n'entravent rien; qu'un subit autoritarisme despotique ne s'interpose pas entre maîtres et élèves; que l'amitié des uns pour les autres et l'admiration de ceux-ci pour ceux-là demeurent spontanées et restent les seuls liens entre eux. Que le nom de la discipline y soit amour. Et qu'on s'y garde de tout ce qui est prix, règlements, concours et complications : l'esprit anarchique slave s'accommode de toutes ces choses-là tellement plus mal que celui, beaucoup plus hiérarchisé et discipliné, des autres nations ! Ou, si prix il doit y avoir, que ce soient les élèves et non les professeurs qui les décernent. Nul ne sait mieux que l'écolier lui-même quel est le plus digne d'entre ses condisciples. Et il ne jalouse pas celui qu'il a lui-même distingué.

WILLIAM RITTER.



SOUVENIRS DE PRISON

(IMITÉ DE L'ARMÉNIEN.)

Lui aussi m'a, par hasard, ouvert son cœur, ce brigand fameux dans toute la Turquie. La prison, en effet, semble faite pour les confidences, car c'est un passe-temps que de raconter les crimes qu'on a commis, mais qu'on nie avec soin devant les tribunaux. Et pourquoi ne parlerait-on pas ? Le jugement a été prononcé et de nouvelles révélations ne rendent pas la liberté.

Tel n'était pourtant pas le cas d'Afchar Ali et c'était à contre-cœur qu'il avait enfin consenti à me raconter sa vie. Son apparence n'avait rien d'extraordinaire : c'était un petit homme dans la soixantaine, aux yeux vifs, à la barbiche pointue ; mais il était célèbre et tous les prisonniers ne l'appelaient qu'Afchar Ammi (oncle Afchar : titre de respect amical donné en Orient aux vieillards). Pendant vingt ans son nom a terrifié toute une génération ; chaque voyageur, avant de se mettre en route, devait s'assurer par mille moyens si Afchar Ali était dans les environs. Depuis dix ans il se reposait sur ses lauriers ; on disait qu'il s'était repenti, et maintenant il était détenu dans les prisons de Marasch (Asie-Mi-

neure) comme un simple mortel. Il parlait rarement de son passé ; il disait seulement qu'il n'avait pas été arrêté pour les crimes qu'il avait commis, mais pour le meurtre d'un Tcherkesse dont il était innocent. Nous en étions tous convaincus. Malgré nos prières, il n'avait jamais voulu nous raconter les combats de sa jeunesse. Il restait d'ordinaire dans sa cellule à penser ; mais, chaque fois que les musulmans commettaient une injustice envers les Arméniens, il accourait et mettait fin à la querelle ; aussi était-il notre favori à tous.

C'était le 6 janvier, le jour de Noël¹. Ce jour-là les Turcs viennent ordinairement présenter leurs bons vœux aux chrétiens ; ceux-ci, environ une trentaine, étaient tous des prisonniers politiques. Ils avaient préparé pour leurs hôtes une tasse de café noir et deux cigarettes : un vrai régal en prison.

Voici Afchar Ali qui arrive, en toussant, à la tête des hommes de sa cellule. Des félicitations s'échangent de part et d'autre ; on s'assied à la turque et on goûte au café. Bédé de Fournous, le barde, est aussi là et il chante en s'accompagnant du *tamboura* ; il évoque l'écho des vallées et celui des montagnes. Les poitrines se soulèvent, comme si le vent des glaciers avait passé pour les rafraîchir. Sa chanson est tantôt forte et vaillante, tantôt douce et mélancolique. Un rêveur, appuyé au mur, verse des larmes silencieuses au souvenir fugitif de sa vie libre.

Tous sont assis dans la cellule, serrés les uns contre les autres. Un prisonnier essaie en vain de plaisanter ; des images du passé paraissent et disparaissent, telles que des ombres chinoises. Ce chant qui nous rappelle

¹ Les Grégoriens célèbrent Noël le jour des Rois.

notre vallée, notre ruisseau, est un cauchemar douloureux ; car une vie libre, si misérable qu'elle soit, est un paradis, comparée à celle que mènent des captifs.

Bédé était ému plus que d'ordinaire : dehors sa maison, sa famille, ses enfants qui l'attendaient, — Noël était noir pour eux, — et lui ici entre quatre murs. Le chant augmentait son amertume.

Tous les prisonniers étaient sortis de leurs cellules pour entendre chanter Bédé ; pauvres affamés, oubliés par le monde, ils se serraient près de la porte pour saisir un mot de consolation. La fumée des cigarettes et du café alourdisait l'atmosphère ; les visages des hommes devenaient indistincts ; sur la joue d'un Arménien une larme séchée avait tracé un sillon noirâtre.

Bédé chantait la ballade de Rupen, le héros de Zeitoun :

« Rupen et Leïla étaient les enfants de Zeitoun, la cité héroïque bâtie sur un rocher comme un nid d'aigle. Leïla, au nom doux comme une caresse d'amour, était la plus belle des vierges et Rupen était le plus brave des jeunes gens de son âge. Les vieux bardes chantaient ses hauts faits et comparaient sa valeur à celle du léopard. Un matin qu'il partait sur son alezan, son tamboura à l'épaule, ses revolvers à la ceinture, il aperçut une jeune fille qui, baissée à terre, remplissait sa cruche à la fontaine du village. En entendant le trot d'un cheval, elle leva la tête et ses yeux bleus se fixèrent sur ceux du jeune homme. Ce regard le transperça jusqu'au cœur. « — Ah ! Leïla, s'écria-t-il, belle parmi » les belles, je ne puis te comparer qu'à la lune d'argent dont la » splendeur trouble les fils des hommes ; je sacrifie mon âme à » ta beauté. » Et, enfonçant l'éperon dans le flanc de son coursier, il disparut dans un tourbillon de poussière. Leïla resta longtemps immobile et rêveuse, car l'amour qui fait bouillonner le sang dans nos veines s'était emparé de son cœur.

» Chaque jour, à l'aube, Rupen rencontrait sa bien-aimée ; avant

de la quitter, il mettait un long baiser sur ses lèvres pures; et le soir, lorsqu'il rentrait, elle l'attendait de nouveau à l'ombre d'un platane.

« Un soir Leïla l'attendit en vain; l'une après l'autre les étoiles s'étaient éteintes, le cri lugubre de la chouette avait cessé, le soleil s'était levé sur la montagne d'Alhistan: mais Rupen n'était pas venu. Un démon l'avait-il enlevé ou bien un louche Schitân (esprit du mal) l'avait-il noyé dans le Gihân (rivière de Zeitoun)? Ah! maudit soit le démon, maudit le Schitân! Pourtant, Leïla, ne pleure pas, le disparu reviendra bien un jour; Leïla, ne pleure pas! »

Nous voyions avec surprise Afchar Ali pleurer en silence. Il essayait de se maîtriser, mais en vain; son cœur invincible était brisé. Tendant ses deux mains vers Bédé, il s'écria :

— Cela suffit, mon ami; ne me tourmente pas, je suis assez puni. Pendant toute ma vie je n'ai pleuré qu'une fois — il y a vingt ans — et aujourd'hui je pleure de nouveau. Ah! ce souvenir est trop cruel; par pitié, épargne-moi.

Les prisonniers, impatients, s'empilaient dans la cellule, cherchant à saisir les paroles d'Afchar Ali; il parlait, en effet, d'une voix sourde et entrecoupée de sanglots :

« Nous étions onze braves qui avaient quitté leur foyer pour vivre dans les montagnes. Il me serait difficile de vous dire si les années étaient dures, ou bien si nous étions fous. Tout nous appartenait; notre volonté devait s'accomplir. Nous montions les meilleurs chevaux, nous portions sur l'épaule les meilleurs fusils; personne n'aurait osé nous résister. Nous pillions les caravanes, enlevions les voyageurs; aujourd'hui près d'Albistan, demain à Gurun, le troisième jour sous Hadjin. Mon nom était

dans la bouche de tous et mon désir de gloire augmentait. Le gouvernement était impuissant contre moi ; Allah avait donné la force à nos bras et de jour en jour nous devenions plus audacieux. Nous ne demandions pas aux voyageurs s'ils professaient l'islam ; tous ceux que nous rencontrions étaient nos victimes, pourvu qu'ils eussent de l'argent, des chevaux et des armes ; ils livraient tout sans se défendre, puis filaient. Nous ne les tuions pas, car l'idée de verser du sang en vain nous répugnait.

» Un jour, bien armés, gais et dispos, nous descendions d'Albistan à Pertis. Après avoir passé le village d'Ali-chan, nous quittâmes la grande route pour nous reposer dans un bocage. Tout à coup nous vîmes un homme, le fusil à l'épaule, qui gravissait la berge du Gihân.

» — Je vais prendre son fusil, nous dit Jousif, l'un de mes camarades ; et, piquant des deux, il se dirigea vers le voyageur inconnu.

» C'était si ordinaire que nous n'y avions pas même fait attention. Un des nôtres s'avancait contre un seul homme. Il réclamait au nom d'Afchar Ali et prenait ce qu'il voulait.

» — Mon ami, n'avance pas, ou je tire, cria le voyageur dans le patois de Zeitoun et il s'arc-bouta derrière un grand rocher, au bord du ruisseau.

» Ces paroles nous parurent insupportables et deux camarades éperonnèrent leurs chevaux pour s'unir à Jousif. Le Zeitounois ne perdit pas un instant : un nuage de fumée derrière le rocher, une explosion et Jousif tombait de son cheval. Trois autres s'élancèrent pour se venger de l'audacieux. Le sang nous montait à la tête ; qui que ce fût, il fallait l'exterminer. J'avais deviné ce qui suivrait ; mais c'était trop tard ; qu'aurait-on dit d'Afchar Ali ? Nous devons venger notre honneur....

» — Au nom du Christ, n'approchez pas ! nous cria le Zeitounois. Je ne me rendrai qu'à ma dernière balle.

» Nous fîmes feu tous ensemble ; Rupen — car c'était lui — était bien retranché, tandis que nous étions dans un champ à découvert. Trois autres de mes hommes tombèrent ; quatre chevaux, privés de leurs maîtres, erraient sous le sifflement des balles. Deux braves, perdant la tête à la vue de leurs amis morts, s'élancèrent à bride abattue dans la direction du rocher, deux balles du Zeitounois les étendirent sur le sol. Nous n'étions plus que cinq et c'était folie de continuer un pareil combat ; il fallait changer de tactique et user de ruse. Nous sautâmes à terre et nous mîmes à couvert derrière nos chevaux ; le danger ainsi était bien moindre. Nous approchions lentement du rocher, tout en combattant en demi-cercle. Un autre camarade et trois chevaux tombèrent. Nous essayions par tous les moyens de faire sortir l'ennemi de son retranchement, mais il ne bougeait pas et ses balles pleuvaient sur nous. Enfin, comme j'étais à l'extrémité du demi-cercle, je pus m'avancer assez pour le viser. Il comprit que j'étais le plus à craindre et essaya de me tuer. Mon cheval tomba et moi avec lui ; il était mortellement atteint, je m'en tirais avec quelques égratignures. Je m'abritai derrière son cadavre, et, couchant mon fusil sur son flanc, je le dirigeai contre Rupen, tout en restant complètement immobile. Le Zeitounois me regarda pendant assez longtemps, puis il parut convaincu que « l'esprit avait quitté mon corps. » Il m'oublia et fixa toute son attention sur mes amis. Tandis qu'il les visait, je fis feu, sûr cette fois de n'avoir pas tiré en vain. Lorsque la fumée se fut dissipée, je le vis chanceler et tomber.

» Les Turcs s'impatientaient, attendant toujours la

mort du Zeitounois ; aussi poussèrent-ils un soupir de soulagement ; même l'un d'eux s'écria :

» — *Ehliné saghlack, Afchar Ammi* (A la santé de tes mains ¹, oncle Afchar) !

» Mais Rupen se releva sur un genou, continua Afchar Ali, et me coucha en joue. Mon cheval mort était mon rempart et les deux balles pénétrèrent dans son ventre. Le sifflement des balles avait cessé ; je regardais et je le vis chercher dans ses poches en chancelant. Le coup était mortel ; pourtant, gagnant de nouvelles forces, il grimpa sur le rocher, leva son fusil vers le ciel, puis le jeta au loin.

» — Prenez, cria-t-il, je n'en ai plus besoin, car je n'ai plus de balles. Approchez ! je ne suis plus à craindre. Voyez ce que vous avez fait : sept braves sont déjà tombés et moi, je vais mourir. Mais il y a une autre victime que vous ne connaissez pas : ma jolie Leïla à Zeitoun. Que lui répondrez-vous, ô infidèles, quand elle vous réclamera son fiancé ?

» Nous l'avions entouré ; Raschid prit son poignard pour l'achever ; je le lui défendis.

» — Je vais quand même mourir, nous dit Rupen, en nous montrant une blessure au côté gauche et le sang qui coulait. Je suis né une fois et je dois mourir une fois ; mais je ne voulais pas périr de la main d'Afchar Ali, qui a le renom d'un brave.... Ah ! Afchar Ali, murmura-t-il, les yeux déjà voilés par la mort, qu'as-tu fait ? J'ai toujours été encouragé par tes exploits ; j'ai chanté tes combats et tes victoires ; je t'ai envié lorsque, jeune garçon, j'apprenais à tirer. J'ai souvent rêvé de devenir le roi des montagnes et de concourir avec toi.... Il paraît que je devais finir ainsi.... Mais j'ai une demande à te faire,

¹ Expression très usitée en Turquie.

Afchar Ali ; c'est une prière adressée à un brave par un amoureux mourant. Donne-moi ta parole d'honneur que tu l'exécuteras.

» Je la lui donnai.

» — Promets-moi de garder ma mort secrète. Il ne faut pas que ma Leïla sache que j'ai péri ; car alors elle mourrait, elle aussi.

» Il prit dans sa poche un flacon d'huile parfumée, un mouchoir de soie et des dragées :

» — Je te confie ces objets comme à un frère ; tu les donneras à ma Leïla, à Zeitoun ; leur maison est près de l'église. Tu lui diras que c'est Rupen qui les lui envoie et qu'il fait partie de la bande d'Afchar Ali. Promets-moi !

» Je le lui promis. Il s'était tranquilisé ; il savait que je tenais mes promesses. Il respira encore une fois et mit sa main sur sa blessure :

» — Attends un moment, ô blessure rouge, ma vie est à toi ; il m'est impossible de la reprendre.

» Il dit et prit le tamboura suspendu à son côté ; il le mit sur sa poitrine et commença à chanter. Il vantait les charmes de Leïla et l'encourageait : « Leïla, ô Leïla, ne
» pleure pas ; ton fiancé t'attend ; les années de sépara-
» tion passeront comme un jour ; demain, oui, demain,
» tu le rejoindras. »

» A l'ouïe de cette mélodie si douce et si triste, le repentir me pénétra. Les montagnes, la vallée tournaient devant mes yeux. A la chanson se mêlait le mugissement du Gihân : il semblait protester contre ce meurtre dont Dieu et nous avions seuls été témoins. Mes yeux s'obscurcissent ; j'oubliai la mort de mes camarades, j'oubliai ma propre vie devant les souffrances de cet héroïque trouvère. J'étouffais ; enfin je pus verser des larmes brûlantes, ce qui ne m'était jamais arrivé. Je compris que ma vie

était un fardeau pour l'humanité ; je me repentis de toute mon âme et, tandis que Rupen chantait si douloureusement, je jurai de changer de vie. Le moribond avait cessé de chanter ; tout à coup il se redressa, frappa sa blessure en murmurant quelques mots que je ne pus saisir ; puis il tomba du rocher et alla rouler dans le gouffre du torrent. »

Afchar Ali essuya ses larmes ; on voyait qu'il était en proie à une vive émotion ; la chanson de Bédé lui avait fait éprouver du repentir et il regrettait amèrement les folies de sa jeunesse.

Un silence complet régnait dans la cellule. Chacun était ému et ne trouvait rien à dire.

— J'ai tenu ma promesse, ajouta Afchar Ali. Leïla a toujours cru Rupen vivant et elle est morte avec cette pensée. Maintenant qu'elle n'est plus, je suis libre de raconter son histoire.

Il se tut. Un musulman s'écria : « Afchar Ali est dans sa seconde enfance », et tous se dispersèrent.

CH. SCHNAPP.



CHRONIQUE PARISIENNE

Le Salon de la locomotion aérienne. — Taxi-autos en grève. — La mort du prospectus. — *Monsieur des Lourdines*, histoire d'un gentilhomme campagnard. — Bibliographie.

Le troisième Salon de la locomotion aérienne, qui a eu lieu pendant la dernière quinzaine de l'année écoulée, a prouvé par l'affluence de ses visiteurs que l'aviation n'a rien perdu encore du prestige qu'elle a exercé sur les foules dès la première heure. La raison de cette faveur persistante est que l'aviation n'en est qu'au lendemain de ses débuts, qu'elle se transforme et progresse de jour en jour et qu'elle porte en elle un immense avenir. Dans les premiers temps de cette découverte, la curiosité de tous était principalement de voir « voler. » Ceux qui n'avaient pas encore assisté à ce spectacle souhaitaient vivement de connaître par le témoignage de leurs yeux ce qu'ils ne connaissaient que par oui-dire. Maintenant que tous ont suivi du regard l'essor d'un ou de plusieurs grands oiseaux, la vue d'un aéroplane en plein vol a perdu l'attrait de la nouveauté. La curiosité éveillée par l'aviation serait donc aujourd'hui tout à fait tombée si cette découverte n'avait pas plus de portée que ces jouets d'enfants qui n'ont qu'un succès d'un jour. Mais la voici entrée dans la pratique. Déjà les grandes manœuvres de l'est avaient apporté plus qu'une démonstration théorique de la valeur des aéroplanes comme moyen stratégique. La guerre italo-turque nous a fourni l'occasion d'apprécier, plus tôt que nous n'aurions cru, le rôle effectif de la « quatrième arme » en présence non plus d'un ennemi supposé, mais d'un ennemi réel. L'étonnement du sauvage devant un prodige de l'invention humaine a donc fait place chez nous à la curiosité attentive qu'on éprouve pour une découverte féconde en ce qui concerne

les intérêts les plus vitaux. On peut donc dire que le souvenir des grandes manœuvres de l'est et la guerre tripolitaine ont doublé l'intérêt du Salon de l'aviation. On ne pouvait regarder avec indifférence, même au repos, ces machines aériennes qui, le cas échéant, nous assureraient la victoire, ou du moins contrarieraient beaucoup les projets de l'ennemi. Il faut bien dire que l'atmosphère chargée d'orage où nous vivons depuis plusieurs mois nous disposait à voir dans ces appareils autre chose que des engins pacifiques. D'ailleurs, si nous avions laissé cette pensée derrière la porte, les appareils eux-mêmes se seraient chargés de nous le rappeler. Par leur aspect, par les détails de leur construction, la plupart des avions actuels ont une destination militaire. Une bonne moitié des modèles exposés cette année au Grand-Palais attestaient, chez les constructeurs, le souci de sacrifier l'élégance purement sportive de la forme et des matières utilisées à une formule plus sévère. Tel l'aérotorpille Paulhan-Tatin, véritable poisson volant dont le corps bombé rappelle les engins de destruction de nos escadres. Tel aussi le nouveau monoplane Morane-Saulnier, long fuseau de tôle pourvu d'une grosse tête ronde avec des hublots figurant des yeux. Ces modèles, bien entendu, ont été essayés, sans quoi ils n'offriraient qu'un intérêt très relatif. L'exposition en comptait même plusieurs qui ont déjà une histoire, comme celui qui a été classé premier au concours militaire de Reims et le biplane que Bregi a piloté de Casablanca à Fez et qui a tant impressionné les populations marocaines. C'étaient là les « clous » du Salon, et une foule ne cessait de stationner devant ces avions au moteur noirci, aux ailes brûlées par l'air et le soleil.

Mais il y avait un autre « clou », et avec lequel l'aviation pacifique reprenait ses droits. Je veux parler de la *limousine aérienne*, véritable caisse de carrosserie adaptée à un appareil Blériot et pouvant contenir plusieurs voyageurs ! Ce véhicule, paraît-il, a déjà reçu le baptême de l'air. Il est d'ailleurs tout à fait engageant, à n'en regarder que l'intérieur, pourvu de coussins pneumatiques et fermé de vitres en mica. Mais je serais curieux de savoir si, en l'état actuel de la science du plus lourd

que l'air, beaucoup de gens — j'entends des gens comme vous et moi — accepteraient volontiers de s'y risquer.

— En attendant que ce genre de locomotion passe dans l'usage, voilà environ deux mois que Paris est privé de celui auquel il s'était habitué depuis 1898. Nous n'avons plus de taxi-autos. Le maintien des droits sur le benzol a mis aux prises les chauffeurs et les compagnies, et les chauffeurs ont décrété au commencement de décembre une grève qui dure encore. Hâtons-nous de dire que la population parisienne ne souffre nullement de cette situation, bien au contraire. Depuis deux mois, il n'y a qu'un cri : la grève est la bienvenue ; en nous débarrassant de tous ces dangereux véhicules, en nous permettant de traverser les rues sans nous exposer à être écrasés, en supprimant l'assourdissante cacophonie des trompes d'avertissement, elle nous a rendu le plus grand service. Ce cri est universel, et le public et la presse font chorus.

Pour que la suppression soudaine et prolongée d'un service public, d'ailleurs fort utile en soi, soit accueillie par la clientèle avec de telles marques de soulagement, il faut de toute nécessité que ce service ait beaucoup à se reprocher. C'est précisément ce qui a lieu dans le cas qui nous occupe. Le nombre des taxi-autos s'est accru, depuis quelques années, dans des proportions invraisemblables. On en comptait 3000 en 1908 ; mais ils avaient mis dix ans, depuis l'origine, à atteindre ce chiffre, et il n'a fallu ensuite à ce chiffre de 3000 que trois années pour s'élever à plus de 7000. Cela est hors de proportion avec les besoins de la circulation et l'on peut hardiment conclure qu'une bonne moitié, sinon plus, des taxi-autos est parfaitement inutile et ne sert qu'à créer de l'encombrement et à causer des accidents. C'est ce que n'ont pas compris MM. les chauffeurs. Ils se sont naïvement entêtés dans la grève, espérant par là forcer la main aux compagnies en indisposant contre elles l'opinion publique. Mais l'opinion publique ne s'est nullement émue, pour les raisons que j'ai indiquées, et l'on se demande assez anxieusement, en songeant à tous ceux qui vivent de cette industrie, comment tout cela va finir. Chaque jour, des petits loueurs sont

déclarés en faillite. Une chose est d'ailleurs dès à présent certaine, c'est que le nombre des taxi-autos ne saurait, sans préparer de nouvelles crises pour l'avenir, être maintenu au chiffre qu'il atteint actuellement. Quand cela ne serait pas, la sécurité des Parisiens, la facilité de circuler tant à pied qu'en voiture exigeraient que le nombre de ces véhicules fût ramené à une proportion normale. Vous ne sauriez imaginer quelle importance prennent dans la vie parisienne les questions de cet ordre, que jugerait sans doute très secondaires l'habitant des villes de moyenne grandeur.

— En voici une autre sur laquelle nous ne pouvons nous dispenser de revenir, car elle vient de faire un grand pas. C'est la fameuse question des prospectus. Il y a longtemps que nos conseillers municipaux songent à débarrasser les trottoirs des nombreux papiers qui leur donnent l'air si mal tenu, aux endroits où de pauvres diables distribuent les réclames imprimées des commerçants ou les suppléments illustrés des journaux. Jusqu'à présent on n'avait pas osé supprimer ces distributions, par crainte d'ôter leur gagne-pain à ceux qui en étaient chargés. Mais on n'en cherchait pas moins à les supprimer d'une manière moins avouée, en soumettant à une taxe les papiers en question. La Chambre des députés, appelée à se prononcer sur cette taxe à la fin de décembre, l'a purement et simplement rejetée. Elle a signé ainsi l'arrêt de mort du prospectus. En effet, le vote de la Chambre a indigné le Conseil municipal par l'indifférence qu'il dénotait chez les députés pour la propreté de la ville, qui reçoit les visiteurs du monde entier. Sur son invitation énergique, le préfet de police a rendu une ordonnance proscrivant le jet de papiers sur la voie publique à partir du 16 janvier 1912. On pourra recevoir les prospectus de la main des distributeurs, mais il sera défendu de les laisser tomber à terre ; on en sera quitte pour les refuser ou les mettre dans sa poche. L'interdiction s'étend d'ailleurs à toute espèce de papiers autres que les prospectus et même aux débris animaux ou végétaux et en particulier aux pelures d'orange. C'est la disparition de tout ce qui déshonore le sol de la capitale. Le fait est que, depuis le

jour où l'ordonnance est entrée en vigueur, — et ce jour n'a précédé que fort peu le moment où j'écris, — Paris m'a semblé beaucoup plus propre. Plus de papiers sur les trottoirs, aucun distributeur à l'horizon : il paraît que l'ordonnance préfectorale en a supprimé les quatre cinquièmes. Il est probable que les maisons de commerce qui utilisaient ce genre de réclame ont pris le parti d'y renoncer.

— Mais laissons les derniers prospectus subir le sort des feuilles mortes et passons à des papiers d'une existence moins éphémère. L'Académie Goncourt a décerné son prix annuel à un roman intitulé *Monsieur des Lourdines* et dont l'auteur est M. Alphonse de Châteaubriant. Cet ouvrage n'est pas seulement tout à fait dans la « note Goncourt », il est un des meilleurs qui aient été présentés jusqu'à présent aux suffrages des Dix. Toutes les conditions se trouvaient donc réunies pour que le prix lui fût adjugé. Aussi l'Académie n'a-t-elle pu faire autrement que de porter son choix sur lui, bien qu'il lui eût été désigné à l'avance par toutes les voix de la presse, ce qu'elle a montré en d'autres occasions ne pas aimer beaucoup.

On a raconté qu'après le déjeuner traditionnel, qui réunit les Dix pour le vote, un des garçons du restaurant répétait avec obstination : « Châteaubriant... Châteaubriant... mais je connais ce nom-là ! » Pourtant, malgré la similitude du nom, le lauréat du prix Goncourt n'aurait aucun lien de parenté avec l'auteur de *René* ; il s'en défend lui-même avec énergie. Les deux noms ne se confondent d'ailleurs que pour l'oreille. Il n'en est pas moins vrai que M. de Châteaubriant est un Breton authentique, natif de Rennes, et qu'il se rattache très probablement, ne lui en déplaise, à cette lignée des *Brien*, devenus *barons de Châteaubriant*, auxquels l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* fait remonter ses origines.

Le mot « roman », appliqué à *Monsieur des Lourdines*, pourrait tromper bien des lecteurs et préparer à quelques-uns une grosse déillusion. L'ouvrage porte d'ailleurs en sous-titre : « Histoire d'un gentilhomme campagnard. » Si l'auteur avait mis « roman » à la place, nous aurions pu nous attendre à une

histoire d'amour ; or il n'est pas question de cela dans *Monsieur des Lourdines*, et l'amour n'y joue qu'un rôle tout à fait épisodique, ne se montre, pour ainsi dire, qu'à la dérobée. Tout l'intérêt se concentre autour d'un personnage qui n'a certes plus l'âge des jeunes premiers ; c'est un de ces hobereaux à demi paysans comme il s'en rencontre encore en Bretagne, et qui mène dans son nid d'aigle une existence très retirée. Tandis que M^{me} des Lourdines, toujours souffrante, reste au château, son mari se livre à son sport favori qui consiste à faire de longues promenades à pied dans la campagne, « sa fourchetine sous le bras. » Ai-je dit que, dans ce livre, il n'y avait pas d'amour ? Alors je me suis trompé. Il en est plein, il en déborde. Mais ce n'est pas celui que vous croyez ; c'est l'amour de la nature, et un amour où, comme dans toutes les grandes passions, le sujet s'identifie avec l'objet. M. des Lourdines, propriétaire rural, n'est au fond qu'un poète. S'il s'échappe ainsi des journées entières, c'est pour être seul en face de la nature, vivre en communion avec l'arbre, la forêt, le nuage, épier la voix du vent, rêver devant la courbe lointaine des collines. Le voici dans la grande forêt de Vouvantes : « Il n'était plus Timothée des Lourdines, il n'avait plus d'âge ; dans sa chair circulait la sève des châtaigniers et des hêtres ; et son esprit, détaché de sa propre pensée, libre, immense, épousait toutes les formes, tous les murmures de la forêt. » Ne croirait-on pas lire du Maurice de Guérin ?

Mais il y a dans cette vie tout un drame, et un drame de l'amour paternel. M. et M^{me} des Lourdines ont un fils, Anthime, qui est maintenant un grand jeune homme et vit à Paris dans l'oisiveté et les plaisirs. Jadis sa venue au monde les combla d'une telle joie qu'on le traita comme un dieu ; on ne sut jamais rien lui refuser et il fut abominablement gâté. Une scène violente qui éclata plus tard entre lui et son père à propos de ses dettes fit contracter à sa mère la maladie dont elle souffre encore. Il ne donne plus depuis longtemps signe de vie, il ignore complètement ses parents, qui n'ont pas cessé de l'aimer et ne

vivent que de son souvenir. Une lettre adressée au père par un usurier lui apprend que son fils doit une somme énorme. Il faut à tout prix empêcher Anthime d'aller en prison. C'est la ruine ; et nous assistons à la tragédie qui déchire cette pauvre âme, à la vente des terres, à la mort de la châtelaine que la terrible nouvelle a foudroyée, au retour du fils, partagé entre la nostalgie des plaisirs brusquement et à jamais quittés et la conscience culsante de ses fautes. Toutes ces scènes sont traitées de main de maître. M. de Châteaubriant possède le rare secret de nous faire voir, comme si elles étaient réelles, les choses qui sortent de son imagination, et elles s'impriment aussi nettement dans notre mémoire que si nous y avions assisté. Il sait que cela ne s'obtient qu'à la condition de condenser chaque scène dans ses traits essentiels, dans ceux qui doivent nous procurer le maximum d'émotion. Très sobres, ses descriptions sont néanmoins aussi complètes que l'exige la chose à décrire. Voici, par exemple, notre gentilhomme, affolé par sa ruine, arrivant en ville pour y prendre conseil d'un ami. C'est jour de foire et le cabriolet n'avance qu'avec peine. Un Zola profiterait de la circonstance pour lâcher son personnage et nous promener tout autour de la place, sans nous faire grâce d'un détail. Ce n'est pas que M. de Châteaubriant méprise les détails, bien au contraire, mais il choisit et ramasse en trois petits paragraphes ceux qui lui paraissent le plus propres à nous donner l'impression d'une foule. Jugez :

« Il était huit heures environ quand ils arrivèrent à Poitiers. La foire battait son plein, et M. des Lourdines ne vit pas sans impatience son cabriolet prendre le pas à cause de l'encombrement. Puis la marée toujours plus grouillante s'épaissit encore.

« La voie n'était plus assez large pour les charrettes dételées, les déballages de poteries, les cochons se débattant entre les jambes des fermiers, et pour les parapluies sous le bras de toutes les paysannes.

« On allait toujours plus lentement ; la jument entrain du

front dans les nuques, dans les épaules, fendant en deux les discussions. »

Inutile de transcrire les trois ou quatre lignes qui restent, car le dernier trait est venu fixer la synthèse du tableau en nous ramenant au cercle étroit où lutte le petit attelage. On ne peut oublier non plus certains épisodes, comme le retour du maître au château, la nuit, l'arrivée de l'enfant prodigue, la promenade du père et du fils au mont de la Croix verte, le touchant départ de Célestin et d'Estelle, serviteurs du château, et vingt autres où se manifestent la sensibilité et les dons d'évocation de l'auteur. Et les portraits ne le cèdent en rien aux épisodes. Là aussi quelques traits suffisent pour dessiner un personnage ; je verrai toujours le notaire Paillaud, le conseiller Lamarzellièrre, le docteur, le confesseur, le meunier Suire, le cocher Frédéric, et il y a encore de la vérité et de la précision jusque dans l'effacement voulu de la figure frivole et fadasse d'Anthime. Quant au héros lui-même, c'est plus qu'un portrait, c'est une véritable création, et dont la puissance fait penser à Balzac.

Monsieur des Lourdines fera la joie des amateurs de paysages. Ils y trouveront de belles échappées sur la nature et une succession de petits croquis. Ces descriptions ne sont pas faites au hasard, comme dans de si nombreux romans ; on y sent l'observateur, l'homme de la campagne qui voit tout et qui voit en peintre. L'auteur excelle à faire parler les paysans, qu'il connaît comme personne, et il décrit aussi en connaisseur les bêtes, chevaux, chiens, etc., qui vivent dans l'entourage d'un château.

Mais, me direz-vous... et le dénouement ? C'est vrai, je l'avais oublié. Je crois inutile de vous gâter d'avance le plaisir d'une lecture que vous ferez peut-être. Une dame qui l'avait faite m'a dit : « J'attendais toujours la fin de ce roman ; je l'ai terminé sans l'avoir vue. » Elle semblait en faire un reproche à l'auteur. Sachons gré, au contraire, à M. de Châteaubriant de n'avoir pas fini son œuvre d'une manière vulgaire et facile, par une mort violente ou par un mariage. Le récit s'arrête au moment où la tempête est passée et parce que la vie, au Petit-Fougeray, a repris son cours paisible.

— J'ai reçu, mais trop tard pour me permettre de l'annoncer en même temps que les autres livres d'étrennes, la traduction française, publiée chez Hachette, du livre de MM. J.-O. Bland et E. Blackhouse : *Tsen-Hi, impératrice douairière de Chine*. C'est un fort beau volume abondamment illustré, d'une très ample et curieuse documentation et dont le sujet, il n'est pas besoin de le dire, est tout à fait d'actualité.

CHRONIQUE ALLEMANDE

A propos de Kleist. — Hugo de Hoffmannsthal. — Une biographie de Théodore Storm. — Écrivains hambourgeois. — Les morts. — La Société Schopenhauer. — Publications nouvelles.

L'Allemagne entière a célébré avec un grand enthousiasme le centenaire de la mort d'Henri de Kleist, à la fin de l'année dernière. Il vaut la peine de s'y arrêter, car plusieurs publications nouvelles ont vu le jour à cette occasion, sans parler des innombrables représentations théâtrales qui ont eu lieu. Et la mémoire de l'écrivain s'en est trouvée comme rafraîchie. Sans doute Kleist a de tout temps été tenu en singulière estime par l'élite intellectuelle de notre pays, qui reconnaît en lui le premier en date des écrivains artistes de la littérature allemande. Mais sa gloire a été lente à percer dans le grand public. C'est aujourd'hui seulement qu'on s'avise que ses pièces de théâtre sont tout ensemble les plus réelles et les plus tragiques du théâtre allemand, et qu'elles sont au premier rang de notre scène nationale pour la vigueur des caractères, l'imprévu des situations et la netteté impeccable du contour littéraire.

Tout cela on l'a dit et redit dans les nombreux articles et études qui ont paru à propos de cet anniversaire. Mais ce qui vaut mieux encore, car c'est la meilleure manière d'honorer un poète, on a redité les œuvres de Kleist.

Entre toutes ces publications, nous signalerons celle qui fait

partie de la *Goldene Klassiker Bibliothek* ¹. Cette édition, à vrai dire, n'est pas nouvelle, mais, pour la circonstance, elle a été revue et améliorée. Adolphe Wilbrand y avait donné une étude biographique et littéraire qu'on a conservée en la remettant au point et en la rectifiant. On y trouve d'abord les poésies; puis les œuvres dramatiques, *La famille Schrockenstein*, *Robert Guiscard*, *Amphitryon*, la *Cruche cassée*, *Penthesilée*, *Kätchen d'Heilbronn*, la *Bataille d'Arminius*, *Prince Frédéric de Hombourg*; puis les nouvelles qui, comme on sait, sont remarquables par la simplicité et la précision narrative; enfin les essais et la correspondance. Et tout cela nous est donné en deux volumes un peu compacts, mais d'une netteté typographique irréprochable et à un bas prix qui met l'œuvre à la portée de toutes les bourses.

Ce grand enfant que fut Kleist, un peu fou, agissant par soubresauts, fantasque et violent, et qui voulut échapper à la platitude de l'existence par les créations fougueuses de son imagination, reste une énigme littéraire qu'on ne peut point se flatter de déchiffrer complètement. Et d'abord pour quelle raison se donna-t-il la mort? Est-ce à cause de la misère à laquelle il fut réduit les dernières années de sa vie? Est-ce peut-être parce qu'il souffrit de ne point voir son mérite reconnu de ses contemporains? Quand on étudie sa vie telle que ses plus récents biographes viennent de nous la donner, on constate que ces causes peuvent avoir contribué à sa détermination, mais on constate aussi que de tout temps Kleist, qui avait un mépris profond pour la mort, fut hanté par l'idée du suicide. Il est bien certain qu'il s'ouvrit souvent de la chose à son amie, Henriette Vogel, atteinte d'un mal incurable. On sait que cette jeune femme, dans une heure de désespoir, lui fit promettre de lui rendre le plus grand service d'amitié qui se pût, sans demander d'explication. Kleist promit et Henriette Vogel lui dit : « Le service que j'attends de vous est de me tuer. »

¹ *Heinrich von Kleists Werke*, in sechs Teilen, mit Einleitungen und Anmerkungen versehen von Hermann Gilow, Willy Manthey, Wilhelm Waetzold, Berlin und Leipzig, Bong & Co.

Kleist tint parole : le 21 novembre 1812 ils mettaient un terme à leurs jours en se jetant dans le Wannsee.

Les récentes études publiées sur H. de Kleist, — celle d'Arthur Eltesser dans la *Tempel-Ausgabe*, et celle de Wilhelm Herzog, qui a préparé aussi l'édition de l'Insel-Verlag, — nous montrent que le poète fut plus malheureux encore qu'on se l'imaginait. Les dernières années de sa vie furent lamentables. Rien ne lui réussissait. Son insuccès littéraire était complet. Pour échapper aux étreintes de la misère, il essaya de gagner son pain ailleurs que dans la littérature. Brutalement éconduit par ses sœurs, qui le traitaient de vagabond et d'opprobre de la famille, il vint à Berlin pour y solliciter un emploi militaire ou civil. C'est là qu'il connut Henriette Vogel, femme d'un fonctionnaire berlinois, avec laquelle se déroula ce roman d'amour qui dépasse en imprévu dramatique les inventions les plus étonnantes de son théâtre. Excellente musicienne, elle grisait de musique Kleist qui était un mélomane enragé. Un jour qu'elle avait chanté d'une manière exquise un air italien, il s'écria : « Cela est beau à se faire sauter la cervelle ! » Elle le prit au mot et quand tous deux furent las de la vie, elle parce qu'elle souffrait trop, lui parce que sa vie était à vau l'eau, ils se donnèrent la mort.

On était alors en pleine fièvre romantique et ce double suicide fut éminemment dans le goût du temps. Kleist avait pourtant quelque chose que ses contemporains ne saisissaient point entièrement. Cérébral concentrant toutes les énergies de son être dans l'unique vie de sa pensée, il vécut cette vie abstraite et artificielle avec une véritable frénésie. Et cela sans doute l'a rapproché de nous, car, en fin de compte, il est plus près de notre génération que de la sienne.

On l'a bien vu aux représentations théâtrales qui ont eu lieu sur différentes scènes allemandes. Du vivant du poète, ses pièces avaient été jouées avec un médiocre succès et sauf le *Prince de Hambourg* elles ne sont pas restées au répertoire. Eh bien, à Berlin, deux directeurs de théâtre n'ont pas craint de monter *Penthesillie*, le plus étrange de ses drames. Dans aucun autre,

Kleist n'a montré avec plus de fougue sa nature agitée et tourmentée. On a dit de cette œuvre que c'était un jour de sa vie de lutte et de désespoir et comme l'explosion suprême de sa douleur. Les contemporains avaient trouvé brutale cette tragédie pleine de sensualité et de passion débordante. Nous l'avons mieux comprise et le critique Elæsser n'a pas craint de rapprocher le nom de Kleist du grand nom de Shakespeare.

— Hugo de Hofmannsthal est un prestigieux ouvrier d'art. Aucun écrivain actuellement en Allemagne ne l'égale pour le fini de la forme. Son style est un composé plus précieux que le métal de Corinthe. On le voit surtout dans le volume de vers et de petits drames que l'Insel-Verlag vient de mettre en vente ¹. Et ce qui rehausse encore le charme de ce livre, c'est qu'il est merveilleusement imprimé en larges caractères sur beau papier à grandes marges. Voilà un livre qui fait honneur à la librairie allemande et d'autant plus qu'il est fabuleusement bon marché.

Hugo de Hofmannsthal est de ces artistes qui ne livrent à la publicité que ce qu'ils trouvent parfait. De ses poésies lyriques il ne nous donne que vingt pièces, le dessus du panier. Puis viennent de plus longs poèmes, tel cet admirable fragment, la *Mort du Titien*. Puis une série de prologues et de discours funèbres (à remarquer les vers consacrés à la mort de Kainz et de Böcklin). Puis des préludes de comédies et de drames (pour un théâtre de marionnettes, pour l'*Antigone* de Sophocle, pour la *Lysistrata* d'Aristophane). Enfin de petits drames, *L'éventail blanc*, *L'empereur et la sorcière*, *La femme à la fenêtre* et d'autres encore. Tout cela est d'un art consommé, qu'on peut trouver parfois un peu trop livresque, un peu trop raffiné, mais qui satisfera certes les délicats. On a dit de l'art d'Hofmannsthal qu'il était moins un produit du soleil et du grand air que de la serre chaude ; mais quels fruits exquis il nous donne !

— Les nombreux admirateurs de Théodore Storm n'apprendront pas sans plaisir que sa fille prépare une grande biographie dont la première partie, qui raconte la jeunesse, vient de pa-

¹ *Die Gedichte und kleinen Dramen von Hugo von Hofmannsthal*. Leipzig, 1912.

raître¹. On se souvient que le poète laissa inachevée une autobiographie qui fut publiée par la *Deutsche Rundschau* en 1888. C'est cette œuvre que reprend, pour la compléter, M^{lle} Gertrude Storm. Outre les souvenirs qu'elle a elle-même conservés de son père, elle a à sa disposition ses nombreux papiers et la riche correspondance qu'il entretenait avec ses amis. Théodore Storm est un de ces esprits bienfaisants avec lesquels il est profitable de nouer commerce. Sur la valeur de l'écrivain nous étions suffisamment renseignés par l'étude de son ami Schütze, *Theodor Storm, sein Leben und seine Dichtung*. Maintenant nous avons sur l'homme un livre qui nous montre les riches trésors de son cœur et de son expérience. M^{lle} Storm ne cache point qu'elle a écrit ces pages avec un amour filial. « C'est leur excuse, dit-elle. Je les publie avec l'espoir qu'elles rencontreront un chaud accueil dans le public et auprès de tous les amis des créations poétiques de mon père. »

Nous pouvons l'assurer qu'elle ne se trompe point et nous attendons la suite de l'ouvrage pour en parler avec détail.

— Théodore Storm appartenait à cette phalange d'auteurs du Nord dont la capitale intellectuelle et artistique est la ville de Hambourg. On n'a point assez remarqué que, à part Berlin, il n'est aucune ville allemande où les écrivains soient aussi nombreux qu'à Hambourg. Kürschner, dans son *Almanach littéraire*, en a compté environ deux cents. Je veux bien que, dans le nombre, il y en ait plusieurs qui n'ont que de lointains rapports avec l'art, mais il n'en reste pas moins que les poètes, les romanciers, les dramaturges de valeur y forment une colonie fort importante.

Un critique qui s'est avisé de la chose, le D^r Benno Diederich, leur a consacré tout un livre, *Hamburger Porten*². On y trouve des noms chers au public, Detlev de Liliencron, Gustave Falke, Otto Ernst, Gustave Frenssen et Richard Dehmel ; mais d'autres noms moins illustres nous sont révélés, tels Gehrard

¹ *Theodor Storm. Ein Bild seines Lebens*, von Gertrud Storm: *Jugendzeit*. Berlin, Verlag von Karl Curtius, 1912.

² Verlag Hanzel in Leipzig.

Seeliger, Jacob Löwenberg, Wilhelm Dittmer, Wilhelm Pœck, Karl Bulcke et Adalbert Meinhardt. On sait que ce dernier nom est le pseudonyme d'une femme, Marie Hirsch. Elle a dans le volume d'autres compagnes : Sophie Jansen, Charlotte Niese, Johanna Wolff. Tous ces écrivains ne sont pas natifs de Hambourg ; les plus célèbres même ne sont hambourgeois que d'occasion, comme Liliencron qui était Holsteinois, ainsi que Frenssen ; Falke, lui, est de Lübeck et Dehmel de la Marche ; mais vivant à Hambourg et aimant cette grande ville de négoce où la vie est facile et qui offre de nombreuses ressources, ils ont fini par s'en croire citoyens. Quelques-uns d'entre eux ont même écrit, comme Frenssen, des romans hambourgeois. A ce propos je ferai un reproche à M. Diedrich. Pourquoi dans sa galerie n'a-t-il pas donné une place à M^{me} Ilse Frapan Acunian dont les *Histoires hambourgeoises* sont si savoureuses ?

Le livre de M. Diedrich n'est qu'un chapitre du livre qu'on pourrait écrire sur l'histoire littéraire de Hambourg. Ce livre serait fort intéressant, car la ville hanséatique, à plusieurs époques, a joué un rôle considérable dans la vie intellectuelle allemande. Epargnée par la guerre de Trente ans, elle servit alors de refuge à plusieurs hommes de lettres qui purent y travailler tranquillement.

Au dix-huitième siècle, on sait quel éclat lui donna Lessing avec sa *Dramaturgie* et l'on sait aussi que jusqu'à la mort de Klopstock elle fut un intense foyer de culture germanique. Il vaudrait la peine de démêler tout cela et de montrer la part qui revient dans cette œuvre à la ville elle-même, ce port cosmopolite largement ouvert aux idées du dehors, puis aux habitants, ces riches bourgeois toujours prêts à favoriser les arts. Tout cela, M. Diedrich, qui nous donne un si captivant volume, nous le racontera peut-être dans un ouvrage plus étendu.

— La mort, ces derniers mois, a largement fauché dans les rangs des artistes et des écrivains allemands. A Munich sont morts le même jour le poète Wilhelm Jensen et Hugo de Tschudi, le directeur des galeries de la capitale bavaroise, que Berlin n'avait pas su retenir. Peu après c'est Félix Dahn, le ro-

mancier bien connu, qui nous a quittés dans sa soixante-dix-huitième année. Professeur de droit à Breslau, il devait surtout sa notoriété à ses œuvres littéraires, poésies lyriques, ballades et romans historiques. Ces romans, qui eurent une assez grande vogue il y a trente ou quarante ans, sont bien oubliés maintenant. Le plus connu, *Der Kampf um Rom*, raconte l'invasion des Ostrogoths en Italie : vulgarisation adroite et brillante, elle n'a pas ces qualités de style qui rendent les œuvres durables ; Félix Dahn, qui était un narrateur habile, ne possédait point les dons de l'artiste. On ne peut pas prétendre qu'il laissera un grand vide dans les lettres allemandes.

— Une Société schopenhauérienne — si je puis risquer le mot — vient de se constituer chez nous. Elle s'occupe de réunir tous les documents qu'on peut trouver sur le philosophe et s'efforce de propager ses idées et ses leçons. Elle publiera un annuaire dont le premier volume est annoncé pour le début de 1913. L'appel lancé pour recruter des membres à la société est signé de noms très illustres, parmi lesquels on voit ceux de professeurs hindous et japonais et d'artistes comme Wilhelm Trübner et Hans Thoma. Voilà qui aurait rempli d'orgueil l'âme hautaine du philosophe, qui souffrit cruellement d'être méconnu de son temps.

— Parmi les livres nouveaux signalons un honnête et bon roman d'Adolphe Wilbrandt, *Die Tochter* (Stuttgart, Cotta). La plume féconde de l'écrivain ne fut arrêtée que par la mort et il est possible que d'autres œuvres posthumes voient le jour. Dans le récit que nous annonçons, il y a de la finesse d'observation avec cet optimisme réconfortant qui est la marque même du talent de Wilbrandt. A-t-il tort du reste de vouloir que le bien triomphe dans la vie ?

La belle édition des œuvres complètes de Goethe publiée par la librairie Bong de Leipzig et Berlin dans sa collection *Goldene Klassiker Bibliothek* vient de s'enrichir de quatre nouveaux volumes : le premier, le sixième, le huitième et le douzième. Ils renferment les poésies complètes, les drames sous leur forme primitive, les drames imités d'auteurs étrangers (Sophocle, Eu-

ripide, Corneille, Racine, Byron, Manzoni), des adaptations de Shakespeare ou d'autres auteurs pour la scène, les *Années de voyage de Wilhelm Meister*, les contes et nouvelles, *Reineke Fuchs*, *Hermann et Dorothea*, *Benvenuto Cellini* et les études esthétiques.

Nous avons déjà indiqué ce qui fait la valeur de cette édition : un texte établi d'après les sources les plus autorisées, de l'ordre dans la classification des œuvres, des introductions et des notes littéraires dues aux meilleurs critiques. Et tout cela nous est donné à un prix modique qui fait de cette publication une œuvre éminemment populaire et nationale. Nous y reviendrons plus en détail quand l'œuvre de Goethe sera achevée : ce sera à la fin de l'année.

— A la même librairie M. Hans Kræmer ajoute de nouvelles livraisons à la belle publication *Der Mensch und die Erde* (135 à 138) ; cette fois est traité un sujet tout actuel et passionnant, celui de l'aviation.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

Les Israélites américains en Russie. — Echec de la réciprocité au Canada. — Ouverture de la campagne présidentielle de 1912. — M. Taft et ses voyages. — Le rapport de la Croix-Rouge sur le tremblement de terre de San-Francisco. — Nécrologe : Thomas-W. Higginson ; le peintre F.-A. Abbey. — Les livres.

Au point de vue de la politique extérieure, la fin de l'année, aux Etats-Unis, a été marquée par un événement dont l'importance ne saurait échapper à personne : la dénonciation du traité de commerce et de navigation de 1832 avec la Russie. Ceci est une phase nouvelle et assurément grave de la question, si irritante, des « passeports israélites. »

Depuis longtemps, on se le rappelle sans doute, les juifs américains de naissance ou naturalisés dans ce pays sont l'objet,

lorsqu'ils voyagent en Russie, de traitements arbitraires, et généralement très vexatoires, de la part des autorités impériales. Le plus souvent ils se voient refuser admission sur le territoire; d'autres fois on les laisse entrer, mais pour les expulser ensuite avec plus ou moins de formes. Or, si les règles du droit international permettent à un Etat, par mesure de police, de prononcer des exclusions individuelles contre certains sujets étrangers, il est impossible d'admettre que toute une catégorie de citoyens américains, en bloc, ne puissent voir honorer, en Russie, les passeports délivrés par leur gouvernement. Les fonctionnaires russes ont essayé d'expliquer leur attitude par la nécessité de prévenir le retour dans l'empire d'éléments révolutionnaires. Le ministre des affaires étrangères, M. Sazonoff, a fait savoir, par l'entremise de la *Novoïe Vremia*, que la procédure d'expulsion ne visait ni les commerçants, ni les financiers. Malheureusement, les faits démentent chaque jour ces déclarations. Ce sont les voyageurs israélites inoffensifs à qui l'on barre la frontière, alors que les anarchistes et nihilistes, qui, bien entendu, ne sont pas assez sots pour crier leur nom par-dessus les toits, pénètrent sur le territoire par des moyens détournés. M. Oscar Hammerstein, l'impresario qui fait tant parler de lui en ce moment à Londres, n'a pu entrer en Russie; M. Oscar Straus, ambassadeur des Etats-Unis en Turquie, a été averti qu'il ne serait admis qu'à la faveur d'une exception; ces messieurs, pourtant, ne sont pas anarchistes!

En réalité, le sentiment antisémitique chez les Russes a son siège en partie dans le fanatisme religieux, en partie et surtout dans la crainte qu'une race intellectuellement supérieure, aux idées progressives, et d'une infatigable activité, ne réussisse, soit à prendre le pas sur la population indigène, laquelle se trouve dans une condition d'infériorité notoire, soit au contraire à faire sortir cette population de l'ornière où le gouvernement a intérêt à la maintenir.

Quoi qu'il en soit, pressé par l'opinion publique, le cabinet de Washington a fait savoir à celui de Saint-Petersbourg que, puisque le traité de 1832 entre les Etats-Unis et la Russie sem-

blait entraîner, de la part de cette dernière, une interprétation que l'Amérique ne saurait admettre, le Congrès allait l'abroger. Mais on peut se demander si cette solution améliorera l'état de choses actuel. C'est douteux. Faute de traité, on retombera dans le droit commun international, extrêmement vague et susceptible, lui aussi, d'interprétations arbitraires. D'un autre côté, il y aura des représailles en Russie. Au moment où nous écrivons ces lignes, la Douma parle déjà d'augmenter les droits d'entrée sur les marchandises américaines, et d'expulser tous les juifs américains sans condition ; et, ensuite des efforts faits par le comte Stenbock, les zemstvos de tout l'empire ont été saisis d'une proposition de boycottage pour les produits des Etats-Unis. A Washington, on entretient l'espoir de la conclusion d'un traité sur des bases nouvelles. La tension existant aujourd'hui entre les deux pays ne paraît guère donner de fondement à un tel optimisme.

— A propos de législation, il est fort à déplorer que le Canada n'ait pas cru devoir ratifier le projet de traité de réciprocité commerciale qui avait été voté par le Congrès de Washington après les laborieuses discussions que l'on sait. Les protectionnistes jubilent ; ils font grand bruit de cet échec de la doctrine libérale, alors que l'insuccès de sir Wilfrid Laurier au Canada est dû, en réalité, bien plus à l'impopularité de cet homme d'Etat et de ses ministres qu'à toute autre cause.

— En fait d'augures, ceux qui avaient prédit la présentation de Roosevelt comme candidat aux élections présidentielles de 1912 se tiennent bien tranquilles aujourd'hui. Le « colonel », en effet, ne se montre pas dans l'arène. D'aucuns disent qu'il a pour cela des raisons majeures. Jamais il ne s'était tu aussi longtemps : on ne peut que lui savoir gré de cet effacement tardif. Il se trouve de méchantes langues pour avancer que l'ex-président balance entre les *insurgents* (progressistes), vers lesquels le porte son tempérament, et la « vieille garde » républicaine à laquelle le rattachent d'anciennes amitiés et son éducation première en politique. Peut-être qu'il se recueille seulement, et qu'au moment décisif, si le parti, divisé, faiblit devant

les démocrates, il se réveillera terrible, tel que le lion des grandes chasses africaines, et fera entendre un de ces rugissements d'autan qui commencent à nous manquer. Sauver Taft submergé, sortir des solitudes d'Oyster Bay comme un *deus ex machina*, ce ne serait pas si maladroit en vue d'une candidature Roosevelt en 1916.

— En attendant, le président actuel voyage, voyage. C'est le plus ambulant chef d'Etat que nous ayons jamais eu. Déjà, en qualité de gouverneur des Philippines, ministre de la guerre, etc., il avait parcouru 158 394 milles. Lors de sa candidature, en 1908, il visita presque tous les Etats de l'Union, 42 270 autres milles. Durant sa présidence, de mars 1909 au 4 septembre dernier, il fit 61 774 milles. Son présent voyage de candidat augmente le total de 13 000. Cela fait donc, en tout, jusqu'ici, 275 438 milles, soit 413 157 kilomètres. La presse conservatrice représente la dernière tournée de M. Taft comme une suite de triomphes. Très crânement, il a fait des incursions sur les terres de son adversaire *insurgent*, le sénateur La Follette. Mais nous étions personnellement à même, dans l'Ouest, de juger de l'effet produit : la réception n'a pas été toujours chaleureuse. Enfin, il est trop tôt pour pouvoir émettre des pronostics quelconques.

— A voir San-Francisco aujourd'hui, on ne se douterait guère que cinq ans seulement se sont écoulés depuis le tremblement de terre. Mais il faut reconnaître aussi que la générosité avec laquelle l'Amérique et l'étranger ont contribué à soulager les sinistrés, *des la première heure*, a été un facteur important dans le relèvement de la ville. Le récent rapport de l'*American National Red Cross* jette un jour intéressant sur l'œuvre de secours. Il nous apprend, par exemple, que 1850 wagons d'aliments et 150 de literie ou habillements furent distribués aux victimes, et que les secours en argent montèrent à plus de 47 millions de francs. L'origine des fonds est très diverse. Alors que le gouvernement central, à Washington, donna à lui seul 13 millions, le Canada envoya 750 000 francs et la Chine 208 000. Le Japon fit parvenir la somme respectable de 1 270 000 francs. Quant aux contributions individuelles, ou d'institutions, la plus haute

fut de 520 000 francs ; la plus faible, de *sept sous*. Ce dernier don émane d'un pauvre cultivateur de Fork Vale, en Tennessee, pour qui ces 35 centimes représentaient, paraît-il, un sacrifice réel.

La proportion par tête d'habitant des contributions des différents Etats donne lieu à des remarques assez curieuses. Que l'Etat de New-York ait donné 31 sous par tête et la Virginie, qui n'est pas riche, seulement deux sous et demi, on le conçoit. Mais alors comment se fait-il que l'opulent Kansas n'ait pu fournir qu'un demi-sou par personne ? La Floride, qui n'a que la moitié de la population de cet Etat, envoya presque quatre fois plus. La seule ville de Jacksonville, en Floride, donna 20 000 francs de plus que tout le Kansas. En ce qui concerne les villes, Boston, et non New-York, tient la tête avec une moyenne de 5 francs par habitant.

Il y aurait, dans le rapport, une mine à exploiter pour le psychologue !

— Avec Thomas Wentworth Higginson disparaît un des derniers survivants de ce qu'on a appelé « l'ère héroïque » de la Nouvelle-Angleterre, cette époque qui fournit aux Etats-Unis une si brillante pléiade de philanthropes, philosophes et penseurs. Sans atteindre à la renommée, ni à l'influence d'Emerson, Longfellow, Lowell ou Holmes, Higginson fut leur ami, leur confident ; tout en restant modestement à l'arrière plan, il les inspira souvent dans leur lutte pour les idées libérales et les doctrines humanitaires. Une des caractéristiques des hommes éminents de cette génération est leur extrême versatilité. C'est là une des formes sous lesquelles se manifestaient leur dévorante activité, leur impatience de se rendre utiles. Higginson fut tour à tour prédicateur, auteur, conférencier, soldat ; on le trouve parmi les pionniers de l'abolitionnisme et les premiers avocats du suffrage des femmes. Il est en effet remarquable que ce dernier mouvement, en Amérique, ait son berceau en Nouvelle-Angleterre, dans la terre du puritanisme par excellence. Mais, après tout, l'on s'est bien souvent mépris sur le véritable es-

prit de la Nouvelle-Angleterre. On l'accuse d'étroitesse religieuse, alors qu'elle a de tout temps été une des pépinières du protestantisme libéral ; on représente ses protagonistes comme les adeptes d'une école rigide, implacable, quelque peu fataliste ; et, au fond, la majorité de ces hommes professaient l'optimisme le plus pur. Ils étaient obstinés, prétend-on ; c'est vrai, en ce sens qu'ils étaient inébranlables dans leur résolution de tout voir en rose, de ne prendre dans le passé que ce qu'il offre de bon, d'espérer quand même et toujours. Higginson fut probablement le plus convaincu de ces optimistes. Ainsi qu'on l'a justement fait remarquer, le titre même de son volume de souvenirs, *Cheerfull Yesterdays* (Les hier gais) dépeint le caractère de ce penseur aimable.

C'est d'hommes de cette trempe que nous manquons le plus, hélas, dans ces jours de vie à outrance, où trop peu de voix font entendre des paroles réconfortantes, où trop de gens, après une existence de lutte dont rien ne relève l'action éternante, finissent leur carrière dans le dégoût du monde et de leurs semblables et dans un doute angoissant.

— Faute d'espace, nous n'avons pas pu relater jusqu'ici le décès de F.-A. Abbey, le peintre bien connu. Cet artiste vivait à Londres, non par infidélité à sa patrie, mais parce qu'il s'était consacré depuis 1883 à l'illustration des œuvres de Shakespeare et d'autres poètes anglais et qu'il avait voulu se trouver constamment à proximité des paysages nécessaires à son genre de travail. Loin d'avoir rompu avec l'Amérique, Abbey resta toujours fier d'être pennsylvanien : sa dernière composition fut pour la décoration du Capitole de son Etat à Harrisburg. Il fut sans contredit le plus grand peintre mural des Etats-Unis. Ses admirateurs le placent même immédiatement après Puvis de Chavannes.

Aux Etats-Unis, Abbey est surtout célèbre parmi le gros public comme décorateur de la Bibliothèque publique de Boston, où sa *Quest of the Holy Grail*, sa plus laborieuse composition peut-être, figure à une place d'honneur. En Angleterre il fut

comblé de distinctions. C'est à lui qu'échut la tâche plus flatteuse qu'agréable de peindre le couronnement d'Edouard VII. Les ennuis que lui valurent les séances de pose de la part de certains courtisans peu patients l'empêchèrent d'accepter une offre semblable, il y a un an, pour le couronnement du roi George. La Royal Academy l'admit dans son sein. A ce propos il est assez piquant de remarquer que, tandis que les étrangers peuvent devenir seulement membres honoraires de cette institution, les Américains, que l'Académie, tant soit peu routinière, s'obstine à considérer comme sujets anglais, sont reçus en qualité de *titulaires*. C'est assurément logique ! En véritable artiste, Abbey faisait de l'argent une question secondaire. Pour le *Couronnement d'Edouard VII*, il ne reçut que 78 000 francs, ce qui ne fit guère que rembourser les énormes frais supportés par l'artiste en cette occasion. Lors de l'exécution de son dernier ouvrage, pour le Capitole de Harrisburg, trouvant impossible de traduire sa conception de l'œuvre dans l'espace assigné par son contrat, il demanda l'autorisation d'ajouter, à ses propres frais, 600 pieds carrés de peinture, et cela représentait certainement un cadeau de 150 000 francs à son Etat natal.

— Puisque la *Bibliothèque Universelle* vient de donner une traduction d'un des meilleurs ouvrages de C.-N. et A.-M. Williamson, *Lady Betty across the Water*, c'est doublement une actualité de mentionner deux autres livres de ces féconds écrivains. Déjà, dans *Le chauffeur et le chaperon*¹, ils avaient élargi leur cadre habituel. Outre l'inévitable automobile, le canot à moteur y jouait son rôle. Dans *Golden silence* (Le silence d'or, périphrase poétique qui désigne le Sahara), l'auto est encore reléguée plus loin : elle n'est plus qu'un accessoire permettant de sauver rapidement l'héroïne emprisonnée par un mari, excessivement mahométan, dans une oasis. Le livre, plein de mouvement, a l'avantage de donner des aperçus intéressants sur ces unions bizarres entre Américaines et Orientaux, dont la majorité ont de déplorables résultats.

¹ Voir livraison de septembre 1910.

Les mêmes auteurs, dans *Lord Loveland discovers America*¹, traitent encore le sujet des mariages internationaux. On peut établir un parallèle entre cet ouvrage et le *Mariage à la mode* de Mrs Humphry Ward. Dans l'un et l'autre cas, le héros est un noble décaqué qui veut redorer son blason en Amérique. Mais alors que Mrs Ward semble avoir de la sympathie pour son coureur de dots et considérer comme naturel qu'il obtienne des dollars en échange de son titre, les Williamson s'arrangent pour que leur personnage soit handicapé et n'atteigne son but qu'après avoir fait peau neuve.

Chez Putnam's Sons, M. Hugh C. Weir a fait paraître une étude sur Panama : *The Conquest of the Isthmus*, facile à lire même dans ses statistiques. On peut aussi parcourir avec fruit, sur ce sujet, le dernier livre de M. Forbes Lindsay, *Panama and the Canal to day*². Le principal mérite de cet ouvrage très complet et très à hauteur consiste dans la description des ressources agricoles de cette région et spécialement du district de Chiriqui, dont les terres, pleines d'avenir, seront fort recherchées aussitôt que le gouvernement local aura terminé le chemin de fer reliant cette province à la ville de Panama.

Pour terminer, citons un ouvrage posthume de Miss Myra Kelly³. Cette femme de lettres — on se le rappelle peut-être — avait acquis une renommée de bon aloi en Amérique et aussi en Angleterre par ses esquisses de la population du ghetto de New-York, et surtout des enfants, qu'aux écoles publiques elle avait eu le loisir d'étudier de première main. *Her Little Young Ladyship*, sans doute le dernier livre écrit par Miss Kelly, ne vaut pas les histoires courtes qui ont fait si rapidement sa réputation. Toutefois il a le mérite de présenter une peinture vraie et pathétique de la condition du paysan irlandais. Ce livre, en somme, montre une fois de plus combien il est difficile pour un écrivain de changer son genre et principalement de passer du conte court au roman de longue haleine ; presque toujours,

¹ New-York, Doubleday, Page & Co. — ² Boston, Page & Co.

³ Sur cet auteur, voir livraisons de novembre 1907, juillet 1910.

dans ce dernier cas, on sent l'effort et même la fatigue de l'auteur.

P.-S. Au moment où nous terminons cette chronique, nous apprenons que M. Roosevelt se met sur les rangs comme candidat à la présidence.

CHRONIQUE SUISSE

Le Trianon de porcelaine. — De l'un à l'autre Amour.

Ce mois est pauvre en événements propres à fournir matière à notre chronique. J'ai cherché vainement ; en dehors de deux ou trois publications, qui datent de la fin de l'an passé, je n'ai pas su à quoi attacher la suite un peu cahotante de mes réflexions.

Je n'avais pas osé, la dernière fois, pénétrer sans quelque toilette dans le *Trianon de porcelaine* de M. F. Roger-Cornaz. Celui-ci m'eût invité dans le grand palais de Versailles que je n'eusse pas fait tant de façons. Car nous avons tous, au collège, appris à traiter les rois de France avec une démocratie familiarité, et il n'en est pas un auquel nous n'ayons dit son fait, un beau jour. Du reste, le monde de la cour était très mélangé. Les grands associent volontiers le vulgaire à leurs pompes, et la timidité bourgeoise, d'autre part, s'accommode assez bien de la magnificence ordonnée des royales cérémonies ; elle s'y donne des airs d'importance, de gravité digne et convaincue qui dissimulent l'angoisse de son inexpérience.

Mais ce Trianon de porcelaine, ce devait être le rendez-vous de la suprême élégance. On devait y être en petit comité choisi. C'est justement lorsqu'on se laisse aller au délicieux abandon des fins divertissements qu'il importe de trier son monde, afin qu'en la liberté des propos et des gestes le ton de l'exquise distinction demeure.... Et je me sentais si peu marquis !

Avant d'entrer je m'étais promis, par revanche d'amour-propre, de faire payer un peu cher mon embarras. Je comptais me venger, dehors, en descendant l'escalier. Et voilà que ce plaisir m'échappe. Je préparais des traits que je croyais spirituels. Je me proposais de compter combien de fois revenaient, sous la plume de M. F. Roger-Cornaz, les mots de « rose » et de « jet d'eau », et j'aurais dit que tant d'eau et tant de roses, cela finissait par faire de vrais bassins d'eau de rose....

Mais, encore une fois, je ne dirai rien de tout cela, car il y a mieux à faire qu'à essayer de se moquer lourdement : pourvu que ce mieux ce ne soit pas de louer plus lourdement encore. Car je suis certain que rien ne doit être moins agréable à la délicatesse de M. Cornaz que certains éloges sans mesure :

Il aimait les jardins, était prêtre de Flore,
Il l'était de Pomone encore....

Il aura peine à éviter le pavé de l'ours.

C'est toujours ainsi chez nous. Nous manquons de cet équilibre de jugement que donne l'habitude des comparaisons et la perspective des grands espaces. En art et en littérature, la courte limite de notre horizon nous fait attribuer une importance exagérée aux œuvres de chez nous. Et la susceptibilité de notre fierté est extrême. Nous supportons très mal les critiques d'outre-Jura. Si l'on nous blâme, nous affectons de répéter que nous nous soucions peu de l'opinion des autres, que nous sommes contents de nous tels que nous sommes, — mais nous crevons quand même du désir que la France nous regarde. Et nous ne nous sentons plus de joie quand l'Académie daigne honorer d'un prix discret un de nos chers romans romands.

Avec M. F. Roger-Cornaz nous sommes sans inquiétude. Nous montrons à la France comment on sait écrire le français chez nous. Il est inutile et un peu ridicule d'en faire tapage. On conviendra en France que M. Cornaz écrit bien, qu'il n'a absolument pas l'air suisse (et rien ne flatte autant) ; mais on ajoutera que si c'est merveille chez nous d'écrire ainsi, en France c'est moins rare (car je me garde de dire que ce soit commun : il y a

tant de Belges parmi les poètes français!...). L'œuvre de M. Cornaz est certainement très distinguée, elle le serait en France aussi ; elle n'est miracle que chez nous : c'est justement ce dont il ne faut pas trop se vanter.

Tout cela, ce n'est pas pour M. F. Roger-Cornaz que je le dis. C'est pour nous. Car l'auteur du *Trianon de porcelaine* présente son œuvre en des termes qui sont d'une sage mesure et d'une parfaite justesse de ton. Il sait que toute exagération compromet l'élégance, et son suprême souci c'est l'élégance.

L'élégance est faite de bon sens très affiné. Elle est extrêmement avisée. Elle a le sentiment très sûr du point jusqu'où, sans heurter le goût et la mode, on peut porter la hardiesse personnelle et la fantaisie. Elle est essentiellement classique. Elle évite tout ce qui attire le regard sur le détail au détriment de l'ensemble. C'est pourquoi elle consiste surtout en un choix plus délicat, en un arrangement plus subtil, en une combinaison plus harmonieuse des éléments les plus communs à l'usage des honnêtes gens. Sa nouveauté est faite d'une certaine façon de répéter, plutôt que d'une façon nouvelle de dire. Et rien n'est plus inimitable parce que ce qui a l'air tout simple à l'œil est infiniment subtil à l'esprit. Cette simplicité, c'est le dernier mot de l'habileté. Faut-il que M. F. Roger-Cornaz soit habile, soit roué ! Il a l'incroyable hardiesse de mettre le mot *roses* à la fin du vers (et non une fois seulement), et de le faire rimer, là, tout froidement, avec *moroses* ou *écloses*. J'appelle cela un tour de force ; c'est le fin du fin, c'est de la suprême virtuosité ; cela touche presque à de la perversité. Quelle assurance de soi il faut pour narguer ainsi, en ses formes mêmes, la banalité !

Je pourrais cependant montrer, ça et là, que le jeu est dangereux, et que toute la grâce de M. F. Roger-Cornaz n'arrive pas à le sauver de quelque monotonie, ni sa dextérité de quelque platitude, ni son goût de quelque mièvrerie. Dans l'ensemble pourtant l'œuvre est d'une très pure et très experte élégance.

Mais on n'a que trop parlé de la forme déjà ; c'est là surtout ce qui a « épaté » le public. Si je n'avais trouvé que cela dans le

Trianon de porcelaine, je n'en serais pas ressorti, vu l'humeur dont j'y étais entré, avec cette espèce de dépit d'avoir été séduit malgré moi. J'avais une prévention d'esprit, je me suis laissé prendre par une émotion.

Ici encore, mesurons les termes. Cette émotion n'a rien de poignant. Elle est très dominée, plus réfléchie que directement éprouvée, forme d'art plutôt que mouvement de cœur. Sauf quelques rares vers (« Cherche un poignard qui frappe et un poison qui tue ») ou quelque rare pièce (*La revanche*) dont le gonflement tragique touche moins qu'il ne fait sourire (parce qu'on surprend le raffiné M. Cornaz en délit de naïveté), tout est d'une mélancolie discrète et très soucieuse de jolies attitudes.

Mais cette mélancolie qui se pare de grâces décentes, se voile d'harmonieuse fiction, s'exprime en la fraîcheur toujours nouvelle des très vieilles images, transposée dans le délicieux paysage des antiques formes poétiques évoquées, pour être d'un accent moins direct, en est-elle moins humaine ? Quand on le peut, quand on a le don d'y mettre la vie jeune, il vaut mieux se servir de très vieilles images, car les vieilles sont plus « collectives », si je puis dire, plus riches d'humanité pour avoir servi, d'âge en âge, à exprimer tant d'émotions pareilles. Elles associent mieux les âmes, elles élargissent la sympathie, elles font mieux sentir, en la diversité des accidents, la permanence des fatalités.

Or la poésie de M. Cornaz contient une de ces très vieilles et essentielles émotions.

M. F. Roger-Cornaz est un voluptueux. Un de ces voluptueux maîtres d'eux-mêmes, qui savourent très intellectuellement, très esthétiquement, la volupté. Des hommes à cœur assez froid, à passions modérées, mais à peau merveilleusement sensible. M. Cornaz aime la vie, dont il goûte la caresse bien plus que l'énergie ; il aime, de la vie, l'immédiat frisson, l'exquise jouissance de l'instant. « Il n'a d'autre souci que de l'heure qui passe », d'autre adoration que celle des formes délicieuses du décor changeant.

Les dieux ont fait le temps et l'espace et le nombre
 Pour qu'auprès des bonheurs éternels et divins
 Notre bonheur, à nous, soit le rêve d'une ombre....

Mais rien n'empêchera les êtres et les choses
 De jouir du moment qui passe et qui s'enfuit....

(Ces vers sont de bien beaux vers). — Mais comment avoir l'amour de la vie sans l'inquiétude de la mort, sans le sentiment de l'effrayante fuite des choses et des êtres? Il n'est pas de volupté qui ne se paie ; toute joie des sens aboutit à la mélancolie. M. F. Roger-Cornaz, malgré sa souriante indifférence métaphysique, est un mélancolique. L'idée de la vieillesse et de la mort est partout présente en ses vers. C'est par cela qu'il est poète. C'est là qu'est le drame nécessaire, l'antique, l'éternel drame.

Je pardonne beaucoup de choses à M. F. Roger-Cornaz — sa merveilleuse facilité, le tapage mondain de son joli succès. Car je suis certain qu'il a de quoi se faire souffrir lui-même. Il paiera la rançon.

— Il semble inutile de chercher une transition entre le *Trianon de porcelaine* et *De l'un à l'autre Amour*, le roman de M^{me} Noëlle Roger, dont j'ai renvoyé aussi l'étude à aujourd'hui. Cependant, ce qui fait le fond de ce livre douloureux, c'est encore le tragique frisson de la volupté et de la mort. Oh, certes, l'accent est tout autre, et j'arrête aussitôt la comparaison. Car, si chez l'un la longue, la triste mort s'emplit du regret, jamais apaisé, de la vie brève et délicieuse, seule réelle et divine, chez l'autre la vie mortelle ne s'explique que par la rayonnante certitude de la vie éternelle.

Je crois avoir démêlé à peu près les raisons qui, il y a un mois, à la première lecture, faisaient hésiter ma sympathie et tenaient en suspens mon jugement. J'en vois deux, dont l'une ne vaut rien et l'autre peu de chose.

Celle qui ne vaut rien, la voici : je la donne pour témoigner de ma bonne foi à me repentir. Je reprochais au livre de M^{me} Noëlle Roger d'être une œuvre trop forte, trop intellectuelle-

ment consciente, trop masculine en sa sûreté de construction, trop logiquement conduite, trop antérieurement réfléchi; par-dessous la vibrante passion du récit persistait la clairvoyance du but, à étapes régulières revenait le rappel des intentions. Tout cela, direz-vous, ce sont plutôt de rares qualités dont il fallait louer M^{me} Noëlle Roger. Certainement; mais voilà, c'est justement parce que ces qualités sont si rares chez une femme que je les ai d'abord prises pour des défauts. Car ce qui est qualité chez un homme ne l'est pas nécessairement chez une femme. Et il ne vaut pas la peine d'être femme pour faire une œuvre d'homme (tout cela, je le répète, c'est pour montrer que je me suis trompé). Je me disais que ce qui fait la saveur, le charme si pénétrant, la séduction si particulière de quelques œuvres féminines, c'est la ferveur sans calcul, l'inconséquence hardie et généreuse, l'exquise subtilité d'analyses inutiles, le spirituel bonheur de certaines façons de dire, le plaisir de raconter sans se soucier de conclure; et cela pouvait être étrangement vivant, étrangement vrai, vrai « à cause » des contradictions, bien plus vrai que tous les romans d'académiciens.

Mais je me suis dit après que l'un n'empêchait pas l'autre nécessairement; que ces hautes qualités intellectuelles, cette clarté d'ordonnance, cette discipline de l'œuvre ne pouvaient être reprochées à une femme (reproche tout littéraire, cela va sans dire) que si cela nuisait à sa sensibilité, si cela refroidissait son cœur. L'œuvre de M^{me} N. Roger reste une œuvre ardente, frémissante d'émotion. Si je ne puis dire exactement ce qu'elle a gagné à ce souci de thèse, à cette préoccupation « d'idée », je puis être certain qu'elle n'y a rien perdu d'essentiel: j'entends de féminin.

Car aussi bien sa thèse même, et c'est là le second point, est moins forte que je ne l'avais cru d'abord; d'une allure si ferme, si clairement rythmée en son développement, elle déçoit à la conclusion. Je l'en loue ou l'en blâme, suivant le point de vue. Cet accident augmente ma sympathie, mais froisse ma logique. La thèse de M^{me} Noëlle Roger suppose une foi, la conviction ne ressort de la preuve que parce qu'elle existe avant la preuve.

En toute sincérité, ayant relu et médité l'œuvre, je ne crois pas Annelise fixée sans retour, sans inquiétude, ayant concilié pour toujours en son cœur exalté l'amour de Dieu et l'amour de son mari — puisque là est le conflit. A-t-elle définitivement soumis un de ces amours à l'autre, l'amour de Dieu ne laissant plus dans son cœur que de la charité pour son mari ; aime-t-elle François comme elle aime, en chrétienne, tout le monde, l'amour conjugal s'étant perdu en l'immense effusion de tendresse mystique qu'elle répand sur tous les êtres ? C'est là la solution absolue qui supprime un des termes du problème. Cela est dans le caractère d'Annelise qui a un besoin éperdu d'absolu. Mais alors, pourquoi reprend-elle la vie commune, la vie « conjugale ? » On ne peut être l'épouse mystique d'un homme qui a droit sur votre chair. Car, je le répète, la douloureuse retraite d'Annelise, la crise, ne l'a pas résignée au partage, mais l'a ramenée à la ferveur initiale de sa virginité ; car sa maternité, maintenant, n'est plus que mystique aussi. Annelise sera bien forcée, si nous restons dans les conditions humaines du problème, d'aimer quelquefois son mari autrement qu'elle n'aime tout le monde. Alors le lien d'âme n'ira pas sans un lien de la chair. Alors tout se trouble de nouveau. Les éléments du conflit demeurent, et on les sait inconciliables.

Enfin, tout est possible à l'amour divin. Voyez dans Corneille *Théodore vierge et martyr*. Je ne comprends peut-être pas le merveilleux mystère, et je m'obstine à croire insoluble une contradiction que la grâce résout. Je ne nie pas. Je dis simplement que je n'ai pas la foi. Mais la foi ne se démontre pas. C'est pour cela qu'en tant que démonstration le livre de M^{me} Noëlle Roger m'intéresse moins.

Mais je me hâte de dire qu'au fond ce n'est pas de cela que je me soucie. Je n'ai pas besoin de conclusion. L'ardente puissance du conflit me suffit. Le livre est beau en lui-même parce qu'il est plein de vie douloureuse et passionnée. Cela est hardi sans audace inutile, d'une sobre ampleur, riche d'intelligence et de cœur, d'un admirable courage de conscience, d'un pathétique contenu, profondément émouvant. C'est bien chair et âme. Et

je chasse de mon esprit le souvenir d'un ou deux endroits où apparaît encore un procédé d'auteur pour ne plus penser qu'à la belle et large sincérité humaine de l'œuvre.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

La composition de l'air de l'antarctique. — Le spectre du Brocken à Paris. — Artériosclérose locale et générale. — Les poussières de goudron et les plantes. — Utilisation industrielle des algues. — L'éponge végétale. — Les eaux radio-actives artificielles enthérapeutiques. — Publications nouvelles.

Depuis les observations de Gay-Lussac et de Reiset, il est généralement admis que l'atmosphère a une composition uniforme, qu'elle est la même à la ville, à la campagne, au-dessus de la mer, au voisinage des champs et des forêts aussi bien que des agglomérations habitées, les causes locales d'altération n'ayant point d'importance puisque l'ensemble de l'atmosphère est sans cesse brassé grâce aux courants et mouvements aériens. D'après les analyses de l'air de la région antarctique, rapporté par la mission Charcot, c'est là une erreur. Dans l'air recueilli autour du pôle sud, on constate une diminution très appréciable de la proportion d'acide carbonique, qui tombe aux deux tiers ou même à la moitié de celle qui est normale dans nos régions. Cela s'explique par les conditions que présente l'antarctique : la température est basse, et les eaux marines très étendues : la tension de dissociation des bicarbonates renfermés dans ces eaux est considérablement diminuée, ce qui diminue naturellement la teneur de l'air en acide carbonique. Il faut ajouter cette circonstance que les courants atmosphériques sont relativement constants, et dès lors le brassage de l'air n'est pas assez énergique pour opérer un mélange intime, ce qui permet aux causes locales d'avoir une influence sensible sur la répartition de l'acide carbonique dans l'atmosphère. Il faut obser-

ver d'ailleurs que pour l'homme la présence d'un peu moins ou d'un peu plus d'acide carbonique est sans aucune importance.

— Un cas singulier de spectre du Brocken a été publié, à l'Académie des Sciences de Paris, par M. A. Chaureau qui l'a observé il y a onze ans, au Champ de Mars, au printemps de 1900. Le météore consistait en une ombre véritable de la tour Eiffel, dont la partie supérieure, éclairée du côté sud, profilait sa silhouette du côté nord, au voisinage immédiat de son sommet, sur l'espace de voile horizontal que formait alors la brume atmosphérique, à la hauteur de ce sommet. L'ombre ainsi projetée, car c'était une ombre, se présentait avec une forme, une orientation, et dans une place fixes. Elle était couchée horizontalement, perpendiculaire à la tour. L'ombre et la tour se touchaient par la tête, à angle droit, et l'ombre s'étendait dans la direction sud-nord. Le spectre se voyait d'autant mieux que l'on se plaçait perpendiculairement à lui, et l'éclairage auquel était due l'ombre était celui du soleil, à ce moment plein sud par rapport à la tour. Enfin, en regardant l'ombre du plein nord, on avait, naturellement, une illusion d'optique très explicable : l'ombre paraissait prolonger la tour dans le sens vertical ; on croyait voir une seconde tour, tête en bas, dont le sommet touchait le sommet de la tour réelle.

— D'après M. Moutier, qui s'occupe depuis longtemps du traitement de l'artériosclérose par la d'arsonvalisation, les instruments employés en clinique pour la mesure de la pression du sang à l'intérieur du système artériel ne donnent nullement la mesure de cette pression artérielle, mais déterminent l'écart existant entre l'état d'élasticité habituelle du malade au point où se fait la mesure, et l'état d'élasticité qu'il devrait avoir au même point, s'il était en bonne santé. Pour M. Moutier, l'artériosclérose a pour origine un déséquilibre des conditions normales de l'élasticité vivante des artères, lequel consiste très probablement en une rupture de l'équilibre normal entre les nerfs vaso-constricteurs et les nerfs vaso-dilatateurs : aussi la maladie devrait-elle plus exactement porter le nom d'artério-anélastose (non-élasticité artérielle). Cette anélastose, ou le désé-

quillèbrement, peut être un phénomène général, commun à tout le système artériel; ce peut aussi être un phénomène local. Dans ce dernier cas on a des troubles locaux, des manifestations diverses, et locales, comme l'asphyxie locale, la maladie de Raynaud, le mal perforant, la gangrène sénile. Mais ces troubles locaux sont justiciables de la thérapeutique applicable aux troubles généraux : la d'arsonvalisation peut-être employée contre l'artériosclérose locale aussi bien que contre la générale, puisque dans les deux cas le mal a un même mécanisme. Conclusion intéressante, car on ne savait guère jusqu'ici comment agir sur les troubles locaux dont il vient d'être parlé.

— Depuis quelques années le goudronnage des routes est assez fréquemment employé, sous prétexte de supprimer la poussière. La méthode en est excellente, d'après ceux qui l'ont prônée, et d'après ceux aussi qui ont un intérêt pécuniaire à la voir appliquer. En fait, elle diminue la poussière. Mais elle a de sérieux inconvénients pour la végétation, et ne devrait pas être employée au voisinage de celle-ci. C'est ce que M. Gatin, préparateur à la Sorbonne, montre par des observations et expériences faites au bois de Boulogne.

Ce ne sont pas les vapeurs du goudron qui agissent, mais bien les poudrières détachées par les véhicules. La réaction de la plante consiste en un ralentissement de la végétation, se manifestant surtout par un développement moindre de l'appareil conducteur. En outre, et ceci est très important, il y a entrave presque complète dans certains cas à la mise en réserve de l'amidon. Ceci explique pourquoi l'action nocive du goudronnage des routes n'est pas toujours immédiate, mais est plutôt à longue échéance.

L'influence, s'accroissant peu à peu, rend la plante de plus en plus inapte à la résistance : et celle-ci succombe, parfois après un temps assez long, même si l'on supprime le goudronnage. La suppression se fait trop tard : les lésions sont établies, et la plante est condamnée. Il faudrait trouver une méthode qui fût inoffensive pour la végétation.

— Nous ne consommons guère de végétaux marins, et pour-

tant nous le pourrions. La mer produit des plantes comestibles. Ayant mieux, sous forme de végétaux terrestres, que nous avons perfectionnés et améliorés par la culture et la sélection, nous ne demandons rien à la mer, en Europe. Mais au Japon il en va autrement, et les algues y sont souvent utilisées comme aliments.

Certaines espèces sont même réellement cultivées : telle la *porphyra laciniata* dont l'Etat facilite la propagation. Cette algue fournit une substance appréciée, une gélatine qui porte le nom de *kanten* et se vend 3 fr. le kilo. Le *kanten* sert à mille usages culinaires ; on le met dans toutes les sauces, dans les bonbons ; et industriellement il est employé dans la fabrication du papier et de la soie. Des centaines d'usines sont occupées à le préparer. Au reste, cette gélatine ne nous est pas inconnue en Europe ; c'est l'*agar-agar* des laboratoires de bactériologie, qui sert couramment de milieu de culture pour les microbes ; c'est aussi la *gélose* bien connue des fabricants de confitures et de confiserie. Elle est, en Belgique, un des éléments essentiels de confitures qui sont faites avec de la gélose, de l'eau, et des pelures de pommes importées du Canada.

La *porphyra laciniata* est employée aux Etats-Unis à fabriquer de la gélatine aussi.

La gélatine des algues commence à jouer un rôle important dans l'apprêt des tissus. Mais pour cette besogne elle prend un autre nom, celui de *norgine*, sous lequel elle se présente en petits grains ou éclats, bruns et blancs, formant avec l'eau une solution colloïdale, douée d'un pouvoir adhésif considérable, supérieur à celui de toutes les gommes et colles connues. De ce côté, la gélatine du Japon peut avoir une carrière intéressante ; car, au point de vue alimentaire, elle ne peut donner grande satisfaction.

— Après l'éponge naturelle, animale, qui d'ailleurs continue à rester très appréciée, nous avons eu l'éponge artificielle en caoutchouc poreux. Voici une troisième concurrente : une éponge végétale naturelle, la *luffa*. La *luffa*, c'est le fruit d'une plante d'Égypte, d'une cucurbitacée baptisée *luffa ægyptiaca*.

Ce fruit contient un réseau fibreux important et résistant, et c'est ce réseau qui constitue l'éponge, après dessiccation. On coupe le fruit quand il est d'un beau jaune uniforme, et on le pend à l'air et au sec, après en avoir enlevé le bout libre, celui qui ne tient pas à la tige. L'humidité interne s'échappe et l'écorce devient molle et souple. On enlève cette dernière, comme l'écorce d'une banane, et ce qui reste est plongé dans de l'eau de chaux où il est brassé, agité, pressé, après quoi il retourne au séchage. Ce dernier constitue une opération délicate ; il faut qu'il se fasse bien, autrement la *luffa* devient fragile, — en cas de séchage trop rapide, — ou bien elle se moisit, si le séchage est lent. Il ne reste qu'à extraire les graines, et la *luffa* est prête à servir. Vaut-elle l'éponge animale ? Le temps seul nous le fera savoir. Si elle la vaut, elle pourra évidemment prendre une place commerciale.

— Depuis qu'on sait que beaucoup d'eaux minérales sont radio-actives, et que leur radio-activité peut être pour quelque chose dans leur influence sur les maladies, on s'est dit qu'après tout il serait facile de créer artificiellement des eaux radio-actives, à radio-activité titrée, faible ou forte selon le besoin. L'idée est d'autant plus juste que les eaux radio-actives naturelles perdent leurs propriétés avec le temps et le transport : il serait donc très désirable de pouvoir se procurer sur place, sans aller au loin, une eau radio-active titrée à volonté, une eau qui aurait toute son activité et qu'on ne fabriquerait qu'au moment de s'en servir.

Pour cela, il suffit de disposer de radium ou de sel de radium, ou bien d'émanation : et on connaît nombre de sources où l'on peut recueillir une quantité suffisante de celle-ci pour l'utiliser, ou bien pour faire de l'eau radio-active artificielle. On a donc fait de ces eaux, en Allemagne d'abord, et elles ont été employées en particulier contre le rhumatisme et la goutte. Les résultats semblent être très satisfaisants. La méthode qui paraît la meilleure est celle de l'inhalation. On fait faire aux malades des séances d'inhalation de l'émanation qui se dégage de l'eau.

On pourrait aussi employer l'eau radio-active artificielle en

bains et en boisson, mais ce mode est moins avantageux. Observez que les effets bienfaisants des cures thermales, sur place, peuvent tenir à ce que l'air des stations thermales contient souvent de l'émanation dégagée par les sources. Il conviendrait de mieux utiliser celle-ci dans les stations; mais il sera bon aussi de développer les eaux radio-actives artificielles. Un établissement s'est fondé à Paris, analogue aux établissements allemands.

— Publications nouvelles : Le magistral *Traité de physique* de Chwolson (A. Hermann & fils, Paris) n'a pas encore achevé de paraître en français que déjà le tome I^{er} est épuisé. Il a donc fallu l'imprimer à nouveau, et c'est ce qui vient d'être fait. Mais la science a marché : la seconde édition est donc considérablement augmentée et entièrement refondue. Ce tome I^{er} est consacré à l'introduction à la mécanique et aux méthodes et instruments de mesure. On ne saurait trop recommander cet ouvrage. — Du même éditeur, les *Leçons sur les hypothèses cosmogoniques* de M. H. Poincaré : un ouvrage de premier ordre, combinant l'analyse critique des hypothèses de Kant, Laplace, Faye, M. du Ligondès, Sir G.-H. Darwin, Sir N. Lockyer, M.-A. Schuster, Sv. Arrhénius et M. Belot. L'auteur estime que la thèse de Laplace est encore la plus satisfaisante, bien qu'en philosophe il termine par un point d'interrogation. — *L'Introduction à l'étude de la spectrochimie* de M. G. Urbain (A. Hermann & fils encore) est un ouvrage dont le besoin se faisait sentir, et qui rendra grand service aux chimistes et physiciens en leur faisant voir ce que le spectroscope peut leur apprendre et comment il faut le manier. — Dans les *Transformations de la guerre* (Flammarion, Paris) M. J. Colin montre les changements qu'imposent à l'art de la guerre les progrès dans la fabrication des armes; œuvre à lire et à méditer. Et on ne saurait trop insister sur la conclusion : que le facteur essentiel, c'est encore et toujours le sentiment national. — *Science et philosophie*, du regretté Jules Tannery (F. Alcan, Paris) est une série d'essais intéressant le savant et le philosophe, sur le rôle du nombre dans la science,

l'adaptation de la pensée, les principes des mathématiques, la psychophysique, l'analyse, la géométrie, etc. — Le *Traité complet d'analyse chimique appliquée aux essais industriels*, de MM. J. Post et Neumann (traduction française de G. Chenu et M. Pellet), continue son cours. Voici le tome III, fascicule I, consacré aux engrais commerciaux, à l'air, aux huiles essentielles, aux cuirs et aux tannants, à la colle, au tabac, au caoutchouc et à la gutta, aux explosifs et aux allumettes. (A. Hermann & fils.) Ouvrage très complet et enrichi d'additions par les traducteurs. — Le *Cours d'aviation* de MM. G. Espitallier et R. Chassériaud (publié à l'Ecole spéciale des travaux publics, à Paris, rue du Sommerard) est avant tout pratique. Le premier volume que voici traite des appareils d'aviation et des propulseurs. C'est un ouvrage pour techniciens, ou aspirants techniciens désireux d'apprendre les bases scientifiques de l'aviation.

CHRONIQUE POLITIQUE

D'une année à l'autre. — Encore des troubles dans le monde. — En France : deux ministères. — Une malencontreuse querelle. — Les élections allemandes.

L'année 1911 a fait honneur à quelques-unes de ses échéances. On ne parle plus de guerre civile au Mexique. L'accumulation de tribus berbères qui entourait Fez comme une nuée d'orage, menaçant, avec le bon sultan Moulay-Hafid, la vie et les biens d'Européens nombreux, s'est dissipée comme elle s'était formée. Mieux que cela, le conflit constitutionnel qui paralysait l'Angleterre depuis deux ans a pris fin. La Chambre des lords s'est décidée à accepter le régime nouveau qui ne lui laisse guère que la valeur d'un souvenir historique. La querelle franco-allemande, enfin, qui, un instant, semblait dégénérer en guerre, a trouvé une solution : la ratification du Sénat français n'est plus qu'une

question de jours [et les différends entre les deux nations qui ne peuvent manquer de s'élever encore en Afrique se réclameront de prétextes nouveaux.

Malheureusement, il reste bien d'autres querelles que l'année 1911 nous a léguées et qui ne paraissent pas près de la solution. Dans la lointaine Chine, le désordre semble croître. C'est un bien singulier serviteur que la cour mandchoue s'est donné dans la personne de Youan-Chi-Kaï : à peine investi de tous les pouvoirs, il s'est mis à faire des yeux très doux aux révolutionnaires, leur envoyant pour traiter des personnalités gagnées d'avance à leur cause, désorganisant la résistance armée.... Son but paraît être de s'élever dans le grand désordre, de devenir l'arbitre unique, l'homme indispensable, le maître reconnu par tous. Le procédé est, dit-on, tout à fait chinois. Il a aussi été appliqué ailleurs ; mais on l'a toujours dénommé fourberie et trahison.

Les Jeunes-Turcs ne sont pas au terme de leurs peines ; au contraire. Si le grand-vizir, Saïd-pacha, paraît venir à bout de dissoudre la Chambre, toutes les questions restent ouvertes, toutes les difficultés s'aggravent. Il y a parmi les peuples qui vivent sous l'égide du croissant un mécontentement intense. Le régime auquel ils avaient cru un instant leur est devenu odieux ; ils le condamnent avec toute l'amertume de leurs illusions perdues. Les querelles des hommes au pouvoir, la crise où se débat l'empire réveillent chez ceux qui conservent de l'énergie et des armes une joyeuse ardeur ; et tous, Albanais, Bulgares et Grecs disent : ce sera pour le printemps. N'allons-nous pas voir une fois de plus s'étendre comme un voile de sang sur ces malheureuses contrées ?

En Afrique la guerre continue à sévir. Après leur brusque offensive autour de Tripoli, les Italiens ne bougent plus. Est-ce tactique de leur part ? Croient-ils encore que leurs adversaires, chez qui les vivres et les munitions doivent se faire rares, sont à la veille de céder ? Escomptent-ils, sur de bons renseignements, la prompte capitulation de la Turquie ou n'est-ce que la diffi-

culté matérielle d'une campagne vers l'intérieur qui les fait hésiter? Nous ne savons. Mais, tout en admettant ce qu'on veut bien nous dire du courage des soldats italiens et de l'excellente préparation de l'entreprise, ce n'en est pas moins une situation singulière que celle de cette armée de cent mille hommes, qui reste accrochée à la côte, tandis que des ennemis infiniment inférieurs en nombre la harcèlent sans trêve et ne s'arrêtent que devant les gros canons de la flotte. Peut-être, dans leurs moments d'abandon, certains hommes d'État de Rome admettent-ils qu'ils n'ont pas été très bien inspirés en proclamant l'annexion pure et simple d'un pays qu'ils ne possédaient point. Comme la situation s'éclaircirait vite sans cet acte malencontreux!

— Ce mois de janvier a vu quelques événements. En France, il s'est ouvert au milieu des préoccupations électorales. Cent sièges du Sénat étaient à repourvoir et d'aucuns se demandaient si le mécontentement indéniable en face de l'impuissance gouvernementale et des agitations stériles du parlement n'allait pas inspirer aux électeurs du second degré des choix inattendus. Mais les courants d'opinion qui agissent de façon si remarquable sur les élections anglaises restent sans grand effet en France. Les succès ou les revers dépendent moins des idées et des passions que de l'organisation des partis; et, comme les capacités de chacun d'eux sont assez exactement délimitées, les consultations populaires ne provoquent plus de grandes surprises. Dans le cas particulier, le Sénat renouvelé pour un tiers ressemblera à s'y méprendre à l'ancien: quelques disparitions et quelques hommes nouveaux; pas de changement dans les cadres.

Plus bruyante a été la culbute du ministère Caillaux. Elle n'a rien eu de glorieux: le président du Conseil se trouvait à peu près dans la situation d'un écolier au cœur plein de malice qui, à force d'avoir altéré la vérité, s'est mis dans une impasse d'où les mensonges les plus audacieux ne peuvent le tirer. Une affirmation plus stupéfiante encore que les autres devant la commission du Sénat a provoqué des réserves de la part d'un de ses propres

collègues, M. de Selves, et le cabinet désuni, discrédité, s'est effondré comme un château de cartes. Pour nous qui n'avons cessé de déclarer dangereux et néfaste l'étrange homme d'Etat à qui la France avait confié la direction de sa politique, cette catastrophe est un heureux événement. Et s'il est vrai, comme on nous le dit de divers côtés, que le mal était plus grand en réalité qu'en apparence, que tout le système d'alliances et d'amitiés de la république s'en allait à la ruine, il était grand temps que cette funeste aventure prit fin.

Un souffle d'inquiétude a passé et de dévouement aussi. Des hommes qui, depuis longtemps, se tenaient éloignés des affaires ont compris que le moment était venu de mettre au-dessus de leurs intérêts ou de leurs répugnances l'avantage de la patrie ; ils se sont joints à d'autres hommes, professionnels de la politique, sans plus réclamer de ces garanties ou de ces satisfactions qui, si souvent, rendent impossibles l'élaboration d'un bon ministère. En quelques heures une combinaison est apparue qui unit MM. Bourgeois et Briand, M. Millerand et M. Delcassé ; et le président du Conseil, M. Raymond Poincaré, est précisément le chef qu'on pouvait désirer. Il apporte à son ministère l'éclat et la précision de sa parole, son sens de juriste éminent ; il lui donne de plus une volonté, ce dont la France avait grand besoin.

Quelques critiques se sont élevées. On a dit, par exemple que, puisque M. Poincaré faisait grand, il aurait dû faire grand jusqu'au bout, que, vu la difficulté du moment, il n'était nullement indispensable, pour obéir aux injonctions d'un groupe radical-socialiste, d'installer dans le plus important dicastère, celui de l'intérieur, la très modeste intelligence de M. Steeg. Mais à ceux qui, sans nul doute, lui ont adressé ce reproche, M. Poincaré aura eu beau jeu de répondre que, malgré tout, la politique reste une science de petits calculs et de petits accommodements, qu'il n'y a que des écervelés qui prétendent changer d'un jour à l'autre les habitudes et l'équilibre des partis et que son ministère fait assez bonne figure tel qu'il est.

Le nouveau gouvernement a été fort bien accueilli par l'opinion ; on a trouvé bon que, à l'inverse de la plupart de ses prédécesseurs qui promettaient monts et merveilles, il n'ait présenté dans sa déclaration de joyeux avènement qu'un programme simple, précis, réalisable. Les deux chambres lui ont accordé des majorités encore inconnues. Et tout de suite la nation a pu se rendre compte qu'il est avantageux d'avoir à sa tête un homme résolu et expérimenté qui sait mener sa barque sous un brusque coup de vent.

— Combien n'a-t-on pas parlé, depuis quelques jours, du *Carthage* et du *Manouba* ! A lire les arguments exposés par les parties en cause, je ne vois là qu'un de ces incidents comme il s'en est produit un grand nombre depuis cent ans et plus. Car il est infiniment difficile d'accorder la guerre et la paix, de concilier dans les mêmes lieux l'attitude d'un belligérant, qui veut empêcher à tout prix que quoi que ce soit d'utile à la guerre ne parvienne à l'ennemi, avec les intérêts économiques et commerciaux des neutres qui ne veulent pas se mêler du conflit et prétendent n'être point troublés. Mais j'éprouve quelque étonnement en voyant que, malgré les travaux des jurisconsultes, les résolutions des congrès et les traités en bonne et due forme, l'application du droit de visite puisse prêter à de tels écarts. Il faudra sans doute qu'un tribunal arbitral revoie tous les incidents, déclare si, oui ou non, un aéroplane peut être considéré comme contrebande de guerre alors que cette marchandise ne figurait pas sur la liste que l'Etat belligérant avait établie au début des hostilités ; si, oui ou non, un paquebot postal peut être séquestré dans un port.... Toutes choses qu'il nous plaisait de croire réglées. Mais ces malheureuses querelles autour du droit de visite impliquent souvent des différends plus graves où les nations croient leur honneur engagé. Il en a été ainsi cette fois.

Lorsque les autorités italiennes obligeaient le capitaine du *Manouba* à débarquer 29 passagers turcs qui naviguaient sous pavillon français comme membres du Croissant rouge, elles ignoraient sans doute qu'un accord avait été conclu à propos de

ces gens entre M. Tittoni, ambassadeur à Paris, et M. Poincaré, que le ministre avait promis de faire examiner de très près ces voyageurs suspects dès leur arrivée à Tunis et que l'ambassadeur s'était déclaré satisfait. Arrêter ces 29 Turcs pouvait être le résultat d'une erreur; les retenir, une fois les explications reçues, c'était ne pas tenir compte de l'arrangement conclu, mettre en doute la parole d'un gouvernement ami. De là l'émotion qui a secoué la France et l'attitude du président du Conseil qui, tout en disant des choses aimables aux Italiens, a déclaré, aux applaudissements de la Chambre, qu'avant toute tentative de réconciliation, la mise en liberté immédiate des Turcs s'imposait.

Ils seront relâchés, c'est hors de doute. Mais pourquoi l'Italie semble-t-elle vouloir gagner du temps; pourquoi s'occupe-t-elle de faire subir aux prétendus médecins et infirmiers une sorte d'examen d'identité? Manifestement, elle croit sortir avec plus de dignité du conflit; mais, ce faisant, elle contredit nettement la thèse française et sans grand avantage, car, sauf chez elle, il se trouvera peu de gens pour prendre au sérieux cette étrange épreuve médicale.

L'attitude du gouvernement italien provoque de l'étonnement. N'aurait-il pas été bien plus simple de constater une erreur, d'en accuser des sous-ordres? L'honneur national n'en aurait souffert en rien. Une explication a couru : on a dit que l'Italie, soucieuse de renouveler, avec l'approbation populaire, le traité de la Triple-Alliance, envenimait à plaisir son différend avec la France; on a rapproché cela de la récente visite de M. de Kiderlen-Waechter à Rome.... Il y aurait là une combinaison dont l'ancienne diplomatie se serait montrée fière. Mais, de nos jours, les affaires ne se traitent plus comme cela, même dans la patrie de Machiavel. Mieux vaut attribuer la lenteur du gouvernement italien, son désir de sauver la face, à la susceptibilité nerveuse dont il a donné plus d'une preuve depuis le commencement de la guerre. Il craint de paraître faible; et cette inquiétude l'emporte très malheureusement sur toutes les autres préoccupations.

Je constate une autre chose encore : la difficulté qu'il y a pour les deux grandes nations qui se touchent sur la frontière des Alpes à vivre en bons termes. Elles ont beau se dire réconciliées, célébrer ensemble les souvenirs de Magenta et de Solferino, prôner bien haut l'accord entre « les deux sœurs latines »... il reste un fond d'amertume et de défiance qui fait qu'un accident dégénère bien vite en conflit. En France, où l'on ne peut se déshabituer de traiter l'Italie en cadette, on lui permet moins qu'à une autre de trancher du grand seigneur. L'Italie, que les airs de supériorité de la France ont toujours exaspérée, reste sur le qui-vive, toute prête à regimber s'il lui semble qu'on le prend de haut avec elle. C'est ainsi qu'entre voisins, qui ont toutes les raisons de vivre bien ensemble, la politesse est de mise, mais l'affection reste un leurre.

— Les élections allemandes touchent à leur fin. Elles ont été pleines d'intérêt. On se demandait si la grande vague de nationalisme qui, un moment, avait soulevé le pays, se dessinerait de nouveau et entraînerait la masse des électeurs vers ceux qui prétendent tenir haut le drapeau de l'empire et rudoyer l'étranger. Il n'en a pas été ainsi. D'après les renseignements qui nous arrivent, on a fort peu parlé de la situation politique ou des programmes de partis. Dans presque toutes les assemblées, les discours des candidats de l'opposition ont porté sur le prix de la viande, l'impôt sur les allumettes ou les cigares, la perspective d'un renchérissement des objets de première nécessité. On se serait dit dans des congrès chargés d'examiner les causes de la cherté de la vie. Une fois ce terrain marqué, la foule des électeurs industriels et urbains n'a pas hésité : elle s'est tournée vers ceux qui promettaient de défendre ses intérêts.

La droite sort très entamée de la lutte : entre conservateurs, conservateurs libres et antisémites, elle perd quelque chose comme 34 sièges. Le centre lui-même, « l'inébranlable tour », est diminué de quelques unités. Mais les partis qui profitent de ces déchets, nationaux-libéraux ou progressistes, n'ont pas à se féliciter du résultat du scrutin : ils perdent plus de mandats

qu'ils n'en gagnent et la déconfiture de tous les groupes ne profite en fin de compte qu'à l'extrême gauche qui, pour quelques défaites, enregistre un nombre prodigieux de victoires. Les socialistes, voilà les vainqueurs du jour ! Ils étaient 53 dans le précédent Reichstag ; ils seront 110 dans le nouveau. C'est un peu moins du tiers de cette assemblée de 397 membres ; mais dans le pays, avec leurs quatre millions deux cent mille électeurs, ils représentent plus du tiers des votants. Ainsi les hommes auxquels l'empereur a prodigué ses foudres, qu'il a déclarés indignes de porter le nom d'Allemands, sortent triomphants de l'épreuve.

Cela signifie-t-il qu'il y ait en Allemagne quatre millions deux cent mille partisans des doctrines de Karl Marx ? Aucun observateur sincère ne saurait le prétendre ; c'est quatre millions de mécontents qu'il faut dire. Ainsi l'étroitesse des conservateurs qui ont refusé le régime fiscal proposé par le prince de Bülow et fait peser 620 millions de taxes ou d'impôts de consommation sur la masse populaire, a laissé d'amers souvenirs ; tout comme aussi l'Allemand que nous avons connu qui, discipliné, satisfait de son sort, acceptait comme un dogme l'inégalité des milieux, se fait de plus en plus rare. L'Allemagne se démocratise.

Comment la nouvelle assemblée va-t-elle se comporter ? Une chose est certaine : l'union de la droite et du centre, le bloc noir et bleu, ne suffira plus pour assurer une majorité au gouvernement ; la coalition des gauches, des nationaux-libéraux aux socialistes, peut mettre en ligne plus de deux cents représentants ; c'est-à-dire qu'elle l'emporte. Le gouvernement va-t-il chercher un appui de ce côté ? Non pas ! ce serait contraire à toutes les traditions de l'empire et puis, entre les nationaux-libéraux élus des gros industriels et des commerçants et les socialistes élus par le peuple, il y a un abîme profond. A la rigueur, on peut faire de l'opposition ensemble ; mais, quant à formuler un programme commun, il n'y faut pas songer. Ce qui paraît plus probable, c'est que les nationaux-libéraux évolueront vers

la droite avec qui ils ont si souvent lié partie. Mais la solution n'est pas encore là : pour former une majorité, l'appui du centre est indispensable et le centre avec sa politique confessionnelle a toujours été vigoureusement combattu par le parti national-libéral. Alors ?... Alors le nouveau Reichstag apparaît comme une assemblée sans base où, sur chaque question, il faudrait former une majorité d'occasion : tâche ingrate que M. de Bethmann-Hollweg n'est sans doute pas homme à entreprendre.

Déjà des pronostics courent. Les uns annoncent une dissolution prochaine, d'autres, les prophètes de malheur, prévoient la diversion suprême : la guerre. Mais tout cela est prématuré : l'empire allemand repose sur des assises solides ; son existence ne dépend pas d'une chambre plus ou moins mal composée et, avant de briser un instrument, il faut l'avoir essayé. Attendons l'essai.

Lausanne, 26 janvier 1912.

BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

LEURS ŒUVRES LES SUIVENT.... Roman, par *Benjamin Vallotton*.
— 1 vol. in-16. Lausanne, Rouge, 1912.

On se souvient des deux romans où M. Benjamin Vallotton a présenté à ses lecteurs le caractère idéaliste, la foi magnifique et la vie de labeur et de dévouement du pasteur Chardonay. La seconde partie, qui se terminait par la mort du vaillant ministre, terrassé par le travail et les déceptions, placé, au seuil de l'éternité, en face de tant de rêves irréalisés et d'espoirs déçus, laissait dans l'esprit des lecteurs l'ombre d'un regret et le poids d'un doute. A quoi bon tant de vaillance et tant d'efforts vers l'idéal ; à quoi bon toutes ces luttes vaines, tout ce dévouement et ce désintéressement ?

Mais M. Benjamin Vallotton, comme son héros, est un croyant et un idéaliste ; il est convaincu que le bien doit finalement surmonter le mal et que nul effort généreux n'est vain ni stérile. Voilà pourquoi il n'a pas voulu laisser ses fidèles lecteurs sur une impression d'abattement et d'amertume et il leur a offert, pour leurs étrennes de 1912, la dernière partie de sa trilogie : *Leurs œuvres les suivent*.

Il s'est attaché à y démontrer que, par delà la tombe, l'œuvre du pasteur Chardonay pouvait et devait porter des fruits ; que tout ou partie de la semence d'amour et de charité qu'il avait prodiguée au sillon de sa vie devait germer un jour et lever dans des âmes comme une moisson bénie. Et il ne l'a pas fait à la façon d'un sermonneur pédant et ennuyeux, mais à la manière d'un romancier sûr de son métier qui ne s'attarde pas à de vagues homélies et place ses lecteurs en face de la vie même. Voilà comment :

Le héros de *Leurs œuvres les suivent* est le fils du pasteur Chardonay. Ce Bernard, gâté dès sa plus tendre enfance par son grand-père Landier, vicieux avant l'âge et dont il semblait qu'on ne pût jamais attendre rien de bien, vit maintenant à la ville avec sa mère ennoblée par l'épreuve et sa sœur Hélène dont l'œuvre est déjà comme un reflet de l'œuvre paternelle. Bien posé dans le monde, lancé dans les affaires, fiancé de la fille de son patron Hochstedt, Bernard peut tout attendre de la vie. Mais, sous son masque d'honnête homme, il cache une face lamentable, celle d'un malheureux en proie aux pires passions, entraîné sur la pente fatale par des hérédités mauvaises qui étouffent les rares élans de son cœur...

Et la rafale s'abat sur lui. Ses spéculations l'entraînent jusqu'au vol, à l'abus de confiance. Le beau Bernard s'effondre sur le grabat d'une cellule pénitenciaire. C'est alors que du fond du tombeau se lève le souvenir du père, de sa voix grave, de ses yeux profonds et de sa vie toute droite. La puissance mystique de cette image, d'abord confuse, puis toujours plus nette et précise, opère sur le cœur ulcéré du détenu... Bernard sortira du pénitencier pardonné, purifié, régénéré et prêt à une vie de devoir comme celle dont son père lui a donné le merveilleux exemple.

Et voilà. Ce que ce bref et sec résumé ne peut traduire, c'est la façon remarquable dont est conduit le drame, la minutie avec laquelle est analysé le caractère de Bernard Chardonay, la vigueur sobre avec laquelle sont dépeints sa vie en partie double d'abord, puis son effondrement, sa déchéance, enfin son ascension régénératrice.

Il eût été facile de bâtir sur cette donnée un drame mouvementé et tumultueux sans essayer d'arracher à l'âme du héros le secret de ses luttes intimes et du duel tragique qui se livre en lui. L'œuvre eût été intéressante peut-être, en tout cas pas émouvante. Si le roman de M. Vallotton nous étirent et nous empoigne, c'est précisément qu'il a mis à nu, d'un acapal implacable, le cœur de Bernard Chardonay. Il a taillé dans le vif et fouillé au plus profond de cette conscience tourmentée, de cette âme troublée par le choc de deux hérédités qui s'opposent l'une à l'autre.

Qu'il me soit permis à ce propos de souligner l'évolution intéressante que l'on peut reconnaître dans l'œuvre de M. Vallotton. S'étant attaché tout d'abord aux côtés plutôt extérieurs d'un individu, ayant silhouetté agréablement sa physionomie caractéristique, ayant noté ses expressions savoureuses, ses gestes particuliers et son accent, il a croqué un type incontestablement pittoresque, représentatif en quelque mesure, par certains travers, comme aussi par ses qualités, de son pays et de sa race, mais dont la vie intime ne nous était que partiellement révélée et nous intéressait infiniment moins que ses bons mots. Ce fut Potterat.

Mais M. Vallotton s'est vite rendu compte que, pour élargir le cadre de son œuvre, il fallait chercher aussi, dans nos âmes et nos cœurs de Vaudois, ce qui était essentiellement humain au sens le plus large du terme. C'est pourquoi, en passant par *Torgnoluz* et la *Famille Profit*, il s'est haussé jusqu'au roman psychologique, il s'y est perfectionné à travers trois romans successifs. Voilà pourquoi, nulle part plus que dans sa dernière œuvre, il n'a atteint autant de puissance et de profondeur.

Et cette évolution en a entraîné deux autres. Après s'être, au début, confiné presque exclusivement dans le genre descriptif, se contentant de broser des séries de tableaux juxtaposés, tableaux charmants sans doute, mais dans la multitude et la diversité desquels l'action était diminuée au point de devenir presque nulle, M. Vallotton a donné, peu à peu, au décor et aux costumes, la place limitée qui leur convient pour s'attacher presque uniquement à la conduite de l'action.

Et c'est pourquoi aussi la vie, un peu étouffée, dans ses premiers ouvrages, sous l'abondance des détails, éclate et déborde dans *Leurs œuvres les suivent*.

Enfin, de par la force des choses, délaissant les détails trop spécialement vaudois pour devenir plus profondément humain, M. Vallotton a fait la part toujours moindre — jusqu'à devenir négligeable — au parler de chez nous qui restreignait la portée de son œuvre en la rendant moins compréhensible au delà de nos frontières. Qu'on se rassure! La pensée et l'esprit romands se rencontrent sur chaque page de son dernier volume, parce que

M. Vallotton, par tempérament et par goût, par le cœur et par le cerveau, restera toujours foncièrement Vaudois.

Et penser en Suisse romand et traduire cette pensée dans le style le plus pur que nous enseigne la littérature de France, n'est-ce pas là l'idéal auquel doivent tendre tous nos écrivains ?

G. J.

AU FOYER ROMAND. Etrennes littéraires pour 1912. — 1 vol. in-16. Lausanne, Payot.

Le *Foyer romand* est entré dans nos institutions et dans nos mœurs; chaque année il nous apporte, comme étrennes littéraires, une excellente anthologie de nos écrivains romands et c'est toujours avec un réel plaisir qu'on voit revenir ce fidèle et vieil ami. Il débute, comme le veut la coutume, par une *Chronique romande*, qui cette année est signée de Samuel Cornut. Peut-être ce dernier n'était-il pas de bonne humeur quand il l'a écrite, car il nous semble y voir les choses bien en noir et parler de la Suisse en termes outranciers avec des images poussées à l'extrême; n'exagérons rien, se sera dit sans doute plus d'un lecteur à propos de cette chronique, qui contient par ailleurs des choses justes et vraies, mais point banales.

Les éditeurs ont tenu à publier quelques pages du regretté Gaspard Vallette qui laisse un si grand vide dans nos lettres romandes. Nous les remercions de nous donner ces *Huit jours en Auvergne* où nous retrouvons la culture si fine et si complète, l'observation amusante et malicieuse, le style élégant et souple de l'écrivain genevois, un des meilleurs que nous ayons eus. Quel dommage qu'on n'ait pas retrouvé également quelque chose de Philippe Monnier dont le souvenir, ainsi que celui de son camarade Vallette, est évoqué dans des pages émues de Samuel Cornut! Les autres auteurs qui ont collaboré au *Foyer romand* nous donnent des choses charmantes. Nous ne pouvons tout citer, car la liste est particulièrement bien fournie. Virgile Rosset, on ne l'en soupçonnait pas, adore la pêche à la ligne, aussi nous conte-t-il les amusants souvenirs des vacances qu'il occupait à cette distraction reposante et aussi... à faire quelques stations dans de bonnes auberges du Wurtemberg.

De la campagne suabe au Périgord il n'y a qu'un pas, c'est

Noëlle Roger qui nous le fait franchir en nous décrivant les églises, les moulins et les abbayes qui mirent leurs antiques façades dans les flots changeants et paresseux de la Dronne. Voulez-vous aller plus loin ? Il ne tient qu'à vous : vous pouvez vous embarquer avec le Dr Thurler qui raconte ses impressions de départ pour un voyage au long cours. Plus loin encore ? Edouard Combe vous conduira au sein d'une tribu nègre dans un conte philosophique amusant et profondément vrai. Assez vagabondé ; Samuel Cornut reprocherait, avec quelque raison, à notre foyer d'être trop cosmopolite pour rester romand. Aussi bien avons-nous le plus grand plaisir à y rentrer avec les *Souvenir lausannois* de M. Paul Rochat et à entendre M. G. de Montenach nous parler du « Beau social » et de l'action esthétique à réaliser en Suisse.

Les poètes ont une large place au *Foyer romand*. Jamais nous ne vîmes une aussi grande éclosion de talents poétiques. Qui donc disait que la poésie suisse n'existait pas ? Il suffirait de lire le *Foyer romand* pour s'apercevoir que nous avons une jeune génération de poètes pleins de promesses, dont chacun a sa note personnelle. La finesse d'Henry Spiess ne nous plaît pas moins que la fermeté du style classique de Jules Cougnard ; d'autres ne le leur cèdent en rien : Julien Gruaz donne une aubade et F. Roger-Cornaz, dont le grand talent vient de nous être révélé, montre en quelques vers jusqu'à quel point il est maître de la forme.

La chronique politique est, comme ces années dernières, due à la plume de M. Albert Bonnard. Il suffit d'en indiquer l'auteur pour se dispenser d'en faire l'éloge. Ce brillant résumé de l'histoire politique en 1911, étincelant de vie et d'esprit, animé du souffle le plus libéral peut être considéré comme la pièce de résistance du volume.

Le *Foyer* de cette année est digne des précédents ; les éditeurs ont su maintenir sa porte largement ouverte à tous les talents, c'est ce qui lui assure une place dans notre littérature romande, dont il nous offre un excellent résumé parce qu'il est vraiment éclectique par les collaborateurs qu'il réunit et par les matières qu'il traite.

EM. BZ.

MA FIGURE, par *Claude Ferval*. — 1 vol. in-16. Paris, Fayard.

L'auteur de cette touchante histoire, qui s'est classé parmi les meilleures plumes féminines de nos jours, aborde, dans ce nouveau roman, un des thèmes éternels de la douleur humaine : la captivité d'une âme de beauté et d'amour enfermée derrière un masque de laidet. Quelle plus poignante détresse que celle qui est installée pour la vie au cœur de Lucienne ! Nature exquise, elle renferme en elle des richesses de vie intérieure dont la disgrâce physique de « sa figure » l'empêchera à jamais de faire le don suprême à celui qui l'aimerait. Il ne lui reste qu'à se dévouer aux autres et à rechercher « la récompense de ceux qui renoncent à eux-mêmes. » Au dispensaire charitable où elle se prodigue elle est désignée comme infirmière d'un jeune artiste qu'un accident a privé momentanément de la vue. Ces deux nobles âmes se comprennent. Lui, dans la nuit, s'imagine sa fée secourable aussi belle que bonne. Elle n'a pas l'horrible courage de le déromper. Mais l'échéance inéluctable approche. L'opération tentée rend la vue au jeune homme. Elle lit, dans son premier regard, l'affreuse, l'irréparable désillusion. Elle s'enfuit : « — Gérard, je m'en vais parce que je vous aime... » Il est difficile de conter avec plus de délicatesse, d'ingéniosité et de maternelle clairvoyance les étapes de ce douloureux calvaire d'une âme, que ne l'a fait Claude Ferval dans ce beau et poignant roman.

E. DE M.

MIROIR DE LA PERFECTION DU BIENHEUREUX FRANÇOIS D'ASSISE, par le frère *Léon*. Version française de *Paul Budry*. — 1 vol. in-16. Paris, Plon, Nourrit & Co.

Ce qu'est le *Miroir de la perfection*, M. Paul Budry l'expose très clairement dans la préface de sa traduction, en se fondant sur les savants travaux par lesquels M. Paul Sabatier, auteur de la première édition du petit livre, a renouvelé les études franciscaines. On peut tenir pour démontré que nous avons là sur saint François d'Assise le document littéraire le plus ancien et le plus authentique. En un temps qui, par réaction et par contraste, se montre volontiers épris de simplicité, on aimera, dans son adorable puérilité, cet humble évangile, rédigé par un disciple pieux, un évangile dont un merveilleux saugrenu et un

fatras insipide de thèmes convenus n'ont encore ni étouffé la sincérité ni altéré la pureté primitive. A vrai dire, il entre bien parfois un brin de snobisme dans l'engouement de certains pour le Pauvre de Dieu. D'autre part, Auguste Sabatier a signalé, non sans raison, au moment où parut le *Saint François* de son homonyme, ce qu'ont d'insuffisant cette conception de la vie et cette forme de renoncement. Mais ce n'est pas là qu'est pour nous le danger. Nous ne courons aucun risque à nous abandonner au charme reposant de celui qui, dans sa candeur et dans sa bonhomie, fut un apôtre à l'égal des plus grands. C'est un souffle purifiant au travers de nos luttes et de l'âpre recherche des jouissances matérielles. De toutes les prédications du retour à la nature, celle-là seule ne fut ni agressive ni déclamatoire ; seule elle fut exempte de pose ; seule elle est touchante et aimable, parce que seule elle a sa source non dans la haine de la société, mais dans l'amour de la nature. M. Paul Budry a bien fait d'offrir « à la famille spirituelle des amis de François d'Assise » une version française du *Miroir de la perfection*. Il en a gardé le ton et l'accent, et l'on voit bien qu'il l'a traduit avec piété et « avec le respect que l'on doit aux livres saints. » Ces livres-là ne s'analysent pas, il faut les lire. Et maintenant que chacun peut lire la légende de frère Léon, chacun aussi se doit de la lire.

P.-L. V.

ROME ET LE CLERGÉ FRANÇAIS SOUS LA CONSTITUANTE : LA CONSTITUTION CIVILE DU CLERGÉ, L'AFFAIRE D'AVIGNON, par *Albert Mathiez*. — 1 vol. in-16. Paris, A. Colin, 1911.

La constitution civile du clergé était-elle inacceptable pour l'Eglise ? On le croit généralement et l'on blâme les constituants de s'être lancés dans une semblable aventure et d'avoir provoqué le schisme. M. Mathiez cherche à montrer que ce jugement n'est pas juste.

A voir les choses de près, la constitution civile du clergé n'avait rien de révolutionnaire. Issue de nécessités financières, elle traitait essentiellement des questions d'organisation ; elle se gardait bien de toucher au dogme, pensaient ses auteurs, et les évêques de France, pour la plupart, la considéraient comme parfaitement acceptable.

Mais elle portait l'empreinte bien nette du gallicanisme ; elle diminuait l'influence de Rome sur l'Eglise de France, en matière de nomination des évêques particulièrement, et c'était là, avec la nouvelle répartition des diocèses, le seul point qui exigeât une entente avec le pape. On ne lui demanda cependant pas formellement son approbation ; l'Assemblée ne pouvait pas soumettre ses décrets à un souverain étranger ; ensuite, on avait vu si souvent la papauté céder à la royauté sur des questions qui paraissaient plus graves qu'on ne doutait pas du succès. Ici encore les légistes de la Révolution raisonnent comme ceux de la monarchie absolue.

Le résultat ne fut pas celui que l'on espérait. Pie VI n'était pas seulement le chef de l'Eglise : il était souverain temporel d'Avignon et du comtat Venaissin. Ses sujets, atteints du virus révolutionnaire, s'étaient soulevés. Le mauvais exemple de la France était donc contagieux ; il fallait empêcher la maladie de se répandre et l'étouffer en son germe. Avant même que la constitution civile du clergé eût commencé à être discutée, le pape avait condamné les principes de 1789 dans un consistoire secret. Il était prêt à la lutte ; il allait se mettre à la tête de la contre-révolution.

Lorsque Louis XVI voulut négocier avec lui, il resta plusieurs mois sans répondre. Il voulait par son silence obliger à la résistance les évêques de France, qui pourtant approuvaient le régime nouveau, ou se disposaient tout au moins à le subir patiemment. Il voulait exciter les esprits, les dresser contre les novateurs ; il n'y réussit que trop bien. Il faut ajouter aussi que l'ambassadeur français à Rome, le cardinal de Bernis, ne fit pas son devoir. Il était réactionnaire, et, loin de chercher à gagner le pape aux propositions de son gouvernement, il ne fit que l'encourager à la résistance.

Les esprits s'échauffèrent, la Constituante prit des mesures énergiques, imposa le serment, annexa Avignon. La rupture entre l'Eglise catholique et la France nouvelle était consommée.

A la lecture de ce livre très documenté et impartial sans doute, une réflexion s'impose cependant :

Y eut-il chez Pie VI autant de calcul que le croit M. Mathiez ? Était-il possible au pape d'accepter une constitution aussi gallicane, même si elle était appuyée par l'épiscopat français ? Le

pape pouvait-il renoncer à son pouvoir absolu sur l'Eglise de France ? Cela n'était-il pas contraire à la doctrine supérieure de l'Eglise ? Et n'avons-nous pas vu récemment un phénomène analogue : la cour de Rome repousser une organisation admise, désirée par les évêques ?

Sans nier l'influence que la crainte de la Révolution et les affaires d'Avignon aient pu avoir sur le pape, il serait légitime aussi de tenir compte du principe fondamental de l'Eglise romaine, du principe de la supériorité du pouvoir spirituel sur le pouvoir temporel. Vis-à-vis de Rome il n'y a pour un Etat catholique qu'une attitude possible, s'il veut la paix : c'est la soumission.

C. G.

LES NOYADES DE NANTES, par *G. Lenôtre*. — 1 vol. in-8° écu. Paris, Perrin, 1911.

Vous souvenez-vous de Carrier ? N'avez-vous pas rencontré le nom de ce proconsul sur le chemin de sang que fraya la Terreur et où M. Lenôtre nous guide avec tant d'habileté ? Le masque de cet homme, à la lèvre mauvaise et à l'œil fixe, ne vous a-t-il pas poursuivi dans vos rêves ? C'est son œuvre horrible et bizarre à la fois que M. Lenôtre décrit dans son nouvel ouvrage qui, par l'abondance des faits cités, permet l'étude psychologique du personnage principal. La Révolution ne chercha pas d'excuses à Carrier, dont les actes furent ceux d'un aliéné, et l'envoya à l'échafaud le jour où elle se rendit compte que son œuvre sombrerait dans la honte si elle n'écartait pas définitivement ceux qui la détournaient au profit de leurs passions.

ED. CH.

LE SENTIMENT DU *MOI*

d'après les récents philosophes.

Taine, De l'intelligence. — Bergson, Les données immédiates de la conscience, L'évolution créatrice, Matière et mémoire. — Hamelin, Essai sur les éléments principaux de la représentation, etc.

Si mécontent qu'on soit de son sort, jamais, je pense, on ne souhaitera d'en changer pour devenir une autre *personne*. On désire l'argent, la position, le succès d'autrui, choses extérieures et transportables; on n'a aucune envie d'être transformé en l'individu même qui jouit de ces biens. Le rêve de Fantasio, dans la comédie d'Alfred de Musset: « Si je pouvais être ce monsieur qui passe!... Ce monsieur qui passe est charmant... » peut traverser l'imagination, parce qu'il serait très intéressant, en effet, de posséder, pendant deux ou trois minutes, « l'essence particulière » à ce monsieur; mais nous ne voudrions pas prolonger l'expérience, parce que nous avons ou croyons avoir « notre essence », nous aussi, et que nous y tenons infiniment plus qu'à toute autre, quelque évident que fût pour d'autres yeux l'avantage de l'échange. Un écrivain pourra être assez humble pour envier certaines parties de tel ou tel talent qu'il admire, plus de richesse, plus de mouvement, plus de concision,

plus d'éclat; s'il a un peu de personnalité, s'il a la moindre valeur, il ne désirera point changer de *style*, puisque le style « est l'homme même », c'est-à-dire la personne.

Il serait cruellement piquant que ce *moi* auquel nous sommes si âprement attachés ne fût qu'une illusion. Taine, dans son livre *De l'intelligence*, s'est appliqué, avec une sorte de passion, à faire évanouir ce « fantôme » ainsi que les autres idoles du spiritualisme classique, — l'être, l'essence, la substance, la cause, la matière, l'esprit, l'âme, — et, du même coup, par conséquent, ces grandes *forces* cosmiques et psychiques dont l'identité fondamentale, soupçonnée par un savant naturaliste¹, est si pleine d'attrait pour la pensée philosophique et religieuse. L'auteur montre comment ce moi auquel nous attribuons une substance, où nous voyons une cause, que nous appelons notre personne, n'est rien et disparaît avec les phénomènes et les états intérieurs dont il n'est que la suite et la coordination, c'est-à-dire avec nos sensations, nos souvenirs, nos espérances, nos idées. Notre langage fait un substantif et notre imagination un être d'un simple *rapport*, de la particularité que présente un fait d'être constamment suivi par un autre fait. Le vide même, le *néant* auquel l'analyse aboutit quand elle creuse le contenu de cette entité verbale, est porté par notre pensée complaisante à l'actif d'un être évanoui tout entier: nous croyons y saisir une essence pure et nous le nommons *esprit*, parce qu'il est inétendu, incorporel, immatériel, bref, inexistant.

On se tourmente pour comprendre comment l'âme, substance inétendue, peut loger dans un corps et comment est possible le commerce de deux êtres de natures si différentes. Ces questions tombent avec la vaine méta-

¹ Armand Sabatier. Voir sa *Philosophie de l'effort*.

physique qui les a suggérées: il n'y a point d'êtres distincts des phénomènes dont ils ne sont que la trame; il n'y a point de causes distinctes des faits de plus en plus généraux, si l'on remonte la série, de plus en plus particuliers, si on la descend, qui se déterminent et se conditionnent les uns les autres.

Une considération saisissante achève la dissolution de l'idée du moi, si la formidable critique de Taine en a laissé quelque chose debout.

Même quand on se place au point de vue du spiritualisme classique, pour lequel la personne est une substance réelle, cette substance, bien examinée, n'a point l'unité, la stabilité qu'on lui prête. Tous les êtres vivants sont des assemblages, des groupes, des sociétés, — les individus aussi bien que les organismes collectifs, — et des sociétés fort anarchiques parfois. « Mon moi », dites-vous. — Lequel? Vous en avez plusieurs, et celui que vous croyez tenir glisse, fuit, s'écoule, change incessamment. En outre, il n'est point simple. Des âmes diverses et plus ou moins contraires, — à la fois ou tour à tour, — composent notre personne. De bonne foi, le regret, le repentir, le remords de fautes datant d'un quart de siècle vous tourmente-t-il aujourd'hui beaucoup? Ne les contemplez-vous pas en spectateurs lointains plutôt qu'en auteurs responsables? Et si, au bout d'un certain nombre d'années, vous vous sentez jouir ainsi du bénéfice de la prescription, n'est-ce pas parce qu'insensiblement un être tout nouveau s'est substitué chez vous à l'ancien?

Un philosophe théiste du dix-neuvième siècle, Pierre Leroux, qui croyait fermement à la réalité et à l'éternité de l'être spirituel, sans croire à l'immortalité des âmes et des consciences personnelles, avait imaginé ou restauré la doctrine de la *palingénésie*, c'est-à-dire de la durée

sans terme de l'être humain par la renaissance des mêmes individus, dont l'essence indestructible subsiste, mais dont la forme phénoménale se renouvelle sans cesse. Et il montrait que, pour nous renouveler de fond en comble, nous n'avons pas besoin d'attendre la mort, vivre n'étant pas autre chose que mourir *continuellement* à une certaine forme pour renaître à une autre forme ¹.

La vieille question qui demande si la mémoire persiste après la mort, — sujet d'angoisse pour les mortels qui aspirent ardemment à conserver leur moi, — cesserait de nous causer une si grande anxiété si nous considérions ce qui se passe dès cette vie. Ici-bas oublier est proprement la loi de toute notre existence active et passive. La relation entre ces trois termes : *vie, changement, oubli*, est tellement étroite que M. Ribot ², sans étonner personne, avance ce paradoxe qu'une bonne mémoire, bien vivante et bien saine, a pour condition première d'oublier beaucoup de choses; car, sans l'élimination continue du nombre prodigieux de petits faits insignifiants qui l'encombrent comment rappellerait-elle les images importantes? De combien de faits, je ne dis pas anciens, mais récents, contemporains, actuels, le souvenir ne paraît-il pas aboli en nous par une extinction totale et presque immédiate? Si un petit nombre d'événements exceptionnels surnagent plus ou moins long-

¹ *De l'humanité*, tome II, p. 156. — M. Bergson a dit la même chose, non avec plus de clarté et de force, mais en termes plus techniques : « La vie est une évolution. Nous concentrons une période de cette évolution en une vue stable que nous appelons une forme.... Mais, en réalité, le corps change de forme à tout instant. Ou plutôt il n'y a pas de forme, puisque la forme est de l'immobile et que la réalité est mouvement. Ce qui est réel, c'est le changement continu de forme : la forme n'est qu'un instantané pris sur une transition. » (*L'évolution créatrice*, p. 327.)

² *Les maladies de la mémoire*, p. 45.

temps dans l'abîme d'oubli où sombre tout le reste, la trame des petits faits ordinaires dont notre vie se compose est si ténue qu'elle se déchire à l'instant où elle est ourdie. Les juges oublient cette condition de la faible humanité quand ils attendent d'un accusé ou d'un témoin qu'on puisse leur raconter exactement ce qu'on a fait, dit, vu ou entendu il y a un an, il y a un mois, il y a huit jours, à telle heure. Pareille exigence est une énorme erreur psychologique et les contradictions où les malheureux questionnés s'embarrassent en faisant de vains efforts pour se souvenir et pour répondre aux tribunaux ne prouvent rien contre ceux qui les commettent.

Il n'est point sûr que la facilité d'oublier ne constitue pas, à tout prendre, un avantage plus précieux que celui de se souvenir. Aux mortels qui caressent l'espoir de recommencer sur la terre ou dans un autre séjour une nouvelle vie, le sens commun objecte que, ayant oublié l'ancienne, nous n'aurons point conscience d'être les mêmes hommes, et alors que nous importerait une immortalité vide de mémoire, c'est-à-dire sans le sentiment d'elle-même? — Vous confondez, répond Leroux, l'apparence avec la réalité, les formes de la vie avec la vie, l'état phénoménal avec l'état essentiel. Le sommeil périodique, pendant lequel nous prenons une autre conscience, pourrait déjà vous donner une leçon utile et vous instruire de l'insignifiante altération que la mort produira dans votre personnalité. « Oh! que les anciens étaient plus dans la vérité que nous avec leur mythe du fleuve Léthé! Les plus nobles héros, les plus grands sages n'aspiraient, suivant eux, qu'à boire à longs traits ces eaux d'oubli, sans croire perdre pour cela leur existence, leur être, leur identité, leur personnalité, leur moi ¹. »

¹ Pierre Leroux, *De l'humanité*, tome I, p. 208.

« Nous ne pouvons à la fois, écrivait Schleiermacher dans une lettre de consolation à une veuve¹, posséder l'être réel et vivre une vie particulière. »

Franchement, vous sentez-vous consolés ? Ces considérations ont-elles quelque douceur pour nous, pauvres mortels du XX^e siècle, qui, devenus trop savants et trop sages, n'osons plus espérer une survie de notre personnalité et de la mémoire qui en prolonge et en conserve la conscience ? J'en doute fort ; je ne crois point qu'elles aient la vertu de relever par la moindre allégresse le mélancolique abattement des individus convaincus désormais du néant de leur forme particulière, et je continue, pour ma part, à ne goûter nulle joie dans la pensée de m'absorber dans le grand Tout.

C'est toujours mon *moi* que je voudrais « sauver. » S'il est irréel et inexistant, hélas ! je ne sauverai qu'un fantôme, même en *m'immortalisant*, comme disent les rêveurs de gloire, dans un monument du génie ou de la charité ; mais si tous les objets qui nous entourent, si toutes les idées de notre esprit ne sont aussi que des fantômes et des représentations subjectives, mon moi, après tout, ne se trouve pas en plus mauvaise posture que le reste ; et si enfin certaines *apparences* nous sont éminemment utiles et précieuses, la conviction, même erronée, que notre moi existe, peut avoir son utilité et son prix, beaucoup plus d'utilité et beaucoup plus de prix que la froide et triste conviction contraire.



Aucune doctrine philosophique n'étant sûre, il faut dire et redire que vraiment nous serions trop sots de nous fixer à celle dont les conclusions désolantes nous laissent sans courage pour vivre et sans espérance à

¹ Citée par M. Victor Monod, *Le problème de Dieu*, p. 142.

l'heure de la mort. Bénis soient les sceptiques et que le diable emporte les raisonneurs comme Taine, qui, ravi de démolir ce qui restait encore du vieux spiritualisme classique, se délecte avec une sorte de perversité démoniaque dans la démonstration du néant de notre être personnel :

« Le moi n'est qu'une entité verbale et un fantôme métaphysique.... On voit s'évanouir et rentrer dans la région des mots la substance une, permanente, distincte des événements.... Je suis une série d'événements et d'états successifs, sensations, images, idées, perceptions, souvenirs, prévisions, émotions, désirs, volitions.... Nos événements successifs sont les composants successifs de notre moi. Eux ôtés, le moi ne serait plus rien, ils le constituent. »

Le moi n'est donc rien en soi, conclut Taine ; mais, dupés par le langage, nous nous laissons aller à concevoir ce rien « comme une chose distincte, stable, indépendante de ses modes, et même capable de subsister après que la série d'où il est tiré a disparu ! »

Si cette réduction du moi à zéro pur était une vérité incontestée, incontestable, force nous serait bien de nous y résigner, non point d'en être fiers et heureux avec l'auteur du livre *De l'intelligence*. Mais le *phénoménisme*, comme toutes les autres doctrines métaphysiques, n'est qu'un chapitre des erreurs de la philosophie aux yeux de plusieurs sages dont l'autorité d'abord, — si c'est l'autorité qu'invoque notre faiblesse, — n'est pas moindre que celle de Taine. Avec ou sans l'aide de ces maîtres, nous pouvons essayer de raisonner un peu.

De ce que l'esprit est insaisissable aux sens, étant inétendu, incorporel, immatériel et, par suite, intangible et invisible, est-il logique de conclure qu'il est « inexistant ? »

¹ *De l'intelligence*, t. II, p. 287 et suivantes. Et passim.

Non, puisqu'il ne serait pas l'esprit s'il avait avec la matière la ressemblance qu'on se plaint peu judicieusement de ne pas trouver. La vanité des idées métaphysiques se prouverait, dit-on, en faisant voir, — pour l'idée de cause, par exemple, — qu'elle est un mot, rien de plus, et qu'il n'y a au monde que des phénomènes et des lois, c'est-à-dire des faits particuliers et des faits généraux, les faits particuliers ayant dans les faits de plus en plus généraux leur principe, leur origine, leur source.... Mais déjà je m'arrête, ne pouvant plus faire un pas qui ne soit une scabreuse aventure ; car le langage philosophique est dépourvu des termes parfaitement clairs et incolores qui seuls pourraient convenir à de pareilles idées.

On relègue au royaume des gnomes et des sylphes ces petits êtres spirituels, les *causes*, cachées derrière les faits qu'elles ont le pouvoir occulte de produire ; on s'évertue, on s'ingénie à chercher des substituts abstraits au mot trop coloré qu'on voudrait éviter : à quoi bon ? *principe, origine, source*, comme *germe* et *force*, comme tous les autres synonymes de *cause*, seront toujours des images, c'est-à-dire des fables et de la mythologie ; *loi, raison* même sont-ils d'une langue beaucoup plus idéaliste que *cause* ? on ne saurait traduire sa pensée dans la prose la plus terne sans faire de la poésie, si mathématicien que l'on soit, et sans vaticiner peu ou prou. Nous donnons, écrit Taine, le nom de cause ou de pouvoir à un certain caractère que possèdent ou que présentent les faits : la *propriété*, la *particularité* qu'ils ont d'être constamment suivis par un autre fait, nous en détachons par abstraction cette particularité et nous en faisons quelque chose de réel et d'existant en soi. — Bon ! variez de nouveau et tant que vous pourrez votre vocabulaire ; appelez maintenant propriété ou particula-

rité ce que vous ne voulez pas nommer cause : prétendez-vous dire que, quand le jour recommence après que le soleil a paru, il n'y a entre ces deux faits qu'un rapport de concomitance ou de succession et que le retour de la lumière et de la chaleur n'est pas dû, *comme l'effet à sa cause*, au retour du foyer d'où toute lumière et toute chaleur émanent ? S'il n'y avait entre la cause et l'effet qu'un simple rapport de succession, il faudrait dire alors que *la nuit est la cause du jour*, comme on l'a très pertinemment objecté....

C'est une considération triste ou plaisante, selon la diversité des humeurs et le point de vue où l'on se place, c'est en tout cas un fait bien significatif que l'impossibilité où sont les métaphysiciens d'aboutir à des résultats *vraiment scientifiques* dans toutes les grandes questions qui ont pour l'homme un intérêt vital.

Un rationaliste convaincu, mais modeste, le philosophe Hamelin, avoue, dans la conclusion de la thèse magistrale qui est son seul ouvrage ¹, que « la vérité et la certitude sont en fait infiniment éloignées de nous et que, jusqu'à son achèvement, le rationalisme absolu demeure forcément un probabilisme. » — Un autre philosophe, William James, le contraire d'un rationaliste celui-là, nie tout net que l'appareil logique des dialecticiens ait la moindre valeur démonstrative : « Permettez-moi de vous répéter une fois de plus que la *vision* d'un homme est chez lui le point important. Qui se soucie des *raisons* de Carlyle, ou de celles de Schopenhauer, ou de celles de Spencer ? Une philosophie est l'expression du caractère d'un homme dans ce qu'il a de plus intime, et toute définition de l'univers n'est que la réaction adoptée à son égard par une

¹ *Année sur les éléments principaux de la représentation.* — On a récemment publié, d'Octave Hamelin, un ouvrage posthume sur Descartes.

certaine personnalité¹. » Cela revient à dire que la philosophie n'est pas une science, mais un art, et que les métaphysiciens sont des poètes. La seule chose qu'on puisse leur demander, c'est de construire des systèmes ingénieux et plausibles dont toutes les parties se tiennent bien ; leurs idées nous intéresseront, nous plairont, nous persuaderont même, si elles s'accordent avec nos propres tendances, mais personne n'est tenu d'y croire.

Lorsque, après avoir lu l'*Intelligence* de Taine, on ouvre les principaux écrits des philosophes qui lui ont succédé, on reste confondu de la faible influence exercée sur les grands penseurs originaux par un homme qui croyait certainement avoir révolutionné la philosophie. Il semble que l'auteur de l'*Essai sur les éléments principaux de la représentation* ignore ou dédaigne l'œuvre philosophique de Taine lorsqu'il écrit, à la page 206, ces lignes stupéfiantes : « Beaucoup de penseurs ont cru qu'on ne pouvait définir la causalité sans recourir à ce caractère qu'elle serait une succession constante, et *peut-être même y en a-t-il quelques-uns (dans tous les cas il pourrait y en avoir) aux yeux de qui son essence ne constitue rien de plus.* » — Quelqu'un a *peut-être* soutenu le paradoxe du phénoménisme : voilà ce que, après le livre *De l'intelligence*, un docteur en philosophie écrit tranquillement !

A coup sûr, Taine croyait impossible le retour des « fantômes métaphysiques » qu'il avait pourchassés, railés et renvoyés au pays des ombres. Que dirait-il aujourd'hui en les retrouvant toujours là ? Un philosophe, Renouvier, commence un gros livre auquel il donne ce titre significatif, *Le personnalisme* ; un autre, Bergson, affirme que « l'esprit est une réalité » (*Matière et mé-*

¹ Cité par M. Le Dantec dans la *Grande Revue* du 10 juillet 1910.

moire, p. 67), que le moi « n'est pas un agrégat de faits de conscience » (*Essai sur les données immédiates de la conscience*, p. 126), et il soustrait absolument la mémoire à la domination de la matière, pour la rendre à ce qu'il continue d'appeler, avec l'ancien spiritualisme, la « conscience » et l'« esprit. »

Le sens commun, appuyé sur une pseudo-science médicale des plus superficielles, fige et accumule dans le cerveau tous nos souvenirs : le savant auteur de *Matière et mémoire* réduit à néant cette explication matérialiste. Tout ne paraît pas clair dans ses profonds ouvrages à ma tardive et incomplète instruction philosophique ; néanmoins j'en comprends assez pour voir qu'il croit à ces grandes choses que Taine niait : la liberté de l'homme, la substance pensante, la cause efficiente et finale, l'esprit, la conscience, l'âme.... M. Th. Ribot, dont l'empirisme un peu terre à terre se rattache plutôt à la philosophie de Taine et s'abstient prosaïquement de toute noble envolée vers le spiritualisme nouveau, penche, il est vrai, pour l'hypothèse qu'il appelle « récente » et qui considère la conscience non comme la propriété essentielle de l'âme ou de l'esprit, mais comme un simple « épiphénomène », c'est-à-dire comme un phénomène « surajouté à l'activité cérébrale », comme un « événement dépendant de conditions déterminées » ; mais Bergson, Hamelin, — sans parler de Renouvier, — s'opposent de toutes leurs forces au phénoménisme. Pour Hamelin, la conscience est « le sommet de l'Être » ; l'Esprit, — que ce jeune philosophe divinise presque en l'écrivant par une majuscule et en disant, avec l'auteur du quatrième évangile : « l'Esprit était au commencement » (p. 449), — l'Esprit est une réalité vivante pour lui comme pour Bergson : « Nous entendons qu'il y a de la réalité dans ce

qu'on appelle communément efficace, pouvoir, force.... » « L'organisme est aussi de la pensée.... » « Le corps est finalement de l'esprit » (pages 357, 377). M. Bergson, de son côté, répète avec insistance que « la mémoire n'est à aucun degré une émanation de la matière » ; loin de redire, après Taine et Ribot, que le moi est « un composé extrêmement complexe », une suite et une coordination de « phénomènes », il réédite cette vieille et « incontestable » vérité, que « l'esprit s'oppose à la matière comme une unité pure à une multiplicité essentiellement divisible », et il accepte, avec l'ancienne psychologie, les idées de cause, de substance, de liberté, comme des faits certains, comme des « données immédiates de la conscience. »



Le Moi a beau être « merveilleusement ondoyant et divers », il a son unité, sa stabilité relatives. Si l'oubli, non moins facile que nécessaire, d'une multitude infinie de choses est un fait indéniable, la persistance de certains souvenirs est indéniable aussi et continue à servir encore d'argument estimé pour prouver l'identité du sujet qui les conserve.

Est-ce la répétition fréquente de l'image ou la force de la première impression qui rend ineffaçables certains souvenirs ? Je n'ai point trouvé — ou peut-être n'ai-je pas *su* trouver — dans mes auteurs de réponse nette à cette question. Ils nient que les souvenirs soient localisés par des empreintes dans la matière cérébrale. A propos des rapports de la pensée et du cerveau, ils font une distinction fort juste entre la condition et la cause. L'esprit peut être lié au corps ici-bas, simplement comme à la condition de sa forme humaine et terrestre. « La pensée pure, sans liaison aucune avec le sensible, écrit Paul

Janet dans le *Matérialisme contemporain* (1875), paraît impossible dans les conditions actuelles de notre existence finie. » Et l'auteur de l'*Évolution créatrice* ajoute : « Le cerveau souligne à tout instant les articulations motrices de l'état de conscience ; mais là se borne l'interdépendance de la conscience et du cerveau ; le sort de la conscience n'est pas lié pour cela au sort de la matière cérébrale.... La conscience est essentiellement libre, elle est la liberté même ; cependant elle ne peut traverser la matière sans se poser sur elle, sans s'adapter à elle.... » Mais si les souvenirs ne restent pas dans l'encéphale, ne faut-il pas qu'ils soient emmagasinés quelque part, dans l'esprit sinon dans le corps, puisqu'ils durent et qu'ils reparaissent ?

Ici, probablement, je commets l'erreur dénoncée par M. Bergson dans des pages trop fortes pour moi de haute métaphysique, et je fais la confusion commune d'appliquer à la durée les mesures qui ne conviennent qu'à l'espace. Notre philosophe paraît croire que tous, absolument tous les faits actifs ou passifs de notre existence consciente demeurent dans la mémoire. Il rappelle ces cas souvent racontés « de suffocation brusque, chez les noyés et les pendus, où le sujet, revenu à la vie, déclare avoir vu défiler devant lui, en peu de temps, tous les événements oubliés de son histoire, avec leurs plus infimes circonstances, et dans l'ordre même où ils se sont produits. » Il se demande jusqu'à quel point et dans quel sens des souvenirs peuvent réellement s'évanouir ? Il cite en l'approuvant ce mot de Ball : « La mémoire est une faculté qui ne perd rien et enregistre tout¹. »

¹ M. Bergson, aurait pu citer aussi cette jolie image de Boussuet : « Je crois que rien ne s'oublie complètement, que rien ne se perd ; ce qui manque quelquefois, c'est l'exécuteur de telle ou telle idée. La pensée existe quelque part, mais le cordon de la sonnette n'y est pas. » —

Ainsi donc l'unité et la réalité substantielle du moi, que la critique avait démolie, la critique peut la restaurer gaillardement, et toutes les hypothèses métaphysiques en sont là. C'est pourquoi, dans l'universelle incertitude, ce qui importe au sage, ce n'est pas qu'on lui fournisse une preuve qui, n'ayant point de rigueur scientifique, n'est qu'une construction élégante et fragile suspendue à la virtuosité des logiciens, c'est de choisir la vérité qui pratiquement paraît la meilleure, comme le *pragmatisme* nous l'enseigne. Or, il n'est pas douteux que la croyance au moi et à ses synonymes, — qui sont la personne humaine, la conscience morale, l'esprit, l'âme, — est chose utile à l'homme, tandis que la conviction contraire ne peut que lui être funeste.

Le moi est réel, non illusoire : tant mieux ! réjouissons-nous de la bonne nouvelle ; mais à quoi nous sert cette vérité, qui reste purement théorique tant que nous ne la traduisons pas en faits et en action ? Vous pouvez, si vous le voulez énergiquement, *devenir une personne* : vous n'en êtes pas une par cela seulement que vous existez. Car la personnalité n'est pas un don banal appartenant à tous ; c'est une distinction éminente et rare, une conquête, une gloire ; c'est une perfection où l'on monte par le caractère, le talent, la volonté, la vertu.

La multitude des hommes et même l'élite des hommes, dans toutes les heures sans nombre où ils s'abandonnent passivement au cours des choses, ne vivent pas de la vie de l'esprit qui, avant de consister dans la mai-

Un roman de M. Henry Bordeaux, *La robe de laine*, contient une observation curieuse qui rentre dans le même ordre d'idées ou de faits : « La première atteinte chez Raymonde se manifesta par une diminution de gaieté. *Je n'y ai pas pris garde et je m'en souviens.* Il y a dans notre passé toute une part que nous négligeons, mais qui n'a pas consenti à disparaître. »

trise et la possession de soi, consiste au moins dans la réflexion, dans la connaissance de sa propre pensée, dans la faculté de se regarder faire, de se juger et de se critiquer. Ils sont sans mémoire, sans attention, sans but et sans dessein suivi ; sans force pour se souvenir, sans force pour agir, pour vouloir et pour se résoudre. Incapables de rentrer en eux-mêmes, pleins de contradictions intérieures, livrés au hasard et aux circonstances, craignant et fuyant tout ce qui est sincère et naïf, ils vivent *extérieurement*, remplacent la pensée par un verbiage conventionnel et machinal et n'ont que les idées d'autrui.

Dans un champ de courses où les jockeys, les parieurs, les curieux ne paraissaient pas appartenir à une espèce plus intelligente que les chevaux, où le flot des spectateurs et des spectatrices semblait se composer de nullités humaines, aussi peu individuelles, aussi peu distinctes les unes des autres que les brins d'herbe foulés par cette multitude de pieds, j'eus, en une belle journée d'août 1910, la poignante impression de *l'inexistence* de tant d'êtres veules, faibles, oublieux, inconsistants et incohérents et je songai : « Où sont les âmes de ces prétendues personnes et pourquoi seraient-elles immortelles, puisqu'elles n'ont pas même commencé de vivre ? » On l'a dit et redit, comme un de ces lieux communs qu'on répète sans y penser ; mais c'est la vérité même que le spectacle d'ombres si peu réelles *ressemble identiquement à un rêve*.

Comme la personnalité, la liberté est un fait qu'atteste la conscience ; mais ce fait est une exception, et une exception rare. N'est pas libre quiconque croit l'être. La foule immense des créatures humaines est assujettie au déterminisme, qui pèse sur toute la nature matérielle et dont seul l'esprit s'affranchit quelquefois.

Nous nous figurons toujours que c'est tout ou rien, que la liberté et la nécessité règnent *l'une ou l'autre*, sans choix de notre part, sans que nous puissions rien y changer, et qu'il faut accepter purement et simplement d'être nos propres maîtres ou d'être des esclaves. Notre situation réelle est beaucoup moins simple que cela. La liberté ne nous est pas donnée, elle nous est *offerte* ; de même que la personnalité, nous devons la conquérir. Elle n'a rien d'absolu, elle n'est pas indépendante de notre vouloir, elle comporte des degrés, et la transformation de la bête ou de la chose que nous sommes d'abord par la loi de la matière, en une personne libre, est un apprentissage, une culture, un art.



Les écrivains se divisent, comme les hommes en général, en deux catégories : l'innombrable cohue des ombres inexistantes et le nombre extrêmement petit des êtres réels qui ont leur personnalité, leur moi. L'originalité en littérature est la forme brillante de la liberté. Comme les actes libres, les livres qui ne sont pas d'inutiles redites émanent si directement de leur auteur qu'ils en sont l'authentique image et, sans avoir besoin d'être signés, portent sa signature. Seuls comptent, seuls existent, seuls vivent les écrivains qui manifestent leur personne dans leur pensée et dans leur style avec tant de franchise et tant de maîtrise que, s'ils se rencontrent accidentellement avec d'autres, si même ils suivent les autres de dessein formé et les continuent, afin d'accroître régulièrement le trésor de la littérature, nul ne puisse les accuser d'imitation.

PAUL STAPFER.



LE FEU A CHEYSERON

HISTOIRE DE LA MONTAGNE

TROISIÈME PARTIE¹

VI

Parce que chacun de nos actes est comme une pierre qu'on jette dans l'eau : les cercles qu'elle fait gagnent de proche en proche et de plus en plus s'élargissent ; nul ne peut savoir jusqu'où ils iront. Ainsi avait été l'enlèvement de l'Allemande.

Il y eut donc cette fois que Firmin fut assommé. Il remontait des vignes où il avait, outre sa vigne, un pressoir et une cave, et avait été voir comment allait son vin, parce qu'on était au moment où il commençait à remuer ; il faisait nuit ; il était arrivé à environ un quart d'heure du village, dans un endroit où le chemin est bordé de deux épaisses haies d'églantiers ; il ne pensait à rien, il était seulement pressé de rentrer chez lui (il était à présent toujours pressé de rentrer chez lui) ; il reçut le coup sur la nuque, il tomba la figure en avant.

Il n'avait rien vu, ni rien entendu ; mais le coup avait été donné si fort qu'il resta étendu assez longtemps sans

¹ Pour la première partie, voir les livraisons de janvier et février.

connaissance. Quand il revint à lui, il devait être déjà très tard. Il s'assit, il regarda à droite et à gauche, mais tout était noir; il regarda le ciel, et il vit des étoiles; alors il se rappela tout.

Il pensa tout de suite : « C'est Jérôme qui a fait le coup; » mais comment le prouver ?

Péniblement, il se leva; sa tête le faisait beaucoup souffrir. En outre, dans sa chute, il s'était tordu le pied; il pouvait à peine s'appuyer dessus, et sa cheville était enflée à faire éclater son soulier. Pourtant, comme il était courageux, il arriva à se traîner jusqu'à la maison. La vieille Honorine l'avait attendu, pleine d'inquiétude. En le voyant, elle poussa un grand cri.

Mais au lieu d'être ému et touché par ce cri, il la repoussa durement :

— Ce n'est rien; laisse-moi, je vais me coucher.

Il fit comme il disait, et ne permit point qu'elle l'accompagnât dans sa chambre. Seulement, vers le matin, il fut pris par la fièvre, parce qu'il avait un trou au front et la plaie n'avait même pas été lavée.

Sans qu'il s'en doutât, il se mit à soupirer si fort que sa mère l'entendit; elle entr'ouvrit la porte, et elle l'aperçut, qui s'était assis sur le lit. Sa figure et le devant de sa chemise étaient couverts de sang sec, et sa moustache aussi était toute raide de sang sec; il disait : « A boire ! à boire ! » Elle courut à la cuisine, et reparut avec de l'eau plein une tasse, et un baquet aussi plein d'eau; elle le fit boire, elle lui lava la figure.

Comme quand il était petit et n'avait pas encore sa volonté; alors elle le prenait et le couchait sur ses genoux, le frottant avec un linge mouillé, malgré ses cris et malgré qu'il se débattit tant qu'il pouvait; mais il faut bien que les enfants soient propres.

Il semblait à Honorine avoir retrouvé son enfant ; à cause de quoi elle aurait été presque heureuse de ce qui était arrivé, si elle avait seulement pu penser, mais elle ne pensait à rien, étant trop occupée. Soigneusement elle lui lava la figure, le cou, les mains ; lui fit changer de chemise ; et ensuite déchirant un vieux mouchoir en fine toile qu'elle avait, elle lui banda le front. Là où il y avait le trou, elle mit un pétale de fleur de lys macéré dans de l'eau-de-vie, chose qui est souveraine pour le referme-ment des plaies ; et dessus donc elle fixa la bande ; puis refit le lit, et tapota l'oreiller dans ses mains pour le rafraîchir. Ainsi tout entière absorbée par les gestes qu'elle faisait, et seulement de nouveau mère, comme si vingt-cinq ans de sa vie eussent été supprimés, et qu'elle fût revenue au temps où son fils n'était qu'un tout petit enfant et parlait à peine ; alors elle était encore toute-puissante sur lui et en tout il se laissait faire.

Comme il se laissait faire de nouveau maintenant, et il poussa un grand soupir de contentement en renversant sa tête au creux du coussin. Rafraîchi, et calmé et sa fièvre en allée, il avait maintenant sommeil ; et il ferma les yeux pendant qu'approchant une chaise, elle s'installait à côté de lui. Elle pensait : « S'il a besoin de quelque chose, je serai là. »

Une faible pâle lumière, un tout petit hésitant commencement de jour flottait derrière les carreaux comme un rideau de toile grise ; dessus se dessinaient en noir les croisillons. Puis peu à peu on vit se marquer dehors le contour des choses, on aurait dit qu'un brouillard se levait ; une barrière apparut, bordant un pré, et le pré apparut, et au loin une maison ; une lampe y brillait encore, presque aussitôt elle s'éteignit. Et les premiers rbruits arrivèrent du village. Une porte s'ouvrit et se re-

ferma, on entendit grincer un verrou mal huilé, quel-qu'un appelait, des pas traînaient sur le chemin ; et de plus en plus il faisait clair, quoiqu'il ne semblât pas que le soleil dût jamais se montrer, car le ciel était lourdement chargé et lourdement pesait au loin sur la montagne. A mi-hauteur ainsi, cachant les hauts sommets, mais déjà une tiédeur vient avec l'aube et déjà souffle un petit vent qui a une odeur et un goût.

Elle avait croisé ses mains sur ses genoux, et appuyant sa tête au dossier de la chaise, elle avait fermé, elle aussi, les yeux. Peu à peu, elle aussi, le sommeil la gagnait, parce qu'elle n'avait guère dormi de toute la nuit, tenue éveillée par l'inquiétude ; un lourd poids fit pencher sa tête de côté, et de temps en temps elle la redressait, mais de nouveau sa tête retombait. De sorte qu'elle n'entendit pas la porte s'ouvrir et ne vit pas qu'une tête passait par l'entre-bâillement ; ce n'est que quand on fut entré qu'elle ouvrit les yeux tout à fait. Mais alors elle se trouva brusquement debout : l'Allemande était devant elle. Elle lui cria : « Sortez d'ici ! »

L'autre dit :

— J'étais venue voir ce qu'il y avait, parce que....

Elle tendit le bras et cria une seconde fois : « Sortez ! »

L'autre, déjà, était sortie.

Seulement comme elle allait se rasseoir et se tournait vers le lit, elle vit que Firmin s'était réveillé.

Il demanda : « Qu'est-ce qu'il y a ? »

— Dors seulement, dit Honorine.

Mais il paraissait agité, et il n'était pas assez profondément endormi sans doute pour ne s'être aperçu de rien ; il recommença : « Est-ce qu'on n'est pas entré ? » Honorine ne savait pas mentir. « Oui, on est entré. »

— Et qui est-ce qui est entré ?

— C'est l'Allemande.

— Et pourquoi est-ce qu'elle est partie ?

A peine si elle hésita, elle répondit : « Parce que je l'ai chassée. » Mais il s'était redressé, et il regardait sa mère d'une telle façon que d'abord elle baissa les yeux ; puis, le sentiment de son bon droit rentrant en elle :

— Oui, je l'ai chassée, dit-elle, est-ce que par hasard elle ne le mériterait pas ? Est-ce que par hasard tu aurais quelque chose à me reprocher ? Dis-le, si tu as quelque chose.

Il dit :

— J'ai plus que quelque chose à te reprocher.

— Tu es un ingrat ! cria-t-elle. Après tout ce qui s'est passé, et après toute la peine que j'ai eue avec toi. Qui est-ce qui t'a élevé ? qui est-ce qui t'a soigné ? qui est-ce qui a pris soin de toi encore tout à l'heure quand tu es rentré dans un tel état que c'est un bonheur que personne ne t'ait vu, sans quoi je serais morte de honte ? Et tu me traites ainsi, et tu me préfères une étrangère, quand je suis ta mère après tout, quand après tout je suis chez moi.

Il ne cria point, lui, il éleva à peine la voix, mais elle était sourde et profonde :

— Tu n'es pas chez toi, tu es chez moi.

Il disait vrai, ayant reçu la maison en héritage de son père et Honorine n'en avait que la jouissance, mais jamais elle n'aurait cru qu'il osât parler ainsi. C'est pourquoi, tout d'abord, elle en perdit le souffle, il lui fallut aller le rechercher tout au fond d'elle, et les larmes lui jaillirent des yeux.

— O Firmin, dit-elle, comment oses-tu parler ainsi ?

Mais nullement ému, il continuait à la regarder avec des yeux secs et il dit :

— La laisseras-tu entrer maintenant ?

— Jamais ! cria-t-elle.

— Alors, tu n'as qu'à t'en aller, parce que, moi, je veux qu'elle entre.

Honorine s'était levée. Elle dit :

— C'est ton dernier mot ?

— C'est mon dernier mot.

Et elle sortit, et depuis ce moment-là, elle ne lui parla plus. Depuis ce moment-là, il n'eut plus de mère. Elle ne quittait point la maison, parce qu'elle n'aurait pas su où aller, mais c'était comme s'ils n'existaient plus l'un pour l'autre ; non seulement ils ne se parlaient plus, mais ils n'avaient pas l'air de se voir.

Et le bruit de ce nouveau malheur et celui des coups que Firmin avait reçus eurent vite fait à leur tour d'être connus dans le village ; alors tout le monde se tourna contre l'Allemande, parce qu'on pensait : « C'est sa faute. » André seul la défendait encore. Il disait : « Pour-quoi serait-ce sa faute, puisqu'elle n'est pas venue de son propre mouvement chez nous ; et elle n'a rien fait pour gâter les choses ? » « Si !... disait-on, elle a tout fait ; qui est-ce qui a ensorcelé Firmin sinon elle, et à ce point qu'il s'est brouillé avec Josette, qu'il s'est brouillé avec sa mère, et que tout à présent va de travers dans le pays. » Et André essayait bien de discuter, mais les gens haussaient les épaules et répondaient : « Tu n'as qu'à ouvrir les yeux. »

En effet tout allait, et de plus en plus, de travers. Josette avait un frère ; quand il sut que Firmin ne voulait plus d'elle, il cria : « Nous sommes déshonorés ! » En disant cela, il frappait du poing sur la table. Il repartit : « Seulement, il trouvera à qui parler. Et s'il n'a pas

voulu s'expliquer avec toi, c'est avec moi qu'il faudra qu'il s'explique, sans quoi.... » Et de nouveau il levait le poing. Mais elle, pleine d'amour quand même, se traînait à genoux devant lui, dans sa crainte, et elle tendait ses mains vers lui : « Ne fais pas cela, Félicien : vois-tu, j'ai déjà trop de peine, n'y ajoute pas encore celle que j'aurais à me dire qu'il pourrait vous arriver du mal à l'un et à l'autre, à cause de moi. Parce que j'en vaux pas la peine. Je finirai bien par m'habituer à pleurer. Et toi aussi tu t'habitueras à me voir pleurer. Et puis peut-être qu'il reviendra à moi, si je suis bien patiente, et j'usurai le temps à force de patience. Ne lève pas la main sur lui, Félicien. »

Elle arriva à le calmer ainsi ; seulement au même moment, à l'autre bout du village, une scène presque pareille se passait. Là habitait Jérôme, et il vivait avec son père, lequel avait eu autrefois les jambes écrasées par un arbre qu'il abattait ; depuis ce temps-là, il marchait avec deux béquilles, si bien qu'il avait été obligé de renoncer à travailler, et Jérôme était seul à cultiver le bien.

Or, dès le lendemain du bal, il s'était mis à boire. Ce jour-là, on l'avait vu aborder Liseli près de la fontaine, mais c'était à peine si elle avait pris garde à lui. Il avait été tout droit à l'auberge. Et, depuis un certain autre soir, cela ne s'appelait plus boire : il ne rentrait plus chez lui que complètement saoul. Il ne rentrait plus que pour se jeter sur son lit où il dormait des douze et quinze heures de suite, puis il retournait à l'auberge. Et le peu d'argent qu'il avait s'en alla.

Alors il parla de vendre un pré qu'il avait.

C'est ainsi qu'un soir, il trouva son père qui l'attendait devant la porte. Et on entendit le vieux qui disait :

« Pour l'amour du Seigneur, garde ton pré, Jérôme, à cause de la chèvre qu'on n'aurait plus de quoi nourrir, — et on ne voudra pas t'en donner ce qu'il vaut ; ils profitent de toi quand tu as bu, Jérôme, et maintenant tu as tout le temps bu. Tu es tout le temps saoul à présent, mais on devine bien pourquoi quand on te regarde, rien qu'à ce creux qu'il y a sous tes yeux, et ce pli au coin de ta bouche. Je te comprends, vois-tu, Jérôme. Alors, puisque tu as du chagrin dans le cœur, décharge-toi de ton chagrin, et dis-moi d'où il t'est venu, mais ne fais pas cette bêtise. Jérôme, Jérôme, entends-tu ? »

Mais aucune réponse ne venait. Il reprenait : « Jérôme, qu'est-ce que tu as dans le cœur ? Les uns ont le mal, les autres, le bien ; toi, tu as la nuit, je te dis. Ils disent qu'ils ont vu le brouillard à Corbire, toi, tu l'as au cœur, je te dis. A Corbire, il souffle du vent, mais toi, tu as le cœur fermé. Je heurte à cette porte, elle ne s'ouvre pas. Et je dis : « Respect pour ce qui est dur », mais toi tu es endurci. Et je dis : « Malheur à ce qui est endurci. » C'est comme le cuir au temps de la sécheresse, c'est » comme l'arbre qu'on a coupé. »

Il ne venait toujours aucune réponse ; il n'y eut d'autre réponse qu'une porte qui se fermait.

Et ces nouveaux événements allèrent s'ajoutant aux autres ; il y en eut ainsi toute une provision, où on n'avait qu'à puiser. On ne parlait plus d'autre chose, dans le village, les hommes à l'auberge, les filles à la fontaine, les femmes devant les maisons. Des mots violents étaient échangés, des paroles dures échangées. Tout fut dans la confusion ; et plus on avançait, plus elle allait augmentant.

Or, ce dimanche, après la messe, ils se trouvaient cinq

ou six hommes sur la place, et ils discutaient aussi là-dessous. Il y avait le Président, un municipal et deux ou trois anciens du village, tous gens d'expérience, d'esprit posé et de sang-froid ; ils furent tous d'avis que cet état de choses ne pouvait plus durer, parce qu'ils étaient habitués à vivre tranquilles ; et ils se disaient en outre que de pires malheurs pouvaient encore survenir.

Le vieux Pontet particulièrement fut net ; il dit : « Il faut que cette fille s'en aille. Que tout cela soit de sa faute ou non, là n'est pas l'affaire. Quand ils vous répondent qu'elles n'est pas venue ici de son plein gré, peut-être bien qu'ils ont raison, mais encore une fois ce n'est pas là l'affaire. L'affaire est que tout allait bien avant qu'elle arrive et que tout va mal depuis qu'elle est là. Il faut donc qu'elle s'en aille. »

Et Chaâban montrant l'église : « Quand ils ont sonné les cloches, est-ce qu'elle s'est même dérangée de la chaise où elle était assise ? Elle ne prie pas le vrai Dieu. Est-ce qu'elle est jamais venue à la messe, dites-moi ? Dans sa religion, ils n'ont point de messe, est-ce qu'ils ont seulement un Dieu, dans sa religion ? Moi, je crois bien plutôt que c'est le diable qu'ils prient ; tout le mal vient de là. » Chaâban était très pieux.

Il faut dire que ceci aussi avait déplu qu'elle eût gardé sa religion, qui n'était pas la bonne, et eût refusé de venir à l'église, quand Honorine le lui avait demandé.

Maintenant c'était le Président qui parlait : « Si j'ai pu d'abord rire de ces choses, c'est que je ne me doutais pas où elles nous mèneraient. Et je suis comme vous d'avis à présent qu'il faut que tout cela cesse, sans quoi Dieu sait où nous irons, à voir ainsi tout le monde se brouiller, et ces batailles et ces disputes. »

Il y avait foule, à présent, sur la place ; les hommes

baissèrent la voix, ils dirent : « Il faut pourtant prendre une décision. » Et la décision qu'ils prirent, sur le conseil du vieux Pontet, fut qu'ils iraient à trois voir Firmin l'après-midi même, et qu'ils lui parleraient. Ils lui diraient : « Puisque c'est toi qui l'as amenée, cette Allemande, c'est à toi de la remmener. Et en cette saison, le col est encore fermé, bien sûr, mais tu n'as pas à reculer devant le voyage, étant donné ce qui se passe et ta responsabilité. Si même tu manques d'argent, on t'en prêtera ; et tu iras par les vallées jusqu'à ce que tu arrives où est son village ; alors tu lui diras : « Rentre chez toi. » Et tu reviendras. Et tout sera comme avant. » Voilà à peu près ce qu'ils devaient lui dire et ils s'étaient tout de suite entendus là-dessus.

Donc, ils allaient se séparer quand ils virent le Prieur sortir du prieuré et s'approcher d'eux. Tous ôtèrent leur chapeau. C'était un homme grand et maigre, avec un nez pointu et des grosses lunettes derrière quoi il tenait les yeux toujours baissés ; on ne le voyait pas souvent, car il ne sortait guère et il passait pour être très sévère, et très ferme sur les principes, et tout ce qui était la Loi, en sorte qu'on le craignait. Mais d'ordinaire il restait en dehors du monde et écarté des choses du village, n'ayant en vue que celles du ciel.

Il fallait que l'occasion fût bien importante pour qu'il fit exception à ses habitudes et tous ceux qui étaient là s'étonnèrent, quand on le vit aborder le Président.

Il se mit à dire au Président :

« Je vous ai vus discuter ensemble et j'ai bien pensé de quoi vous discutiez. Vous savez que je ne me mêle pas volontiers de ce qui est de l'administration de la Commune, mais en ce moment il n'y a pas que ses intérêts qui soient en jeu. Il y a aussi le bien de vos âmes.

Car j'en vois plusieurs qui sont en danger. J'en vois plusieurs qui sont exposées aux mauvaises colères, et d'autres à la jalousie. Des passions sont éveillées dont on sait que le feu est prompt à se répandre et gagne tout autour de lui. Je crois donc qu'il serait bon que nous nous entendions sur les décisions à prendre.»

Sur quoi, le Président lui exposa ce qu'ils avaient résolu de faire, et lui demanda s'il les approuvait. Le Prieur les approuva. Puis, long et noir, il traversa la place, et il rentra au prieuré.

Les femmes s'en étaient déjà retournées chez elles, ayant leur soupe à mettre sur le feu ; peu à peu la boutique se vida elle aussi ; il ne resta plus sur la place que le groupe du Président ; puis l'horloge sonna midi et il se dispersa à son tour.

Cette après-midi-là, Liseli était dans la chambre de Firmin, lui tenant compagnie. Il commençait à se lever, et le trou qu'il avait à la tête s'était refermé facilement, mais il n'était pas encore sorti. Quant à elle, dès l'instant qu'Honorine avait quitté la chambre, il l'avait appelée. Il lui avait dit : « Je me suis brouillé avec ma mère. Voulez-vous la remplacer ? Il me semble que je serai plus vite guéri, si c'est vous qui me soignez. » Elle avait répondu : « Oui, je veux bien. » Et sa figure, à lui, s'était tout éclairée ; il avait repris : « Ça va déjà mieux. »

Alors elle s'était assise sur la vieille chaise en noyer, au dossier droit piqué des vers ; et il y avait au mur une image rouge et bleue. Il faisait dans la chambre un air épais et fort de goût, à cause du plafond bas et des fenêtres toujours fermées. Le lit était un très grand lit, avec un plumier à carreaux.

Elle ne le quitta point de tout le temps qu'il fut ma-

lade. Elle ne sortait de la chambre que pour aller dormir et lui préparer ses repas, car Honorine maintenant ne faisait plus à manger que pour elle ; et elle vivait de presque rien. Il avait donc fallu que Liseli se mît tout à fait au ménage, mais elle n'avait point perdu pour cela son entrain. Aussi longtemps qu'elle était occupée à la cuisine, elle chantait ; et quand elle remontait, tenant une assiette de soupe ou un plat de salé aux choux, Firmin la voyait dès le seuil lui sourire, comme pour lui dire : « Tu vois, je suis contente ; je suis heureuse près de toi. » Elle se faisait servante pour lui ; et de son côté, il pensait : « Il faut bien qu'elle m'aime pour s'oublier ainsi. »

Si bien que ces quatre ou cinq jours qu'il passa au lit, (et c'était la première fois qu'il restait si longtemps couché), furent les plus beaux de sa vie. Même il lui semblait qu'il commençait seulement de vivre, toute sa vie d'avant n'ayant été qu'un fantôme de vie, tout cela déjà disparu à ce point qu'il se demandait si cela avait jamais existé ; tout cela comme entré dans un épais brouillard, tout cela comme laissé derrière lui dans la vallée, et lui montait vers les hauteurs.

Pourtant il ne lui parlait point de ce qu'il avait dans le cœur. Il pensait : « Je n'ai pas l'adresse qu'il faut, je ne sais pas trouver mes mots, on est maladroit par chez nous. Mais elle devinera bien toute seule. » Et, en effet, elle le regardait. Alors il se disait : « Bien sûr qu'elle a compris. Seulement elle est comme moi, elle est malhabile à parler. » Tout alors lui paraissait beau et bon. Un petit soleil de plus en plus clair descendait du ciel nettoyé et dessinait sur le plancher quatre petits carrés égaux, qui étaient les quatre fenêtres avec leurs minces croisillons ; un moineau posé sur le toit criait.

Longues après-midi, et pourtant qui lui semblaient courtes. De temps en temps un mulet passait sur le chemin. On entendait de loin le bruit de sa sonnette, et Firmin disait : « Ça, c'est le mulet d'André. » Puis, à un autre qui venait : « Cette fois, c'est celui de Pierre. » Il les reconnaissait ainsi tous, sans les voir, rien qu'à ce petit tintement clair dont ils étaient précédés ; et comme elle s'étonnait : « C'est qu'ils ont chacun leur sonnette. Avec un peu d'habitude, tout le monde peut en faire autant. »

Elle avait acheté à la boutique du coton fin et un crochet, elle s'était mise à crocheter. Et il suivait des yeux ses doigts agiles dans le fil et le mouvement de ses mains, avec le bout du crochet d'os piquant en avant, comme un bec d'oiseau dans un tas de graines, parmi les mailles déjà formées. Elle disait :

— C'est un tapis de lit que je commence. Un tapis de lit pour quand je serai à mon ménage.

Il tressaillit à ce mot.

— C'est un long ouvrage, reprenait-elle. Il faut faire d'abord six carrés, il faut ensuite les coudre ensemble ; et quand ils sont cousus ensemble, il y a la bordure qui est tout en dentelles.

Il demandait :

— Quand est-ce que vous aurez fini ?

— Oh ! il faudra bien une année.

Alors il soupirait, parce qu'il pensait : « Dans une année, elle ne sera plus ici. » Et toute sorte de projets s'agitaient dans sa tête ; il ne s'était encore arrêté à aucun.

Cela était le seul point noir de ses pensées ; mais, comme si elle s'en fût doutée, elle ne le laissait point s'y arrêter longtemps ; tout de suite elle détournait la conversation :

— Ecoutez, il y a une chose que je ne comprends pas très bien. Dans votre religion, est-ce qu'on est obligé d'aller tous les jours à l'église ?

Il répondait :

— Vous voyez bien que je n'y vais pas tous les jours. On est obligé d'y aller le dimanche ; et les jours de semaine, pour ceux qui ont le temps, c'est recommandé, mais il n'y a que les vieilles gens qui aient le temps.

— C'est que j'entends tous les matins sonner la cloche.

— C'est l'angelus.

— Qu'est-ce que c'est que... (elle hésitait sur le mot) l'angelus ?

— C'est une sonnerie de cloches qu'il y a quand le jour se lève, et il y en a une autre à midi, et il y en a une troisième le soir. Alors on ôte son chapeau et on fait une prière.

— On prie beaucoup dans votre religion ?

— Oui, on prie beaucoup.

— Et vous, est-ce que vous priez beaucoup ?

— Oh ! moi....

Il ne savait pas où elle voulait en venir et il était un peu inquiet, la sentant s'éloigner de lui, à cause des différences d'habitudes ; en sorte qu'il cherchait à les diminuer. Et il reprenait :

— Chez vous aussi, on prie ?

— Naturellement, mais pas de la même façon. Rien que le bon Dieu et Jésus. Tandis que chez vous, est-ce vrai ce qu'on dit que vous priez aussi les Saints et les Idoles en bois et en pierre taillée ?

Il disait :

— On peut aussi prier les Saints.

— C'est drôle.

Elle se taisait un moment :

— Est-ce vrai que chez vous, le pain qu'on mange à la communion, on croit qu'il est le véritable corps de Notre Seigneur ?

A cet endroit une peur le prenait, et il répondait comme au catéchisme :

— C'est le véritable corps de Notre Seigneur.

Elle disait de nouveau :

— C'est drôle.

Elle disait :

— Et puis on fait maigre chez vous. Et puis on se confesse chez vous. C'est ces boîtes de bois qu'on voit dans l'église ? Une fois, j'ai passé devant. C'est plein de bougies votre église, c'est plein de choses peintes votre église ; et il y a au fond une espèce de table avec une nappe et des vases. Dans notre église, il n'y a rien.

Il se sentait tout à coup malheureux.

— Chez nous, on dit que vous êtes des idolâtres et que vous adorez les faux dieux. Et peut-être que vous aussi, vous dites qu'on est des mauvais chrétiens. C'est parce qu'il y a une chaîne de montagnes entre nous ; et d'un côté luit un soleil et de l'autre un autre soleil.

Il répondait :

— C'est le même.

Mais elle poursuivait sa pensée :

— Même si on allait tous les deux au Paradis, on ne s'y rencontrerait pas, parce que ce ne serait pas le même Paradis.

Il disait :

— C'est aussi le même.

Elle sentait bien pour quelle raison il parlait ainsi. Elle fut fine jusqu'au bout. Et l'ayant alarmé, il fallait à présent qu'elle le rassurât. C'est pourquoi elle se mit à dire :

— Est-ce qu'on peut changer de religion ?

Toute son expression à l'instant fut changée et ce fut presque un cri de joie qu'il poussa :

— Bien sûr qu'on peut changer de religion. Le Prieur dans un de ses sermons nous a parlé de cela un dimanche ; ça s'appelle se convertir. On est rebaptisé, on communie ; et c'est comme si on était né dans la croyance du vrai Dieu.

Seulement déjà elle le ramenait à la réalité :

— Quand on a une religion, on s'y tient.

Ainsi son espérance aussitôt fut trompée, et quand elle eut fini de parler, ce fut en vain qu'il chercha à comprendre pourquoi elle l'avait entretenu de tout cela. Mais il se disait : « Il ne faut pas chercher à comprendre ; l'important est qu'elle soit là. »

De cette façon, ces quatre ou cinq jours furent vite passés ; et enfin le dimanche vint. Firmin s'était levé ce jour-là dès le matin, se sentant tout à fait guéri. Il s'était lavé et rasé.

Elle lui apporta à midi son manger, comme à l'ordinaire ; ensuite, comme à l'ordinaire, elle vint s'asseoir à côté de lui. Ils se tenaient près de la fenêtre. Il ne faisait pas encore assez chaud pour qu'on pût la laisser ouverte, mais un joli soleil entraît par les carreaux, et on voyait sur le chemin aller et venir les gens du village. Des femmes avec leurs enfants ; des hommes allant voir leurs près ; des filles deux par deux, qui se donnaient le bras ; des garçons qui passaient par bandes ; — et Liseli maintenant connaissait de vue presque tout le monde ; elle s'amusait à mettre des noms sur la figure des gens : « Voilà tel ou tel.... et voilà tel autre.... »

Mais tout à coup elle s'interrompt, en disant :

— Qui est-ce qui vient là-bas ?

Là-bas venaient trois hommes : c'étaient le Président, Pontet et Chaâban.

Firmin s'était approché de la fenêtre. Et rien qu'à la façon de marcher des trois hommes, et à l'air qu'ils avaient, il eut vite fait de tout deviner. Il y a ainsi des pressentiments.

— Malheur, dit-il, c'est à moi qu'ils en veulent !

Mais au moins n'hésita-t-il point sur ce qui lui restait à faire ; et traversant en courant la cuisine, il en ferma la porte à double tour. C'était la seule porte par où on pût entrer dans la maison ; elle se trouvait au haut du petit escalier de pierre extérieur ; pour arriver aux autres chambres, il fallait nécessairement passer par la cuisine. Aussi, quand il revint, paraissait-il plus calme ; il dit : « A présent, ils peuvent venir. »

Ils ne tardèrent pas, en effet ; on heurta une première fois, on heurta une seconde fois ; une voix demanda : « Il n'y a personne ? » Et Firmin reconnut la voix du Président. Mais il resta immobile à sa place et il avait fait signe à Liseli de ne pas bouger.

Alors on heurta de nouveau, et de nouveau la voix appela : « Firmin, n'es-tu pas là ? » A quoi une autre voix, dehors, répondit : « Bien sûr qu'il est là, puisqu'il est malade, et on ne l'a pas encore vu sortir. » Cependant Firmin ne bougea pas davantage.

On heurta une quatrième fois ; enfin on entendit le Président qui disait : « Il ne veut pas ouvrir ; on devra s'y prendre autrement. » Les trois hommes s'en allèrent.

Alors il eut un geste de soulagement ; et comme elle se tournait vers lui, l'interrogeant des yeux : « Ce n'est rien, dit-il, ils ne savent pas qu'imaginer pour passer le temps : ils venaient me faire une petite visite. »

Mais heureusement qu'il avait laissé la porte fermée, parce qu'un petit moment après le Prieur heurta à son tour. Lui se contenta de heurter, parce qu'il n'aurait pas été de la dignité du Saint Habit qu'il portait d'appeler, et il était de caractère trop froid ; mais il heurta à deux reprises, et s'étant reculé, regarda longuement du côté des fenêtres, avant de repartir.

Il faut savoir qu'Honorine était sortie, comme elle faisait le plus souvent possible à présent, et elle allait passer presque toutes ses après-midi chez des voisines, lesquelles avaient pitié d'elle, et lui offraient une tasse de café. Donc la maison resta fermée. Le Prieur n'eut qu'à s'en aller. On le vit s'éloigner à petits pas, dans sa longue soutane luisante, autour du collet de laquelle était passé un étroit lacet blanc.

Cette fois, Firmin n'avait pas quitté sa chaise, et il n'avait rien dit, cette fois. Mais son air s'était assombri et il gardait les yeux baissés vers le plancher. Elle le regardait. Il continuait de se taire.

Le soir venait déjà ; là-bas, vers l'occident, derrière une haute colline pointue qui se tient là en avant de la montagne et qui domine ainsi directement la vallée, on voyait le soleil baisser. Il était énorme, tout rond, rouge sombre, et comme il descendait un peu à droite de la colline, il parut d'abord rouler à son flanc ; mais en s'inclinant plus encore il rencontra la pente oblique et il fut coupé en travers.

Elle regardait toujours Firmin et un peu de temps se passa encore. Puis, comme si alors seulement elle eût compris, ou plutôt comme si alors seulement elle se fût décidée, assurant sur lui son regard, et d'un ton ferme et presque sec :

— Qu'est-ce que vous avez ? dit-elle.

Mais elle vit qu'il ne répondrait pas. Alors : « Je sais bien ce que vous avez ! »

— Ecoutez, reprit-elle, il faut que je vous parle, parce que je vois que c'est peut-être à cause de moi que beaucoup de malheurs sont arrivés. Je l'ai rencontrée hier encore, et elle pleurait. Elle m'a fait pitié, tellement elle était maigre et pâle, et elle a le dessous des yeux tout bleus. On dirait que ses yeux se sont agrandis de la moitié, et ses joues sont toutes petites, elle n'a presque plus de joues ; ils lui ont mangé la figure, ses yeux. Pourquoi n'allez-vous plus vers elle, quand elle pense tout le temps à vous, et elle ne pense qu'à vous ? Les garçons, chez nous, quand ils ont promis quelque chose, ils tiennent ce qu'ils ont promis. Bien sûr, Firmin, que vous lui avez promis quelque chose, sans quoi elle ne serait pas comme elle est. Alors pourquoi ne tenez vous pas votre promesse ?

Il ne disait toujours rien.

— Et il y a votre mère aussi qui est en colère à cause de moi. Voilà que vous ne vous parlez plus. Pourtant elle vous aime, et elle n'a que vous au monde. Mais l'orgueil est venu entre vous et vous a séparés. Vous vous êtes obstinés tous les deux à des choses, et il y a à présent plus de distance entre vous que si vous habitiez aux deux bouts de la terre. Alors je me dis : « C'est ma faute. » Et quand je vois à présent tout le village tourné contre vous, je me répète : « C'est ma faute. » Je n'aurais pas été ici que rien de tout cela ne serait arrivé, et vous n'auriez pas été surpris et battu, et vous n'auriez pas à présent cette fente rouge au front ; bien que la peau se soit refermée, elle se voit, savez-vous ? vous êtes marqué à cause de moi. Et sans moi vous n'auriez pas eu ces discussions avec le monde ; et le Président ne

serait pas venu cette après-midi, et le Prieur ne serait pas venu. Je vois bien que vous avez souci de ce qu'il soit venu, et à cause de lui vous êtes troublé en vous-même. Si bien que je me dis....

Mais tout à coup il avait relevé la tête ; il ne la laissa pas poursuivre.

— Rien du tout, s'écria-t-il, vous n'avez rien à vous dire ! Ils sont tous contre moi, c'est vrai, mais croyez-vous qu'ils me fassent peur ? Je les attends, je suis chez moi.

— Vous avez raison, dit-elle, vous êtes chez vous ; mais, moi, je ne suis pas chez moi. Et je vois que je vous gêne ; alors, je vais m'en aller.

De rouge et de plus que rouge qu'il était, soudain il devint tout pâle ; il ne resta plus rien de rouge dans sa figure que la cicatrice qu'il avait au front. Puis il leva la main, puis il la laissa retomber. Puis il chercha à dire quelque chose, mais il bégayait à présent comme ceux qui ont un défaut de langue, et il ne put achever sa phrase :

— Vous voulez !... vous voulez !...

— Oui, dit-elle, je veux partir.

Elle posa longuement son regard sur lui ; sa voix changea, devint très douce :

— Peut-être bien que je vais vous faire de la peine, mais ce sera mieux ainsi.

Et sa voix devint encore plus douce :

— Et moi aussi peut-être que j'aurai de la peine, mais il ne faut pas ne penser qu'à soi.

On ne voyait plus du tout le soleil parce qu'il s'était enfoncé derrière la colline, mais à la place où il se trouvait un instant avant, parmi le ciel couleur de terre mouillée, il y avait une flaque de sang.

Elle dit :

— Voyez-vous comme le soleil a saigné ! C'est signe de malheur. De malheur si je reste. C'est pourquoi je vais m'en aller.

A ce moment, un pas pesant se fit entendre sur le chemin, et une voix s'éleva qui disait : « Est-ce qu'ils ont vu le soleil, ceux qui sont là-haut dans la chambre ? Ils se moquaient de moi, ils ne voulaient pas m'écouter ; mais à présent je leur montre les signes au ciel, et je leur demande : « Vous moquerez-vous aussi des signes » du ciel ? » Je leur montre ce sang au ciel : et je leur dis : « N'ouvrirez-vous pas au moins les yeux sur ces » choses ? Ce qui est en haut descendra ; le nuage de- » viendra pluie ; et vous levez les yeux à présent vers » ce sang, mais bientôt il fera une mare à vos pieds. »

Elle dit :

— Vous entendez, Firmin, vous entendez l'Homme de Malheur. Et que je ne suis pas seule à parler de la sorte.

Mais déjà il s'était levé, il avait ouvert la fenêtre, et il criait : « Tais-toi, vieux fou ; tais-toi, mauvaise langue ! Tu es comme les corbeaux qui courent après les cadavres, tu aimes l'odeur de la mort. Va crier plus loin, si tu veux. Moi, j'en ai assez de t'entendre. Et laisse-moi seulement rire, c'est encore trop bon pour toi. »

Il se mit en effet à rire ; et son rire résonna bizarrement dans le silence du soir. Tout le village l'entendit. Puis violemment il ferma la fenêtre.

Alors se tournant vers Liseli :

— Puisque vous voulez partir, sachez-vous ce qu'il faudra que je fasse ? Il faudra que je vous enferme. Je tournerai la clef dans la serrure, voilà tout. Je vous ai amenée ici de force, je saurai bien vous garder ici de

force, puisque vous le voulez. D'ailleurs j'aurai des comptes à régler, et il sera bon que pendant ce temps vous restiez tranquille, sans quoi vous pourriez me gêner. Puisqu'ils m'ont attaqué, j'attaque. Je tiens le poing levé, il retombera où il doit retomber. Ils sont cent contre un, c'est tant mieux, on leur montrera qu'un seul en vaut cent. Il y a les mauvaises langues, il y a le Prieur, il y a le Président, il y a le frère à Josette.

Il s'interrompt, il reprit :

— Il y a Jérôme ! Celui-là je le prendrai par la mâchoire, et je lui ouvrirai avec les mains la mâchoire jusqu'à ce qu'il crache sa langue. Arrivera ce qui pourra.

Mais elle s'était avancée :

— Firmin, dit-elle, si vous ne voulez pas que je parte....

Il n'attendit pas la fin de la phrase ; il était déjà retourné :

— Est-ce vrai ? Est-ce vrai ? Vous ne partiriez pas ?

Elle dit :

— Si vous ne voulez pas que je parte, il faudra faire ce que je vous dis. Il faudra que vous me juriez de ne faire de mal à personne, et de ne vous venger de personne, parce que, sans le vouloir, j'ai déjà été cause de bien trop de malheurs.

— Est-ce vrai, disait-il, vous ne partiriez pas ?

— Si vous tenez votre promesse.

— Vous seriez gentille avec moi ?

— Je serais gentille avec vous.

— Voyez-vous, dit-il, c'est que j'ai tant besoin de vous avoir. A part vous, je n'ai plus personne.

Il était maintenant tout humble, tout soumis. La nuit venait; et elle fut heureuse parce qu'elle voyait que désormais elle ferait de lui ce qu'elle voudrait.

VII

Elle n'eut alors qu'à aller chez le Président. Elle lui dit :

— J'ai bien vu que vous étiez venu l'autre dimanche. Que voulez-vous ? Le pauvre garçon n'a plus bien sa tête, à cause de ce qui s'est passé et des ennemis qu'il s'est faits. Mais moi, il m'écoute encore, et il a confiance en moi. Alors je l'ai calmé et à présent il ne fera de mal à personne. J'ai sa promesse. En échange de quoi, je lui ai dit que je ne partirais pas. Je comprends bien que vous ne désiriez pas que je reste, et j'aurais été libre que je serais partie, à présent que le printemps est là ; mais il aurait tout cassé ; c'est pourquoi il vaut mieux que j'attende. Quand les vaches remonteront....

Le Président l'écoutait en hochant la tête, et il ne lui avait pas dit de s'asseoir, mais il pensait : « Elle a meilleure volonté qu'on n'aurait cru, c'est lui qui est mauvaise tête. »

Elle continua :

— Quand les vaches remonteront, je remonterai avec elles. Il n'y a plus même deux mois. J'irai jusqu'à votre chalet, et de là je passerai au nôtre, parce que ceux de chez nous seront remontés eux aussi. Ainsi tout sera terminé. Et vous pouvez annoncer la chose à tous ceux qu'elle intéresse, mais ne lui en dites rien, à lui.

Elle insista sur la fin de la phrase : « A lui, ne lui en dites rien, sans quoi tout se gâterait de nouveau. Il ne faut pas qu'il sache rien. Est-ce entendu ? »

— C'est entendu, dit le Président.

Et il pensait : « Elle est intelligente, cette fille. Elle a appris en un rien de temps à parler notre langue qui n'est pourtant pas commode à apprendre. Et les choses

étaient terriblement embrouillées, elle a su quand même les débrouiller. »

Il se rendit chez le Prieur, à qui il annonça la nouvelle. Il l'annonça à ceux de la municipalité. Bientôt tout le monde, à part le seul Firmin, sut à quoi s'en tenir. Et tout redevint tranquille au village, sans rien de ce qu'on aurait pu craindre, après ces dangereux commencements; au lieu d'éclater tout à fait, l'orage retomba au calme.

D'ailleurs il se trouvait que les gens à présent n'étaient presque plus jamais chez eux, partant le matin pour leurs champs et leurs vignes et ne rentrant que le soir. Et le soir quand on rentre, on est trop fatigué pour penser à quoi que ce soit. On n'a qu'une idée, qui est qu'on a faim. On plonge dans le pot de terre sa cuillère ronde en étain et on tend en avant la bouche ; on fait un bruit avec la bouche, et il vous coule quelque chose de chaud dans le corps, qui donne sommeil.

Il n'y avait que Josette qui ne dormît toujours pas. Elle avait à présent perdu toute espèce d'amour-propre. Elle s'était dit tout d'abord : « Puisqu'il ne veut plus de moi, je ferai moi aussi comme s'il n'existait pas. » Mais sa résolution n'avait pas duré longtemps, il y avait trop d'amour en elle. Et elle se mit à rôder de nouveau autour de la maison de Firmin et de loin elle le guettait. Mais dès qu'elle l'apercevait, elle se sauvait au plus vite, parce qu'elle avait à la fois besoin de lui et peur de lui. Elle était devenue si maigre que son caraco ne tenait plus à ses épaules et il y avait un vide entre ses chevilles et la tige de ses souliers.

Pendant ce temps, Basile de son côté ne cessait point d'appeler et de crier, recommençant sans fin ses mêmes prophéties, mais on n'y faisait plus attention.

Un jour, il monta vers lui, des Ciernes d'En-Bas qui est un petit hameau qui se trouve à une demi-heure au-dessous du village, une femme avec son enfant.

C'est qu'il n'était pas seulement savant pour ce qui est de lire dans les livres et de prédire l'avenir, mais encore en toute espèce de maladies, qu'il soignait avec des herbes ou par le moyen des prières, ou avec des papiers qu'on se pendait au cou. Sur ces papiers, des signes étaient tracés dont personne d'autre que lui ne pouvait comprendre le sens, et on les cousait dans son scapulaire, à travers lequel ils opéraient et à travers la peau et la chair, jusqu'au siège du mal.

Elle s'appelait Véronique Mège, et son enfant avait été baptisé Bernard, du nom d'un grand saint du pays. Mais le petit Bernard avait été pris, l'automne d'avant, comme il commençait de marcher, d'une sorte de maladie que personne ne connaissait ; tout à coup il tombait à la renverse, il devenait raide et il écumait.

Elle l'apporta donc depuis les Ciernes d'En-Bas. Elle l'avait chaudement enveloppé, dans un gros châle de laine rose, craignant pour lui l'air du dehors. Il avait une figure blanche, transparente, on aurait dit en porcelaine, ses yeux étaient fixes et troubles.

Elle entra et dit : « Il a bien fallu que je vous l'amène, parce que je n'y peux plus rien, quand même on lui a donné du thé de bourrache, et on lui a fait prendre un remède contre les vers ; mais les vers ne sont pas venus, et il n'arrive pas à transpirer. »

Basile dit : « Il vous faut le mettre tout nu, que je voie. »

Alors elle s'assit sur un tabouret et se mit à le dés-

habiller. C'était une espèce de cuisine, avec un foyer dans un coin, mais qui servait en même temps de chambre, car on voyait, dans un autre coin, un lit ; et il y avait au plafond toute sorte de fleurs sèches, liées en bouquets, pendus la tête en bas. C'était leur odeur qui venait d'abord, et elle était fade et sucrée. Mais bientôt de dedans cette première odeur une autre odeur se levait, celle du renfermé et de la vieille saleté, qui piquait à la gorge et qui faisait tousser. Et on s'apercevait que le jour entrait à peine par les carreaux, tellement ils étaient couverts de crasse, avec des toiles d'araignée qui y remplaçaient les rideaux. Une table était poussée devant une des fenêtres, et sur cette table il y avait un livre ouvert auprès d'une tête de mort. Un gros livre à reliure de cuir brun rongée, et à tranches rouges, avec un fermoir ; et la tête de mort semblait regarder dans le livre de ses yeux creux, et essayer de lire dans le livre, comme s'il y avait eu encore une pensée sous son mince crâne brun.

Quand Véronique eut fini de déshabiller le petit, Basile lui dit : « Portez-le sur la table. » Il y avait une seconde table en bois en mélèze au milieu de la pièce, et il la lui montrait du doigt. Elle y porta le petit. Et lui vint et il se pencha sur le petit. Il était maigre avec un très gros ventre, et parce que le cordon avait été mal coupé, le nombril y faisait saillie, comme un tronçon de queue de courge. Le corps, lui aussi, était tout blanc, avec par-dessus comme une espèce de fine gaze noire, parce que le petit n'avait jamais été lavé ; en effet, on dit que l'eau ne convient pas aux enfants ; elle fait rentrer les humeurs. Et les cuisses faisaient des plis ; alors dans les plis des cuisses, on voyait comme des minces cordes noires qui seraient entrées dans la peau.

Basile fit d'abord sur lui un grand signe de croix, puis

il le toucha du doigt au front et il appuyait avec son doigt, disant : « Il faut faire passer la force. » Sur quoi, il se mit à bouger les mains en l'air au-dessus du corps du petit et il les promenait en l'air avec ses doigts qui s'agitaient comme des pattes d'araignée, pendant qu'il prononçait des paroles dont on ne pouvait comprendre le sens, et c'était des mots comme il n'y a dans aucune langue, seulement il prétendait qu'ils avaient une vertu. Et il disait : « A présent il faut faire sortir le mauvais esprit. »

Mais le petit, dès qu'il s'était senti nu, avait commencé de pleurer, et il pleurait de plus en plus fort, s'étranglant à présent, à cause qu'il était ainsi couché tout de son long et la tête à plat sur la table. Sa mère voulut le prendre, mais Basile l'écarta : « Laissez agir l'influence d'en haut ; et il faut qu'il soit étendu, parce qu'ainsi il offre sa plus grande surface. » Et aussitôt il se remit à ses invocations. Puis brusquement il posa ses mains ouvertes sur le ventre et il enfonça ses doigts dans le ventre, tandis qu'il s'était mis à parler plus haut et avec plus d'autorité ; et il disait : « *Retro ! retro !* » Ce qui était un mot qu'il avait sans doute lu dans son livre, mais l'effet qui se produisit ne fut pas celui qu'il en attendait, car l'enfant, au lieu d'être délivré, tout à coup devint raide, et sa mâchoire se tordit.

Alors Véronique se jeta sur lui, pleurant et gémissant, voulant le prendre dans ses bras, et criant : « Voyez-vous, voilà comment il fait, et on ne peut pas l'empêcher. » Mais Basile l'écarta de nouveau ; et il dit : « Laissez-le, personne n'y peut rien. »

Elle demeurerait immobile et sa tête était tombée en avant. « Personne n'y peut rien, recommença Basile, parce que l'Esprit du mal est à présent sur nous. (Il

montra l'enfant). Et l'Esprit loge dans le foie, qui est à la droite du cœur, puis il se répand peu à peu dans tout le corps par le sang et jusqu'au cœur, et jusqu'au centre de la vie, qui est sous le menton, là où il y a la boule ; alors votre petit s'arrête de respirer, c'est pourquoi il devient raide. Nous n'y pouvons rien, je vous dis, jusqu'à ce que l'Esprit du mal ait été chassé du milieu de nous, mais il est bien possible qu'il y reste encore longtemps, et il n'y a, en attendant, qu'à persévérer dans la prière.... »

Sur quoi, il commença en effet une grande prière, en latin, et Véronique avait joint les mains, n'osant l'interrompre, regardant seulement tout le temps son enfant, lequel restait raide et râlait. Et des bulles d'abord parurent aux coins de sa bouche, puis de l'écume parut ; et plus il râlait plus elle devenait épaisse, l'écume, faisant comme une mousse là. Véronique avait sorti son mouchoir, mais elle n'osait toujours pas bouger.

VIII

Ce fut vers ce temps-là qu'Ulrich reparut. Il heurta de nouveau à la porte de Firmin et il trouva Liseli seule. Il lui dit : « Tout est arrangé. Ils ont lu la lettre et ils feront comme il est dit dans la lettre. Pour toi, prends patience, et fais de ton côté comme il a été décidé. »

Elle dit : « Je crois qu'ici également tout ira bien. Si j'étais chez moi, Ulrich, je vous verserais à boire ; mais je ne suis pas chez moi, comme vous savez. Il vous faudra aller à l'auberge. »

— Qu'est-ce que ça fait ? dit Ulrich. On n'y est pas mal, à l'auberge. On y boira un verre à votre santé.

Il appuya sur le mot « votre » ; elle comprit, elle dit : « Merci pour nous deux. »

Ulrich était cette fois venu avec un singe, parce qu'il faut bien amuser les gens. C'était un petit singe à favoris, et à habit de général, qui était coiffé d'un képi et portait l'épée au côté. Mais il avait autour du poignet droit une espèce de bracelet de fer, auquel une chaîne était attachée ; et l'autre bout de cette chaîne était fixé à la boîte d'Ulrich, en sorte qu'il ne pouvait pas aller très loin ; il ne pouvait aller que de la boîte de son maître à l'épaule de son maître, et drôlement il s'y tenait assis, les deux mains croisées sur son ventre, pendant qu'Ulrich allait par les rues du village.

Mais sur la place il s'arrêta ; et tous les enfants du village qui l'avaient suivi l'entourèrent, ouvrant la bouche d'étonnement. Alors Ulrich commanda : « Garde à vous ! Fixe. » Puis il recommença : « Saluez ! » Il n'y avait plus guère au village que les enfants et les femmes, mais les femmes aussi étaient survenues, et elles s'étonnaient aussi.

Elles demandèrent à Ulrich : « Pourquoi ne l'aviez-vous pas la dernière fois que vous êtes venu ? » Il répondit : « Parce qu'il faisait trop froid. C'est de ces bêtes qui ne supportent pas le froid ; sitôt qu'il fait froid, elles toussent. C'est de ces bêtes qui viennent des pays chauds où il y a des crocodiles et des palmiers ; alors qu'est-ce que vous voulez ? ici il n'y a ni crocodiles, ni palmiers. »

— Mais à présent qu'il fait bon.... disait-on.

— Justement.

Et de nouveau le petit singe fit l'exercice.

Pour le récompenser on lui donnait des pommes. Il les prenait des deux mains et il mordait dedans, avec un mouvement continu des lèvres, crachant les pépins et la peau, puis il s'interrompait et il faisait une grosse grimace. Ou bien tenant la pomme d'une main, de l'autre il se mettait à se gratter.

Ce fut de toute façon un grand amusement pour les gens, et on parla longtemps du singe d'Ulrich au village. Ulrich avait dit à Liseli : « Aussi longtemps qu'ils regardent mon singe, ils ne font pas attention à moi. C'est pourquoi je l'ai, comprends-tu ? Ils rient de mon singe et pendant ce temps, moi, j'observe. Et je mets les choses en ordre dans ma tête, pour les leur dire là-bas. »

Toute la journée, il se promena dans le village. On le vit même aller dans des parties du village où on ne l'avait jamais rencontré, parce que les gens y étaient trop pauvres, ou parce qu'elles n'étaient pas habitées, ainsi tout un quartier rien qu'en fenils derrière l'église. Il était souvent arrivé à Ulrich de vendre plus qu'il ne fit ce jour-là, mais c'est qu'il n'avait pas songé seulement à vendre.

Tout continuait d'ailleurs d'être calme dans le pays, et il y avait bien des chances pour que ce calme durât toujours, parce que Jérôme était parti. Ayant vendu son pré, malgré la prière de son père, un matin il était parti avec l'argent de son pré et on ne l'avait pas revu. On se dit : « Il va le boire ailleurs. »

Quant à Firmin, il s'était remis à travailler. Il partait le matin, il ne rentrait que le soir. D'abord il avait eu son jardin à fossoyer. Les jardins, dans le pays, sont le plus souvent en dehors des villages : il y a peu de place dans le village, où les maisons se touchent toutes, et puis la terre n'y est pas toujours bonne ; alors on choisit pour les jardins une place au milieu des prés, où la terre soit belle noire. Généralement dans un creux, afin qu'ils soient un peu à l'abri du soleil, et à cause que dans les creux, il est plus facile d'irriguer. Il y a là, les uns à côté des autres, trente ou quarante petits carrés de légumes, qui font ensemble un grand carré ; et il est marqué de

loin dans le vert de l'herbe par la couleur plus claire de la terre qui perce entre les touffes d'épinards, et les grosses pommes des choux.

Il fit son jardin ; ensuite il eut sa vigne à soigner. Il avait bien une heure de chemin à faire pour descendre à sa vigne et presque deux pour en remonter.

Pendant ce temps, Liseli continuait de crocheter son tapis de lit, assise tout le long du jour à sa fenêtre. Elle avait l'air si appliquée et si sage que les gens se sentaient un peu honteux de l'opinion qu'ils avaient eue d'elle ; et ils se disaient : « On a peut-être eu tort de la soupçonner de mauvaises pensées, il ne semble pas en tout cas qu'elle en ait pour le moment. C'est ce Firmin qui s'est affolé, parce qu'il a le sang vif, et le mors le blesse vite ; elle, elle ne pense pas à lui.... » La seule difficulté qui restait était qu'Honorine ne lui parlait toujours pas ; elle ne parlait d'ailleurs pas davantage à son fils.

Ainsi on avançait quand même. Et on avait vu un matin la grande montagne, débarrassée de sa neige et déshabillée de ses nuages, se dresser de nouveau grise et verte devant soi. Parce que l'air était très pur, elle paraissait s'être encore rapprochée, et le village, comme une découpure, semblait être collé dessus. Sans profondeur et lisse comme un mur, elle montait d'un seul élan jusqu'en plein ciel, avec, en haut, dans les creux des rochers, encore quelques taches blanches, mais là-haut seulement, et qui du reste allaient diminuant chaque jour.

Alors sur ce peu de blanc, et ce vert, et le gris brillant de la roche, une douce teinte rose peu à peu, le soir, s'étendait, tandis que le village de plus en plus entrait dans l'ombre. Par tous les chemins s'en venaient des hommes, le fossier sur l'épaule, la hotte sur le dos ; et des femmes aussi, portant comme eux le fossier et la

hotte, parfois un enfant dans les bras. On entendait s'ouvrir les portes qui retombaient avec un claquement, puis le grincement du verrou rouillé ; mais un grand moment encore, des groupes s'attardaient à causer près de la fontaine, parce qu'on a, le soir, les nouveaux de toute la journée à se raconter.

Seul Firmin passait sans même tourner la tête. Puis il prenait à droite, et il avait un battement de cœur. Au bout de l'étroite ruelle, sa maison venait d'apparaître, et sous l'avant-toit surplombant, dans ce creux de nuit noire, plus noire encore du mur noir, brillait un petit carré de lumière. Une ombre y passait par moment.

Alors il est doux de presser le pas. Tout son corps de lui-même se penchait en avant ; et il ne savait pas comment il était arrivé, que déjà il posait la main sur le loquet. Il lui semblait voir tout tourner autour de lui dans la cuisine et la lueur de la lampe pâlisait, tandis qu'au creux de l'estomac il ressentait comme une déchirure. Elle était seule ; il savait bien qu'elle serait seule, parce qu'Honorine à présent était toujours couchée avant qu'il fût rentré ; pourtant il ne lui disait rien, il ne levait même pas les yeux sur elle. Il se laissait tomber sur le banc, s'accoudait devant son assiette, et tout de suite se mettait à manger.

Il fallait que ce fût elle qui commençât à parler, alors seulement il parlait. Elle lui demandait ce qu'il avait fait dans la journée, où il en était de son ouvrage, combien de temps encore il aurait à aller travailler à sa vigne ; et il lui répondait à tout en détail, avec application, comme si à cela se fût bornée sa vie ; tout le reste, il le cachait au fond de lui.

Mais les choses les plus cachées finissent par venir au jour. Il n'eut besoin ce dimanche-là que de la voir sortir ; et aussitôt sa décision fut prise, qui était qu'il lui parlerait.

Pourquoi à ce moment-là, plutôt qu'à un autre ? Ce n'était pas la première fois qu'elle sortait ainsi, or jamais cette idée ne lui était venue. Et encore, s'il savait qu'il devait lui parler, il ne savait pas du tout ce qu'il lui dirait. Pourtant il n'hésita pas. Le temps de mettre son chapeau, et maintenant il la suivait.

Elle avait pris un petit sentier, qui s'en allait à travers les prés, et il y avait sur eux la belle lumière du dimanche, et le silence du dimanche, avec déjà un bruit d'abeilles, car il faisait chaud et doux. Partout, le long des rigoles, les boutons d'or étaient en fleurs, et aux endroits plus secs, les myosotis et les pâquerettes. Elle avançait à petits pas, et sa robe bleue était presque de la même couleur que son ombre, qui allait à côté d'elle et glissait contre les talus. Comme elle était tête nue, ses cheveux brillaient au soleil ; ils avaient au soleil l'air d'un rayon de miel, veloutés dans l'or qu'ils étaient avec une forme arrondie ; et dessous venaient ses épaules, dessous son caraco, sa jupe aux larges plis ; toute sa personne ainsi devant lui, lui qui se hâtait derrière elle. Lui qui la regardait, et à chaque regard plus profond le désir lui entraînait dans le cœur.

Alors il se félicitait du courage qu'il avait eu, en se décidant à lui parler ; et la tête lui tournait quand il se disait que tout cela peut-être un jour serait à lui. Mais il fallait de la prudence, de manière qu'elle ne se doutât de rien, sans quoi, comme il la connaissait, il était sûr

qu'elle serait fâchée. Donc il prenait ses précautions. Assis au revers d'un talus, il attendait pour se remettre en route qu'elle eût tourné le coin d'une haie, ou dépassé un rideau d'arbres; il se levait sans avoir l'air de rien, et arrivé au point où il l'avait vue disparaître, il recommençait son manège. Il n'y avait personne dans les prés, car il était déjà assez tard, et tout ce qui devait sortir était depuis longtemps sorti. Tout ce coin de pays d'ailleurs est très couvert. Partout des bosquets de mélèzes, avec entre eux de vraies pelouses, traversées de petits ruisseaux; et très facilement il pouvait s'avancer sans qu'elle l'aperçût. Le difficile était plutôt de ne pas la perdre de vue, mais il s'y entendait, ayant l'œil à cela et l'habitude de cela, qu'on prend tout petit à garder les chèvres. Sitôt que les arbres étaient devenus plus serrés, il avait pris soin de se rapprocher d'elle davantage, et s'étant écarté sur la gauche, longeant la lisière du bois, il allait maintenant à la même hauteur qu'elle et parallèlement à à elle. Il avait même songé un instant à prendre les devants, puis à revenir sur ses pas, en machinant la chose de façon qu'il eût l'air de la rencontrer par hasard. Mais il la savait très adroite, et il se méfiait de lui. Alors il s'était dit simplement : « Je vais attendre de voir ce qu'elle va faire. Elle finira bien par s'arrêter quelque part ; je saurai choisir le bon moment pour m'approcher d'elle ; et les mots me viendront bien, une fois que je serai près d'elle, parce qu'il ne faut pas les forcer. »

Il ne tarda pas à voir que son raisonnement était juste, du moins le commencement de son raisonnement : arrivée à une sorte de grand pré carré qu'il y a, enfoncé dans l'épaisseur de la forêt, elle avait fait halte. L'herbe autour d'elle était épaisse, mais courte et déjà mélangée de mousse ; l'humidité qu'y entretenait l'ombre faisait

que toute espèce de fleurs y poussaient, particulièrement, dans cette saison, les petites gentianes bleues ; et Firmin, qui la guettait de derrière un buisson, pensa : « Bien sûr qu'elle est venue cueillir un bouquet. » Volontiers elle allait faire ainsi des cueillettes ; elle ne revenait souvent qu'à la nuit ; on la voyait alors entrer au cimetière : elle en ressortait les mains vides. Et Firmin, continuant son raisonnement : « J'attendrai qu'elle ait fini de cueillir son bouquet ; quand elle aura fini, elle se reposera, bien sûr, un moment, et j'irai vers elle. »

Mais là commença sa surprise, le geste attendu ne vint pas. Parvenue au milieu du pré, elle avait paru hésiter ; soudain elle s'assit, ou plutôt elle se laissa tomber assise dans l'herbe ; et ayant levé les yeux, elle regardait vers la montagne.

On l'apercevait par-dessus les arbres, et ainsi la partie supérieure en était seule visible ; rien que l'arête tout là-haut, faisant un autre mur au-dessus du mur des sapins, et au-dessous venait une étroite bande de pâturages. Détaché de l'ensemble, cela paraissait flotter en plein ciel, à une hauteur extraordinaire, il fallait renverser la tête, pour y atteindre des yeux. Qu'est-ce qu'elle pouvait bien considérer là-haut ? C'était quelque chose qu'on ne devinait pas tout de suite ; mais, se guidant sur son regard, il finit par mieux préciser la place où elle le tenait attaché ; on apercevait là une petite tache blanche ; brusquement il comprit tout. Cette petite tache blanche était le chalet des Allemands. Là-haut, droit au dessous du col ; et il y avait cette entaille du col nettement ouverte sur le ciel ; et par là un jour il avait passé, courant derrière ses génisses, il n'y avait pas repassé.... Elle bougea ses mains, elle baissa la tête, et il la vit qui sortait son mouchoir.

Aussitôt toutes ses belles résolutions s'en allèrent, parce que jamais il ne l'avait vue ainsi. Elle toujours si gaie, fière, l'œil assuré, et maintenant voilà !... A peine s'il y pouvait croire, mais il fallait bien y croire pourtant. C'est pourquoi il pliait ; et il se disait : « Comment serait-il possible, à présent, que j'aille vers elle, puisque c'est à cause de moi que ces malheurs sont arrivés ? Et quand justement elle y pense. Et quand peut-être elle est venue ici uniquement parce que c'est un endroit d'où on voit très bien leur chalet, et elle est venue pour le voir. » Mais en même temps il ne pouvait pas s'empêcher de se dire : « Le drôle, c'est qu'elle avait l'air de se plaire avec moi. Personne ne l'obligeait à venir me tenir compagnie quand j'étais malade ; elle l'a fait pourtant. Et depuis, bien souvent.... »

Là-dessus il se rejeta sur ce que les garçons disent toujours des filles, qu'elles sont changeantes et capricieuses ; il pensait : « C'est des moments qu'elle a ainsi. Elle est toute seule, elle voit la place, et elle est triste maintenant. Seulement qu'elle me retrouve, et ses idées changeront. On sait comment c'est fait, ces filles. C'est comme des pelotons où on a enroulé des laines de toutes les couleurs ; quand on les défait, ils sont tantôt rouges, tantôt blancs et tantôt noirs. Et si on va jusqu'au bout du fil, il ne reste plus rien qu'un morceau de carton. »

Mais tout de suite, il se reprenait : « Pas elle ! » parce qu'il l'aimait, et, tout de suite, il la mettait à part, parce qu'il l'aimait. Ainsi, il était doublement destiné à ne jamais la comprendre ; et le sentiment vague qu'il en avait faisait qu'il devenait de plus en plus timide ; il pensait maintenant : « Jamais je n'oserai aller lui parler. Ni aujourd'hui, ni un autre jour. » Sur quoi, il se vit dans sa haie ; il ne lui restait qu'à s'en retourner.

Seulement, dans ce moment même, à l'autre bout du pré, les branches s'écartèrent, et un personnage parut, qui tenait à la main un gros bouquet de marguerites. C'était Mânu. D'où il venait, on ne pouvait savoir ; une fois de plus, il surgissait là quand on s'y attendait le moins ; mais sans doute avait-il lui aussi suivi l'Allemande, et sans doute avait-il cueilli le bouquet à son intention, car il le lui tendait, en riant. Et au bruit de son rire, elle s'était tournée vers lui ; elle le regardait, il la regardait lui aussi ; et sa bouche ouverte faisait un trou noir. Puis, avant que Firmin eût fait le moindre mouvement, il se trouva à côté d'elle.

Elle avait d'abord été surprise, tellement tout cela avait été soudain, mais promptement elle s'était ressaisie, et comme Mânu debout devant elle continuait de lui tendre son bouquet, elle se mit à lui sourire. Firmin avait raison, elle était changeante d'humeur ; il ne semblait plus rien lui rester de son abattement d'un moment avant, l'air tout à fait gaie au contraire, et assurée, et redressée ; et voilà l'idiot était là. Sa grande bouche restée ouverte, il se balançait devant elle ; avec ses mains il faisait des gestes, en manière de compliments : une façon de dire : « Je vous trouve belle, » comme il avait fait au chalet.

Et puis, comme il continuait de tendre son bouquet, elle dit quelque chose, probablement : « Est-ce pour moi ? » L'autre hocha la tête, et Liseli prit le bouquet. Firmin n'en vit pas davantage. Il y eut comme un ressort qui se détendit en lui, il fut lancé en avant. Il entendit l'Allemande pousser un cri, il courait quand même. Et, ayant attrapé Mânu par le bras, de toutes ses forces il le secouait, en criant : « Qu'est-ce que tu fais là ? Vatt'en, je te dis, et plus vite que ça ! » Pourtant il ne le

lâchait point. Et l'autre se débattait, cherchant à se dégager ; mais sa tête trop lourde l'emportait sur le corps ; à chaque secousse, il perdait l'équilibre ; et il tomba à la renverse quand enfin Firmin le lâcha.

Lui ne cessait pas de crier : « Espion, rôdeur, useur de routes, crève-la-faim ! » toutes les injures qu'il savait ; puis les mots lui manquèrent, alors il se tut. D'ailleurs il était à bout de souffle. Il restait là debout, les bras pendant le long du corps.

Il y eut un silence. Puis elle demanda : « D'où est-ce que vous venez, Firmin ? » Il montra le bois. Elle dit : « C'est ça ! vous m'avez suivie ! » Il baissa la tête. Elle continua : « Et non seulement vous m'avez suivie, mais encore vous venez d'être méchant avec Mânu ! Est-ce qu'il peut se défendre ? Est-ce qu'il a seulement sa tête à lui, le pauvre ? Et puis quel mal avait-il fait ? »

Mais il l'interrompit en disant d'une voix rauque :

— Je ne veux pas qu'il vienne vers vous ; vous entendez, je ne veux pas !

Elle éclata de rire.

Et sans doute qu'il s'attendait à tout sauf à ce rire, car il ne trouva rien à répondre, seulement on vit ses mâchoires en se serrant soulever la peau de ses joues.

— Voyons, dit-elle, Firmin, vous n'êtes pas raisonnable. J'étais descendue ici en me promenant ; je m'étais assise ; il est arrivé, qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ?

Mais ce rire lui avait glacé le dedans du cœur, il ne trouvait toujours rien à répondre.

Elle reprit :

— Est-ce que vous ne comprenez pas que vous êtes ridicule ? Regardez Mânu maintenant ! Le voilà qui se moque de vous ! Et tout ça, c'est de votre faute.

Machinalement il leva les yeux dans la direction qu'elle indiquait. Mânu s'était sauvé jusqu'à la lisière du bois, et là, se jugeant en sûreté, s'était tourné vers lui et lui faisait le poing, en lui tirant la langue.

— Il est fâché, c'est bien naturel. Est-ce une raison, parce que vous êtes là, pour qu'il n'ait pas le droit d'y être ? Alors savez-vous ce que je vais faire ? Vous voilà brouillés, il faut que je vous débrouille. Je veux que mes amis restent amis entre eux.

Il n'avait pas saisi tout de suite où elle entendait en venir, et quand il eut saisi, il arriva trop tard.

— Mânu ! Mânu ! criait-elle.

— Non ! dit-il, je ne veux pas.

— Mânu ! Mânu ! n'aie pas peur, répétait-elle, je suis là.

— Non pas ça, disait-il, entre ses dents serrées.

Hélas ! il n'alla pas plus loin ; il n'eut pas la force d'aller plus loin ; il n'avait plus le cœur assez libre pour cela, ni la volonté assez libre ; elle n'eut qu'à lui dire : « Si vous ne le laissez pas venir, c'est moi qui me fâche avec vous. »

Et on vit venir Mânu ; non qu'il n'eût hésité, mais la tentation sans doute était trop forte, et de la savoir là l'avait peut-être aidé à surmonter sa peur ; il s'approchait donc ; plus il approchait, plus il ralentissait le pas ; pourtant il avançait quand même, et quand il fut plus près, elle alla à sa rencontre et le prit par la main. Et elle l'amena à côté de Firmin. « Vois-tu, dit-elle, il n'est pas si méchant, ce Firmin, que tu crois, il est seulement un peu emporté de nature ; je lui ai parlé, il ne te touchera plus, Mânu. » L'autre regardait Firmin d'en dessous, mais de plus en plus rassuré, il finit par éternuer, ce qui était chez lui signe de grand contentement.

Alors Liseli se tourna vers Firmin : « Et vous de votre côté, Firmin, puisque Mânu est venu, savez-vous ce que vous allez faire : vous allez lui donner la main. Pourquoi faire le dégoûté ? C'est un pauvre garçon. Et bien sûr qu'il n'est pas aussi intelligent que vous, bien sûr qu'il n'est pas propre, mais ce n'est pas sa faute. Donnez-lui la main, sans quoi, comme je vous ai dit, je me fâche avec vous. »

Il semblait que quelque chose se fût décroché dans son épaule, tant il eut de peine à lever le bras ; mais il le leva. Lentement, et avec effort, et avec une douleur dans le fond de son cœur comme si c'était là que les muscles eussent tenu ; mais ce bras fut levé, cette main tendue. Et ce fut le tour à Mânu de ne plus comprendre ce qu'on lui voulait.

Liseli dut le lui expliquer : « Vois-tu, dit-elle, Firmin te tend la main, c'est pour que vous fassiez la paix. »

L'autre répondit par un grognement. Puis de dessous sa manche d'habit trop longue et effrangée, qui lui pendait jusqu'aux genoux, quelque chose de noir sortit, que Firmin prit du bout des doigts et laissa aussitôt retomber ; en même temps, il détournait la tête.

Mais Mânu de nouveau riait.

— Tu vois que tout va bien, lui dit Liseli. Assieds-toi à côté de moi.

Elle s'était assise et Mânu tout de suite s'assit à côté d'elle, mais Firmin était resté debout.

— Vous ne voulez pas vous asseoir, Firmin ? il y a encore une place. Un tout petit moment seulement, parce qu'il va falloir que je m'en aille.

Il lui suffit de cette dernière phrase ; et à chacune qui venait elle mesurait un peu mieux sa force. Car elle s'entendait à les bien placer et les bien doser ; et elle

se disait : « Il faut encore essayer d'aller jusque-là. Il faut essayer d'aller jusqu'à le blesser, pour mieux ensuite le reprendre. Il faut lui faire croire qu'il n'a plus rien à espérer, pour que, quand l'espoir reviendra, il en perde tout à fait la tête. » Et elle avait réussi. Alors elle sentit monter en elle une espèce de bouffée chaude, qui était la joie de l'orgueil.

Et on vit ceci, que nul n'eût pu croire, de ceux qui l'avaient connu autrefois, on vit Firmin assis à côté de Mânu. Avec entre eux l'Allemande, c'est vrai, et Firmin d'un côté, mais de l'autre Mânu. Et l'Allemande qui tantôt se tournait vers Firmin et tantôt vers Mânu, leur parlant à l'un et à l'autre. Firmin seulement un peu à l'écart, mais présent quand même et assis quand même. Et il resta là jusqu'au bout.

Jusqu'à ce que l'Allemande partit comme elle avait annoncé qu'elle allait faire, et elle lui parlait de telle sorte qu'il fut bien forcé de lui répondre, encore qu'il eût mieux aimé n'avoir plus de langue. Elle disait :

— C'est drôle, comment est-ce qu'on fait chez vous pour sonner le carillon, vous savez, quand il y a tout un air de musique ? Bien sûr qu'il tape sur les cloches ; mais comment est-ce qu'il fait pour taper sur tant de cloches à la fois ?

Il répondit d'une voix entrecoupée :

— Il a des cordes aux mains et aux pieds.

Elle disait :

— Je ne sais pas ce qu'il a votre beurre, mais il est plein de poils et de débris de bois.

Il répondait :

— C'est qu'on en fait un gros tas au chalet, et on le couvre bien d'un linge, mais il arrive que ça passe à travers.

Elle dit encore des choses de ce genre, puis tout à coup elle se leva. Mânú s'était levé lui aussi. Elle lui dit : « Viens-tu, Mânú ? »

Alors il dit : « Comment ? vous le prenez avec vous ! Ce n'est pas assez que je l'aie supporté tout ce temps, il faut encore qu'il vous accompagne. Vous avez juré de me faire souffrir ! »

Elle dit : « Je le prends parce que ça me fait plaisir. »

Il avait oublié qu'il avait répondu de la même façon, et presque dans les mêmes termes, à la pauvre Josette, un jour. Il ne vit qu'une chose, c'est qu'il souffrait injustement. Et il fut plein d'amertume.

Il regardait Liseli s'éloigner, son bouquet à la main, Mânú marchant à côté d'elle ; puis sa tête retomba.

IX

Ulrich avait laissé son singe en route, et il arriva sans le singe, dans la verte vallée, où tournait le moulin, mais il avait toujours sa boîte, et dans la boîte ses rubans. Quand la provision en était épuisée, il la renouvelait dans les villes qu'il traversait.

Il dit : « J'ai bien regardé quant à ce qui sera de mettre le feu. Eh bien, voilà, ça dépendra naturellement du côté d'où viendra le vent ; mais s'il vient du sud, il vous faut tout de suite aller au-dessous de l'église. Et s'il vient du nord.... » Il avait apporté avec lui un papier où il avait dressé le plan du village, il leur fit voir la place où il leur faudrait aller si le vent soufflait du nord. Et il leur fit voir aussi la place de la maison de Liseli.

Il dit : « D'ailleurs elle sera là pour vous aider. Et c'est elle qui vous donnera le signal, comme il a été convenu. Il n'y aura presque personne au village, parce qu'ils seront tous montés voir leurs vaches se battre. »

Ils étaient une quarantaine de garçons, décidés à tout et choisis parmi les plus courageux, avec, à leur tête, Peter, et depuis longtemps déjà ils se préparaient. Eux aussi, ils disaient : « Quand les vaches remonteront.... » Ils avaient fait, eux aussi, là-dessus, une espèce de chanson qu'ils chantaient dans leurs réunions, dont ils avaient une au moins par semaine. Et le vieux Christ y assistait.

D'abord il n'avait su que pleurer, et quand il regardait sa femme, à supposer qu'il ne pleurât pas, il se remettait à pleurer. Eux deux seuls, à présent, dans la grande maison vide ; eux deux assis dans la cuisine devant leur assiette de soupe, à laquelle ils ne touchaient pas ; et elle disait la première : « Je n'ai pas faim. » Il répondait : « Moi non plus, je n'ai pas faim. »

— Christ, reprenait-elle, te rappelles-tu notre petit Hans quand il n'avait encore que cinq ans ? Notre petit Hans tout frisé. On venait de bien loin me dire : « Il n'y a pas plus joli que lui au village. » Pas vrai ? tu t'en souviens ! Quand tu le faisais sauter sur tes genoux, et tu lui demandais : « Qu'est-ce que tu veux être quand tu seras grand ? » Il te disait : « Je veux être soldat. » Et voilà que jamais il ne sera soldat.

Et Christ essayait de dire : « Il est soldat du Bon Dieu. » Mais elle ne l'écoutait déjà plus, n'ayant d'oreilles que pour son chagrin et cette voix en elle qui répétait sans cesse : « Tout est fini ! tout est fini ! »

Elle reprenait : « Si au moins il était ici ; si au moins il avait ici sa tombe, je pourrais aller la soigner. Il serait bien pour dormir dans la terre de chez nous et la religion de chez nous. Tandis qu'on ne sait pas où ils l'ont mis là-bas, et personne ne pense à lui ?... » Alors les larmes lui venaient plus abondantes, comme quand un nuage crève, ayant ainsi des moments de sécheresse,

puis des moments où il semblait que tout le dedans de sa tête eût fondu en eau ; et elle ne pouvait plus s'arrêter de pleurer.

Et de la voir si faible, il se sentait plus faible encore.

Mais finalement, il s'était raidi. Il avait fini par dire : « Ecoute, nous n'avons pas le droit de pleurer comme ça. Nous sommes lâches de pleurer quand il y aurait mieux à faire, et de ne plus voir que celui qui est mort quand il y en a une qui est encore en vie. Une qui est aussi de notre sang et de notre chair. Tu demandes qui pense à lui là-bas ; n'a-t-il pas sa sœur près de lui ? Elle a plus de courage que nous. C'est pourquoi je veux chasser loin de moi ma douleur, je me débarrasse d'elle ; je l'ôte de moi comme quelque chose qui est un fardeau inutile, parce qu'il convient que je sois léger. J'ôte ce quelque chose de trouble du milieu de mes pensées, parce qu'il convient qu'elles soient claires.... Peter est venu hier, il reviendra aujourd'hui. Je ne l'ai pas aidé jusqu'ici, il faut que je l'aide à présent. »

Il sortit devant sa porte, et on vit alors que presque tous ses cheveux étaient tombés. Mais un roulement de tambour se fit entendre, et au bout de la rue, le cortège parut. Devant marchait le drapeau avec l'ours ; les tambours battaient, les fifres jouaient et les garçons suivaient sur quatre rangs. Ils étaient grands, carrés d'épaules ; ils n'avaient ni fusils, ni sabres, ni armes d'aucune espèce, mais leurs poings pesaient lourdement au bout de leurs bras.

Quand ils furent arrivés devant la maison de Christ, Peter fit un geste et tous ensemble ils s'arrêtèrent. Peter se tourna vers Christ et lui dit :

— Je vous les ai amenés afin que vous sachiez que vous pouvez compter sur nous. Ils m'ont tous promis de

me suivre jusqu'au bout pour la chose que vous savez. Ils ont vu comme moi qu'il vaut mieux ne point tant parler, mais agir, c'est pourquoi maintenant ils s'exercent avec moi à la marche et à la lutte. Quand le moment sera venu, ils passeront avec moi la montagne ; et ils ne reviendront pas que celle qui vous manque encore ne vous soit rendue, et celui qui n'est plus, vengé. Est-ce juré ?

Ils crièrent : « C'est juré. »

Tout le village petit à petit s'était rassemblé autour d'eux ; il n'y avait que quelques filles attardées qui arrivaient encore en courant ; et comme elles s'étaient troussées, on voyait briller dans le jour leurs gros mollets à bas de couleur. Une centaine et plus de personnes présentes, outre la bande des garçons ; et toutes se mirent à crier hurra, et tout le monde regardait le vieux Christ. On avait pitié de lui ; on se montrait sa tête à présent chauve, ses tempes qui s'étaient creusées, la grande maigreur de son corps ; on pensait : « Pauvre Christ, il n'a même plus la force de se tenir debout ! »

Mais subitement il s'était redressé : il alla à Peter, il lui serra la main, puis faisant face à la foule :

— D'abord à vous, jeunes gens, pardon ! Puis à vous autres aussi, pardon ! Pardon à vous tous qui êtes présents, parce que j'ai été lâche. D'abord je n'ai pensé qu'à gémir sur moi-même, à cause du coup qui m'avait frappé. Où je regardais, c'était vers la mort, parce que je ne pensais qu'à moi. Je ne pensais qu'à moi et je me disais : « Pourquoi vivre ? Que puis-je espérer faire encore sur la terre, à l'âge où je suis, malade et usé comme me voilà, et quand plus rien de ce qui m'y attachait ne me reste, puisque des deux enfants que j'avais, l'un est mort, et l'autre est peut-être loin pour toujours ? » Je vous le

dis, je ne pensais qu'à moi ; et nous étions deux à nous désoler solitairement, impuissants à nous secourir, nous décourageant l'un l'autre, au contraire ; mais à présent, je vois que je me suis trompé. Je regarde vers vous à présent ; je pense à vous et au village. Je me suis représenté l'injure qui vous a été faite, à vous aussi et plus encore qu'à moi ; et que nous sommes tous ensemble comme un seul être et un seul corps. C'est pourquoi il y a de nouveau une raison d'être à ma vie. Il y a cette raison d'être que nous avons à nous venger. Et je dis : « Vengez-nous. » Et je dis : « Si j'étais plus jeune, je partirais avec vous, mais mes jambes me portent avec peine, mon sang est vieux, je ne peux plus. Seulement il faut que vous sachiez que nos vœux à tous vous accompagnent ; et que ce que je vous dis là, c'est au nom de tout le monde que je vous le dis. »

Et s'adressant à ceux qui l'entouraient : « Est-ce vrai ? »

Tous crièrent : « C'est vrai. » Les tambours répondirent par un roulement et le drapeau salua.

Il y eut un grand enthousiasme dans le village à l'idée de ce qui se préparait ; et quand Ulrich eut passé pour la seconde fois et qu'on sut par lui que Liseli, de son côté, se chargeait de tout arranger en vue de la venue de Peter et des hommes, ce fut vers elle que toutes les pensées allèrent, et on l'admirait. Car jusqu'alors on était resté dans l'incertitude sur les raisons qui la faisaient s'attarder là-bas ; même quelques-uns soutenaient que si elle s'y attardait, c'est qu'elle s'y trouvait mieux que chez elle ; il fallut bien reconnaître qu'on s'était trompé ; il fallut bien reconnaître que personne n'avait montré plus de courage et de sang-froid qu'elle : et Peter fut fier de sa fiancée. Il se disait : « Je croyais la connaître ;

elle vaut encore mieux que je n'aurais cru. » Et par là son amour pour elle allait croissant, et le désir qu'il avait d'elle. Alors il se mit avec encore plus de zèle à s'exercer avec sa troupe, et presque tous les soirs, une fois qu'ils avaient fini de travailler aux champs et de soigner les bêtes, ils s'entraînaient à la marche et aux exercices du corps.

Le tout se termina par une fête de lutte qui eut lieu un dimanche dans la prairie du Tilleul. Tout autour les spectateurs prirent place, hommes, femmes et enfants, et ceux qui devaient se battre se tenaient accroupis au premier rang des assistants, les manches de leur chemise troussées et ayant passé par-dessus leur pantalon un caleçon de forte toile qui s'arrêtait au milieu de la cuisse, et qui était bordé d'un épais bourrelet. Ils étaient une quinzaine. Ils avaient au-dessous du cou un triangle de peau brune, et leurs bras aussi étaient d'un rouge brun, avec des poils dorés. Ils ne bougeaient pas, ils ne parlaient pas, ils regardaient devant eux, d'un air calme, et leurs yeux étaient bleus.

Quand tout se trouva prêt, à un signal qui fut donné, deux d'entre eux se levèrent, ils s'avancèrent au milieu du rond de gazon, ils se placèrent en face l'un de l'autre, et ils se serrèrent la main. C'est de cette façon que commencent toujours les passes de lutte ; cela signifie qu'on est amis quand même, cela signifie aussi qu'on observera les règles du jeu.

Ils fléchirent les jambes, le corps en avant, et les bras tendus ; de la main droite ils s'empoignèrent l'un l'autre par leur caleçon, et ils restèrent un moment ainsi arc-boutés, tête contre tête. Alors on vit se tendre tous leurs muscles, et leurs pieds nus dans des grosses chaussettes s'écrasèrent sur le gazon.

Il faisait un beau clair soleil au-dessus du tilleul déjà bien pourvu de feuilles et qui allait bientôt fleurir ; autour la prairie était verte, plus haut se montrait la montagne, verte et claire elle aussi sous sa couronne de glaciers. Et en bas donc, venait le cercle des spectateurs, avec au milieu les deux qui luttaien.

L'un était blond, de haute taille ; l'autre court et roux. Ils restèrent un moment tous deux immobiles. Puis peu à peu le second, se baissant, fit glisser sa tête sous la poitrine du grand blond ; et le grand blond fut soulevé. Lentement il quitta la terre où un moment avant il était solidement planté sur ses talons, lentement il s'élevait en l'air, et il sentait bien qu'aucune force ne pouvait plus l'en empêcher, c'est pourquoi il se contentait de se raidir, guettant l'instant où il retomberait. Car pour être battu il faut avoir touché le sol des deux épaules, et quand on sait s'y prendre, on peut se retourner adroitement au dernier moment : c'est tout ce qu'il cherchait à faire. Mais l'autre le tenait déjà à bout de bras, les jambes à demi fléchies, deux grosses cordes lui soulevant la peau du cou ; et lui aussi calculait. Il eut un soudain mouvement en avant du haut du corps, il étendit le bras droit, il ramena à lui le gauche, et ainsi le gros blond se trouva pris sous lui. On entendit le choc, toutes les têtes s'avancèrent, on vit l'arbitre du combat accourir : on ne put que le constater, le grand blond était battu.

Et les applaudissements éclatèrent de tous côtés, tandis qu'il se relevait, et comme le veut la coutume allait serrer encore une fois la main de son adversaire ; puis il disparut dans la foule. Mais le roux, lui, demeura un instant au milieu du rond de gazon, et il souriait de plaisir, tout haletant encore, la tête en avant.

Il y en eut ainsi quatre, six, huit qui se mesurèrent, et chaque fois le vainqueur était mis de côté. Alors vint le moment passionnant, qui fut celui où les meilleurs seuls demeurèrent; et, ceux qui regardaient, une angoisse les prit. Pourtant ils restaient parfaitement calmes d'apparence et ils ne disaient rien, parce qu'il ne faut pas troubler le jeu. Un grand silence régnait toujours, avec seulement par-dedans ces souffles de plus en plus rauques, un bruit d'os qui craquaient, et quand l'un ou l'autre des hommes tombait, le sol qui était ébranlé.

Finalement il ne resta plus en présence qu'un nommé Ruedi et un nommé Kahlberg. Ils avaient battu tous les autres. Et de toutes les passes de lutte, celle-ci fut la plus longue, parce qu'ils étaient à peu près d'égale force et les mieux exercés de tous. Trois fois Kahlberg tomba, trois fois il se releva. Il soufflait avec force et de temps en temps passait la main sur son front qui dégouttait de sueur, puis de nouveau tendait ses muscles et se jetait en avant. Mais on sentait qu'il s'épuisait, et Ruedi se contentait de se dégager de ses prises, le laissant ainsi se fatiguer toujours plus. Tout à coup on vit, au-dessus des têtes, deux jambes battre l'air, glisser de haut en bas et presque aussitôt disparaître. Une espèce de cri en dedans se fit entendre de toute part : Kahlberg avait touché à son tour.

Alors Ruedi s'avança. Il se faisait remarquer par une longue cicatrice qu'il avait à la joue droite, et qui allait de la tempe à l'oreille ; elle lui était venue une fois d'être tombé dans les rochers ; l'air fier d'ailleurs, la tête droite, mais avec quelque chose de doux et de caressant dans le regard. C'est que sa fiancée était là. Et c'était elle qui devait lui remettre le prix réservé au vainqueur,

qui était un joli mouton blanc tout frisé. Pas un de ces moutons comme on en voit dans la montagne quand depuis quatre ou cinq mois ils couchent dehors, mal nourris : un joli, tout rond, bien lavé et peigné, avec autour de son cou un ruban rouge et noir. Elle le tenait dans ses bras, il s'avança ; comme il était beaucoup plus grand qu'elle, il s'agenouilla devant elle ; elle lui tendit le mouton. Et lui, se relevant, il embrassa sa fiancée.

Puis il prit place dans le cortège qui se reformait. De nouveau les tambours se mirent à battre et les fifres à jouer ; il marchait seul devant tout le monde, le mouton dans ses bras. Derrière lui venaient les filles, et tout heureuse et toute rose, sa fiancée au premier rang. Puis la bannière et les garçons. Puis enfin les hommes, les femmes, tout le village qui suivait.

C.-F. RAMUZ.

(La fin prochainement.)



POÈMES DES ALPES ET DU NORD

A Cléomène.

I

Dans la forêt profonde, aux longs rêves propice, tandis que, lentement et sans bruit, mon cheval pose l'un après l'autre ses sabots dans la mousse, je me demande avec angoisse : « Où donc est ma patrie, ô Cléomène ? »

Car je suis né sur les limites de deux races : leurs dieux luttent en moi qui n'ose décider ; et, suivant la saison, ou l'heure, ou le caprice, ou la direction du vent, je vais sans savoir où, comme un nuage.

Tu m'as entraîné sur les routes qui s'élargissent en plein soleil, aux flancs brûlés des montagnes, entre des murs de pierre où le genêt fleurit.

Ces routes autrefois ont vu passer mes pères, rouges, armés de piques : je les ai suivies, pacifique, sans autres armes qu'un bâton pour écarter les chiens et repousser les aigles.

J'avais de l'enthousiasme alors : je ne craignais point la fatigue ; j'entraîs, en chantant, le soir, dans les villes, et les femmes assises aux créneaux des remparts me regardaient, appuyées sur leurs mains, et souriaient.

J'ai connu ces pays où les femmes sont belles. Là, chaque matin, à travers les cyprès à des lances pareils, je voyais des

cavaliers nus descendre vers la mer bleue et, les tenant par la crinière, lancer leurs montures à la rencontre des vagues écumantes.

Moi aussi, j'ai rêvé d'être prince d'une île, d'une île riche en fruits, verte sur la mer bleue, et de posséder une galère à la proue dorée, aux voiles jaunes, aux rames noires.

Mais, un jour, vers les Alpes j'ai levé les yeux : leur neige étincelait dans l'azur.

J'ai repris mon bâton, ma tunique et ma gourde, et je suis remonté par où j'étais venu.

II

Je ne suis qu'un barbare, ô Cléomène.

Je t'aime et, je le sais, tes paroles m'instruisent. Mais, lorsque avec toi je converse en ta langue, mon rude accent défigure les mots et mon esprit leur donne un autre sens.

Vos dieux en vain m'ont adopté :

Je suis le fils de ceux qui sont venus des plaines où leurs petits chevaux broutaient l'herbe salée, autour des chariots couverts de toiles, autour des feux que la dune de sable protège du vent de la mer.

Je suis le fils de ceux qui sont venus des plaines aux montagnes par la forêt et qui, pour se construire une stable demeure, dans les clairières défrichées ont équarri les troncs des arbres.

Quand je ferme les yeux, je les revois encore vêtus de peaux de bêtes et les cheveux noués, l'anneau de bronze à la cheville et la mamelle tatouée.

III

Je ne regrette point les portiques :

Quand, à l'aube embrumée, j'ouvre ma fenêtre rustique, — ma maison est là-bas, sur le versant au nord, — je vois fumer entre les chênes les humides chaumes du village; je vois encore

sur des prés toujours verts des forêts toujours noires ; je vois enfin de hautes roches aux arêtes de glace.

Je m'accoude à la fenêtre, et je respire en frissonnant, et j'écoute :

Ce sont les cloches des troupeaux qui descendent au pâturage et, dans les sillons remplis de brins de paille, ce sont les cris stridents des oiseaux migrateurs qui cherchent des vers.

Une vigne, arrachée à vos heureux climats, orne capricieusement mon balcon de bois, mais ses grappes rougissent à peine, n'ayant pas le temps de mûrir, et la face des grains exposée à l'ombre demeure opaque et dure.

Car, tandis que l'été pour toi, ô Cléomène, se renouvelle, la saison touche déjà, dans ma patrie, à son déclin. Souvent, le matin, les herbes se dressent toutes raides dans une gaine de gel blanc ; depuis longtemps, pâles et roses, ont fleuri les colchiques, solitaires messagers de l'Hiver.

L'Hiver est aimé et désiré de nous, ô Cléomène : lorsque la neige est descendue enfin jusqu'au pied des collines, je songe en frémissant de plaisir à des jeux qui nous paraissent aussi nobles que le disque ou les chars.

IV

O vous qui n'avez jamais dépassé les Colonnes d'Hercule ; vous dont les vaisseaux marchands touchent à peine les âpres bords du Scythe ou du Sarmate, les îles bretonnes ou la Chersonèse où l'on trouve l'ambre :

Vous ignorez combien le monde auquel vos sages ont imposé des bornes immuables est petit, comparé au mien.

Vous ne savez point qu'au delà de ces Alpes qui ferment au nord votre empire, s'étendent encore, jusqu'à ces eaux glacées du Pôle où s'abreuvent, le soir, les chevaux d'or du Soleil, d'autres montagnes, d'autres plaines et d'autres mers.

Salut ! ô mes fleuves qui roulez vos ondes avec le bruit des armées en marche, à travers des royaumes sans limites, sous des cieux immenses dont vous reflétez parfois les nuées !

Salut ! ô ma forêt hercynienne où l'on entend, au crépuscule, l'auroch bossu, aux cornes basses, mugir vers ses dieux longuement !

Salut ! ô mes vallées herbeuses : le léger bouleau frémit au bord de vos fontaines, à l'heure où les daims prudents viennent boire et font craquer les noix et les faines sous leurs petits sabots.

Salut ! terre des hêtres et des chênes, — des chênes si nombreux que l'écureuil rongeur de glands s'en va, sautant de branche en branche, d'un arbre à l'autre, des montagnes à l'Océan.

Salut ! régions noires des Marches et des Frises où, sur les collines rondes hérissées de sapins, se dressent des temples étranges aux idoles de bois, des pierres couvertes de caractères sacrés et des palais, lumineux la nuit, aux toits rouges ou verts et luisants comme des écailles.

V

Empire immense où l'on entend résonner la course des peuples, ma Patrie, laisse-moi, debout sur les rocs de ton seuil, le visage tourné du côté de la nuit, contempler ces forêts où survivent tes dieux.

Au delà des forêts, si je marchais cent jours, j'arriverais enfin au bord de cette mer qui porte les îles saintes, ces îles où les grandes âmes souhaitent de mourir.

... Ne mettez pas mon corps dans la pierre ou la terre et ne le brûlez point, avec mes armes et mes parures et mon cheval, sur le bûcher : emportez-le dans une barque creuse dont la proue se relève en forme de coursier.

Alors, enveloppé dans une peau de phoque soigneusement cousue par les femmes, lancez-le dans les flots de l'Océan ;

Afin que j'aille, ô moi que l'infini attire ! au milieu des troupeaux de monstres marins et de baleines, jouer avec les mânes des héros sur les glaces flottantes, dans la lueur des aurores boréales.

Le Saint-Empire romain germanique.

Vaste est l'Empire : il va des mers orientales
où voguent sur les flots mollement agités
les galères dorées, aux rames égales,
qu'attendent les ports blancs et les roses cités;
il va des mers orientales jusqu'au Nord
où, sur son trône d'ambre, immobile, s'endort
en son manteau de neige et d'hermine royale
un Hiver couronné d'aurores boréales.



Vaste est l'Empire : il va de la nuit au soleil.
Mon rêve, pèlerin, voyage et suit les fleuves
que les longs bateaux plats des comptoirs et des hanse
remontent lentement ou descendent rapides;
mon rêve, pèlerin, voyage et suit les fleuves,
— les larges fleuves où s'abreuvent
les chevaux des armées en marche
et le troupeau qui meugle en sortant des forêts.

Les nommerai-je ?

Le Danube, la mère, et le père, le Rhin ;
le Rhône qui mugit vers la chaude Provence ;
l'Adige, blanc d'écume, qui se hâte et devance
le cortège muet des sombres empereurs ;
La Sarine verte, couleur de mon pays ;
l'Are et la Reuss qui sont nées de la glace
et courent en grondant comme de jeunes chiens ;
l'Ill qui reflète les prairies
et glisse plus doucement que les nuages ;
la Lauter, sonore comme un chant dans les bois ;
le triste Isar, et le Neckar joyeux
que parfument l'airielle mauve et le houblon jaune ;
le Mein épiscopal, l'Escaut chevaleresque,
la Moselle romaine et la Meuse flamande,

et l'Elbe aimée des cygnes,
la Weser frisonne et l'Oder scandinave,
et la noire Vistule
devant qui l'étalon des conquérants recule.

Mon rêve, pèlerin, voyage et suit les fleuves ;
Vaste est l'Empire : il va de la nuit au soleil.



Savez-vous où bat le cœur de l'Empire ?
Il ne bat point dans les vagues de l'Océan,
ni sous la dune ronde ou la lande plane,
sous le sable des marches, ni sous l'herbe des frises,
ni sous la mousse des forêts,
ni dans le tronc des pins, des bouleaux ou des chênes.

Savez-vous où bat le cœur de l'Empire ?
Il ne bat point dans les villages,
qu'ils soient de pierre blanche ou de chaume ou de bois ;
il ne bat point sous les dalles des villes,
qu'elles soient de molasse grise,
de briques rouges ou de grès rose.

Savez-vous où bat le cœur de l'Empire ?
Il bat dans les montagnes,
Il bat dans mon pays
et, d'accord avec lui,
je sens battre mon cœur.



Il est enchâssé dans du cristal de roche,
dans l'or que roulent les torrents,
il est enchâssé dans le Saint-Gothard.

Il est enchâssé dans le Saint-Gothard ;
et nous, les armaillis, maîtres et compagnons,
graves paysans, vachers taciturnes,

lanquenets et piquiers et tambours des batailles,
sifres imberbes aux joues fraîches,
joueurs de cor et chasseurs de chamois,
sergents experts dans l'art de polir les cuirasses,
landamans, bannerets, avoyers, capitaines,
les Lacustres, les Alpicoles,
les bourgeois des cités et les libres terriens,
nous gardons le cœur de l'Empire,
nous gardons le trésor ;
mieux que la guivre bleue ou le dragon sanglant,
mieux que le géant roux, mieux que le héros blanc,
que le nain centenaire ou que le dieu adolescent,
nous gardons le trésor et le cœur de l'Empire.
Zurich, Lucerne et Berne et Bâle sont aux portes :
Schaffhouse et Fribourg sont à cheval avec la lance ;
Schwytz tient les trois clés, Uri tient le verrou,
— et le Valais et la Rhétie
ont mis leur casque et pris l'épieu
et, la main devant les yeux,
regardent du côté des princes ennemis.

Vaste est l'Empire : il va de la nuit au soleil,
et jamais le sommeil n'a baissé nos paupières.



Vaste est l'Empire : il va de la nuit au soleil,
il va dans la rumeur des fleuves ;
il va des mers orientales jusqu'au Nord
où, sur son trône d'ambre, immobile, s'endort
dans son manteau de neige et d'hermine royale,
un Hiver couronné d'aurores boréales.

Vaste est l'Empire : il va de la nuit au soleil,
du ciel jusqu'à l'enfer, de la vie à la mort.

Ode aux chênes de mon pays.

Chênes aux racines profondes,
vos glands sont lourds, vos troncs ont des colliers de gui ;
ô chênes de Cressier, du Galm et de Cormondes,
votre ombre tourne avec le soleil qu'elle suit....

Le Printemps attardé, dont bruissent les ailes,
frôle de son pied nu vos faites reverdis ;
il passe, l'oiseau chante et l'averse ruisselle
et sur vos têtes d'or l'arc-en-ciel resplendit.

L'Été sur les moissons exalte vos verdure ;
nul vent, dans la chaleur des après-midi bleus,
n'ose jusqu'à vos pieds élever un murmure,
car vous êtes muets comme le sont les dieux.

Chênes aux racines profondes,
vos glands sont lourds, vos troncs ont des colliers de gui ;
ô chênes de Cressier, du Galm et de Cormondes,
votre ombre tourne avec le soleil qu'elle suit....

L'Automne, dont la gloire est vaine et passagère,
couvre votre manteau de la pourpre des rois :
pourtant, les soirs brumeux qui rampent sur la terre
glacent l'antique sève au cœur de votre bois.

Chênes aux racines profondes.
vos glands sont lourds, vos troncs ont des colliers de gui ;
ô chênes de Cressier, du Galm et de Cormondes,
votre ombre tourne et se confond avec la nuit.

Vos âmes sont toujours pacifiques et fortes
et l'assaut de l'Hiver, auquel vous résistez,
ne peut vous arracher rien que des feuilles mortes :
lorsque les aquilons d'un souffle les emportent,
déjà tressaille en vous votre fécondité.

Le trolle boule d'or.

(Page d'herbier.)

« Je suis, dans la montagne, un symbole de gloire.
J'aime, près des forêts, la terre humide et noire
où circulent, parmi l'herbe et les arbrisseaux,
avec un bruit d'argent, d'invisibles ruisseaux.
Je me dresse, au milieu des larges tussilages
et des rocs de calcaire entourés de feuillages,
comme un bassin de cuivre rempli de pièces d'or,
comme un feu suspendu sur un troupeau qui dort,
comme un phare sur l'onde. Et, fleur, je suis encor
comme un prêtre élevant sur la foule une icône,
comme un pontife saint coiffé d'un turban jaune,
comme un triomphateur dont le char en roulant
fait osciller le casque au bronze étincelant,
comme un roi couronné qu'on porte sur un trône,
comme un prince mongol sur un éléphant blanc,
comme une impératrice en sa haute litière
que des esclaves noirs promènent à pas lents,
comme un héros mythique accoudé sur le flanc
docile d'un lion hérissant sa crinière,
comme un dieu dans un nimbe à la rose pareil,
comme un astre immobile; enfin, comme un soleil
voilant, dans un ciel vert, de sa splendeur sacrée
vos étoiles d'azur, pieuses Centaurées. »

Ode au Léman.

O Léman calme de l'été !
toi qui te plais à refléter
les barques, les jardins, les villes
et les grands sommets immobiles
et les nuages arrêtés,
ô Léman calme de l'été !

Miroir bleu dans un cadre d'or,
en tes eaux je revois encor
les antérieurs paysages,
— roses cités et longues plages,
ciel de mauve où la lune dort, —
d'un Orient de soie et d'or.

O Léman pareil à la mer,
alors que la bise d'hiver
renverse tes flots sur les grèves
et les irrite et les soulève
comme un troupeau de lions verts,
ô Léman pareil à la mer !

Quand la neige couvre tes bords,
je revois l'empire du Nord :
îles fécondes en naufrages
où les dieux, dans les bas nuages,
luttent contre les héros forts,
quand la neige couvre les bords.

Léman d'hiver, Léman d'été,
tu es pour moi l'illimité
où mon désir épris de songes
comme un nageur s'élance et plonge
vers les paradis souhaités,
Léman d'hiver, Léman d'été.

Sur le Léman, en barque, 29 juillet 1911.

G. DE REYNOLD.

HISTOIRE D'UNE ÉPIDÉMIE MYSTIQUE

LES „CRIEURS “ SUÉDOIS

(1841-1843)

Le titre donné à ces pages réclame une explication. Loin de nous la pensée d'assimiler le mysticisme à une maladie de l'esprit. Mais il n'est pas de mot plus commode que celui d'épidémie pour caractériser un état psychique qui affecte une collectivité d'individus. En outre, si le sentiment religieux est tout à fait dans l'ordre de la nature humaine, il y a des manifestations religieuses où le pathologique se mêle indéniablement au normal. Celles dont nous allons parler sont du nombre et leur intérêt n'en est point diminué. Dans ce domaine, comme dans tout autre, la maladie éclaire en les décomposant les phénomènes de la vie ordinaire et fait ressortir en les exagérant certains éléments intégrants de la santé.

Cette épidémie donc, une des plus curieuses en son genre, régna de 1841 à 1843 dans deux provinces méridionales de la Suède, le Småland, puis le Västergötland. Les théologiens et les médecins qui s'en sont occupés la désignent sous le nom de « maladie de prédication » (*predikosjuka*, en allemand *Predigtkrankheit*).

Mais les personnes atteintes s'appelaient elles-mêmes et étaient appelées dans le peuple des « voix » (*röster*), à cause des discours et des chants qu'elles proféraient en extase et par allusion à la parole: « Je suis une voix qui crie dans le désert » (Jean 1, 23). De là encore les termes de *rop* (cri), *ropa* (crier), *ropare* (crieurs), employés couramment en parlant de ce phénomène.

On songera naturellement à comparer ces manifestations à d'autres plus anciennes ou postérieures, ainsi au mouvement contemporain dit de la Pentecôte. Mais les « crieurs » suédois ne parlaient pas en langues; leurs discours, quoique prononcés en état de transe, étaient parfaitement intelligibles. De plus, le mouvement de la Pentecôte est international ¹. Parti d'Amérique, il s'est propagé en Norvège, en Allemagne, en Inde et ailleurs. Au contraire, nous avons affaire ici à une crise religieuse nettement territoriale; on a pu en observer, dans des limites géographiques assez restreintes, la naissance, l'évolution et la terminaison. Elle se rapprocherait à cet égard du Réveil qui, il y a six ans, remua si intensément le Pays de Galles. Cependant elle n'a pas l'allure d'une campagne revivaliste, conduite à grand renfort de meetings de propagande par des chefs attitrés. Par tout ce qu'elle emprunte à la symptomatologie des grandes névroses, comme par l'extraordinaire intensification des facultés de parole qu'elle avait pour effet de provoquer, la « maladie de prédication » offre de grands rapports avec l'extase des prophètes camisards ².

¹ Les adeptes de la *Pfingstbewegung* se réunissent chaque année en congrès. Les deux derniers ont eu lieu à Zurich en septembre 1910 et à Stockholm en juin 1911.

² Voir [Maximilien Misson], *Le théâtre sacré des Cévennes*. Londres, 1707.

Les documents qui ont fourni la matière de ces pages ne sont guère connus en pays de langue française. C'est d'abord un opuscule anonyme où sont consignées par ordre de date les impressions d'un témoin fort sympathique au mouvement. On en trouve la traduction dans une brochure parue à Leipzig ¹. Le traducteur-éditeur, Léopold Michelsen, de Lübeck, y a ajouté deux pièces importantes : un rapport adressé aux autorités par le Dr Sköldberg, chef de l'administration sanitaire du gouvernement de Jönköping, et un mémoire rédigé au nom du Consistoire de Skara par l'évêque Butsch, ecclésiastique distingué et populaire, à la suite d'un voyage d'enquête dans les localités où l'épidémie régnait. Ces témoignages, émanant de trois hommes dont l'appréciation est loin d'être la même sur les phénomènes qu'ils décrivent, sont bien faits pour se compléter réciproquement et ont une grande valeur par leur concordance sur la plupart des points essentiels.

D'autres écrits de circonstance du Dr Sköldberg et de l'évêque Butsch, non reproduits dans la brochure Michelsen, sont largement utilisés dans deux articles du *Nouveau répertoire théologique et ecclésiastique* de Bruns ². L'auteur n'a pas été directement témoin des faits, mais il a visité les lieux tôt après la fin de l'effervescence et s'est entouré des meilleurs renseignements

¹ *Einiges über die rufenden Stimmen oder die sogenannte Predigt-krankheit in Småland in den Jahren 1842 und 1843. Von einem Augenzeugen. Nebst zwei Berichten : 1. des Physikers Dr. Sköldberg in Jönköping; 2. des Bischofs Butsch in Skara. Aus dem schwedischen. Leipzig, 1843.* — Le titre suédois est : *Sammandrag af några inkännade upplysningar om de ropande Rösterna eller den så kallade Predigtbesättan i Småland, etc.* Stockholm, 1843.

² Bruns, *Neues Repertorium für die theologische Literatur und kirchliche Statistik*, 3. Theil, Berlin, 1845.

écrits et oraux. Nous n'aurons garde d'oublier le seul mémoire scientifique en français qui ait, à notre connaissance, paru sur la question. C'est celui que le Dr Sondén, médecin de l'hospice des aliénés à Stockholm, envoya en 1843 à la *Gazette médicale* de Paris ¹. Rappelons enfin que le psychiatre allemand K. W. Ideler consacre à la *Predigtkrankheit*, dans son *Essai d'une théorie du délire religieux* ², un important chapitre qui d'ailleurs dépend presque entièrement des sources précédemment citées.

Nous parlions tout à l'heure du Réveil gallois. Les facteurs qui ont concouru à le préparer sont de deux ordres. D'une part les progrès de l'alcoolisme et du libertinage appelaient sourdement cette réaction religieuse. D'autre part, depuis les Réveils antérieurs, la flamme mystique couvait dans les « Cercles de prière », d'où elle n'eut qu'à jaillir au jour favorable pour provoquer un embrasement général. On trouve le même dualisme dans les antécédents de l'épidémie suédoise : les uns sont positifs, les autres négatifs.

Il s'était formé en Suède, depuis 1803, un parti religieux connu sous le nom de « Liseurs » (*lasare*). C'étaient des orthodoxes stricts, de mœurs austères, qui se réunissaient pour lire la Bible et les sermonnaires de Luther. Le représentant le plus extrême de cette tendance, un prédicateur nommé Hoof, entré en charge en 1821, fit de nombreux disciples et écrivit des paraphrases bibliques que ses admirateurs lisaient plus volontiers que

¹ Sondén, *Mémoire sur l'extase religieuse épidémique qui régnait en Suède en 1841 et 1842*. *Gazette médicale* de Paris, 2^e série, tome XI, 1843.

² K. W. Ideler, *Versuch einer Theorie des religiösen Wahnsinns*. 2 vol. Halle, 1848-1850.

la Bible elle-même. Plusieurs auteurs ont vu un rapport entre l'activité de cette secte et le mouvement de 1841-1843. On a noté en outre qu'un apôtre du méthodisme, l'Anglais G. Scott, s'était livré à une intense propagande en Suède dans les années qui précédèrent l'épidémie. Sundén estime que des germes de surexcitation et de trouble ont pu être semés dans les esprits par la prédication méthodiste, volontiers excentrique et émaillée de vives descriptions de l'enfer.

Cependant l'anonyme traduit par Michelsen insiste sur le fait que les inspirés du Småland ne manifestèrent aucune velléité de dissidence, aucune hostilité à l'égard de l'Eglise établie. Et il les représente comme n'ayant d'acointance ni avec les Liseurs ni avec d'autres sectes. Tel est absolument l'avis de M. le professeur Emmanuel Linderholm, qui nous écrivait à ce sujet ¹ : « Les Liseurs de la stricte observance adoptèrent plutôt à l'égard des « crieurs » une attitude critique et ce n'est pas dans leurs cercles que l'agitation commença... Le mouvement extatico-religieux du Småland n'appartient pas au courant piétiste; il remonte bien plus haut que le piétisme et se rattache à l'ancienne religiosité populaire du moyen âge. Il a des parallèles bien remarquables dans le luthéranisme des premiers temps. Un seul exemple: en 1630, à Kumla (Närke), la fille du pasteur de l'endroit se mit à prêcher en extase. Ses prédications, et celles d'autres inspirés de la même époque, n'offrent pour ainsi dire pas de différence appréciable avec les discours extatiques des modernes « crieurs. »

Ces lignes nous paraissent concluantes. Peut-être les

¹ Qu'on nous permette à cette occasion de remercier les aimables correspondants suédois qui ont bien voulu nous venir en aide.

Liseurs ont-ils contribué, par leurs pieux exercices et leur phraséologie édifiante, à fournir l'aliment nécessaire aux exhortations qu'on devait s'étonner d'entendre sortir de la bouche de personnes sans instruction. Mais même à ce point de vue leur influence n'a pu agir que très accessoirement. Les gens du pays n'avaient pas besoin d'une intervention sectaire pour trouver dans leur mémoire un riche assortiment de lieux communs bibliques. Le terrain mental de l'épidémie était préparé par des habitudes séculaires de pensée et de langage, par tout un profond mysticisme traditionnel.

Toutefois la crise ne se serait pas produite, ou pas sous une forme aussi explosive, si l'abus de la boisson, fort répandu alors dans les campagnes, et autres manifestations de matérialisme pratique, n'avaient amené l'instinct religieux douloureusement comprimé à réagir avec véhémence.

On a invoqué des causes d'un tout autre ordre. Plusieurs années de suite, les récoltes avaient été mauvaises. Il en était résulté bien des misères et un abaissement sensible de la qualité des aliments. Lorsque éclata l'étrange maladie, l'hypothèse fut émise qu'elle était due à des substances vénéeneuses contenues dans le pain. On incrimina surtout le seigle ergoté, dont l'absorption peut provoquer des accidents convulsifs. Mais des recherches plus approfondies firent mettre hors de cause ces poisons végétaux. La seule chose à retenir de cette explication, c'est qu'une alimentation défectueuse, comme tout ce qui débilite ou intoxique l'organisme, favorise les détraquements du système nerveux. Il y aurait aussi à tenir compte de l'impression déprimante qu'une série de désastres agricoles ne manque jamais de produire sur le moral des populations.

Il semble établi que le premier cas fut constaté chez une jeune fille de seize ans, Lisa Andersdotter¹, à Al-sarp, paroisse de Hjelmöeryd. A vrai dire, l'affection nerveuse dont elle ressentit en mai 1841 les premières atteintes ne devait évoluer vers le mysticisme que quelques mois plus tard. Mais une fois les symptômes d'automatisme bien développés chez elle et notoirement marqués de l'empreinte religieuse, on les vit se reproduire dans le peuple par contagion.

Appelé à examiner cette jeune personne en décembre de la même année, le D^r Sköldberg ne lui trouva nullement l'aspect souffrant et maladif. Fraîche de teint, plantureuse de formes, elle avait l'appétit bon, le sommeil normal, et ses fonctions organiques n'accusaient aucune altération. D'après son propre dire et celui de ses parents, elle avait joui, jusqu'à l'apparition de ses accidents névropathiques, d'une santé qui ne laissait rien à désirer. Au printemps, elle s'était plainte de maux de tête, de douleurs dans la région abdominale. Puis apparurent des mouvements spasmodiques qui, survenant par accès, agitaient violemment ses membres, contractaient son visage et son cou. Comme ces désordres lui laissaient sa lucidité d'esprit, elle se mit à faire pour s'occuper toutes sortes de lectures, tant mondaines que religieuses. Les choses continuèrent ainsi jusqu'au mois d'août. A cette date, un changement se produisit : elle sentit le besoin, au moment où la prenaient ses crises, de lire et de chanter à haute voix. Elle chanta donc tous les airs populaires qu'elle connaissait. Puis, pour varier,

¹ Ceci n'est pas un nom de famille. Andersdotter signifie simplement fille d'André (prénom qui paraît avoir été fort répandu dans la contrée), comme Jönasson, fils de Jonas.

elle entama le répertoire des hymnes d'Eglise, de même que, dans ses récréations littéraires, elle faisait alterner le profane et le sacré.

Le bruit se répandit bientôt de cette singulière affection, dont le corps ni l'âme ne paraissait pâtir, encore qu'elle se trahît par des agitations extraordinaires. On était surtout très frappé de ce que la malade disait souvent ressentir une impression d'aise et de contentement. Quelques femmes âgées vinrent la voir. « Ce qui devait arriver, étant donné la crédulité du peuple et son amour du merveilleux, arriva en effet, » écrit le D^r Sköldberg. Les bonnes vieilles jugèrent que la maladie de Lisa n'en était pas une, qu'un pareil état devait avoir une origine surnaturelle. Et cette opinion ne tarda pas à s'accréditer.

Dès lors, on vit l'orientation mystique des symptômes se préciser. Lisa psalmodiait des cantiques devant son auditoire de dévotes. Enfin elle se mit à débiter des tirades exhortatives, à *prêcher*. Comme on lui faisait remarquer que son répertoire avait été d'abord d'une composition assez éclectique, elle eut quelque peine à en convenir, puis déclara n'être absolument pour rien dans tout cela. Il lui fallait maintenant chanter et discourir pour le salut des pécheurs. Elle ne pouvait ni résister à la force qui l'y poussait, ni ensuite répéter à volonté ce qu'elle avait dit.

La tendance impulsive à l'extériorisation du langage intérieur n'est pas rare chez les névropathes et les aliénés. Il y en a qui poursuivent d'interminables soliloques, comme s'ils étaient possédés d'un démon bavard. La manie de la lecture à haute voix est aussi connue¹. Il

¹ Un psychologue sud-américain, Ingegnieros, raconte l'histoire d'une jeune hystérique qui avait l'habitude d'étudier en lisant à haute voix sur

paraîtra assez naturel d'en conclure que, sans l'influence du milieu, tout se serait borné chez Lisa Andersdotter à des anomalies où la religion n'eût rien eu à voir. Tel est l'avis du D^r Sköldberg. Pour lui, la maladie est de nature « corporelle. » C'est un cas de chorée hystérique (danse de Saint-Guy) avec immixtion postérieure de symptômes d'exaltation religieuse. Et l'origine de cet état nerveux, — qu'il a constaté, mais qu'il n'a pas vu naître, — il croit pouvoir la rapporter à des troubles viscéraux engendrés par la mauvaise nourriture, le froid, l'humidité.

Quoique la définition de l'hystérie soit toujours un point de doctrine fort discuté, on s'accorde généralement depuis Charcot à la considérer comme une maladie « psychique par excellence. » Il est vrai qu'avec les idées actuelles sur le rôle de la chimie cellulaire, qualifier un désordre de mental n'empêche point d'admettre qu'il ait pour condition et pour substratum un certain état de dénutrition ou d'intoxication organique. Pour ce qui est de Lisa toutefois, un profane ne saurait se défendre de voir quelque contradiction entre l'opinion du praticien de Jönköping et ce qu'il dit d'autre part de la mine florissante de la jeune fille et du parfait fonctionnement de ses organes digestifs. D'autres médecins suédois — le D^r Sondén en particulier — estimèrent que, tout en faisant la part de certains agents physiques, c'était avant tout à des causes mentales qu'il fallait attribuer l'épidémie dont le cas de Lisa Andersdotter marqua le début.

un ton de cantilène. On lui en fit la remarque pour la corriger de ce défaut, et depuis ce moment elle éprouva une tendance si incorrigible à chanter quand elle lisait, qu'il lui fallut interrompre ses études. Cité par Dupré et Nathan, *Le langage musical*, Paris, 1911.

Le Dr Sköldberg eut cependant le mérite de vouloir expliquer psychiquement ce qu'il y avait de religieux dans cette affection selon lui corporelle. Il envisage l'apparition de la hantise mystique chez Lisa comme un résultat des réflexions que celle-ci dut faire sur son propre état, réflexions conformes aux superstitions dont elle était nourrie et à l'opinion qui se manifestait dans le public. Resterait à savoir à partir de quel moment et dans quelle mesure l'action des suggestions extérieures s'est fait sentir. On doit tenir pour vraisemblable que les propos de l'entourage n'ont pas introduit la note religieuse dans ce processus mental, qu'ils l'ont seulement amenée à se dégager, à devenir consciente. Avant d'avoir la visite et d'entendre les commentaires tendancieux des vieilles femmes, Lisa avait lu entre autres des livres de piété (sans être, d'ailleurs, aucunement affiliée aux Liseurs); elle avait pu recevoir de cette lecture une impression subconsciente, concevoir vaguement la pensée qu'elle allait devenir un instrument de Dieu pour la conversion du peuple. Déjà, on le remarquera, la sensation d'un « besoin » de chanter et de lire à haute voix — première velléité d'automatisme verbal — peut s'interpréter religieusement, là où l'inspiration est comprise comme un accaparement divin de la parole humaine. Et qui sait si les phénomènes névropathiques initiaux, — mouvements involontaires, spasmes, contractions, — ne tendaient pas eux-mêmes à traduire l'idée encore latente d'une invasion de la puissance inspiratrice, ou d'une lutte préalable entre l'Esprit saint et l'esprit du mal? Ainsi d'ailleurs on ne ferait que reculer la part du « milieu », puisque c'est aux croyances régnantes que la jeune fille aurait emprunté les éléments de cette auto-suggestion.

Il va sans dire qu'il est bien impossible de trancher après coup ces délicates questions de genèse psychologique. Notre seul but, en épilquant de la sorte, était d'en faire ressortir la complexité.

La sœur de Lisa, Stina, âgée de dix-huit ans, avait été affectée aussi de secousses convulsives dans les membres. Mais tout paraît s'être borné chez elle à ces manifestations choréiques légères. Taciturne et renfermée, elle ne répondit que par monosyllabes aux questions du D^r Sköldberg, qui jugea qu'il lui était resté de son mal une certaine stupeur intellectuelle. C'est chez une autre jeune fille, âgée de treize ans seulement, Maria Svensdotter, que la contagion prophétique commença à opérer. Témoin des crises nerveuses et des pieuses déclamations de sa compagne, elle fut prise à son tour de convulsions violentes. Ces accès s'accompagnaient, comme souvent chez les hystériques, d'une exagération des forces musculaires qui se traduisaient par d'in vraisemblables bonds. Le succès des prêches de Lisa, auprès de qui les auditeurs affluaient par centaines, parut l'impressionner. Elle devint son émule. Lorsque le Saint-Esprit l'obligeait à chanter, disait-elle, il lui eût été impossible d'arrêter ce chant, même en se fermant la bouche et en se bouchant le nez, et même si sa vie avait dépendu de son silence.

Tels étaient les événements qui se passaient dans la paroisse de Hjelmseryd. Bientôt les cas se multiplièrent avec rapidité. L'émoi fut grand dans le public. Les autorités civiles, ecclésiastiques et médicales délibérèrent. On discuta beaucoup sur la nature du mal, les uns voyant dans l'exaltation religieuse la cause de tout, les autres attribuant la priorité aux facteurs physiques. La Suède

est dotée, comme on le sait, d'une excellente organisation hygiénique et sanitaire. Au milieu du siècle dernier, elle était certainement un des pays d'Europe les plus avancés à cet égard. Par l'organe des commissions de santé et des médecins, fonctionnaires officiels pour la plupart, le pouvoir exécutif assurait de la manière la plus effective la police des maladies contagieuses. Comme il était bien évident que la « maladie de prédication » se prenait, on n'hésita pas à recourir aux mesures de rigueur. Les pasteurs reçurent des instructions médicales imprimées, pour leur gouverne et celle de leur troupeau. Ils devaient veiller eux-mêmes à ce que les remèdes prescrits fussent administrés. Les rassemblements autour des « voix criantes » étaient sévèrement interdits ; les malades devaient être signalés à l'autorité et hospitalisés dans les lazarets de province.

Ces mesures, appliquées avec un zèle un peu excessif, au début tout au moins, n'allèrent pas sans soulever des protestations. Bien des gens les jugèrent sacrilèges autant qu'inhumaines, s'indignèrent de voir assimiler un mouvement de cette nature à une vulgaire épidémie de variole ou de choléra, et blâmèrent sévèrement les pasteurs qui donnaient la main à cette thérapeutique matérialiste, internement forcé, médication obligatoire et le reste. Pourtant, même l'auteur de l'opuscule traduit par Michelsen doit reconnaître que les autorités n'obéirent point en tout cela à une pensée d'intolérance. On traita les « crieurs » non comme des hérétiques à punir, mais comme des malades à soigner. L'évêque Bütsch, tout en défendant les « voix » du reproche de fanatisme, déclare dans son rapport que « cette mystérieuse maladie réclame les efforts combinés de l'ecclésiastique et du médecin. Quant aux individus qui, sans avoir été gagnés par

la contagion, partagent les vues erronées des malades, leur cas relève plus spécialement de la cure d'âme. » Et il conclut à la nécessité de mesures administratives « poudérées et appropriées à leur but. »

C'est exclusivement dans les classes inférieures de la population que l'épidémie devait se répandre. Le sexe féminin lui fournit, de beaucoup, le plus fort contingent. Au début même les femmes furent seules atteintes, et surtout les jeunes filles. Après avoir examiné plusieurs centaines de cas, le D^r Sköldberg écrivait : « Il n'y a pas dans le nombre d'individus mâles, à part quelques garçons de huit à neuf ans. » Dans la suite, des jeunes gens se mirent aussi à prêcher. Comme chez les huguenots des Cévennes, on vit de tout jeunes enfants en proie au délire prophétique. On parle même d'un bébé de deux ans qui, après une chute soudaine suivie de perte de connaissance et de rigidité, aurait crié : « Vois comme le ciel déborde ! Ah ! le ciel est si beau ! » Après quoi il se serait réveillé frais et dispos.

Voici quelle était, dans la généralité des cas, la marche de la maladie. Elle débutait par des douleurs céphaliques, de la prostration, de la pesanteur et des tiraillements douloureux dans les membres. Puis venait l'attaque spasmodique, « qui consistait essentiellement dans des treuilllements convulsifs, des contorsions hideuses ou ridiculement défigurantes des muscles du visage, du corps, surtout des extrémités, le plus souvent des épaules » (Sondén). A quoi s'ajoutaient ordinairement une sensation d'étouffement avec hoquet, spasmes respiratoires et émission de sons inarticulés. Parfois il se produisait, comme chez Maria Svenadotter, « des bonds et des sauts, souvent si impétueux que le malade ne pou-

vait se tenir assis sur une chaise, ni rester dans son lit.» On reconnaît là les paroxysmes « clownesques » dont le crayon de Paul Richer a fixé de si saisissants aspects. La remarque fut faite que ces diverses manifestations avaient lieu plus fréquemment et avec plus de violence quand des étrangers étaient présents que lorsque le malade se trouvait seul ou simplement entouré de sa famille. On aurait tort d'en conclure à la pure simulation ; le désir d'attirer l'attention et de provoquer l'étonnement ne laisse pas d'intervenir subconsciemment dans les phénomènes les plus étrangers au contrôle de la volonté consciente.

On observa aussi que « tout ce qui affectait d'une manière désagréable l'esprit ou la fantaisie du malade provoquait ou augmentait singulièrement ces contorsions. » Elles atteignaient leur maximum d'intensité quand le convulsionnaire se représentait mentalement ses propres péchés ou ceux des autres. Il y en avait dont les nerfs ne supportaient ni la vue d'un ivrogne, ni le son d'une musique profane, et qui ne pouvaient entendre nommer le diable, ou invoquer Dieu à la légère, sans être pris d'un accès convulsif. Il suffisait même, pour les jeter en plein paroxysme, de prononcer devant eux, sans aucune intention et parmi d'autres paroles absolument indifférentes, des mots comme eau-de-vie, jeu de cartes, danse, parure, etc. C'était bien pis encore quand on s'exprimait sur leur compte d'une manière qui ne leur convenait pas. L'évêque Butsch en fit l'expérience. Ayant émis, en présence de plusieurs individus sujets à ces agitations singulières, l'opinion qu'elles étaient peut-être l'indice d'une maladie méconnue, il les vit secoués de spasmes plus violents que jamais. Il leur dit alors : « Est-ce que vous m'en voulez d'avoir exprimé ma ma-

nière de voir ? » A ces mots les mouvements se calmèrent, et l'expression terrifiante des visages fit place à un sourire plein d'aménité. Non, ils ne lui en voulaient pas, expliquèrent-ils. Mais c'était plus fort qu'eux. Quand on « parlait contre » (c'est-à-dire contre le caractère sacré de ces choses), ils devaient, bon gré mal gré, se tordre et se crisper de la sorte. Les convulsions étaient donc chez eux l'expression d'une intime résistance. Ceci cadrerait bien avec la théorie biologique qui voit dans les manifestations de l'hystérie d'anciens réflexes défensifs, devenus les symboles d'une réaction de la sensibilité contre des images pénibles ou des souvenirs douloureux¹. Certains malades précisaient le but de ce rude traitement infligé à leur corps : ces secousses désordonnées et effrayantes devaient rendre sensible à tous et à eux-mêmes l'horreur du péché, la damnation qu'encourt le pécheur.

Dans beaucoup de cas, l'affection en restait là, sans qu'apparût le symptôme caractéristique d'où elle tire son nom. Lorsqu'elle suivait son cours complet, le sujet tombait dans un assoupissement analogue au sommeil hypnotique (*magnétique*, disent les auteurs du temps). La conscience n'était pas abolie chez tous au même degré. Les uns demeuraient jusqu'à un certain point sensibles aux influences extérieures, réagissaient, notamment aux excitations psychiques. Les autres gisaient sans rien voir ni rien entendre, sans même sentir la piqure d'une épingle, absolument étrangers à ce qui se passait autour d'eux.

¹ Cf. *Quelques mots sur la définition de l'hystérie*, par Ed. Claparède. Archives de psychologie, t. VII, p. 169 et ss. — Cette théorie tient de près à celle de Freud et de son école sur le rôle des traumatismes psychiques (spécialement sexuels) dans l'étiologie des névroses.

A ce stade, les visions étaient fréquentes. L'évêque Butsch fait du « sommeil visionnaire » une phase à part, entre le « paroxysme » et la « prédication », tandis que Sondèn ne distingue que deux principaux symptômes : l'attaque spasmodique, et l'extase, « pendant laquelle le malade croit voir et entendre des choses divines, surnaturelles, et est forcé d'en parler.... » Ces visions, ces perceptions hallucinatoires, pouvaient avoir lieu aussi à l'état de veille (disons chez des gens paraissant éveillés). Elles tendaient soit à avertir le visionnaire, en lui montrant le sort horrible des réprouvés, soit à le réconforter en lui faisant entrevoir les félicités du ciel. Parfois elles se plaçaient tout au début de la maladie et en inauguraient les manifestations.

Tel fut le cas d'Ingrid Andersdotter, veuve pauvre et pieuse, âgée de cinquante-cinq ans, qui vivait dans une cabane sur le territoire paroissial de Ryssby. Un soir qu'elle venait de se coucher, après avoir fait à genoux sa prière, elle entendit une voix au-dessus de sa tête qui disait : « Maintenant regarde, fiancée du Christ ! » Et elle vit auprès de son lit une figure d'homme éclatante de blancheur. Le cœur embrasé d'amour, elle voulut toucher le mystérieux visiteur qu'elle croyait être Jésus lui-même. Mais, quoiqu'elle eût toute sa connaissance, elle fut dans l'impossibilité de faire un mouvement. C'est seulement sept semaines après qu'apparurent les spasmes, et plus tard encore le parler automatique. Avant l'époque de sa vision, elle avait entendu la prédication des « crieurs ». Mais elle prétendit n'en avoir été nullement impressionnée, selon la tendance constante des mystiques à nier ou à minimiser ce qui paraît compromettre l'autonomie de leurs expériences spirituelles. Dans la suite elle eut d'autres

hallucinations visuelles et auditives, à la faveur de l'état hypnoïde qui donnait également essor à ses improvisations oratoires. Une fois ces paroles lui furent adressées : « Regarde, voici la couronne de justice que toute âme justifiée doit recevoir. » Et une couronne lui apparut, faite de cinq feuilles effilées ; à chaque pointe brillait une perle rouge, et toute la couronne resplendissait de clarté.

Partout le même symbolisme naïf préside à ces combinaisons d'images mentales, que le mécanisme hallucinatoire projette sur l'écran sensoriel. A Uppled, paroisse de Rydaholm, une jeune fille de vingt-trois ans, Stina Carladotter, fut arrachée à sa vie mondaine par la vision qu'elle eut, en pleine partie de danse, d'un gros chien noir qui agrippait les danseurs. Le soir de Noël de la même année (1841), comme elle traversait une phase de doute et d'angoisse, elle vit un homme qui tenait une lettre où elle lut ces mots : « Crois, espère, et repens-toi. » Ailleurs encore, c'est une servante de campagne, Márta fille d'Olof, trop amie de la toilette, qui eut l'effroi d'apercevoir une figure de femme avec des serpents noués à sa tête et enroulés autour de son cou.

Il arrivait que des visions, racontées à mesure par le visionnaire, tinssent lieu du discours extatique proprement dit. C'est ce dont l'évêque Butsch fut témoin à Tångabo. On lui présenta trois enfants, deux fillettes et un garçon, comme ayant reçu le don des visions avec celui de parler en extase. Invitée par sa mère à se faire entendre, une des fillettes répondit qu'elle n'y était pas disposée en ce moment et qu'on ne pouvait pas prêcher sur commande, sans y être poussée. Comme la mère insistait (admirons le bon sens de cette mère !), la pauvre enfant, en proie à une violente crise nerveuse, tomba à

la renverse sur le sol. Et sa compagne de suivre son exemple. Une ou deux minutes elles restent silencieuses, les mains croisées sur la poitrine ; puis elles lèvent la tête et se mettent à rire en battant des mains. Au bout d'un instant, elles reviennent à elles, se frottent les yeux et déclarent qu'elles ont vu « la grande table du festin céleste. » La même scène se reproduisit dans le village d'Ek avec la nommée Suzanne Beckman, à qui les rapports officiels avaient déjà fait une notoriété. Une mise en demeure intempestive provoqua chez elle des convulsions suivies de transe. A certains gestes de ses mains et de ses doigts, et à certaines paroles qui sortaient de ses lèvres, on comprit qu'elle s'imaginait jouer de la harpe. A un moment donné elle prononça à voix basse le nom d'une sœur qu'elle avait perdue. On lui demanda pourquoi, et elle répondit, toujours sans se réveiller : « Je la vois dans la joie, en présence de Dieu. »

Mais le symptôme culminant entre tous les symptômes, le plus propre à frapper les esprits, était celui qu'on désignait au moyen du substantif *rop* et du verbe *ropa*. Ne « criait » pas qui voulait. Tous les témoignages concordent sur ce point : ce qui distinguait les « voix » authentiques des quelques simulateurs que l'épidémie fit surgir, c'était l'impossibilité aussi bien de prêcher avant l'heure marquée par l'Esprit, que de s'en abstenir une fois cette heure venue. L'impulsion à discourir pouvait se traduire sous la forme d'une injonction verbale. Un jeune homme de vingt ans, Johan Jonasson, qui avait eu des convulsions, mais aucune vision prémonitoire, se souvint d'avoir entendu une voix intérieure lui dire : « Tu dois parler », au moment où il tombait pour la première fois dans l'extase prophétique.

Stina Carlsdotter lut le même ordre, une nuit, dans un grand livre à la reliure dorée et aux lettres d'or.

C'était en général couchés sur le dos et les yeux fermés que ces automates prêcheurs débitaient leurs harangues ou psalmodiaient leurs chants. Au contraire la veuve Ingrid se tenait debout, dans une raideur cataleptique, ne s'apercevant de rien, ne voyant rien, quoiqu'elle eût les yeux ouverts. D'ordinaire, les malades une fois endormis ne commençaient pas tout de suite à parler. L'auteur traduit par Michelsen dit avoir observé des mouvements qui les parcouraient, partant de l'extrémité des doigts, gagnant les membres, soulevant la poitrine et finissant par atteindre la bouche. « Quelques-uns, ajoute-t-il, gisent en silence, pâles comme des morts et absolument immobiles, sauf le mouvement de la poitrine, qui se produit régulièrement avant que les cris commencent. » Pendant les moments qui précédaient l'invasion de l'automatisme verbal, l'aspect et l'expression des personnes intransées trahissaient un état de gêne, de malaise. Puis des bruits vocaux se produisaient ; d'abord inarticulés, ils devenaient plus distincts à mesure que la poitrine oppressée se mettait à respirer plus librement, et l'on percevait les notes d'une mélodie ou les mots d'un discours, tandis qu'un air de ravissement, d'exaltation joyeuse, succédait sur le visage de l'extatique à la tension pénible de tout à l'heure.

Alors c'était un ruissellement, un flux torrentueux de paroles. Les mots se pressaient avec une rapidité inouïe, quoique sans bredouillement ni confusion. Il n'était pas rare qu'à la parole s'ajoutât le geste. Les discours et les chants duraient plus ou moins longtemps : parfois dix ou quinze minutes, parfois deux, trois et même quatre heures. La fréquence des accès variait beaucoup d'un in-

dividu à l'autre : celui-ci en avait plusieurs par jour, celui-là deux ou trois par semaine, généralement aux mêmes jours et aux mêmes heures. A quelques exceptions près, les malades au sortir de l'extase ne se souvenaient de rien, mais ils éprouvaient une sensation de soulagement et de détente. Il fallait cet exutoire à leur volcanisme nerveux. Chaque explosion était annoncée par les mêmes prodromes que l'apparition première de la maladie. Dans l'intervalle, les personnes élevées au rang de « voix criantes » ne présentaient rien d'anormal, sinon un certain affaissement physique, une expression particulière des yeux, et un enrouement bien explicable après un si furieux travail du gosier.

Il arrivait que l'échéance du phénomène pût être différée, au prix des plus grands efforts et d'indicibles souffrances. Certains en profitaient pour se retirer dans la solitude, par crainte de l'autorité. Mais cette contention extrêmement pénible ne pouvait se prolonger et avait pour conséquence de redoubler la violence des accès. La veuve Ingrid fut l'héroïne d'une aventure très significative à cet égard. Hospitalisée par mesure de police, elle se trouvait dans la même chambre que cinq ou six autres personnes sujettes à « crier », — rassemblement qui, on le conçoit, n'était rien moins que favorable au succès de la cure. A plusieurs reprises, ainsi que ses compagnes, elle sentit l'impulsion connue la gagner. Sous l'empire de la terreur que lui inspiraient les remèdes prescrits, — bains froids, douches, massages, — elle réussit à se contenir, tout en poursuivant intérieurement le discours qu'elle eût, étant libre, prononcé à haute voix. Le soir venu, dès que le surveillant eut fermé la porte, toutes les internées tombèrent à genoux, suppliant le

ciel de leur épargner l'inspiration aussi longtemps qu'elles seraient au lazaret. Mais à peine sont-elles couchées que le phénomène recommence. Pas chez toutes, cependant. Tandis que les unes cèdent à l'automatisme, au risque d'être entendues et de provoquer une intervention du personnel, les autres les maintiennent de force dans leurs lits, les bâillonnent avec des draps et réussissent à éviter tout esclandre. On s'imagina bientôt que les voix avaient été réduites au silence par le bon effet du traitement. Ingrid fut renvoyée comme guérie. Mais sitôt parvenue hors de la ville, elle dut donner libre cours aux paroles inspirées, qui jaillirent de ses lèvres avec l'impétuosité d'un flot trop longtemps endigué. Elle fit, tout en vaticinant, un demi-mille de chemin. Après quoi elle se sentit physiquement et moralement soulagée. *Il fallait que cela sortît.*

Mais, plus précisément, que disaient et que chantaient les « voix ? »

Les cantiques étaient tous empruntés aux recueils existants. On se bornait, en fait d'innovations, à adapter parfois les paroles à des airs populaires au lieu de les chanter sur les mélodies du répertoire sacré. Quant aux discours, c'étaient essentiellement des exhortations à la repentance, des appels à la conversion, des charges à fond contre la boisson, le jeu, la danse, le luxe dans la toilette. Le sort à venir des mondains et des buveurs était dépeint sous les couleurs les plus effrayantes. Il y avait des extatiques que leur insensibilité, complète en apparence, n'empêchait pas de s'apercevoir que tel ou tel, alcoolique notoire, était entré, et de tourner aussitôt contre lui les feux de leur éloquence. Parfois ils dési-

gnaient nommément des défunts comme étant allés en enfer. Il leur arrivait même d'y envoyer par anticipation des vivants. Naturellement les prédictions relatives à la prochaine fin du monde et à l'avènement du règne de mille ans étaient à l'ordre du jour. Dans le langage imagé des orateurs, l'eau-de-vie recevait le nom de « vin de la colère »; les étoffes rouges, fort appréciées du beau sexe, devenaient la « livrée de Satan. » Des femmes terrorisées brisaient leurs peignes, jetaient au feu leurs atours, cachaient ceux de leurs vêtements qui pouvaient être anathématisés comme trop voyants. Pourtant certains inspirés protestaient contre le zèle formaliste qui donnait tant d'importance à ces questions d'ajustement, de même que contre la prétention d'annoncer l'époque du jugement dernier. « Ce sont de fausses voix, disaient-ils, qui indiquent l'époque où ces choses arriveront, de fausses voix qui ne parlent que vêtements, argent et or, perles et couleurs. Le mendiant dans ses haillons peut aller en enfer, tout comme le riche vêtu de soie peut aller au ciel. Déchirez vos cœurs et non pas vos vêtements, etc. »

La facilité paradoxale de l'élocution, la correction de la forme, le style abondant et riche en images paraissaient inexplicables chez des personnes fort peu cultivées pour la plupart. Le timbre de la voix se modifiait aussi d'une façon frappante, ce qui contribuait à faire croire qu'on entendait des paroles venues d'en haut. Cependant il n'y avait rien dans les discours, ni comme terminologie ni comme doctrine, qui ne pût être fourni par la mémoire consciente ou latente de ces gens nourris de sermons, de lectures bibliques, de pieuses exhortations. Il ne s'agissait d'ailleurs pas de tirades apprises par cœur. Chacun exécutait sur le thème commun des

variations qui témoignaient d'une certaine liberté d'adaptation oratoire. C'était une improvisation alimentée par des clichés subconscients. A cette origine se rapporte un caractère de ces harangues qu'on retrouve chez beaucoup d'orateurs de réunions religieuses. Les images, les idées se juxtaposent sans ordre réel, sans progrès logique de la pensée. Voici, à titre d'échantillon, le commencement d'une allocution de Marta, la jeune servante dont il a été question plus haut :

« Au nom de Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit ! Amis qui cherchez le ciel, priez tous pour moi, pauvre ver de terre ! Oui, comment osé-je remuer la langue pour parler de pénitence, moi qui n'ai pas fait pénitence ? Mais ce que je dis n'est pas une plaisanterie, ni une fantaisie humaine, c'est un miracle de Dieu ! Si c'est une parole déloyale que je prononce, oh alors ! doux Seigneur Jésus, ôte-moi la parole ! Oui, que je ne puisse plus remuer la langue, que je ne puisse plus me tenir sur mes pieds. Mais soyez certains que c'est une œuvre merveilleuse de Dieu, et non mon œuvre. Chers pèlerins, qui avez-vous pour guide dans cette courte vie ? Là est le sérieux de la question. La demi-conversion ne compte absolument pas. Il faut ici prière sur prière, cris sur cris au nom de Jésus. Nous vivons certainement sous la troisième malédiction. Il y a ici des désordres de toute espèce, et nous avons besoin de beaucoup de luttes, de beaucoup de larmes et de beaucoup de souffrances, si nous voulons en sortir. Beaucoup croient ici que les voix sont un artifice de Satan, et le diable les a séduits de telle sorte qu'ils croient que le diable peut prêcher la repentance et la conversion. Le peuple choisit l'écorce, et laisse tomber le noyau, Christ. De là vient l'aveuglement.... »

Et ainsi de suite. Il n'y a pas de raison pour qu'un discours de ce genre ne se prolonge pas indéfiniment.

On sait qu'aux yeux du vulgaire l'absence de préparation professionnelle, dans l'exercice d'un art quelconque, est un grand élément de succès. Il ne manque pas de gens pour encenser les peintres et les musiciens amateurs aux dépens de ceux qui ont bonnement appris leur métier. On sera toujours prêt à trouver en défaut la science d'un docteur en médecine, mais toutes les bévues possibles n'entameront pas le prestige d'un rebouteur, d'une guérisseuse, bref de ceux qui « ont le don. » De même le « cher frère », jamais à court de banalités pieuses assemblées au petit bonheur, se fera mieux écouter d'un certain public que le prédicateur lettré qui cherche à mettre de l'ordre dans ses idées. Celui-ci a étudié; il n'a pas « le don. » C'est encore bien autre chose quand l'extase, cette forme religieuse du somnambulisme, libère le mystique de toute timidité et de toute contrainte, ouvre l'écluse de tous ses ressouvenirs subliminaux, et par son cortège de symptômes physiques et d'aspects impressionnants le met en posture d'inspiré recevant du ciel tout ce qu'il doit dire.

Aussi la popularité des « crieurs » était-elle extrême. Pour les voir et les entendre, des foules s'écrasaient dans leurs maisons ou stationnaient de longues heures en plein air, la nuit comme le jour. C'était pour le peuple un grand scandale qu'on eût recours à la médecine contre des manifestations du Saint-Esprit. En plusieurs endroits, ce sentiment se traduisit par des actes de violence. Dans ses tournées médicales, le D^r Sköldberg se trouva en péril plus d'une fois. Un pasteur, poursuivi par une bande d'énergumènes armés de pierres et de bâtons, ne dut son salut qu'à la rapidité de ses chevaux. Une famille dont le chef n'avait pas voulu se joindre aux exal-

tés fut obligée de prendre la fuite. Le D^r Sköldberg, qui se rendait précisément sur les lieux où ces événements se passaient, fut averti qu'il y aurait pour lui danger de mort à continuer sa route. Ailleurs, dans une chambre où des « voix » se faisaient entendre, il dut s'échapper en sautant par la fenêtre, tant les assistants fanatiques le serraient de près.

Comme la faveur publique se manifestait parfois à l'égard des privilégiés de l'extase par de palpables libéralités, il y eut des cas de simulation intéressée. On prétend que des parents enseignaient à leurs enfants à imiter les gestes et les élucubrations des « crieurs » pour obtenir ainsi des dons en argent ou en nature. A côté du lucre, qui ne perd jamais ses droits, on comprend que l'ostentation, l'amour-propre aient joué ici un rôle comme dans tous les mouvements analogues. Mais ce ne sont là que des adjuvants; la contagion psychique est assez puissante pour agir par elle-même.

Souvent le délire prophétique s'emparait de gens venus en simples curieux ou même avec des dispositions hostiles. Il arrivait aux « voix » d'annoncer que tel ou tel prophétiserait, et cela ne manquait pas de se produire. Des personnes ayant reçu cet appel se mettaient au lit et attendaient plusieurs jours durant l'apparition des premiers symptômes. Ces prédictions d'un effet suggestif si sûr résultaient peut-être elles-mêmes d'une certaine disposition télépathique chez le sujet en extase. On demandait à Stina Carlsdotter, spécialement douée à cet égard, comment il lui était possible de discerner les personnes appelées à prêcher. Elle répondit qu'étant endormie (intransée), elle voyait se présenter à son esprit

« non seulement la figure » corporelle et extérieure, « mais toute la personnalité » de ces candidats à l'inspiration, de telle sorte qu'elle en gardait une impression durable. En même temps elle entendait une voix qui lui disait : « Celle-ci doit *crier*. » Revenue à l'état normal, elle apercevait la personne qui lui avait été ainsi désignée, la reconnaissait et lui adressait cette mise en demeure : « Tu dois *crier* après moi. » Parfois aussi, en pleine extase, elle s'arrêtait de parler, — interruption qui lui coûtait une semaine de maladie, — parce qu'elle percevait la présence de quelqu'un dont l'automatisme s'emparait et à qui elle se sentait obligée de céder la parole. Ceci illustre pour nous la recommandation que l'apôtre Paul faisait aux prophètes de son temps : « Si l'un reçoit une révélation pendant que l'autre parle, que celui-ci se taise » (1 Cor. 14,30). Cette recommandation peut paraître vaine, adressée à des extatiques incapables de gouverner leur propre parole. Elle s'explique s'il est prouvé que l'observation d'une consigne mentale se concilie avec les états somnambuliques les plus profonds, que ces états, d'autre part, favorisent la télépathie.

Les jeunes prédicantes éprouvaient les unes pour les autres une tendre affection qui se manifestait en toute rencontre par des embrassements et des caresses. Il semble que leur faculté de se reconnaître sans se voir fût en rapport avec cette mutuelle attraction affective. C'était la contre-partie de la douloureuse répulsion qui leur révélait l'approche d'un libertin ou d'un buveur. On se souvient de cette Suzanne Beckman qui eut une extase avec visions en présence de l'évêque Butsch. « Pendant qu'elle parlait, raconte celui-ci, la nommée Lotta Andersdotter (aussi une « voix » connue) entra doucement dans la

chambre, sans que Suzanne la vit ou fût en état de s'en apercevoir par les moyens ordinaires. Cependant elle demanda aussitôt : « Lotta n'est-elle pas ici ? » Et sur la réponse affirmative qui lui fut faite, elle appela Lotta auprès d'elle, la serra contre sa poitrine et l'accabla de caresses.... A son réveil, elle se souvint d'avoir embrassé sa compagne, mais non pas d'avoir causé avec quelqu'un d'autre. »

Il n'y a pas à s'étonner de ces juvéniles effusions. La maladie de prédication, comme tous les états psychiques analogues, faisait s'épanouir des instincts et des tendances cachés d'ordinaire ou peu apparents. Sentimentales, passionnées, ces adolescentes trouvaient la justification et pour ainsi dire l'emploi de leurs élans de tendresse dans l'affirmation du lien mystique qui devait unir des sœurs de foi et d'inspiration.

Cet essor donné à la vie affective peut favoriser par contre-coup de regrettables impulsions. Ce n'est pas qu'on ait eu à relever, à la charge des « crieurs » de l'un et de l'autre sexe, des faits d'immoralité. Rien en tout cas, dans nos documents, n'autorise une supposition pareille. Mais quelquefois on voyait le diabolique se mêler, voire se substituer au divin ; des images néfastes faisaient irruption dans le champ de la conscience au lieu de celles qui se traduisaient en saintes hymnes et en discours édifiants. Un valet, saisi des spasmes prémonitoires, en fut exaspéré et proféra d'affreux juréments, — caricature impie du cri de l'inspiration. Les contorsions qui caractérisaient la première phase de la maladie auraient parfaitement pu passer pour des signes de possession démoniaque. Dans certains cas, ce côté du phénomène s'accroissait d'inquiétante façon. Un témoin raconte avoir vu

dans une maison huit à dix personnes hors de sens, qui aboyaient comme des chiens, hurlaient comme des loups, sautaient, dansaient, se roulaient sur le sol. Voilà une belle scène de zoomanie, variété de démonomanie bien connue chez les hystériques modernes comme chez les anciens possédés, et qui consiste à se croire changé en un animal dont on imite les gestes et les cris. Ce que nous savons aujourd'hui du symbolisme des rêves, — les produits de l'imagination subconsciente peuvent à bon droit être assimilés aux rêves, — nous incite à penser que ces fantaisies animales traduisaient un réel sursaut des instincts inférieurs avec lesquels la contagion mystique entraînait en conflit.

Dans ces répercussions mêmes on a la preuve de la tendance spiritualisatrice du mouvement. S'il développa trop souvent un superficiel ascétisme, il eut néanmoins d'appréciables effets moraux : ivrognerie enrayée, cabarets fermés, pécheurs arrachés à leur inconduite. A Rydaholm, il y eut dans l'espace de deux semaines soixante et dix distillateurs qui déclarèrent renoncer à leur industrie. Mais ces résultats paraissent avoir été généralement assez éphémères. On lit à ce sujet dans le *Répertoire* de Bruns : « A peine faut-il s'étonner de ce que, maintenant l'épidémie passée, presque toutes ces conversions aient eu le sort de la paille emportée par la tempête. Parmi les milliers d'individus qui ont été touchés, il y en a bien peu qui n'aient repris leur ancienne vie : pieux s'ils étaient pieux, et de la même piété soit de conviction soit d'apparence, tièdes comme auparavant, mondains comme auparavant, honnêtes ou non selon qu'avant la crise ils vivaient ou non honnêtement. Bref on peut le dire : le Seigneur

n'était ni dans le tremblement de terre, ni dans l'ouragan. »

En mai déjà l'épidémie avait envahi le territoire du Vestergötland. Le sexe fort y fut plus atteint en proportion que dans le Småland. On constata que plus la maladie gagnait du terrain, plus les différents symptômes perdaient de leur caractère d'irrésistibilité et d'inconscience. En général, les phénomènes psychiques prédominaient dans les derniers cas, comme les phénomènes physiques avaient prédominé dans les premiers. La durée de l'épidémie en chaque endroit était de quelques semaines, plus rarement de quelques mois. Elle prit fin dans le courant de 1843, après s'être constamment dirigée vers le nord et avoir étendu sa zone d'influence jusque dans la plaine de Närke et au sud du Vermland. Les « crieurs » des deux sexes rentraient dans la vie normale sans se ressentir autrement de la période de surexcitation qu'ils avaient traversée. On vit pourtant persister chez quelques-uns, pendant un certain temps, des phénomènes convulsifs, des troubles de la digestion, parfois aussi de l'affaiblissement intellectuel. On ne put savoir exactement combien de personnes avaient payé tribut à l'épidémie. D'après Sondén, le chiffre de trois cents, donné par les rapports officiels, n'atteindrait que la seizième ou la vingtième partie du nombre total. L'évêque Butsch écrivait en avril 1843 que jusqu'à cette date deux à trois mille personnes avaient été malades dans le seul diocèse de Skara.

Pour le psychologue et l'historien, toutes les épidémies prophétiques se ressemblent. Il suffit d'en étudier comparativement quelques-unes pour s'apercevoir qu'on peut, malgré certains traits d'originalité locale, les ra-

mener à un schéma commun. Et plus le théâtre sur lequel elles évoluent est circonscrit, mieux apparaît la constance des lois qui les régissent. Le cas des « crieurs » suédois n'a pas l'intérêt des mouvements que dirige et domine une personnalité marquante ; il ne se complique pas des problèmes spéciaux que pose, par exemple, l'apparition de la glossolalie. Mais il est, dans son genre, typique et complet. On retrouvera ailleurs, sous d'autres formes peut-être et combinés différemment, les mêmes éléments constitutifs, à savoir :

1° Un sentiment religieux collectif, entretenu par la tradition, l'éducation, la littérature populaire, l'activité des ministres du culte ;

2° Le développement de certaines tendances, — penchants individuels ou entraînements sociaux, — qui entrent en lutte avec l'influence religieuse ;

3° L'éclosion, chez une ou plusieurs personnes névropathiquement prédisposées, d'une série d'automatismes qui extériorisent le conflit et le résolvent sous la forme d'une proclamation victorieuse de l'impératif divin ;

4° La suggestion d'imitation qui émane de ces symptômes, comme de tout acte évocateur d'un sentiment fort, accompli dans un milieu enclin à l'unification émotive.

Une fois formée cette atmosphère spéciale d'étonnement, de sympathie, d'émulation, le mouvement ne peut que se propager rapidement. Les résistances mêmes qu'il rencontre y contribuent en fanatisant l'enthousiasme. Puis vient, avec l'inévitable épuisement des réserves d'énergie nerveuse, une phase de décroissance, qui aboutit au rétablissement approximatif du *statu quo*.

Sur le terrain du christianisme et de la Réforme, l'an-

tithèse péché-salut joue un grand rôle dans la genèse de ces crises. Dans le paganisme, des manifestations analogues se produisent. Elles sont bien en rapport avec certains renversements de valeurs affectives, ainsi avec l'émotion de l'initié assumant la mentalité mystico-sociale du groupe où l'introduisent les rites de participation. Mais là il est évident que la condamnation du mal moral, comme tel, n'a pas acquis l'importance tragique qu'elle emprunte aux spéculations d'un saint Paul ou d'un saint Augustin. Pour nos illuminés protestants, le mysticisme implique de hautes revendications de moralité. Voyez par exemple les prophètes cévenols. Chez eux sans doute les phénomènes extatiques sont en rapport avec la persécution et ses horreurs. Ce fut une véritable insurrection des cerveaux, qui précéda la révolte à main armée. Il n'en est pas moins vrai que leurs premières agitations corporelles s'accompagnaient d'un regret poignant de leurs péchés. Les « crieurs » du Småland n'avaient pas de Babylone papiste à maudire ; ils ne devaient connaître, en fait de martyre, que les procédés d'une thérapeutique administrative bien intentionnée, quoique parfois dépourvue de doigté. On comprend d'autant mieux qu'ils aient eu leur part d'angoisses proprement morales (des larmes, des tourments de conscience, sont notés chez Johan Jonasson, chez Stina Carlsdotter et chez d'autres au début de l'affection), et qu'une fois saisis de l'esprit de prophétie ils aient dirigé toute l'ardeur de leur polémique contre les péchés qu'ils voyaient se manifester dans le peuple, l'intempérance et la mondanité.

Cet obsédant souci d'une vie plus sainte a sa signification, malgré le caractère passager des résultats constatables. Admettons que la fréquentation du culte diminue,

une fois l'effervescence passée, de tout ce qu'elle avait augmenté, que la consommation des boissons alcooliques se relève après être tombée non loin de zéro, que la courbe des délits et des crimes remonte en proportion de son fléchissement momentané. En ce domaine, ce qui peut s'évaluer en chiffres n'est pas tout. Quelle statistique permettra d'établir que, pour quelques individus tout au moins, le bilan de l'aventure ne se solde pas par un gain définitif ? Et puis, fût-il possible de fonder une conclusion négative sur un pareil calcul, il resterait qu'à un moment donné l'élévation du niveau de la moralité a correspondu à l'explosion de la religiosité subconsciente.

Voilà le fait à retenir. Il y a dans l'émotion mystique une dynamogénie féconde, qu'il importe d'utiliser, par une saine culture religieuse, en vue d'un progrès plus durable que celui qui résulte de ces éclats sensationnels et déséquilibrants.

EMILE LOMBARD.



UN DUEL PACIFIQUE

GOËTHE ET KESTNER

C'est à l'amabilité d'un des arrière-neveux de Charlotte Buff¹, M. Clemenz Buff, que nous devons la communication du livre récent où M. Heinrich Gloël donne, sur le court séjour de Goethe à Wetzlar, en 1772, une foule de détails circonstanciés, certainement ignorés de la masse des lecteurs français².

Dans sa préface l'auteur indique la source principale où il a puisé ses précieux renseignements. Il les doit à l'aimable concours de M^{me} Georg Lawes, veuve en secondes noces d'un des arrière-petits-fils de Chr. Kestner³ et de Lotte Buff. De cette collaboratrice indirecte Gloël a reçu communication du journal intime que Kestner écrivit à Wetzlar de 1767, époque de son arrivée, jusqu'en 1773, année de son mariage. D'autres écrits où Kestner s'occupait plus spécialement de Wetzlar ont été

¹ La jeune fille que Goethe aima passionnément à Wetzlar et dont il fit l'héroïne de son *Werther*.

² *Le séjour de Goethe à Wetzlar*, par M. Heinrich Gloël. Berlin, Ernest Möller & fils, 1911.

³ L'heureux fiancé de Lotte à l'arrivée de Goethe à Wetzlar.

aussi consultés par l'auteur de l'œuvre nouvelle. C'est de ce livre, très touffu, mais solidement documenté, orné d'une quantité de portraits du temps et plein d'aperçus rapides sur les lieux et les hommes fréquentés par Goethe dans la petite ville où il séjourna quatre mois, que nous avons extrait, pour en faire l'objet d'un travail spécial, l'épisode marquant du volume : l'amour passionné du poète pour la fiancée d'un autre. Cet épisode, connu de tous ceux qui lisent, nous a semblé gagner un piquant renouveau à être présenté, en partie du moins, par un des héros de l'incident romanesque où Goethe, Kestner et Charlotte Buff jouèrent vis-à-vis les uns des autres des rôles si délicats ¹.

Goethe avait vingt-trois ans quand un beau matin de printemps, son diplôme de docteur sous le bras, il arriva à Wetzlar en 1772.

En venant échouer dans la petite ville, alors célèbre, où siégeait la plus haute cour germanique, il obéissait au vœu formel de son père. Avant de lancer son fils aux hasards de la vie, le père désirait, en effet, voir se poursuivre et se parachever, dans le milieu, croyait-il, le plus propre à les développer, les études du jeune juriste. A Wetzlar, le nouveau docteur s'initierait à fond au droit international et à la procédure formaliste des chancelleries germaniques. Son instruction, déjà solide, acquerrait ainsi un dernier vernis.

Mais ce que le prisme de la distance avait pu prêter d'attrait et de grandeur à l'attirail vieilli du plus haut

¹ Les quelques lettres et détails historiques qui ne nous ont pas été fournis par le livre de M. Gloël ont été empruntés, disons-le une fois pour toutes, à la préface qui précède une traduction française de *Werther*, par L. Enault.

tribunal du pays eut vite fait de disparaître lorsque le jeune homme eut touché du doigt les rouages rouillés et grinçants de cette antique machine délabrée. L'esprit méticuleux et chicanier qui présidait au fonctionnement du droit dans la petite ville de Wetzlar fut tout de suite antipathique au nouveau venu. Cette cour diplomatique ne répondait en rien à l'idée qu'il s'en était faite ; il la trouvait indigne de sa mission et inférieure à son devoir et il ne se gênait pas pour exprimer tout haut son opinion. Il écrit à ce sujet :

« Pour un jeune homme plein d'entrain et épris de progrès, il n'y a rien à faire ici. Les formalités des procédures semblent avoir pour but de faire languir les procès. Si l'on veut agir, produire quelque sensation, il faut se mettre au service de celui qui a tort et, de plus, être passé maître dans l'art de tourner les difficultés et d'esquiver les coups. »

La sollicitude paternelle se trouva, on le voit, couronnée d'un médiocre succès. D'autres passions, d'ailleurs, que l'escrime du barreau travaillaient déjà activement le cerveau du futur auteur de *Faust* et la lecture des poètes et des penseurs, autrement goûtée que la prose d'un Grotius, reléguait au dernier rang les interminables tracasseries du droit comme on le pratiquait à Wetzlar. Disons tout de suite pour n'y plus revenir que ce tribunal, reconnu à la diète de Worms en 1495 pour le plus haut du pays, excitait depuis longtemps le mécontentement et se trouvait en butte à d'incessantes critiques. Il se maintint cependant jusqu'en 1806, époque où il cessa d'exister sans que sa disparition créât ni bruit ni regret. Mais, en 1772, il était encore le point de ralliement de beaucoup de visiteurs de haut parage et la petite ville offrait à ses habitants de passage une vie de société

des plus animées. Sans être à l'abri — loin de là — des petites aristocratiques qui oppressent les coteries fermées, le monde brillant de Wetzlar savait néanmoins s'amuser, et, en somme, les étrangers y jouissaient d'une assez grande liberté d'allure. Beaucoup de lettres du temps, inutiles à citer ici parce qu'elles s'écartent trop du sujet spécial de ce travail, témoignent que les préoccupations sentimentales avaient, dans l'esprit de la fringante colonie, une place prépondérante.

Le sage Kestner lui-même — l'heureux rival et en même temps l'ami de Goethe, comme chacun sait, — note le fait dans son journal, et, pour les gens d'un temps comme le nôtre où le relâchement des mœurs revendique presque sa place dans les articles du code, son observation a tant de bonhomie et de simplicité qu'elle mérite d'être citée :

« Les dames mariées, dit-il, vivent ici de la même façon que les dames françaises. Elles ont leur adorateur déclaré et n'en font point mystère. De leur côté les maris considèrent la chose d'un œil si tranquille qu'on prend facilement l'amoureux pour le mari et le mari pour un simple ami. »

Le mot n'est-il pas charmant d'ingénuité naïve pour des oreilles du vingtième siècle ?

Lors de son arrivée à Wetzlar, Goethe n'était pas encore la brillante individualité que trois ans plus tard Wieland devait accueillir à Weimar par cette apostrophe enthousiaste :

« Avec d'incomparables yeux noirs, — où brille un regard divin aussi capable de tuer — que d'enivrer, il circule parmi nous. — Et c'est aussi un esprit royal. Dans le monde que Dieu créa — jamais un tel fils d'homme ne s'est offert à nos yeux ! »

Mais, à Wetzlar, le futur grand homme n'était devancé par aucune renommée retentissante. Il arrivait avec son doctorat, sa jeunesse, sa bonne mine, un peu de tristesse au fond du cœur.

Et personne d'abord ne s'avisa que, sous des apparences aussi peu extraordinaires, couvât le génie dont l'Allemagne s'enorgueillirait plus tard. L'honneur de le pressentir ou tout au moins de percevoir les dons exceptionnels que le jeune Goethe avait reçus en partage revient à Chr. Kestner, c'est-à-dire — ironie du sort! — précisément à l'homme que la présence du poète à Wetzlar devait un jour faire souffrir soit dans son amour soit dans ses droits de fiancé.

Joh. Christian Kestner, — qu'il convient avant d'aller plus loin de présenter à ceux d'entre les lecteurs qui pourraient ne pas être assez au fait de l'étape de Goethe à Wetzlar, pour leur faire bien connaître l'ami sûr et patient qu'il y trouva, — Joh. Christian Kestner, originaire de Hanovre, occupait à Wetzlar, depuis 1767, le poste de secrétaire d'ambassade auprès de la haute cour germanique. A l'époque qui nous occupe il avait vingt-six ans, son caractère avait atteint tout son développement. C'était un jeune homme sérieux, d'une délicatesse de conscience excessive, d'un esprit curieux, orné de solides connaissances. Un peu de pédantisme gâtait malheureusement ces excellentes qualités et un fâcheux goût pour la minutie empesait quelque peu ses discours. Cependant, si ces légers défauts tout extérieurs pouvaient prêter flanc à la critique ou exercer la malignité des plaisants, il n'en reste pas moins certain que Kestner avait su par sa bonne mine, sa culture, l'honnêteté de sa vie, sa serviabilité, sa constante bonne humeur, conqué-

rir une place élevée dans l'estime du monde de Wetzlar ¹.

Surchargé d'occupations et consciencieux dans l'accomplissement de ses devoirs professionnels, Kestner sortait peu. Sa première rencontre avec Goëthe fut donc tout à fait accidentelle. Il la raconte ainsi dans son journal :

« Un des plus brillants de nos beaux esprits, le secrétaire de légation Gotter, m'emmena à Garbenheim, village des environs qui est pour lui un but de promenade favori. Là je vis Goëthe étendu sur le dos dans la prairie. Il s'est réjoui plus tard que je l'eusse surpris dans une pareille situation. »

Ce Garbenheim, idyllique région que Goëthe désigne sous le nom de Waldheim dans *Werther*, était aussi la course préférée du nouvel arrivé. Il y allait rêver dans la solitude. Arraché aux brillantes sociétés de Francfort et de Darmstadt, dépaycé et mécontent, le jeune homme jugea d'abord défavorablement la petite ville « étroite et pierreuse » que dans *Werther* il ira jusqu'à taxer de « désagréable », tout en ajoutant aussitôt, il est vrai : « Les environs en sont d'une extraordinaire beauté. » Quoi qu'il en soit, il avait pris l'habitude de venir s'installer à l'ombre de séculaires tilleuls, disparus aujourd'hui, mais qui étaient alors un des attraits de l'endroit ², et lorsque Kestner et Gotter vinrent l'y surprendre étendu sur le dos, il se hâta de leur offrir un siège sur l'herbe. Dès cette première entrevue, Kestner perçut la

¹ Dans *Dichtung und Wahrheit*, Goëthe vante « son humeur tranquille et égale, la clarté de ses vues, sa fermeté dans l'action et sa supériorité dans l'art de discourir. »

² Dans *Werther* Goëthe décrit cette retraite où il lisait Homère sans se douter encore que ces lieux qu'il aimait garderaient l'éternel souvenir de son passage et deviendraient pour la postérité la Place Goëthe.

valeur intellectuelle du jeune docteur; il nous dit lui-même qu'il pressentit sur le champ son génie, mais ajoute-t-il : « Cela ne me suffit pas pour l'estimer. Je ne hâte jamais mon jugement. »

Cependant quelques jours plus tard, son journal devient plus explicite :

« M. de Goethe, écrit-il, a beaucoup de talent. C'est un génie, un caractère; il a l'imagination vive, il parle en images. Ses affections sont violentes, mais il les contient. Ses principes sont nobles; il dédaigne les préjugés. Toute contrainte lui est odieuse. Il aime les enfants, et il s'amuse avec eux. Dans sa conversation et dans son extérieur, il y a des choses qui peuvent bien parfois le rendre désagréable; mais les enfants et les femmes s'en accommodent à merveille. Il tient le *beau sexe* en grande estime. Il cherche son système. Il n'est pas encore ferme sur les principes; il apprécie Rousseau sans être son adorateur aveugle; il n'est pas orthodoxe, mais il ne fait point parade de son incrédulité. Il a horreur de jouer au personnage; et c'est seulement à quelques intimes qu'il communique ses idées sur certaines matières.... Il a déjà beaucoup travaillé, mais il a encore plus réfléchi et raisonné. Les belles-lettres et les beaux-arts sont le principal objet de ses études. C'est un homme remarquable. »

A partir de ce moment le cercle des connaissances de Goethe s'agrandit rapidement. Les notabilités intellectuelles qui l'avaient, jusque-là, considéré comme une nouveauté négligeable recherchèrent sa société. Le charme de sa brillante conversation les éblouissait. On l'entoura et on l'apprécia.

Parmi les juristes qu'attirait la réputation surfaite de la haute cour, Goethe retrouva aussi quelques camarades de Leipzig¹. De plus, une de ses grand'tantes, sœur de sa

¹ Dont l'un, le malheureux Wilhelm Jerusalem, devint plus tard, par une

grand'mère, M^{me} Lange, habitait Wetzlar, et, naturellement le jeune homme trouvait bon accueil dans la maison de sa parente. Comme on le verra bientôt, c'est à cette grand'tante qu'il dut sa première rencontre avec la jeune fille qui allait occuper, d'une façon si absorbante, toutes ses facultés de penser et de sentir pendant son court séjour à Wetzlar, combler tous les vides de son existence et le mener doucement par la main jusqu'au bord du gouffre où ira plus tard s'abîmer son Werther.

Charlotte Buff était fiancée depuis plusieurs années à Kestner quand Goethe survint et l'aima. Peu de temps après son arrivée à Wetzlar en 1767, Kestner avait fait la connaissance du bailli Buff et de sa nombreuse famille et il décrit ainsi ses impressions de ce milieu sympathique¹:

« Je suis reçu à Wetzlar dans une famille qui appartient au meilleur monde : un père d'une incontestable loyauté, aimable vieillard à qui la tempérance et sa bonne nature ont laissé toutes ses forces, malgré les années; obligeant pour tous et parfaitement juste, un peu rude peut-être, si on le compare à la personne dont je vais maintenant vous parler, mais cependant rempli d'amour pour les hommes. La mère! — ici, vraiment, je ne sais par où commencer, — en un mot la meilleure femme, la meilleure mère, la meilleure amie! avec des charmes encore, à quarante ans, mais sans le savoir ou sans paraître le savoir, et le cœur le plus doux, le plus charmant, le plus affectueux et le

mort tragique, fournir au poète le dénouement le plus parfait à donner à l'œuvre taillée en pleine vérité et en pleine passion qu'est *Werther*. Ce jeune homme, d'humeur toujours sombre et farouche, s'étant épris, à Wetzlar, d'une dame de la société et se voyant éconduit, se tua de désespoir peu de temps après le départ de Goethe. Le fait, communiqué au poète au moment voulu, est un de ces coups de chance que tous ceux qui tiennent la plume, petits ou grands, sauront apprécier.

¹ Lettre à son ami von Hennings.

plus tendre. De la pénétration, de l'intelligence, un savoir véritable et un aimable esprit ; la vertu et la pitié même ; honorée de chacun, adorée de ses enfants.... Mais je passe aux enfants. Il y a d'abord deux filles de dix-huit et seize ans.... Celles-ci, comme tous les autres enfants, sont dignes de leur mère. L'aînée est régulièrement belle, paisible et calme. La seconde, j'en conviens, n'est pas aussi correcte, mais elle n'en est que plus séduisante. C'est un cœur plein de sentiment et de tendresse ; son corps est aussi délicat que son esprit ; compatissante à tout ce qui souffre ; empressée à servir tout le monde ; malheureuse quand elle craint d'avoir blessé ; ravie quand il arrive du bonheur à quelqu'un ; bienfaisante, affectueuse et polie ; pas envieuse, ce qui se voit quelquefois chez les jeunes femmes, et même chez les vieilles. Une âme vive, allant droit au but, une âme qui a des ailes et une présence d'esprit, une gaieté, une bonne humeur ! Et tout cela fait non seulement son bonheur à elle, mais le bonheur de tout ce qui l'entoure. Elle est la joie de la maison, de ses parents comme de ses frères et sœurs. Volt-elle un visage triste, vite elle va l'égayer. Elle est aimée de tous et ne manque pas d'adorateurs, parmi lesquels on rencontre des sots et des gens d'esprit, des hommes sérieux et des étourdis. Elle est vertueuse, pieuse, appliquée, adroite dans tous les travaux de femme ; de plus, docile, et d'une bonne volonté parfaite. »

Comme le fait pressentir la teneur de cette épître, Kestner ne tarda pas à s'éprendre follement de Charlotte Buff, mais, convenable et consciencieux comme toujours, il s'adressa tout d'abord aux parents. Par écrit, il sollicita l'autorisation de faire sa cour, « afin, dit-il, que mademoiselle votre fille puisse se rendre compte de ses sentiments et les exprimer sans contrainte. »

Une lettre destinée à Lotte elle-même suivit de près la missive adressée aux parents. En termes un peu pom-

peux, Kestner y exprimait à la jeune fille la vivacité de son amour :

« Je me tiendrais, dit-il, pour l'homme le plus heureux du monde si je pouvais nourrir l'espoir de posséder un jour en éternelle propriété votre cœur incomparable. »

La réponse de Lotte fut favorable. Elle n'avait pas tout à fait seize ans. Malgré son extrême jeunesse l'engagement réciproque fut considéré comme formel, et, autant qu'il est possible à un œil étranger de pénétrer à fond l'obscurité d'un cœur féminin, il ne semble pas que la jeune fiancée ait jamais regretté la perte, un peu prématurée, de sa liberté. Cependant les fiançailles, acceptées par la famille, ne furent pas officielles, et, à l'arrivée de Goëthe, le monde de Wetzlar les ignorait encore.

Si, de l'avis même de Kestner, Lotte était moins régulièrement belle que sa sœur Caroline, elle n'en était pas moins fort jolie, et aux charmes qui attirent s'ajoutaient les qualités solides qui retiennent.

De sa mère, désignée, dans la petite cité, sous le nom de « la dame aux beaux enfants », elle avait hérité un excellent caractère et une vive intelligence. Kestner, depuis son arrivée à Wetzlar jusqu'à la mort prématurée de l'incomparable mère de famille¹, ne se lasse pas de chanter les louanges de cette femme charmante dont la brusque disparition fut, pour le mari et les aînées de la famille, une foudroyante catastrophe. M^{me} Buff laissait derrière elle un troupeau de douze enfants², tâche bien lourde pour les survivants. Ce fut à cette heure d'épreuve que Lotte, découvrit les trésors d'affection, de dévouement, d'activité intelligente que la nature avait mis en

¹ Survenue en 1771.

² Elle en avait eu seize, mais quatre étaient morts en bas âge.

elle, germes heureux, soigneusement développés par l'exemple et l'éducation maternelle.

Pendant les jours douloureux, elle fut la consolatrice, l'appui, la surveillante, la conseillère. D'un accord unanime, père, frères et sœurs lui confièrent le premier rôle au cercle de famille désorienté, et, la jeune fille, âgée alors de dix-huit ans à peine, prit sur ses frêles épaules le pesant fardeau que sa mère en mourant lui avait légué spécialement et que ses aptitudes variées aussi bien que la trempe de son caractère lui déféraient tout naturellement.

Le charme qu'elle exerçait sur Kestner et qu'elle exercera bientôt sur Goethe s'explique en grande partie par la supériorité d'âme de cette jeune fille bonne, intelligente et gaie, habile à tous les travaux domestiques et les accomplissant avec simplicité. Une absolue droiture d'esprit jointe à un parfait naturel dans les manières, et — point qu'il faut relever chez une jeune Allemande de dix-huit ans — un manque absolu de faux romanesque rendaient la société de Lotte Buff attrayante pour tous ceux, jeunes ou vieux, qui avaient la bonne fortune de l'approcher.

Elle ne permettait pas, cependant, à ses nombreux admirateurs de dépasser certaines limites. Ceux qui tentaient l'aventure étaient vite remis à leur place. C'est Kestner lui-même qui nous l'apprend non sans mettre à cette révélation une pointe de fatuité assez amusante :

« Bien qu'elle ne manquât pas d'adorateurs fortement épris d'elle, dit-il, j'ai vu s'écarter devant moi le bataillon serré des poursuivants et j'ai remporté la victoire sans avoir lieu d'en tirer vanité. »

Et il ajoute :

« Elle arrivait sans peine à convaincre ses amoureux que leur salut était ou dans la fuite ou dans l'amitié. »

La « maison allemande ¹ » était le refuge où l'heureux fiancé allait se détendre des conflits et des difficultés que provoquait, à chaque instant, l'exercice de son emploi. La pensée de la bien-aimée le suivait partout. Une fois en sécurité auprès d'elle, au milieu de la famille accueillante, il oubliait les tracasseries et les désagréments de sa journée de travail. Lotte, il le savait, ne supportait pas la vue d'un visage attristé. Elle avait, du reste, le don de relever les cœurs abattus. Dans ces charmantes réunions de famille, la culture de l'esprit avait aussi sa large part. C'est ainsi, sans doute, que Lotte fut initiée aux œuvres célèbres des grands poètes et que, plus tard, lorsqu'elle incarna l'héroïne de *Werther*, Goethe put lui faire prononcer cette parole évocatrice de tant de pensées profondes : « O Klopstock ! » Kestner appréciait à sa juste valeur l'accueil que lui faisait cette famille distinguée et son amour pour la jeune Lotte allait s'enracinant de plus en plus dans son cœur à mesure qu'il apprenait à la mieux connaître. « L'amitié passionnée » — le mot est de lui — qu'il éprouvait pour elle s'emparait peu à peu de tout son être. Trois ans avant la mort de la mère, en 1768, il écrivait à son ami von Hennings cette lettre où déjà se révèle la force grandissante de son sentiment :

« Quel plaisir quand je puis enfin me rendre chez elle et récolter la récompense de mon sacrifice, quand je vois se colorer un cher visage, un regard accueillant me souhaiter la bienvenue et une tendre poignée de main me dire que je suis attendu depuis longtemps, quand une jolie bouche se plaint de mon long re-

¹ Nom donné à l'habitation de la famille Buff.

tard, s'insurge gentiment contre mon travail et m'en plaint ensuite tendrement; quand la meilleure des mères et la bonne sœur m'accueillent amicalement et que l'excellent père me loue d'accomplir consciencieusement mon devoir. Puis on me met au courant de ce qui s'est fait et dit pendant mon absence, faits menus le plus souvent, mais qui ainsi racontés prennent de l'importance. Et ces récits sont empreints d'une tendre sollicitude, comme pour écarter de mon esprit toute inquiétude jalouse. Un échange de gentilles idées, de la gaieté, du caprice font fuir les heures comme des minutes, non seulement pour moi et ma petite ¹, mais aussi pour la mère, la sœur et le père. Et quand un « hélas, l'heure sonne déjà » annonce le chagrin de la séparation, il est mitigé aussitôt par la certitude d'un prochain revoir. »

Les parents de Lotte, bons et expérimentés comme ils l'étaient, avaient aisément compris, sans doute, quelle sécurité un homme de la trempe de Kestner promettait à l'avenir de leur fille. A l'heure où elle fut laissée libre de choisir son sort, Lotte était si jeune, en effet, que, malgré sa précocité, c'était beaucoup lui demander que de prendre seule une résolution aussi grave. Bien que la chose ne nous soit pas même indiquée, il est facile de comprendre que l'influence familiale dut avoir sa part dans la décision de la jeune fille, mais rien ne nous permet de supposer que l'engagement pris de si bonne heure lui ait jamais pesé. Kestner, fort bien de sa personne, avait de l'avenir, et, malgré son caractère sérieux et ses occupations absorbantes, il lui arrivait de s'associer aux fêtes qu'organisait sans cesse la société de Wetlar. Son absence de prétentions et son peu de besoins lui facilitaient la vie dans la coûteuse petite cité où il remplissait sa mission d'une façon exemplaire. Une

¹ Kestner désigne toujours sa fiancée sous le mot amical: « *Mein Mädchen*. »

lettre à sa sœur Eléonore, écrite beaucoup plus tard, jette encore une vive lumière sur l'amour profond qu'il éprouvait pour sa « Mädchen » au moment qui nous occupe :

« La voir et l'aimer était tout un. Elle était une rose en bouton, et, comme celle-ci, — à seule fin d'effrayer les mains trop hardies qui auraient voulu l'admirer de près, — elle s'entourait d'épines. Elle avait une façon malicieuse et spirituelle de tenir tout le monde en respect. Cela ne m'effrayait cependant pas. Bien que je fusse si sérieux et elle si gaie, j'avais compris son amitié. Sa figure joyeuse m'ensorcelait au point de me rendre capable, le cas échéant, d'aller l'arracher aux enfers comme Hercule le fit pour Proserpine. Sans me soucier des épines qui l'entouraient, je l'aurais saisi, le ravissant bouton de rose ! Elle était si jeune, si simple, si naïve, elle songeait si peu à faire de sérieuses conquêtes ! La gaieté, un esprit libre de tout souci semblait son seul but, si tant est qu'une jeune fille avant tout joyeuse ait un but défini. Sa clairvoyance avait vite fait de percevoir la victoire qu'elle avait remportée sur moi et, comme tout esprit psychologue le comprendra aisément, elle cherchait à achever sa conquête plutôt qu'à l'abandonner. »

Les choses en étaient là dans les affaires de cœur de Kestner quand Goethe fut invité par sa grand'tante à occuper une place vacante dans la voiture qui les emmenait, elle, deux de ses filles et Lotte Buff, à un bal champêtre donné dans un village des environs ¹.

Avant ce moment, Goethe avait-il eu vent de l'existence d'une Charlotte Buff ? C'est douteux. Kestner secrètement fiancé à la jeune fille n'avait, sans doute, ni trahi son engagement ni précipité une rencontre que, dans une petite ville comme Wetzlar, le temps ne pouvait manquer

¹ Wolpershausen. Ce bal, organisé surtout par M^{me} Lange est, dans *Werther*, donné par les jeunes juristes.

d'amener. L'entrevue semble donc avoir été tout à fait fortuite. Deux places restaient disponibles dans la voiture de M^{me} Lange ; le hasard voulut qu'elles fussent offertes aux deux jeunes gens, et c'est sans doute à l'intimité de cette première présentation que les invités du bal de Wolpershausen durent de franchir d'un bond les préliminaires ordinaires des nouvelles amitiés.

Dans quelles dispositions Goethe se rendait-il à cette fête ? Il n'avait pas réussi jusque-là à secouer la nostalgie des choses et des gens qu'il avait abandonnés pour venir s'enterrer à Wetzlar et il semble probable qu'il avait accepté sans trop d'entrain le divertissement qui lui était offert. Des souvenirs féminins hantaient déjà sa jeune mémoire. L'année précédente n'avait-il pas abandonné dans sa petite ville d'Alsace la fille d'un modeste pasteur, la pauvre Frédérique Brion qu'aujourd'hui on prétend être l'image touchante de la Marguerite de *Faust*¹. Il semble impossible que le souvenir de l'amour inutile qu'il avait éveillé et du chagrin que son départ précipité avait dû causer à ces braves gens qui lui conservèrent, malgré tout, leur amitié, il semble impossible que cette réminiscence, si proche encore, n'éveillât pas quelque mélancolie et même quelques remords. Quoi qu'il en soit, une passion beaucoup plus forte que toutes les expériences sentimentales du passé allait prendre possession de tout son être et chasser victorieusement de son cœur toute autre image que celle de la Lotte de *Werther*.

Lotte accueillit avec son entrain habituel l'étranger. Se sachant engagée à Kestner, elle demeurait libre de contrainte vis-à-vis des autres jeunes gens. Sa toilette,

¹ Voir dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} mai 1911 : *La vraie Marguerite de Faust*, par M. Ernest Sellière.

sans prétention, avait pour principal ornement les fameux nœuds roses qu'un jour Werther devait recevoir, à son anniversaire, en don mélancolique.

Ce jour-là, fraîche comme une matinée de printemps, Lotte laissait éclater le plaisir qu'elle se promettait de la danse. Habitée à tenir, d'une main ferme, le sceptre domestique et à pratiquer avant la lettre une maternité qui ne devait pas être légère, elle manifestait une joie enfantine de ce bal champêtre qui lui apportait une si joyeuse détente. Et sa gaieté sans apprêt était si franche, si naturelle, si communicative, qu'elle entraîna bientôt tout son entourage.

Comment l'ardent jeune homme que la nature subjuguait alors si entièrement serait-il resté indifférent au charme pénétrant de cette jeune fille ?

Au bal, Lotte retrouva Kestner, mais pendant toute la durée de la fête, Goethe n'aperçut rien qui lui fit soupçonner l'engagement existant entre les deux jeunes gens. Débarrassé tout à coup de sa mélancolie, il resta jusqu'à l'aube, tandis que Kestner, consciencieux comme toujours, abandonnait la place, entre trois et quatre heures, pour pouvoir, avant de se rendre au travail, s'accorder quelques moments de repos. Ce trait de caractère dans un fiancé très épris n'est-il pas significatif et n'explique-t-il pas en partie la patience et l'indulgente bonté que Kestner mettra bientôt à supporter un état de choses qui devait le faire souffrir, sinon dans sa confiance et dans son amour, tout au moins dans la jouissance de ses droits ?

Le lendemain de ce jour mémorable, Goethe alla faire visite à la famille Buff, et, tout de suite, le milieu sympathique le conquit. Son goût pour les enfants augmen-

tail le charme de cette demeure remuante où s'agitaient tant de petits êtres tapageurs. Dans un quatrain suggestif, il nous les dépeint ainsi :

« Tenant dans leurs mains malpropres du pain d'épices, et se faisant, selon la coutume allemande, des bosses à la tête, les petits lutins hurlent de joie en bataillant, ils sortent, ils rentrent, ils gambadent de cour en cour. »

Au milieu de ce troupeau turbulent, Lotte se révélait sous un autre jour que celui du plaisir. Goethe, de plus en plus enchanté, la vit remplacer avec succès la mère excellente qu'il n'avait pas connue. Sous ses yeux se déroula la scène, souvent reproduite par les peintres, où la jeune fille coupe le pain pour ses frères et sœurs¹. Ce jour-là, quand le poète quitta la maison du bailli Buff, le vide de sa vie à Wetzlar était comblé ; désormais Lotte Buff sera l'axe autour duquel iront tourner toutes ses pensées et sans opposer à cette attirance ni frein ni contrôle, il s'y abandonnera les yeux fermés. Bientôt, il le déclare lui-même dans *Dichtung und Wahrheit*, il fut « enchaîné et ligoté » au point de ne plus se reconnaître. Il avait une âme violente de poète ; le monde extérieur, les conditions ordinaires de la vie n'existeront plus pour lui. Aimer et être accueilli avec bonté : cette double joie lui suffisait. Sans s'en apercevoir, il se laissait entraîner sur la pente glissante où, les premiers pas faits, on ne s'arrête guère. Bien qu'il fût renseigné désormais sur les relations existant entre Kestner et Lotte, il se rendait tous les jours à « la maison allemande. » Sans se plaindre, il acceptait ce que Lotte pouvait lui donner et ainsi s'entama le duel pacifique qui allait se poursuivre

¹ Dans *Werther*, cette scène est placée avant le bal.

pendant plus de trois mois entre des combattants désarmés évitant tous deux avec le même soin de quitter le champ clos de l'amitié.

Kestner avait dû s'apercevoir de bonne heure des sentiments de Goëthe pour Lotte. Un fiancé amoureux à l'œil ouvert et perspicace. Goëthe, du reste, ne tarda pas à confesser loyalement la vérité à son ami sans que cet aveu les séparât, au contraire. Une fois son amitié donnée, Kestner n'était pas homme à la reprendre. Il avait appris à connaître et à priser fort haut la noblesse de caractère de son nouvel ami ainsi que ses rares dons intellectuels, et, dans les conjonctures délicates, il accordait la plus entière confiance à son rival. Cependant, si nobles que soient les sentiments et si pures que se jugent les intentions, il est des situations périlleuses que la durée mène fatalement aux catastrophes. Ainsi que les grosses nuées d'été, chargées d'électricité, elles portent en elles des germes d'inévitables orages. Le conflit devait venir, mais en attendant qu'il survînt, que pensait de la rivalité des deux hommes l'héroïne involontaire de cette joute courtoise ? Une femme n'ignore guère les passions qu'elle inspire et la jeune fiancée ne pouvait pas se méprendre au sentiment d'un être aussi bouillant que Goëthe. A sa place, toute femme jeune quelque peu frottée de coquetterie aurait trouvé, à jouer le rôle flatteur qui lui était dévolu, un plaisir extrême, mais il ne semble pas que Lotte ait connu cette coquetterie un peu secondaire. Était-ce instinctive défiance d'elle-même ou pour épargner au jeune homme une déception certaine, elle entretenait souvent Goëthe de son amour pour Kestner, et cela d'une façon si simple, si naturelle, qu'au lieu de s'en formaliser, celui-ci l'en aimait davantage. Cependant,

si fidèle qu'elle fût à son engagement, intelligente et compréhensive comme elle l'était, elle trouvait un plaisir grandissant à la société du génial jeune homme. Goethe accompagnait les fiancés dans toutes leurs promenades, et jamais Kestner, que la présence perpétuelle de ce tiers devait singulièrement agacer parfois, n'avait pour lui un mot de reproche ou d'impatience. Il acceptait les choses telles qu'elles étaient et s'il en souffrait, c'était silencieusement. Quelquefois, retenu par ses occupations, il ne pouvait pas se joindre aux promeneurs et, — à contre-cœur, il est vrai, — il les laissait courir seuls les champs. Généreux et confiant, il ne voulait pas priver « sa Mädchen » d'un plaisir, uniquement parce qu'il ne pouvait pas le partager. Et Goethe, enivré, suivait partout la jeune fille. Dans *Dichtung und Wahrheit*, il a laissé de ce temps de parfait bonheur un souvenir ému :

« Ainsi pendant le bel été se déroula une véritable idylle allemande — où, dans le pays fertile, la prose et la poésie s'unissaient. — Et ainsi défilaient les jours, chacun paraissant un jour de fête. — Et tout le calendrier aurait dû être marqué de rouge. »

Peut-être, si la mère avait vécu, aurait-elle pressenti la marche inévitable des événements et épargné à Goethe l'impasse où il allait fatalement s'engager, et à Kestner des heures assez amères pour lui faire envisager sérieusement la rupture de ses fiançailles, si de cette rupture devait dépendre le bonheur de Lotte. Une lettre adressée à sa fiancée, à cette époque, fait foi de la crise douloureuse où il se débattait ¹. Dans ces lignes qui avaient dû tant lui coûter à écrire, il rendait à Charlotte Buff la pleine liberté de choisir son sort. Nous ignorons ce que

¹ Cette lettre ne nous est malheureusement pas donnée.

la jeune fille répondit. Mais une lettre de Kestner à Hennings nous apprend que le fiancé est sorti vainqueur de l'épreuve. Il écrit :

« Un combat intérieur se livrait en moi. Je me disais que, peut-être, je n'étais pas fait pour offrir à Lotte le même bonheur que lui. D'un autre côté, je ne pouvais pas supporter l'idée de la perdre. Dernièrement j'ai triomphé de mes indécisions, et jamais je n'ai remarqué chez Lotte le plus léger signe qu'elle eût songé même un instant à la possibilité de me quitter ¹. »

Lotte, tout en ne bronchant pas sur la question de ses fiançailles, continuait d'accueillir avec plaisir et sans y voir de mal les hommages du beau et spirituel jeune homme et rien ne nous autorise à croire qu'elle souffrit jamais de voir ses tête-à-tête avec son fiancé constamment troublés par la présence de Goethe, tandis que Kestner, malgré toute son endurance, laisse échapper, par ci par là, quelques soupirs fort compréhensibles. A la fin de juin 1772 il écrit dans son journal :

« Quand j'eus fini mon travail, je me rendis chez « *mein Mädchen*. » Le Dr Goethe était auprès d'elle. Il l'aime, et, bien qu'il soit d'esprit philosophe et me traite en ami, il ne me voit pas volontiers arriver. Et moi, bien que je lui fasse bon visage, je ne trouve pas très agréable de devoir bientôt le laisser seul avec elle en causerie intime. Cependant, il faut bien que je m'en aille. Par bonheur, le père arrive. Je m'en vais plus tranquille. A la maison, je trouve beaucoup de travail pour le ministère, puis je lis un peu, fais un tour ou deux dans le jardin, mange ma beurrée et ma salade. Le courrier arrive et me retient jusqu'à

¹ Beaucoup plus tard, après la publication de *Werther* et son propre mariage, il écrit quelque part : « Si j'avais dû la perdre, je crois bien que j'aurais imité Werther », et, dans sa bouche, ces quelques mots ont une vérité profonde qu'ils n'auraient pas eue dans celle de Goethe.

dix heures et demie. Si seulement je pouvais apercevoir encore un instant ma petite ! Mais il est trop tard ! »

Et le 29 juillet suivant, il inscrit ces quelques lignes où se trahit encore la préoccupation un peu triste de son esprit :

« Ce matin je suis allé à cheval à Atspach. A six heures, je trouvais l'intendant Rhodius déjà au travail devant sa table à écrire. Il n'avait pas sa sérénité habituelle, parce que l'état de sa femme ne s'était que légèrement amélioré pendant la nuit. Le danger de perdre sa femme est aussi un mal. Pour éviter ce danger, il vaudrait mieux ne pas se marier. C'est plus vite fait. Serait-on tourmenté par l'inquiétude de cette perte, si, auparavant, on n'avait pas connu le bonheur de la possession ? »

Peu d'hommes, on l'avouera, se seraient accommodés d'un état de choses à la fois anormal et inquiétant. Mais sous son vernis de pédantisme, Kestner cachait un cœur très affectueux. Jamais il ne permit à la défiance de troubler l'amitié profonde qu'il avait vouée à Goethe, et

¹ Une lettre de Goethe à Kestner, écrite après le mariage des fiancées dévoile encore une fois clairement la patience et la longanimité de Kestner :

« O Kestner, s'écrit Goethe, quand vous ai-je envié Lotte au point de vue simplement humain ? Mais ne pas vous l'envier innocemment sous tout autre rapport aurait exigé de moi une âme d'ange. Cependant je dois vous avouer quelque chose. Un jour au sujet de mon amour pour Lotte, profond comme vous le savez, Ronn me dit : « Si j'étais Kestner, cela ne me plairait pas. Qu'advient-il de tout cela ? Tu la lui prends presque entièrement... » et ainsi de suite. Nous étions dans sa chambre, c'était le matin, je lui répondis textuellement les paroles suivantes : « Serait-ce donc une folie de ma part de considérer cette jeune fille comme un être supérieur ? Il y a une chose que je puis vous jurer, c'est que si je m'étais trompé sur son compte ou que je découvrisse que c'est Kestner qui la pousse à m'affluer ainsi par ses charmes, je puis vous jurer que le moment de cette découverte serait le dernier de nos relations. »

si un jour les circonstances l'obligèrent à réclamer enfin ses droits, il le fit d'une façon si délicate qu'aucune brouille ne surgit entre les amis.

Et que dirons-nous de Goethe pendant cette période où s'écoulaient ces « jours enchantés » qui, selon lui, auraient tous dû être « marqués de rouge ? »

Si quelque censeur morose fronce le sourcil et taxe d'indélicate la conduite de l'ami de Kestner, qu'il se souvienne à temps qu'un imprudent braconnage sur les terres d'autrui allait faire du cœur épris le vivant théâtre du drame douloureux où Goethe nous peint les souffrances de son Werther. Un juste retour des choses devait lui rappeler cruellement qu'on ne méconnaît pas sans danger certaines logiques implacables et que l'insouciance capitulation de la volonté prépare de mauvais réveils.

Lotte, tout en jouissant de la présence de son ami, avait l'art de le tenir à distance, et, à mesure qu'augmentait leur intimité, le jeune homme devenait plus mécontent des miettes qu'elle lui servait. Elle ne lui permettait aucune espérance. Peu à peu, soumise à ce régime déprimant, la tranquillité d'âme, longtemps parfaite, de Goethe commença de s'altérer. Il lui devint extrêmement difficile de tenir en bride son amour.

Au mois d'août Lotte alla passer quelques jours auprès d'une dame malade à Atspach ¹ et l'absence de cette sirène qui les avait ensorcelés tous les deux fut un temps d'épreuve pour les jeunes gens. Quand il fut question du retour, ils s'arrangèrent pour aller à la rencontre de la jeune fille. La veille, Goethe, sans souffler mot de ses intentions, s'était rendu seul à Atspach. Au retour, il s'était arrêté à Garbenheim pour y souper.

Réinstallé chez lui le soir, il avait écrit à Kestner

¹ Village du voisinage.

en vue soi-disant de combiner la rencontre du lendemain, mais en réalité poussé par le besoin de confesser sa démarche. Voici cette lettre :

« Demain je vous attends après cinq heures ; — vous me connaîtrez assez pour le comprendre. — Aujourd'hui je suis allé à Atspach et demain nous y retournerons ensemble pour y trouver, j'espère, meilleur visage. En attendant, j'y ai été. J'ai à vous dire, d'abord, que Lotte a pris grand plaisir à contempler la vallée inondée par le clair de lune, et, ensuite, à vous souhaiter une bonne nuit. Je tenais à vous dire cela moi-même. J'ai été chez vous ; il n'y avait pas de lumière dans votre chambre, je n'ai pas voulu faire de bruit. Demain de bonne heure nous déjeunerons sous l'arbre de Garbenheim, où j'ai soupe ce soir au clair de lune. Seul et pourtant pas seul. Dormez bien. Demain nous aurons un beau jour. »

Kestner avait donc connaissance de l'équipée de Goethe quand, de bon matin, les amis se retrouvèrent pour aller chercher la voyageuse. Il n'en dit rien, cependant, dans son journal et se borne à mentionner ainsi la course :

« Ce matin j'allai avec le Dr Goethe au-devant de Lotte. Elle nous rencontra près de Garbenheim. Elle était accompagnée de l'intendant Rhodius. Celui-ci s'en retourna et la laissa à notre garde. Nous la conduisîmes du côté de Garbenheim où nous attendaient sa sœur, M^{lle} Arngen, et le Dr D. (Dietz). Après le déjeuner, heureux de revoir notre Lotte, nous avons repris le chemin de Wetzlar. »

C'est tout. Cependant, à partir de ce jour, sur le ciel bleu de l'amitié des nuages montent.

La résistance jalouse de Kestner s'est-elle enfin éveillée ou, en suivant simplement leur cours naturel, les choses en sont-elles arrivées à ce point extrême où il faut absolument que quelqu'un triomphe ? Ce qui est

certain, c'est que la situation délicate si longtemps stationnaire, en apparence, va brusquement changer de face. Le 13 août, Kestner écrit dans son journal :

« Je suis allé à Giessen, où la veille au soir est arrivée la femme du directeur des eaux et forêts, Fritz von Ehringshausen. Je suis revenu par le Schifffenberg. Lotte, Gœthe et M^{lle} Dorothée Brandt sont venus à ma rencontre. Confession d'un baiser. Petite brouille oubliée le jour suivant. »

14 août :

« Gœthe vint ce soir au retour d'une promenade. Il fut reçu avec indifférence et il s'en alla bientôt. »

15 août :

« Il a été envoyé à Atspach pour y porter un abricot à la femme de l'intendant. A dix heures du soir, il arriva et nous trouva assis devant la porte. Ses fleurs furent mises de côté avec indifférence. Il s'en aperçut et les jeta. Il s'exprimait en métaphores. J'allai me promener dans la rue avec lui jusqu'à minuit. Quel merveilleux entretien ! Comme il se montrait plein d'entrain et se laissait entraîner par son inépuisable imagination, finalement, appuyés tous deux contre un mur, nous avons ri de bon cœur. »

On le voit, même dans des conjonctures aussi tendues Kestner gardait l'équité de son jugement vis-à-vis de son ami. Il continuait de l'aimer. Il l'a dit lui-même quelque part, jamais il n'a éprouvé à son sujet ni mépris ni amertume. Mais désormais il entend défendre son bien. Sans éclat ni colère, il rappellera au rival les bornes que celui-ci commençait à franchir. Et les mains féminines étant plus douces aux blessures saignantes, c'est Lotte qui est chargée de mettre les choses au clair. Le 16 août, Kestner écrit dans son journal :

« Lotte a sermonné Gœthe. Elle lui a déclaré qu'il ne pou-

vait attendre d'elle qu'une bonne amitié. Il a pâli et s'est montré fort abattu. »

A partir de cette explication, si cruelle pour l' amoureux éconduit, les rôles sont quelque peu changés et Kestner reprend sa place de fiancé. Pour le futur grand homme que la gloire guettait, l'aventure était humiliante. Elle était douloureuse aussi, car l'attachement que Lotte lui inspirait différait sensiblement de ses précédentes aventures sentimentales. Il était profond, violent et vrai. Cependant l'homme le plus génial est entaché des petitesse de l'humanité; comme tous les autres il apporte en naissant les incurables maladies qui s'héritent avec la vie; peut-être quelque chose de l'exaltation de son sentiment est-il dû au fait même de sa rivalité avec Kestner et cette compétition, en échauffant son amour-propre, a-t-elle contribué pour une part au développement de sa passion. Quoi qu'il en soit, sa douleur fut grande et sincère. Ne l'en plaignons pas trop, cependant, puisque de cette souffrance passagère son génie créateur a extrait les éléments de l'œuvre célèbre qui allait d'un coup le sortir de pair et lui donner dans le monde des lettres un rang élevé. Ne le plaignons pas trop non plus au point de vue du sentiment, puisque d'autres idoles avaient précédé Lotte et que tant d'autres étaient destinées à lui succéder dans ce cœur nomade que ne tentaient que les courtes étapes. Pas mieux qu'une autre, sans doute, Lotte n'aurait eu le pouvoir de fixer à côté d'elle cet astre voyageur et il faut reconnaître qu'en ne se laissant pas éblouir, la jeune fille a su discerner la route qui la menait au bonheur.

Bien que dans son âme et conscience Goethe dût donner raison à Lotte, il lui était extrêmement dur de s'adapter au rôle secondaire qui lui était assigné, et

bientôt, comprenant qu'il n'avait pas le droit de troubler davantage la paix des fiancés, il se décida à quitter Wetzlar. Mais cette décision, difficile à prendre, fut encore plus difficile à accomplir; de jour en jour il en remettait l'exécution, s'efforçant de son mieux d'accepter la situation telle qu'elle était. Kestner, conscient de ses efforts douloureux, écrit à Hennings:

« Bien qu'il dût abandonner et abandonnât en apparence toute espérance touchant Lotte, il ne pouvait pourtant pas, malgré toute sa philosophie et tout son orgueil, se dominer assez pour vaincre tout à fait sa passion. »

Et, plus tard, revenant sur ces temps pénibles, Kestner écrit au même Hennings:

« Il s'est montré beaucoup plus grand qu'il ne s'est dépeint lui-même dans certaines parties de *Werther*. »

Entre les trois amis la vie avait, en apparence, repris son cours habituel, mais Goethe avait perdu sa gaité; il s'abandonnait de plus en plus à la tristesse et, tout en partageant comme autrefois l'existence des fiancés, il mûrissait son projet de fuite. L'harmonie des anciens rapports avait disparu de la petite association. Des conflits de volontés surgissaient. Kestner et Lotte eux-mêmes avaient des contestations. Le 5 septembre Kestner dit dans son journal :

« Une petite dispute s'est élevée entre Lotte et moi au sujet du voyage à Atspach et à cause de ce différend le voyage a été renvoyé. Goethe se montra vexé de ce changement, probablement parce qu'il avait l'intention d'accompagner Lotte. »

En effet, le lendemain Goethe écrit à son ami:

« Le matin est si beau et mon âme si tranquille que je ne peux pas rester en ville. J'irai du côté de Garbenheim. Lotte a

dit hier qu'elle voulait aller un peu plus loin qu'à l'ordinaire, — ce que je vous écris là ne signifie pas que je vous attendrai là-bas, mais que je vous y désirerai de tout mon cœur. Je passerai la journée dans l'incertitude, mais l'âme pleine d'espérance. Et si, le soir, je dois rentrer seul, eh bien ! vous savez ce qui convient à un sage et combien je suis sage. »

Nous ignorons si la rencontre eut lieu, mais ce qui est facile à voir, c'est combien, dans la situation anormale, étaient fréquents les heurts et les désaccords. A mesure que le temps passait s'accusait davantage la nécessité immédiate d'une séparation, et Goethe acculé ne vit bientôt plus devant lui, pour abriter quelque part son navire désemparé, que l'exécution de son projet de départ. Cependant, le moment venu, sa volonté chancelante l'abandonnait toujours. Il eût, peut-être, hésité longtemps encore, si un de ses meilleurs amis, Johann Heinrich Merk, n'était venu lui apporter fort à propos le renfort de ses conseils et de son influence. Décidé à arracher coûte que coûte à son amour inutile le soupirant sans espoir, Merk représenta à Goethe la folie qu'il y aurait pour lui à s'attarder plus longtemps dans une ville où il ne faisait que végéter, il le somma de rompre sur le champ sa chaîne et de s'en aller, libéré, poursuivre ailleurs sa carrière poétique. Le départ fut enfin définitivement fixé. Il devait avoir lieu le 11 septembre. La veille de ce jour douloureux, le jeune homme dina comme à l'ordinaire avec Kestner, mais sans rien laisser transpirer de sa résolution. Le soir celui-ci écrit dans son journal :

« Ce soir le Dr Goethe est venu à la Maison allemande. Lui, Lotte et moi avons eu un étrange entretien sur l'état des âmes dans la vie future. Ce ne fut pas lui qui entama cet entretien, ce fut Lotte. Nous avons décidé que celui de nous qui mourrait le premier re-

viendrait, si cela lui était possible, donner aux survivants des nouvelles de l'autre vie. »

Gœthe, songeant qu'il partirait le lendemain, se montrait fort abattu. Dans son *Werther*, il décrit très exactement l'émotion douloureuse que l'entretien sur les séparations dernières lui causa ce soir-là. Incapable de dissimuler davantage ses impressions, il s'en alla de bonne heure. Rentré chez lui, il prend sa plume et écrit à Kestner :

« Si je m'étais attardé un moment de plus avec vous, je me serais trahi. Maintenant, je suis seul et demain, je m'en vais. O ma pauvre tête ! »

Par le même courrier, il adresse ces quelques mots à Lotte :

« Lotte, sachant que je te voyais pour la dernière fois¹, quel poids j'avais sur le cœur pendant que tu parlais ! Non, pas la dernière fois et pourtant je pars demain. Il est parti ! Quel démon vous a poussée à choisir ce sujet ? Puisque j'ose tout vous dire, laissez-moi vous confesser que ce qui me préoccupait surtout, c'était la pensée que je baisais votre main pour la dernière fois. La chambre dans laquelle je ne rentrerai plus et le cher père qui m'a accompagné pour la dernière fois ! Je suis seul et j'ose pleurer, je vous laisse heureux et vos cœurs ne m'oublieront pas. Et je vous reverrai, mais ne pas dire *demain*, c'est comme dire *jamais*. Dites aux chers petits : « Il est parti. » Je ne peux pas continuer. »

Cette dernière nuit passée à Wetzlar, nous en retrouvons l'écho dans les heures qui précèdent le suicide de Werther, mais Gœthe eut heureusement plus de courage que son héros, il préféra la fuite à la mort et la fuite le sauva.

¹ Il est curieux de constater en passant que, tandis que Kestner vouvoyait Lotte, Gœthe la tutoyait sans façon. Kestner disait avec bonhomie :

« Il faut bien lui laisser ce dédommagement. »

Fidèle à la promesse qu'il s'était donnée, il partait le lendemain de grand matin sans adieu. A la Maison allemande, la nouvelle imprévue éclata comme une bombe. Nous ne savons pas ce que pensa Lotte, c'est grand dommage, mais Kestner raconte ainsi l'événement :

« Ce matin à sept heures, Goethe est parti sans prendre congé. Il m'a envoyé un billet avec des livres. Il avait souvent parlé d'aller retrouver Merk à Coblenz ou de faire tout autre voyage en partant brusquement. Je devais donc m'y attendre. Cependant le chagrin profond que m'a causé ce départ prouve que je n'y étais pas suffisamment préparé. »

Il semble impossible qu'à côté de sa peine, Kestner n'ait pas ressenti un certain soulagement, mais comme toujours il se montre noble, généreux et fidèle à l'amitié.

Quoi qu'il en soit, le départ de Goethe était un fait accompli, le nœud était coupé, le charme rompu. Tout meurtri, le poète emportait en germe le drame qu'il allait longtemps couvrir, puis jeter en deux mois sur le papier. Il avait eu le courage de briser ses liens, mais, si décidé qu'il soit à accomplir un devoir devenu inévitable, le cœur a des rechutes et la voie douloureuse des écueils. Dans la correspondance active qui s'établit entre les amis, le fugitif laisse voir sa plaie et fait entendre sa plainte. Revenu à Francfort, il écrit à Kestner :

« C'est le moment où j'allais chez vous ! C'était la petite heure (*Stundchen*) où je la rencontrais.... A présent j'ai tout mon temps pour écrire. Si seulement vous pouviez voir comme je m'applique ! Mais tout perdre à la fois, tout, tout ce qui était depuis quatre mois ma félicité. Je ne crains pas que vous m'oubliez. Et cependant je songe au revoir. Que cela marche ici comme cela pourrai-je ne veux revoir Charlotte que quand je pourrai lui faire la confidence que je suis amoureux, mais la sérieusement amoureux.

Que font mes chers garçons? Que fait Ernest? Il vaudrait mieux ne pas vous écrire. Il vaudrait mieux laisser mon imagination en repos.... Mais, voici sa silhouette suspendue devant moi, c'est pire que tout. Adieu.»

Tandis que le disparu se plaignait ainsi discrètement, Kestner écrit à Hennings une lettre où s'épanouit librement sa joie de fiancé :

« D'abord, s'écrit-il, je dois vous dire que mon amour pour elle a conservé la même intensité et qu'il est désormais impossible à étouffer. De jour en jour ma petite (mein Mädchen) s'améliore. Elle se développe de toutes façons, elle est une des créatures les plus parfaites qu'ait produites le monde féminin. Offrez-moi tout ce que vous voudrez ; rien ne l'emportera jamais sur l'amour que j'ai pour elle. Mais à quoi bon essayer de vous faire comprendre à quel point je l'aime? Sans être pour autant un amoureux romanesque, je ne me lasserai jamais de le lui répéter. Certain comme je le suis de posséder son cœur tout entier, je l'aime d'un amour tranquille. Cependant, sur la plus légère apparence de nature à l'inquiéter, cet amour, il serait prompt à s'alarmer. C'est dans cette paisible situation que j'ai vu s'écouler l'année¹. Des journées entières se passent sans que nous éprouvions une minute d'ennui. Et si la joie de passer tant d'heures avec elle ne m'est pas accordée tous les jours, je la vois pourtant souvent et chaque fois j'ai la même impression que ce bonheur est tout nouveau. Je lui dis parfois que la pensée qu'une félicité si grande et déjà si prolongée pourrait ne pas durer toujours, me glace d'effroi. »

Un jour l'heureux fiancé, dans un élan de joie un peu maladroite, cette fois, il faut l'avouer, a la singulière idée d'écrire à Goëthe que Lotte n'a pas rêvé de lui. Le disparu saute sur sa plume et répond :

« Ah ! Charlotte n'a pas rêvé de moi... eh bien ! je lui en veux.

¹ On a vu plus haut que quelques nuages avaient pourtant traversé le ciel serein.

Cette nuit je veux qu'elle en rêve... et qu'elle ne vous le dise pas... N'avoir pas même rêvé de moi... honneur que nous rendons aux plus indifférentes des choses qui nous entourent!... Et moi? si j'ai été à elle corps et âme... si j'ai rêvé d'elle et à elle... nuit et jour, Dieu le sait! C'est quand je me crois le plus sensé que je suis le plus fou... C'est un démon que le génie qui m'a volturé à ce bal où je l'ai rencontrée. Non! C'est un génie divin... et je ne voudrais pas avoir passé mieux mes jours à Wetzlar. Les dieux ne m'en donneront plus comme ceux-là... Ils s'entendent bien à punir!... Demandez à Tantale. Bonne nuit... Bonne nuit, c'est ce que je viens de dire au portrait de Charlotte. »

Nouveau choc douloureux pour l'exilé volontaire, l'époque du mariage redouté est enfin fixée. Goëthe cache couragement sa peine et pousse l'héroïsme jusqu'à offrir aux futurs époux les anneaux de mariage. Le don est accompagné d'une lettre à Kestner et du billet suivant à Lotte :

« Puisse mon souvenir être toujours avec vous comme cet anneau dans votre félicité. Chère Charlotte, nous nous reverrons dans bien longtemps, vous, cet anneau au doigt, et moi encore, toujours à vous... je ne trouve ni nom, ni surnom, mais vous me connaissez. »

Le mariage eut lieu le 4 avril 1773. Par une délicatesse assez compréhensible, Goëthe ne fut informé de l'événement qu'après coup. Voici comment il répond à la nouvelle inattendue. Il écrit à Kestner :

« Vous m'avez surpris. Que Dieu vous bénisse! Le vendredi saint, je voulais faire un saint sépulcre et y enterrer la silhouette de Charlotte. Elle est encore à ma muraille... qu'elle y reste jusqu'à ma mort! Adieu! Saluez pour moi votre ange et la petite Eleonore; qu'elle devienne une seconde Charlotte et qu'elle ait le même bonheur. Je marche dans un désert où il n'y a pas d'eau, mes cheveux me donnent de l'ombre; et pour puits, j'ai mon cœur. Et cependant, votre valiseau qui entre au port le premier,

avec des hurras et pavoisé aux mille couleurs, me réjouit. Je ne vais pas en Suisse, et au-dessous comme au-dessus du ciel de Dieu je suis votre ami et l'ami de Charlotte. »

Nos âmes fragiles ne sont pas faites pour supporter longtemps un paroxysme de peine ; tout ce qui atteint une apogée entre aussitôt en décroissance, et, par la simple loi des choses, quand le chagrin ne nous tue pas, nous en guérissons. La période d'apaisement commença. A partir du mariage de Lotte, les lettres de Goëthe s'es-pacèrent. Cependant le souvenir de son amour ne l'aban-donnait pas ; il en vivait encore, mais autrement. Ce n'é-tait plus exclusivement la Charlotte en chair et en os qui hantait son ardente pensée, c'était l'héroïne du drame passionné qu'il mûrissait lentement. Et peu à peu, dans la joie de la création, sa douleur s'émoissait ou se trans-posait. A Werther il passait le poids de son propre cha-grin trop lourd, et, comme une argile complaisante, il maniait le cœur de Lotte, de sa Lotte à lui, de celle qu'il avait animée d'un souffle immortel et que personne ne pouvait lui ravir. Quand on en est là, on est bien près d'être guéri.

Werther parut en 1774, et cette publication rendit à la correspondance alanguie des trois amis une passagère vivacité. Avant d'expédier aux époux le premier exem-plaire de son œuvre ; Goëthe, un peu soucieux de l'ac-cueil qu'elle trouvera, écrit à Charlotte :

« Ma chère Lotte, je me rappelle à l'instant que j'ai depuis longtemps à répondre à ta dernière lettre. Tu as été tout ce temps, peut-être plus que jamais avec moi et en moi ; je ferai bientôt imprimer cela pour toi. Je sens que la chose réussit, chère Lotte. Ne suis-je pas heureux quand je pense à vous ? »

Enfin le livre est envoyé. A Kestner Goëthe cache sa

préoccupation, mais le billet d'envoi destiné à Charlotte révèle discrètement une certaine inquiétude :

« Charlotte, combien ce petit livre doit m'être cher, c'est ce que tu comprendras en le lisant. Cet exemplaire m'est aussi précieux que s'il était unique au monde. Tu devais le posséder, Charlotte ! Je l'ai baisé cent fois. Je l'ai enfermé pour que personne n'y touchât ; et toi ne le montre à personne. Je voudrais que chacun le lût à part, Kestner seul, toi seule, puis que chacun m'écrivît un petit mot là-dessus. Charlotte, adieu, Charlotte ! »

Lotte ne répondit pas et personne ne nous dit si, en feuilletant les brûlants feuillets, ses doigts de femme réussirent à se garantir de tout frémissement. Le secret de cette âme honnête, s'il y en a un, est scrupuleusement gardé. Il semble difficile de croire, cependant, que l'ardente passion de Goethe ait pu passer à côté d'elle sans éveiller quelques échos. Elle avait fait de lui son constant compagnon, et, pour que le poète épris se soit aventuré à lui donner le baiser qui jeta enfin l'alarme dans l'âme tranquille de Kestner, elle ne devait pas traiter trop durement ce rival éconduit. Quoi qu'il en soit, rien ne nous permet de pousser plus loin nos suppositions ¹.

Si le sentiment de Lotte ne nous est pas livré, il n'en est pas de même de celui de Kestner. Péniblement impressionné soit par le rôle joué par Lotte dans le drame, soit par la banalité du personnage déplaisant sous lequel il croyait se reconnaître, Kestner se plaint assez vertement :

« Votre *Werther* aurait pu me faire grand plaisir, puisqu'il me rappelle nombre de scènes et d'événements intéressants. Mais tel qu'il est, à certains égards, il m'a peu édifié. Vous savez que je parle assez volontiers comme je sens.

« Il est vrai que vous avez prêté à chaque personnage des

¹ Nous avons en vain cherché à nous procurer quelques lettres de Lotte.

traits étrangers, ou que vous avez donné ceux de plusieurs à un seul. Je blâme cela. Si, dans ces emprunts et dans ces combinaisons, vous aviez un peu consulté votre cœur, les personnes véritables, à qui vous avez pris quelques traits, n'auraient pas été dégradées à ce point ! Vous voulez peindre d'après nature pour donner de la vérité à vos tableaux, et cependant vous avez rassemblé tant de contradictions, que vous avez manqué votre but. *Monsieur l'auteur* va s'insurger là-contre, mais je suis du parti de la réalité et de la vérité même. La vraie Charlotte serait bien fâchée de ressembler à la Charlotte que vous avez imaginée. Je sais bien que celle-ci n'est qu'une *composition* ; mais M^{me} H., à laquelle vous faites aussi quelques emprunts, sera-t-elle bien flattée ? Était-elle donc capable d'agir ainsi que votre héroïne ? Tout ce luxe de fiction était inutile à votre but, à la nature et à la vérité. Il n'était pas nécessaire qu'une femme, une femme supérieure, se conduisit comme votre héroïne, pour que Jerusalem se fit sauter la cervelle ¹.

» La véritable Charlotte, dont pourtant vous voulez encore être l'ami, elle est dans votre tableau, et avec trop de détails pour ne pas être reconnue ; elle est... Non, je ne veux pas le dire. Cette pensée me fait trop de mal ! Et le mari de Charlotte, vous le nommez votre ami... et Dieu sait s'il l'était... il est là aussi !

» Et cette pitoyable création d'un Albert ². Je veux croire que ce n'est pas une copie, mais elle a avec un certain original tant de ressemblance extérieure (extérieure seulement, grâce à Dieu) qu'on peut facilement s'y tromper. Si vous vouliez le représenter ainsi, ne pouviez-vous point en faire une bûche tout à fait ? Vous seriez venu fièrement vous camper devant, en disant : « Voyez donc quel gaillard je suis, moi ! »

Goethe répondit aussitôt à la mercuriale du mari et au silence de la femme :

« ... A l'instant il faut que je vous réponde, mes amis, mes amis courroucés, pour que cela ne me reste pas dans le cœur. Tout est fini : le livre a paru. Pardonnez-moi si vous pouvez.

¹ Voir page 9. — ² Kestner dans le drame.

Je vous en prie, ne me dites rien jusqu'à ce que le succès ait calmé ce qu'il y a d'exagéré dans vos inquiétudes, jusqu'à ce que vos cœurs se sentent plus de clémence pour l'innocent mélange de mensonge et de vérité dans mon livre ! Toi, Kestner, cher avocat, tu as voulu épuiser le sujet d'avance et ne pas me laisser une seule des raisons que je pourrais alléguer pour excuse. Je ne sais ; mon cœur a encore quelque chose à dire, bien qu'il ne puisse pas trouver d'expressions !

« Je me tais, Je veux seulement vous laisser voir un pressentiment joyeux. Je me persuade volontiers, oui, j'espère que le destin éternel a permis que j'agisse ainsi pour resserrer encore les liens qui nous attachent. Oui, chers, moi qui déjà vous aime si profondément, je dois devenir encore votre débiteur et celui de vos enfants, pour les mauvais quarts d'heure que vous a fait passer ma... trouvez le nom ! — tenez bon, je vous prie, tenez bon.

« Toi, Kestner, comme je t'ai connu dans ta dernière lettre et toi aussi, Charlotte, comme je t'ai connue... restez ainsi tous deux. Dieu du ciel : on dit de toi que tu diriges tout pour le mieux...

« Et maintenant, mes amis, si parfois le découragement vous prenait, pensez que votre vieux Goethe est toujours de plus en plus, et maintenant plus que jamais, à vous ! »

Les blessures qui touchent à l'amour-propre et qui nous sont faites sous l'œil du public ont un aiguillon empoisonné. La réception de cette lettre amicale ne désarma ni l'époux offensé, ni l'ami irrité. Kestner réclama quelques changements, Goethe les promit, mais bientôt, trouvant qu'on lui en demandait trop, il clôt la discussion par cette lettre qui est la dernière que nous ayons à citer :

« Oh ! si je pouvais sauter à ton cou, me jeter aux pieds de Charlotte, une seule minute, une seule !... Tout, tout serait expliqué, bien mieux que je ne pourrais faire avec des rames de papier. Incrédules ! vous dirais-je, ô gens de peu de foi ! si

vous pouviez sentir ce que *Werther* est aujourd'hui pour des milliers de cœurs, ah ! vous ne feriez plus le compte de ce qu'il vous a coûté. Maintenant suspendre *Werther*, je ne le pourrais pas sans danger pour ma propre vie... Le public médisant, c'est un troupeau de fous !... *Werther* doit être, il faut qu'il soit. Vous ne le comprenez pas, vous autres... Vous ne voyez là que moi et vous. Mais ce qui, selon vous, est *accolé* à mon livre, cela, au contraire, malgré vous et malgré les autres, cela est tissé dans sa trame.

» ...Si je vis, Kestner, c'est à toi que je le dois : donc tu n'es pas Albert... donc... Donne de ma part une chaude poignée de main à Charlotte, et dis-lui : « Savoir ton nom prononcé avec » respect par des milliers de lèvres saintes, c'est bien une com- » pensation à des craintes dont on se préoccuperait à peine dans » la vie commune, où l'on est exposé aux commérages de toutes » les vieilles femmes. »

» O toi, tu n'as pas senti comme l'humanité t'embrasse et te console. Elle trouve en toi et dans les mérites de Charlotte assez de consolation contre le malheur qui vous effraie dans ce livre. Charlotte, adieu, et toi, Kestner, adieu aussi ; tous deux aimez-moi, et ne me torturez pas. »

Le sort en était jeté ; rien ne pouvait plus empêcher *Werther* de suivre sa brillante carrière, et, calmée par le succès, la plaie vive du cœur de Goethe allait achever de se cicatriser.

Désormais, tout en gardant jusqu'à la fin de lointaines relations, les deux amis suivront chacun leur destinée. Kestner trouvera le bonheur à son foyer ; Goethe, le front rasséréné, marchera vers la gloire, et son cœur guéri ira à d'autres amours.



Quand Lotte et Goethe se revirent, le poète avait près de soixante-dix ans et Lotte près de soixante. Treize

¹ Kestner était mort quelques années auparavant.

ans auparavant, après de longues hésitations, elle s'était décidée à solliciter pour son fils l'appui de l'ami d'enfance devenu célèbre et influent ¹. Goethe s'empressa d'accueillir la requête. Peu de temps après, il adressait à son amie de jeunesse ces quelques mots : « Avec quel plaisir je me suis revu à vos côtés sur les rives de la Lahn ! »

Enfin lorsqu'en 1816 Lotte vint passer quelque temps à Weimar chez sa sœur Amélie, Goethe invita amicalement à sa table l'ancienne bien-aimée. Mais le souvenir de l'intimité d'antan ne parvint pas à triompher de la raideur de cour devenue naturelle au grand homme et que l'âge accentuait de plus en plus.

Du sentiment d'autrefois, de l'idylle qui s'était déroulée quarante-quatre ans auparavant à Wetzlar, il ne fut pas question. Entre les joyeux compagnons d'autrefois le passé était aboli. Toutefois, dans ses mémoires, Goethe consacre une ligne à cet événement. Il mentionne la visite de M^{me} la conseillère Kestner, « qui a réveillé, dit-il, le souvenir de temps anciens. »

C'est tout ce que lui suggère la vue d'une femme assez passionnément aimée pour lui avoir arraché le cri d'angoisse du jeune Werther. Ce livre, tout le monde le sait, a causé beaucoup de suicides en Allemagne. Si tous ceux que la fouguese passion du poète entraînait à la folie avaient pu pressentir l'entrevue de Weimar, quarante-quatre ans plus tard, il y aurait eu peut-être moins de victimes.

Une mélancolie reste dans l'esprit du lecteur quand il en est arrivé à ce complet effondrement. Il en veut à l'âme humaine d'être incapable de donner asile à quoi que ce soit d'assez fort pour échapper aux lois du chan-

gement et il en veut au joug cruel de la nature qui vieillit les cœurs en même temps qu'elle détruit les corps.

Cependant, si la passion de Goethe s'est éteinte, comme meurt tout ce que fait germer et naître le printemps, il n'en reste pas moins certain qu'aucune des nombreuses amours où s'est fatigué son cœur ne lui a fait pousser des accents aussi douloureux que ceux de Werther.

Quant à Lotte, en restant fidèle à l'engagement de sa jeunesse, elle a vécu une vie heureuse d'épouse et de mère de famille (elle a eu douze enfants) que certainement son fougueux amoureux ne lui aurait pas donnée. Elle lui doit pourtant quelque chose, l'honneur — si c'en est un — d'être restée assez vivante aux yeux de la postérité pour qu'aujourd'hui encore sa chambre de jeune fille, conservée dans son intégrité à Wetzlar, demeure un but de pèlerinage. Elle avait approché de trop près l'astre éblouissant pour pouvoir jamais sortir tout à fait de son orbite et son aventure fait involontairement penser à une strophe du charmant morceau qu'Edmond Rostand intitule: *Le bal des atomes*. Invisibles de tous, ils vont et viennent follement, les tout petits atomes de l'air, et

Leur existence qu'on ignore
Ne se révèle brusquement
Que lorsqu'un rai de soleil dore
Leur humble poussière en passant.

Toute charmante qu'elle était, Lotte serait restée, sans l'amour de Goethe, perdue dans la masse des imperceptibles qu'on ignore.

EUGÉNIE PRADEZ.



VARIÉTÉS

LE PRINCIPE DE JUSTICE EN MATIÈRE D'IMPOT

Un impôt accepté par tous ceux qui le paient serait l'impôt le plus juste et aussi le meilleur, car ceux qu'il atteindrait auraient le plus grand intérêt à le rendre le moins onéreux, le moins inquisitorial, le moins compliqué et le plus facile à percevoir. Il y a cependant des obstacles insurmontables pour que l'idéal de justice en matière fiscale puisse jamais devenir une réalité. Les faiblesses humaines ne laissent guère entrevoir un impôt voté par l'unanimité de ceux qu'il concerne. Renonçant à la poursuite de l'idéal, il faut se résigner à considérer comme suffisamment équitable un impôt qui réunirait le suffrage de la majorité des intéressés. Plus on s'éloigne dans la pratique de ce principe, plus on se rapproche de l'arbitraire, pour aboutir finalement à l'iniquité d'un impôt voté par une majorité qui ne le paie pas et payé par une minorité qui ne l'a pas voté ou qui a voté contre.

Les impôts offrent une grande variété, mais ils sont compris presque tous dans l'une des très grandes catégories : articles de consommation, transactions, fortune et revenus. Dans le langage populaire on appelle indirects les impôts mis sur les deux premières catégories et impôts directs ceux qui visent la troisième catégorie. Parmi les principaux impôts indirects on compte les droits de douane perçus sur les articles importés ou

exportés, les droits grevant la consommation d'articles produits dans le pays, et les monopoles, qui ne sont autre chose qu'un impôt masqué sur des articles dont l'Etat se réserve la disposition exclusive, soit par l'exploitation directe en régie, soit par l'affermage. Les transactions comprennent toute valeur négociable, tout acte ou contrat tel que vente, achat, bail, partage, etc., passibles d'un droit quelconque.

Les impôts directs atteignant la fortune et le revenu peuvent être divisés selon leur mode de perception en impôts personnels ou réels : personnels lorsqu'ils sont établis d'après la déclaration du contribuable lui-même ; réels lorsqu'ils le sont en dehors de toute déclaration, d'après les seuls signes visibles de sa fortune et de ses revenus.

Riche ou pauvre, grand ou petit, chacun ici-bas est consommateur et apporte comme tel son obole aux revenus publics fournis par les impôts de consommation dont aucun de nos Etats modernes ne saurait plus se passer. S'il a l'âge de raison et s'il est citoyen, il n'y a aucun motif plausible d'exclure un seul consommateur de la votation des charges fiscales dont il doit faire les frais. Théoriquement, chaque article imposé devrait être soumis à l'approbation de ceux qui en usent. Mais en laissant, par exemple, les fumeurs décréter le droit du tabac, les buveurs ceux de l'alcool, les abstinents ceux du thé, les riches ceux qui concernent le luxe, on aboutirait à un véritable gâchis fiscal ; chaque groupe n'aurait qu'une idée, c'est de rejeter sur l'autre tout le poids de l'impôt.

Pour faire la part assez juste aux exigences pratiques et à la théorie abstraite, il suffit de soumettre les impôts frappant la consommation au vote de l'ensemble des consommateurs réunis en un seul groupe, ce qui équivaut à un *referendum*. Cependant, lorsque le pouvoir législatif est issu lui-même de l'application stricte du suffrage universel, il doit aussi être le représentant fidèle de tous les consommateurs et comme tel compétent pour en régler les charges. Un recours au referendum n'aurait donc sa raison d'être qu'avec un suffrage restreint excluant une partie plus ou moins considérable des consommateurs de la représen-

tation parlementaire et par cela même du vote des impôts dont ils sont grevés. Lorsque le dernier mot appartient à la majorité des consommateurs sans distinction aucune, il n'y a pas risque de voir l'influence de la ploutocratie renchérir les conditions d'existence des masses populaires. On pourrait, il est vrai, prévoir une tendance à taxer lourdement les objets de luxe, mais rien ne peut éluder la nécessité d'imposer simultanément les articles de consommation courante pour assurer la productivité des impôts.

Les charges mises sous forme de timbre, de droit d'enregistrement ou de toute autre manière sur les multiples manifestations de l'activité humaine semblent frapper plus particulièrement les gens d'affaires et pour cette raison devoir aussi dépendre de leur approbation. Le principe serait juste, n'était le fait que ces charges assumées par les intéressés sont d'ordinaire récupérées par eux sur l'ensemble de la population. De même que le consommateur paie en général en dernier ressort les droits auxquels sont soumis les marchandises, de même quiconque a besoin du service des gens d'affaires, intermédiaires commerciaux, financiers et autres, leur rembourse en même temps les frais de toute nature dont sont précisément partie les impôts qu'ils ont préalablement acquittés. Comme l'expansion des affaires profite à tout le monde et comme elle dépend dans une forte mesure de la modération des charges fiscales, il n'est pas à craindre que l'intervention législative de la masse des contribuables ou de leurs mandataires n'en entrave l'essor de propos délibéré par des mesures maladroites ou vexatoires ; ils le feront plutôt par ignorance ou inconscience. Il faut donc les éclairer ; cette tâche incomberait de préférence aux corporations représentant les intérêts en cause, comme ceux du commerce, de l'industrie, de l'agriculture. Tel projet de loi qui touche ces intérêts devrait être accompagné de l'avis de la corporation dont il relève. Cet avis, même à titre consultatif, peut avoir son poids dans les décisions des pouvoirs publics ; il peut prévenir des erreurs et des fautes, s'il est donné et écouté d'une façon consciencieuse.

A l'exception des indigents bénéficiant de l'assistance publique ou privée, tout citoyen majeur possède quelque bien ou quelque revenu susceptible de former l'objet d'une imposition directe. Le plus modeste ouvrier, le plus petit propriétaire ou rentier serait ainsi qualifié pour donner son avis comme le plus riche, à la condition expresse que le taux de l'impôt soit uniforme et identique pour l'un comme pour l'autre. Si cependant il doit être progressif, c'est-à-dire varier suivant le degré de fortune ou de revenu du contribuable, il est de justice élémentaire que l'inégalité résultant d'un pareil traitement soit sanctionnée par la majorité de ceux auxquels il est appliqué ou par leurs propres mandataires. Il faudrait donc diviser les contribuables en autant de groupes qu'il y a de variétés dans la progression et ensuite chercher dans chaque groupe une majorité en faveur du surcroît de charges qu'on veut lui imposer.

Comme le consentement des intéressés ne s'obtiendra pas seulement par des arguments philanthropiques ou éthiques, il faudra y ajouter, comme cela s'est fait en Prusse, l'attrait d'autres avantages, accorder par exemple des privilèges politiques ou financiers qui accentuent entre les citoyens les inégalités résultant de leur situation pécuniaire. On se trouvera ainsi devant ce dilemme : ou acheter l'adhésion des contribuables fortunés par des faveurs dont la généralité fera les frais, ou donner aux classes les plus nombreuses et les moins aisées la faculté de frapper à volonté les riches. Quoi qu'on fasse, le principe de l'équité et de la justice devra en pâtir.

L'application d'un taux uniforme à tous les revenus et fortunes, quelle que soit leur importance, semble remédier à l'un ou l'autre de ces abus, mais elle laisserait exister un préjudice très grave au détriment des classes les moins aisées. Il faut en effet considérer que les contributions indirectes frappent une première fois tous les revenus : en augmentant le prix de tous les articles de consommation soumis à l'impôt. Plus le revenu est modique, plus grande est alors la proportion de l'impôt indirect par rapport à ce revenu ; c'est la progression à rebours. De plus, frapper au moyen des contributions indirectes les dépenses indispensa-

bles et simultanément au moyen des contributions directes les revenus en formant la contre-partie, c'est établir une double imposition dans toute son iniquité. Les petits revenus, les petites fortunes devraient donc être complètement exonérés de tout impôt direct et cela jusqu'à une limite établie dans un esprit large et libéral; tous ceux qui ont davantage acquitteraient l'impôt d'après un taux uniforme, consenti par eux-mêmes, c'est-à-dire au moins par la majorité de leurs suffrages.

Un état civilisé et organisé offre des avantages de toute nature à ceux qui y vivent de leurs affaires. En échange, il est en droit de leur demander à titre d'impôt une quote-part du revenu qu'ils réalisent dans le pays ou du capital qu'ils y font fructifier. Il serait d'ailleurs fort à propos de soumettre à un congrès international la limitation des droits fiscaux de chaque Etat pour éviter que l'un n'empiète sur les attributions de l'autre et ne perçoive ainsi un impôt pour lequel il n'offre aucune compensation et qui est alors souvent payé à double. Dans le territoire du même Etat le procédé est généralement proscrit, il devrait aussi l'être dans le domaine du droit international.

La perception des impôts sur le revenu ou le capital peut être établie selon les signes extérieurs ou selon la déclaration du contribuable. Le premier système a l'avantage d'éviter l'ingérence fiscale dans les affaires privées, que favorise précisément le second système, et l'inconvénient de fournir une base d'évaluation souvent assez incertaine. La déclaration, en dépit des fraudes, permet par contre de mieux saisir la matière imposable lorsque les signes extérieurs sont un trompe-l'œil, et dans ce cas elle mérite la préférence, à la condition d'être assurée d'une protection efficace du contribuable contre les tracasseries fiscales.

Dans la pratique il y aura à distinguer entre les revenus provenant du placement des capitaux et ceux qui proviennent d'une activité quelconque. Pourtant, là où les signes extérieurs fournissent des indices assez exacts de l'importance du revenu, c'est à eux seuls qu'il faudrait avoir recours. Ainsi, comme on peut déterminer la valeur d'un immeuble, d'un terrain, d'une terre, il est préférable de calculer les impôts d'après cette valeur visible

et appréciable, plutôt que d'entrer en discussion avec les intéressés au sujet du revenu qu'ils pensent en retirer.

Tout autre est la situation lorsqu'il s'agit des revenus provenant du commerce, de l'industrie, des professions libérales, des gages ou salaires. Ici les seuls signes extérieurs à considérer seraient les dépenses des contribuables, mais, sauf le loyer et la partie ostensible du train de maison, les autres dépenses échappent à une investigation exacte. Donc le signe extérieur comme élément d'appréciation est incomplet, et même tout à fait trompeur. Quiconque gagne beaucoup n'est pas nécessairement prodigue, et celui qui est prodigue n'est pas nécessairement celui qui réalise les plus gros bénéfices. La taxation selon les signes extérieurs mènerait ainsi à l'imposition des revenus en raison des dépenses. C'est un impôt somptuaire qui n'est pas à dédaigner si l'on veut frapper les dépenses de luxe, mais qui ne correspond nullement à un impôt devant atteindre les revenus de l'activité économique d'un peuple. Il ne reste alors qu'à recourir au contribuable lui-même pour connaître l'importance de ses bénéfices. Avec un taux d'impôt uniforme ou une progression consentie par la majorité des intéressés, il y a une forte présomption en faveur d'une déclaration sincère.

Dans l'espèce le principe importe moins que le procédé. Ainsi, on favoriserait la sincérité d'une déclaration en permettant au contribuable de la faire en dehors du lieu de sa résidence, par exemple dans la capitale du pays, auprès d'une autorité qui en prendrait simplement acte sous garantie d'une discrétion absolue et qui percevrait aussi le montant des impôts. Lorsqu'il s'agit d'employés salariés, le patron ou la société qui les paient pourraient déduire l'impôt au moment du règlement des gages et les verser en bloc à l'Etat sous leur responsabilité.

Toute combinaison tendant à éviter le contact direct entre fisc et contribuable mérite d'être prise en sérieuse considération. Selon le mode actuel, le frottement des deux facteurs naturellement hostiles l'un à l'autre est en général beaucoup trop fréquent, ce qui ne fait de bien à personne, mais est souvent la source de vexations d'une part et de fraudes de l'autre.

Les sociétés et particuliers qui exploitent un commerce, une industrie, déclareront leur revenu sur la base d'un bilan authentique dont la communication peut être rendue obligatoire. Les titulaires de professions libérales, s'ils ne peuvent pas être astreints à une comptabilité aussi rigoureuse que les entreprises d'affaires, devront cependant à justifier leur déclaration par un état sommaire de leurs revenus toutes les fois qu'ils auront recours à la justice pour des revendications pécuniaires. Comme de cette façon les sociétés, quelle que soit leur forme constitutive, seront libérées vis-à-vis du fisc, celui-ci n'aura plus rien à réclamer des sociétaires, actionnaires, commanditaires pris individuellement. Quant aux créanciers, la part d'impôt frappant l'intérêt à recevoir pourra être déduite lors de son terme par les débiteurs et reversée au fisc, exactement comme s'il s'agissait des émoluments dus aux employés. Dans les dettes représentées par des titres, l'impôt sera retenu par le débiteur sur le coupon; il en ira de même pour les emprunts d'États, de provinces, de cantons et de communes. Les créances hypothécaires verront également leurs arrérages rognés du montant de l'impôt, lequel sera d'autre part défalqué de la part correspondante de l'impôt foncier.

Le système esquissé ci-dessus consistant à diviser les impôts directs en diverses catégories et à les percevoir à la source même du revenu se rattache au système pratiqué avec succès depuis plus d'un siècle en Angleterre. Il atteint d'une manière complète les revenus réalisés dans le pays même. Quant aux revenus provenant de l'étranger, leur perception est beaucoup moins aisée. Évidemment les coupons et dividendes payés dans le pays où résident les bénéficiaires peuvent être frappés de l'impôt au moment de leur encaissement. Mais le fisc ne reçoit plus sa part, si le résident touche ses coupons et dividendes à l'étranger. Il pourrait à la rigueur se rabattre sur le timbre appliqué aux valeurs étrangères lors de leur introduction, mais si le capitaliste se décide à les laisser également à l'étranger, le fisc, *in extremis*, n'aurait d'autre arme contre le capitaliste que de le forcer à faire une déclaration de ses placements de fonds à l'étranger.

Sans parler des difficultés de contrôler ces déclarations et de la procédure inquisitoriale et vexatoire qu'adoptera le fisc dans la recherche de la vérité, il conviendrait d'examiner au préalable si la perception d'un impôt sur les placements à l'étranger est une chose juste et équitable. Les impôts payés à l'Etat étant plus ou moins une compensation des avantages offerts par lui, on comprend la légitimité de ceux qui sont prélevés sur l'ensemble des capitaux ou revenus existant dans le pays et jouissant de la protection de ses lois, de ses institutions, de son administration. En attendant la solidarité internationale, chaque Etat ne répond en général que de lui-même, les placements que ses ressortissants font à l'étranger, les affaires qu'ils y traitent sont à leurs risques et périls et ne dépendent pas de l'intervention du pays qu'ils habitent. Un Etat a plutôt le droit de considérer tous les placements faits chez lui par des étrangers habitant hors de ses frontières comme assujettis à l'impôt, que de frapper ceux que ses ressortissants possèdent à l'étranger. Le contribuable qui vit dans un pays appartenant à la seconde catégorie, mais qui a ses capitaux engagés dans un pays de la première catégorie, se verrait ainsi pris dans l'étau de la double imposition.

La franchise d'impôt dont devraient bénéficier les capitaux placés à l'étranger pourrait cependant subir une restriction selon l'emploi de leurs revenus. Il conviendrait de distinguer entre les revenus qui s'accumulent à l'étranger et ceux qui en sont retirés. Ainsi, lorsqu'un particulier affecte ses revenus du dehors à ses dépenses courantes, il est juste que cette partie acquitte l'impôt dans le pays où elle est consommée. Une société possédant à l'étranger un établissement, et les bénéfices de cet établissement venant grossir ceux qu'elle répartit entre les sociétaires, serait également passible pour cette part de l'impôt au siège social. Dans l'un et l'autre cas, le particulier et la société jouissent des avantages que leur offre l'Etat où ils sont établis, et en échange il semble juste qu'ils aient l'obligation de payer l'impôt sur la part de bénéfice consommée ou répartie dans le pays. Les bilans des entreprises fourniront la base de leur déclai-

ration ; quant aux particuliers, le contrôle de ce qu'ils retirent de l'étranger se trouvera évidemment limité aux signes visibles de leurs dépenses, parmi lesquels l'importance du loyer forme l'indication principale. Ce contrôle n'est certes pas aussi efficace que l'intérêt du fisc pourrait le désirer, mais d'autre part les dépenses faites dans un pays avec les ressources provenant du dehors sont un appoint précieux à l'activité économique de ce pays et le fisc en profitera à son tour. Il existe des Etats où les étrangers vivant de leurs rentes sont exonérés de tout impôt. Cette libéralité cependant paraît excessive, car, si les étrangers ne sont pas imposés du tout, les dépenses publiques dont ils profitent retombent en entier sur la population indigène.

Des idées de socialisme humanitaire ont été mises en avant pour justifier une différence dans le taux de l'impôt selon qu'il s'agit des bénéfices du travail ou de ceux de placement de capitaux, mais il semble que c'est une grave erreur de choisir les impôts comme un moyen de nivellement des inégalités de fortune. Un *minimum* de revenu, quelle que soit sa nature, une fois exonéré, les revenus supérieurs, quelle que soit leur provenance, devraient être soumis à un taux uniforme. D'ailleurs souvent la distinction proposée ne répond pas du tout au but que l'on poursuit. Un taux moindre appliqué aux bénéfices plantureux d'une vaste entreprise et un taux supérieur appliqué au modeste revenu d'un rentier paraissent plutôt le renversement complet que l'application loyale du principe de justice.

On allègue aussi en faveur d'un traitement différentiel la sécurité plus grande des bénéfices du capital par rapport à ceux du travail. A l'égard des capitaux engagés dans les affaires, la statistique des faillites est loin de confirmer cette thèse. La liste des valeurs mobilières offre, il est vrai, un grand choix au capitaliste le plus prudent comme au plus hardi. Pour être juste, il faudrait donc établir des distinctions dans le taux de l'impôt selon le degré de sécurité de chaque valeur. Seulement, alors ce seront les valeurs de tout repos et rapportant le moins qui paieront le plus. Il arrive aussi que la sécurité de telle valeur augmente, pendant que diminue celle d'une autre. Pour être lo-

gique, il faudrait tenir compte de tout cela dans la fixation du taux de l'impôt; mais de distinctions en distinctions on arriverait finalement à un système des plus compliqués et embrouillés, sans atteindre le but proposé. Capital et travail sont solidaires l'un de l'autre et ne peuvent exister l'un sans l'autre, c'est pourquoi ils ne devraient pas être soumis à un traitement différentiel. Avantager celui-ci au détriment de celui-là ou réciproquement paraît une politique qui à la longue nuira aux deux.

Les droits de succession commencent aussi à devenir le champ d'essai des législateurs voulant exploiter au profit de l'Etat les inégalités de fortune des contribuables décédés. La progressivité de ces droits, étant une question intimement liée à celle des autres impôts, devrait également recevoir sa justification par l'approbation des intéressés de leur vivant, sinon l'arbitraire serait le même. On comprend que l'Etat, lorsqu'il s'agit du transfert d'une propriété ou d'une valeur quelconque, prélève une taxe. On comprend que cette taxe puisse varier selon que le transfert se fait entre vifs ou pour cause de mort. Dans cette dernière hypothèse on pourrait admettre une différence de taux selon qu'un testament existe ou fait défaut, et selon que l'héritier est plus ou moins proche parent du défunt. Les droits de succession devraient conserver la nature d'une taxe due à l'Etat pour l'enregistrement d'une succession et sa dévolution aux ayants-droit, mais non pas se changer en un tribut réclamé par l'Etat, comme s'il avait à revendiquer une part d'héritage. A défaut de testament et d'héritiers au delà d'un certain degré, on peut à la rigueur admettre que l'Etat se substitue comme légataire, à la condition expresse que cette substitution soit faite au profit d'œuvres de bienfaisance d'une utilité publique et non pas au profit du compte général du budget. A part les considérations énoncées ci dessus et à moins de l'approbation donnée par toutes les catégories d'intéressés, l'importance de la succession ne devrait pas influencer sur le taux des droits, qui devrait rester uniforme, excepté l'exonération complète des petits héritages correspondant à celle qui serait accordée aux petits revenus.

Le développement du droit international en faveur des rapports des ressortissants des divers pays n'a encore rien fait pour la disparition de la double imposition. Cette lacune qui affecte, comme il a été expliqué ailleurs, les revenus provenant du dehors, peut aussi mettre une succession dont les éléments sont répartis entre plusieurs pays sous la coupe réglée des autorités fiscales et astreindre les héritiers à payer les droits deux fois au lieu d'une. Tel pays, par exemple, prélèvera les droits sur les valeurs qui y sont déposées pour le compte du défunt, tel autre imposera l'ensemble des biens de la personne décédée sur son territoire, sans s'inquiéter où les valeurs se trouvent, et si elles ont déjà acquitté ces droits ailleurs.

La facilité, pour ne pas dire la légèreté, avec laquelle on crée un peu partout de nouvelles charges sur le dos des contribuables aisés ne saurait durer indéfiniment sans affecter les ressources économiques des Etats. L'exploitation d'une classe de contribuables par les autres au moyen des impôts est une injustice, qu'elle se pratique au détriment des riches ou des pauvres. Naguère les peuples avaient à se défendre contre l'usurpation fiscale du pouvoir absolu, aujourd'hui, affranchis de cette tutelle, ils manifestent un penchant marqué à le rétablir au profit de la majorité, oubliant qu'une nation est la représentation de tous les intérêts, et qu'à tous il est dû un égal respect de leurs droits.

CHARLES SCHERRER.

CHRONIQUE ITALIENNE

L'Italie et Tripoli. — M. Luzzatti et son discours au congrès de jurisprudence. — Mario Rapisardi. — Quelques volumes de vers.

Nombreux ceux qui, dans un moment d'enthousiasme, savent se montrer forts et généreux. Mais la véritable force, c'est celle qui se maintient après l'élan d'ivresse, la vraie foi, c'est celle qui n'a pas besoin de phrases lyriques pour s'exprimer. Eh bien, je crois que dans ces dernières semaines de guerre languissante, d'ennuyeux incidents, de critique qui se réveille, l'Italie a donné et continue à donner la preuve la plus remarquable de sa fermeté et de son énergie. Offrir dans un impétueux élan son sang et son or pour prix d'une glorieuse espérance, applaudir aux succès, remédier aux malheurs, s'abandonner à la joie, au découragement, à l'émotion des nouvelles précipitées, sont choses qui ne se répètent que trop fréquemment dans l'histoire un peu trouble des nations contemporaines. Mais les guerres ne se résolvent pas toutes d'une façon foudroyante par quelques grandes batailles. Les guerres coloniales se déroulent presque toujours avec plus ou moins de lenteur, et celle d'Afrique, trainant de semaine en semaine, de mois en mois, marche en somme bien moins rapidement qu'on ne l'espérait dans le premier enthousiasme ; elle est bien moins riche en épisodes épiques et sail-lants. Eh bien, c'est un grand et beau spectacle pour qui sait observer la robuste confiance avec laquelle le public italien lit paisiblement dans les journaux le récit quotidien passablement monotone de sa guerre, attendant sans trop d'impatience une issue qui n'est plus en question. Dans les feuilles publiques, si les nouvelles d'outre-mer sont rares, celles de notre continent ne sont en revanche que trop nombreuses et guère plaisantes. Elle reste toujours sourdement opposée, bien qu'un peu plus sur ses

gardes, la majorité de la presse européenne. De temps en temps, quelque grosse calomnie, comme celle de l'emprunt que l'Italie aurait demandé à la France et qui lui aurait été refusé; la contrebande de guerre tolérée et favorisée.

Un jour l'Italie se montre décidée à vouloir y mettre fin et voici que la France, son amie dévouée et même mieux, répond en ennemie, prête à toutes les énormités. La colonie italienne de Tunis est menacée et persécutée. La populace de Maracille se rassemble devant le consulat turc pour l'applaudir. Et d'autre part, les ennemis du dedans, les fournisseurs de viande à notre armée réussissent, pendant quelques mois, à augmenter ingénieusement le poids des bœufs livrés par eux dans le port de Naples. Difficultés, chicanes, misères, qui en d'autres temps et dans d'autres circonstances auraient irrité, découragé le peuple italien et fourni aux extrêmes de tout parti de précieux sujets de protestations et de tumultes. Mais non; l'Italie attend confiante ce qu'elle est sûre d'obtenir; elle pourvoit sans indignation exagérée à la réparation de ses désordres intérieurs et répond calmement, avec une surprise quelque peu douloureuse, et non sans un brin d'ironie, aux gros mots de sa voisine. Quelque journal, parmi les plus rouges, s'essaye de temps en temps à entonner un peu plus haut et sur un ton plus populaire le refrain du million qu'il faut verser chaque jour pour la conquête de Tripoli. Pas un signe d'émotion de la part du contribuable. Calme plat.

Trop de calme même, pensent quelques-uns, du moins en ce qui touche l'activité diplomatique. Depuis plus de trois mois déjà l'Italie a déclaré qu'elle s'annexait la Tripolitaine et la Cyrénaïque, et pourtant l'annexion n'a pas encore été reconnue par les puissances; par ces puissances qui cependant ont pesé sur l'Italie pour la dissuader de faire usage de sa flotte contre les Dardanelles; par ces puissances qui probablement se réservent de concéder à l'Italie la reconnaissance de sa conquête, le jour où il y aura quelque autre chose à partager dans les Balkans et qu'il conviendra d'en exclure l'Italie sous le prétexte de Tripoli. Cette crainte semble plus que fondée et il est à sou-

haïter que l'Italie, après avoir démontré qu'elle est plus forte à la guerre que nul ne le croyait, soit sur ses gardes et se montre bien rompue au travail diplomatique, comme on peut l'attendre des descendants de Nicolas Macchiavelli et des ambassadeurs vénitiens.

— Un des hommes à l'activité la plus universellement sympathique en Italie est certainement M. Luigi Luzzatti, ancien président du conseil des ministres. Sa vaste réputation, non seulement comme homme politique, mais aussi comme économiste, lui a permis et lui permet de polémiser utilement contre la médisance internationale, qui, ces derniers temps, s'est si fort exercée au détriment de la bonne réputation italienne. Je veux parler de la médisance doctrinaire, celle qui s'implante dans les revues sérieuses, dans les ouvrages scientifiques, et parfois se montre parée de vêtements académiques, employant ostensiblement un langage à la fois modéré et difficile. C'est contre cette médisance doctrinaire, anglaise, française, allemande, que, depuis quelques mois, M. Luzzatti va bataillant, avec sa façon courtoise, paternelle et pourtant vigoureuse, de son geste à la fois impétueux et arrondi, qui suscite l'idée d'un Don Quichotte réincarné dans son bonasse compagnon. Je ne voudrais pas que le lecteur attribuât à mes paroles un sens ironique qui n'est point dans mes intentions. M. Luzzatti, malgré ce je ne sais quoi de trop abondant que revêt assez généralement son discours, est un vaillant personnage, et la solidité de ses idées, l'honnêteté de ses intentions sont de nature à recouvrir et au delà l'amplitude de ses grandes phrases. Elles offriront parfois quelque tournure un peu baroque, mais elles ne sonnent pas à vide. Je voudrais pouvoir, par exemple, vous donner le magnifique discours qu'il a prononcé, en janvier dernier, à Rome, à l'inauguration des conférences du *Cercle de jurisprudence*. Parler du problème de l'Eglise et de l'Etat, sans répéter des choses déjà dites et redites, sans ennuyer ses auditeurs et nuire à sa propre thèse, ce n'est vraiment pas facile. Mais M. Luzzatti est le dernier illustre représentant de cette vieille droite parlemen-

taire italienne, dont la politique ecclésiastique fut un chef-d'œuvre de clarté, de fermeté, de prudence et d'audace. Aucun parti plus ardemment démocratique ne pourra jamais faire, à la défense de l'Etat moderne, contre les menaces et les résistances théocratiques, tout ce que fit le parti créé par Cavour, pour finir avec Sella et Minghetti. On a fréquemment remarqué que les lois libérales les plus substantielles ne peuvent être faites que par un parti de caractère conservateur, comme il est hors de doute que la politique à poigne ou réactionnaire est un luxe qui n'est permis qu'aux gouvernements très radicaux. Mais la vieille droite italienne apportait dans cette question difficile, outre les avantages de sa réputation de parti modéré, un réel et très riche patrimoine d'idées précises, d'équité et de courage. La loi des garanties, qui fut si âprement combattue, même par des hommes de haut génie et d'intentions pures, a révélé, au cours de ces quarante dernières années, la sagesse merveilleuse de ses principes fondamentaux. Je copie, à ce propos, les propres paroles de Luzzatti :

« Quand Marco Minghetti avec Visconti Venosta, un glorieux survivant de cette légion épique à laquelle nous devons notre patrie, accompagna Victor-Emmanuel à Berlin, le prince Bismarck, tout agité encore de sa rude lutte contre l'Eglise de Rome, se plaignit de la loi sur les garanties : le Titan, qui semblait manier le marteau du dieu Thor, dit à Minghetti : « Votre loi sur les garanties a rendu le pape inattaquable et inviolable, devenu qu'il est une simple puissance spirituelle ; quand il y avait encore le pouvoir temporel, un vaisseau de guerre allemand à Civitavecchia l'aurait conduit à des résolutions plus modérées vis-à-vis de l'Allemagne. »

« Et Minghetti, qui avait si fort contribué à la loi, eut le courage de lui répondre, car alors nos grands hommes d'Etat étaient doux dans la forme, mais d'autant plus courageux dans leurs idées ; il lui dit que ses accusations faisaient le plus haut éloge de la loi sur les garanties, qui soustrait le pontife à toute intervention étrangère, même à celle du plus puissant

empire. Et quand l'empereur d'Allemagne, comme l'attestent de récentes publications, dont je pourrais par d'autres sources prouver l'exactitude, se vit réclamer à Rome, dans sa visite au précédent pontife, la restitution du pouvoir temporel habilement différée par Bismarck, réconcilié avec le pape à l'époque de la proclamation de la République, il y aurait lieu de proclamer la grandeur à la fois sublime et tragique de notre Etat, sachant tirer de ces appels et de ces réclamations des raisons nouvelles et plus évidentes pour observer toujours mieux la loi de la souveraineté spirituelle du pontife. C'est la réponse la plus digne et la plus forte à ces ennemis de notre patrie qui, au dehors, s'agitent en vain pour réclamer de nouvelles protections en faveur d'une indépendance spirituelle, que tous nous voulons profondément respectée, suivant les traditions et les enseignements de Mazzini, de Victor-Emmanuel, de Cavour ; expressions diverses du génie de notre race, se résumant en un esprit de suprême équité. »

— En janvier dernier est mort à Catane le poète Mario Rapisardi. La grande renommée dont il jouissait auprès de la précédente génération était allée toujours diminuant dans les deux dernières décades et avait fini par se concentrer, dédaigneuse et tenace, dans sa ville natale. Plus l'Italie montrait son oubli du traducteur de *Lucrèce*, de l'auteur de *Job*, de *Lucifer* et des *Poésies religieuses*, plus Catane multipliait à son poète les témoignages de son amour et de sa vénération. Elle voulut lui consacrer, encore de son vivant, un monument de bronze. On lui fit des funérailles dignes d'un héros, attribuant à la basse envie, à des trames perfides l'indifférence du reste de l'Italie, et cette opinion se maintient à Catane plus solide que jamais, exaltée par sa mort et prenant le caractère d'une foi sombre et irritable.

Josué Carducci fut amèrement hostile à Mario Rapisardi, contre qui, en 1881, il publia quelques-unes de ses pages les plus cruelles, mais aussi les plus magnifiques. Et justement bien des gens croient que la déchéance du poète sicilien doit se chercher dans cette terrible polémique. Carducci, se lançant avec

toute son impétueuse violence contre cet ennemi bien inférieur et de force et de taille, l'aurait anéanti. Sans doute l'attaque de Carducci fit tort à Rapisardi, mais il est fort probable que même sans ce malheureux incident Rapisardi n'aurait, à la longue, pas réussi à maintenir intacte et vivante l'admiration que lui avaient acquise ses poèmes il y a trente ou quarante ans. La majeure partie de ces applaudissements allaient au philosophe positiviste, au champion d'idées humanitaires et démocratiques plutôt qu'au poète. Et chacun sait combien risquée et même peu flatteuse est pour un artiste l'approbation de ceux qui vont fouillant dans un vers la doctrine de leur goût, jetant loin tout le reste comme une gousse inutile. Les idées politiques vieillissent rapidement, les idées philosophiques suivent à distance, sans qu'on s'en doute, mais très fidèlement, le pas de la mode, et les œuvres d'art qui ont dû une trop grande part de leur succès à leur contenu doctrinal sont inévitablement sujettes à tomber dans le discrédit et dans l'oubli. A moins que les mérites artistiques soient de force à soutenir la réputation d'une œuvre que ne maintiennent plus des appuis extérieurs. Le poème de Lucrèce peut plaire, comme chacun le sait, même à des gens qui ne professent pas les dogmes d'Epicure, et le poème de Dante garde ses admirateurs même à notre époque si peu théologique. Malheureusement, dans les poèmes de Mario Rapisardi, on ne trouve pas ces caractères de pure et incorruptible beauté qui font la fortune d'un livre même en dehors de son propre terrain historique et philosophique.

Il ne manque pourtant pas de pages dignes d'être relues dans l'œuvre de cet habile et bouillant travailleur, et il ne faut pas laisser de côté les œuvres de Mario Rapisardi si l'on veut se faire une idée complète et équilibrée de la littérature italienne pendant le dernier tiers du dix-neuvième siècle. A côté du classicisme si rude, si nerveux et ardent de Josué Carducci, de celui plus raffiné et singulièrement moderne de Gabriel d'Annunzio, sachons respecter celui un peu académique et décoratif de Mario Rapisardi, forme d'art certainement inférieure, mais étroitement

liée à la tradition poétique italienne des dix-septième et dix-huitième siècles.

— Ce Bernardino Luini, qui, dans les trois premières décades du seizième siècle, orna de fresques merveilleuses plusieurs églises de la haute Lombardie, à Chiaravalle, à Milan, à Saronno, à Lugano ; qui, religieusement fidèle aux traditions de l'art lombard, sut répandre dans les visages et dans les gestes de ses figures tant de grâce et de noblesse, en digne émule de Léonard, il n'est pas d'amateur si modeste de l'histoire de l'art qui ne connaisse les trois excellents livres que lui ont consacrés MM. Charles Brun, Pierre Gauthier et M. Williamson. A ces dignes hommages du dehors rendus à notre grand peintre, nous pouvons maintenant ajouter finalement ou plutôt mettre en tête l'ouvrage d'un Italien. Le sénateur Lucas Beltrami vient de publier à Milan, dans la typographie Allegretti, un gros volume richement illustré qui rassemble tout ce à quoi les recherches sur Luini ont jusqu'ici abouti. Mais ce n'est pas une simple compilation d'études et de jugements d'autrui. M. Beltrami compte parmi les plus anciens, les plus savants et les plus ardents à la recherche de l'art de Bernardino Luini. Le volume qu'il vient de publier peut être considéré comme le fruit et le résumé de passionnées et longues études, ainsi que d'observations personnelles. Sans doute les questions relatives à l'artiste ne sont pas toutes résolues par ce livre. La vie de Luini reste une des plus obscures et des plus incertaines. On ne sait ni quand ni où il est né, à Luino, à Lugano, à Milan ou ailleurs. On ne sait ni la date précise, ni le lieu de sa mort. On n'est pas au clair sur ses traits, que les uns croient trouver ou chez tel personnage ou sur telle de ses fresques, et les bonnes raisons ne manquent ni aux uns ni aux autres. Beaucoup de papiers sont encore inexplorés dans les archives et peut-être en sortira-t-il un jour la solution définitive. Mais ce qu'il y avait de meilleur, j'entends de plus beau, de plus utile, de plus consolant à dire sur l'art de Luini a déjà été dit essentiellement dans ce dernier volume. Il est destiné à trouver

un bel accueil également en Suisse, puisque, si Luini n'est pas de Lugano, il y a pourtant laissé une de ses œuvres les plus puissantes.

— Quelques beaux ouvrages en vers ont paru ces derniers temps. Giovanni Bertacchi, ce poète de la Valteline, que j'ai déjà eu l'occasion de mentionner dans mes chroniques, a publié en décembre dernier un volume intitulé *A fior di silenzio*, (Milan, Baldini & Castaldi) dont le titre, dans sa suggestive indétermination, exprime fidèlement ce qu'est le caractère essentiel de ces poésies : le ton soumis, le murmure délicat, la paisible mélancolie. — *Il dissidio* (Ancona, Puccini) de Fortunato Rizzi est un recueil important de pièces lyriques, revêtues de costumes tant soit peu raides, aux teintes amorties, mais vibrantes, palpitantes, animées d'une chaude et intense émotion pour qui ne se laisse pas rebuter par la première impression. — Francesco Pastonchi, renouvelant un ancien usage, a publié un *Calendrier italien* pour 1912 (Turin, Lattes) avec une poésie pour chaque mois. Toutes ces poésies sont du même mètre, toutes gracieusement arrangées en belle ligne classique, toutes enflammées d'un souffle patriotique. — Sur la fin de janvier furent publiées les *Chansons de geste d'outre-mer*, de Gabriel d'Annunzio (Milan, Trèves). C'est le recueil des chants dont je vous ai parlé dans ma dernière chronique, parus au fur et à mesure dans le *Corriere della Sera*. Il n'y a d'inédite que la seule *Chanson des Dardanelles*, qui contenait certains couplets si féroceement injurieux pour l'empereur d'Autriche que le gouvernement se vit obligé de séquestrer l'édition tout entière. La politique à part, tous doivent reconnaître dans ce dernier volume de notre poète, improvisé en quelques semaines, une œuvre admirable, une des meilleures de sa plume et de la poésie moderne.

CHRONIQUE ANGLAISE

Les préoccupations du monde anglais. — La crise du livre. — Pédagogie britannique. — La littérature autobiographique.

De quoi a-t-on parlé cet hiver ? D'abord, et surtout, du voyage royal dans l'Inde. Grâce au télégraphe avec ou sans fil, l'Angleterre loyale a suivi ses souverains d'étape en étape, de Portsmouth à Gibraltar, de Gibraltar à Port-Saïd, de Port-Saïd à Bombay, de Bombay à Delhi et à Calcutta. Elle les accompagnait encore au retour dans leur halte triomphante à Malte, où la flotte française est venue les saluer. Il était convenu que ce voyage serait un succès, qu'il démontrerait l'attachement des trois cents millions de sujets hindous à l'héritier anglais du Grand-Mogol. L'extension récente des libertés politiques et municipales coïncidant avec le bouillonnement des ferments révolutionnaires et anarchiques, la menace du péril chinois sur la frontière nord-est donnaient une singulière opportunité à cette démonstration. Elle a été aussi satisfaisante que pouvait le souhaiter l'optimisme officiel. Elle a, de plus, mis en lumière certains mérites personnels que l'on avait déjà remarqués chez le souverain anglais, mais qui ne s'étaient pas produits encore avec autant d'éclat et surtout avec autant d'effet. Je veux parler des talents oratoires de Georges V qui ont éveillé un écho retentissant dans l'âme impressionnable de ses sujets indiens. Fut-il assisté, en cette circonstance, par une rare intelligence, placée à son côté ? Ou n'était-il inspiré que par la splendeur du décor, par la beauté, vraiment unique, du tableau dont il avait conscience d'être la figure principale, par cette émotion à laquelle ne sauraient échapper les témoins et les acteurs d'une grande scène historique ? Tout cela ne suffirait pas à expliquer le succès du roi, le prestige qu'il rapporte de ce voyage et que Londres acclame ce matin (5 février), au moment même où j'écris ces lignes. Comme son père Edouard VII, il met dans tout ce qu'il dit un accent personnel ;

mais il y met aussi une forme qui est bien à lui. Edouard VII causait admirablement ; George V est un orateur.

De quoi a-t-on parlé encore ? De la grève des charbonniers, dont la menace est suspendue au-dessus de nos têtes depuis le mois de septembre et qui deviendra une réalité le jour même où paraîtra cette revue. Espérons que des conseils plus sages prévaudront, car cette grève est plus dangereuse que toutes les autres qui l'ont précédée. Non seulement elle paralyserait pour un temps la vie nationale, mais elle introduirait dans le régime industriel de ce pays un principe funeste, celui qui garantit un salaire minimum à l'ouvrier, quelle que soit la quantité de charbon extraite par lui, et fait de sa présence dans la mine pendant un certain nombre d'heures un titre suffisant à la paie quotidienne.

La politique n'a point chômé pendant l'absence du parlement. La chronique n'a point à s'en occuper. Cependant, si son devoir est d'être muette sur ces agitations purement parlementaires qui ne dépassent pas l'enceinte de Westminster, elle a, peut-être, son mot à dire sur ces mouvements d'opinion qui remuent les couches profondes parce qu'elles mettent en jeu les petits et les gros intérêts et affectent ainsi la vie sociale.

L'Angleterre est indifférente à la réforme de la Chambre haute, que cette réforme soit inspirée aux nobles Lords par une contrition plus ou moins parfaite, ou qu'elle leur soit imposée par leurs implacables ennemis. La question du *home rule*, qui passionnait les Anglais de 1885, ne passionne plus que le nord et le sud de l'Irlande, que les journaux nous présentent comme prêts à se précipiter l'un sur l'autre. Peut-être l'Angleterre quittera-t-elle cette attitude nonchalante lorsqu'elle comprendra qu'elle aura à faire, en grande partie, les frais de ce gouvernement qui s'élève contre elle et qu'il lui faudra, de plus, garder à Westminster soixante-dix Irlandais dont la présence faussera, d'une manière permanente, le jeu des institutions parlementaires. En ce qui touche l'électorat féminin, le gentleman anglais a adopté une attitude ricaneuse et sceptique qu'il juge très élégante, mais qu'il croira, sans doute, à propos de modifier lors-

qu'il verra la balance des pertes et l'orientation de la politique nationale radicalement changées.

Outre le pudding de Noël, l'Angleterre avait à digérer, cet hiver, une loi très importante, mais trop vite bâclée, celle qui pourvoit à l'assurance en cas de chômage ou de maladie. Or, cette digestion semble assez laborieuse. Que vous entriez dans un salon, dans un club ou dans un *public house*, vous entendrez crier contre la loi.

— Moi, dit un travailleur, j'aime assez la loi, mais je ne veux pas qu'on me force à économiser sur mon salaire de la semaine, qui me suffit à grand'peine pour vivre ! — Moi, dit un membre des Friendly Societies (sociétés de secours mutuels, *free-masons*, *draids*, *odd fellows*, *templars*, etc.), je suis radical et j'approuve fort le principe de la loi. Mais nous ne donnerons pas notre concours, c'est-à-dire notre argent, si l'on ne nous fournit la certitude qu'il sera bien employé, et si un médecin ne nous affirme que la maladie est authentique.

— Moi, dit un médecin, je n'ai pas le temps d'avoir des opinions politiques et ne suis, par conséquent, d'aucun parti. Je veux bien que la loi soit excellente, mais je ne donnerai pas mon temps, qui vaut cher, pour une indemnité dérisoire.

Toutes ces récriminations individuelles forment une cacophonie qui n'a rien de flatteur pour les oreilles de M. Lloyd George. Il doit se dire qu'il est malaisé de mettre au monde une démocratie dans cette atmosphère saturée d'individualisme et de traditionalisme.

— La crise de la librairie garde toute son activité. Les exigences croissantes de la démocratie, la concurrence américaine, la multiplication des *Circulating libraries* et des magazines à bon marché ont amené une baisse énorme dans le prix des livres. Or le marché anglais a été et est encore organisé de façon à satisfaire aux conditions de l'ancien état de choses aristocratique, c'est-à-dire du temps où trente à quarante mille clients riches assuraient, d'avance, la fortune d'un livre édité par Longmans, Murray ou Macmillan. Le roman *mondain*, en trois volumes, à une demi-guinée pièce, trouvait facilement, pour peu qu'on en parlât dans

les salons et dans les clubs, les quatre à cinq cents acheteurs qui suffisaient au succès financier. Au bout de quelques mois, la femme de chambre de mylady revendait le roman à un bouquiniste ; l'éditeur lui-même cédait en bloc le résidu de la première édition à un petit libraire qui l'écoulait en détail et y faisait son bénéfice. Il y avait donc deux prix pour un livre parce qu'il y avait deux publics superposés l'un à l'autre. Le roman à succès descendait de la haute classe à la petite bourgeoisie, comme le chapeau à la mode, après avoir fait ses débuts sur la tête d'une duchesse, expirait sur le crâne d'une marchande de pommes de l'East End.

Tout est changé, à présent, dans la destinée des livres aussi bien que dans celle des chapeaux. Personne ne veut payer le prix fort et l'acheteur au rabais, qui est tout le monde et qui décide du succès, veut lire le volume aussitôt qu'il paraît. Dans les conditions actuelles, le volume à bon marché ne peut nourrir à la fois l'auteur, l'illustrateur, l'éditeur, le libraire et le bouquiniste, sans compter les petits commis qui courent la place.

Comment se tirer d'affaire ? On a essayé de différents moyens. Certains éditeurs ont dit : « Publiions sans répit et sans mesure ; publions tout ce qui nous tombera sous la main. Peut-être se trouvera-t-il dans le tas un livre dont le succès nous paiera de l'argent perdu avec les autres. » Ce système avait déjà été employé en France, il y a une quinzaine d'années, dans des circonstances analogues. C'est la voie la plus rapide vers la faillite, comme la librairie française en a fait la triste expérience.

D'autres éditeurs ont jugé plus prudent de revenir aux vieux auteurs dont la popularité est établie. De là cette quantité de réimpressions qui, depuis quelques années, inondent le marché aux livres. On peut évaluer que ces réimpressions, en 1911, constituent le cinquième ou le sixième des ouvrages publiés. Mais il est d'autres libraires, plus entreprenants, qui sont décidés à imposer au public les auteurs et les livres de leur choix. Pour cela, il y a deux méthodes : la méthode américaine et la

méthode française. Celle-ci est bien connue : elle consiste à semer dans les journaux les plus répandus des échos dont le style est à peu près uniforme : « On ne parle en ce moment que de l'œuvre nouvelle du jeune maître X qui promet d'être le grand succès de la saison. Dans un drame d'amour passionnant elle pose et résout les grands problèmes religieux et sociaux qui tourmentent l'âme moderne. » Ou bien : « Rien d'amusant comme le nouveau livre de l'auteur auquel nous devons déjà... (suit le titre de plusieurs livres que personne n'a lus). Dix éditions en dix jours constatent ce succès sans précédent. » Ce genre de réclames a fait son temps. C'est à peine si cinq ou six rastaquouères risquent leurs trois francs cinquante sur la foi de ces échos ; le reste du public hausse les épaules et passe.

Le système américain est moins naïf. Il consiste à donner, sous le titre d'opinions de la presse, des extraits tirés de journaux importants et relatifs au nouvel ouvrage. Ses comptes rendus ont été soigneusement manipulés ; les critiques ont disparu, remplacées par des lignes de points, tandis que les éloges sont mis en évidence. Un habile homme fait sortir un jugement favorable d'un dédaigneux éreintement, où l'auteur obtenait à peine les circonstances atténuantes. Supposons qu'un critique eût écrit : « Le sujet est fort intéressant en lui-même, mais l'écrivain s'est montré totalement incapable de le traiter. » Vous devinez que le premier membre de la phrase sera seul conservé. S'il s'agit d'un ouvrage historique et que le *reviewer* ait écrit : « Les meilleurs chapitres de l'ouvrage sont les deux derniers, que l'auteur a copiés presque textuellement dans Y et dans Z, » il va sans dire que ces derniers mots sont supprimés et que cette suppression transforme la remarque désobligeante en un compliment flatteur.

Ce procédé est ingénieux, et la librairie anglaise s'en est beaucoup servie depuis quelques années ; mais il s'use comme les autres. Les publications nouvelles n'en continuent pas moins à se multiplier, de même que l'on continue à construire, en dépit de la crise du bâtiment, des maisons nouvelles qui ne trouvent pas de locataires. Une statistique qui vient de paraître nous ap-

prend qu'en 1911 on a publié en Angleterre 10914 volumes contre 10804 publiés en 1910 : soit 110 volumes de plus que l'année précédente. Les romans ne figurent dans ce total que pour 1238. L'augmentation porte principalement sur les ouvrages de philosophie et de théologie ainsi que sur les écrits sociologiques et scientifiques. La pédagogie, longtemps négligée et presque nulle, prend de l'importance ; ce qui indique un changement notable dans les vues anglaises sur l'éducation.

— Les Anglais, en effet, ont été longtemps d'avis que tout s'apprend par l'exemple et par l'exercice et que la théorie vient toute seule après la pratique. Ils ont appliqué ce système ou plutôt cette absence de système à toutes les branches de l'éducation morale, intellectuelle et manuelle. Ainsi, dans les écoles, on n'apprenait la langue anglaise qu'à force de la parler et de l'entendre parler, en lisant les livres qui tombaient sous la main. Pour devenir ingénieur, il fallait travailler, avec les ouvriers et comme les ouvriers, dans une usine. Pour devenir acteur, au lieu d'étudier la diction et l'élocution dans un conservatoire, il fallait courir la province avec une troupe nomade et jouer trois cents rôles, au pied levé, dans une année. A quel bon multiplier les exemples ? On aperçoit facilement les avantages et les inconvénients de la méthode ; on en devine les résultats.

Ces résultats ont cessé de satisfaire les Anglais depuis qu'ils ont pu se rendre compte des progrès réalisés sur le continent et mesurer combien ils étaient en arrière, par exemple, de l'Allemagne et de la Suisse, qui n'ont plus d'illettrés et où l'éducation universitaire est poussée si loin.

La pédagogie anglaise s'est donc réveillée de cette somnolence optimiste et bête où elle se complaisait et voici que, de toutes parts, pleuvent des livres qui éclairent toutes les questions d'enseignement, depuis celles qui touchent au premier âge jusqu'à celles qui concernent l'étudiant arrivé au dernier terme de son développement intellectuel. J'en citerai deux parmi ceux qui ont paru pendant ces derniers mois. L'un a pour auteur Mabel Bloomer (M^{me} J.-P. Ackroyd) et a pour titre *A year in an*

Infant School. Il complète les vues exprimées par le même auteur dans un précédent ouvrage, *Occupations of the Kindergarten*, et me paraît un guide excellent pour toutes les jeunes femmes qui voudront se consacrer à cette noble tâche, la première éducation de l'enfance. S'il importe de la bien commencer, il importe également de la bien finir et, à cet égard, le second volume que je désire signaler répondra à d'intelligentes curiosités et pourra rendre de grands services. Il nous arrive de Manchester et porte le nom de Miss Sara Burstall. L'écrivain nous raconte l'histoire de l'école supérieure de filles incorporée à l'université de Manchester. Elle nous fait apparaître cette école comme un être vivant et nous assistons successivement avec elle à sa naissance, puis à sa croissance, au complet développement de sa maturité, jusqu'au moment où elle se reproduit et se multiplie dans de jeunes institutions à son image qui sont comme ses filles. Ce qui ajoute à l'intérêt du livre, c'est qu'on peut y suivre le progrès du haut enseignement des jeunes personnes, dans tout le Royaume-Uni : progrès très lent pendant la première période de 1830 à 1870 et qui, depuis cette date, a marché à pas de géant.

Un des faits intéressants révélés par la statistique des livres en 1911, c'est que le nombre des pièces de théâtre imprimées ne cesse d'augmenter. Cela veut dire qu'elles ne sont plus faites uniquement en vue de l'effet à produire sur le public d'un jour, mais qu'elles visent à être des œuvres littéraires, qu'on pourra relire au coin du feu.

— Les mémoires, les biographies et les autobiographies abondent plus que jamais. Au premier rang, parmi les plus récemment parues, il faut citer les *Autobiographic Memoirs* de M. Frederik Harrison, et les *Irish Recollections* de Justin Mc Carthy. L'ancien grand-prêtre du positivisme et l'ancien leader du parti nationaliste dans la Chambre des communes n'ont pas, en rédigeant leurs souvenirs, obéi aux mêmes sentiments. Le premier, dont l'âme n'est pas exempte de fiel, a cédé au plaisir de combattre encore une fois ses vieux ennemis, auxquels il ne paraît pas près de pardonner. Le second a voulu évoquer les doux souve-

nirs de sa jeunesse, intimement mêlés à celui de la patrie irlandaise qui lui est restée si chère. Rien de plus dissemblable, en somme, que ces deux livres de réminiscences, écrits par deux hommes d'un talent à peu près égal, qui ont vécu dans le même temps, connu les mêmes hommes, assisté aux mêmes crises intellectuelles et politiques. Combien sera différent le regard que ces deux hommes jetteront sur la terre, en la quittant !

CHRONIQUE HOLLANDAISE

La nouvelle loi du travail. — Les « scandales » de Leyde. — Ecoles publiques et écoles privées. — Un arrêt de la cour de cassation en matière de culte. — Mortalité et natalité. — Le dessèchement du Zuyderzée.

Nous avons eu cette année pour nos étrennes une nouvelle loi sociale. La Hollande, qui longtemps se fit gloire d'être une terre de liberté, semble prise maintenant d'une véritable fièvre de protectionnisme. Tous les partis, à des degrés divers, ont la prétention de faire le bonheur de l'ouvrier. Le socialisme chrétien n'entend pas se laisser dépasser par le socialisme tout court. Et c'est ainsi qu'un parlement où les groupes de droite, catholiques et protestants orthodoxes coalisés, détiennent une majorité écrasante, est comme hypnotisé par la question sociale. C'est le ministre du travail qui est continuellement sur la brèche. Les uns pensent qu'il y a là-dessous des préoccupations électorales ; peut-être n'y sont-elles pas absolument étrangères, mais il y a sûrement aussi une vive sympathie pour les petits et les faibles, un réel sentiment d'humanité.

Le tout est de savoir si ces mesures sociales, si la loi du travail de 1911 qui a été mise en vigueur le 1^{er} janvier ne sont pas une gêne pour l'industrie et, en atteignant le patron, ne retombent pas par contre-coup sur l'ouvrier lui-même qu'on se propose de protéger. On a observé qu'en tout pays les législa-

tions ouvrières sont tracassières ; mais nulle part, sans doute, elles ne le sont plus qu'ici. La chose, d'ailleurs, ne date pas d'aujourd'hui. La loi sur l'instruction obligatoire est si compliquée, si minutieuse, si paperassière, qu'elle a rebuté dès l'abord ses partisans les plus déterminés. Dans la nouvelle loi du travail, il n'en va pas autrement. Ce sont constamment des pièces à fournir aux inspecteurs, et ces pièces, si l'on n'exige pas que le patron les dresse lui-même, on déclare qu'il en est seul responsable. C'est lui seul qui peut fournir des renseignements sur son personnel, son atelier, son usine ; il n'est pas admis à se faire suppléer par le chef d'atelier et lui seul est responsable en cas de contravention devant les tribunaux. Les sanctions constituent aussi une nouveauté. Tandis que jusqu'ici toute infraction en pareille matière était punie de l'amende et, à défaut de paiement, de la prison, désormais le juge aura le choix entre une amende de 75 à 150 florins (150 à 300 francs) et un emprisonnement de quatorze à vingt-huit jours. Et Dieu sait ce que la pratique amènera de procès ! Dans de grands chantiers, le patron aura fort à faire pour se tenir dans les limites de la loi ; mais la situation ne sera pas meilleure pour les petits. Un épicier envoie son enfant âgé de moins de treize ans porter une livre de sucre chez un client ; il tombe sous le coup de la loi, qui permet pourtant à la mère de l'envoyer chez le laitier prendre son lait. Un cordonnier renvoie son apprenti à 7 heures (heure réglementaire) et le charge de laisser sur sa route une paire de bottines : contravention ! Cependant on a le droit de faire porter à domicile jusqu'à dix heures par un commissionnaire uniquement chargé de cette besogne. Une femme de vingt-trois ans et au-dessus peut nettoyer un magasin, un comptoir, une usine après la journée, de sept à dix heures du soir, par exemple, à la condition qu'elle ne soit pas occupée durant le jour dans cet établissement. Le résultat le plus net, c'est, pour le patron, la création de nouvelles charges ; pour ceux que la loi veut protéger, la chance d'être renvoyés (on remplace les jeunes gens au-dessous de dix-sept ans par des vieillards), et pour le public c'est le renchérissement des choses nécessaires à la

vie. Mais qui s'inquiète du public ? Il est patient et il paie. Il semble cependant se lasser et la nouvelle loi a provoqué, surtout dans la classe moyenne, des protestations qui ne paraissent pas près de finir. Est-ce à ce mouvement de l'opinion qu'il faut attribuer le revirement qui vient de se produire à la première chambre des états-généraux ? Toujours est-il que la loi de circonstance accordant des allocations exceptionnelles aux fonctionnaires des divers ministères à cause de la cherté des vivres vient d'être repoussée à une énorme majorité par nos sénateurs de tous les partis. Si l'année est mauvaise, ont-ils dit, elle l'est pour tout le monde, et il n'y a pas de raison pour faire largesse aux fonctionnaires de l'argent des contribuables — qui souffrent des mêmes circonstances. Il y aurait une classe bien plus intéressante : ce sont les retraités dont le revenu est moindre et qui ne peuvent plus travailler ; personne ne songe à augmenter leur pension et ils ne réclament pas.

— A côté de ces préoccupations d'ordre économique, une autre question a fait aussi grand bruit : c'est ce qu'on a appelé « le scandale de Leyde, » un fâcheux épisode de la vie universitaire qu'il ne convient pas de passer sous silence, puisque, après avoir fait le tour de la presse, il a été porté à la tribune de la Seconde chambre et a donné lieu à de longs et vifs débats. Depuis un certain nombre d'années on se plaignait du *groentijd*, de la période d'initiation à laquelle étaient soumis les nouveaux venus à l'université. Je crois même vous en avoir parlé. Ces brimades, qui se retrouvaient dans toutes les grandes écoles, n'étaient pas toujours d'un goût parfait. On en riait quand même. On trouvait plaisant d'envoyer le jeune cadet, ramé seulement d'un côté, porter des fleurs à telle ou telle demoiselle de la ville ; on trouvait plus plaisant encore de l'obliger à se tenir toute une soirée debout au milieu de ses camarades assis ; le fin du fin, c'était de l'empêcher de dormir ou de l'obliger à vider une chope à la santé de chacun des assistants. Dans ces quelques semaines il arrivait à plusieurs de ces jeunes gens de contracter des maladies nerveuses ; des parents se plaignirent, des hommes considérables de tous les partis demandèrent la suppression de

cette coutume. Cette campagne, loin d'assagir le corps des étudiants, ne fit que l'exaspérer. Les plus exaltés s'imaginèrent et proclamèrent que c'était la fin de leurs traditions de liberté ; ils accusèrent les promoteurs du mouvement d'étroitesse, de pudibonderie, de tartufferie et ils affectèrent de braver le sentiment public. Les jeunes, cette année, eurent à passer par des interrogatoires et des épreuves qui évoquent le souvenir du marquis de Sade ; non seulement on tourna en dérision leurs croyances religieuses et morales, mais ni les mères ni les sœurs ne furent respectées ; on se fit un jeu de violer les pudeurs les plus intimes ; on prétendit obliger les cadets à se mettre nus devant leurs aînés, au milieu des plaisanteries les plus grossières. Cette fois, c'en était trop ; le sénat de l'université, le recteur flétrirent avec l'énergie qui convenait ces obscénités ; le comité du corps des étudiants fut révoqué et il fut même question de poursuites judiciaires. L'ancien pasteur Visser, qui porta le premier l'affaire devant la chambre, tout en réprouvant énergiquement la conduite des étudiants, estimait que les mesures prises par le conseil de l'université étaient suffisantes, que la leçon profiterait et que les intéressés sentiraient le besoin de faire oublier leur incartade ; il avait compté sans l'esprit de parti. Les antirévolutionnaires trouvèrent l'occasion bonne pour dénoncer les tendances libérales de l'école de Leyde et essayèrent de faire remonter sur le corps enseignant la responsabilité de la conduite des élèves ; on fit le procès de la science mal pensante, comme si elle eût été la cause initiale du scandale. Pour un peu, c'est elle qui l'aurait provoqué. L'ancien ministre Loeff fit observer que la chambre n'avait pas à dicter à la justice ses décisions et il fut appuyé par les socialistes. Le président du conseil fit entendre des paroles d'apaisement rassurantes pour les meneurs et l'affaire fut ainsi terminée à la chambre. Mais on la discute au dehors et quelques-uns se demandent s'il n'y a pas là comme la révélation d'une situation morale, l'indice d'un état d'âme de certaine classe, le signe d'une dépression de la conscience générale.

— Ce serait aller un peu loin, nous semble-t-il, que de tirer de

pareil incident des conclusions aussi pessimistes. Mais il faut reconnaître que, sans en exagérer la portée, de semblables aventures servent singulièrement les adversaires de l'instruction publique, surtout au moment où ils s'appêtent à demander à l'Etat de nouveaux subsides. Le parti antirévolutionnaire soutient en effet que l'instruction n'est pas l'affaire de l'Etat ou des communes, mais des particuliers, et c'est seulement à défaut de ceux-ci que l'autorité peut intervenir. La constitution actuelle ne permet pas de réaliser ce programme; mais, comme elle n'interdit pas les subsides aux écoles libres, on ne se fait pas faute d'en réclamer. C'est en 1890 qu'on a commencé de les accorder. Il y avait alors 920 écoles libres, presque toutes confessionnelles, protestantes, dites « avec la Bible », catholiques, dirigées par des frères ou des sœurs; leur nombre s'élève aujourd'hui à 1889. Les enfants qui les fréquentent ont passé de 159 145 à 320 488; les bâtiments d'école ont donc augmenté de 103 % et les élèves de 101 %. Quant au chiffre des subsides, il était en 1890 de 718 000 florins et il est aujourd'hui de 6300 000 florins. Ainsi, pendant que la population scolaire doublait, la subvention de l'Etat s'élevait dans la proportion de 1 à 9. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les écoles publiques n'ont pas pour cela perdu d'élèves; au contraire, elles en avaient 454 926 en 1890; elles en ont maintenant 563 438. On pourrait donc se réjouir de cette concurrence, si cette séparation de l'enfance ne se poursuivait plus tranchée peut-être à la sortie de l'école. C'est une feuille catholique de la Gueldre qui a signalé ce péril. A Voorschoten il vient de se constituer une société catholique pour la vente à la criée des œufs; on a des associations catholiques ou protestantes de football, de tennis, des clubs de danse catholiques ou protestants. Ni la bienfaisance, ni les amusements ne peuvent rapprocher; même s'il s'agit de combattre l'alcoolisme ou la tuberculose, on ne sait pas s'entendre; il faut des ligues confessionnelles; mieux encore, s'il s'agit d'un emprunt pour un sanatorium, on s'adresse uniquement à l'argent de sa secte, ou, si l'on a besoin d'une construction,

seuls les coreligionnaires sont admis à l'adjudication. Ainsi de plus en plus s'accuse la démarcation entre les divers éléments du peuple, et dans ce pays où les circonstances mêmes qui ont présidé à la formation de la nationalité rendent si difficile la fusion des différentes parties, il semble qu'on s'ingénie à perpétuer les divisions.

— Un arrêt tout récent de la cour de cassation montre heureusement que les idées font leur chemin même au milieu des circonstances qui leur paraissent le moins propices. On sait qu'en Hollande les Eglises sont séparées de l'Etat, mais dans des conditions telles qu'on parlerait ailleurs d'union avec l'Etat. Tous les ministres de tous les cultes touchent en effet un traitement du trésor public ; les Eglises réformées y ont droit, parce qu'en 1808, le roi Louis s'empara de leurs biens en s'engageant à leur en fournir dorénavant les revenus ; les autres confessions ont été subventionnées depuis 1815 en vertu de la constitution donnée par Guillaume I^{er}. Les Eglises dissidentes, qui se sont détachées de la grande Eglise réformée, seules ne reçoivent rien de l'Etat. Chacune de ces Eglises s'administre librement elle-même ; l'Etat ne s'inquiète ni des dogmes, ni des liturgies, ni de l'administration. Les règlements pour l'application desquels on sollicite le concours de l'autorité doivent lui être soumis et obtenir son approbation tacite. C'est en vertu de ce *modus vivendi* que l'Eglise réformée a déterminé à quelles conditions on était inscrit sur ses registres. Quiconque a été baptisé ou a fait sa profession de foi est par cela même reconnu membre. Les subsides de l'Etat étant insuffisants pour subvenir aux traitements des pasteurs et aux dépenses du culte, beaucoup de paroisses ont établi un impôt ecclésiastique proportionnel à l'impôt communal. Comme on pense, cette contribution n'a pas toujours été acquittée sans difficultés ; il y a eu des récalcitrants ; mais, cités devant le juge de paix, ils étaient presque invariablement condamnés et la jurisprudence paraissait assez sûrement établie pour que l'on regardât toute tentative d'opposition comme inutile. Cependant le nombre des gens qui se deta-

chaient des Eglises augmentait rapidement, ainsi qu'en fait foi la statistique des recensements officiels. En 1869, il y avait dans tout le pays 5161 personnes déclarant n'appartenir à aucune Eglise; il y en avait 15761 en 1869; en 1889, 66085; en 1900, 115 179 et en 1910, 290 000. La plupart de ces « sans église » sont évidemment nés dans le protestantisme: il y a cependant aussi des catholiques de naissance, comme on l'a vu récemment devant le tribunal de Haarlem où un témoin baptisé catholique affirmait, en dépit du prêtre, qu'il n'était plus catholique et refusait de prêter serment, parce qu'il ne croyait pas en Dieu. En vain le menaçait-on de la prison, il persistait dans son refus. Dans cette situation, il était inévitable que des feuilles d'impôt ecclésiastique fussent retournées aux trésoriers des paroisses. C'est ce qui est arrivé à La Haye. L'administration ecclésiastique, se fondant sur ce que le récalcitrant avait été baptisé dans la paroisse, l'assigna devant le juge. Mais, ô surprise! le juge le renvoya des fins de la poursuite par des considérants qui firent sensation. Le fait du baptême ne constitue pas un engagement pour celui qui l'a reçu; au point de vue de la loi civile, il est inexistant, exactement d'ailleurs comme la profession de foi faite par un mineur. L'une et l'autre cérémonie n'ont d'effet que jusqu'au jour de la majorité; quand ceux qui y ont été soumis échappent à la tutelle de leurs parents, ils reprennent leur liberté vis-à-vis de l'Eglise. Quels que soient ses réglemens et ses prétentions, l'on n'y entre et l'on n'y reste que par sa volonté et son libre consentement. Pour tout dire, vis-à-vis de la loi, l'Eglise est une association comme toutes les autres.

Cette thèse était si nouvelle et parut si hardie qu'on s'empressa de la déférer à la cour de cassation. Mais la plus haute magistrature du pays adopta les motifs du premier jugement et condamna ainsi les prétentions du consistoire de La Haye. Cet arrêt, applaudi à la fois par le *Heraut* et par la *Hervorming*, les organes de l'extrême droite et de l'extrême gauche ecclésiastique, qui le considèrent comme favorable aux véritables intérêts

et à la dignité des Eglises, est salué au dehors comme un triomphe des idées libérales. On peut dire qu'il proclame et qu'il réalise la séparation des Eglises et de l'Etat.

— Si les chiffres des recensements officiels que nous avons cités plus haut et montrant que le 5 % de la population totale a rompu avec les Eglises donnent singulièrement à réfléchir, il est une autre statistique qui ne manque pas d'intérêt : c'est celle concernant la mortalité et la natalité, tirée d'un discours prononcé au commencement de la nouvelle année par le bourgmestre de Rotterdam. La mortalité qui, en 1901, était de 17,94 pour mille, est tombée en 1910 à 11,88 et en 1911 à 11,77 pour mille : ce qui atteste une amélioration significative des conditions hygiéniques. La population augmente avec une rapidité extraordinaire et cependant il y a moins de morts, environ 500 de moins par an, que dans la période précédente. Ce qui paraîtra surprenant, c'est que la moyenne de la natalité s'abaisse régulièrement et de façon assez marquée. En 1901, on comptait 36,77 naissances par mille; en 1910, il n'y en avait plus que 29,26 et en 1911, 28,81. Cette proportion est pourtant encore plus favorable à Rotterdam que dans toutes les autres grandes villes du pays. Et si l'on pouvait décomposer ces chiffres et entrer dans les détails de la statistique, on constaterait que c'est surtout dans certains quartiers, dans les quartiers populaires, qu'on enregistre le plus grand nombre de naissances. Les familles aisées ou riches ont une tendance à avoir peu d'enfants, si même elles n'en restent pas au fils unique. On a eu beau, dans la discussion de la loi sur la moralité publique, flétrir et proscrire le néo-malthusianisme; il ne paraît pas qu'on ait réussi à arrêter le courant.

— C'est qu'il y a à de pareils phénomènes des raisons économiques dont ne saurait avoir raison la législation la plus sévère et la mieux intentionnée. Et c'est sans doute au besoin d'ouvrir de nouveaux débouchés à l'activité nationale et d'assurer un travail rémunérateur à ceux qui en cherchent qu'il faut attribuer la reprise du projet grandiose ayant pour but le dessèchement du Zuyderzée. Voilà plus de soixante ans que l'idée a été lancée,

en 1848; mais l'on comprend que même en ces régions où presque tout le sol a été progressivement conquis sur la mer, on ait hésité à s'attaquer à la mer elle-même. De 1815 à 1865, on a endigué et desséché 45 000 hectares; on a accompli cette merveille de donner à l'agriculture les 180 kilomètres carrés de terre qui étaient recouverts par le lac de Haarlem; mais il s'agit maintenant d'arracher à la mer 200 000 hectares, l'étendue d'une province. Cette perspective, loin d'effrayer les ingénieurs, les remplit d'enthousiasme; dès 1849, van Diggelen élaborait un projet pour dessécher le Zuyderzée tout entier. Une digue, rejoignant les îles, en fermait l'entrée, tandis que deux canaux, l'un à droite, l'autre à gauche, conduisaient jusqu'à la mer du Nord les fleuves qui alimentent le Zuyderzée. On ne tarda pas à reconnaître que ce projet ne pourrait être exécuté par suite de la violence des courants et de la profondeur des passes; sans compter que le terrain était sablonneux et stérile. Plus tard, en 1865, sous l'impulsion de M. Rochussen, ministre d'Etat et ancien gouverneur des Indes, de nouvelles études furent entreprises par les ingénieurs Beyerink et Stieltjes. Cette fois il n'était plus question de dessécher que la partie méridionale du Zuyderzée en établissant une digue d'Enckuizen à l'île d'Urk. Des sondages répétés avaient démontré que le fond de la mer était formé d'un limon argileux excellent pour l'exploitation agricole. Le conseil supérieur du Waterstaat, tout en estimant le projet exécutable, ne le croyait pas d'un intérêt général. Une commission d'Etat, examinant en 1876 de nouvelles propositions de l'ingénieur Stieltjes, concluait que l'œuvre d'utilité publique ne serait pourtant pas rémunératrice: il semblait dès lors que le plus sage était d'y renoncer définitivement. La question fut pourtant reportée en 1882 devant le parlement et c'est alors que fut créée la *Société du Zuyderzée* dont les efforts, à ce qu'on annonce, viennent enfin d'aboutir. La question financière semble heureusement résolue; on compte que la vente des terres couvrira et au delà les dépenses de premier établissement. Chacune des provinces qui bordent le Zuyderzée s'agrandirait des terres

touchant son territoire qui seraient gagnées sur la mer ; et pendant toute la période d'exécution, — une vingtaine d'années, — il y aurait pour tous les ouvriers menacés de chômage du travail et du pain. Ce sont de pareilles conquêtes qui conviennent au pays où s'élève le Palais de la paix.

CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE

Renaissance de Jérémias Gotthelf. — Nouvellistes et romanciers : Rodolphe Trabold, Henri Federer, Johannes Jegerlehner, Meinrad Lienert. — A propos d'Holbein. — Le bailli de Greifensee. — Carl Dändliker. — Histoire et historiens. — Publications nouvelles.

Enfin nous aurons une édition de Gotthelf digne du grand romancier ! L'éditeur qui l'entreprend, M. Rentsch de Munich, ne néglige rien pour la rendre parfaite : beaux volumes à claire impression et à larges marges, texte établi d'après les sources les plus sûres par des critiques qui sont de chez nous, MM. Hunziker, Blösch et Loosli, voilà de quoi satisfaire les plus difficiles. Vingt-quatre volumes sont annoncés et, pour débiter, l'on publie aujourd'hui le septième, *L'âme et l'argent*¹. Le texte est d'une parfaite netteté. De loin en loin une expression un peu trop bernoise est expliquée entre parenthèses ; pour le reste les éditeurs s'en réfèrent à un lexique général qu'on trouvera à la fin de l'œuvre. Aucune note ne surcharge les pages : en appendice seulement quelques variantes sont données avec de sobres remarques sur les mœurs bernoises du temps.

Quel plaisir de relire ce beau roman sous une forme aussi avenante ! Car *L'âme et l'argent* est une des œuvres maîtresses de Gotthelf. Elle a, à un suprême degré, cette large sérénité et

¹ *Jeremias Gotthelf. Sämtliche Werke in 24 Bänden*, in Verbindung mit der Familie Bitzios herausgegeben von Rudolf Hunziker, Hans Blösch, C.-A. Loosli. Siebenter Band, bearbeitet von Hans Blösch: *Geld und Geist*. München und Bern, Eugen Rentsch.

cette hauteur de vues qui caractérisent l'écrivain bernois. Elle est sans rides et vous sourit d'une fraîche nouveauté, comme le font les œuvres d'une durée éternelle, la Bible, Homère, Shakespeare. Vous croyez que j'exagère. Relisez-la pour vous convaincre de la vérité de mes paroles. Cette histoire si simple d'apparence : vous y voyez des paysans aisés, braves gens, mais un peu trop attachés à l'argent et qui, pour une perte insignifiante de quelques milliers de francs, risquent de gâter leur vie ; vous voyez ensuite comment, ayant compris leur erreur, ils se ressaisissent et voient qu'il y a dans le monde quelque chose de supérieur aux biens terrestres. La révélation ne viendra pas tout de suite et avant d'y arriver, ils devront passer par bien des épreuves, mais l'idée, une fois en marche, ne s'arrêtera plus. Et Gotthelf ne prêche point la chose dans son livre : il se contente de laisser parler les faits. Tout est réel dans ce roman : les personnages, qui sont des paysans vrais, rudes, positifs, après au gain ; le milieu, qui nous représente avec une vie intense la campagne bernoise, avec ses fermes cosquées et ses beaux villages ; dans cette peinture Gotthelf est un maître sans rival : positivement il a écrit l'épopée rustique de notre pays.

— Gotthelf n'a point eu de continuateur, mais il a toujours des imitateurs. Justement un jeune écrivain bernois, M. Rodolphe Trabold, vient de publier un roman, *Zwei Dächer* (Berne, Francke) qui par la fidélité de l'observation et l'ampleur du récit rappelle la manière de son illustre concitoyen. Ses paysans, à vrai dire, n'ont plus la rudesse de jadis : ils se sont civilisés et ont le téléphone à la maison. Mais ce qui n'a point changé, c'est la terre toujours grasse et riante et il plaît d'entendre M. Trabold en célébrer la beauté : *Ab! wie schön es hier war!* N'est-ce pas Barbey d'Aurevilly qui à l'aurore de la littérature régionale en France s'écriait : « Plantons-nous hardiment comme des Termes sur la porte du pays d'où nous sommes et n'en bougeons plus. » Souhaitons à M. Trabold qui s'est si hardiment planté sur la porte de sa terre bernoise de n'en plus bouger et souhaitons-lui surtout de nous en rapporter d'autres beaux récits.

— Un autre écrivain suisse qui pour ses débuts s'est révélé un maître, M. Henri Federer, vient d'ajouter aux ravissants récits que nous avons analysés ici l'année dernière, *Lachweiler Geschichten*, un roman montagnard, *Berge und Menschen* (Berlin, G. Grote) où, dans une synthèse grandiose, il essaie de résumer la vie d'un petit peuple de nos Alpes suisses, — le peuple appenzellois. — On retrouve dans ce livre les qualités que nous avons déjà louées chez M. Federer, la plasticité du style, la vigueur du relief dans les portraits et les paysages, et cette poésie latente des belles choses qui consiste à prêter une âme à tout ce qu'on décrit. Peut-être le don narratif n'est-il point dans ce récit à la hauteur du don descriptif, mais quel beau tempérament d'écrivain il révèle ! On a rapproché le nom de M. Federer de celui de Gustave Frenssen. On n'a pas eu tort. Emettons le vœu que, persévérant dans cette voie, M. Federer nous donne bientôt un pendant suisse de *Jörn Uhl* où il résumerait et magnifierait la vie de nos paysans. Je crois bien qu'il est le seul de nos romanciers qui serait capable de tenter la chose.

— Un autre roman qui a eu du succès cet hiver est *Marignano*. M. Johannes Jegerlehner (Berlin, G. Grote), auteur des récits des hautes vallées du Valais allemand et de la charmante idylle montagnarde *Aroleid*, a voulu, cette fois-ci, s'essayer dans le roman historique. Il nous conte les aventures de quatre lansquenets valaisans qui font la fameuse campagne de Marignan : trois laissent leurs os en Italie et le quatrième meurt en touchant le sol natal. Il y a de belles parties descriptives dans ce roman, notamment les récits de la bataille et de la retraite où passe comme un souffle d'épopée. Dans d'autres pages M. Jegerlehner est un peintre très savoureux des mœurs valaisannes du passé.

— J'ai gardé pour la bonne bouche la jolie nouvelle de Meinrad Lienert, *Das Hochmulsnärrchen* (Frauenfeld, Huber). C'est l'histoire d'une petite Schwytzoise lutine, pleine de malice, de grâce et de fantaisie. On sait l'art avec lequel Meinrad Lienert peint ces natures vives, primesautières, espiègles. Elles abondent dans ses délicieux souvenirs d'enfance, *Ab ! quel temps doré*

c'était là! et dans son *Petit lac de montagne*. Ici le romancier s'est encore surpassé. Tout est joie et lumière dans son récit qui se déroule au pied des tours du vieux couvent d'Einsiedeln. Nous sommes à l'époque agitée de la grande révolution. Les échos en sont parvenus jusqu'à la lointaine vallée de Notre Dame des Ermites. Les enfants à l'école y figurent Marie-Antoinette marchant à l'échafaud pieds nus et une couronne sur la tête. Baptistli, le compagnon de la petite espiègle (*Hochmüthlerchen*), a réglé toute la cérémonie. Ce gamin et cette gamine qui passent leur vie à se quereller et à s'égratigner ne peuvent vivre l'un sans l'autre. Baptistli est un chenapan qui fait le désespoir de sa mère, veuve d'un teinturier. Comme il n'arrive à rien au village, un sergent recruteur au service de l'Autriche finit par l'engager pour la guerre contre la France. Pendant ce temps son amie s'initie à la direction du vieil hôtel du Paon à Einsiedeln, qu'elle doit tenir un jour. Quelques années plus tard Baptiste déserte quand il apprend que l'étranger foule le sol de son pays. La dure vie des camps a maté ce caractère rebelle et c'est lui qui à la tête des troupes de sa vallée essaiera de repousser les Français. Gracié par le général, il deviendra l'heureux époux de sa petite compagne de jeux qui, malgré ses fautes, l'a toujours aimé en secret.

Mais je ne sais pourquoi je me suis laissé aller à vous raconter cette histoire. Vous savez bien que ce qui fait le charme du roman de Lienert, c'est la grâce du détail. Je ne vous ai rien dit des nombreux originaux qu'on trouve dans son récit; laissez-moi pourtant mentionner l'amusante figure d'un vieux maître d'école, ancien soldat au service du royaume de Naples et adonné à la dive bouteille. Jamais Meinrad Lienert n'a été plus en verve qu'en reproduisant les savoureux propos de ce joyeux compagnon!

— Hulbein, né Souabe, mais devenu bourgeois de Bâle, reste le grand artiste suisse de la Renaissance allemande. Etant la gloire la plus authentique des Bâlois, on comprend la pitié avec laquelle ceux-ci étudient leur grand homme. On se rappelle la place considérable que les éditeurs Helbing & Lichtenbahn lui

ont donnée dans leur belle publication *Dessins des vieux maîtres suisses*. Aujourd'hui M. Paul Ganz, directeur du Musée de la ville, consacre à l'artiste bâlois un fort beau volume dans la collection *Classiques de l'art*¹. Pour la première fois on a, reproduites en des photogravures d'exécution impeccable, toutes les œuvres picturales de Holbein (les dessins viendront sans doute plus tard) : deux cent cinquante-deux en tout, classées chronologiquement et d'après les lieux d'activité du peintre : Bâle et Lucerne ; puis Bâle ; puis Londres ; puis Bâle pour la troisième fois ; enfin Londres où l'artiste demeure jusqu'à sa mort en 1542. De toutes ces villes Bâle possède incontestablement la collection la plus riche ; viennent ensuite Londres, Windsor, Paris et Berlin. M. Ganz, qui est le critique d'art le mieux renseigné sur Holbein, fait précéder ce volume d'une substantielle étude, très juste et très pénétrante.

— On se souvient de la joyeuse nouvelle, *Le bailli de Greifensee*, où Gottfried Keller narre la fantaisie de ce célibataire endurci qui vers la quarantaine réunit une dernière fois à son foyer les cinq flammes auxquelles sa jeunesse se brûla les ailes ou se réchauffa le cœur. Cet original, si sympathique dans le récit du romancier, a réellement existé : il se nommait Salomon Landolt, fut juge, instructeur de troupe, bailli à Greifensee et à Eglisau et termina son existence en 1818. Il était joyeux, plein de verve et de saillies et laissa à ses contemporains le souvenir d'un parfait gentleman et d'un homme d'esprit. Aussi, dès 1820, un de ceux-ci, David Hess, entreprit-il de raconter les faits et gestes de cet original. Il le fit sous la forme d'une biographie, *Salomon Landolt, ein Charakterbild nach dem Leben ausgemalt*². L'œuvre, inspirée par une vive sympathie, je dirai même par une congénialité d'esprit, eut un grand succès et elle est restée comme l'un des produits les plus aimables de la littérature zuricoise de la Restauration. Imprimée une seule fois, elle était de-

¹ *Hans Holbein der Junge*, von Paul Ganz. Stuttgart und Leipzig, Deutsche Verlagsanstalt.

² *Salomon Landolt. Ein Charakterbild nach dem Leben ausgemalt*, von David Hess. Zürich und Leipzig, Rascher & C^{ie}, 1912.

venue rare, au grand regret des lettrés. Un libraire zuricois, M. Rascher, s'avisant de la chose, en a fait une édition nouvelle dont il a confié le soin à M. Edouard Corrodi. Le livre, avec son impression archaïque, son vieux cartonnage gris-bleu, ses reproductions de portraits et d'estampes, a un air de vétusté qui charme. Et c'est bien ainsi qu'il convenait de ressusciter cette œuvre aimable qui nous fait pénétrer dans le Zurich patricien d'autrefois, un Zurich fin, avenant, distingué, épris des lettres et des arts où l'on rencontrait aussi de fortes personnalités.

M. Corrodi nous expose tout cela dans l'intéressante introduction qu'il a mise au volume. Après Bächtold, Nussberger et Eschmann, il trouve le moyen de dire des choses nouvelles, ce qui est le meilleur éloge qu'on puisse faire de son travail.

— Une autre biographie, celle-là toute contemporaine, nous fait pénétrer dans l'intimité de l'historien Carl Dändliker¹. Dändliker ne fut sans doute pas un homme génial, mais ce fut un brave homme, un bon citoyen et un historien de valeur. C'est par attachement à son pays natal qu'il entreprit d'en raconter l'histoire. Frappé du fait que, depuis Jean de Müller, aucun historien n'avait essayé de dérouler les fastes de notre vie nationale d'une manière populaire, il voulut le faire. Le succès dépassa son attente. *L'Histoire de la Confédération suisse* de Carl Dändliker est devenue la plus populaire de toutes nos histoires nationales. Réimprimée plusieurs fois, elle a toujours rencontré un accueil chaleureux dans la foule. M. Guggenbühl, le biographe de Carl Dändliker, s'attache surtout dans son étude à montrer la formation intellectuelle et morale de l'historien. Il nous dit comment, dans la cure de Rorbas où il fut élevé, sa vocation s'éveilla en contemplant les vieux châteaux de la contrée, en lisant les chroniques du passé et en feuilletant les collections d'estampes et de gravures. Une chose frappe dans l'œuvre de Dändliker, c'est la place qu'elle donne aux choses concrètes, monuments, paysages, costumes. M. Guggenbühl

¹ *Carl Dändliker. Lebensbild nach eigenhändigen Aufzeichnungen, Tagebüchern und mündlichen Mitteilungen, von Dr. Gottfried Guggenbühl. Zürich, Schulthess & Co, 1910.*

nous apprend que Dändliker avait un talent de dessinateur remarquable et qu'avant d'écrire il dessina beaucoup. De là son goût pour l'histoire de la civilisation plutôt que pour l'histoire politique. Il aimait aussi les choses écrites avec relief et il confessait le regret de n'avoir pu égaler les historiens qu'il admirait le plus, Augustin Thierry et Macaulay. Du moins a-t-il doté son pays d'une histoire qui est une histoire vivante, qui peint bien la nation.

— On sait que les dernières années de la vie de Dändliker furent occupées par la rédaction d'une *Histoire de la ville et du canton de Zurich*, qu'il ne put achever. Le troisième et dernier volume n'était rédigé qu'en partie quand la mort le surprit en 1910. Ses notes étaient pourtant suffisamment développées pour qu'un historien pût les utiliser. C'est ce qu'a fait M. Walther Wettstein, qui, en complétant les lacunes, nous donne aujourd'hui le volume ¹. On y trouve le récit des vicissitudes de la vie zuricoise depuis la dissolution graduelle de l'ancien régime jusqu'à la démocratie actuelle. On sait que Zurich a toujours été fière d'être en Suisse à l'avant-garde pour les progrès politiques, économiques et sociaux. A ce point de vue le livre de Dändliker, continué par M. Walther Wettstein, intéressera certainement d'autres confédérés que les Zuricois.

— Deux petits volumes d'histoire populaire que je voudrais signaler sont les *Schweizer Charakterköpfe* ² d'Alexandre Isler et des fragments de *Mémoires et autobiographies suisses* que M. Otto von Greyerz a réunis sous le titre de *Von unseren Vätern*. Dans le premier, M. Isler a étudié quelques figures du temps de l'occupation française, l'avoyer bernois Nicolas-Frédéric Steiger; Aloys Reding, le valeureux chef des Schwytzois; Waldburga Mohr, la supérieure du couvent de Muottatal qui hébergea beaucoup de soldats et d'officiers illustres pendant l'occupation française de 1798-1799; Paul Styger, le capucin patriote qui orga-

¹ *Geschichte der Stadt und des Kantons Zürich*. II. Band. Von 1712 bis zur Gegenwart. Zürich, Schulthess & C^o, 1912.

² *Schweizer Charakterköpfe*. I. Band. *Aus der Fransosenzeit*. Zürich, Schulthess & C^o, 1912.

nisa le soulèvement du Nidwald et se trouva toujours au premier rang quand il s'agit de repousser l'agresseur étranger. Tous ces patriotes, qui eurent leurs moments d'héroïsme et auxquels l'histoire ne donne pas toujours la place qu'il faudrait, méritaient d'être remis en mémoire, car leur exemple peut encore aujourd'hui agir sur notre génération.

Les fragments de mémoires et d'autobiographies recueillis par M. Otto de Greyerz¹ nous donnent des pages de Louis de Dietrich, officier du quinzième siècle au service du roi Louis XI; de Hans Stockmar, de Schaffhouse, qui fit en 1519 un voyage en Terre-Sainte, de Johannes Kessler, de Conrad Pellikan, de Iowa Maaler, de Hans Arduser, de Félix Platter, d'Ulrich Bräker, de Heinrich Trachsler et d'autres encore qui écrivirent leurs mémoires, intéressants à des titres divers. Ce n'est donc pas la variété qui manque à ce livre et il sera pour les écoles et les familles un utile complément à l'enseignement de l'histoire.

— Les publications de toutes sortes ont été si nombreuses cet hiver que force m'est de mentionner les plus essentielles. Voici d'abord une bonne étude du professeur Schollenberger sur le Tessin², qui, en nous faisant connaître politiquement, moralement et socialement la Suisse italienne, voudrait dissiper quelques préjugés chez nos confédérés de langue allemande. Voici ensuite une autre étude sur la protection des sites et notre parc national³, qui mérite d'être recommandée à tous ceux qui ont à cœur la conservation des beautés naturelles de notre pays.

L'éditeur Francke, de Berne, lui, remet en honneur nos vieilles chansons en continuant sa collection du *Röseligarte*, que publie avec agrément M. Otto de Greyerz. Il nous donne aussi

¹ *Von unseren Vätern, Bruchstücke aus schweis. Selbstbiographien vom 16. Jahrhundert*. Herausgegeben von Otto v. Greyerz. Bern, bei Alexander Francke, 1910.

² Schollenberger, Prof. Dr. J., *Der Kanton Tessin und die schweizerische Eidgenossenschaft*. Eine politische Denkschrift. Zürich, Art. Institut Orell Füssli, 1911.

³ *Die Naturschutzbewegung und der schweis. Nationalpark*, von Prof. Dr. Gustav Hegi in München. (Orell Füssli's Wanderbilder. Nr. 277-279.) In-8° mit 18 Illustrationen. Zürich, Art. Institut Orell Füssli, 1911.

de jolies lithographies artistiques, parmi lesquelles j'ai remarqué une délicate étude de M^{me} Sophie Hauser, *Première neige*. Un volume sur lequel je voudrais m'étendre davantage, c'est un manuel de géographie¹ de la Suisse qui abonde en renseignements intéressants et en idées fort ingénieuses. Mais je me vois contraint d'en renvoyer l'examen à ma prochaine chronique, où je parlerai aussi du quatrième volume de l'*Histoire de la Confédération suisse* de J. Dierauer, qui est heureusement terminée².

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Combustion spontanée de la houille et comment l'éviter. — La stabilité des poudres de guerre et les rayons ultra-violets. — L'émission ultraviolette en hiver et en été. — La cuisson des champignons et leur toxicité. — Transplantation de la cornée. — Fertilisation du sol par la fleur de soufre. — Mauvaises odeurs et maladie. — La grande consoude et les ulcères. — Publications nouvelles.

La houille, chacun le sait, a une fâcheuse tendance à s'enflammer spontanément. En outre, chacun le sait aussi, elle se détériore par l'exposition à l'air, elle perd de son pouvoir calorifique. Dans quelles conditions, par quel mécanisme? Questions souvent posées, souvent discutées, et sur lesquelles deux Américains, MM. Parr et Kressmann, ont récemment publié des renseignements intéressants.

La perte du pouvoir calorifique s'explique en partie par le départ de gaz hydrocarbonés occlus, du méthane en particulier; en partie par la fixation de l'oxygène de l'air sur certains hydrocarbures non saturés, en donnant des composés analogues à l'acide humique.

¹ *Materialien für den Unterricht in der Schweizergeographie*. Methodisches Handbuch für Lehrer, von Gottlieb Stucki; zweite umgearbeitete Auflage, von Dr. Oskar Bieri. Bern, Francke.

² *Geschichte der schweizerischen Eidgenossenschaft*, v. Johannes Dierauer. Vierter Band: Bis 1798. Gotha, Friedrich-Andreas Perthes, 1912.

Pour la combustion spontanée, elle ne devient possible que par une série d'étapes et de circonstances. Par la fixation d'oxygène sur les hydrocarbures et par la combustion lente des pyrites, en particulier, et une fois que ces deux agents ont porté la température de la houille à 130°, environ, certains éléments se mettent à brûler, et à dégager une chaleur permettant la combustion proprement dite.

Deux conditions favorisent particulièrement l'échauffement de la houille : la présence de poussier, et la présence de pyrites, accompagnée d'humidité.

Pour empêcher la combustion de la houille, il faut éloigner les sources de chaleur extérieure, éliminer le poussier, emmagasiner la houille à sec sous des hangars, ou bien la conserver sous l'eau.

Cette dernière méthode gagne du terrain ; mais elle a un inconvénient : c'est qu'il faut faire sécher la houille avant de l'utiliser. Le séchage peut en certains climats présenter des difficultés.

— La question de la stabilité des poudres de guerre ne se pose pas seulement en France ; un peu partout on s'en préoccupe. MM. D. Berthelot et Gaudechon ont fait sur cette stabilité d'intéressantes recherches au moyen des rayons ultra-violets. Ils ont constaté que ces rayons accélèrent les réactions chimiques qui tendent à se produire spontanément, et permettent de réaliser en quelques heures les altérations que les agents naturels — chaleur, humidité, contact de l'air — produisent en plusieurs années seulement. L'examen d'une poudre par les rayons ultra-violets permet donc de voir où elle en est : si elle est altérée ou non. Par cette méthode, on a vu que de toutes les poudres examinées, la poudre B est la plus stable lorsqu'elle est bien fabriquée : ce qui montre que c'est au contrôle de la fabrication plus qu'à la modification de la formule du produit qu'il convient de s'attacher.

Il est donc tout indiqué de compléter les épreuves de stabilité des poudres par la chaleur, actuellement en usage un peu partout, par des épreuves de stabilité à la lumière ultra-violette.

— A propos de rayons ultra-violets, il convient de signaler les expériences récentes de M. G. Raymond, sur les variations selon la saison de l'émission de radiations ultra-violettes par le soleil. A Antibes, l'action photo-électrique a déchargé l'électromètre, en moyenne en deux secondes en juillet, et en neuf secondes en décembre, d'où l'on conclut que les radiations ultra-violettes qui agissent surtout en pareil cas sont à peu près quatre fois plus abondantes en été qu'en hiver. La différence est due à la plus grande épaisseur de l'atmosphère que les rayons solaires ont à traverser en hiver, le soleil étant plus oblique par rapport à la terre. Il n'y a pas de relation directe entre la quantité de chaleur reçue du soleil à une époque donnée et l'observation des rayons ultra-violets, et on peut, avec une même valeur actinométrique, noter des effets photo-électriques variant du simple au double.

— Au sujet d'un article imprudent publié par un grand journal de Paris, où il était dit naguère que, par une cuisson répétée, les champignons les plus toxiques pouvaient être rendus inoffensifs, deux expérimentateurs, MM. Radais et Sartory, firent observer que l'ébullition ne suffit pas. Elle ne détruit pas le poison — celui de l'Amanite phalloïde en tout cas — et même si l'on filtre l'eau de cuisson, il reste encore dans le champignon assez de poison pour le rendre dangereux. C'est très exact, et il est bon que le public continue à tenir pour impossible la désintoxication des espèces les plus vénéneuses; il était imprudent au journal de répandre l'opinion inverse. Il n'est pas moins vrai que cette dernière est exacte en ce sens que plusieurs ébullitions, avec expression du liquide qui reste dans le champignon après chaque ébullition, rendent ce dernier parfaitement inoffensif. Seulement il en faut plusieurs, avec expression. Alors il vaut mieux ne pas répandre la vérité pure, parce que le public, selon toutes probabilités, ne ferait pas assez de cuissons et ne pratiquerait pas l'expression, surtout en constatant, à la fin, qu'il n'a à se mettre sous la dent qu'un amadou sans saveur. La vérité n'est pas toujours bonne à dire, surtout quand elle risque,

comme dans le cas présent, de n'être pas exactement comprise.

— Bien que la cornée transparente soit un des tissus organiques les plus délicats, un de ceux qui survivent le moins longtemps après la mort générale, il n'en est pas moins vrai, d'après les récentes expériences de M. Magitot, qu'on peut la conserver vivante plusieurs jours, à la condition de la placer dans un certain milieu à une certaine température; dans du sérum sanguin d'un animal de même espèce, et à 5° environ au-dessus de zéro. Cette possibilité de maintenir la cornée à l'état de vie ralentie peut rendre des services en pathologie humaine. Il y a en effet des maladies déterminant l'opacité de la cornée et par suite la perte de la vue. Si l'on pouvait greffer dans une cornée malade de la cornée saine et transparente au devant de la pupille, on placerait une lucarne véritable dans un mur opaque, et la vision serait rétablie.

De nombreux essais ayant montré qu'on ne peut conserver à la greffe sa transparence si l'on emploie la cornée d'un animal d'espèce différente, il faut donc pour l'homme employer un fragment de cornée humaine. On peut se procurer celle-ci : il arrive assez souvent qu'on ait à enlever un œil à cause des douleurs qu'il provoque. L'œil en question a sans doute perdu la vision, mais la cornée peut être demeurée saine. Et en la conservant de la manière indiquée, on peut l'avoir à sa disposition pour opérer une greffe sur un sujet qui en a besoin.

La tentative a été faite par le Dr Magitot, sur l'homme, pour la première fois, il y a sept mois. Le malade avait perdu la vue, d'un œil, à la suite d'une brûlure par la chaux vive, d'où était résultée une tache considérable. Une cavité rectangulaire fut donc découpée au milieu de la tache opaque, et dans la cavité fut ajusté un fragment, de même forme, de mêmes dimensions, emprunté à une cornée humaine transparente, provenant d'un œil atteint de glaucome, mais parfaitement saine, et qui était conservée depuis huit jours. La transplantation réussit parfaitement. Au bout de deux jours on constatait que la greffe était bien adhérente et transparente. Voici sept mois que

l'opération a été faite; l'état persiste, le fragment reste transparent, et à travers celui-ci la vision se fait. Elle n'est pas aussi parfaite qu'auparavant : elle est du $\frac{1}{10}$ de la normale, mais cela suffit largement au blessé pour se conduire. C'est là un résultat intéressant. On peut rendre à certains aveugles un certain degré de vision. A certains aveugles seulement : à ceux qui sont tels par une taie de la cornée; il est bien entendu que l'opération ne sert de rien s'il s'agit de personnes devant leur cécité à une autre cause.

— L'addition d'une petite quantité de fleur de soufre au sol augmente considérablement la récolte : le soufre agit comme un engrais très énergique. Mais ce n'est pas comme matière fertilisante et nourricière proprement dite qu'il opère, d'après M. Boulanger; c'est comme modificateur de la flore microbienne du sol, favorisant les organismes utiles, et nuisible aux organismes malfaisants. Il vient en aide aux bons, et extermine les méchants, à la façon d'un bon tyran. La preuve, c'est que son influence sur l'augmentation des récoltes ne se manifeste que dans une terre normale, et cesse si l'on opère sur la même terre qui a été préalablement stérilisée par la chaleur, qui a été privée de toute sa flore microbienne, bonne et nuisible.

— De tous temps cela a été une notion répandue que les lieux malodorants étaient malsains, qu'il s'en dégagait des miasmes engendrant des maladies. Il y avait du vrai dans cette notion d'après les recherches de M. Trillat, de l'Institut Pasteur. Les gaz putrides produits par le *Prateus vulgaris* qu'on rencontre dans toutes les décompositions animales ou végétales créent un milieu favorable à la vitalité des microbes pathogènes. Les mauvaises odeurs — de la putréfaction par exemple — n'engendrent pas directement de maladies, mais favorisent le développement de microbes capables d'en provoquer. Elles ont une action qui, pour être indirecte, n'en est pas moins réelle. Les vieux hygiénistes n'avaient pas tort de redouter et de vouloir supprimer les mauvaises odeurs.

— La vieille médecine avait du bon. Ainsi, autrefois, le suc

de la grande consoude était recommandé pour le traitement des ulcères. Tout récemment, un médecin anglais, à la recherche de substances capables de stimuler la prolifération cellulaire, a eu l'idée de s'adresser à la consoude. Il a constaté qu'en effet elle agit de façon très marquée. Non pas de manière énigmatique et magique, mais par une substance chimique qu'elle renferme, et qu'il a pu extraire, l'allantoïne. En effet cette allantoïne, employée en pansement, fait merveille sur les ulcères. Est-ce parce que l'urine contient un peu d'allantoïne qu'elle a eu une réputation — qu'elle conserve encore dans les campagnes — comme liquide de pansement des ulcères? Il ne faut pas faire fi de la médecine des simples.

Publications nouvelles : *La morale de l'honneur*, par L. Jeudon (Paris, F. Alcan), œuvre très intéressante sur une morale tout à fait indépendante, ne comportant aucune sanction pénale, et qui pourtant a une grande solidité. Un livre à lire, certainement, et qui fait réfléchir. — *La fatigue et le repos*, par M. F. Lagrange (F. Alcan). Un ouvrage qui s'adresse à tout le monde. Car tous se fatiguent, et de façons diverses ; et tous ont besoin, par moments au moins, de repos, et de repos divers. Car il y a plusieurs manières de se fatiguer, et plusieurs aussi de se reposer. Ce n'est pas se reposer que se fatiguer autrement, comme on le fait souvent pendant les vacances. — *Les opiomanes, mangeurs, buveurs et fumeurs d'opium*, par M. Roger Dupouy (F. Alcan) : étude clinique et médico-littéraire sur un vice que l'Orient a en partie inculqué à l'Occident, et dont les effets sont redoutables ; un livre qui intéressera fort le médecin, le psychologue, et le grand public tout aussi bien. — *La nouvelle psychologie animale*, par M. Georges Bohn (F. Alcan). En somme, c'est ici un essai d'explication des problèmes de la psychologie animale par les phénomènes mécano-chimiques. Là où l'on voyait, ou voit, de la volonté, du choix, de la réflexion, quelque chose de psychique, M. Bohn ne voit qu'un réflexe, une réaction nécessaire, d'ordre chimique ou mécanique. La thèse est exposée et défendue de façon ingénieuse. — *De la méthode dans les sciences* (2^e volume), par

MM. Baillaud, L. Bertrand, Blaringhem, E. Borel, G. Lanson, L. March, A. Meillet, J. Perrin, S. Reinach et R. Zeiller (F. Alcan). Dans ce volume nous avons l'exposé de la méthode en astronomie, en géologie, en botanique, en histoire littéraire, en linguistique, en statistique, en chimie et physique, dû à des spécialistes tout à fait experts. Lecture qui ouvre les idées, qui instruit et qui fait réfléchir; chaque chapitre intéresse non seulement le spécialiste correspondant, mais les autres aussi. Et même ceux qui ne sont pas spécialistes du tout. Ce second volume offre tout autant d'intérêt que le premier, pour qui est curieux de se meubler l'intelligence.

CHRONIQUE POLITIQUE

La république chinoise. — Mort du comte d'Aehrenthal. — L'héritage du ministère Caillaux : les négociations franco-espagnoles ; le rapprochement anglo-allemand. — Le parlement italien et la guerre africaine. — Une grève en perspective. — Le nouveau Reichstag. — En Suisse : la loi sur les assurances acceptée; à propos d'une nomination.

Les événements se pressent en ce mois de février, un peu plus long cette année que d'habitude ; ils fourniraient la matière de plusieurs chroniques. Je dois m'en tenir à un bref résumé.

De l'Extrême-Orient nous est arrivée une nouvelle qui, bien que préparée, n'en reste pas moins étrange. L'antique empire du Milieu où, depuis plus de 4000 ans, s'étalait la splendeur des Fils du ciel n'est plus. La dynastie des Tsing n'a pas su sauvegarder l'héritage que lui avaient légué vingt maisons illustres, ses devancières ; active et conquérante à ses débuts, elle s'était affadie dans le formalisme et le luxe : elle a abdiqué presque sans combat. Aussi bien, depuis trois quarts de siècle, quelque chose n'allait plus : les barbares du dehors intervenaient dans l'empire ; leur canon grondait à l'embouchure des fleuves et sous les

murs des villes; ils avaient violé des temples, pillé des palais sacrés. Visiblement la vieille Chine ne se défendait plus et la dynastie mandchoue portait la peine de l'universelle déception : mystérieuse, elle était redoutée; brusquée par l'étranger, obligée à des traités honteux, on ne la respectait plus. Il a suffi d'une révolution comme les grands monarques tsing en avaient dompté par douzaines pour l'ébranler; le désarroi des conseillers, la trahison de l'homme qui aurait dû la défendre ont fait le reste et le manifeste par lequel le petit empereur Pou-Yi, cet Augustule de la Chine, annonce sa volonté d'abdiquer est d'une humilité encore inédite : « Il est clair, maintenant, que la majorité de la nation désire l'établissement d'une république.... Comment pourrions-nous combattre le désir de millions d'âmes pour assurer la gloire d'une seule famille?... »

Dorénavant l'empereur n'aura plus qu'un prestige religieux; il vivra, si on le laisse vivre, à la manière des rois fainéants. Mais la nation délivrée de l'autocrate en sera-t-elle plus heureuse; la république chinoise, dont l'inspirateur est Sun Yat Sen et le chef provisoire Youan Chi Kai, n'est-elle viable, est-elle le gouvernement que requièrent 400 millions de Célestes? Des gens disent que oui; ce sont les mêmes qui déclaraient que le moujik russe était mûr pour la vie politique ou que les populations disparates qui composent l'empire ottoman ne pouvaient manquer de vivre dans la plus harmonieuse des unions. Ces enthousiastes de la sagesse populaire insistent sur l'action féconde des sociétés secrètes depuis un certain nombre d'années et sur la curiosité que quelques Chinois manifestent à l'endroit des sciences et des idées du dehors.

Certes, je ne demanderais pas mieux que de les croire; je voudrais pouvoir admettre, une fois pour toutes, que la liberté fait des miracles, qu'il suffit de son seul éclat pour transformer les peuples et les rendre aptes à se gouverner eux-mêmes. Mais l'histoire nous enseigne le contraire; elle nous montre que les mauvais gouvernements laissent derrière eux un héritage funeste d'inexpérience, de servilité et de passion. Il serait surprenant

que le peuple chinois, attaché au culte des ancêtres, habitué depuis des siècles à chercher son idéal dans le passé, avec l'odieux régime du mandarinat comme école de vie, échappât à la règle commune.

Je me représente donc assez mal la Chine muée en une sage république où un pouvoir exécutif agirait dans le calme et pour le bien, entouré de législateurs sereins, tandis que des administrateurs provinciaux rivaliseraient de zèle pour dépouiller le peuple de ses préjugés et l'amener paternellement sur la grande voie du progrès et du bonheur. Je vois beaucoup plutôt, dès que les révolutionnaires voudront élaborer et réaliser un programme constructif, de bruyantes déceptions et de prodigieux désordres : rivalités de régions et rivalités de provinces, ambitions et luttes d'influences, et surtout méconnaissance de la masse qui aura quelque peine à comprendre que la liberté impose des devoirs ; cependant que l'étranger, très intéressé, suivra de près les affaires de la République céleste, se permettant des ingérences qu'on ne lui demandera point. Car il est peu probable que les dispositions xénophiles de quelques-uns des chefs républicains fassent une telle impression sur les puissances extérieures qu'elles renoncent à poursuivre âprement leurs intérêts et détournent vertueusement les yeux des embarras du nouvel Etat. Ce qui ne veut pas dire que les Chinois soient jamais tentés de regretter leur ancien gouvernement ; il était si mauvais qu'on ne saurait trouver pire.

— En Europe, nous n'avons pas d'événement de cette taille à enregistrer. A défaut d'une dynastie, un homme d'Etat a disparu pourtant, qui mérite presque l'appellation, si rare à notre époque, de grand ministre.

Plusieurs des journalistes qui ont fait l'oraison funèbre du comte d'Aehrenthal l'ont rapproché d'un autre ministre des affaires étrangères austro-hongrois, le comte Andrassy. Il est probable que le diplomate qui vient de mourir, dans les rares moments où l'imagination le touchait de son aile, entrevoyait plus loin un modèle plus glorieux encore, que, par delà la foule

de ses prédécesseurs, il reliait sa manière à celle de Schwarzenberg, le grand chancelier de 1848. Entre les deux hommes, à côté de différences nombreuses, il y a des ressemblances capitales. Tous deux ont voulu détourner l'attention de leur pays de ses querelles ou de ses misères par une action extérieure vigoureuse; ils ont cru que l'assemblage mal agencé et cahotant des provinces et des peuples qui vivent sous le sceptre des Habsbourg pouvait être un instrument de grande politique; sans désirer la guerre, ils en ont admis nettement la possibilité; ils ont été hardis, ils ont été heureux. Seulement, tandis que l'un imposait une dernière fois à l'Allemagne la volonté de l'Autriche, l'autre s'est tourné du seul côté où un champ d'action s'ouvre encore devant la monarchie bicéphale, vers la péninsule des Balkans.

Par l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine réalisée de façon énergique, sans aucune des hésitations ou des timidités qui caractérisent la diplomatie d'aujourd'hui, le comte d'Aehrenthal a ajouté une page à l'histoire de l'Autriche-Hongrie. Il est le seul ministre de notre époque qui ait réussi à modifier les limites européennes de son pays. Il a fait plus que cela: résistant aux sommations de la diplomatie européenne, il a prouvé que la force militaire de l'empire était restaurée, qu'il avait une politique à lui; il a relevé la confiance, il a affranchi sa nation de ce rôle de « brillant second » que l'empereur allemand lui avait assigné, mais qui la blessait dans son orgueil.

Et cette politique, qui a coûté très cher, n'a pas bouleversé l'Europe: l'Allemagne, un peu froissée de ces airs de bravoure, a pu regretter le temps où des ministres plus dociles menaient les affaires austro-hongroises, mais elle n'a pas rompu avec une alliée qui lui était indispensable; la Russie, menaçante un moment, s'est calmée comme elle s'était irritée; entre Saint-Petersbourg et Vienne les rapports sont même redevenus cordiaux.

Depuis son grand succès de 1909, le comte d'Aehrenthal a subi bien des attaques; dans son pays même, et jusque sur les marches du trône, il avait d'ardents adversaires; mais il a suivi

sa voie avec une résolution inlassable. Respectueux des traités conclus, il voulait les appliquer avec souplesse, sans aliéner sa liberté d'action ; dirigé par lui, l'empire des Habsbourg redevenait un élément de premier ordre dans le grand jeu de la politique ; il entourait de prestige le soir d'un long règne traversé par d'émouvants revers. La mort a brisé l'homme, mais la méthode, dit-on, subsistera ; car le comte Berchtold, le nouveau ministre, a été l'élève et le collaborateur du comte d'Aehrenthal ; et la lettre, éloquente dans sa brièveté, dans laquelle le vieux souverain a dit à son serviteur agonisant toute sa reconnaissance pour l'œuvre accomplie est une garantie d'avenir.

Seulement les traditions ne sont pas tout ; elles doivent être soutenues par des volontés ; à un grand ministère succède rarement un autre grand ministère.... Qu'en sera-t-il, cette fois, pour l'Autriche-Hongrie ?

— Rien de très neuf dans les rapports internationaux. En France, le traité avec l'Allemagne a été voté par le Sénat après une discussion brillante où les orateurs ont paru plus désireux de montrer leur talent que de déplacer une question déjà jugée. Les nombreuses interpellations annoncées sur la politique étrangère nous réservent-elles des surprises, auront-elles une influence salutaire sur l'orientation diplomatique de l'avenir ? Je ne le crois pas : en France les discussions ne passionnent que quand elles atteignent des hommes et le ministère Caillaux n'est plus qu'un fantôme. On se querellera ferme ; on dira des choses fort justes aussi ; peut-être prendra-t-on des résolutions sages ; mais tout cela n'apparaîtra à la masse que comme la résurrection tardive d'un passé fâcheux sur lequel on voudrait déjà faire l'oubli.

C'est dommage. La France aurait tout intérêt à se pénétrer de l'histoire, si peu attrayante soit-elle, de l'année qu'elle vient de vivre. Cela la mettrait en garde contre certaines fautes et lui permettrait d'affronter, mieux armée, les difficultés que l'avenir lui réserve.

Il en est qui se présentent déjà. La négociation avec l'Es-

pagne, mal engagée, avance péniblement ; que faire contre une nation hantée de souvenirs qui fait toujours appel à son honneur ? Et je ne puis que m'étonner de l'étrange inspiration de la diplomatie française : elle refusait les bons offices de l'Angleterre au moment d'engager la conversation avec l'Allemagne ; elle admet l'ambassadeur britannique en tiers dans les conférences avec l'Espagne. Or l'Angleterre, au nom de l'équilibre, aurait vigoureusement soutenu la France contre sa puissante voisine de l'est ; elle a au contraire tout avantage à réserver aux Espagnols une forte tranche du Maroc.

La bonne réception de lord Haldane à Berlin, les négociations anglo-allemandes ne sont-elles pas en corrélation aussi avec les événements de l'an dernier ? C'est probable. L'Anglo-Saxon n'a jamais eu de sympathie pour le rôle de chevalier errant ; il a pu applaudir de tout cœur aux déclarations franches et nettes de sir Edward Grey, mais il est resté un peu nerveux d'avoir côtoyé la guerre de très près ; et quand il a connu les étranges velléités du ministère Caillaux qui envisageait galement un bouleversement des alliances, il s'est demandé s'il n'avait pas failli faire un métier de dupe. Aussi les partisans d'un rapprochement avec l'Allemagne, hier encore en minorité, sont-ils légion aujourd'hui. Qu'un traité en bonne et due forme intervienne entre les deux puissances, me paraît très difficile. La maxime : « le commerce suit le pavillon » reste vraie. Or le commerce transmaritime est devenu une condition trop nécessaire de la prospérité allemande pour que l'empire suspende le développement de sa flotte de guerre et sur ce point, on le sait, l'Angleterre ne fait pas de concessions : ses armements suivront ceux des autres ou les précéderont plutôt. Mais, à défaut d'une entente, de meilleurs rapports peuvent être obtenus. L'Angleterre peut se départir de sa surveillance inquiète, renoncer à intervenir dans les conversations de l'Allemagne. Plus d'une fois, déjà, elle a pratiqué cette abstention ; c'est même la politique normale du parti libéral. Mais il n'en résulte aucun bien pour la France, ni pour l'Europe.

— M. Giolitti, le premier ministre italien, aurait été heureux d'avoir un succès militaire important à annoncer, comme bienvenue, au parlement qui vient de se réunir à Montecitorio. C'est pour cela, sans doute, qu'il a fait venir à Rome le général Caneva. Mais le commandant en chef de l'armée d'Afrique a été d'un tout autre avis : d'après lui les Italiens doivent rester fixés à la côte ou ne s'en éloigner que lentement en se couvrant de fortifications ; c'est le seul moyen d'éviter toute surprise désagréable, c'est le moyen aussi de décourager les Turco-Arabs qui, manquant d'approvisionnements et de munitions, capituleront tôt ou tard.

Ce plan modeste a de quoi étonner : la bruyante entrée en guerre des Italiens ne nous y avait pas préparés. Sans doute quelques intelligences simples conserveront des doutes ; elles se diront qu'une armée de cent mille hommes et plus peut faire mieux que de rester accrochée à une côte et que ce n'est pas en bombardant des ports arabes ou syriens que les Italiens entreront en possession de leur bien de Tripolitaine. Elles auront tort apparemment, car à Rome, où l'on n'est point sot, on a complètement approuvé les idées du général Caneva. Tout au plus, pour désarmer les impatiences, ressuscite-t-on le projet d'une offensive dans la mer Egée ou parle-t-on d'un vaste mouvement tournant par l'Arabie où l'Italie compte, en soutenant la résistance des cheikhs insoumis, porter un coup mortel à la puissance religieuse du Grand-Turc.

Mais il n'était pas nécessaire de tant de précautions : le parlement était convaincu d'avance. C'est à une majorité écrasante, au milieu d'un enthousiasme inconnu depuis longtemps, qu'a été ratifié dans les deux chambres le décret d'annexion de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque. Et l'assemblée ne fait que répondre aux sentiments du pays ; les quelques orateurs socialistes, qui s'obstinent à la tâche ingrate de discréditer la guerre, prêchent devant des auditeurs épars et distraits ; l'opinion de la masse est faite, elle est belliqueuse. C'est ainsi que se révèle une fois de plus cette psychologie des foules qui réclament pour

leur bonheur, non seulement des satisfactions matérielles, mais le triomphe d'aspirations idéales.

— Je ne m'attarde pas sur la grève des mineurs anglais, qui n'est encore qu'une menace ; menace si instante que, avant même d'engager le combat, les ouvriers ont obtenu à peu près ce qu'ils voulaient : ils ont répandu la terreur. Chacun s'emploie aujourd'hui à prévenir un pareil sinistre ; le gouvernement a pris l'affaire en main ; et comme la perspective d'un arrêt quasi complet du travail dans le Royaume-Uni affecte tout le monde, on peut espérer que la grève sera, sinon évitée, au moins localisée.

— Quant au nouveau Reichstag, ce dernier né de la Germania qu'un journal satirique représentait comme un enfant d'un rouge ardent, il fait du bruit dès son entrée dans le monde. Non pas que les socialistes soient animés d'un zèle destructeur ; prenant séance comme le parti le plus fort de l'assemblée, ils se sont révélés ce qu'ils étaient : d'honnêtes citoyens, très attachés à la patrie allemande, qui peuvent, en théorie, admettre un programme marxiste, mais qui, en pratique, ne demandent pas mieux que de collaborer à l'œuvre commune, se bornant pour l'instant à réclamer une diminution du pouvoir personnel et un régime fiscal moins dur pour le pauvre peuple. Mais les socialistes ont été si souvent désignés comme des ennemis et des traîtres que les partis bourgeois hésitent à lier partie avec eux. De là de troublantes contradictions qui se sont manifestées lors de l'élection du bureau. Maintenant tout l'effort des gens « bien pensants » tend à constituer une majorité bourgeoise. C'est le groupe national-libéral qui est, comme de juste, l'enjeu de toutes les combinaisons : on veut le faire marcher dans les plis du drapeau bleu et noir ; et les avatars de ce parti, autrefois le plus fier et le plus glorieux de tous, sont aujourd'hui si nombreux qu'il pourra fort bien se prêter à ce rôle nouveau.

En Suisse, la journée du 4 février a été une date importante. Par 280 630 oui contre 238 729 non, le peuple a confirmé

l'œuvre des chambres fédérales et accepté la loi d'assurance contre la maladie et les accidents. Décision heureuse, disent les uns, qui met la Suisse au premier rang des Etats éclairés et philanthropes; vote néfaste, affirment les autres, qui fera fleurir les abus, nous vaudra une armée de fonctionnaires de plus et provoquera, comme contre-coup inévitable, un nouveau renchérissement de la vie. La question a déjà été traitée, et fort bien traitée, dans la *Bibliothèque Universelle*, je n'y reviendrai pas. Plus que jamais il conviendra de juger l'arbre à ses fruits. Souhaitons qu'ils ne soient point amers.

Un fait mérite d'être relevé : tandis que la Suisse allemande, sauf deux cantons, votait vigoureusement la loi, la Suisse française la repoussait à une majorité de plus de deux contre un. Ainsi, tandis que nos confédérés sont favorables aux monopoles d'Etat et admettent les obligations tutélaires même restrictives de la liberté individuelle, les cantons romands s'élèvent une fois de plus contre l'étatisme, même lorsqu'il prétend guérir les misères sociales. Ce résultat, qu'il est pourtant un peu puéril de n'attribuer qu'à la campagne, particulièrement bien menée chez nous, des puissantes compagnies d'assurance contre les accidents, est caractéristique. La députation romande à l'Assemblée fédérale qui, dans sa grande majorité, a voté la loi nouvelle, ferait bien d'en tenir compte dans les délibérations de l'avenir. Sans doute le mandat impératif n'existe pas chez nous, pas plus que le régime parlementaire : les députés abandonnés par leurs électeurs trouveraient, s'ils sollicitaient demain un nouveau mandat, une majorité pour les renvoyer à Berne, et nous croyons que notre peuple a raison. Pourtant il serait sage de ne pas abuser. La conformité de vues entre les électeurs et l'élu reste la règle du système représentatif; que deviendraient sans cela les grands principes de démocratie et de souveraineté populaire?

— La nomination de M. Comtesse à la direction du Bureau international de la propriété industrielle, littéraire et artistique n'a pas seulement privé notre pouvoir exécutif d'un de ses

membres les plus actifs et les plus influents, elle a soulevé deux questions. La première est aujourd'hui réglée, quitte à reparaître à la prochaine vacance : le Conseil fédéral est-il bien inspiré en faisant des bureaux internationaux des postes de retraite pour de hauts magistrats qui aspirent à jouir du calme de la vie : ne ferait-il pas mieux d'appeler à ces délicates fonctions des hommes que leurs aptitudes et leurs études y ont préparés ? L'autre question est ouverte : où prendre le successeur de M. Comtesse ? Nombre de journaux de la Suisse allemande estiment que, le canton de Vaud et le canton du Tessin ayant chacun son représentant, l'élément *welche* est suffisamment pourvu, que le nouveau conseiller fédéral doit sortir d'un canton allemand. Les journaux de la Suisse romande, qui sont d'un autre avis, répondent avec énergie. L'encre d'imprimerie s'étend largement et cette encre est des plus acides. Heureusement que les chambres se réuniront bientôt.

Lausanne, 25 février 1912.

BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

LE DIRECTOIRE ET LA PAIX DE L'EUROPE, DES TRAITÉS DE BALE A LA DEUXIÈME COALITION (1795-1799), par *Raymond Guyot*, docteur ès lettres, agrégé d'histoire et de géographie. — 1 vol. in-8° de la Bibliothèque d'histoire contemporaine. Paris, Alcan, 1911.

Depuis les travaux d'Albert Sorel on considère en général que le long duel entre la France et l'Europe était fatal, que l'Angleterre n'aurait jamais toléré la France aux bouches de l'Escaut, pas plus que l'Autriche ne l'eût admise sur les rives du Rhin, que, dans ces conditions, aucune paix solide ne pouvait être conclue, que la guerre, inévitable, devait amener en France la prépondérance de l'armée et le césarisme, et qu'ainsi l'avènement de Bonaparte a sa cause profonde dans les nécessités inéluctables des choses plus encore que dans l'incapacité du Directoire ou dans l'ambition démesurée du vainqueur de l'Italie.

Le bel ouvrage que M. Guyot vient de consacrer à la politique extérieure du Directoire tend à établir le contraire. Les nombreux documents d'archives mis au jour ou étudiés à nouveau par l'auteur montrent en effet qu'en 1796 et 1797 l'Autriche et l'Angleterre étaient lasses de la guerre à un plus haut degré qu'on ne l'a cru jusqu'ici. Pourquoi donc les négociations avec l'Angleterre ont-elles abouti à un échec, celles avec l'Autriche à une paix boiteuse, bientôt rompue ? La faute n'en est pas au Directoire autant qu'on l'a dit. M. Guyot décharge sa mémoire ; il réhabilite en particulier Reubell, qui s'occupait essentiellement de la politique extérieure, tandis qu'il juge défavorablement Carnot et Barthélemy. La faute en est beaucoup plutôt à Bonaparte,

qui suit en Italie une politique personnelle toute faite d'ambition, et qui, obligeant la France à sortir de ses limites naturelles, la rend trop dangereuse à l'Europe. La faute en est aussi aux intrigues louches des ministres et des diplomates dont se servait le Directoire, Talleyrand, Maret, etc. Personnellement désintéressés, sauf Barras, les directeurs étaient entourés d'une clique immense de tripoteurs. Les négociations passent des mains de diplomates incapables entre celles de louches intermédiaires. On comprend la mauvaise réputation de tout ce régime.

L'ouvrage de M. Guyot est très remarquable par sa profondeur, son exactitude, par l'énorme masse des sources consultées et citées. Il représente des années de travail, sans doute ; il est de taille à décourager tous les historiens qui n'ont pas le loisir de consacrer à une œuvre de semblables ressources. Il est, de plus, admirablement composé, et il se lit avec plaisir.

Toutefois, il ne m'a pas convaincu. Que l'Angleterre fût lasse de la guerre, que Pitt fût prêt à signer la paix en 1796 ou 1797, je l'admets sans peine. Que l'Autriche eût consenti à la perte des Pays-Bas, qu'elle eût accordé à la France la rive gauche du Rhin moyennant des compensations en Italie, je suis disposé à l'admettre encore. Mais la paix eût-elle été durable ? j'en doute fort ; et M. Guyot n'en donne pas la preuve. A la première occasion les adversaires auraient repris les armes ; ils y étaient obligés par le souci de maintenir l'équilibre européen.

Le volume de M. Guyot contient aussi des renseignements nouveaux au sujet de l'intervention française en Suisse ; il se recommande par là tout spécialement à l'attention de nos historiens suisses.

C. G.

CROYANCES, RITES, INSTITUTIONS, par le comte Goblet d'Alviella. — 3 vol. in-8°. Paris, Paul Gonthier, 1911.

La science des religions est née d'hier, c'est dans la seconde moitié seulement du 19^{me} siècle qu'elle s'est vraiment constituée. Mais, malgré les incertitudes et les obscurités où elle se débat encore, malgré les divergences qui se manifestent chaque jour sur son objet propre et sur ses méthodes, elle a fait en peu de temps de magnifiques progrès. Ce rapide essor, elle le doit à l'enthousiasme infatigable d'une élite de travailleurs, qui ont donné

à l'effort de la pensée humaine une orientation nouvelle. Sans être tout à fait de ces ouvriers de la première heure, le comte Goblet d'Alviella s'est acquis néanmoins dans ce domaine, par plus de trente ans de savants travaux, une autorité légitime. Il a rompu plus d'une lance pour faire reconnaître à la nouvelle venue, dont il avait su deviner le brillant avenir, le droit à l'existence que de fort bons esprits lui contestaient encore ; il l'a défendue à la fois contre ses ennemis et contre des alliés compromettants ; il a contribué à lui assurer dans l'enseignement la place qui lui revenait. Mais surtout il a prêché d'exemple en prenant sa part du patient labeur grâce auquel les phénomènes religieux, mieux étudiés et mieux connus, sont de jour en jour mieux compris. De là, à côté d'ouvrages plus étendus qui ont consacré sa réputation, un grand nombre d'articles, qui, recueillis récemment par les soins de l'éditeur Paul Genthner, forment la matière de trois forts volumes.

Des travaux qui se répartissent sur un espace de trente-cinq ans présentent nécessairement entre eux certaines divergences. Le contraire serait surprenant et même un peu suspect. Si l'unité de direction garantit la sûreté de la méthode, les variations de détail sont en pareille matière une preuve de sincérité et un gage d'impartialité.

Ces qualités, jointes à la rigoureuse objectivité hors de laquelle il n'est point de science, sont celles de M. Goblet d'Alviella. Comme il le dit fort bien, « l'objet essentiel de l'histoire des religions n'est pas de se prononcer sur la validité ou sur la valeur des croyances, mais bien de rechercher comment elles se sont formées » (I, p. XII). Quelle que puisse être la foi personnelle de chacun, son premier devoir est de faire abstraction, comme savant, des postulats, sur lesquels cette foi repose, et « d'envisager le point de départ des religions comme un fait humain, et leur développement respectif comme le résultat d'un processus psychologique que l'observation peut reconstituer » (I, p. XVI). « Les pires ennemis de la science historique sont ceux qui en abordent les problèmes avec l'arrière-pensée d'y chercher la confirmation d'une thèse religieuse ou antireligieuse » (I, p. 43). C'étaient là des vérités nécessaires à dire il y a un quart de siècle et qu'il n'est pas encore devenu superflu de ré-

péter. Combien sont-ils, ceux qui savent examiner les faits religieux en eux-mêmes, sans parti pris, sans arrière-pensée de polémique ou d'apologétique ?

Malais ce n'est pas tout d'aborder les problèmes dans un certain esprit ; pour les résoudre, il faut une méthode. Celle dont M. Goblet d'Alviella s'est inspiré dès le début et au succès de laquelle il a contribué pour sa part, c'est la méthode comparative, dont on trouvera les principes exposés en un chapitre spécial, T. II, p. 93 ss. En deux mots, la méthode comparative accueille et recueille toutes les manifestations religieuses, sans exception, qu'elles viennent des sauvages ou des civilisés ; elle s'efforce de les éclairer les unes à la lumière des autres, de les classer et de les coordonner ; son ambition est de dégager de ces rapprochements des conclusions générales et d'arriver, s'il se peut, à formuler des lois.

Cette méthode, qui a l'avantage d'être large et compréhensive, M. Goblet d'Alviella l'applique avec un judicieux bon sens. Il ne présente ses solutions que comme provisoires, et se tient toujours prêt à les revoir quand un fait nouveau vient modifier les données du problème. Il se défie à juste titre des généralisations hâtives et des définitions prématurées qui paralysent la recherche ou font violence aux faits. Un savant contemporain, qui a rendu d'ailleurs à la science des religions les plus grands services, se flatte volontiers d'avoir trouvé une clef qui ouvre toutes les serrures. Ces clefs-là sont toujours un peu suspectes, et les malins sont tentés de leur donner un autre nom. Plus de vingt ans d'avance, M. Goblet d'Alviella avait répondu : « En mythologie, il n'y a point de passe-partout » (II, p. 31). Et il se défend de voir dans la méthode comparative « une clef à ouvrir toutes les portes » (II, p. 107). La vitalité de la méthode est en raison de sa souplesse et de sa puissance d'adaptation. C'est ce qui a permis à M. Goblet d'Alviella d'en perfectionner l'emploi, sans lui faire d'infidélité, ni lui donner de démentis.

La science des religions, telle que la conçoit M. Goblet d'Alviella, se subdivise d'abord en deux disciplines, qu'il appelle respectivement l'*hiérogaphie* et l'*hiérologie*, et qui diffèrent entre elles comme la description de la synthèse. « L'hiérogaphie a pour objet de décrire toutes les religions connues et d'en retra-

cer le développement respectif. L'hiérologie cherche à établir les rapports de concomitance et de succession entre les phénomènes religieux, en d'autres termes, à formuler les lois de l'évolution religieuse » (II, p. 192). C'est à cette dernière que sont consacrés les articles du second volume, le premier étant réservé à des questions qui relèvent de l'hiérographie. Antiquité païenne et christianisme, religions de l'Inde ou du Nouveau-Monde, croyances des civilisés ou coutumes des sauvages : l'abondance et la diversité des sujets traités témoignent à elles seules d'une curiosité étendue et d'une ample information, condition indispensable de toute synthèse fructueuse. Il serait sans intérêt de tout énumérer et trop long d'analyser même les études les plus importantes de ce volume. Si l'on veut se faire une idée de la richesse d'aperçus qu'on peut tirer d'une enquête méthodiquement conduite sur un point particulier, on devra lire, par exemple, la conférence par laquelle s'ouvre le recueil : *Moulins à prières, roues magiques et circumambulations* ; c'est un modèle du genre.

On se tromperait toutefois en croyant que M. Goblet d'Alviella assiste en spectateur impassible à l'effort séculaire, conscient ou non, de l'humanité, pour assurer son sort et déchiffrer l'énigme de sa destinée. Si le savant doit bannir de l'étude des phénomènes religieux ses convictions personnelles, il garde le droit d'en avoir, et de se faire sur la valeur des croyances, considérées en elles-mêmes, une opinion raisonnée. C'est là l'objet propre de ce que M. Goblet d'Alviella appelle l'*hiérosophie*. « Je crois, dit-il, pouvoir réserver cette appellation aux tentatives pour formuler les conséquences logiques qu'entraîne, dans le domaine religieux, la conception raisonnée de nos rapports avec Dieu et l'Univers. Ainsi comprise, l'hiérosophie constitue une troisième branche de la science des religions. Elle renferme en effet un élément subjectif, dont elle ne peut faire abstraction, tandis que l'hiérologie... doit conserver le caractère objectif des sciences qui s'inspirent exclusivement des faits » (II, p. 193). Le troisième volume, où l'auteur a réuni, « dans leur ordre chronologique, les essais ayant trait au rôle actuel et futur des religions, en écartant ceux qui présentaient trop un caractère de polémique » (I, p. XIX), a pour cette raison même une tendance plus philosophique et théologique que proprement scien-

tifique. Il attirera davantage les lecteurs à qui ne suffit pas l'étude objective et l'explication des faits, mais qui éprouvent le besoin d'arriver pour leur compte à des solutions positives. On y trouvera notamment l'écho des discussions, toujours actuelles d'ailleurs, que soulevèrent en leur temps la doctrine de l'immortalité conditionnelle (p. 40), le livre de Guyau sur l'*Irréligion de l'avenir* (p. 94), la proclamation par Brunetière de la banqueroute de la science (p. 117).

On voit sur combien de questions M. Gohlet d'Alviella donne des indications, suggère des réflexions, ouvre des horizons, dans ce livre qui résume, sans la clore, nous nous plaçons à l'espérer, une noble et féconde carrière de savant et de penseur.

P.-L. V.

LE CROYANT MODERNE, par *Aime Chavan*, pasteur et professeur. — 1 vol. in-16. Lausanne, Léon Martinet, éditeur.

Ce volume est composé d'une série d'études dans lesquelles M. Chavan, pasteur à Grandson et professeur à la faculté de théologie de Lausanne, essaie de montrer quels sont les éléments essentiels de la foi chrétienne et comment un homme au courant du mouvement de la pensée moderne peut se rattacher au christianisme, qui n'a rien de contraire à la culture scientifique de notre époque. Il fallait réaliser deux conditions pour écrire ce volume et faire la tentative en question : d'abord posséder une très grande culture, et ensuite avoir une foi réelle. On s'apercevra facilement en lisant cet ouvrage que M. Chavan les réalise pleinement. Il a de plus les dons d'un écrivain de race; son style est coloré, vivant, plein d'images poétiques et saisissantes; il a même par moments la fougue de l'orateur empoigné par la grandeur de son sujet et qui sait faire partager à ses auditeurs son enthousiasme.

M. Chavan étudie également l'évolution de la pensée religieuse d'Alexandre Vinet. Il est un des fervents admirateurs du grand penseur vaudois, qu'il a étudié à fond et auquel il a déjà consacré de nombreuses études et conférences. Cette dernière partie tend à montrer les nombreux rapports qui existent entre la pensée et les doctrines de Vinet et les idées actuelles; une des meilleures preuves de l'incontestable supériorité de Vinet, c'est la manière dont il domine et éclaire les problèmes religieux qui se

posent encore aujourd'hui. Remercions M. Chavan de nous l'avoir prouvé avec autant de pénétration que de compétence. Son volume a déjà conquis sa place et s'est imposé à l'attention du public qui se préoccupe des questions religieuses.

Si nous avons une réserve à faire, ce serait celle-ci : nous n'avons guère saisi le lien entre les différentes études et conférences qui composent ce volume d'une part et la personnalité de Vinet d'autre part. Quel est le rapport commun ; en existe-t-il même un ? Nous l'ignorons et c'est dommage, car le titre faisait attendre un volume ayant une unité complète.

EM. Bz.

LA CENTRALISATION ÉCONOMIQUE EN SUISSE. L'ŒUVRE ÉCONOMIQUE DE LA CONFÉDÉRATION DEPUIS 1848, par *G. Gariel*, professeur d'économie politique à l'université de Fribourg. Premier fascicule. — In-8°. Genève, 1912.

L'évolution historique de la Confédération, cette organisation, en partie double, — un pouvoir central et des pouvoirs cantonaux, — cette souveraineté à la fois unique et disséminée, tous ces phénomènes ont tenté fréquemment la plume de l'historien et du philosophe. D'intéressantes études nous ont été données dans lesquelles des auteurs se plurent à reconnaître l'effort considérable de la Suisse pour améliorer sa situation économique.

Y a-t-elle réussi ? Sans aucun doute. A-t-elle atteint le *sum-mum* de son développement ? Certainement pas. L'œuvre est en voie d'accomplissement. Une politique à vues larges, tenant compte aussi bien des relations extérieures que des nécessités internes, peut aboutir au succès. Mais en étudiant de près les unes et les autres, ces relations et ces nécessités, on se rend compte des difficultés de toute espèce que la Suisse rencontre sur son chemin, difficultés inconnues, le plus souvent, aux nations possédant une organisation politique différente et un sol plus productif.

D'aucuns ont cru trouver un remède dans la centralisation, dans l'attribution au pouvoir central de la part de souveraineté demeurée, en vertu des constitutions, aux mains des États confédérés ; d'autres se sont élevés avec énergie contre une mesure générale rompant avec la tradition historique et ramenant la Suisse du

vingtième siècle à celle de la fin du dix-huitième. Tous ont senti qu'il y aurait un pas à faire et, sans paraître s'en douter, ils ont collaboré à la tâche commune par des projets, par des critiques, par des lois votées et même par des lois repoussées.

Il était utile de fixer d'une manière précise, j'allais dire scientifique, l'état de la question ; de tâter le pouls, en quelque sorte, aux théories en présence et de chercher, en dehors et au-dessus de toutes les contingences politiques, la solution la meilleure pour le bien du pays. L'ouvrage que M. Gariel, recteur de l'université de Fribourg, entreprend aujourd'hui, contribuera certainement à faire connaître sous quels aspects peut être envisagé ce qu'il a appelé lui-même l'*Œuvre écuménique de la Confédération depuis 1848*.

Sans doute cette œuvre fut entreprise avant cette date ; sous l'empire de la constitution unitaire de 1798 déjà, des jalons avaient été posés : le 1^{er} septembre de cette année-là, les Conseils législatifs avaient déclaré que la poste devait être « un droit régulier de la République helvétique une et indivisible » ; ce ne fut, cependant, qu'en 1848 que la centralisation postale reçut la consécration qui lui était nécessaire.

Entre 1798 et 1848 la poste helvétique avait passé par des phases qui ne laissèrent point toujours son principe intact. Il en fut de même des autres entreprises du Directoire qui présida, jusqu'en 1803, aux destinées de la Suisse. Ce furent pourtant ses idées, celles du ministre Stapfer en particulier, que reprit, par la suite, le législateur suisse. M. Gariel rappelle les trois principes, fort importants au point de vue économique, énoncés en 1798 : libre établissement des citoyens suisses sur toute l'étendue du territoire ; suppression des douanes intérieures (inauguration d'une politique commerciale fédérale), suppression des dîmes et des droits féodaux, c'est-à-dire égalité des contribuables.

Avec la constitution de 1848, l'idée économique prend corps. L'article 3 ne se borne pas à confirmer l'alliance, en cas de danger, six fois séculaire ; il assigne à la Confédération une fonction spéciale : celle d'accroître la prospérité commune. Et la Confédération se met immédiatement en devoir d'assurer le service postal, d'organiser la régate des poudres et de régulariser les péages ; en 1855, l'École polytechnique fédérale ouvre ses portes. Dans l'espace de sept ans, la centralisation a fait plus de chemin

que pendant les cinquante années précédentes. Elle ne devait d'ailleurs pas s'arrêter là et l'on peut dire que, jusqu'en 1912, elle fit maintes conquêtes. Il y eut, dans le nombre, des victoires à la Pyrrhus et dont le temps seul réussira à pallier les effets, mais il y eut aussi des mesures sages, propres à développer entre Suisses un sentiment de fraternité en faisant abstraction des limites, si vite franchies, des divers cantons.

L'analyse économique distingue les fonctions propres de la Confédération de ses fonctions d'intervention. Il y a certains domaines, en effet, sur lesquels la Confédération a légiféré sans réclamer pour elle une gestion ou un monopole. Cette politique de contrôle présente, dans quelques cantons, de sérieux avantages et nous comprenons fort bien que M. Gariel se propose d'en faire l'étude dans une partie spéciale de son ouvrage. La vie sociale et économique d'un peuple ne saurait être bornée par le jeu de rouages se mouvant indépendamment de lui. Le mouvement coopératif nous en donne, en Suisse, le meilleur exemple. Dans son travail sur la *Suisse au vingtième siècle*, M. Clerget ne mentionnait-il pas, en 1906, 237 sociétés de consommation et 400 sociétés s'occupant uniquement de l'achat des matières premières nécessaires à l'agriculture ? Une production agricole insuffisante a dû contribuer à l'éclosion de tous ces groupements ; il n'en reste pas moins que l'on ne saurait compter sans eux. Rappelons à ce propos la volte-face de la politique commerciale suisse depuis une quarantaine d'année : il y a quarante ans — ou plus — la Suisse passait pour être acquise aux principes du libre échange ; depuis lors, elle est entrée dans la voie du protectionisme. En 1822, un tarif douanier avait été repoussé, les cantons ne voulant point qu'il fût porté atteinte à leur souveraineté en matière économique. En 1902, le tarif de 1891 sur l'importation de produits manufacturés subit une majoration de 50 % en moyenne et, pour certains articles, de 100 et même de 500 % ! Il est de fait que les importations ne diminuèrent point et que, comptées pour 808 millions en 1893, elles atteignirent 1 milliard 615 millions en 1907. De leur côté, les exportations passèrent de 642 millions en 1893 à 1 milliard 153 millions en 1907. Ce mouvement commercial, dont le développement, on le voit, est dans une période de grande intensité, doit être l'objet principal des préoccupations de la Confédération. Des travaux du genre de celui de

M. Gariel serviront à en faire saisir l'importance. Cette importance même serait notre excuse d'avoir parlé trop longuement dans une note bibliographique de cette revue d'un sujet bien peu littéraire, si nous nous ne nous souvenions que ses fondateurs, Pictet de Rochemont le premier, souhaitaient que le domaine pratique, élément de vie nationale, n'y fût point passé sous silence.

En. CH.

LES CONTEMPORAINS ÉTRANGERS, par *Maurice Muret*. — 1 vol. 10-16. Lausanne, Payot; Paris, Fontemoing.

Après la *Littérature italienne d'aujourd'hui* et la *Littérature allemande d'aujourd'hui*, M. Maurice Muret nous donne un volume d'études sur quelques auteurs étrangers contemporains. Avec l'aisance et l'aimable compétence du plus averti des cicéroniens, il nous conduit d'Italie en Suède, de Suède en Angleterre, d'Angleterre en Allemagne et en Autriche. N'oublions pas un petit séjour en Suisse, à Liestal, ce qui n'est pas l'étape la moins intéressante du voyage. C'est là qu'on nous présente M. Carl Spitteler. Cela nous choque un peu de voir, dans un livre qui porte (du moins sur la couverture) le nom d'un éditeur romand, M. Carl Spitteler traité d'étranger; mais il faut avouer, à notre honte, que combien de nous ignorent, sinon le nom, du moins l'œuvre du très distingué poète du *Printemps olympien*? Et nous n'avons pas l'excuse qu'il soit « jeune ». J'en suis, pour ma part, très confus, et ce mot d'étranger sonne, à mes oreilles, comme un très juste reproche. Je dois à M. Muret un remords qui, j'espère, sera salutaire. « M. Spitteler, dit-il, nous appartient un peu, nous appartient beaucoup. » Nous, c'est ici le public français, auquel doit particulièrement plaire ce qu'il y a d'hellénique, de latin, de roman, dans le tempérament de l'auteur bâlois. Mais nous, il faudrait d'abord que ce fût nous autres, les Suisses romands.

Tout ce qu'écrit M. Muret est d'une lecture attrayante et facile. Il est essentiellement curieux, mais d'une curiosité qui ne s'attache pas en un point, obstinée, poissant une recherche acharnée et sédentaire. Sa curiosité est mobile et très voyageuse. Elle met très vite les choses au clair; elle se débrouille avec dextérité en des sujets fort complexes et fort divers. Elle ne craint pas les difficultés, ce qui est un peu dire qu'elle ne les sent

pas assez. M. Muret n'a pas ces hésitations, ces retours, ces efforts, ces luttes si pénibles à ceux qui s'enfoncent à tel point dans un sujet qu'ils ne savent plus comment en sortir, tant les idées, de leurs replis et de leur enchevêtrement, les enveloppent, les enlacent, les cernent, les emprisonnent. Il pratique, en tous les fouillis, des allées bien claires qui conduisent à quelques points de vue bien choisis, d'où se dénombrent les intéressantes particularités de l'horizon. Il y a des critiques qui, vous ayant jeté au milieu d'une bataille d'idées, vous abandonnent dans la mêlée, trop occupés qu'ils sont à se tirer d'affaire eux-mêmes. Avec M. Muret on ne perd pas son chemin ; mais on regrette un peu l'émotion des petits sentiers qui mènent à la grande aventure.

M. Muret cherche aussi un peu trop l'esprit — ou, pour mieux dire, il ne l'évite pas toujours assez. « Tous ceux, dit-il à propos du roman de M^{me} Annie Vivanti, tous ceux qui liront les *Dévoreurs*... les dévoreront. » Ailleurs encore : « M. Weingartner est chef d'orchestre : il y parut au concert d'éloges qu'il déchaina.... » Et ces jeux sont fréquents. Ce sont là d'aimables traits de causeur ; c'est un amusement de conférencier ; cela donne, à une étude sérieuse, un ton de frivolité qui nuit à la juste considération.

Mais au lieu de nous perdre en petites chicanes, sachons gré à M. Muret du service qu'il nous rend avec tant d'agréable aisance, d'agile et souple intelligence. Ses « causeries » sont fort instructives. Si l'on peut dire qu'elles n'épuisent pas le sujet, c'est tant mieux ; car il y a des sujets si bien épuisés qu'ils en sont morts. Elles excitent à lire (en traduction tout au moins) les œuvres originales : c'est leur meilleur éloge. Lorsqu'on refera le chemin tout seul, on sentira d'autant plus vivement ce que l'on doit à M. Muret.

EDM. G.

LA MALTOURNÉE. Roman, par T. Combe. — 1 vol. in-16. Lausanne, Payot & Cie.

T. Combe ne va pas en général chercher les personnages de ses romans dans un monde extraordinaire et les situations qu'elle décrit sont empruntées à la vie de tous les jours. Son dernier volume nous raconte donc des intrigues et des luttes qui ont pour théâtre un village neuchâtelois, et le don d'observation qu'on

lui connaît, en même temps que son talent suffisent à rendre ce petit monde extrêmement vivant. La « maltournée » est le surnom donné à une maison neuve, à cause de son orientation qui ne s'aligne pas avec les autres du village. Elle a été construite par Louis Champieux qui, après avoir fait fortune en Amérique, est revenu se fixer au pays. Il se remarie, puis meurt bientôt ; sa veuve, que des parents considèrent comme une intruse, a fort à faire à se défendre contre tous ceux qui convoitent l'héritage futur. Nous ne pouvons raconter ici les détails de ce roman, amusant par les intrigues, les ambitions, les péripéties diverses qui se déroulent jusqu'à la conclusion inattendue et moralisatrice. Nous admirons le talent que T. Combe met à faire vivre ses personnages avec leurs désirs et leurs efforts pour arriver au but qu'ils se proposent. Ce dernier roman est, comme les précédents, d'une lecture agréable et fait passer de bons moments à ceux qui n'aiment pas les lectures compliquées et alambiquées.

L'auteur, on le sait, est une femme de cœur ; c'est la meilleure recommandation que l'on puisse faire de son ouvrage.

EM. BZ.

MADAME DE GENLIS, SA VIE INTIME ET POLITIQUE (1746-1830), par *Jean Harmand*. — 1 vol. in-8°. Paris, Librairie académique Perrin, 1911.

Célèbre et inconnue, telle était M^{me} de Genlis. Grâce à M. Harmand elle sera désormais presque aussi célèbre et beaucoup mieux connue. Beaucoup mieux connue, parce que son biographe de tout à l'heure est un homme sagace et patient, parce qu'il a lu l'énorme tas de livres où son héroïne est mise en vedette, parce qu'il a cherché et trouvé l'inédit nécessaire, sans avoir d'ailleurs le fétichisme de l'inédit ; parce qu'il a combiné selon la bonne formule ses découvertes avec les données traditionnelles. Et ainsi M^{me} de Genlis naît, vit et meurt dans ce livre à peu près comme elle a dû mourir, vivre et naître en son siècle. C'est un joli résultat, et nouveau, du moins pour cette femme.

Presque aussi célèbre. Elle le sera peut-être un peu moins que naguère, parce que M. Harmand la réhabilite à moitié. Elle était franchement antipathique à la plupart des gens. Elle n'est plus ni chair ni poison. Elle est complexe et compliquée, bonne et

mauvaise. Or nous, le public, nous n'admettons les complications naturelles à tout homme qu'en nous-mêmes, et chez quelques génies. Mme de Genlis n'est qu'une personne de second plan. Il est déconcertant de la trouver ondoiyante et multiple.

A son aise dans le monde des faits, M. Harmand trébuche parfois aux difficultés psychologiques. Mme de Genlis correspondante de Napoléon a été soupçonnée d'avoir glissé dans ses fameuses lettres de vrais bulletins de police mondaine. M. Harmand ne peut y croire. Elle ne parlait à l'empereur que de belles-lettres et de vertu. Et César, par pitié pour l'auteur dans la dèche, payait pour être chapitré. — Vraiment ? ... Sur ce point, et quelques autres, il eût fallu suppléer aux documents introuvables, par l'intuition.

Ce gros et solide ouvrage est écrit d'un style aisé, avec abondance, avec un pittoresque de bon aloi ; mais la prolixité est sœur de l'abondance ; il faudrait resserrer le tissu.

Il y a une préface de M. Faguet. On ne fait plus trois pas dans le monde des livres sans marcher sur du Faguet. P. K.

L'IDÉAL ROMANESQUE EN FRANCE DE 1610 A 1816, par *Victor Cherbuliez*. — 1 vol. in-16. Paris, Hachette.

On ne connaît guère que Cherbuliez romancier. Qui donc, chez nous, a lu ses études psychologiques ou sociales : *L'art et la nature*, *l'Espagne politique* ou bien encore *Hommes et choses du temps présent* ? Qui donc eût soupçonné qu'il y avait en lui en germe un critique à la manière de M. Emile Faguet ou de M. Victor Giraud ? Bien peu de ses lecteurs, en vérité. Mais c'est que l'écrivain genevois, car Cherbuliez a été d'abord genevois, l'a bien voulu. Le roman l'a pris tout entier, avec raison peut-être, puisqu'il y a fait une si brillante carrière. On ne saurait cependant s'empêcher de formuler un regret à la lecture de ce manuscrit exhumé récemment, qui vient d'être publié tel quel par les soins de la maison Hachette : *L'idéal romanesque en France, de 1610 à 1816*.

Il faut se souvenir en le lisant que ç'a été la matière de conférences prononcées à Neuchâtel en 1860, à un moment où Cherbuliez s'ignorait encore comme écrivain et n'avait encore rien publié. Il faut s'en souvenir pour ne point s'étonner d'y découvrir des assertions ou des façons de dire que l'auteur aurait sans nul

doute corrigées plus tard s'il avait eu le désir de publier ces conférences. Pourtant Cherbuliez est déjà là tout entier : vigueur, aisance, clarté, esprit, avec un fond de moralité et de philosophie qui ne l'a jamais quitté. Le chapitre intitulé : *L'âme généreuse* — c'est celle de la Princesse de Clèves — commence par cette remarque dont la justesse égale le piquant : « M^{lle} de Scudéry vécut trop pour son bonheur. Née au Havre en 1607, elle ne mourut à Paris qu'en 1701, âgée de quatre-vingt-quatorze ans. » Le chapitre intitulé : *Le cœur sensible* — c'est celui de Julie — débute par cette affirmation : « Il y a deux sortes de romans du chez-soi. » Victor Cherbuliez n'est, certes, point un critique ennuyeux.

Il y a un multiple profit à tirer de son ouvrage posthume. D'abord, celui d'une critique aux jugements presque toujours sûrs, puis celui de connaître mieux la société et l'époque dont le roman a été le vivant reflet ; enfin celui de prendre contact avec des types éternels. Et le livre nous fait songer tour à tour à un excellent auteur d'histoire littéraire ou à quelque Molière, à quelque La Bruyère du XIX^e siècle, mise à part l'introduction, d'une éloquence académique, ce qui peut s'entendre dans le sens élogieux tout aussi bien que dans l'autre.

R. F.

VERBO LA META (Vers le but), di F. Augusto di Benedetti. Guide pour les élèves des écoles secondaires. 5^{me} édition revue et augmentée. — 1 vol. in-16. Turin-Milan, Ed. G. B. Paravia, 1912.

Dès la première édition, l'ouvrage de M. de Benedetti a rencontré en Italie un vif succès. De tous côtés éducateurs et parents ont applaudi à son apparition. C'est un ouvrage didactique sans pédanterie, utile sans monotonie. Voici les titres de ses seize chapitres, ils donneront une idée du contenu : hygiène de l'étude, — méthodes d'étude, — l'art d'observer, — l'éducation de la volonté, — l'éducation de la mémoire, — l'éducation du goût, — l'éducation de la voix, — l'art de s'exprimer, — l'art de lire, — cent auteurs à lire, — ouvrages utiles aux différentes professions, — l'art de la composition, — l'art de passer ses examens, — l'étudiant à l'école, — conseils pour la vie.

L'ouvrage s'adresse aux adolescents. Il rendra aussi des services aux adultes, parents, professeurs. L'art d'enseigner n'est-il

pas corrélatif de l'art d'étudier ? Et si les parents voient plus nettement le but de la vie et les moyens d'y tendre, ne pourront-ils pas mieux diriger vers lui les énergies de leurs enfants ? Quant aux jeunes gens et aux jeunes filles, cet ouvrage leur est un véritable guide, souriant et paternel. Ils y apprennent à aimer la vie droite et féconde, à bander leurs forces en vue de l'action bonne, à faire un usage harmonique de leurs facultés, à ouvrir un œil vigilant sur leur nature intime afin de l'acheminer vers la perfection, « vers le but ! »

Tout cela est dit sans lourdeur, presque avec jovialité. Les conseils sont illustrés d'exemples pris dans la vie de tous les jours. Hygiène, psychologie, art émanant des plus grands écrivains et artistes, tout est mis à contribution pour rendre ces pages utiles et variées. M. Payot, l'auteur de *l'Éducation de la volonté*, a dit de ce livre qu'il était « robuste et fécond. » C'est bien cela.

L'auteur insiste sur trois principes, selon lui fondamentaux, qu'il résume comme suit : la pédagogie sera physiologique ou ne sera pas ; à l'école et dans la famille l'éducation — morale, physique, esthétique, civique — précèdera et accompagnera toujours l'instruction ; les adolescents doivent avoir à l'école plus de liberté et plus de responsabilités. Le maître aussi doit être plus libre et il doit dispenser à l'élève une liberté graduée et méritée.

Un tel ouvrage est un bréviaire pour l'élite de la jeunesse, et de la jeunesse il fera une élite. Les conseils qui terminent le volume seront utiles à tous. M. Edouard Thiaudière les déclare « d'une justesse parfaite. »

Signalons encore, du même auteur, une édition réduite du même ouvrage, édition qui s'adresse aux enfants de onze à quatorze ans et un ouvrage narratif : *Affetto*, une année de collège (Remo Sandron, Milan-Palermo). *Affetto* est le *Cuore* de l'adolescence, un *Cuore* qui aurait moins de sentimentalité, plus de vie, plus d'énergie active et débordante. C'est le journal d'un collégien intelligent et sympathique, avec ses joies, ses angoisses, ses tristesses, ses espoirs. C'est le journal d'un adolescent au cœur droit qui aurait lu, compris et appliqué dans la vie les excellents conseils de *Verso la meta*.

M. M.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME SOIXANTE-CINQUIÈME

JANVIER-MARS 1912 - Nos 192-195.

	Pages
GENÈVE SOUS LA TERREUR, par <i>Edouard Chapuisat</i> .	
Première partie	5
Seconde et dernière partie	331
LE FEU A CHEYSERON. Histoire de la montagne, par <i>C.-F. Ramuz</i> .	
Première partie	24
Seconde partie	240
Troisième partie	465
LES GRANDS ÉCRIVAINS DE LA SUISSE ALLEMANDE AU XIX ^e SIÈCLE : JÉRÉMIAH GOTTHELF, par <i>Virgile Rossel</i>	67
LA PASSION DE L'ART EN MORAVIE. Notes de voyage (été 1908), par <i>William Ritter</i> .	
Première partie	94
Seconde et dernière partie	352
LA VENGEANCE DE PERRET. Nouvelle, par <i>Benjamin Valloin</i> .	
Seconde et dernière partie	123
LA CHINOISERIE AU XVII ^e ET AU XVIII ^e SIÈCLE, par <i>F. Roger-Cornaz</i>	143
QUERELLES DE PEUPLES, par <i>William Martin</i>	162
M ^{me} DE STAEL ET JEAN DE MULLER, D'APRÈS DES LETTRES INÉDITES, par <i>Fernand Baldensperger</i>	225
COINS IGNORÉS DE CRIMÉE. LE TOMBEAU DE M ^{me} DE KRUDENEL, par <i>Louis de Soudak</i>	287

	Pages
SOUVENIRS DE PRISON. Imité de l'arménien, par <i>Ch. Schnapp</i>	386
LE SENTIMENT DU MOI, D'APRÈS LES RÉCENTS PHILOSOPHES, par <i>Paul Stapfer</i>	449
POÈMES DES ALPES ET DU NORD, par <i>G. de Reynold</i>	515
HISTOIRE D'UNE ÉPIDÉMIE MYSTIQUE. LES « CRIEURS » SUÉ- DOIS (1841-1843), par <i>Emile Lombard</i>	525
UN DUEL PACIFIQUE. GÖTTE ET KESTNER, par <i>Eugénie Prades</i>	557
VARIÉTÉS : LE PRINCIPE DE JUSTICE EN MATIÈRE D'IMPOT, par <i>Charles Scherer</i>	595
CHRONIQUES PARISIENNES.	
Janvier. — A propos de la <i>Joconde</i> et des projets de réorganisa- tion du Louvre. — Ce qu'il faut penser des peintres « cu- bistes. » — Théâtre : <i>David Copperfield</i> et le <i>Petit café</i> . — Théophile Gautier et la musique. — Livres d'étrennes	181
Février. — Le Salon de la locomotion aérienne. — Taxi-autos en grève. — La mort du prospectus. — <i>Monsieur des Lourdes</i> , histoire d'un gentilhomme campagnard. — Bibliographie	395
CHRONIQUES ITALIENNES.	
Janvier. — La popularité de la guerre d'Afrique. — Les chansons d'outre-mer de G. d'Annunzio. — Les vols dans les musées. — Vincenzo Vela et l'italianisme du canton du Tessin. — Livres.	190
Mars. — L'Italie et Tripoli. — M. Luzatti et son discours au congrès de jurisprudence. — Mario Rapisardi. — Quelques volumes de vers.....	606
CHRONIQUE ALLEMANDE.	
Février. — A propos de Kleist. — Hugo de Hoffmannsthal. — Une biographie de Théodore Storm. — Ecrivains hambour- geois. — Les morts. — La Société Schopenhauer. — Publica- tions nouvelles.....	403
CHRONIQUE ANGLAISE.	
Mars. — Les préoccupations du monde anglais. — La crise du livre. — Pédagogie britannique. — La littérature autobiogra- phique	614
CHRONIQUE RUSSE.	
Janvier. — Après la mort de Stolypine. — Omnipotence de l'Okhrana — Les mésaventures de M. Webster. — Centenaire de la Société des Amateurs des lettres russes. — Le premier volume des œuvres posthumes de Tolstoï. — Correspondance de l'historien Stassiolevitch. — La revue d'art <i>Apollon</i> et M. Jaques-Dalcroze	199

CHRONIQUE HOLLANDAISE.

- Mars. — La nouvelle loi du travail. — Les « scandales » de Leyde. — Escoups politiques et booles privées. — Un arrêt de la cour de cassation en matière de culte. — Mortalité et natalité. — Le dessèchement du Zuyderzée. 601

CHRONIQUE AMÉRICAINE.

- Février. — Les bradites américains en Russie. — Echec de la réciprocité au Canada. — Ouverture de la campagne présidentielle de 1912. — M. Taft et ses voyages. — Le rapport de la Croix-Rouge sur le tremblement de terre de San-Francisco. — Nécrologie : Thomas-W. Higginson; le peintre F.-A. Abbey. — Les livres. 410

CHRONIQUES SUISSES.

- Janvier. — Art domestique. — *Charles Secrétan, sa vie, son œuvre.* — *La gloire des humbles.* — Deux volumes auxquels on se propose de revenir : *Le Triumme de porcelaine* et *De l'un à l'autre amour.* — Livres d'étrangers. 309
- Février. *Le Triumme de porcelaine.* — *De l'un à l'autre Amour.* 418

CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE.

- Mars. — Renaissance de Jérémie Gotthelf. — Nouvellistes et romanciers : Rodolphe Trübald, Henri Federer, Johannes Jegerlehner, Meinrad Liebert. — A propos d'Hellmuth. — Le bailli de Greifensee. — Carl Dändliker. — Histoire et historiens. — Publications nouvelles. 630

CHRONIQUES SCIENTIFIQUES.

- Février. — La composition de l'air de l'antarctique. — Le spectre du Brecken à Paris. — Artériosclérose locale et générale. — Les prométhées de goudron et les plantes. — Utilisation industrielle des algues. — L'éponge végétale. — Les eaux radioactives artificielles thérapeutiques. — Publications nouvelles. 495
- Mars. — Combustion spontanée de la houille et comment. — La stabilité des poudres de guerre et les rayons ultra-violet. — L'émission ultra-violette en hiver et en été. — La cuisson des champignons et leur toxicité. — Transplantation de la corne. — Fertilisation du sol par la fleur de soufre. — Mauvaises odeurs et maladie. — La grande eau chaude et les uzières. — Publications nouvelles. 628

CHRONIQUES POLITIQUES.

- Janvier. — Les contre-coups du conflit marocain : l'avenir de l'Afrique et les querelles de l'Europe : Angleterre, Allemagne et France. — La guerre pour Tripoli. — La Chine et les Indes. — En Suisse : la session des chambres fédérales. 218
- Février. — D'un monde à l'autre. — Encore des troubles dans le monde. — En France : deux ministères. — Une malencontreuse querelle. — Les élections allemandes. 431
- Mars. — La république chinoise. — Mort du comte d'Aehrenthal. — L'héritage du ministre Caillex : les négociations franco-espagnoles ; le rapprochement anglo-allemand. — Le parlement italien et la guerre africaine. — Une grève en perspective. — Le nouveau Reichstag. — En Suisse : la loi sur les assurances acceptée ; à propos d'une nomination. 444

BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

	Pages
<i>Vallotton, Benjamin.</i> — Leurs œuvres les suivent.....	440
<i>Au foyer romand.</i> — Etrennes littéraires pour 1912.....	443
<i>Ferval, Claude.</i> — Ma figure	445
<i>Budry, Paul.</i> — Miroir de la perfection du bienheureux François d'Assise, par le père <i>Léon</i>	445
<i>Mathies, Albert.</i> — Rome et le clergé français sous la constituante: la constitution civile du clergé, l'affaire d'Avignon.....	446
<i>Lenôtre, G.</i> — Les noyades de Nantes	448
<i>Guyot, Raymond.</i> — Le Directoire et la paix de l'Europe, des traités de Bâle à la deuxième coalition (1795-1799).....	654
<i>Goblet d'Alviella.</i> — Croyances, rites, institutions.....	655
<i>Chavan, Aimé.</i> — Le croyant moderne.....	659
<i>Gariel, G.</i> — La centralisation économique en Suisse. L'œuvre économique de la Confédération suisse depuis 1848	660
<i>Muret, Maurice.</i> — Les contemporains étrangers.....	663
<i>Combe, T.</i> — La Maltournée	664
<i>Harmaud, Jean.</i> — M ^{me} de Genlis, sa vie intime et politique (1746-1830).....	665
<i>Cherbuliez, Victor.</i> — L'idéal romanesque en France de 1610-1816	666
<i>Di Benedetti, F.-Auguste.</i> — Verso la meta	667

